



РУССКАГО ИСТОРИЧЕСКАГО
ОБЩЕСТВА

——————

СБОРНИКЪ

ИМПЕРАТОРСКАГО
РУССКАГО ИСТОРИЧЕСКАГО
ОБЩЕСТВА

ТОМЪ СТО ТРИДЦАТЬ ПЕРВЫЙ

С. ПЕТЕРБУРГЪ.

1910

Печатано по распоряженію Совѣта Императорскаго Русскаго
Историческаго Общества.

Типографія М. А. Александрова (Надеждинская 43).

ПЕРЕПИСКА
ИМПЕРАТОРА
НИКОЛАЯ ПАВЛОВИЧА
СЪ
ВЕЛИКИМЪ КНЯЗЕМЪ ЦЕСАРЕВИЧЕМЪ
КОНСТАНТИНОМЪ ПАВЛОВИЧЕМЪ

Т О М Ъ I

1825—1829



С.-ПЕТЕРБУРГЪ
Типографія М. А. Александрова (Надеждинская, 43)
1910

CORRESPONDANCE
DE
L'EMPEREUR NICOLAS I
ET
DU GRAND DUC CONSTANTIN

TOME I

1825—1829



С.-ПЕТЕРБУРГЪ
Типографія М. А. Александрова (Надеждинская, 43)
1910

Печатано подь наблюденіемъ Члена Совѣта *Д. О. Кобеко*.

Императорское Русское Историческое Общество, приступивъ къ печатанію матеріаловъ для жизнеописанія Императора Николая I и исторіи его царствованія, прежде всего обнародовало въ томахъ 74 и 90 издаваемого имъ Сборника журналы Особаго Комитета, Высочайше учрежденнаго 6 декабря 1826 года, съ многочисленными къ нимъ приложеніями. Хотя работы Комитета не имѣли практическихъ послѣдствій, но изученіе изложенныхъ въ журналахъ сужденій важно для уясненія взглядовъ русскаго правительства на важнѣйшія отрасли внутренняго управленія государствомъ въ первые года царствованія Императора Николая I.

Затѣмъ Обществомъ изданы были: составленная статсъ-секретаремъ графомъ М. А. Корфомъ по повелѣнію Императора Александра II подробная записка о дѣтскихъ и юношескихъ годахъ Императора Николая I (томъ 98 Сборника) и собранные и обработанные священникомъ М. Я. Морошкинымъ матеріалы для исторіи православной церкви въ царствованіе Императора Николая I (томъ 113 Сборника).

Въ настоящемъ томѣ Сборника печатается начало переписки Императора Николая I съ его братомъ Цесаревичемъ Константиномъ Павловичемъ, именно письма, которыми обмѣнялись они съ 26 ноября 1825 г. по 31 декабря 1829 г. ст. ст. Всѣ письма напечатаны полностью, и только на стр. 234 пропущено нѣсколько словъ, не имѣющихъ существеннаго значенія для содержанія всего письма. Эта корреспонденція, въ которой Государь и его братъ съ полною откровенностью дѣлятся своими мыслями и взглядами по важнѣйшимъ вопро-

самъ военнаго дѣла, внутренняго управленія и внѣшней политики и говорятъ о событіяхъ, имѣвшихъ для нихъ интересъ семейный и личный, является, безъ сомнѣнія, матеріаломъ перво-степеннаго значенія для характеристики и Императора Николая Павловича, и Цесаревича Константина Павловича.

Настоящій томъ напечатанъ подъ наблюденіемъ члена Общества Д. Э. Кобеко.

1.

Цесаревичъ Константинъ Павловичъ—Великому Князю Николаю Павловичу.

Varsovie, 26 Novembre (8 Décembre) 1825.

Cher Nicolas! Vous sentirez par Vous-même le chagrin profond que je dois éprouver par la perte cruelle que nous venons de faire tous, tant que nous sommes, et moi en particulier, d'un bienfaiteur et d'un maître adoré et d'un frère chéri, ami de la plus tendre enfance. Vous savez trop bien si c'était un bonheur pour moi de le servir et de remplir ses volontés suprêmes dans les grandes et dans les plus petites choses. Ses intentions et ses volontés ont été et seront, malgré qu'il n'existe plus, toujours sacrées pour moi et j'y obéirai jusqu'à la fin de mes jours.

Je viens au fait et je Vous annonce que d'ordre de feu notre Maître j'ai envoyé à ma mère une lettre qui contient mes volontés irrévocables et qui d'avance ont été sanctionnées tant par feu mon Empereur que par ma mère. Ne doutant pas que Vous qui étiez attaché de cœur et d'âme à feu l'Empereur, ne remplissiez ponctuellement ses volontés et ce qui a été fait de son consentement, je Vous invite, cher frère, à Vous y conformer scrupuleusement et ne doute pas que Vous ne le fassiez et que Vous n'honoriez pas la mémoire d'un frère qui Vous chérissait et auquel notre pays doit la gloire et le degré d'élévation auquel il est monté. Conservez-moi Votre amitié et Votre confiance, cher frère, et ne doutez pas un seul instant de ma fidélité et de mon dévouement. Ma lettre officielle Vous apprendra le reste. Mon frère Michel Vous porte cette lettre et Vous instruira de tous les détails que Vous pouvez désirer avoir. Ma femme se rappelle à Vous; faites en autant de ma part auprès de la Vôtre, embrassez Vos enfants de ma part, ne m'oubliez pas, cher frère, et comptez sur le zèle et le dévouement du plus fidèle des frères et amis.

CONSTANTIN.

2.

Великій Князь Николай Павлович — Цесаревичу Константину Павловичу.

С.-Петербургъ, 3-го декабря 1825 года.

C'est prosterné à Vos pieds, en frère, en sujet, que j'implore Votre pardon, Votre bénédiction, cher, cher Constantin; décidez de mon sort, ordonnez à Votre sujet fidèle et comptez sur sa sainte obéissance. Que puis-je, grand Dieu, faire? que puis-je Vous dire? Vous avez mon serment, je suis Votre sujet, je ne puis que me soumettre et Vous obéir; je le ferai, puisque tel est mon devoir, Votre volonté de mon maître, de mon souverain et qui ne cessera jamais de l'être pour moi; mais prenez pitié d'un malheureux qui n'a de consolation que dans la conviction d'avoir fait son devoir et de l'avoir fait faire aux autres; mais encore, si j'ai eu tort, j'ai suivi le sentiment de mon cœur, sentiment trop enraciné, trop profondément gravé dans mon âme, dès mon enfance, pour que j'aie jamais pu m'en éloigner d'un seul instant, sentiment qui n'a fait que devenir plus sacré à mes yeux, depuis que j'ai connu les intentions de mon bienfaiteur et les Vôtres!

Lui, qui nous voit, qui nous juge, parce qu'il voit au fond de nos âmes, à lui, cet ange, notre bienfaiteur, j'en appelle à lui et qu'il soit juge entre nous; pouvais-je humainement faire autrement, pouvais-je, même en oubliant mon honneur, ma conscience, pouvais-je compromettre l'État, cette patrie adorée; c'était m'acquitter et envers Vous, mon souverain, et envers ma patrie d'un devoir sacré, mais aussi rien que d'un devoir, car je n'avais point d'arrière-pensée; je Vous connaissais assez, hélas, pour ne pas douter quel en serait le résultat, mais du moins j'ose espérer que Vous ne pouviez me faire l'injure de Vous attendre à autre chose de ma part. Maintenant, c'est avec une âme pure devant Vous, mon souverain, devant Dieu, mon Sauveur et devant cet ange, auquel je devais ce devoir, obligation, trouvez tel mot que Vous voudrez, je sens, mais ne puis l'exprimer, avec calme et résignation, je me sou mets à Votre volonté et Vous répète ici le serment *devant* Dieu d'accomplir Votre volonté telle pénible qu'elle soit pour moi. Je ne puis rien Vous dire de plus, car je me suis confessé devant Vous, *comme devant l'Être Suprême lui-même.*

Tout est en ordre ici; Vous savez déjà que Moscou a fait son devoir. Le comte Аракчеевъ a repris ses fonctions: lui et son corps ont fait aussi

leur devoir. Ma mère se porte bien, malgré tous les coups que la Providence lui fait soutenir, que Dieu la conserve! Arrivez au nom de Dieu.

Ma femme Vous embrasse; c'est aux genoux, aux pieds de Jeannette, de ma bonne, excellente sœur, que je Vous supplie de me prosterner. Ma vie Vous répond de ma soumission aux volontés du plus chéri, du plus respecté des frères et amis. Votre soumis

NICOLAS.

3.

Цесаревичъ Константинъ Павловичъ — Великому Князю Николаю Павловичу.

Варшава, 8-го (20-го) декабря 1825 года.

C'est hier soir à 9 heures, que j'ai reçu Votre lettre, en date du $\frac{3}{15}$ de ce mois, cher et bon Nicolas, et pour laquelle je m'empresse de Vous témoigner ma plus sincère reconnaissance, ainsi que pour les sentiments de confiance et d'amitié dont Vous faites profession pour moi. Persuadez-Vous, cher frère, que je sais apprécier et les sentir, et ma vie durant Vous prouvera que je n'en suis pas indigne. La confiance, j'ose le dire, sans bornes, que Sa Majesté, notre bienfaiteur commun, daignait avoir en moi, Vous est garante de la sincérité et de la pureté de mes principes, je ne l'ai jamais trompé; ma franchise envers lui, lorsque j'étais appelé par lui à lui dire la vérité, m'avait valu son amitié, j'ose le dire sans vanité quelconque. Toujours obéissant à ses ordres, je mettais loin mon opinion, pour agir d'après la sienne et sans lui cacher la mienne; telles furent jadis les suites de ma conduite. Maintenant que la volonté de Dieu nous a ravi cet ange tutélaire et que le nouvel état des choses Vous offre une nouvelle carrière, soyez persuadé, cher et bon Nicolas, que tous mes efforts sont à Votre service, par devoir, persuasion et amitié. Mes 30 années de service et mes 47 ans d'âge sont mes garants. Je commence donc, en devoir sacré pour moi, par Vous donner un avis ou conseil, comme Vous voudrez l'appeler, qui est celui, de ne rien changer à ce qu'a fait notre cher, excellent et adoré défunt comme dans les plus grandes, ainsi que dans les plus petites choses. Donnez-Vous le temps de Vous mettre au fait de toute chose, donnez Votre confiance à ceux qui ont eu celle de feu l'Empereur, ne précipitez rien; du calme et du sang-froid, sourde oreille à Vos propres alentours, qui pour s'insinuer, peut-être, voudront Vous donner des avis. Ne changez rien à la politique exclusive de Nesselrode, qui, con-

*

naissant les vues éclairées de l'Empereur, Vous mettra au fait de ce qu'il voulait et de ce qui a mis notre pays au pinacle de sa gloire. Il ne faut rien inventer, mais, en marchant dans le sens de notre feu Empereur, soutenir et maintenir ce qu'il avait fait et ce qui lui a coûté tant et tant de peines et, peut-être, mis au tombeau, le physique ayant cédé au moral. En un mot, prenez pour principe, que Vous n'êtes que le fondé de pouvoir du défunt bienfaiteur et qu'à chaque moment Vous devez être prêt à lui rendre compte de ce que Vous faites et ferez.

Peut-être ma franchise Vous déplaira-t-elle, peut-être non, je l'ignore, mais je Vous dis ma façon de penser, telle qu'elle se présente à mon raisonnement, et puisque Vous me la demandez, cher et bon Nicolas. Confiance en Dieu, seulement pure en Lui et Lui daignera faire le reste. Ainsi soit-il.

Mes respectueux hommages à votre femme, ange de bonté, que Dieu Vous a donnée pour soulager vos peines. Mes embrassements au petit et aux petites. Ma femme Vous présente ses hommages et Vous prie de lui conserver votre souvenir. Quant à moi, je Vous envoie mes bénédictions de frère aîné du fond de mon cœur qui Vous chérit de toutes ses facultés et Vous assure comme sujet du zèle, du dévouement et attachement à toute épreuve, avec lesquels je ne cesserai jamais d'être votre tout dévoué frère et ami.

CONSTANTIN.

4.

Императоръ Николай—Цесаревичу Константину Павловичу.

С.-Петербургъ, 14-го и 15-го декабря 1825 года.

Cher, cher Constantin! Votre volonté est faite; je suis Empereur, mais à quel prix, grand Dieu, au prix du sang de mes sujets! Miloradowitsch blessé mortellement; Chenchin, Friedrichs, Stürler, blessés tous grièvement! Mais à côté de cet affreux spectacle que de scènes consolantes pour moi, pour nous! Toutes les troupes, hors quelques égarés du régiment de Moscou et des grenadiers de la garde et des marins de la garde, ont fait leur devoir en sujets et en soldats fidèles, tous, tous, sans exception. J'espère que cet affreux exemple nous mettra au fait du plus horrible des complots, dont il n'y a qu'avant-hier que j'ai été instruit par le général Diebitsch; l'Empereur avant sa mort avait déjà donné des ordres si sévères pour finir la chose, qu'il y a tout espoir qu'à l'heure qu'il est des mesures sont prises à ce sujet partout, car Чернышевъ a été envoyé pour terminer l'affaire

conjointement avec le comte Wittgenstein; je ne mets aucun doute, qu'à la première armée le général Sacken, instruit par Diebitsch, ne fasse de même. Je vous enverrai l'instruction ou rapport en forme du complot, tel que je l'ai reçu, et je suppose que bientôt nous pourrons faire de même ici. Dans ce moment nous sommes en possession de trois des meneurs principaux et on fait leur interrogatoire chez moi.

C'est l'aide de camp de mon oncle, Бестужевъ, qui a été le chef de ce mouvement, nous ne l'avons pas encore. On m'amène dans ce moment encore 4 de ces personnages.

Plus tard.

Miloradowitsch est au plus mal; Stürler aussi; de plus en plus des pertes sensibles. Vèlio, de la garde à cheval, a perdu le bras! Nous avons la preuve que la chose est menée par un certain Рылѣевъ, civil, qui tenait ces conciliabules, qu'il y a beaucoup de ses semblables qui sont de la bande; mais j'espère que nous pourrons les saisir à temps.

A 11¹/₂ du soir.

L'on vient de me faire le rapport, qu'un certain Горсткинъ, vice-gouverneur, congédié du Caucase, est de cette bande; nous espérons le trouver. Dans ce moment on vient de m'amener Рылѣевъ, c'est une prise des plus importantes. J'apprends à l'instant que Chenchin sera peut-être sauvé, — jugez de mon bonheur! J'ai osé, cher Constantin, désigner Koutousoff pour gouverneur militaire de la ville, ad intérim, jusqu'à ce que j'aie Votre consentement; daignez ne pas me le refuser, car c'est le seul auquel je puisse me fier dans ce moment critique, où tout le monde doit être à son poste.

A minuit et demi.

Gorstkin est entre mes mains et va subir son interrogatoire; de même je suis en possession des papiers de Bestoujeff.

A 4 heures.

Le pauvre Miloradowitsch est expiré! Ses dernières paroles ont été de m'envoyer son épée, qu'il tenait de Vous, cher Constantin, et de faire donner la liberté à ses paysans! Je le pleurerai toute ma vie; j'ai la balle; elle sort d'un pistolet presque à bout portant, tiré par un frac, par derrière, et elle l'a percé de part en part.

Tout est tranquille et les arrestations vont leur train; les papiers saisis nous donneront des notions curieuses. La plupart des soldats mutinés sont déjà rentrés d'eux-mêmes dans leurs casernes, excepté environ 500 du

régiment de Moscou et grenadiers, pris dans le moment même et que j'ai fait mettre à la citadelle; les autres, au nombre de 38 marins de la garde, y sont aussi, ainsi que beaucoup de menue canaille, presque toute ivre. Des parties des régiments de grenadiers et de Moscou étaient de garde et sont dans le plus parfait ordre; ceux qui n'ont point suivi la canaille sont venus avec Michel dans le plus parfait ordre et ne m'ont pas quitté, demandant avec instance de charger, ce qui heureusement n'a pas été nécessaire. Deux compagnies de Moscou relevaient de garde et sont venues d'elles-mêmes, conduites par leurs officiers, se joindre à leur bataillon qui était près de moi. Les marins sont sortis, ne sachant pas pourquoi, ni où on les menait; ils sont ramenés dans la caserne et, dès l'instant même, ils ont demandé à prêter serment, il n'y a que les officiers subalternes qui aient été cause de leur égarement et presque tous sont revenus avec le bataillon pour demander grâce, avec de sincères regrets, en apparence. Je cherche trois dont on n'a pas de nouvelles.

L'on vient de saisir chez le prince Troubetzkoy, marié à la fille de Laval, un tout petit papier, contenant une forme de gouvernement provisoire à établir, avec des détails curieux.

Le 15 Décembre.

Que Dieu soit mille fois béni, l'ordre est rétabli, les mutins sont pris ou rentrés dans le devoir, et moi-même, j'ai passé la revue et fait rebénir le drapeau du bataillon des marins; j'espère, sous peu, pouvoir Vous donner les détails de cette infâme histoire, nous sommes en possession de tous leurs papiers et trois des principaux meneurs sont entre nos mains; entr'autres Оболенский qui a été celui qui a tiré sur Stürler. Les dépositions de Riléeff, auteur d'ici, et de Troubetzkoy révèlent tous leurs projets, qui ont des ramifications étendues dans l'intérieur; le plus intéressant est que le changement du souverain n'a été que le prétexte de cet éclat, préparé de longue main et dans le but de nous massacrer tous, pour établir un gouvernement républicain constitutionnel; j'ai même une minute de Troubetzkoy pour la constitution, dont la vue l'a terrassé et lui a fait tout avouer. Excepté cela, il y a forte apparence que nous découvrirons encore quelques canailles en frac, que je crois les véritables auteurs de l'assassinat de Miloradowitsch. Dans ce moment même un certain Bestoujeff, aide de camp de mon oncle, est venu se rendre à moi directement, s'avouant coupable de tout.

Tout est calme.

Pressé comme je le suis, à peine ai-je la possibilité de Vous répondre en peu de mots à Votre lettre angélique, cher, cher Constantin; croyez que

suivre Vos volontés et le modèle de notre ange sera toujours ce que j'aurai constamment en vue et dans le cœur; puissai-je supporter ce fardeau, qui commence sous d'aussi horribles auspices, avec résignation aux volontés de Dieu et confiance en Sa miséricorde.

Je Vous envoie la copie du rapport de l'horrible complot, découvert dans l'armée et que je crois essentiel de Vous communiquer par les détails et les vues affreuses que l'on a découvert; d'après les interrogations qui se poursuivent, au château même, des individus de la bande d'ici, il n'y a pas de doute que le tout ne tienne ensemble, et ce qui est positif aussi d'après le dire des plus audacieux, c'est qu'il était question d'attenter aux jours de feu l'Empereur, s'il ne fut décédé plus tôt. Il est affreux de le dire, mais il faut un exemple grave, et comme ici ce sont des assassins, leur sort ne peut être assez dur.

Je charge Tchitcherine de Vous porter ces lignes, car il pourra Vous mettre au fait de tout ce que Vous désirerez savoir sur ici, et j'aime à croire que Vous ne serez pas fâché de le voir. J'ai pris la liberté, cher Constantin, de le nommer aide de camp général près de moi, car je ne pourrai mieux déférer un grade semblable.

Je Vous sou mets, cher Constantin, la copie de l'ordre du jour aux armées; peut-être permettriez-Vous la même chose pour les troupes sous Vos ordres, car, je suppose que tout ce qui leur rappellera leur bienfaiteur, leur doit être cher.

A minuit et demi.

Чичеринъ ne peut encore se rendre près de Vous, cher Constantin, ayant besoin d'être à son poste. Tout va bien et j'espère que tout est fini, hors l'instruction de l'affaire qui demandera du temps.

Mettez-moi aux pieds de ma belle-sœur, pour son aimable souvenir; adieu, cher Constantin, conservez-moi vos bontés et croyez à l'amitié inviolable de votre fidèle frère et ami.

J'embrasse le cher Paul.

NICOLAS.

5.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, 17-го декабря 1825 года.

Cher et bon Constantin, je ne Vous trace ce peu de lignes que pour Vous donner de bonnes nouvelles d'ici; heureusement, depuis la terrible

journée du 14, nous sommes rentrés dans l'ordre habituel et il ne reste qu'une certaine inquiétude dans le peuple, que j'espère voir dissipée par la tranquillité, preuve évidente de l'absence du danger. Nos arrestations vont fort bien et nous sommes en possession de tous les principaux personnages de la journée, excepté un seul individu. J'ai nommé une commission spéciale pour l'instruction de l'affaire; elle se compose du ministre de la guerre, de Michel, Кутузовъ, Lévachof, Benkendorf et Galitzin Al. Voici en attendant une relation détaillée de toute la journée; Vous y verrez tout, dans la plus exacte vérité, ainsi que les noms des prisonniers. Je suppose séparer ensuite, pour le jugement, les individus qui ont mal agi, avec *connaissance de cause* et *préméditation*, d'avec ceux qui n'ont agi ainsi que par une espèce de délire.

J'ai cru bien faire en donnant l'ordre du jour, ci-joint; si Vous daignez permettre, cher Constantin, la même mesure pour les troupes sous Vos ordres, je suis sûr qu'elles le recevront avec la même joie et reconnaissance que celles d'ici.

Ma femme Vous dit mille tendresses et moi je baise les mains à ma chère belle-soeur et Vous prie, cher Constantin, de conserver vos bontés et votre amitié au pauvre diable, que *Vous avez* embarqué dans une rude besogne et qui voudrait bien s'en dispenser. Votre dévoué et fidèle frère et ami.

Mille tendres choses à Paul.

NICOLAS.

6.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, 20-го декабря 1825 года.

Cher et excellent frère, que Vous dire, que Vous annoncer d'ici après la lecture de Votre lettre du 15 de ce mois, et qui m'est parvenue ce matin; la seule chose que je puisse faire, c'est de Vous remercier, du fond de mon cœur, d'avoir songé à moi au milieu des circonstances dans lesquelles Vous-vous êtes trouvé. J'ai remercié le bon Dieu de Vous avoir préservé de tout malheur personnel, à genoux et avec des larmes ardentes de reconnaissance. Grand Dieu, quel événement! Cette canaille n'était pas contente d'un ange pour souverain et elle tramait contre lui! Que leur faut-il donc? C'est horrible, affreux, déshonorant pour tous, quoique bien innocents n'y ayant pas même songé à la possibilité que ce fut. Votre conduite, cher frère, est sublime, mais, de grâce, méditez-la, et que Votre

clémence ne Vous emporte pas trop loin. Le général Diebitsch m'a communiqué tous les papiers et surtout un, que j'ai reçu avant-hier et qui est encore plus horrible que les autres et où Volkonsky engage à commencer un changement de règne; c'est une trame qui dure depuis 10 ans; comment ce qui se fait que l'on ne l'ait pas découverte de suite, ou depuis bien longtemps; voyez au point de Kiew et d'Odessa; ils sont détestables et j'ai fixé dans le temps l'attention de feu notre bienfaiteur sur eux; le comte Araktchéeff, le prince Volkonsky et Diebitsch le savent. Le temps nécessaire de préparer tous les papiers dans la journée, nous a empêché de Vous prêter serment aujourd'hui et nous le ferons demain matin. Tous les ordres, pour les troupes sous mes ordres et les gouvernements, vont partir immédiatement, pour le même but. Vous n'avez pu mieux faire que de nommer Koutousoff à la place du gouverneur de Pétersbourg et Tchitcherine pour Votre aide de camp général; ce sont de braves gens et qui Vous le prouveront. Quel bonheur, dans ce malheur que je n'ai pas été à Pétersbourg dans ce moment critique et où cette canaille agitait, soit-disant, en mon nom. Dieu sait quel mal il aurait pu arriver et même maintenant, je craindrai fort que ma vue ne faillit encore faire des scènes déplorables. Il semble que c'est une pierre d'achoppement que mon nom dans tout ceci. Dieu, qui voit dans le fond de mon cœur, y sait la pureté de mes intentions, et certainement je suis exempt de tout reproche d'être en connivence avec cette canaille. Je craindrai de venir auprès de Vous avant que le temps ne prenne son assiette de calme et de tranquillité, afin que l'on ne se serve derechef de mon prétexte pour faire quoique ce soit de semblable; au reste, ma présence est, je crois, nécessaire ici, afin que lorsque tout se saura ici, il n'advienne quoique ce soit de déplacé. Au reste j'attends vos ordres sur tout cela; mais dans tous les cas il faut que je sois sûr de la tranquillité dans mes dépendances pour bouger d'ici.

Je regrette sincèrement le brave comte Miloradowitsch, victime de son zèle et de son dévouement, et ces autres messieurs; que peut-on faire contre le décret de Dieu! Si ce malheur de Pétersbourg, quoique bien grand, peut ramener de l'ordre dans le reste de l'Empire, c'est un sacrifice qui aura été de quelque utilité; dans le cas contraire, la canaille verra qu'il y a encore de braves gens qui savent se dévouer, et que tout ne leur passera pas. Je suis plus qu'heureux que Vous eussiez été content de la lettre, que je Vous ai écrite en date du $\frac{8}{20}$ de ce mois, et je vois déjà que Vos ordres à l'étranger coïncident avec ma façon de penser. Que le bon Dieu Vous soutienne, cher frère, et Vous donne la force de supporter tous ces événements. Mettez-moi aux pieds de l'Impératrice et assurez-la de mon zèle et

de mon dévouement; je ne lui ai pas encore répondu vu l'état de faiblesse dans lequel j'ai été et suis encore; depuis un mois entier, les mains me tremblent.

Ma femme Vous présente ses hommages respectueux et Vous assure de tout son tendre attachement. Paul, dont Vous daignez Vous souvenir, se met à Vos pieds et Vous remercie, ainsi que moi, d'avoir songé à lui malgré les événements du jour.

Zèle, dévouement à toute épreuve et attachement sans bornes, Vous sont voués pour la vie par Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

7.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава. 22-го декабря 1825 года.

Cher et excellent Nicolas, au moment que j'allai Vous écrire pour Vous annoncer notre serment, prêté hier à Vous et à Votre petit ange d'Alexandre, d'après Votre manifeste, Votre feldjäger Gridiakine est arrivé avec Votre très gracieuse lettre en date du $\frac{17}{29}$ Décembre; je mets toute ma reconnaissance à Vos pieds pour Votre bon souvenir et pour l'amitié et la confiance que Vous voulez bien me témoigner. Soyez persuadé, cher frère, que j'espère dans toutes les occasions Vous prouver mon zèle et mon dévouement, comme je l'ai toujours fait à notre bienfaiteur et maître et qui daignait dans sa bonté en être toujours content. Dieu sera mon aide et toute ma confiance est en Lui, comme elle l'a toujours été. J'ai lu la relation des événements de Pétersbourg, que Vous daignez m'envoyer, avec le plus vif intérêt et avec l'attention la plus sévère; l'ayant relue trois fois, mon attention s'est arrêtée sur un point remarquable et qui a frappé mon esprit, qui est, que la liste des arrêtés ne contient que les noms d'individus, tellement obscurs, tellement insignifiants par eux-mêmes et l'influence qu'ils peuvent avoir, que je ne les considère que comme des enfants perdus ou voltigeurs de la bande, dont les faiseurs sont restés cachés, pour le moment, pour juger par l'événement de leur force et sur ce qu'ils peuvent compter. Ils sont coupables, en enfants perdus ou voltigeurs, et il ne peut y avoir de ménagement envers eux, puisqu'il ne faut pas même admettre dans des choses semblables des entraînements, mais aussi il faut rechercher les instigateurs et les directeurs et les trouver absolument par les aveux des arrêtés. Point de relâche jusqu'à ce que l'on ait trouvé le point de départ de toutes ces me-

nées, voilà mon avis, tel qu'il se présente à mon esprit; — voilà ce que j'aurai dit à feu l'Empereur comme je lui ai dit dans le temps, que c'est lui qui a gangrené l'armée par le renvoi des Semenovsky dans son sein et qui empestera le reste.

Maintenant je Vous avertis, par des notions que j'ai, qu'il y a dans le régiment de Moscou un sous officier ou effréitor du nom de Prokofieff, frère d'un feldjäger du même nom, et qui a servi dans la poste, qui peut donner des données assez positives sur les menées des officiers et qui ne sont rien moins que bonnes; c'est à Votre sagesse d'user de ce moyen. Maintenant, je viens à Votre ordre du jour, que je trouve digne de Vos sentiments et des impulsions de Votre cœur; nous le recevrons avec bonheur, j'en suis sûr d'avance; je Vous le renvoie, toutefois, puisqu'il n'est pas signé et je ne sais si j'aurais dû le faire, le donner tel, ou attendre Vos ordres ultérieurs; de plus, Vous y avez oublié trois régiments, qui sont les cuirassiers de Podolie, dont l'uniforme était constamment porté par feu l'Empereur ici, et ceux des grenadiers et chasseurs à cheval Polonais, dont je crois, — vu l'amalgame des deux nations et l'amalgame des troupes sous mes ordres, ouvrage de notre défunt Empereur, auquel il tenait beaucoup, — il faudrait pour le bien et pour ne pas choquer ces régiments, surtout ici, mettre au même ordre; c'est pour cela que j'ai cru bien faire de redemander Vos ordres suprêmes. Je ne crois pas que Vous me blâmez pour ma circonspection et prudence; le serment a été prêté hier par toute la garnison, et, moi-même je me suis trouvé devant les gardes à pieds, hormis le 2^d bataillon de Lithuanie qui était de garde et qui l'a prêté de suite après la descente et puis devant les trois régiments de cavalerie des gardes russes; les chasseurs à cheval Polonais, de la garde, et l'artillerie à cheval l'ont fait devant leurs quartiers, le tout s'est passé avec une sévérité et un recueillement religieux et reçu avec les sentiments de joie des troupes, qui ont eu le bonheur de servir feu l'Empereur et auront celui de Vous servir avec les mêmes sentiments et qui leur ont été dictés par le manifeste testamentaire et par l'amour qu'elles portent à feu notre bienfaiteur commun.

J'ai commencé par faire présenter les armes avec le salut des drapeaux et batterie de la marche; puis j'ai lu moi-même le manifeste testamentaire; la lecture finie, de nouveau la marche fut battue et les armes reportées. Ce manifeste nous apprenait notre devoir; par conséquent de suite les armes furent présentées et la marche battue au nom de notre nouveau Souverain; Votre manifeste fut lu après la marche battue et les armes reportées; de suite à la prière, la main droite en l'air et le serment prêté, après quoi Tedeum; puis les armes furent portées et je tins un discours impromptu à

toute la troupe, tant en russe qu'en polonais, et qui fut reçu non par un hourra, mais avec recueillement et un „рады стараться“, prononcé avec force et énergie. Aux seuls hussards, je leur ai dit, que, n'ayant pas eu le temps de servir feu l'Empereur, ils devaient par leur service pour Vous mériter ce que feu notre maître avait fait pour eux.

Aujourd'hui, au château, nous avons célébré une панихида en corps, d'après ce que nous marquait le dernier article testamentaire du manifeste; ainsi toutes les volontés de feu mon bienfaiteur et maître adoré ont été exécutées ponctuellement. Ainsi soit-il.

Tout est tranquille chez nous; les événements de Pétersbourg commencent à transpirer et se racontent diversement; je croirais nécessaire, non seulement de ne pas les cacher, mais de leur donner au contraire la plus grande publicité, puisque d'une manière ou d'une autre tout se saura.

Voilà une assez longue lettre et elle n'est pas encore finie, puisqu'il faut que je Vous parle de ma femme et de mon garçon, qui se mettent à Vos pieds et Vous remercient pour Votre gracieux souvenir; j'en fais de même, en Vous suppliant de me mettre aux pieds de l'Impératrice et de Votre petit ange, qu'en oncle je me permets d'embrasser du fond de mon cœur, comme toutes les petites trois grâces.

Zèle, obéissance, soumission et dévouement à toute épreuve Vous sont voués à jamais par Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

P. S. Veuillez me permettre de charger quelqu'un de ma part d'embrasser de cœur et d'âme le délicieux Nassakin, qui était de garde au Sénat, ainsi que le capitaine de la compagnie de S. M. du régiment des grenadiers du corps, qui ont fait leur devoir si exemplairement.

8.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С-Петербургъ, 23-го декабря 1825 года.

Cher Constantin! Je commence par Vous assurer, qu'avec l'aide de Dieu, tout est rentré ici dans l'ordre habituel; l'esprit est très bon et le deviendra encore plus, quand on Vous verra ici.

Depuis ma dernière, Комаровскій, que j'avais envoyé à Moscou, est revenu porteur ou plutôt pour confirmer toutes les excellentes nouvelles que j'avais déjà. Un semblable rapport m'est déjà parvenu de Finlande et de Mohilew; j'en attends de la 2^{de} armée.

Nos enquêtes vont parfaitement, ainsi que les arrestations de tous les individus à portée, membres de cet horrible et extraordinaire complot; un extrait de ce qui se passe sous ce rapport Vous est envoyé par ce courrier; Vous y verrez des noms bien connus, et j'ai les soupçons les plus fondés pour être persuadé que cela remonte jusqu'au Conseil d'État, nommément jusqu'à *Мордвиновъ*; mais comme j'ai pour règle de ne mettre la main que sur ceux qui sont dévoilés ou trop fortement soupçonnés pour pouvoir les laisser libres je ne presse rien.

Loumine est positivement de la bande, et quant à moi, j'y vois l'énigme de sa rentrée au service chez Vous et de tout le zèle qu'il a fait voir; il est de fait, qu'il est chargé de se faire un parti là-bas; mon opinion, si j'ose en avoir, serait de ne pas l'arrêter, mais de tâcher de le prendre sur le fait, ce qui ne peut ni tarder, ni manquer. Ici l'on est tout zèle pour m'aider à cette affreuse besogne; *des pères m'amènent leurs fils*; tous désirent des exemples et surtout voir leur famille purgée de pareils êtres et même de soupçons de ce genre.

J'attends *Michel Orloff* et *Lopouchin* qui doivent déjà être arrêtés; ceux de la 2^{de} armée sont les plus importants, ce que *Vadkofsky*, amené hier, ainsi que tous les autres confirment. C'est surtout *Pestel* et *Serge Volkonsky*, qu'il m'importe d'avoir; j'attends aussi *Муравьевъ* et *Чернышевъ*; voilà, où nous en sommes.

Je suis abîmé de besogne, Vous le comprendrez, me plaindrez et ne m'en voudrez pas du désordre de ces lignes; mais la tête me tourne, et l'essentiel est que Vous sachiez tout. J'ai écrit au prince-lieutenant; j'ai cru bien faire. *Grabowsky*, que j'ai chargé de Vous écrire, Vous parlera d'autres objets dont je l'ai chargé au sujet de l'armée: sur cela dictiez ce que Vous voulez. *Michel* m'a parlé de l'événement du corps de Lithuanie, j'attends Vos ordres et la forme pour cela que Vous désirez. Adieu, adieu, à Vous pour la vie de toute mon âme et de tout mon cœur

NICOLAS.

Je baise les pieds à ma sœur, que Dieu nous la conserve; j'embrasse *Paul* et *Kourouta*.

9.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, 25-го декабря 1825 года.

Cher frère! Dans ce moment je reçois une lettre du général *Tchernischeff*, à mon adresse, incluse dans une lettre au général *Kourouta* qu'il prie de m'envoyer,

me croyant, peut-être, parti pour Pétersbourg et dans ce cas de l'expédier par courrier. Malgré que l'adresse était marquée d'un titre qui ne m'a jamais appartenu, j'ai pris sur moi de la décacheter et de lire la lettre, sachant d'avance ce qu'elle pouvait contenir et pour y apprendre, si je ne devais pas prendre quelques mesures de sûreté envers mes sous-ordres. Grâce à Dieu, jusqu'à présent dans ces détestables découvertes il n'y a pas eu un seul nom de ceux, que feu mon bienfaiteur a daigné soumettre à mon commandement, qui soit compromis; au reste toutes ces mesures, que j'ai cru devoir prendre pour la sûreté générale, sont prises d'après mon entendement, et j'attends les rapports ultérieurs. Ici tout est tranquille, et dans l'étonnement, et dans l'indignation des horreurs de Pétersbourg; pour empêcher tous les commérages et commentaires sur ces déplorables événements, j'ai cru prendre la mesure de faire traduire littéralement en polonais l'article de la gazette de Pétersbourg, qui en fait mention, et de le faire insérer dans les papiers publics d'ici.

Le feldjäger Gridiakine, arrivé ici et que j'ai voulu réexpédier avec la présente, est tombé malade, et c'est pour cela que je charge de Vous porter cette lettre l'enseigne Evtouchenko du même corps, qui se trouve auprès de moi, en Vous suppliant de me le renvoyer le plus promptement possible, en ayant besoin ici. Veuillez, cher frère, ne pas me laisser sans Vos nouvelles et sur les découvertes ultérieures, puisque chaque moment est précieux.

Le comte Grabowsky m'a fait tenir une lettre de sa part et écrite d'après Vos ordres en date du $\frac{16}{28}$ sur la tranquillité rétablie et pour laquelle je dépose à Vos pieds l'hommage de ma plus entière gratitude.

Veillez me mettre aux pieds de l'Impératrice et embrasser Vos enfants de ma part. Ma femme et mon garçon sont de même à Vos pieds, et moi, en m'y mettant de même, je Vous réitère l'assurance du zèle, du dévouement et de l'attachement inviolable, que je Vous porte à tout jamais, étant pour la vie Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

10.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, 28-го декабря 1825 года.

Dans l'état où se trouve ma tête et mon esprit dans ce moment, je crois devoir une fois pour tout Vous prier, cher et excellent Constantin, de m'excuser d'avance pour tous les oublis sans fin, et pour tout le désordre de ce que je Vous écris; je Vous écris, quand j'attrape une seconde de

temps libre et ce que j'ai sur le cœur; ainsi miséricorde et indulgence pour tout et prenez pitié de Votre pauvre diable de frère.

Hier matin Votre courrier du $\frac{22}{3}$ ^{Décembre}/_{Janvier} m'est parvenu; Michel était chez moi, et Vous pouvez-Vous imaginer ce que la lecture de Votre lettre nous a fait éprouver à tous les deux;—puissais-je me rendre digne de Vous; Vous le savez, c'était toujours ce que j'avais demandé à la Providence; Vous pouvez Vous figurer ce qui se passe en moi dans ce moment!

Heureusement tout va bien ici et notre affaire marche aussi, aussi bien que possible: j'ai reçu de Чернышевъ et de Wittgenstein, que Pestel est arrêté par eux, ainsi que quelques autres des principaux; mais comme depuis l'événement d'ici j'ai déjà ordonné l'arrestation des autres et l'envoi de celui-ci,—je les attends à tous moments; tout va bien aux 4^{me}, 5^{me}, et 2^{me} corps; je n'ai pas reçu de rapports officiels du 3^{me} corps et de la 2^{de} armée, mais l'on m'assure que tout va bien. Ici j'ai fait arrêter le оберъ-прокуроръ du Sénat, Краснокутскій, ancien colonel Sémenovsky, et Michel Orloff, qui l'a été par mon ordre, à Moscou, vient de m'arriver. J'ai fait écrire à *Metternich* pour me faire arrêter et envoyer Nicolas Tourguénieff, secrétaire du Conseil d'État, voyageant en Italie avec deux de ses frères; le reste des individus impliqués, ou bien le sont déjà, ou vont l'être à l'heure qu'il est.

Je suis heureux d'avoir deviné Votre intention de donner la plus grande publicité à l'affaire, ce que je crois de *devoir* et de *bonne et sage politique* et de m'être rencontré dans la même opinion avec Vous, que ce qui a été arrêté le premier jour, hors *Troubetzkoy*, n'était que des enfants perdus. Les faits sont cachés, mais le soupçon plane sur *Мордвиновъ*, du Conseil, dont la conduite a été des plus singulières dans ces tristes journées, et sur les deux sénateurs, *Барановъ* et *Муравьевъ-Апостолъ*; mais ce ne sont que des soupçons encore, qui s'éclairciront avec l'aide des papiers et instructions, qui me tombent entre les mains à chaque moment. Je Vous envoie la déposition du lieutenant-colonel *Комаровъ*, qui sûrement est très véridique et paraît être un homme droit et vraiment distingué; elle Vous donnera une idée claire de toute la marche de la conspiration à la 2^{de} armée. Ici tout va bien. Voici encore une lettre anonyme, remise à mon adresse, sous l'enveloppe de Wassiltschikoff, qui m'est parvenue hier matin; je vous l'envoie, parce qu'elle est fort curieuse.

Je suis très mécontent de notre police d'ici, qui ne fait, ne sait et ne comprend rien; *Шульгинъ* commence à boire, et je ne suppose pas qu'il puisse rester à ce poste avec quelqu'utilité; je ne sais encore par qui le remplacer.

J'ai cru, en Vous envoyant l'ordre du jour, Vous avoir prié de le faire arranger et donner de suite; maintenant que je vois, que j'ai de nouveau commis

une erreur, j'ai fait réimprimer l'ordre du jour, en y faisant insérer les régiments de la garde Russe et Polonaise sous Vos ordres. Je Vous envoie ci joint la liste et les objets même. Je compte les faire recevoir du château ici, comme on prend les drapeaux, avec la différence qu'un officier-major du régiment portera sur un coussin l'uniforme; arrivé au quartier des régiments je crois lui faire rendre les honneurs et déposer sur un *налож*, puis faire chanter une *панихида*, après quoi rendre les honneurs et porter, comme quand on rapporte les drapeaux, à l'église ou autre lieu, où l'uniforme doit être déposé et conservé au régiment.

Diebitsch n'étant pas ici, mon cher *Татищевъ* ne peut pas se tirer d'affaire pour les papiers d'office polonais; je Vous prie donc, cher Constantin, d'ordonner, si Vous ne trouvez pas la chose inconvenable, que le 1^{er} des chasseurs conserve mon nom. Ayant donné à mon petit drôle le régiment de Pavlovsk, ou plutôt au régiment mon garçon, je Vous demande de lui faire le même cadeau dans l'armée polonaise; faites et ordonnez de suite, comme Vous le voudrez.

Je Vous envoie encore une liste de loge de maçons de *Дубно*, trouvée ici chez quelqu'un, qui est mort ici; ces papiers peuvent n'être d'aucune importance, mais il est peut-être bon, que Vous sachiez les noms des individus dans ce moment-ci; de même la traduction polonaise du manifeste au sujet des événements du 14; je suppose, que Vous l'avez déjà; en tout cas je Vous l'envoie cependant. Vous y verrez l'expression des sentiments qui m'animent et l'annonce officielle de la conduite, que je veux tenir dans cette importante affaire.

J'ai été bien heureux de pouvoir m'acquitter moi-même de la commission pour *Насакинъ* et *Мещерскій*; ce sont des commissions dont il est permis *d'être fier* et que l'on ne cède pas volontiers à d'autres; aussi cela a-t-il été reçu avec des larmes de reconnaissance et de bonheur.

D'après les notions, qui me sont parvenues aujourd'hui, il se trouve, qu'il y a, par la poste d'hier, l'annonce de l'arrivée de 84 étrangers, français, suisses et allemands. Comme nous avons assez de notre propre canaille, je suppose, qu'il serait utile et conséquent en ce moment, d'arrêter cette facilité d'entrée dans le pays, et je compte le faire proposer au conseil des ministres, pour rétablir le même état de choses, que celui qui a précédé la dernière permission d'entrée.

Le 29.

Il m'a été impossible de terminer hier ma lettre, la copie de la déposition de *Комаровъ* n'ayant pu être achevée, et j'en suis charmé, car dans ce moment je reçois Votre lettre par *Evtouchenko*, cher et excellent

Constantin, pour laquelle je Vous embrasse tendrement et au nom de Dieu si Vous ne voulez pas me désespérer et de m'ôter le peu de calme que je conserve ne me traitez pas avec ces terribles protestations de respect qui me *blessent* et me *désespèrent*; prenez pitié de moi et n'aggravez pas la difficulté et l'horreur de ma position par des choses, dont il Vous est si facile de ne pas me chagriner.

Ce matin j'ai reçu un rapport de Diebitsch qui m'annonce son départ pour Mohilew comme je l'avais engagé de le faire, et que *Шерудз* arrive ici. Nos affaires vont bien, les dépositions parfaites et nous sommes maîtres de presque tous les personnages principaux. Il n'y a que *Kuhelbecker* qui nous manque et que j'ai fait signaler aux gouverneurs pour le détenir.

Voici deux lettres de Wittgenstein et Киселевъ à Diebitsch, qui Vous feront voir leur manière *d'envisager la chose avant que d'avoir su ce qui était arrivé ici*.

C'est moi qui suis aux pieds de ma belle sœur et cela de cœur et d'âme pour son bon souvenir; j'espère qu'elle sera bientôt tout à fait remise. Mille tendres choses à Paul et à Kourouta.

Adieu, cher et excellent Constantin, croyez à l'attachement inviolable, au zèle et au dévouement de celui, qui a été, est et sera pour la vie Votre tout dévoué frère et ami

NICOLAS.

Mes enfants Vous embrassent.

P. S. Je rouvre ma lettre; dans ce moment l'on m'a renvoyé de Tauganrog tous les papiers de notre ange; j'y trouve cette lettre de Vous qu'il n'a plus lue; je Vous la renvoie. Voici encore un de ses cachets;—gardez le comme souvenir *de notre bienfaiteur commun!*

Je Vous envoie aussi le projet de manifeste ci-joint, je le crois *indispensable*, mais désire préalablement savoir si Vous l'approuvez. De grâce ne me refusez pas Votre avis, cher et bon Constantin.

11.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, 30-го декабря 1825 года.

Ваше beau-frère, cher Nicolas, est porteur de cette lettre, que je n'ai pas voulu laisser partir d'ici avec les mains vides. Votre beau-père a poussé sa bienveillance et ses bontés pour moi plus loin, que je n'ai eu jamais l'espoir, en chargeant Votre beau-frère de me porter de sa part

des paroles de consolation verbales sur la perte cruelle, que nous venons de faire, et en m'écrivant une lettre plus que flatteuse, où son attachement pour notre défunt se manifeste en plein; je lui ai répondu de suite et avec plénitude de cœur et surtout sur le choix du porteur; ma reconnaissance lui est vouée pour la vie. Votre beau-frère ne voyageant pas en courrier, je ne mets rien dans cette lettre qu'un rapport sur les cérémonies du jour et je me borne à Vous dire, que tout est tranquille ici.

Parlez à Votre beau-frère sur ma venue à Pétersbourg et sur l'opinion qu'en porte Votre beau-père; elle coïncide avec la mienne parfaitement; il faut que je ne devienne pas, par ma présence, un objet de désordre ou de prétexte, comme je l'ai été pour la première fois; voyez y clair auparavant, assurez-Vous de tous ces perturbateurs et assurez-Vous, pour ainsi dire, à Votre place; en attendant je vois clair sur ce qui se passe autour de moi: il faut du temps et du calme.

Ma femme Vous embrasse de tout cœur et de toute âme, et Paul, dont Vous daignez Vous ressouvenir, se met très-humblement à Vos pieds. Conservez-moi Votre amitié, cher frère, et Votre confiance et comptez sur l'attachement sans bornes, que je Vous ai voué pour la vie et avec lequel je ne cesserai jamais d'être Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

P. S. Mes embrassements à Vos quatre petits anges.

12.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава. 31-го декабря 1825 года.

Cher et excellent frère! Le feldjäger Béliaeff m'a exactement remis, à son arrivée ici, avant-hier, au matin, Votre bonne et amicale lettre en date du 23 de ce mois et pour laquelle je m'empresse de déposer à Vos pieds les expressions de ma plus sincère et entière reconnaissance. Soyez sûr, cher frère, que Votre confiance et Votre amitié pour moi sont les seuls et uniques buts de toute mon existence; ma fidélité et mon dévouement Vous sont connus depuis longtemps et m'ont valu, j'ose le dire, l'amitié de feu notre bienfaiteur commun; c'est sous cette égide tutélaire que je me permettrai toujours, jusqu'à ce que Vous le jugerez à propos, de Vous exposer la vérité, telle qu'elle se présente à moi, avec toute la franchise que Vous me connaissez et sans le moindre détour. Votre lettre ne m'a pas du tout surpris et les noms qui s'y trouvent

consignés sont depuis longtemps connus comme ennemis de tout ordre; j'en appelle au témoignage de messieurs le prince Volkonsky, du comte Araktchéeff et du général Diebitsch, puisque je leur en ai parlé dans le temps et en ayant fait de même à feu notre bienfaiteur et en fixant l'attention souveraine sur les points de Kiew et d'Odessa, comme les foyers de toutes ces menées. Les faits n'ont prouvé que trop malheureusement, que mon appréhension n'était pas sans fondement; la plus grande vigilance est nécessaire, comme aussi la plus grande circonspection, pour mettre au jour toute cette trame et afin que des innocents ne pâtissent pas, par haine des compromis, dans cette horrible histoire, puisqu'il se pourrait très facilement que ces perturbateurs voudront, pour se disculper, compromettre ceux qu'ils n'ont pas pu enrôler, et jeter par là une espèce d'incertitude dans la marche du gouvernement par des soupçons sur les fidèles; peut-être voudront-ils aussi gagner par là du temps.

J'en viens à Lounine; tous les compromis sont ou parents, ou anciens camarades d'école et d'enfance; il se pourrait, qu'ayant entendu des propos ou discours peu convenables, il ait cherché, dans le temps, à s'éloigner de leur société et à chercher refuge dans les troupes sous mes ordres, et qu'eux, par vengeance, veulent le compromettre; je ne le protège pas, je veux encore moins le disculper, les faits et les enquêtes prouveront sa culpabilité ou son innocence; de plus, il est observé ici de près, quant à lui, il ne s'occupe que de son service et de chasse; trois jours avant la réception de Votre lettre en date du 23, il m'a fait demander une audience particulière, que je lui ai accordée et en présence d'Opotchinine et de Gendre, où il m'a exposé sa position, plus que pénible, puisque toute sa parenté a été compromise dans la trame. J'ai insisté pour savoir de lui-même, si sa rentrée au service n'était pas un éloignement, forcé par les circonstances de ses anciennes connaissances et parents, sur quoi il m'a répondu de façon à pouvoir le présumer. Il faut que je dise en sa faveur, qu'il me demandait à plusieurs reprises de n'être pas ménagé et d'être jugé le plus sévèrement possible, afin que la vérité paraisse au jour et être puni ou disculpé. Voilà le fait, tel qu'il est.

Maintenant je vais Vous parler d'un autre fait, sur lequel Vous recevrez mon rapport officiel, dès que j'aurai toutes les informations que j'attends d'un moment à l'autre. Le 24 Décembre le bataillon des pioniers de Lithuanie ayant été réuni pour la prétation du serment à Vous, a montré de l'hésitation de le faire, sur quoi Обручевъ l'a fait rentrer dans les cantonnements et m'a averti de suite verbalement par le capitaine Malaféeff du même corps; le général d'Auvray y a envoyé de suite le général Wéliaminoff, qui ayant

*

fait rassembler les officiers et leur ayant expliqué tous les papiers et les articles du genre, a fait rassembler le dit bataillon le 26, qui de suite a prêté serment, sans la moindre résistance et hésitation, laquelle, a ce qu'il semble, ne provenait que par la nouveauté des faits eux-mêmes. Le général Wéliaminoff a de suite passé la revue du dit bataillon et l'a trouvé tel qu'il doit l'être; pourtant il a fait arrêter et mettre sous la plus sévère garde le capitaine en second Igelstrom et le lieutenant Wéguelin, commandant les compagnies N^o 1^{er} et 3^{me}; voilà ce que j'ai su jusqu'à ce moment officiellement par le général d'Auvray, qui me mande, que le général Wéliaminoff viendra lui-même avec tous les renseignements ultérieurs; dès que je saurai tous ces détails je ne manquerai pas de Vous les soumettre d'office.

J'attends de même tous les rapports des autres points militaires et civils au sujet de la prêtéation du serment, dont plusieurs me sont déjà rentrés et que d'autres, vu l'éloignement des lieux, ne peuvent encore l'être.

Vous voyez par cet exposé, cher frère, qu'il faut encore que chacun reste à son poste et c'est pour cela que je ne puis encore penser à venir Vous rejoindre; de plus je me permets de Vous faire les observations qui se présentent à ma pensée, vu mon arrivée à Pétersbourg; pourriez-Vous déjà répondre de la tranquillité apparente de la capitale? Êtes-Vous sûr d'avoir tous les complices entre Vos mains? Qui peut répondre qu'à ma vue un nouveau désordre ne survienne? Peut-être, même ceux, qui ont l'air de désirer mon arrivée, ne sont-ils pas eux-mêmes intéressés à le produire sous le prétexte de mon malheureux nom, qui déjà a été si cruellement et si malheureusement compromis. Votre beau-frère, auquel j'ai parlé de tout cela, est parfaitement de mon avis; il m'a dit que c'était celui du Roi, son père. Jugez bien Votre position Vous-même, n'accélérez rien, ne précipitez rien et assurez-Vous bien à Votre place, avant que de rien faire d'autre. Souvenez-Vous de ce que Vous dites Vous-même dans Votre lettre, que la trame remonte au Conseil d'État et qu'il y a des soupçons même sur l'amiral Mordvinoff. D'ici je puis Vous être plus utile et notre corresspondance active et suivie peut déjouer tous les plans des meneurs, en contenant tout le monde à sa place. Je ne dévie pas de mon opinion; je connais assez mes individus et sais assez bien, comment se font et marchent les affaires; point de sécurité, cher frère, jusqu'à ce que Vous n'ayez tous les coupables et qu'ils ne soient punis. Veillez à ceux qui Vous assurent que la tranquillité est rétablie; ce sont les plus dangereux peut-être.

Quant au reste du contenu de Votre lettre, tous Vos ordres seront remplis et je m'en suis déjà abouché avec le prince-lieutenant et m-r de

Nowossiltzoff. Je mets à Vos pieds toute ma gratitude pour Votre confiance dont certainement je n'abuserai pas. Notre vieux prince a été touché jusqu'au fond de son cœur pour la gracieuse lettre, dont Vous avez daigné l'honorer; il Vous répond lui-même; quant à ce que Vous a dit mon frère Michel au sujet de l'événement du corps de Lithuanie, cela peut attendre, et ce n'est pas le moment pour Vous en parler.

Je joins ci-près une lettre que je viens de recevoir de Pétersbourg; voyez avant que de donner cours à Vos bontés, si l'individu le mérite.

Veillez, cher frère, m'informer qu'est ce que c'est que le prince Galitzine, gentilhomme de la chambre, qui est arrêté dans la forteresse, de son nom et de ses parents. De plus dans les gazettes il est parlé de 4 officiers de l'artillerie à cheval et dont les noms restent inconnus, qui ont été arrêtés.

Ma femme se ressouvient à Vous, cher frère, ainsi que Paul, en se mettant à Vos pieds et en Vous remerciant pour Votre gracieux souvenir; faites-en de même de ma part auprès de notre chère et bonne Impératrice et embrassez de ma part Vos anges d'enfants; quant à moi, je Vous réitère, cher frère, tous les sentiments de sincère et inaltérable amitié que je Vous porte à tout jamais; ainsi que du zèle, du dévouement et attachement inviolable, avec lesquels je ne cesserai jamais d'être Votre tout dévoué frère et fidèle ami

CONSTANTIN.

13.

Цесаревичъ -- Императору Николаю.

Варшава, 1-го января 1826 года.

Cher frère! Je ne peux pas passer la journée d'aujourd'hui sans Vous offrir mes vœux les plus sincères pour Votre conservation et Votre prospérité. Que le bon Dieu daigne Vous protéger, cher frère, et Vous guider toujours, en Vous maintenant dans la voie la plus digne et la plus conforme à Ses intentions. Veillez, cher frère, offrir de même tous mes vœux à Votre chère et excellente Alexandrine et embrasser les enfants de ma part. Que le bon Dieu daigne veiller sur Vous tous et Vous comble de ses bénédictions. Agréez, cher frère, mes vœux avec bonté et amitié, puisqu'ils Vous sont offerts par mon cœur pur et dévoué et qui Vous chérit bien sincèrement.

Ma femme et mon garçon se joignent à moi pour Vous offrir leurs vœux. Ne nous oubliez pas, cher frère, et continuez-nous Votre amitié et

Vos bontés. Zèle, obéissance et soumission à toute épreuve Vous sont voués pour la vie par Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

14.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, 1-го января 1826 года.

Je ne Vous écris que deux mots, cher et excellent Constantin, pour Vous offrir tous mes vœux sincères pour l'année qui commence; puisse-t-elle nous être, à tous, plus heureuse que celle passée!... Le courrier Vous porte des dépositions, faites hier soir, qui sont d'une si haute importance, que je n'ai pas cru devoir tarder à Vous les transmettre de suite, Vous en jugerez Vous-même; j'apprends aussi de Grabowsky, que Vous avez eu vent de quelque chose de pareil, il y a peu de temps, à Votre retour de l'étranger; peut-être, cela tient-il ensemble; enfin voyez et faites ce que Vous croyez convenable; il est fâcheux que, hors *Lounine*, je ne puisse Vous indiquer le nom de personne.

Diebitsch est arrivé ce matin et m'a confirmé les bonnes nouvelles de l'armée; au reste je dirai toujours *на Бога надѣйся, а самъ не плошай*. Ici tout *paraît* tranquille, et j'espère que cela continuera de même avec l'aide de Dieu.

Voici encore des lettres de Vous et de ma belle sœur que j'ai trouvées. Mettez, moi, ainsi que mes vœux, aux pieds de ma belle sœur et recommandez-moi à la continuation de ses bontés. Mille choses tendres à Paul et Kourouta.

De cœur et d'âme et pour la vie Votre tout dévoué frère et ami

NICOLAS.

Ma femme Vous embrasse tous deux.

15.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, 4-го января 1826 года.

Cher frère! Le feldjäger Evtouchenko m'a exactement remis toutes les lettres, dont il a été chargé par Vous, à son arrivée hier à 10 heures du matin, et je m'empresse de Vous en remercier du fond de mon cœur et surtout pour Votre lettre, cher frère, qui est l'empreinte de Votre cœur et

des sentiments d'amitié que Vous me portez; Vous êtes sûr des miens, cher Nicolas, et j'espère qu'unis, comme nous le sommes, rien ne pourra jamais détruire et rompre notre sincère et constante amitié.

J'allais Vous répondre sur tous les points de Votre chère et bonne lettre, lorsque j'en ai été empêché par l'arrivée d'un courrier de la part du gouverneur de la Wolhynie, qui m'annonce la révolte de 5 compagnies du régiment de Черниговъ, à l'instigation du lieutenant-colonel Mouravieff-Apostol, au moment où il devait être arrêté. Le gouverneur me mande en outre, qu'il envoie le général Goguell à Doubno, pour qu'il prenne ses mesures; j'ai de suite réexpédié le courrier avec injonction au gouverneur et au général Goguell, pour qu'ils agissent avec fermeté, décision et prudence, afin de mettre un terme au mal, au lieu de le laisser propager. Vous en recevrez mes rapports formels à 9 heures du soir; le général Goguell m'a envoyé un rapport par courrier, où il me marque toutes les mesures qu'il a cru devoir prendre dans ces circonstances, à l'invitation du gouverneur, que je n'ai pu qu'approuver parfaitement, les voyant basées sur la prudence et le devoir, appuyés d'énergie; je Vous envoie tout ceci par courrier, pour que Vous en soyez le plus promptement averti que possible.

Je Vous renvoie de même les deux lettres du comte Wittgenstein et du général Kisséleff, que j'ai lues plusieurs fois avec l'attention la plus soutenue, et je n'ai pu qu'y reconnaître beaucoup de phrases et beaucoup de légèreté; elles sont écrites avant les événements qui leur délièrent probablement les yeux. De plus je Vous renvoie la lettre anonyme, qui est d'un contenu, qui prouve que tous les meneurs ne sont pas encore saisis et prouve en outre, que cette canaille compte toujours sur ma venue, pour recommencer des plus belles, s'ils en ont eues, si on leur laisse les moyens et la facilité. Il faut que chacun reste à son poste, puisque toute absence dans ces moments de crise pourrait être nuisible. Ayant montré cette lettre au général Kourouta, ainsi que les antécédentes, il a laissé tombé un doute si elle ne serait pas de la façon du vieux *Мордвиновъ*, qui a tenu, dites Vous, une conduite si étrange lors de la journée du 14; voyez-y clair, cher frère, avant que de rien décider.

Quant à la lettre du lieutenant-colonel Komaroff, fasse le ciel qu'elle fut franche, mais, sans l'offenser, j'en ai des doutes; elle est trop tardive, trop raisonnée, trop retrécie pour être un aveu spontané et franc; j'en ai vu dans ma vie de semblables, qui n'étaient que pour détourner le soupçon, et s'il était possible, d'induire en erreur l'autorité; une fois le soupçon détourné le travail devient plus serré et plus difficile à détruire et à réparer avec un nouvel éclat qui ne peut plus s'empêcher; voilà ma profession de foi.

Quant à l'acte ci-joint, je le trouve, devant Dieu, qui m'entend et d'après mon âme et conscience, parfaitement logique et bien pensé, hormis un point, auquel je ne puis souscrire et qui est celui où il fait mention de moi et écrit de Votre main au crayon, puisqu'ayant renoncé à tout droit à la couronne, je ne puis en aucune façon me mêler d'actes semblables, sans tomber dans une alternative des plus fausses possibles, qui aurait l'air, que ce n'est que pour la forme que j'ai fait ma renonciation, mais qu'au fond je dirige au dessous, ou bien je me mêle des affaires du gouvernement; voilà ma profession de foi publique. Quant à la particulière, je ne puis qu'y reconnaître un procédé de plus de Votre part, cher frère, auquel je suis bien sensible et reconnaissant et qui me prouve Votre amitié et Votre tolérance. Ainsi soit-il.

Merci, mille fois merci, cher frère, pour le cachet de feu notre bienfaiteur, que Vous m'avez envoyé comme souvenir; je le conserverai toujours et, si Vous me le permettiez, je l'emploierai, puisque tous les Штабы en ont de pareils.

Voilà pour le moment tout ce que j'ai à Vous dire et je finis ma lettre pour ne pas arrêter le départ du courrier. Je Vous écrirai aujourd'hui ou demain si j'en aurais le temps. Mes hommages à ma chère Alexandrine et embrassements à Vos chers enfans. Ma femme, Kourouta et Paul sont à Vos pieds et Vous offrent leurs remerciements et hommages dévoués et respectueux; quant à moi, je Vous embrasse de cœur et d'âme et Vous envoie mes bénédictions, cher et bien cher Nicolas; j'ose espérer du bon Dieu qu'il daignera Vous protéger et Vous guider.

Tout à Vous pour la vie. Votre fidèle, sincère, zélé, dévoué et attaché frère et ami

CONSTANTIN.

16.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, 4-го января 1826 года.

Cher Constantin!

Les dépositions que Pestel vient de faire sont si importantes, que je crois devoir sans tarder Vous en informer; Vous y verrez clairement que la chose devient, de plus en plus, sérieuse par ses ramifications à l'étranger et surtout parce qu'il paraît que ce qui se passait ici, n'était que la suite ou bien le fruit d'influence étrangère. Vous jugerez mieux que moi, cher

Constantin, de ce qu'il y a à faire, dans ce moment, à Varsovie, à l'égard des individus qui sont nommés; aussi je Vous supplie de ne faire qu'absolument ce que Vous trouvez nécessaire; ainsi Vous n'enverrez ici des individus que l'on Vous demande, que ceux dont la présence ne Vous est pas indispensable pour dévoiler la trame chez Vous. Je pense d'en finir le plutôt possible avec ceux des scélérats qui n'ont aucune importance par les aveux qu'ils peuvent faire, mais qui, ayant été les premiers à porter la main sur leur supérieurs, ne peuvent être pardonnés; c'est *Bestoujeff* et *Шенунз*, du régiment de Moscou; je crois qu'il faudra tout simplement les juger dans le régiment même, et cela dans 24 heures, *rien que pour le fait même*, et exécuter par les hommes tirés du régiment même. Obolensky, convaincu d'avoir tué Miloradowitsch, ou du moins de lui avoir donné un coup de bayonnette, doit avoir le même sort, mais ne peut le subir de sitôt, vu que ses confrontations sont indispensables avec beaucoup de malheureux, car il était un des chefs du parti ou de *la Дума*, comme ils l'appellent d'ici.

Je désirerai bien sous tous les rapports Vous voir arriver, toute pénible que sera notre entrevue. Je ne Vous cache pas que dans la troupe il y a encore une certaine inquiétude de ne pas Vous voir et des bruits, comme si Vous marchiez avec un corps sur Pétersbourg; il n'y a que Votre présence, qui puisse tranquilliser complètement là-dessus.

Ma femme Vous dit mille choses tendres; je suis aux pieds de ma belle-sœur et embrasse Paul. Adieu, cher et excellent Constantin, conservez-moi Vos bontés et Votre amitié, ne m'abandonnez pas de Vos conseils et croyez à tout jamais au dévouement et à l'attachement, sans bornes, de Votre tout dévoué frère et ami

NICOLAS.

Mille choses à Kourouta.

Voici le dernier paquet de Vos lettres que j'ai trouvé.

17.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, 5-го января 1826 года.

La nouvelle, que je reçois à l'instant de la révolte du régiment de *Черниговъ*, par *Муравьевъ-Апостоль*, au moment même, où il devait être arrêté, m'engage sans délai de Vous faire part, cher Constantin, que je mets le 3 corps sous Vos ordres, ce dont j'ai écrit à Sacken, et je Vous

autorise de prendre toutes les mesures que Vous jugerez nécessaires pour empêcher les progrès de ce germe de révolte; Vous pouvez en conséquence faire marcher toutes les troupes de *Vos deux corps*, que Vous trouverez nécessaire d'employer, en informant le général en chef, pour qu'il puisse, de son côté, régler les démarches de son armée. Je désirerai éviter de faire entrer en Russie les troupes de l'armée Polonoise, à moins que la chose ne devienne indispensable.

Le général en chef a pris les mesures qu'il fallait; je ne puis en dire autant de Щербатовъ, qui a laissé passer un temps précieux, ce qui me fait craindre, vu la direction qu'a prise Муравьевъ, que le régiment de *Poltava*, commandé par *Тизенгаузенъ*, n'aura pas été arrêté, ainsi que celui des hussards d'Ахтырь et une batterie à cheval, dont les commandants devaient aussi être arrêtés, ne se joignent. Le prince Volkonsky, qui est dans le voisinage, s'il n'est pas déjà arrêté, probablement se joindra à eux; ainsi voilà à peu près 6.000 à 7.000 hommes de probables, à moins qu'il ne se trouve des honnêtes gens qui sauront maintenir l'ordre.

J'attends des nouvelles ultérieures et me réglerai là-dessus pour donner la publicité nécessaire à la chose, pour prévenir les faux bruits.

Je ne puis Vous en dire davantage, ni Vous répondre sur Votre chère et excellente lettre, reçue ce matin du 31, et pour celle par Guillaume; je n'en puis plus. Que Dieu nous préserve de nouveaux malheurs! Je Vous embrasse de cœur et d'âme, pour la vie, avec le plus sincère et inaltérable dévouement. Mettez-moi aux pieds de ma belle-sœur et embrassez Paul.

Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

Mille tendresses à Kourouta.

18.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, 7-го января 1826 года.

Cher et excellent frère! C'est hier au soir, que j'ai eu le bonheur de recevoir Votre bonne et aimable lettre en date du 1^{er} de ce mois, et je m'empresse de Vous en remercier du fond de mon cœur, pour Votre souvenir et Votre constante amitié. Soyez persuadé que, sachant l'apprécier, je ferai tout mon possible pour en être digne et Vous prouver, que Votre service sera, comme l'a été celui de notre défunt bienfaiteur, le seul but de toute mon existence. Je Vous transmets ci-près un ordre, que Vous voudrez bien signer, au

sujet des régiments Polonais à Vous et à Votre petit Alexandre; le Vôtre prendra déjà Votre nom, d'après ce que m'écrira le général Tatitscheff.

Quant aux autres points de Votre lettre du 28 et 29 Décembre, j'y ai répondu déjà par ma précédente.

Quant à ce que Vous me dites dans Votre lettre du 1^{er} de ce mois sur une association secrète et qui doit exister ici, tout a été déjà terminé par feu l'Empereur et les coupables ont été punis; malgré cela, sur les complices et sur ceux, sur qui pèsent des doutes, la plus stricte surveillance s'exerce, et nous sommes déjà parvenus à avoir quelques notions importantes, mais qui toutefois ne se rattachent qu'à des particularités locales, plus ou moins importantes; le mal nous est venu de Posen et d'après les ordres de feu l'Empereur, dans des cas pareils, je ne manquai pas d'en avertir le Roi, Votre beau-père, en mains propres. Il n'y a pas de trace jusqu'ici d'aucune relation, ni connivence avec la Russie, et je le répète, que le mal n'était pas local et n'était en vigueur que jusqu'à l'année 1822; de plus tout a été jugé et puni et terminé par feu l'Empereur; ce ne sont que des suites, que nous tâchons d'éclaircir. L'armée est animée du meilleur esprit, et j'ai eu lieu de m'en convaincre, comme exprès, des chefs, qui ont été ici à l'occasion du nouvel an, et par mes notions spéciales.

Lounine est observé de près, et je le répète que je suppose, et cela avec quelques fondements, que, voyant tous ses parents compromis plus ou moins et ne sachant comment s'en séparer, il a cherché refuge dans les troupes sous mes ordres, et ne croyant pas que le mal fut aussi majeur. Toute cette parenté cherche maintenant à le mettre dedans pour l'en punir; au reste je m'en réfère à ma dernière lettre.

Quant aux dépositions que le ministre de la guerre m'envoie, d'après Vos ordres et faites par le colonel ou lieutenant Kornilowitsch, je les trouve totalement du verbiage et sans fondement, et, comme l'on dit, de la moutarde après dîner; je Vous avoue franchement, cher frère, que ces dépositions ou bien ces confessions après l'événement sont très peu authentiques et faites que pour se disculper et cherchant par ce moyen à embrouiller l'affaire en y inculquant des noms et des personages et faire peser sur eux des soupçons, et des doutes, puisqu'ils est notoire dans toutes les affaires de ce genre, que tous les coupables ont pour principe, que plus il y a de compromis, plus il y aura des difficultés de punir. Voilà ce que j'en pense devant Dieu.

Quant à l'affaire des pionniers, je Vous envoie mon rapport d'office, qui Vous mettra au fait de tout; je les ai fait mettre tous au jugement et les compromis, et en temps et lieu Vous serez informé du résultat. Le général Wéliaminoff y a déployé une énergie et une prudence et mesure

parfaites; il mérite Votre bienveillance, ainsi que les officiers du régiment Samogitie grenadiers, qui la méritent de même.

L'affaire du régiment de Черниговъ est finie et tous sont pris, d'après le rapport, que m'en fait le gouverneur de Volhynie; grâces en soient rendues au bon Dieu.

Veillez, cher frère, avoir la bonté de m'envoyer la liste générale de tous les détenus et compromis, qui m'est nécessaire dans les cas, qui peuvent se présenter; celles, que j'ai, sont si peu exactes, que les mêmes noms se reproduisent à plusieurs fois.

Chez nous, jusqu'à ce jour, tout est parfaitement tranquille, grâce à Dieu, et j'espère de Sa bonté, que cela continuera à l'être. Veillez me permettre de Vous faire une observation, cher frère, au sujet de toutes les dépositions, qui Vous ont été faites, qu'il me semble, que ces malheureux Russes, s'étant conduits comme indignes de ce nom et ne voyant jusqu'à ce jour aucun Polonais de compromis, cherchent à faire, par faute de preuves, des soupçons sur eux; c'est de mon devoir de Vous le faire observer, afin que ceux, sur qui la protection de feu l'Empereur reposait, ne deviennent pas les victimes de l'intrigue, du soupçon et du doute; remarquez de plus, que toutes les dépositions faites font sous-entendre, que je suis retenu ici, que je dois arriver à Pétersbourg, etc. etc., et toutes sortes de choses semblables. Je Vous le répète, cher frère, du fond de l'attachement que je Vous porte, que ma présence ici leur en impose plus, tant Russes que Polonais. Réfléchissez-y et Vous verrez la rectitude de ce que j'avance.

Merci pour toutes les lettres, que Vous m'avez renvoyées, et que j'ai écrites à feu l'Empereur; s'il s'en trouve encore, veuillez en faire de même. Ma femme et mon garçon se mettent à Vos pieds et Vous remercient pour Votre gracieux souvenir et s'y recommandent. Kourouta en fait de même, et moi je Vous réitère les assurances de mon zèle, de mon dévouement et attachement sans bornes, ainsi que de l'amitié à toute épreuve, que je Vous porte à jamais, étant pour la vie Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

P. S. Mes hommages à Votre femme et embrassements à Votre petit quatuor.

19.

Цесаревичъ — Императору Николаю.

Варшава, 9-го января 1826 года.

Cher et excellent frère! C'est ce matin que j'ai eu le bonheur de recevoir Votre lettre en date du $\frac{4}{16}$ de ce mois et je m'empresse, tout en

Vous annonçant la réception, de Vous en remercier du fond de mon cœur, qui Vous est dévoué et Vous chérit bien sincèrement. Tous Vos ordres sont remplis et les mesures d'exécution sont prises sous ce rapport. Mes réponses aux généraux Diebitsch et Tatitscheff en font foi. Je Vous prie, cher frère, d'en prendre connaissance, afin que Vous y lisiez ce que je leur mande.

Permettez, moi, cher frère, de Vous observer à cette occasion, combien peu sont satisfaisantes les dépositions, que l'on me communique et d'après lesquelles je me trouve dans l'impossibilité d'agir; par exemple, on me dit de me saisir d'un certain *Mochinsky*, sans déterminer lequel c'est, puisqu'il y en a plusieurs; on me parle de *Ratkovsky*, idem, même embarras; pour le prince *Jablonovsky*, ce n'est qu'après des informations, que j'ai dû prendre ici par des voies détournées, que j'ai appris que cela doit être *Antoine*, dont la femme est ici et lui parti pour les contrats de Kiew, où il doit se trouver pour le moment. Quant au docteur *Plessel*, personne ne le connaît ici, et il n'est pas sur la liste médicale, à moins que ce ne soit le docteur *Lessel*; il faut absolument tenir à préciser les noms et les individus, sans quoi toute l'affaire deviendra un chaos. Quant au général *Kniasevitsch*, il a été effectivement compromis dans l'affaire du major Lukasinsky, qui a été déjà terminée, en 1824 par feu l'Empereur et jugé par le général Hauke; comme il y a eu des individus impliqués dans cette affaire et qui ont été absous, je n'ai rien que faire d'autre que de poursuivre mes recherches et qui jusqu'à présent n'ont rien produit d'autre renseignement, que de confirmer ce que nous savions déjà. J'ai été à même de faire arrêter un écrivain du nom de *Moravsky*, qui a déjà passé une dizaine de fois par mes mains; mais il a eu le talent de s'évader, au moment même de son arrestation dans les environs de Kalisch, et de trouver refuge dans le grand duché de Posen, où tous ses pareils trouvent protection, et le gouvernement prussien n'agit pas de bonne foi dans toutes les circonstances semblables, malgré toutes mes réclamations; quant à *Kniasevitsch*, qui se trouve à Dresde, je suis certain, que le vénérable Roi ne se refusera pas à son arrestation et saisie des papiers, puisqu'il en a fait autant du professeur Cousin à la réquisition du Roi de France. Le ministre Einsidel me l'a dit et répété plusieurs fois, que le gouvernement s'empressera toujours de faire tout ce qu'il peut dans des cas semblables, pourvu qu'il y ait des preuves produites de culpabilité. Un mot de Votre part, cher frère, au respectable vieux Roi, et par courrier, fera plus d'effet qu'autre chose, j'en suis certain.

Je ne répète pas dans cette lettre tout ce que j'ai dit au général

Diebitsch, pour ne pas Vous ennuyer; tout y est détaillé au mieux. Quant à mon arrivée à Pétersbourg pour faire finir l'incertitude dans les troupes sur une soi-disante marche, que je fais avec celles sous mes ordres, sur la capitale, il est tellement absurde, tellement bête, que je ne puis l'attribuer qu'à l'envie de reproduire quelques scènes de scandale nouveau sous l'égide, non de mon malheureux nom, mais de ma personne en présence. Ma présence est nécessaire loin de Vous, et Vous voyez par des données, que Vous avez eues, qu'ils disent avoir des ramifications dans ce pays; pour faire finir tout ceci envoyez, sous quelque prétexte, ou en courrier, ici quelqu'un, ou bien quelques-uns de marquant, qui, en revenant, prouveront que personne ne bouge et que tout est ici comme du règne de feu l'Empereur; c'est une intrigue trop grossière et cousue de fil blanc pour ne pas s'en apercevoir du premier abord. Je Vous le répète, assurez-Vous ferme à Votre place, et dès que tout sera découvert et les meneurs saisis, Vous verrez que tous ces bruits tomberont de soi-même. De grâce, cher frère, et au nom de Dieu, pas de précipitation, pas trop de foi aux aveux et repentirs, après coup, qui d'ordinaire ne se font que pour trainer et gagner du temps et compromettre, en jetant des soupçons sur les gens fidèles et incapables d'aucune action déshonorante; méfiez-Vous des relations et des rapports sous le masque du zèle et de ceux qui espèrent se rendre nécessaires par là, et ne sont eux-mêmes que des flatteurs des plus nuisibles. Vous me demandez, cher frère, des conseils, et je Vous les offre tels qu'ils se présentent à ma pensée et tels que je les crois utiles à Votre service et à Votre conservation, avec la franchise que Vous me connaissez et qui m'a valu la confiance de feu l'Empereur.

J'ai reçu hier par l'aide de camp du Roi de Saxe de Minkvitz, qui se rend auprès de Vous, une lettre autographe du Roi, par laquelle il me témoigne, de la manière la plus flatteuse, la part qu'il a prise à notre perte commune; j'ai cru bien faire de l'en remercier par courrier, ayant été comblé par lui, ainsi que ma femme, de bonté, d'amitié et d'égards.

Ma femme, Paul et Kourouta se mettent à Vos pieds et Vous remercient pour Votre gracieux souvenir et s'y recommandent. Mettez-moi aux pieds de Votre chère et excellente Alexandrine et embrassez Vos enfants de ma part. Continuez-moi Vos bontés et Votre amitié, cher frère, et comptez toujours sur mon zèle, mon dévouement et ma fidélité à toute épreuve, étant pour la vie Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

20.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава. 10-го января 1826 года.

Cher et excellent frère! C'est dans cet après midi que j'ai eu le bonheur de recevoir Votre lettre du $\frac{5}{17}$ de ce mois et je m'empresse de Vous en témoigner toute ma gratitude, ainsi que pour la confiance que Vous avez bien voulu avoir en moi, de me confier le commandement du 3^me corps d'armée, si le cas deviendrait urgent pour apaiser la révolte de Mourawieff-Apostol. Grâce à la bonté de Dieu, le tout est fini, et par conséquent je ne me crois plus en droit de m'en mêler, dont j'avise, de même, le comte Sacken.

Vous aurez vu par tous les papiers, que je Vous ai déjà envoyés, toutes les dispositions que j'avais faites, ainsi que le général Goguell, pour les troupes sous mes ordres, je les crois parfaitement coïncidentes avec Vos intentions, d'après ce que je lis dans Votre lettre du $\frac{5}{17}$ et les ordres que j'ai reçus du général Diebitsch.

Je croirais pourtant nécessaire, cher frère, que Vous fixiez Votre attention sur un objet majeur pour le bien de Votre service et qui est: qu'il existe un malheureux usage dans notre armée de se croire isolé et chacun pour soi, entre les généraux commandant les diverses parties; par exemple, dans le cas qui vient d'arriver ce n'est que le gouverneur de Volhynie qui a informé de l'événement le général Goguell, puisque tous deux sont sous mes ordres; le général Rott, et à son défaut, son chef d'état-major aurait dû en informer de suite tous ses voisins, pour qu'ils soient prêts à tout événement, puisque dans le cas de non réussite, ou de premier revers, il serait déjà trop tard pour prendre aux voisins les mesures de précaution ou de répression; le tout se ferait avec précipitation, à la hâte, ce qui influe toujours sur le moral de la troupe et de chacun. Le général Goguell, qui, d'après mes ordres, a des émissaires partout autour de lui, d'après l'autorisation de feu l'Empereur, a eu des données sur l'événement avant même que le gouverneur de Volhynie ne l'aie informé et a eu le temps de se mettre en rapport avec le général Rott; mais un autre général, qui n'a pas des émissaires et qui n'ose en avoir, serait pris au dépourvu au milieu de la plus grande sécurité. Voyez un peu, comme tous ces perturbateurs du repos public se tiennent par la main, et dans ce cas il faut les imiter; si le mal est uni pour agir, il faut que le bien en fasse de même, pour le

déjouer; il y a une certaine sécurité qui peut me désoler et qui consiste qu'à ne voir que soi-même, et malheureusement c'est presque le cas de tous mes voisins. Voyez un peu le détour d'office que la nouvelle a du faire pour me parvenir de Lithuanie, à Bélaïacerkow, à Kiew, à Mohilew et de là ici, lorsque de Lithuanie, par Doubno ici, c'est bien plus près. Je Vous soumets, cher frère, toutes ces idées, veuillez-y réfléchir et fixer Votre attention là-dessus.

Ma femme, Kourouta et Paul se mettent à Vos pieds et Vous remercient pour Votre gracieux souvenir en s'y recommandant; j'embrasse de cœur et d'âme notre chère Alexandrine, que j'aime bien sincèrement, ainsi que Vos enfants. Comptez toujours sur moi, cher frère, ainsi que sur mon zèle et dévouement à Votre service. Ne m'oubliez pas et soyez certain que Vous n'avez d'être au monde qui Vous soit plus sincèrement attaché que ne l'est Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

21.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, 11-го января 1826 года.

Ne m'en voulez pas, cher et excellent Constantin, si j'ai tardé à Vous répondre à Vos deux bonnes lettres, l'une pour le renouvellement de l'année et l'autre par l'officier des cosaques au sujet de l'événement du régiment de Черниговъ. Mon courrier et ce qu'il Vous a porté d'ici Vous prouvera que, tout en espérant dans la bonté Divine, je voyais *au pire* et que les mesures que j'ai cru devoir Vous proposer étaient dans ce sens. La Providence a voulu, il paraît, par cet événement donner une nouvelle preuve de son inépuisable miséricorde pour nous, en faisant éclater un événement prévu, avec toutes ses atroces conséquences, et le faire terminer aussi aisément qu'ici, pour donner une preuve de plus aux incrédules philanthropes du siècle, des conséquences de leurs principes et aux honnêtes gens la preuve irrécusable que, s'il y a des coquins, il y a aussi de braves gens qui savent s'y prendre en pareil cas.

Je ne puis que Vous prier de témoigner, en tels termes que Vous voudrez, toute mon entière satisfaction pour les mesures que *Гоголь* et *Андржейковичъ* ont prises, et veuillez m'en informer pour pouvoir l'insérer telle dans l'ordre du jour.

Nos arrestations vont leur train: les dépositions de *Виншевскій* sont

assez curieuses; pour le même objet l'on vient aujourd'hui de m'amener *Von-Visin*, personnage assez important. *Жубовичъ* vient d'être convaincu, et il a avoué avoir voulu assassiner notre Ange, et Orloff l'a *su!*

Tout dans la troupe va bien; dans le peuple il y a encore des bruits, que Vous n'arrivez pas, parce que Vous êtes *arrêté* à Varsovie, et autres sottises de ce genre. Depuis hier Guillaume d'Orange est arrivé à mon grand plaisir; j'attends l'archiduc, dans 6 ou 7 jours, venant par Memel.

Je suis abîmé de besogne; les arrérages du mois de Juillet et d'Août m'emcombrent; j'espère cependant dans peu être aux affaires courantes, mais il est sûr, que je crois que les habitants de *Нерчинскъ* ne sont guère plus tourmentés; je n'ai pas une heure de repos, excepté le peu d'heures que je dors.

Michel se porte bien et fait la besogne avec le zèle que Vous lui connaissez; il m'est d'un grand secours.

Pardonnez, cher Constantin, si j'en reste là, mais je n'en puis plus. Mettez-moi aux pieds de ma chère et excellente sœur, qu'elle veuille bien ne pas m'ôter ses bontés. J'embrasse Paul et dis mille choses à Купута, et Vous, cher et excellent Constantin, conservez-moi amitié, bonté, bons conseils et confiance et croyez à mon dévouement et à l'attachement inviolable, avec lequel je suis pour la vie Votre dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

P. S. Ma femme Vous embrasse tous deux.

22.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, 11-го января 1826 года.

Cher et excellent frère!

C'est Opotchinine, mon ancien ami, qui Vous porte cette lettre et que j'ai retenu plus d'un mois ici, malgré le désir que j'avais de le réexpédier le plus promptement possible; mais les événements se succédaient si rapidement, de tout côté, chez nous, que je l'ai retenu, afin qu'il soit témoin oculaire de ce qui s'est passé ici. Grâce à la bonté de Dieu, tout continue à y être dans l'ordre et la tranquillité accoutumés, comme si rien n'était arrivé; au reste il est au fait de tout, daignez le questionner, il est en état de répondre à toutes Vos questions et sur ce qui peut Vous intéresser; de plus je l'ai chargé de questions verbales, et si Vous daignez le permettre, il me communiquera Vos réponses et décisions, afin que je puisse me régler dessus.

Ma femme et Paul se mettent à Vos pieds, je baise ceux de notre chère et bien chère Alexandrine et j'embrasse Vos enfants de tout cœur et suis jusqu'à mon dernier souffle Votre fidèle et tout dévoué frère et ami

CONSTANTIN.

23.

Императоръ Николай — Цесаревичу.

С.-Петербургъ, 16-го января 1826 года.

J'allais me mettre à Vous écrire, cher et excellent Constantin, pour Vous répondre à Vos trois dernières lettres par courrier, qui se sont suivies dans deux jours, quand Опочининъ m'est arrivé. Comment Vous décrirai-je le bonheur, que les paroles d'amitié, qu'il me portait de Votre part, m'ont fait éprouver? Oh, cher Constantin, que ne pouvez-Vous lire dans mon cœur pour voir ce que j'éprouve de toutes Vos bontés; puissais-je, toute ma vie durant, et en tout et partout, Vous prouver, que Vous n'avez pas d'être au monde qui aie plus à cœur de mériter Votre approbation, un mot de contentement, de bonté, d'amitié de Votre part. Votre adorable lettre à mon excellente femme m'a fait pleurer à chaudes larmes; que Dieu Vous rende le bien, qu'elle m'a fait et que l'amitié, que Vous daignez lui témoigner, me fait éprouver ainsi qu'à cette *bonne vieille!*

Encore une fois, pour tout, ne m'en voulez pas, si ma lettre sera confuse, mais d'honneur, à peine puis-je ramasser deux idées de suite. Dibitsch Vous aura déjà écrit au sujet de Goguell et д'Андржейковичъ; j'espère que Vous y verrez l'intention de prévenir Votre désir, bien juste, à leur sujet, ainsi Vos ordres pour Вельяминовъ seront tout aussi fidèlement exécutés; je désire seulement savoir, si Vous ne désirez pas quelque chose de pareil pour les officiers du régiment de grenadiers de Samogitie. En tout cas faites, en mon nom, ce que Vous désirez.

Si, par hasard, Vous supposez qu'il serait convenable de créer, dans Vos troupes, quelques aides de camps généraux et petits aides de camps, carte blanche, ainsi que pour l'époque, pourvu que je puisse, en tout, faire ce que Vous désirez.

Je suis charmé que nous nous soyons rencontrés sur l'idée de la fausse façon de faire de nos généraux, de ne pas se communiquer ce qui arrive; *c'est déjà ordonné.*

Notre besogne ici avance; voici une liste exacte de tous les détenus et compromis, que je Vous garantis exacte; j'attends pour terminer Бестужевъ

du régiment de Poltava, fort important comme entremetteur avec le parti Polonais ou Volhynien; nos données là-dessus ne peuvent pas être complètes sans lui. Maintenant nous voyons clair dans toute la marche du complot, depuis l'année 15 jusqu'à la journée du $\frac{14}{26}$ Décembre. Il est affreux de se dire qu'il y ait eu 3 complots, deux contre notre ange, dont les auteurs sont à peu près les mêmes que ces individus l'avouent et qu'il y a celui de l'année 1817 qui devait, de son propre choix, être l'assassin, qui ne s'en cache pas et qui cependant veut à toute force nier ses complices; c'est un ancien officier Sémonovsky, Якушкинъ, et il n'y a pas eu un seul individu qui l'ait dévoilé!

Dieu a voulu épargner à notre ange cette horrible certitude et c'est nous, ses sujets, ses frères, qui devons en venger la Russie et notre honneur national. Pas de miséricorde pour ceux là.

Les communications d'A.... prouvent la nécessité à l'étranger, de ne pas s'endormir, comme l'on n'est que trop disposé à le faire. J'ai d'abord fait instruire Scholler pour l'engager d'abord d'en faire part au Roi, en cas qu'il n'en fut pas instruit. Je Vous engage aussi de redemander officiellement l'individu évadé à Posen, ainsi que nous l'avons fait antérieurement, directement au Roi.

Voici le courrier, porteur de ma demande, par lettre, que Vous verrez en copie, au bon vieux Roi de Saxe, pour lui demander Knéjévitsch; je suppose la chose urgente, car dans ces choses il me paraît qu'il ne faut pas de demi-mesures, et s'il est innocent, ce que je doute, alors tant mieux pour lui, car le voilà disculpé aux yeux de l'univers entier. J'ai redemandé de même les Тургевевъ. Je ne puis pas parler des détails par Опочинивъ, car à peine ai-je le temps de parler de l'essentiel; *je l'ai nommé écuyer à la cour.*

Tout va bien ici; mes gastes voient les troupes, ce qui me donne bon prétexte de les voir et je puis dire, avec sincérité et justice, qu'elles sont parfaitement bien, et que notre ange, s'il les voit, est sûrement satisfait.

Les sots bruits de ville durent encore; mais comme la troupe es bonne et le peuple parfait, peu importe le reste. Mardi distribution des uniformes. L'archiduc arrive le soir du $\frac{18}{30}$. Ayant trouvé au ministère de la guerre un ordre de notre ange, de ne pas faire d'arrangement de *кройка*, pour cette année, et sachant qu'il avait définitivement l'intention de donner le pantalon large et la guêtre en dessous à la troupe, j'ai cru pouvoir accorder cette forme aux troupes, dont quelques individus déjà à Царское Село en avaient à l'essai; ainsi, cher Constantin, veuillez arranger chez Vous la chose, comm Vous la voudrez; je me réfère entièrement à

*

Vos désirs, expérience et gout. Par le prochain courrier Michel Vous en enverra le modèle pour ici, il paraît que c'est bien et commode.

J'oubliais de Vous dire, qu'autant j'ai eu lieu d'être satisfait de Rott, autant Scherbatoff me paraît en avoir agi en *Баба*; notre vieux Sacken en est malade, d'autant plus que Scherbatoff s'est permis des écrits plus qu'irrévérents, aussi a-t-il été remis à l'ordre. Il est temps que ces scandales cessent.

Rien de nouveau en diplomatie, hors une inadvertance de l'employé Polonais près *Тамуцевъ*, qui aurait pu prêter à fausses interprétations, si le gouvernement autrichien n'en avait agi aussi correctement qu'il a fait; je Vous abandonne toute l'affaire.

Je Vous remercie de tout mon cœur, pour le régiment à *Сама*; j'espère qu'il saura le mériter un jour. Ce qu'*Опочининъ* m'a dit s'être passé à l'école de mon régiment de chasseurs est charmant; veuillez-me faire connaître ces individus; ils méritent d'être connus et récompensés; en général donnez-moi la possibilité et l'occasion de leur prouver que je sais les apprécier.

Maintenant trêve d'éloquence. Je Vous supplie, cher Constantin, de me conserver bonté, amitié et confiance et croire au dévouement invariable et à l'amitié et attachement sincères de Votre tout dévoué frère et ami

NICOLAS.

Mille tendres choses à ma chère et excellente sœur, à laquelle je baise les mains, et veuillez embrasser et Paul et Kourouta. Ma femme, ainsi que mon garçon, Vous disent à tous deux mille et mille choses.

Voici une lettre, qui par l'adresse m'a été remise à moi, mais qui Vous appartient.

24.

Цесаревичъ — Императору Николаю.

Варшава, 17-го января 1826 года.

C'est en Vous embrassant de cœur et d'âme, cher et excellent frère, que je Vous remercie pour Votre bonne et aimable lettre du $\frac{11}{23}$ de ce mois et que mon officier de cosaques m'a remise hier, à son retour ici. Persuadez-Vous, cher frère, que tous mes vœux seront remplis, lorsque Vous me continuerez Votre amitié et Votre confiance; toute la mienne Vous est vouée à tout jamais et jusqu'à ce que Vous me disiez de me taire, je

Vous dirai franchement la vérité, telle, qu'elle se présente à ma judiciaire. Recevez de même toutes mes actions de grâce pour Vos bontés pour Goguel et Adrjécovitsch; ils la méritent bien; je la leur ai envoyée par courrier.

Sur les autres objets de Vos ordres, ayant répondu d'office, je ne les consigne pas dans cette lettre, pour ne pas me répéter, et j'attends Vos décisions; mais j'arrête Votre attention sur Chodkewitsch et Tarnovsky, voyez ce que j'en dis dans mon rapport. Quant à Якубовичъ, cela ne m'étonne pas, et si je m'étonne de quelque chose, c'est comment l'on a permis à un officier, renvoyé des gardes, d'arriver en semestre à Pétersbourg, comme un fait exprès, et où il s'est conduit auparavant d'une manière indigne. Quant à Orloff, rien ne m'étonne, de même comme de toute la bande.

Je Vous remercie sincèrement, cher frère, pour la croix, que Vous avez donnée à l'officier cosaque, et il en est aux anges. Accordez-moi une faveur, cher frère, pour mes sous-ordres, qui depuis tous ces événements mènent une vie des plus fatigantes. C'est le grand cordon de St. Anne au général Krivsoff, la croix de St. Vladimir de la 3^{me} classe au conseiller d'état actuel Hintz et un cadeau au vieux et excellent Daniloff, de la 5^{me} classe; cela les encouragera à mieux faire encore; ne m'en voulez pas de mon importunité et même indiscretion. Si Vous ne le jugez pas à propos, refusez-moi net, et je me le tiendrai pour dit, mais ne me laissez pas sans réponse.

Chez nous tout est absolument tranquille et tout marche comme du vivant de feu l'Empereur; la surveillance est des plus actives partout. L'histoire du régiment de Черниговъ a produit une indignation générale, et il ne m'est pas parvenu de propos contraires. Permettez-moi, cher frère de fixer Votre attention sur la conduite du capitaine Kosloff, de ce régiment et de la compagnie des grenadiers, qui méritait une bienveillance exemplaire; c'est le cas de le récompenser, ou jamais il ne se présentera, ainsi que le major et l'adjudant devraient être récompensés. Vous voyez que j'use de Votre permission, puisque je Vous dis tout ce qui se présente à ma pensée.

Présentez mes hommages dévoués à notre chère Alexandrine que j'aime de tout mon cœur; embrassez Vos enfants de ma part; ma femme, Paul et Kourouta se mettent à Vos pieds et Vous offrent leur reconnaissance pour Votre souvenir, en s'y recommandant et moi, je Vous embrasse de tout cœur et de toute âme et suis, pour la vie, Votre dévoué, zélé et attaché frère et fidèle ami

CONSTANTIN.

25.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, 18-го января 1826 года.

Je Vous ai écrit hier, cher et excellent frère, et je me trouve dans le cas de récidiver aujourd'hui pour Vous annoncer que d'après Vos ordres je Vous expédie le juif, que Pestel prétend avoir eu comme facteur; celui-ci prétend ne l'avoir jamais été, étant marchand de chevaux et n'ayant eu de concession avec le colonel que sous le rapport de son commerce; en outre il me dénonce un autre, que déjà j'ai envoyé chercher, qui a été son facteur particulier. Le gouverneur de Podolie m'annonce aujourd'hui par estafette qu'il se trouve à Linci, quartier-major de Pestel, un docteur du nom de Plessel qui a une grande réputation et une très grande pratique; j'ai de suite écrit au gouverneur de Kiew de me le faire avoir; la version du général Goguell porte, que ce docteur doit se trouver dans une terre de Chodkéwitsch, dans le gouvernement de Kiew, et celle du gouverneur de Podolie indique Linci comme lieu de domicile du docteur et appartient au Prince Eustache Sangusko; sont-ils deux, ou c'est toujours le même, c'est ce que le gouverneur de Kiew doit préciser. Vous voyez, cher frère, par ce cas, combien il est urgent de définir les noms et les personnages, sans quoi il est impossible de rien faire, ni d'agir avec connaissance de cause et assurance; ceci vient à l'appui d'une de mes lettres antérieures; rien de plus nuisible que les données vagues dans ces sortes d'affaires, où tout dépend presque du premier moment.

Je Vous recommande, cher frère, le porteur de cette lettre le lieutenant des cosaques de la garde Radouchine, qui est d'un dévouement et d'une intelligence et intrépidité rares; je l'ai souvent employé dans des circonstances délicates et il s'en est toujours tiré à ma grande satisfaction, et lui a valu le grade de lieutenant за отличие de feu l'Empereur; daignez le décorer, comme Vous l'avez fait avec celui qui m'est revenu hier.

Si mon rapport au sujet de la prestation du serment du corps de Lithuanie tarde à Vous arriver, la faute en est aux distances et la dissémination du cordon frontier; quant aux troupes régulières, elles l'ont toutes prêté et les rapports sont chez moi. J'ai plus de 1.500 verstes de frontière et où les parties sont de trois et quatre hommes.

Mes hommages à notre chère Alexandrine et embrassements aux petit et petites. Ma femme, Kourouta et Paul sont à Vos pieds, et moi je Vous

réitère tout l'attachement, tout le zèle et tout le dévouement que je Vous porte à tout jamais et avec lesquels je ne cesserai jamais d'être Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

P. S. Veuillez-me répondre au sujet du cachet que Vous avez eu bonté de m'envoyer, vu la demande que je Vous ai faite dans une de mes précédentes.

26.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, 20-го января 1826 года.

Le lieutenant des feldjägers Blumenthal aura l'honneur de Vous remettre, cher et excellent frère, cette lettre, ainsi que mon rapport d'office qui accompagne l'assesseur de college Kuhelbecker, arrêté hier au moment de son entrée au faubourg de Prague, par un sous-officier du régiment de Volhynie de la garde, du nom de Григорьевъ; celui-ci a fait preuve à cette occasion d'une présence d'esprit et d'une intelligence rares et qui méritent les plus grands éloges; tout est consigné dans mon rapport. J'ai fait subir un interrogatoire à Kuhelbecker, que je Vous envoie de même; il est curieux par ses détails sur la journée du 14 Décembre. Il comptait trouver protection ici dans le baron de Morenheim, dans les généraux Albrecht et Gendre et dans son ancien camarade du Lycée Iesakoff, qui était dans l'artillerie; le général Albrecht et la femme du général Gendre sont les petits enfants du vieux docteur Kronn, qui était auprès de feu mon père, et Kuhelbecker est aussi son petit fils. Dans le cas de non-réussite il espérait de se sauver hors des frontières. D'après les ordres il est aux fers et j'ai donné pour l'escorter deux cosaques; quant au sous-officier Григорьевъ, il mérite d'être récompensé et je l'aurais proposé, mais malheureusement, il ne sait ni lire, ni écrire et est vieux, ayant deux chevrons. Si Vous daignez le faire sous-lieutenant dans la 14 compagnie des invalides de la garde, qui est ici, il serait parfaitement récompensé; cette compagnie fait parfois le service de la gendarmerie et ce brave Григорьевъ est digne de ce service par son esprit droit et fidèle.

Je ne veux pas finir ma lettre, que je fais aussi courte que possible, pour ne pas arrêter le départ du feldjäger, sans Vous offrir tous les sentiments

d'attachement et de dévouement et de zèle, que je Vous porte à tout jamais et avec lesquels je suis Votre tout fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

P. S. Mes hommages et compliments chez Vous; chez nous, grâce à Dieu, tout est tranquille jusqu'aujourd'hui.

27.

Цесаревичъ — Императору Николаю.

Варшава, 22-го января 1826 года.

C'est avant-hier dans la nuit que le feldjäger Béloousoff, à son arrivée ici, m'a exactement remis Votre lettre et les autres paquets, dont il était porteur et pour lesquels je Vous prie, cher frère et excellent frère, de recevoir toute ma plus sensible et ma plus vive gratitude; que ne puis-je Vous serrer contre mon cœur, cher frère, que ne pouvez-Vous lire ce qui s'y passe et que ne pouvez-Vous y voir les sentiments que Votre amitié y consolide. Soyez persuadé, cher et bien cher frère, que Vous n'avez pas d'être au monde qui Vous chérisse et Vous soit plus fidèlement dévoué que ne l'est Votre vieux frère Constantin; ma vie et mes services, ainsi que mon peu de lumière et mes faibles connaissances des affaires, Vous sont voués jusqu'à mon dernier souffle. Notre union, cher frère, et l'union de toute notre famille est une alliance qui pourra faire déjouer les projets des méchants; c'est mon parti sacré et indissoluble; Vous me connaissez assez pour me savoir homme de parole, ainsi donc comptez sur moi et mon zèle; ainsi soit-il. L'attachement et, j'ose le dire, l'amitié, que je porte à Votre et mon excellente Alexandrine, augmente tous les jours; elle vient de cœur et Vous savez que je l'ai chaud; mettez-moi à ses pieds et embrassez la de ma part.

Vos ordres sont remplis, et j'ai envoyé le général Fenschow pour arrêter le maréchal de la noblesse comte Mochinsky et prendre ses papiers qui Vous seront envoyés, corps et bien, directement à Pétersbourg; quant aux autres individus, sur lesquels je demande Vos ordres, il en sera procédé de même dès leur réception. Le feldjäger Béloousoff est parti dans l'après-midi, pour Dresde, muni de Votre paquet et d'une lettre, de ma part, pour Khanikow, dans laquelle je lui donne une direction; les mesures sont déjà prises, sur cet objet, sur la frontière, pourvu que l'individu y arrive; j'espère qu'il sera dignement escorté jusqu'à sa destination ultérieure; fiez-

Vous à moi quant à la prudence; de plus ne perdez pas de vue le prince Antoine Jablonovsky, duquel le général Pestel parle, il doit être dans le gouvernement de Kiew, s'il n'est pas rentré déjà dans celui de Wolhynie; c'est un vrai matois, et il ne serait pas mauvais de l'avoir à Pétersbourg sous bien des rapports. Après l'expédition de Kuhelbecker j'ai reçu hier un rapport du général Wlodec de Slonim, que son domestique y avait été arrêté et envoyé à Grodno, dont le gouverneur me rapporte ce matin son arrivée, en m'envoyant son interrogatoire; j'avais déjà envoyé hier un exprès pour le faire venir ici et dès que je lui aurai fait subir une seconde enquête, je Vous l'enverrai; ses dépositions mettent au jour plusieurs circonstances sur la journée du 14 Décembre dernier.

Je joins ci-près mon ordre du jour au sujet du sous-officier Григорьевъ de la garde de Wolhynie, et si Vous daignez permettre, je crois qu'il ne serait pas inutile qu'il fut publié partout, afin que l'on sache partout les dispositions des troupes sous mes ordres, qui prouvent l'esprit qui y règne et leur fidélité et qui ferait taire les on -dit absurdes que l'on répand exprès sur notre compte; ceci viendrait à l'appui de Votre bienveillance au général Weliaminoff et les officiers du régiment des grenadiers de Samogitie. Il faut que j'arrête Votre attention sur un office que j'ai reçu du ministre de la guerre, à la suite des dépositions du colonel Pestel, qui dit en bloc, qu'il a beaucoup d'officiers du régiment de Minsk, qui sont inculqués dans l'association Fench, il ne nomme personne et par conséquent c'est comme il ne disait rien; au reste j'en ai averti le général Goguell, afin qu'il y voie clair; je sais que Pestel fondait, peut-être, ces dires sur l'ancien colonel Yermoloff, qui en est sorti depuis près de deux ans, comme parent du général; ce ne sont au reste que mes conjectures et qui peuvent être fausses, puisque j'ai été toujours parfaitement content du colonel et qui a eu son congé avec grade et uniforme. Celui d'aprèsent, Warpahovsky, est d'une autre trempe et est sorti du régiment de Lithuanie de la garde, où il était la bête noire de Grabbé et compagnie, lors des histoires, qui ont eu lieu dans ce régiment, en 1822, et qui étaient spécialement dirigées contre lui.

Quant aux récompenses, que Vous désirez donner aux généraux et officiers sous mes ordres, je ne puis qu'y reconnaître Votre bonté et Votre empressement et envie de me faire plaisir, ainsi qu'à eux, et je Vous en remercie de tout cœur, et plus je le sais, et plus je dois être circonspect, afin que Vous ne soyez pas compromis. Il me semble que les aides de camps généraux et flugel-adjudans n'ont été pris que sur les généraux et colonels etc., etc., qui se sont trouvés à l'affaire du 14 Décembre et que dans ceux qui sont hors de la ville il n'y a pas un. Si les miens le

devenaient pour le moment, cela ne blesserait-il pas ceux-ci? Je Vous laisse à en juger Vous-même. Vous voyez que je Vous parle avec franchise, malgré que ces bontés flatteraient mon amour propre, mais la prudence avant tout et surtout dans les circonstances présentes.

Recevez mes remerciements pour ce que Vous avez daigné faire pour Опочининъ; c'est mon ami de cœur et je suis certain qu'il ne déméritera jamais Vos bontés pour lui; achevez Votre ouvrage; son fils unique, petit fils du maréchal Koutousoff, est pagé et a été élevé auprès de ses parents et n'a jamais été au corps; daignez le nommer officier au régiment des cuirassiers de la garde de Podolie, c'est le désir du père et le mien. Vous venez d'avancer le prince Souvoroff dans les gardes à cheval, malgré qu'il a été compromis dans l'affaire du 14 Décembre, et par conséquent je ne sors pas de la règle des grâces, accordées à des gens fidèles et dévoués.

Quant à ce, qui a rapport aux pantalons larges et à la guêtre dessous, tout sera arrangé ici, de suite, dès que j'aurai les modèles de Michel et le ferai d'après ce que feu l'Empereur a vu ici le printemps dernier sur les hommes qu'il m'a dit de lui présenter. Veuillez m'informer seulement, si l'armée doit avoir le même modèle, en vert ou en gris, puisque les officiers sont culottés de gris, et si la troupe doit avoir le vert, les officiers doivent-ils être reculottés en vert, avec ou sans lampasses; je crois que les lampasses, sur vert ou sur bleu, dans l'infanterie, sera une détestable bariolade, on ne devrait que conserver le passe-poil.

Quant au Polonais, qui doit se trouver chez Татщевъ à Vienne, je ne sais de quoi il s'agit et qui il est, et personne de la diplomatie ne m'en a informé; j'attends donc pour savoir ce qui en est de cette affaire. Quant aux soldats de Votre régiment, dont Опочининъ Vous a parlé, je m'en ferai donner les noms et Vous les recevrez, par la première occasion.

Je finis ma longue épître, cher frère, en Vous offrant remerciements, hommages de ma femme, de Kourouta et de Paul pour Votre gracieux souvenir et en les mettant à Vos pieds, en Vous suppliant de les leur continuer, ainsi qu'à Votre vieux, fidèle, dévoué et sincèrement attaché frère et ami, qui Vous chérit et embrasse de tout cœur et de toute âme.

CONSTANTIN.

P. S. Mes embrassements au petit charmant quatuor d'enfants de Votre façon.

28.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, 22-го января 1826 года.

C'est toujours avec le sentiment d'un vrai bonheur que je reçois Vos lettres, cher et excellent Constantin, mais peu, je Vous l'assure, m'on fait éprouver un aussi vif, que celle du $\frac{17}{29}$; prévenir, deviner Vos intentions, cher Constantin, étudier ce qui peut Vous contenter et m'obtenir Votre approbation est, je Vous assure, le but de tous mes instants; aussi quand j'en acquiers la certitude, cela m'est un bonheur, une récompense que je mets au-dessus de tout, car depuis qu'il n'est plus, de qui puis-je désirer un спасибо pour la vie d'ennui que je mène, si ce n'est de Vous, cher, cher Constantin; ce seul mot de Votre bouche ou de Votre chère main est tout, ce que je puis encore désirer sur cette terre, où tout ce que j'appelais bonheur est rompu pour moi, où je n'existe plus que pour les autres, où tout ce qui est souvenir n'est là que pour m'en faire continuellement sentir l'éternelle privation; aussi je ne mets de consolation que dans l'idée que je fais *Votre volonté*; je Vous appartiens *avant tout* devant Dieu, ce n'est donc que de Vous que je retire, que je puise des forces et c'est à Dieu que je m'en remets pour le reste. Il m'a soutenu jusqu'ici,—peut-être me soutiendra-t il encore!

Notre affaire marche, et plus qu'elle avance, plus toutes les horreurs se dévoilent à nos yeux; il faut voir et entendre de la propre bouche de ces monstres, pour pouvoir ajouter foi à toutes ces horreurs. Vous verrez par les dépositions de *Бестужевъ-Рюминъ* et de son ami *Serge Муравьевъ* quelques données de plus sur les Polonais, avec lesquels ils ont été en rapport. Celui de la garde *Крыжановскій* du régiment des chasseurs à cheval de la garde, par sa présence dans la troupe, mérite une attention particulière; je suppose donc qu'il faut, avant tout, l'épier et l'arrêter, alors que Vous serez sûr de tout ce que sa personne en liberté pourra Vous donner des notions sur d'autres; au reste, il est prouvé d'après toutes nos données, que le parti Polonais n'a pas de papiers à Varsovie, ou du moins fort peu d'importants, que Chlopitzky et Kosen, dont je n'ai jamais entendu parler jusqu'ici, sont les chefs et que tous les papiers sont à Dresde chez *Бняжевичъ*; au reste, ces papiers ne peuvent être que d'un intérêt local et, tout au plus, pour les relations avec les autres points de l'Europe; car, pour ici, nous avons assez de ce que nous avons pour confondre tous ces malheureux.

Vous verrez dans les incluses de Diebitsch, que Vos ordres sont remplis

pour les vôtres: la compagnie Черниговъ est passée à la garde et Опочининъ. Vous aura dit le singulier et heureux hasard qui a fait que nous-nous sommes rencontrés d'idée là-dessus.

Ici tout paraît assez bien, sauf mille bruits, les uns plus sots que les autres, et qui prouvent que l'on tâche d'inquiéter le peuple; au reste, je doute que l'on y parvienne, mais il faut être sur ses gardes.

Pour tout le reste, je m'en réfère à Опочининъ. Voici une caisse et conssin, des modèles pour les uniformes de l'Ange.

Je baise les mains à ma belle sœur pour son gracieux souvenir; qu'elle daigne me continuer toujours un peu d'amitié. Mille tendres choses à Paul et Курума. Adieu, cher et excellent Constantin, que Dieu Vous conserve pour celui, qui Vous hérit de toute son âme et pour la vie Votre dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

Votre dépêche à Nesselrode m'a fait un vrai plaisir; je me réfère pour les détails, à la réponse. Je fais part de la dépêche à l'archiduc, pour qu'il juge de la mésintelligence *des deux frères* et de la divergence de leurs opinions. Nous sommes au mieux avec l'archiduc, qui est parfait et tout à fait en famille.

29.

Цесаревичъ — Императору Николаю.

Варшава, 28-го января 1826 года.

C'est en Vous serrant contre mon cœur, cher frère, que je commence cette lettre afin de Vous remercier pour celle que Vous m'avez écrite, en date du 22 de ce mois, et qui m'a été exactement remise hier par le feldjäger Blinkoff à son arrivée ici; je ne saurais assez Vous exprimer le bonheur que j'ai eu en lisant Votre lettre et en y voyant l'amitié et la confiance que Vous voulez bien avoir en moi; j'espère, cher et excellent Nicolas, en être toujours digne et puis Vous assurer que la vérité, telle qu'elle se présente à ma judiciaire, Vous sera toujours offerte, aussi longtemps que Vous le jugerez nécessaire; persuadez-Vous de plus, que rien au monde ne pourra altérer l'amitié sincère et le dévouement que je Vous porte, ainsi que le zèle pour Votre service. Si mon *спасибо* peut Vous être agréable, Vous le méritez en plein d'après ce qui me revient de toute part; quant au mien en particulier je Vous l'offre avec plénitude de cœur pour les décorations

que Vous avez bien voulu accorder à mes sous-ordres: Krivzoff, Hintz et Daniloff; ce que Vous avez daigné faire pour ce dernier est d'une délicatesse, que mon cœur sait apprécier et Vous être reconnaissant; ils sont tous plus que contents; Dieu daignera Vous protéger et Vous soutenir, cher frère; j'en ai la ferme conviction.

Tout ce que Vous me dites sur la marche des enquêtes que Vous poursuivez m'a vivement intéressé et ces papiers que le général Diebitsch me communique sont des plus curieux; pour tout le beau dire de tous ces êtres il faut bénir encore le bon Dieu du décousu inconcevable qui se remarque à chaque page de la marche qu'ils voulaient suivre, les uns d'une façon et les autres d'une autre.

Quant à Krijanovsky, des chasseurs de la garde à cheval de la garde polonaise, je le ferai suivre de près et sous peu nous saurons, j'espère, ce qui en est; dans les découvertes que nous avons faites il y a de çà trois ans ici, et dans l'affaire qui a été jugée et confirmée par feu l'Empereur, son nom a paru comme un homme capable de mener une ramification; au reste, depuis douze ans je l'ai sous mes ordres, j'en ai été toujours parfaitement content et je n'ai pu rien remarquer en lui de répréhensible; sous peu, nous en saurons davantage. J'ai envoyé le général Diakoff en Volhynie pour arrêter le ci-devant colonel Tarnovsky et j'ai donné les ordres au général Goguell d'en faire autant avec le ci-devant général Chodkévitch; tous deux Vous seront envoyés à Pétersbourg sous forte et bonne escorte. Ce dernier est un grand vaurien et renommé tel; il a été défavorablement marqué ici à la diète de 1820, et en 1819 comme castellan, lorsqu'il était à la dernière diète, il a donné son congé; au reste, mes mesures sont prises pour qu'il ne vienne pas ici; l'autre, c'est un joueur et un homme de plaisir, ayant bien servi en guerre et une bonne réputation militaire; il a très-peu servi sous mes ordres, ayant quitté presque au commencement; je ne le connais pas même de vue.

La caisse et le coussin pour y conserver les uniformes de feu notre bienfaiteur me sont exactement arrivés et d'après ce modèle j'en ai déjà commandé le nombre nécessaire; mais cela prendra du temps pour les faire et je me suis décidé, que dès que les coussins seront prêts, je ferai la cérémonie. Je suis bien heureux que ma dépêche au comte de Nesselrode ait eu Votre approbation et que Vous l'eussiez montrée à l'archiduc; celui-ci m'a honoré d'une lettre qui a l'air d'une amende honorable, et me marque qu'à son retour il compte passer par ici pour m'y voir, n'ayant pu le faire ayant été trompé sur l'état des routes; il peut Vous montrer ma lettre et j'espère que Vous ne la renierez pas.

Kourouta et Paul se mettent à Vos pieds et me chargent de Vous remercier pour Votre gracieux souvenir et s'y recommandent, ma femme Vous embrasse de tout cœur et Vous remercie et se recommande de même. Mettez-moi aux pieds de notre chère Alexandrine, que j'aime de tout cœur et toute âme; mes embrassements à Vos enfants. Ne m'oubliez pas, cher frère, et comptez toujours sur le dévouement, le zèle et l'attachement à toute épreuve de Votre vieux et fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

P. S. Je joins ci-près une lettre de mon ci-devant beau-frère, le Duc régnant de Saxe-Cobourg, que je recommande à Votre bienveillance particulière.

30.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, 28-го января 1826 года.

Je me disposais à Vous remercier, cher Constantin, pour l'envoi de Kuhelbecker et pour Vos deux lettres par Blumenthal et Радухинъ, quand l'arrivée d'Antoine Jablonovsky m'engagea de remettre la chose après son interrogatoire.

Je commence par Vous remercier de l'envoi du personnage, supposé mort et qui est si bien, si bien ressuscité, pour prouver, en face de l'armée entière, quel est le sentiment du devoir et l'exactitude des troupes sous Vos ordres; mais j'y vois aussi, comme dans toute cette affaire, la main de Dieu, qui dans ses impénétrables décrets a voulu que ce fut à Prague, chez Vous et par Vous que ce personnage soit arrêté et envoyé ici. Et n'est-il encore pas extraordinaire que ce fut au même moment d'ici, que je puisse, pour la première fois Vous donner, et par écrit et par un échange d'envoi d'individus, la possibilité de savoir quelque chose de positif sur ce qui se tramait en Pologne!

Voici l'espèce d'interrogatoire fait à Antoine Jablonovsky; Vous y verrez, si la chose n'est pas de nature, *surtout vue d'ici*, à exiger des mesures de rigueur; or voici ce que j'ai fait: d'abord, voici un office par lequel, sans sortir du train ordinaire, je Vous munis des pleins pouvoirs nécessaires, m'en remettant *entièrement* à Vos décisions là-dessus; mais je crois la chose trop précise et ne doute pas qu'elle le devienne encore plus par les notions locales que Vous pourrez avoir et saurez tenir de

Jablonovsky. Il faut sûrement user de la plus grande douceur, pour ne pas donner de prise aux mécontents, mais je crois que tarder encore de sévir serait une faiblesse criminelle de notre part; au reste, encore une fois liberté parfaite a *Vous* d'agir, selon ce que *Vous* trouverez nécessaire.

J'ai communiqué d'abord au Roi de Prusse par courrier la nouvelle qui concerne les deux individus de Posen et je l'ai prié de les faire envoyer directement à *Vous*. De même, l'archiduc s'est chargé d'instruire de suite l'Empereur et même il avait poussé la complaisance à vouloir écrire directement au gouverneur de la Galicie pour faire arrêter et envoyer à Varsovie les leurs, mais j'ai cru bien faire de l'en détourner, pour *Vous* donner le temps de *Vous* assurer de ce qu'il en est des nôtres.

L'enquête va bien et tire pour les *nôtres* à sa fin; je suis fâché de ne pouvoir aller plus vite en besogne, mais ce serait tout gâter. Tout est tranquille et paraît devoir rester tel.

Si j'ai le temps, je vous écrirai demain; pour aujourd'hui je n'en puis plus. Je baise les mains à ma sœur, pour son aimable et gracieux souvenir; que Dieu la conserve. J'embrasse Paul et Kourouta. Que Dieu me conserve Votre amitié et m'en rende digne. Votre dévoué frère et ami

NICOLAS.

L'ordre du jour *Vous* porte ma réponse.

31.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, 29-го января 1826 года.

Au moment où j'avais fini l'expédition de Blumenthal, m'est parvenu ce matin Votre chère lettre, cher et excellent Constantin, par Votre estafette; elle n'a pu qu'ajouter au bonheur que me font éprouver toutes celles qui m'arrivent de *Vous* et je remercie Dieu de ce que je *Vous* vois satisfait de Votre pauvre diable de frère, qui ne pense qu'à mériter en toute chose Votre contentement.

Blumenthal précède Jablonovsky de quelques heures, car j'espère pouvoir le faire partir dans 12 heures et achève des réponses qui manquaient à l'interrogatoire préliminaire. Je le confie à Радухинъ. Мошинскій est arrivé; mais tout en avouant avoir été en rapport intime avec tous nos coquins, il nie toute connaissance de la société et de ses intentions; il est possible qu'il ment, car il est cité comme partisan par tous ceux que nous

avons; aussi lui ai-je promis que s'il était prouvé qu'il mentait, je le ferai mettre aux fers.

L'archiduc envoie son courrier à Varsovie, pour que, si Vous parvenez à tirer de Jablonovsky ou de ceux, qu'il cite comme complices, quelques détails nouveaux, ou de plus détaillés sur le séjour des individus de Galicie, Vous ayez la bonté d'en instruire le gouverneur de la Province par le courrier même; c'est fort aimable et Vous daignerez, cher et excellent Constantin, ne pas Vous y refuser. Je suppose que l'envoi et la présence près de Vous de Jablonovsky, surtout après le titre *de matois* que Vous lui donnez, sera de la plus grande importance pour savoir à quoi nous en tenir.

Pour ici, je veux, et s'il plait à Dieu, *j'irai au fond du lac*, arrive ce qui voudra.

Michel Vous envoie les modèles pour pantalons des hussards; dites m'en Votre avis et envoyez-moi ce que Vous voudrez; à propos de cela il me faut un chef au régiment de Grodno, et il me paraît qu'il est tout trouvé; ne me refusez pas de Vous accorder ce régiment, qui Vous doit sa naissance. *Réponse s'il Vous plait.*

Pour les pantalons d'infanterie gris, Michel Vous envoie tout. Voici encore un papier, dont Vous ferez ce que Vous voudrez. Adieu, cher et excellent Constantin, que Dieu Vous conserve et me conserve Votre amitié et Vos bontés. Je baise les mains à ma belle-sœur pour son gracieux souvenir et embrasse Paul et Kourouta. Ma femme et moi Vous embrassons encore pour Vos paroles pleines de bonté pour elle. Votre dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

32.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

30-го января 1826 года.

Ce n'est que pour Vous dire, qu'à la confrontation de Мошинскій avec Jablonovsky, le premier a convenu enfin appartenir à la société Polonaise et avoir été reçu par *Tarnovsky*. Je m'empresse de Vous le dire pour que Vous puissiez agir d'après cette donnée. Je crois aussi, cher Constantin, que l'on nous livre *Княжевичъ*; il serait plus utile de le garder chez Vous, où il sera plus utile qu'ici, où personne ne le connaît que par oui-dire.

33.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, 9-го февраля 1826 года.

J'ai exactement reçu, dans la distance de quelques heures, Vos trois lettres, cher et excellent frère, par le retour de mes courriers; elles sont en date des 28, 29 et 30 Janvier dernier. Veuillez-en agréer toute ma reconnaissance, ainsi que pour l'amitié et la confiance que Vous voulez bien me continuer. Soyez persuadé, cher frère, que je n'en abuserai pas et plus elle est grande et plus je mettrai de soin et de zèle pour ne pas la compromettre;—en jouir, cher et excellent frère, et Vous être utile, c'est tout ce que j'ambitionne sur cette terre; j'espère que Vous ne doutez pas du dévouement que je Vous porte et que Vous pouvez compter sur moi en toute circonstance et occasion; tous Vos ordres sont exécutés aussi ponctuellement que j'ai su le faire, et Vous en recevrez mes rapports officiels. J'ai agi dans cette occasion comme je l'eus fait du temps de feu l'Empereur et d'après les ordres qu'il m'avait donnés,—c'est à dire de faire agir les Polonais, eux-mêmes, dans tous cas grave; la commission d'enquête est composée de tous les personnages les plus marquants et les plus notables du pays; cette confiance fera taire les clabauderies, les on-dit et autres choses semblables, qui donnent de l'inquiétude aux esprits, et tout le monde se persuadera de ce qui en est. Personne n'a été arrêté que d'après la réquisition du comité lui-même, par conséquent je suis absolument de côté et ne peux pas être taxé de partialité et d'arbitraire; je deviens l'exécuteur et non l'ordonnateur des ordres. Ceci est très nécessaire pour tout, afin de prouver de plus la gravité des faits et donner un aplomb à tout ce qui se fait; je suis presque certain, que ces messieurs seront encore plus rigides et plus sévères que nous l'eussions été nous-mêmes.

Je Vous remercie, cher et excellent frère, pour l'avancement de Blumenthal, la décoration de Radouchine et l'avancement et récompense au sous-officier Grigorieff qui a attrapé ce Kuhelbecker; Vous me gâtez, cher frère, par Vos bontés et Votre amitié!

J'ai à Vous remercier encore pour le tableau, représentant feu mon Père, à la tête de son régiment, que Maman a eu la bonté de m'envoyer; Vous êtes la cause première de cette faveur et c'est pour cela que je Vous offre toute ma gratitude; il m'a fait un bien grand plaisir, je n'en connaissais pas même l'existence. Puisque Vos bontés pour Votre vieux frère sont si

grandes, que Vous ne lui refusez rien, faites lui encore un grand plaisir, qui n'ira au détriment de personne et qui consiste à lui faire faire des copies des petits tableaux qui se trouvent dans la première chambre des entresols, en entrant à main droite, et qui ont rapport à l'avènement au trône de feu l'Impératrice Catherine, je crois qu'il y en a 6 ou 8.—Vous voyez, cher frère, que je deviens indiscret et que Vos bontés m'enhardissent; pour le moment ces petits tableaux sont sans aucune conséquence et ne sont qu'un objet de curiosité.

Quant au régiment de Grodno de la garde que Vous me proposez, je me sou mets d'avance avec reconnaissance pour tout ce que Vous daignez.

Je renvoie les modèles des habits de hussards etc. etc. à mon frère Michel, en le priant de Vous les soumettre. Tout est parfaitement tranquille chez nous jusqu'à ce moment et toutes les mesures de précaution sont prises autant que nous avons pu l'imaginer. Je me flatte de l'espoir que le bon Dieu me daignera protéger et nous maintenir dans cet état de choses. Je n'ai pu profiter du courrier autrichien que l'archiduc Ferdinand a envoyé à Vienne, pour y donner des détails et notions à la suite des dépositions du prince Jablonovsky, qui n'ont commencés qu'aujourd'hui vu le temps nécessaire pour les traductions, extraits etc. etc.

Veillez-me mettre aux genoux de notre chère Alexandrine, que j'aime de tout cœur et embrasser Vos enfants de ma part. Ma femme, Kourouta et Paul se mettent à Vos pieds et Vous remercient pour Votre gracieux souvenir et s'y recommandent pour l'avenir; et moi, cher frère, je Vous réitère ce que je Vous dis souvent, c'est que je Vous aime de tout cœur et de toute âme et que je Vous ai voué zèle, dévouement et attachement à toute épreuve et que c'est avec ces sentiments que je serai toujours Votre tout fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

34.

Императоръ Николай — Цесаревичу.

С.-Петербургъ, 10-го февраля 1826 года.

Voilà plus de huit jours que je me dispose, en vain, de Vous écrire, cher et excellent Constantin, et pour Vous remercier de Votre gracieuse et amicale lettre du ^{28 Janvier,}_{9 Fevrier}; mais je n'ai pu à la lettre ce qui s'appelle trouver un instant pour le faire. Hier j'avais la fièvre et je dus rester couché tout le jour; aujourd'hui, excepté une forte toux, je suis derechef sur pieds.

Depuis ma dernière, rien de bien intéressant; Nesselrode Vous fera tenir le seul papier curieux de tout le tas trouvé chez Княжевичъ; le reste est de nulle importance, excepté la preuve d'une correspondance des plus étendues, et même en Angleterre, vu des quittances du consul Anglais à Leipzig. Je trouve que le Roi de Saxe a parfaitement bien fait en gardant Княжевичъ jusqu'à de plus grandes preuves de culpabilité. Хоткевичъ et Тарновскій sont arrivés ce matin; le premier a avoué avoir eu connaissance de la Société Russe, mais nie tous les rapports avec les Polonais, ce qui peut être, car les autres en parlent avec mépris et comme d'un être dans lequel ils ne mettaient aucune confiance; les confrontations vont commencer, je fais ce que je puis pour presser l'issue de l'enquête, mais il est très difficile de séparer les coupables d'une société avec ceux de l'autre c.-à-d. des *Slaves*, parcequ'elles sont devenues Russes et même depuis le camp de *Лещуна*, et la plupart des Slaves, de leur propre aveux et *sans confrontation même*, avouent avoir juré l'assassinat de notre Ange; ceux d'aujourd'hui disent qu'ils l'ont fait sur une image!

Aucune donnée nouvelle sur les moteurs, et il paraît que même d'après leurs dispositions ces foux pensaient conduire eux-mêmes la chose, car Serge Муравьевъ devait venir ici commander les gardes; Rumine commander le 3^{me} corps et Pestel la 2^{de} armée!

Il est certain que l'on a peine à comprendre pareille inéptie, si ce n'est pour y reconnaître la main de Dieu!—comme dans le moindre détail de toute cette affreuse affaire.

Tout s'est passé au mieux à Moscou et je me flatte, avec l'aide de Dieu, qu'il en sera de même ici. L'esprit gagne beaucoup; la troupe paraît contente et tout marche fort bien; même la ville a repris son ancien air, il y a foule à la parade, ce que j'attribue à notre queue d'étrangers. Pour les détails, je me réfère *au secrétaire de famille*.

Je fais recevoir Wellington et Wrede *no усмаву*.—Michel Vous aura envoyé les modèles des culottes, je n'en parle donc plus; le changement fait une épargne de près de $\frac{500}{m.}$ r. et celui des uniformes à un seul rang, de $\frac{81}{m.}$; celui des culottes de peau et grosses bottes pour la 2 et 3 cuirassiers de près de $\frac{60}{m.}$ roubles; c'est quelque chose car nous ne saurions trop épargner; si Vous me trouvez dans Votre esprit quelque moyen pareil, je Vous en saurai bien gré. J'attends Votre opinion sur les culottes pour les gendarmes; décidez, comme Vous le croirez.—Michel propose le remplacement des pièces de 12 меньшей пропорции par celles de la средняя,—qu'en pensez-Vous?

Je suis bien heureux du bon souvenir de ma belle sœur et de Vous

*

savoir plus satisfait de sa santé; que Dieu veuille nous la conserver pour notre bonheur commun; mettez moi à ses pieds et dites lui que l'on ne peut la chérir plus tendrement et plus sincèrement, que je ne le fais du fond de mon âme. Ma vieille Vous embrasse et Vous remercie beaucoup pour tout ce que Vous lui dites d'amical. Mille tendresses à Paul et à Купута.

Adieu, cher et excellent Constantin; conservez un peu de bonté et d'amitié à celui qui est et sera pour la vie, cher Constantin, Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

35.

Цесаревичъ — Императору Николаю.

Варшава, 15-го февраля 1826 года.

C'est hier soir que j'ai eu le bonheur de recevoir Votre bonne et amicale lettre, cher et excellent frère, en date du $\frac{10}{22}$ de ce mois, et je m'empresse de Vous offrir toute ma vive gratitude, tant que pour son contenu, que pour l'amitié et la confiance que Vous m'y témoignez. Soyez persuadé, cher et excellent frère, que je ferai tout mon possible et cela constamment, pour Vous prouver, de plus en plus, mon dévouement et mon zèle et mon empressement et mon bonheur de Vous être utile. Persuadez Vous de plus en plus que ma vie toute entière Vous est vouée, ainsi que mes conseils, et que jusqu'à que Vous ne me disiez de me taire, je n'en agirai pas autrement.

J'ai été bien peiné de lire que Vous avez été forcé de garder le lit pendant 24 heures, à cause d'un refroidissement, et que Vous continuez, quoique mieux portant, à tousser; je me flatte de l'espoir et je fais les vœux les plus ardents pour que Votre entier rétablissement soit le plus prompt possible.

Les papiers trouvés chez le général Kniazevicz viennent à l'appui de ce que je Vous disais constamment, cher frère, au sujet des promesses, sur lesquelles les Polonais fondaient leur espoir; ce sont des copies de la correspondance du général Kosciusko et qui répondra qu'il n'en existe de répandues entre d'autres Polonais? — Lisez la fin de la lettre de feu l'Empereur et Vous y verrez la clef de toute la société nationale; que voulez-Vous que l'on leur dise, après des promesses aussi positives et sur lesquelles ils fondaient leurs espoir, de contraire à leur vue et leurs démarches; jugez-Vous même de la position des choses et avec impartialité; je suis cer-

tain que peut-être vers la fin du règne de l'Empereur il y avait bien des choses sur lesquelles il était revenu, mais c'était trop tard, et la promesse, étant une fois donnée avec tous les documents authentiques, ne pouvait être retractée; en plus, toute la marche des choses prouverait positivement le but de feu l'Empereur pour assurer le résultat qu'il s'était promis, et pas plus tard qu'à son dernier séjour il nous l'a dit positivement à deux reprises, à ma femme et à moi; le même discours a été répété à tout plein de personnes, des militaires et des civils.

Notre comité d'enquête va son train et je dirai plus, va bien, avec zèle et vigueur. Les Polonais, en général, sont indignés et peines au vif de ce qu'il a pu se trouver de leurs compatriotes en rapport direct avec les révolutionnaires de chez Vous; le comité fait tout son possible pour les découvrir tous et la voix publique se prononce dans un très bon sens en disant que si le Russe doit être puni une fois, le Polonais doit l'être dix fois, bien entendu, s'ils ont trempé avec les révolutionnaires pour mettre tout en dessus dessous, ou bien même s'ils avaient des vues personnelles pour en faire de même de tous côtés; l'on ne peut pas exiger davantage d'eux, après les promesses que l'on leur a données si positivement. La consternation est générale et tout le monde voit avec peine que les évènements ont forcé avec raison d'agir avec sévérité contre des individus de leur nation ayant espéré le contraire, ce qui prouve le bon esprit qui les anime; je fais tout mon possible pour les calmer et je ne cesse à leur répéter que quelques brebis galeuses ne peuvent pas influencer sur le reste, une fois qu'elles en seront séparées, et que le troupeau restera beau et qu'il est tel qu'il doit l'être.

Quant aux culottes de peau et les grosses bottes de la 2^e et 3^e des cuirassiers, je suis parfaitement de Votre avis qu'elles sont inutiles et bonnes à supprimer. Je n'ai pas d'idée de ce que Vous entendez dire, cher frère, avec les uniformes à un rang de bouton pour l'armée, à ce que je présume, et non pour les gardes; si c'est une économie, je n'ai rien contre, mais j'oserai simplement Vous supplier de nous laisser tels que nous sommes dans le corps de Lithuanie, comme souvenir de feu notre bienfaiteur commun, aux culottes grises, puisqu'il en avait déjà l'idée; je suis certain que la suppression des lampasses sur les réitousis, en laissant le passe-poil, ferait une grande réduction de dépenses; cet ornement peut rester dans la cavalerie sur les culottes de parade. En supprimant chez les cuirassiers leurs culottes de peau, il faudra nécessairement leur donner une culotte de drap de plus, puisque le reste de la cavalerie en a de parade et les réitousis; on pourrait leur donner à tous la culotte verte ou bleue foncée, avec le passe-poil définitif.—Quant aux pièces de 12 légères, dont Michel Vous propose la sup-

pression, je ne puis que partager son avis, mais ne me croyant pas un assez grand grec dans cette partie, j'en ai parlé au G. Bontems qui se trouve être du même avis et je lui ai dit de faire un mémoire là dessus, que je Vous enverrai, cher frère.

Veillez agréer ma plus sincère et ma plus vive reconnaissance pour la bonté que Vous avez eu de décorer mon vieux et cher Kourouta, qui est pénétré jusqu'au fond de son cœur de la reconnaissance la plus sentie. Достоинному достойное! Celui-ci n'est pas un ingrat et certainement méritera ce que Vous avez daigné faire pour lui.

Opotchinine me mande que Vous avez daigné condescendre à ma prière au sujet de l'envoi de l'épée de feu mon Père; recevez en, cher frère, toute ma plus sincère gratitude; c'est une grande bonté que Vous m'avez faite.

Ma femme, Kourouta et Paul sont plus que sensibles à Votre gracieux souvenir et s'y recommandent et osent mettre à Vos pieds les expressions de leur plus respectueuse gratitude. Grâce à Dieu, la santé de ma femme va mieux, mais pourtant elle a été forcée aujourd'hui de prendre médecine. Mettez moi aux pieds de notre chère, bonne et excellente Alexandrine et dites lui que je l'aime du fond de mon cœur et avec la tendresse la plus sincère. Mes embrassements à tout Votre petit quatuor d'enfants et à Vous, cher frère, dites-Vous que je Vous aime et Vous suis attaché avec plénitude d'âme et que zèle, dévouement et persévérance pour Vous servir, Vous sont voués pour la vie, par Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

36.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, 20-го февраля 1826 года.

C'est ce matin que le courrier m'a porté Votre chère lettre du $\frac{15}{27}$ pour laquelle veuillez, cher et excellent Constantin, recevoir toute ma vive et sincère reconnaissance, ainsi que pour tout ce que Vous m'y dites d'amical; Vous savoir content de moi est tout ce que je désire, tout ce que j'ambitionne et la seule chose qui me soutienne dans le triste métier auquel je suis condamné.

Le contenu de Votre dernière lettre m'a fait le plus grand plaisir par les nouvelles que Vous me donnez sur l'esprit qui régne à Varsovie; j'avoue que je n'ai jamais eu la moindre inquiétude là dessus ni doute sur l'effet que devait produire sur des êtres raisonnables, fidèles et aimant l'ordre, la

nouvelle des menées tendantes à le renverser sous le masque d'un sentiment fort respectable, mais dont certainement peu de monde peut être la dupe, car entre désirer une chose *presque promise*, ou bien *prévenir* le gouvernement dans ses mesures, d'une manière occulte et par conséquent coupable, est une énorme différence.—Ainsi, avec le mode établi par vous, ils ne pourraient qu'y voir confiance entière du gouvernement, et tout en flattant l'amour propre national, la preuve que le gouvernement ne faiblit pas à la vue du danger, mais se met en garde pour prévenir et couper le mal avant l'explosion; il faudrait être fou pour ne pas être content de cela, et certainement ce ne sera pas *moi* qui croirait qu'ils puissent l'être; ajoutez y le sentiment de reconnaissance qu'ils doivent à notre Ange!—Quant à ceux qui, nécessairement quoiqu'en petit nombre, seront innocemment confondus avec les vrais coupables, j'observe qu'il est de l'intérêt de tout homme d'honneur de désirer d'être disculpé tôt ou tard de toute suspicion; or savoir que l'on est soupçonné et ne pas avoir la faculté de se justifier est, quant à moi, un sentiment insupportable. Nous arrêtons, non pour chercher des victimes, mais pour chercher à justifier les calomniés. Tout ce que Vous avez fait pour l'enquête est parfait et ne peut qu'avoir les meilleures suites.

Notre besogne ici tire vers sa fin, à moins que de nouvelles dépositions ou incidents ne fassent naître de nouvelles découvertes.

J'ai reçu du Roi de Prusse la nouvelle qu'O.... et Mielzynsky ont été enfermés à Thorn et leurs papiers saisis; je suis charmé que du moins cette fois la chose ait réussie, par extraordinaire, ce qui me confirme dans l'idée que nous ferons toujours bien de nous adresser directement au Roi. J'ai fait intimer à Mr de la Ferronaye ma surprise sur la nouvelle de Romigny et l'ayant vu hier, il m'a dit que le connaissant et craignant quelque chose de pareil de sa part, il lui en avait déjà préalablement écrit, pour l'engager à être circonspect, et qu'à cette heure il en instruirait son gouvernement.

Wellington est ici depuis Jeudi, très vieux et cassé. Dès la première entrevue, il m'a dit, entre autres choses, être chargé expressément par son gouvernement de me faire des propositions pour terminer, à nous deux, la Russie et l'Angleterre, l'histoire des Grecs; j'ai fait le surpris et l'ai laissé dire; après quoi je lui dis que je ne pouvais prendre ce qu'il me débitait que comme une question toute nouvelle, car, quant à ce qui regardait les intérêts de la Russie avec la Porte, en un mot nos griefs, S. M. l'Empereur, ayant rompu toute communication ou négociation ultérieure avec les cours étrangères sur cette matière, ce ne serait pas moi,

qui y pourrait rien changer, ni manquer à la mémoire de notre Ange, ni à ma parole, en déviant de la conduite que lui m'avait pour ainsi dire légué à tenir; qu'ainsi j'en faisais mon affaire particulière et que j'espérais la terminer avec l'aide de Dieu *seul*. Que dans tout cela il ne s'agissait pas des Grecs, que je ne considérais, tant que l'Empire Ottoman existe, que comme ses sujets rebelles.

Il me répondit qu'il me comprenait parfaitement et qu'il *m'accordait* le droit d'en finir avec ces Messieurs, mais que ce dont lui était chargé regardait seulement *l'affaire grecque*, qu'il allait dans quelques jours me faire connaître la notion *détaillée* des ses instructions et propositions, mais que pour fond de tout il mettait *en base* que nous étions puissances amies des Turcs, n'ayant, de part et d'autre, aucun grief contre eux. Là dessus je lui observais que je supposais qu'il devait être mal informé, car non seulement nos griefs n'ont pas été levés, mais qu'ils étaient tels, qu'il y a quatre ans. Il en a paru surpris et rompit court.

J'ai ordonné à Nesselrode de Vous envoyer un résumé complet de toute l'affaire d'Orient, qui Vous fera voir, en détail, l'état de l'affaire. Il faut en causer absolument, et je suis convaincu et résolu de leur parler enfin avec vigueur; je doute que cela ne soit efficace et si l'on ne nous écoute pas, je suis résolu à faire occuper les Principautés sans mettre le pied sur le territoire des Turcs. C'est avec peine que nous contenons les Serviens et si cela dure ils seront en pleine révolte.

Je Vous fais envoyer aussi la note à M....; tout cela se fait sous le plus grand secret, pour éviter les bons offices de nos bons amis.

Pendant le séjour de Ribeaupierre à Vienne il n'y a sorte d'avances que Metternich ne lui ait faites, et tout cela pour en venir à lui faire, sous l'apparence de communications confidentielles, une espèce d'instruction *justificative* sur la conduite passée, vis-à-vis notre Ange, dans l'histoire d'Orient, et en résumé total pour lui dire qu'il avait soigné nos intérêts et que c'est *nous* qui avons tout gaté et que c'est encore *nous* qui voulions voir midi à 14 heures et étions de mauvaise foi vis-à-vis d'eux. Ribeaupierre, qui de *fait* n'avait aucune instruction *Turque*, a très bien fait en se laissant tout dire et en se taisant: aussi m'est-il revenu comme une archive à tiroir, fort utile, mais sans suite quant à l'affaire.

Ce 23.

J'espérais finir cette lettre par quelque chose d'intéressant, mais il n'est rien arrivé de plus que ce que je Vous mande. J'aborde une autre question: il s'agit de mettre au complet la 2^{de} armée et la renforcer en cas, ce que Dieu *présERVE*, de devoir marcher, de deux divisions, pour

mettre ces deux corps à 3 divisions d'infanterie chacune et une de cavalerie; voici comme je compte le faire. La 20^e division reste en Crimée où elle est indispensable, la 17^e passe au 7^{me} corps, et les 9^e du 3^{ème} corps et 12 du 14^e corps vont passer momentanément au 6^e corps. Les 7^e et 8^e divisions, qu'il est bon d'épurer, vont compléter toutes les divisions de la 2^{de} armée et reviendront en cadres au gouvernement de Kiew, et peut-être encore plus près, attendre tous les 2 bat. du 5^{ème} corps, ce qui remettra les 7^{me} et 8^{me} au complet. De cette façon je m'épargne la nécessité d'un recrutement, chose presque impossible, vu l'état des finances et du pays. Ayant ainsi mis ordre à la partie active de l'infanterie, je pense former momentanément toute la cavalerie au lieu des faibles 6 escadrons à 12 files, à 4 à 20 files et un escadron de réserve de 15 à 20 files. Cela fait que du moins la troupe sera telle qu'elle doit-être pour pouvoir marcher et me fait une épargne énorme. Dites moi ce que Vous en pensez. Cela fait, ayant besoin d'un homme un peu plus sûr que *le triste, mais bon diable Woynoff*, pour tenir tête à nos jeunes écervelés de la garde, je crois que je fais un bon choix, en recueillant les grenadiers, les 18 bat. du 5^e corps restant au corps de la garde et formant ainsi un гвардейскій и гренадерскій резервный корпусъ, et le mettant aux ordres, c. à. d. *командующий* du comte P. Tolstoy.

J'ai envoyé, avec l'archiduc, Kavéline; il pourra Vous donner des détails verbaux sur ici, qui pourront Vous intéresser; comme il a été lui-même de cette première société, il pourra Vous dire sous quel masque tout a commencé; quand Vous n'en aurez plus besoin, veuillez me le renvoyer.

Mettez moi aux pieds de ma chère sœur; qu'elle daigne me conserver ses bontés et son amitié; ma vieille Vous embrasse tous deux et Vous remercie pour Votre bon souvenir. Mille tendres choses à Paul et Kourouta. Adieu, cher et excellent Constantin, je Vous embrasse de cœur et d'âme et me recommande à Votre bonté, amitié et indulgence, étant pour la vie, de cœur et d'âme, Votre tout dévoué frère et ami

NICOLAS.

37.

Цесаревичъ — Императору Николаю.

Варшава, 4-го марта 1826 года.

J'ai exactement reçu, cher et excellent frère, par ce même courrier que je Vous réexpédie, Votre bonne lettre, en date du 20 et 23 Février dernier, et pour laquelle je Vous prie d'agréer ma plus sincère reconnaissance,

ainsi que pour ce que Vous avez dit de bon et d'amical et la confiance que Vous m'y témoignez; soyez persuadé, cher frère, que je n'en mesurerai pas et que j'emploierai tous mes moyens pour Vous prouver constamment tout mon zèle et tout mon dévouement. Plus Votre confiance est grande, et plus je sens la tâche qu'elle m'impose pour répondre dignement, en Vous exposant avec franchise mes réflexions, mes combinaisons et mes raisonnements. Au reste, tout ce que je dirai ne doit être considéré par Vous, cher frère, que comme le résultat de mes idées et je ne prétends pas me tromper, je puis être dans l'erreur et j'aime plutôt que Vous m'y sachiez, que de croire que je puisse me décider à Vous dire ce que je ne pense pas. J'entre en matière et je réponds à Votre lettre, d'après la série du contenu de la lettre même.

Je suis bien heureux de ce que Vous avez été content de ce que j'ai fait ici en établissant un comité d'enquête, afin de découvrir toutes les coupables menées des trames occultes, je n'ai agi dans cette occasion que d'après les instructions et les vœux de feu l'Empereur et le mérite n'en est donc pas à moi, je n'ai fait qu'obéir et suivre mes instructions; voilà ce que j'ai fait depuis les 12 ans que je suis dans ce pays, dans tous les cas qui se sont présentés. La comité va son train, travaille tous les jours et tâche de découvrir le fil de toutes ces menées, qui, comme je Vous l'ai déjà annoncé dans mes précédentes lettres, se couvre toujours de la nationalité et des promesses, faites trop solennellement pour être désavouées par qui que ce soit, et où un mot peut être accusé de coopération et saisi avec avidité à faire agir, sous ce prétexte, dans un point de vue tout-à-fait différent. Les recherches se font avec la plus grande minutie et tous les membres, animés du meilleur esprit, tâchent de travailler dans ce sens; je m'en rapporte de plus à toute la marche que suit le comité à mes rapports hebdomadaires.

On m'a communiqué de la part du gouvernement Prussien l'enquête que l'on a fait subir à Thorn au G. Uminsky et dans laquelle il a tout nié dans quatre interrogatoires, à la suite desquels il a fait une déclaration en français, où il fait des demi-aveux; au reste il y a ici entre nos mains trop de preuves pour le confondre, pour qu'il puisse être absous si l'on veut être de bonne foi. Tout cette clique d'employés Prussiens sous-ordres et par laquelle on est obligé d'agir, est des plus détestables et je Vous envoie aujourd'hui même, par la voie du comte de Nesselrode, un échantillon de ce que j'avance; j'espère que sous quelques jours Vous en aurez un de plus. C'est un vilain monsieur que le président Bauman à Posen, et je ne suis pas sûr, à moins qu'il ne soit une ganache et dans tous les cas il faudrait y placer

un autre, si toute-fois le gouvernement Prussien veut marcher dans notre sens; avec un autre pareil, tout ce que l'on fera n'aboutira à rien.

Quant au sieur Rumigny à Dresde, notre vieux Chanicoff m'a fait parvenir aujourd'hui des notions très intéressantes, que j'ai de même envoyées au comte de Nesselrode et qui viennent à l'appui de mes appréhensions; veuillez les lire, cher frère, et Vous y verrez si j'ai eu tort et si mes doutes étaient mal fondés.

Tout ce que Vous a dit le M. Wellington sur l'affaire des Grecs, ne m'a pas du tout surpris et j'étais sûr d'avance que c'était le but réel de son voyage. J'attends avec la plus vive impatience les notions que Vous me promettiez, cher frère, et que le comte de Nesselrode doit m'envoyer; en tout cas c'est une circonstance délicate et de plus compliquées que cette affaire des Turcs et de notre position vis-à-vis d'eux. Je ne conteste pas que feu l'Empereur a été cruellement trompé et dupé de sa bonne foi par la manière de faire de nos amis, comme Vous les appelez, quant à ce qui se sait des officiers et du public dans cette affaire; de plus il voulait paraître tel, mais au fond je ne puis l'admettre et je lui ai entendu mainte fois dire des choses qui prouvaient le contraire. Feu l'Empereur était content de cette sorte de marche des affaires, afin d'é luder d'entrer en besogne avec les Turcs, puisque l'occupation des Principautés, pure et simple et sans empiéter le territoire Turc, est une action déjà hostile envers eux et qui, malgré toutes les assurances, que l'on donnerait à l'évacuation une fois les griefs rétablis, donnerait un terrible éveil et une secousse à l'Europe entière; lisez un peu ce qu'en disent déjà toutes les gazettes libérales françaises et allemandes et le désir qu'elles manifestent que Vous occupiez les Principautés; ceci est une preuve non équivoque qu'il se cache là dessous quelque chose de plus sérieux et que l'on attend que Vous fassiez ce pas pour qu'en Europe, il éclate Dieu sait quel événement, plus que sérieux, dis-je; au lieu donc de Vous avoir tout entier pour Vous opposer contre ce qui arrivera en Europe, Vous aurez Vos moyens paralysés et voilà sur quoi ils comptent pour leur réussite; — de plus, à quoi Vous menera l'occupation des Principautés et quel est le but que Vous voulez atteindre? Est-ce que ce peu de troupes turques Vous gêne, qui y est? — je ne le pense pas. — C'est pour rétablir Votre commerce de la mer Noire? — ou pour effrayer par là les Turcs? — Je ne crois pas que Vous puissiez atteindre ce double but, puisque, dans ces deux hypothèses, Vous aurez toujours les Anglais contre Vous; j'admets que Votre commerce de la mer Noire se rétablisse et qu'il parvienne jusqu'à Constantinople, — auriez Vous atteint Votre but? — Je ne le pense pas, puisque les Anglais en fermeront les débouchés dans l'Archipel, dont ils sont les maîtres, vu que personne ne peut le leur em-

pêcher. Quant aux Turcs, ils ne sont pas si effroyables qu'on le pense; ils sont de fait fanatiques et par conséquent persévérants et ils verront par là que ce qu'ils appréhendaient vient d'arriver et croiront qu'on a voulu les tromper, et ils seront soutenus dans cette idée par nos amis, et, malgré leur faiblesse, ils tiendront bon et ferme; par conséquent je ne crois pas que le but que Vous Vous proposez sera atteint; de plus je suis certain qu'une fois que les Principautés seront occupées, Vous aurez dans la Baltique une flotte anglaise, qui y fera une occupation plus réelle et qui paralysera le dernier débouché de commerce que nous avons et qui sait que Charles-Jean ne soit entraîné dans quelques mesures hostiles par eux; ainsi donc il faut que Vous renforciez Vos troupes de terre du côté de la Finlande et à moins de 3 ou 4 divisions d'infanterie, Vous ne saurez Vous passer, vu l'extension des côtes, où les Anglais peuvent jeter des troupes suédoises où ils veulent: voilà 4 Divisions; en Géorgie Vous en avez deux, 1^e en Crimée et 6 que Vous destinez pour l'occupation des Principautés: ergo 13 divisions d'employées, le reste restera pour l'observation de l'Europe. Vous me dites de plus, que Vos finances sont embarrassées,—comment donc voulez Vous commencer une hostilité, puisque pour la guerre il faut: de l'argent, de l'argent et de l'argent et, certes, ce n'est pas dans les Principautés que Vous en trouverez; de plus je le tiens de feu l'Empereur, qui avait pour principe que toute l'attention devrait être tournée sur l'Europe, et, qu'elle tranquille,—on pouvait l'être, et qu'un coup de canon, tiré contre les Turcs, mettrait toute l'Europe en dessus-dessous; j'y ajoute ce que feu Ouvaroff disait toujours à l'Empereur défunt, que commencer la guerre est de son pouvoir, mais la finir dépend des circonstances et des événements, et, je ne pense pas que l'on puisse le taxer d'être craintif ou poltron, ayant donné des preuves de la plus brillante valeur.—Voilà ma profession de foi, cher frère, telle qu'elle est dans mon cœur et dans ma pensée; je Vous la livre sans la moindre restriction; faites en ce que Vous en voulez et malgré ma conviction je suis prêt à agir et à exécuter Vos ordres, toute opinion éteinte et comme s'il n'en avait pas été question.

Quant à ce que Vous a dit Ribeaupierre sur ses conversations avec le Prince de Metternich, je ne m'en étonne guère, j'y suis fait et j'en ai eu un échantillon dans les conversations que j'ai eu avec B.... ici, qui m'a dit absolument les mêmes choses.

Quant au mode que Vous voulez établir pour compléter la 2^{de} armée, je n'y trouve pas d'inconvénient, malgré que je pense que momentanément cela rendra les régiments à reformer au dessous de ce qu'ils devraient être; une chose que je n'entends pas, c'est que le 5^{me} corps, perdant ses deux

bataillons, restera à 1 bataillon par régiment et ce corps sera réduit à la moitié. Comment sera-t-il recomplété? Quant à la cavalerie, je ne crois pas que Vous feriez bien de la réduire à 4 escadrons par régiment avec un de réserve, ceci n'est pas de l'infanterie et ne se reproduit pas si aisément; quant au nombre des files, 20 files est trop fort et 15 c'est la véritable proportion; veuillez-Vous faire représenter l'organisation de la division des lanciers de Lithuanie lors de la formation du régiment de Grodno de la garde et je crois qu'elle réunit tous les avantages; le calcul y est fait sur les 18 files, faites le faire pour le reste de la cavalerie sur les 15, ce n'est qu'une affaire de chiffres, et Vous aurez une bonne, forte et respectable cavalerie et magnifique en fait d'escadrons, ce qui impose toujours plus ou moins.

Quant à ce que Vous voulez faire pour la réunion des Gardes et Grenadiers sous les ordres du Comte Tolstoy, je ne puis rien y redire, c'est un brave, digne et galant homme; mais il lui faudrait un peu plus de nerfs et moins de paresse.

Kavéline m'a beaucoup conté sur tous les évènements de Pétersbourg, ce qui m'a vivement intéressé; je compte le renvoyer demain.

L'archiduc nous a quitté aujourd'hui matin, ayant passé trois jours et demi chez nous; j'en ai été fort content sous tous les rapports; il a vu deux parades ordinaires et une grande parade de toute la garnison, qui a réussi à merveille et par le plus beau temps du monde; il n'y manquait que le 1^e bataillon des Grenadiers Polonais, qui était de garde.

Tout est parfaitement tranquille jusqu'au moment, grâce à Dieu, et tout continue à marcher dans l'ordre accoutumé des choses. Ma femme, Paul et Kourouta se mettent à Vos pieds et Vous remercient de Votre gracieux souvenir et s'y recommandent, cher frère. Mettez moi aux pieds de notre chère et excellente Alexandrine, que j'aime du fond de mon cœur. Mes embrassements à Vos enfants et comptez toujours, cher frère, sur la tendresse sincère et l'inviolable attachement de Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

38.

Императоръ Николай — Цесаревичу.

С.-Петербургъ, 16-го марта 1826 года.

Recevez tous mes bien sincères remerciements, cher et bon Constantin, pour Votre bonne et amicale lettre du $\frac{4}{16}$, ainsi que pour toutes les commissions verbales par Kavéline. Je n'ai pu, malgré tout mon désir,

Vous répondre plutôt; les malheureuses journées qui ont précédé le 13, m'ont privé presque de toutes mes facultés physiques et morales; ce n'est que depuis hier que je respire un peu. Le courrier, arrivé hier, m'a encore porté des notes de Votre part, pour lesquelles je Vous remercie aussi bien sincèrement; j'y répondrai le plutôt possible.

Depuis que je Vous ai écrit, j'ai la satisfaction d'avoir terminé notre insupportable question, appelée d'Orient, de la seule manière que je crois avoir été compatible avec nos intérêts et notre honneur. J'espère en Dieu qui nous éviterons la guerre et que même, si nous y sommes forcés, nous n'aurons à faire qu'aux Turcs exclusivement; mais je le répète, j'espère que Dieu nous préservera de ce malheur; malgré tout mon désir, il n'y avait pas moyen de terminer autrement; les notes que Nesselrode vous envoie Vous diront le reste.

Je suis bien heureux et content que Votre enquête marche bien; que Vous ayez pu libérer et rassurer par là les esprits, et Vous soyez satisfait de l'esprit de la nation; j'avoue que cela me tient à cœur et c'est sur Vous et Votre assistance que je compte pour leur prouver que je n'ai que leur bien-être à cœur.

Notre enquête ici va bien; impossible de la presser,—crainte de perdre quelque fil. Tarnovsky et Mochinsky vont Vous être expédiés.

Je crois m'être mal expliqué au sujet de la réforme que je Vous propose pour la formation en 4 escadrons de guerre et un de réserve; mon idée était celle de faire former pour toujours les régiments à l'instar de la cavalerie Polonaise, en 4 escadrons toujours forts de 20 files et d'un escadron de réserve de pareille force y compris les remotes; j'ai surtout en vue l'énorme manque d'officiers, p.-ex. dans la division des Hussards 70!—la réformant de 28 escadrons à 20, je gagne l'état en officiers de 8 escadrons, et, même pour l'économie cela me fait une épargne très forte; dites-moi ce que Vous en pensez?

Vous me demandez, comment j'entends reconstituer le 5^{me} corps, les 1^s bataillons restant complets et chaque peloton conduit par un ротный командиръ et formant compagnie à part; en cas de guerre j'y ferai entrer les premières recrues;—ce mode est le seul que je prévois. Votre calcul de forces est parfaitement juste et croyez que loin d'être hostile, je ne respire que paix et tranquillité, ayant assez à faire pour organiser l'intérieur, où il y aurait de la besogne pour bien d'autres que moi!—Et en outre je suis trop persuadé de la vérité que Vous y mettez et du danger de dévier d'une ligne de la marche suivie jusqu'à présent, pour pouvoir m'aveugler sur la folie de vouloir y changer quelque chose! Dieu nous a préservé d'un grand mal-

heur en nous conservant l'Empereur François; j'ai passé deux jours dans le trouble, les suites de sa perte seraient incalculables!

Lord Wellington est fort pliant, aimable et complaisant, et plus nous parlons ferme en ayant soin d'être corrects et plus nous avançons avec lui; il paraît que c'est la meilleure façon de faire vis-à-vis de lui; il va passer par chez Vous, veuillez le traiter avec bonté; je suppose que Vous n'aurez pas le temps de lui faire voir grand'chose; il paraît très pressé de revenir à temps pour les élections, où il craint de perdre de son influence.

Ce $\frac{18}{30}$.

Je n'ai pu achever hier et le fais aujourd'hui à la hâte; voici une lettre de Guillaume d'Orange, qui va Vous arriver et que je vois partir avec beaucoup de peine; il m'était d'un grand secours, l'aimant de tout mon âme, et pour ma Mère son départ est encore plus cruel!

Voici une médaille que notre Ange avait promise et qu'il n'a pas eu le temps de distribuer; c'est donc une dette envers l'armée, que je me suis fait un devoir de payer à la mémoire de notre adorable Ange; veuillez accepter celle-ci, elle a été posée sur son cerceuil, — c'est comme si elle venait de lui! Tout ce qui le rappelle ou a rapport à lui, est une chose sacrée et nous ne saurions trop ramener à son souvenir ceux qui lui doivent leur gloire et leur bonheur; c'est une égide dont il faut se couvrir et une boussole pour nous, ses frères, pour agir *en gens de bien*. Demain nous aurons revue de tout le corps, que j'ai gardé ici pour cette occasion et pour le faire voir au Duc de Wellington.

Je vois toujours avec regret et inquiétude que ma chère et excellente sœur n'est pas encore tout-à-fait remise; que Dieu nous la conserve et nous donne la joie de la savoir entièrement remise. Veuillez lui baiser les mains pour moi et me recommander à ses bontés. Ma vieille Vous dit mille choses tendres pour Votre bon souvenir. Adieu, cher et excellent Constantin, conservez moi bonté, amitié et confiance et croyez à l'inviolable dévouement et zèle et attachement de celui qui est de cœur et d'âme et pour la vie Votre fidèle frère et ami

NICOLAS.

Veuillez embrasser Paul pour moi et dire mille choses à Kourouta.

39.

Императоръ Николай. — Цесаревичу.

С.-Петербургъ, 22-го марта 1826 года.

Quelques mots, cher Constantin, seulement pour Vous remercier, par le courrier à Guillaume, pour la note que j'ai reçue ce matin, par courrier,

au sujet du suicide de Sabinsky; c'est un fâcheux accident, comme accident, mais d'après ce que j'en sais il ne me paraît pas que ses dépositions aient pu devenir fort importantes.

Voici les papiers dont Vous désirez avoir connaissance, que j'ai trouvés dans les armoires du fond du cabinet de l'Empereur, ce sont *les seuls*, mais absolument *les seuls* qui s'y trouvaient; il est fâcheux qu'une partie s'en soit effacée, tout est antérieur à l'année 1812. Les mémoires de l'Impératrice Vous seront envoyées au plutôt. En attendant voici un uniforme de la garde à cheval de l'Impératrice Catherine. Vous voudrez bien me renvoyer les papiers sitôt que Vous n'en aurez plus besoin. Tout est en ordre ici et l'enquête marche.

Je baise les mains à ma belle sœur et la prie de me continuer ses bontés. Ma femme Vous embrasse tous deux et moi je Vous embrasse de coeur et d'âme, étant pour la vie Votre tout dévoué frère et ami

NICOLAS.

P. S. Mille choses tendres à Paul et à Kourouta.

40.

Цесаревичъ — Императору Николаю.

Варшава, 27-го марта 1826 года.

Recevez, cher et excellent frère, ma bien sincère reconnaissance pour Votre bonne et aimable lettre en date du $\frac{16}{28}$ Mars et qui m'a été exactement remise par le feldjäger qui en était le porteur. Je conçois parfaitement, cher frère, l'état où Vous avez dû Vous trouver durant l'époque qui a précédé la cruelle journée du 13; je l'ai vivement partagé dans mon éloignement; grâces en soient rendues à l'Être suprême que toute notre famille l'a supporté avec courage et résignation et que les restes de notre cher et immortel Empereur reposent en paix.

Tous les détails que Vous voulez bien me donner sur les affaires d'Orient et que le Comte de Nesselrode m'a communiqués m'ont bien vivement intéressé et je les crois poussées au dernier but de longanimité possible. Je prie le bon Dieu, du fond de mon coeur, afin qu'il daigne les tourner à bien et nous faire éviter une guerre, qui serait, quoiqu'heureuse peut-être, un fléau qu'il serait plus qu'heureux d'éviter.

Notre enquête marche bien et tous les membres font leur possible pour découvrir trame et ramifications, mais toute fois il ne faut pas se faire illu-

sion que la besogne, étant tellement embrouillée, n'était pas du tout aussi facile. J'aime à me persuader que l'esprit public, en général, est bon chez nous, et j'ose Vous le répéter dans cette lettre, le fondant sur tous les rapports qui me parviennent de toute part, et si même il y a par-ci, par-là, quelques esprits inquiets et récalcitrants, ils n'ont aucune influence sur l'ensemble de la population et sont en très petit nombre. Comptez sur moi et sur tous mes moyens, comme le faisait feu notre Empereur, pour prouver à cette nation que leur bien Vous est cher à coeur. Je Vous en donne l'assurance positive. Quant à la formation de la cavalerie à 4 escadrons et sur le reste des changements dans l'armée, je m'en rapporte à mes lettres précédentes et aux notes que je Vous ai envoyées. Vos ordres pour la réception du Maréchal Wellington seront exécutés ponctuellement et je me flatte de l'espoir qu'il sera content de nous. J'avoue avec franchise que j'ai le cabinet de St.-James en grande crainte, vu que sa politique, étant toute mercantile et toute d'intérêt, elle ne peut que nous induire dans des erreurs, si nous la suivons; ce sont les plus grands ennemis du continent, que ces insulaires, voilà mon avis, et avec cela ils n'ont malheureusement que trop d'argent entre leurs mains, pour ne pas en faire usage partout, où leur intérêt l'exige.

Je ne sais encore rien de l'arrivée de mon beau frère d'Orange, je l'attends et me fais une fête de le recevoir. Recevez tous mes plus sincères remerciements pour la médaille que Vous avez bien voulu m'envoyer pour la bataille de Paris, je la conserverai précieusement; je ne m'en suis pas encore revêtu, attendant pour le faire que tous mes sous-ordres la reçussent pour le faire ensemble; en attendant veuillez donner des ordres, que l'on m'en fasse de plus petites, telles que feu l'Empereur en portait l'année 1812, puisque celle-ci est plus grande et ne coïncide pas avec les deux autres dont je suis décoré et qui sont de la grandeur dont je parle, —il m'en faudrait quatre.

La santé de ma femme va assez bien, mais les continuelles agitations et émotions où la mettent les derniers devoirs que nous rendons ici à la mémoire de feu l'Empereur l'altèrent visiblement. Hier nous avons eu le service funèbre solennel, dont Vous êtes déjà informé, qui s'est passé avec tout le décorum, tout le recueillement et toute la sensibilité qu'il pouvait produire et cela dans toutes les classes; —Vous en auriez été content, je m'en rapporte au programme et à l'ordre du jour que j'ai donné et que j'ai envoyé au g. Dibitsch et à Opotchinine, pour Vous être soumis.

Veuillez me mettre aux pieds de notre chère et excellente Alexandrine et dites lui bien que je l'aime de tout coeur et de toute âme. Ma femme est

très sensible à Votre souvenir, Vous remercie et s'y recommande; elle est aujourd'hui derechef au service funèbre qui dure trois jours.

Kourouta et Paul sont à Vos pieds et Vous remercient pour Votre gracieux souvenir; daignez le leur conserver pour le futur.

Quant à moi, cher frère, je Vous réitère les assurances du zèle et du dévouement avec lesquels je ne cesserai jamais d'être Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

41.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, 4-го апрѣля 1826 года.

Cher et excellent frère! Je profite du départ du colonel Rochefort pour Vous écrire et pour Vous remercier pour Votre bonne et amicale lettre, en date du 22 Mars dernier, et qui me fut exactement remise par un feld-jäger, expédié à mon beau-frère d'Orange, à son arrivée ici. Je suis bien sincèrement sensible à toute l'amitié que Vous m'y témoignez et Vous en offre toutes mes actions de gratitude, comme aussi pour Votre confiance; croyez, cher frère, que je n'en mesurerai pas et que toute ma vie Vous prouvera mon dévouement et le zèle dont je suis animé pour Vous.

Les papiers de l'Empereur, que Vous m'avez envoyés, m'ont vivement intéressé; je n'ai pas eu le temps de les lire avec attention jusqu'à ce moment, et n'ai fait que les parcourir, en ayant été empêché par le passage de mon beau-frère et du maréchal duc de Wellington; dès que je les aurai lus et n'en aurai plus besoin, je Vous les renverrai.

Mon beau-frère m'a remis les papiers de feu l'Empereur et qui ont eu rapport à mon divorce et mariage et que Vous m'avez renvoyés directement; j'y ai reconnu derechef la délicatesse qui Vous caractérise, et persuadez-Vous que je sais reconnaître en plein un procédé semblable. Mon beau-frère nous est resté les dimanche, lundi et mardi de la semaine dernière; je ne Vous parlerai pas de ce qui s'est passé à notre entrevue et de toutes nos conversations; Vous pouvez juger, par Vous-même, de leur contenu et des sensations, que nous avons éprouvées en nous revoyant. Le maréchal nous est arrivé 24 heures plus tard de ce qu'il nous était annoncé, à cause des routes; il vint chez moi dès son arrivée, et passa la soirée et a pris le thé chez nous; le lendemain, j'ai été chez lui et il a assisté à la parade, fournie à son tour de rôle par le 1^{er} bataillon du régiment des grenadiers de la garde Royale et du 8^{me} de ligne; le défilé a été du premier

escadrons de hussards de Grodno; cette parade a été des plus brillantes, malgré le mauvais temps; tous les officiers lui ont été présentés et lui firent visite après la parade; le maréchal a été très satisfait de ce qu'il a vu. Il me manifesta le désir de voir toute la garnison pour le lendemain, mais un temps épouvantable y mit opposition et la revue fut contremandée. Le maréchal partit le jour même avant midi; vendredi il a dîné chez moi avec le général*) à quatre; il fut des plus prévenants, des plus aimables et des plus cordials dans toutes ses conversations, dont la politique fut totalement exempte, et ne roula que sur le militaire, sur ses voyages, sur son séjour à Pétersbourg, sur ses regrets de feu l'Empereur etc. etc.

Tout est parfaitement rentré dans l'ordre ici après son départ et nous continuons à jouir de la plus grande tranquillité. Notre enquête continue à marcher dans sa besogne et va très bien et à mon grand contentement. Je Vous envoie toutes les semaines, avec mon rapport officiel, le résultat des enquêtes; au reste, rien de nouveau chez nous, et tout va comme par le passé

J'ai à Vous remercier, cher frère, pour Votre aimable attention de l'envoi de l'uniforme féminin de feu l'Impératrice, mais qui ne m'est pas encore parvenu; si Vous ajoutiez à celui des gardes à cheval un des gardes à pied, Vous me feriez bien grand plaisir; faites un peu chercher dans toutes les anciennes garde-robes de feu nos ancêtres quelques vieilleries, et s'il s'en trouve, veuillez me les envoyer; ce sont des vétilles, mais pour moi, qui en suis amateur, elles sont de grand prix; au reste, elles seront conservées chez moi tout aussi bien que dans les lieux où elles sont.

Ma femme est bien sensible à Votre bon souvenir et me charge de Vous en remercier, en Vous assurant de toute son affection. Kourouta et Paul se mettent à Vos pieds et Vous remercient très-humblement pour Votre gracieux souvenir, auquel ils osent se recommander. Veuillez, cher frère, offrir tous mes hommages et l'assurance de tout mon dévouement à notre chère et excellente Alexandrine, que j'aime de cœur et d'âme. Mes embrassements à Vos enfants, cher frère, et recevez pour Vous tous les sentiments de cœur d'un frère, qui Vous chérit et Vous aime à tout jamais. Ne m'oubliez pas et comptez toujours sur la tendresse et sincère amitié de Votre vieux frère et ami

CONSTANTIN.

*) Пробѣлъ въ подлинникѣ.

42.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Царское Село, 27-го апрѣля 1826 года.

Recevez tous mes vœux et mes félicitations bien sincères, cher, bon et excellent Constantin, pour Votre jour de naissance; puisse la Divine Providence Vous conserver et Vous accorder tout le bonheur possible; je mets avant tout la conservation de notre Ange, de cette chère sœur, que je chéris de toute mon âme. Puissais-je Vous voir toujours le même bon et indulgent frère et sincère ami pour moi, que Vous n'avez cessé d'être depuis si longtemps; je prie Dieu sincèrement de m'accorder la faveur de pouvoir mériter Vos bontés, et qu'Il daigne me guider par Vos bons avis; j'ose à ce jour Vous le demander encore; ne me le refusez jamais, et si j'avais le malheur de faire quoique ce fut qui Vous déplaît, ne pas m'imputer d'intention, mais de croire que bien certainement si je pouvais toujours faire selon mon cœur, Vous n'auriez lieu que d'être satisfait de moi.

Depuis hier soir je suis revenu ici de Bronitzы où j'étais allé, des colonies, prendre congé de ma Mère. Elle est partie, comme Vous le savez déjà, pour aller joindre l'Impératrice, qui doit être partie le 22; Dieu veuille qu'elle puisse supporter ce voyage sans suite pour elle; on la dit faible au possible, et contre son habitude, c'est maintenant elle-même qui en parle dans ses lettres; il ne manquerait plus que ce nouveau malheur!

Michel est parti aussi pour dépasser les troupes et veut revenir ici pour la fin de l'enquête qui tire à sa fin. Vous saurez déjà que Lounin a parlé enfin, après avoir tout nié et entr'autre a avoué avoir proposé, avant son départ d'ici, d'assassiner l'Empereur sur la route de Tsarskoé-Sélo, en le faisant par des personnes masquées! Du reste rien de nouveau; l'enquête finie, nous procéderons, selon l'usage établi, au jugement, en partageant ceux qui sont coupables ou convaincu du crime d'État, de ceux qui ne savaient ce qu'ils faisaient, ou de ceux qui avaient quitté la partie antérieurement à l'année 1821. Les premiers devront selon la loi être jugés en plein Sénat, Synode etc., les autres pourront l'être dans leurs régiments, ou bien autrement. En tout cas, je ne bouge pas d'ici avant que jugement et sentence ne soient portés et quand cela pourra être fini, c'est ce que d'honneur je ne puis me figurer.

Je suis bien charmé de ce que Vous me dites de chez Vous; je n'ai pu encore avoir une idée juste de Vos découvertes, les interrogatoires étant Polonais, on n'a pu encore m'en faire l'extrait. Le gouvernement Autrichien

sollicite qu'il lui soit envoyé ce que l'on aura pu apprendre sur les deux individus dénoncés ici par Jablonovsky, de même que ceux découverts par lui à Posen;—veuillez, cher Constantin, faire informer le général commandant en Galicie de ce que Vous pourrez tirer au clair de plus, que les premières vagues indications de Jablonovsky.

Je Vous suis très-obligé pour les nouvelles des mouvements des troupes en Galicie; je ne sais trop qu'en penser ni qu'en dire, le temps prouvera ce que ce peut être; en attendant j'ai les meilleures réponses de Vienne, Paris, Berlin et Londres, tous sont d'accord que nous avons droit de faire ainsi et, qui plus est, que c'était la seule manière d'en finir avec droit et honneur, tout en étant *ultra correct*; partout des ordres positifs et puissants ont été donnés aux envoyés à Constantinople, surtout de Vienne et Paris, et communication m'en a été faite. Je suis à attendre des nouvelles de Minciaky, elles seront déjà assez décisives; en attendant je ne fais rien, si non complète les troupes et les parcs et dresse les instructions. Que Dieu nous soit en aide et nous épargne cette guerre, qui, toute juste qu'elle serait, serait toujours un fléau.

Je n'ai pu encore Vous remercier pour les superbes armes, que Vous m'avez envoyées; elles sont vraiment magnifiques et font honneur à l'arsenal de Varsovie et aux soins de Bontems. J'attends Marmont ces jours ci, qui nous tombe ni plus, ni moins, qu'avec 18 individus à sa suite; il nous arrive, en outre, deux officiers, l'un de l'état-major, l'autre de l'artillerie, chargés par leur gouvernement de voir nos établissements militaires; de sorte, que les uniformes Français seront à l'ordre du jour.

Voici la première fois qu'il m'arrive de célébrer Votre fête ici, dans notre patrie, — nous ne sommes plus que *nous deux* seuls d'ici! En général Vous ne sauriez croire, ou plutôt Vous le croirez facilement, quelle pénible sensation on éprouve ici; tout est comme de son temps, dans sa chambre: son chapeau, ses gants, ses épaulettes, mouchoirs etc., tout absolument, comme s'il devait y être; on le cherche à tout moment, chaque lieu le rappelle au point que souvent on peut s'oublier; mais aussi le moment de l'affreux réveil de cette illusion est insupportable.

Mettez moi et mes vœux aux pieds de ma chère sœur, qu'elle daigne me conserver ses bontés et croire que je lui suis dévoué, plus que je ne saurai l'exprimer. Mille tendres choses à Paul. Adieu, cher et excellent Constantin, que Dieu Vous conserve. Je Vous embrasse de cœur et d'âme, étant pour la vie Votre tout dévoué frère et ami

NICOLAS.

Mille choses, je Vous prie, à Kourouta.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, 7-го мая 1826 года.

Cher et excellent frère! Je profite du passage du comte Woronzoff-Daschkoff, que je charge de cette lettre, afin de Vous remercier pour celle que Vous m'avez écrite à l'occasion du jour de mon anniversaire, ainsi que pour les vœux que Vous voulez bien faire pour moi. Soyez persuadé, cher frère, que Vous n'avez pas à faire à un ingrat et que j'espère Vous prouver toute ma vie, tout mon attachement, toute mon amitié et toute ma fidélité. Vos vœux ne peuvent que me porter bonheur, puisque Vous y joignez ceux que Vous formez pour ma femme; en un mot, comme en mille, soyez persuadé, que Vous n'avez d'être au monde, qui Vous soit plus sincèrement et plus cordialement attaché que je ne Vous le suis, et qui met plus de prix à Votre amitié et à Votre souvenir. Votre lettre, cher et excellent frère, m'a fait bien grand plaisir, puisque j'y vois la continuation de Votre amitié et de Votre confiance; certainement, je n'en mesurerai pas et j'espère Vous prouver en tout temps que je n'en suis pas indigne.

Les nouvelles, que Vous voulez bien me donner sur ce qui se fait chez Vous, m'ont bien vivement intéressé, et je n'en reviens pas de l'horreur de la conduite de Lounin; jamais, au grand jamais je ne l'aurais soupçonné d'être capable d'une atrocité semblable, lui qui est doué d'un esprit au-dessus de l'ordinaire, et qui a tout en lui pour faire quelqu'un de distingué; c'est bien dommage et je le plains d'avoir si mal tourné; en général nous vivons dans un siècle où il ne faut s'étonner de rien et s'attendre à tout, hormis au bien.

Je ne sais de quoi se plaignent les Autrichiens, de ce qu'on les laisse dans l'ignorance des enquêtes de ce pays, et je puis certifier que tout ce qui les touche, leur est régulièrement envoyé; au reste, j'ai réitéré mes ordres à ce sujet.

Notre commission d'enquête avance son travail, autant qu'elle le peut, mais la besogne est tellement embrouillée, qu'il faut encore du temps pour mettre tout au jour, aussi sainement que faire se peut. Au reste, absolument rien de nouveau chez nous, tout y est, grâce à Dieu, tranquille jusqu'à ce moment, et je me flatte de même pour l'avenir; toute la marche des affaires continue à être la même comme par le passé.

Dans ce moment je suis occupé à voir les exercices, par régiment,

et grâce à Dieu, je n'ai que des éloges à donner pour le zèle et pour les progrès visuels que les troupes ont faits.

Je Vous ai envoyé, cher frère, ou plutôt au général Koutousoff, un habitant de Pétersbourg, ces jours derniers, qui s'est présenté à moi avec une lettre des plus singulières; je suis persuadé que c'est quelque émissaire et je croirais fort utile de le faire interroger très-sérieusement sur ce qui l'a porté à venir ici; au reste, le général Koutousoff a tous les papiers, lettres et interrogatoires qui le concernent, que je lui ai envoyés; ne méprisez pas ces données, et je suis sûr que Vous trouverez quelque nouvelle ramification.

Le comte de Nesselrode m'a mis au sujet du consul de France, que l'on veut envoyer dans ce pays; le choix n'en est pas merveilleux et les données, que j'en ai, s'accordent à en faire un agent d'intrigues. Il est très curieux que deux choix consécutifs aient été aussi mauvais, et je suis certain qu'il nous est envoyé pour manigancer; au reste, avec l'aide de Dieu, j'espère le circonvenir de mon mieux, afin qu'il ne puisse pas devenir nuisible. Tous les détails que Vous m'avez donnés sur notre patrie et sur le cabinet de feu notre Empereur m'ont fendu le cœur; j'avoue que toutes mes pensées s'y rattachent continuellement.

Ma femme est bien sensible à Votre bon souvenir, cher frère, et me charge de Vous en témoigner toute sa gratitude. Grâce à Dieu, sa santé va mieux pour le moment, mais je n'en suis pas du tout satisfait. Kourouta et Paul se mettent à Vos pieds et Vous remercient pour Votre gracieux souvenir et osent s'y recommander; quant à moi, cher frère, veuillez me permettre de Vous réitérer tous mes remerciements pour Votre dernière lettre, en Vous priant de croire au dévouement et au zèle du plus fidèle et du plus dévoué frère et ami

CONSTANTIN.

44.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, 8-го мая 1826 года.

Je profite du départ d'Опочининъ pour Vous tracer quelques mots, cher Constantin, pour servir de complément à tout ce qu'il pourra Vous dire. Je commence par Vous annoncer que le bon Dieu a rempli nos vœux communs; ce matin j'ai reçu de Constantinople la nouvelle, que la Porte a consenti à toutes mes demandes, sans restriction; c'est un vrai et grand

bonheur et mon cœur sait apprécier un pareil don de la Providence; qu'Elle daigne nous protéger encore dans l'achèvement de cette affaire.

Dans ce moment je suis interrompu par la nouvelle d'un nouveau malheur! Que Dieu reçoive en paix la pauvre Impératrice; elle a cessé de vivre le 4. Je tremble pour ma Mère, quelle suite de peines et de chagrins pour elle; que Dieu la soutienne et lui donne des forces. Pour moi, je ne sais que faire!—et m'en remets à Dieu qui ne nous abandonnera pas! Je finis, car Vous pouvez penser aux embarras, où je suis.

A Vous pour la vie et ne m'oubliez pas. Votre fidèle frère et ami

NICOLAS.

Je baise les mains à ma chère sœur et embrasse Paul.

45.

Императоръ Николай — Цесаревичу.

Царское Село, 12-го мая 1826 года.

Je commence par Vous demander pardon, cher et bon Constantin, pour la sottise lettre qu'Опочининъ Vous a portée de ma part; témoin de l'évènement, il pourra Vous expliquer, quelle interruption j'ai eu, en Vous écrivant. Voici d'abord une lettre de ma Mère, qui Vous tranquillisera sur sa santé; je viens dans cet instant d'en recevoir une du $\frac{10}{23}$, qui me donne les meilleures nouvelles sur sa santé; elle paraît tout-à-fait bien et très contente de se retrouver tranquillement sur place et dans une maison qui lui convient. Je m'attends d'un instant à l'autre de recevoir la nouvelle de la délivrance d'Hélène; Dieu donne qu'elle soit heureuse et que cette consolation nous soit accordée, après tant de malheurs!

Je n'ai que de bonnes nouvelles à Vous donner de notre enquête qui tire tout-à-fait à sa fin; j'espère la voir terminée au plus tard dans 10 jours. Ce courrier-ci Vous amène le personnage que Vous aviez réclamé; on l'a trouvé à son retour de Reval chez sa belle et le voici corps et bien; et il est fort important.

J'ai fait la connaissance du duc de Raguse; il me paraît un franc soldat et tout-à-fait facile à vivre; du moins il ne me gêne pas; il nous a amené une cargaison entière d'officiers de cavalerie de la garde de toutes armes, hors les cuirassiers; il y a deux hussards qui sont et bien de figure, et très bien mis; l'uniforme est superbe; je n'en dirai pas de même des

autres. Le nouveau triste évènement fera que nous aurons le temps de faire connaissance. Mon long duc n'est pas encore arrivé.

Je Vous envoie ces jours-ci quelques uniformes et autres pièces d'habillement de notre cher Empereur, ainsi que des croix. Les petites médailles n'ont pas bien réussi, et j'en fais frapper d'autres; sitôt prêtes elles partiront.

Je ne Vous dis pas davantage; Опочинивъ est au fait de tout ce que je tiens à ce que Vous sachiez et qui puisse Vous intéresser, il se peut que cette lettre parvienne plus tôt entre Vos mains que lui ne Vous arrive, car je doute qu'il aille vite avec sa recrue.

Mettez-moi aux pieds de ma belle-sœur; que Dieu Vous protège tous deux; conservez - moi Votre indulgence et Vos bontés et accordez quelque peu d'amitié à celui qui est et sera pour la vie et de cœur et d'âme Votre dévoué frère et ami

NICOLAS.

46.

Императоръ Николай — Цесаревичу.

Елагинъ Островъ, 21-го мая 1826 года.

Recevez tous mes vœux les plus sincères, cher et excellent Constantin, pour Votre jour de fête; puisse la Divine Providence Vous accorder tout le bonheur et le contentement que je Vous souhaite du fond de mon âme, et puissais-je conserver et mériter toujours Vos bontés et Votre amitié pour moi. Je me flatte de l'espoir que la santé de ma belle-sœur ne Vous donne plus d'inquiétude et prie Dieu journellement qu'Il Nous la conserve à tous; veuillez me mettre à ses pieds et la supplier de me conserver ses bontés.

J'ai à Vous remercier, cher Constantin, pour Votre chère lettre du $\frac{7}{19}$ par Woronzoff et pour tout ce que Vous voulez bien me dire d'amical; Vous savez que toujours et toujours j'avais à cœur de mériter Votre amitié; Vous pouvez penser si je suis heureux, quand Vous m'en donnez la précieuse assurance.

Je n'ai rien de nouveau à Vous mander d'ici; notre enquête est terminée, sauf nouveaux ingrédients; on s'occupe à faire le résumé de tout et je suppose qu'à la fin de la semaine prochaine tout sera entre mes mains et que je pourrai entamer le procès.

On est à la recherche de ce que c'est l'individu que Vous m'avez envoyé; jusqu'ici tous les renseignements tendent à prouver que c'est un brave paysan qui a toujours eu de forts bons attestats ici, dans les mai-

sons où il a servi; en partant il a laissé ici une lettre, par laquelle il annonce qu'il part et ce départ a été dénoncé à la police; il est douteux qu'il y ait un dessous de carte.

Mes nouvelles de ma Mère et d'Hélène sont fort bonnes, les dernières étaient du 17.

J'ai été faire une course à Cronstadt, où j'ai vu à la rade l'escadre qui va croiser; il faisait un temps magique et l'aspect était superbe. Cronstadt renaît, non de ses cendres, mais bien de l'eau et l'ouvrage va bien et grand train. L'année prochaine j'espère mettre en mer 12 vaisseaux de ligne et autant de frégates.

Pèterhof était dans tout son beau; j'ai vu exercer les dragons et à ma grande satisfaction je dois dire que j'ai trouvé des progrès immenses de faits; j'ai trouvé surtout les officiers incomparablement mieux que l'hiver passé; par contre je n'ai pas été content des hulans; ce régiment, avec un superbe matériel, est tout-à-fait mauvais, et il faudra bien le pousser pour qu'il devienne ce qu'il doit; Чичеринъ va les retourner.

Adieu, cher et excellent Constantin, je Vous embrasse de cœur et d'âme, étant pour la vie Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

Veillez embrasser pour moi Paul et dire bien des choses à Kourouta.

47.

Цесаревичъ — Императору Николаю.

Варшава, 24-го мая 1826 года.

Je commence, cher frère, par Vous embrasser de cœur et d'âme pour Vous remercier des deux bonnes et aimables lettres, que Vous avez bien voulu m'écrire et qui me furent remises par Opotchinine et Evtouchenko, à leur arrivée ici; je commence la mienne par Vous offrir ma bien sincère félicitation à l'occasion de l'arrangement de l'affaire des Turcs et de l'heureuse délivrance de notre belle-sœur; voilà les premières consolations que le bon Dieu ait daigné nous donner depuis 6 mois; je me flatte de l'espérer que c'est une aurore de beaux jours qui vont se suivre; au moins je l'espère avec persuasion dans sa toute clémence.

Opotchinine m'a remis, de Votre part, les cinq dessins, copiés de ceux qui se trouvent aux entre-sols, et je Vous en offre toute ma gratitude, pour Votre obligeance; de plus ils sont parfaitement bien faits.

Les chevaux de notre cher et adoré maître et que Vous avez eu la bonté de me destiner sont arrivés ici, en parfaite santé et dans un état étonnant; ils ont l'air d'être sortis de l'écurie; j'en ai déjà monté trois avec un sentiment, que Vous concevez mieux que je ne puis Vous l'exprimer. Je les soigne de mon mieux et mon dernier morceau sera certainement partagé avec ces pauvres bêtes, qui ne sentent pas, comme nous, la perte irréparable de notre commun maître.

L'individu que j'ai réclamé et qu'Evtouchenko m'a amené est très impliqué dans nos découvertes, mais jusqu'à ce moment nie tout; c'est la tactique ordinaire de tous ses pareils; je l'ai déjà fait mettre à un régime de réflexion, qui réussit parfois assez bien et dont nous avons des exemples tout récents. Nos occupations vont bon train, quant au militaire, et j'en suis parfaitement content; les troupes ont fait des progrès visuels, je m'en rapporte à ce que Vous en dira Opotchinine.

Les mémoires de l'Impératrice Catherine que Vous avez bien voulu m'envoyer sont très curieux et tout en même temps très peu importants et ne tirent à aucune conséquence, d'après mon avis; les conserver ou les brûler, c'est bien indifférent, et Vous pouvez en agir d'après ce que Vous croirez le mieux; je Vous les restitue ci-près, en Vous remerciant bien sincèrement de me les avoir communiqués.

Opotchinine m'a parlé de Votre couronnement d'ici et m'a dit que Vous désiriez avoir mon avis à ce sujet. Avec toute la franchise que Vous me connaissez et avec la meilleure volonté possible de satisfaire, en Vous énonçant mon opinion, je ne saurais le faire, puisque la charte constitutionnelle de ce pays parle bien de l'obligation de couronnement pour les successeurs de celui qui l'a octroyée, en y ajoutant la clause, qu'il se fera d'après ce qui aura été établi; mais comme rien ne l'a été, je suis dans le plus cruel embarras de Vous rien dire de positif; veuillez me permettre d'agir d'après ma façon de faire du temps de feu l'Empereur, alors j'en parlerai à Novosiltzoff, ce que je n'ai pu faire sans Votre consentement, et nous arrangerons la chose ensemble pour Vous la soumettre. J'attends Vos ordres; j'avoue ma bêtise dans des cas pareils. Veuillez m'apprendre, à quand est-ce que Vous avez remis celui de Moscou?

Tout dernièrement j'ai envoyé au gouverneur militaire une espèce de купчикъ, qui m'est arrivé de Pétersbourg; veuillez ne pas me faire ignorer ce qu'il aura déposé et le but de son voyage ici et qui n'a pu être celui de me faire la révérence simplement; il doit être un émissaire ou un coquin.

Le décès de l'Impératrice nous replonge dans un nouveau deuil; que

le bon Dieu daigne la recevoir dans sa miséricorde; elle a payé son tribut de soins et de veillées à son immortel époux et dans tout ce qui vient de se passer entre eux, le doigt de la Providence est visible; tous mes vœux et prières l'accompagnent.

Mettez - moi aux pieds de ma chère Protectrice et de notre chère et excellente Alexandrine; dites lui que je l'aime de tout cœur et de toute âme et qu'elle n'a pas d'être plus dévoué que je ne le suis. Mes embrassements à tous Vos enfants; ne m'oubliez pas, cher frère, comptez sur moi dans toutes les occasions et persuadez-Vous que Votre vieux frère Constantin est Votre ami de cœur et qu'il Vous le prouvera partout. Tout à Vous de cœur et d'âme et à jamais Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

P. S. Ma femme et Paul se mettent à Vos pieds et Vous sont bien reconnaissants pour Votre souvenir et Vos bontés, ainsi que le vétéran et bientôt invalide frère.

48.

Цесаревичъ — Императору Николаю.

Варшава, 29-го мая 1826 года.

Recevez, cher frère, mes sincères remerciements pour Votre aimable lettre en date du 21 de ce mois, ainsi que pour les vœux que Vous voulez bien faire pour moi à l'occasion de mon jour de fête; je les accepte d'autant plus avec reconnaissance, puisque j'espère que Vous ne doutez pas de l'attachement et du dévouement, que je Vous ai voués et qui ne finiront qu'avec ma vie. C'est bien bon à Vous, cher et excellent frère, d'avoir songé à moi, au milieu des occupations et Vos soucis divers. Persuadez-Vous bien et prenez-Vous le pour dit, que, dans toutes les circonstances et dans toutes les occasions, ma fidélité est inaltérable et que je Vous prouverai toujours que je ne suis pas indigne de Votre amitié et de Votre confiance.

Je suis charmé, que Votre course à Cronstadt Vous ait contenté. Je Vous le confesse que j'ai toujours eu un grand faible pour la flotte et qu'à mon avis c'est le pinacle de la conception humaine.

Tout ce que Vous me dites des dragons m'a fait bien grand plaisir; d'après ce que j'en comprends et d'après mes anciennes notions, il y a eu bon fond d'attraction dans ce régiment, et si parfois il y a eu quoique que ce

soit qui y ait cloché, cela tient à ce que les hommes ne sont pas parfaits; mais avec tout cela le zèle y est général et donné en exemple par notre bon Tchicherine, qui est bien le meilleur et le plus dévoué des êtres; quand aux hulans, je me tais, ne les connaissant pas et ayant fait une rude école dans la personne du général qui les commande, qui a été, pour ainsi dire, ma créature et qui m'a bien mal payé pour toutes mes bontés pour lui.

Chez nous les exercices vont très bien et j'ai été parfaitement content de l'infanterie, hormis le 8^{me} régiment qui est en arrière des autres; le Vôtre s'est surpassé toutes les fois et est vraiment digne de porter Votre nom; au reste, je m'en rapporte à ce que Vous diront Ojarovsky et Opotchinine. La cavalerie a fait des progrès visuels et si elle pêche, c'est dans la чапонка des officiers supérieurs, qui ont changé depuis l'année dernière. Le général Albrecht est absent et malade depuis près de 6 mois; le général Kournatovsky s'est cassé une jambe depuis deux mois, ce qui fait qu'avec le plus grand désir de bien faire et le zèle le plus accompli le général Knoring se trouve encore neuf à retourner la bande. Les colonels Vranguel a reçu un régiment et Dokouline se trouve un peu dérouté; il en est de même du colone Marcoff, qui, dans des cas un peu brusques et inopinés, ne se retrouve pas au reste, je n'ai que des éloges à leur rendre, ainsi qu'à tout le monde. Jamais les gardes russes et polonaises, à pied, n'ont été plus belles que cette année; ils ont acquis une espèce de lesteté, qui leur manquait et qui rend tous les mouvements bien plus prompts et bien plus élégants.

Tout est parfaitement tranquille dans le pays, grâce à Dieu, jusqu'à ce moment, et j'ose me flatter de l'espoir qu'Il daignera nous maintenir dans cet état de choses. Notre enquête continue et marche à grands pas; pourtant les confrontations dureront encore quelque temps. Nous avons été obligés pour ne pas faire venir un tas de monde, vu qu'il n'y a pas où les détenir, d'envoyer au moins compromis des *вопросные пункты* aux individus des gouvernements de Kiew, Volhynie et Podolie. De plus rien de nouveau chez nous et tout y est comme par le passé.

Mes remerciements pour les médailles et objets de notre feu maître que Vous avez eu l'extrême bonté de m'envoyer.

Mes embrassements à Vos enfants, cher frère; je suis enchanté de les savoir dans notre pays, où j'ai passé des moments bien heureux dans ma jeunesse comme enfant et avec les gardes à cheval; ne m'oubliez pas, cher frère, conservez-moi souvenir et amitié et comptez toujours sur le tendre et sincère attachement que je Vous porte à tout jamais et avec lequel je ne cesserai d'être Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

P. S. Ma femme et Paul se mettent à Vos pieds et Vous remercient pour Votre gracieux souvenir et s'y recommandent pour le futur. Grâce à Dieu, la santé de ma femme va assez bien, mais il lui faut beaucoup de soins et de tranquillité pour se remettre.

49.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Елагинъ островъ, 6-го июня 1826 года.

Recevez tous mes sincères remerciements, cher et excellent Constantin, pour Votre bonne lettre qui m'est parvenue avant-hier soir. Je ne saurai assez Vous exprimer, combien Votre bonté et Votre confiance me touchent; Vous savez, si j'ai à cœur de Vous prouver que tout ce que je désire est de le mériter toujours.

Voici enfin le докладъ de la commission d'enquête et la liste des individus, mis sous le jugement de la haute cour; quoique toute l'affaire Vous est assez connue, je crois que Vous n'en lirez pas sans intérêt le résumé, qui est bien fait, exact et l'on peut bien ajouter *hideux*. On ne peut assez bénir Dieu de nous avoir sauvés de toutes les horreurs, qui se préparaient pour nous, et, ce qui est bien plus, de toute l'horreur d'un attentat sur notre ange.

Il paraît que Dieu a voulu laisser aller les choses juste au point de faire mûrir tout ce fatras d'horreurs et d'inepties et pour mettre d'autant plus en évidence des éternels *incrédules*, que l'ordre des choses qui régnait et qu'il est si difficile d'extirper, doit tôt ou tard amener à un résultat semblable.

Si après cet exemple encore il se trouvait des incorrigibles, du moins avons nous le droit et l'avantage de prouver aux autres la nécessité de mesures promptes et sévères envers toute tentative subversive contre l'ordre établi et sanctionné par des siècles de gloire.

Michel est revenu ici pour signer le докладъ; mercredi passé il fut communiqué au Sénat et jeudi le jugement commencé avec tout l'appareil convenable; les séances sont continuelles, depuis 10 heures du matin jusqu'à 3 heures de l'après-midi; avec tout cela j'ignore encore vers quel jour, à peu près, cela peut être fini; vient ensuite l'exécution, journée horrible, à laquelle je ne puis songer sans frémir. Je suppose la faire faire sur l'esplanade de la citadelle. Un service expiatoire aura lieu à l'église temporaire d'Isaac

pour le repos de l'âme de ceux qui ont péri le jour du $\frac{14}{26}$ et un Te Deum pour remercier la Providence de nous avoir préservé de tous les malheurs qui allaient éclater sur notre chère patrie.

Je Vous suis bien reconnaissant, cher et bon Constantin, pour les détails que Vous voulez bien me donner sur Vos revues; je suis impatient de les admirer de nouveau et serai bien heureux de pouvoir me retrouver въ должности адъютанта при Е. И. В. Цесаревичѣ, на вороной *Спекуляци*, — journée que je mets au nombre des plus heureuses de ma vie!

Vous me demandez, cher Constantin, quand je compte partir pour Moscou; je suppose que ce sera le $\frac{10}{22}$ Juillet.

Vous désirez Vous aboucher avec Novosiltzoff pour l'affaire du couronnement à Varsovie; veuillez-le faire et m'informer des résultats; je tiens beaucoup à ce que cela puisse se faire avec le moins de formes possibles et m'en remets à Vous sur tout le reste; pour une cérémonie religieuse il s'entend bien que c'est complètement impossible.

Voici une lettre de ma Mère, dont elle a voulu que je connaisse le contenu; je ne Vous dis rien, car mon opinion Vous aura été soumise par *Опочининъ*; elle n'a pas changé depuis.

J'ai fini l'inspection des troupes ici et, en totalité, j'ai été très satisfait; le duc de Raguse paraît aussi satisfait. Je vois par Votre lettre que *Курнатовскій* s'est cassé la jambe, quand et comment cela s'est-il fait? J'espère qu'il pourra servir cependant.

Michel part ce soir même pour Moscou; lundi prochain le corps de l'Impératrice va être transféré à la forteresse, et le 21 l'enterrement doit avoir lieu; encore des époques de douleur et de souvenirs pénibles!

Adieu, cher et excellent Constantin; je Vous embrasse de cœur et d'âme; conservez-moi bonté et amitié et croyez à celle de Votre tout dévouée frère et ami

NICOLAS.

Mettez-moi aux pieds de ma belle-sœur, pour son bienveillant souvenir; veuillez embrasser Paul et dire mille choses à *Курута*.

50.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, 14-го іюня 1826 года.

C'est *Opotchinine* que je charge de cette lettre, cher et excellent frère, et que je commence par Vous remercier pour celle que Vous m'avez écrite

en date du $\frac{16}{28}$ de ce mois et que j'ai reçu par un feldjäger. Je ne saurais assez Vous témoigner toute ma reconnaissance pour tout ce que Vous m'y dites, ainsi que pour la confiance, que Vous voulez bien avoir en moi; soyez persuadé, cher frère, que je n'en abuserai pas et que je m'efforcerai de la mériter par tous mes moyens; je Vous remercie, de même, pour tous les papiers que Vous m'avez envoyés au sujet des enquêtes et de la mise en jugement des coupables; il faut convenir que le rapport est un tissu d'horreurs, dont rien n'approche et, si jamais exemple était nécessaire, c'est bien le cas; toutes Vos dispositions et tout ce que Vous voulez bien me marquer à ce sujet est parfaitement conforme à mon opinion. Il est inouï, pourtant, comment est-ce que chose semblable a pu se couvrir si longtemps sans être découverte; une chose qui m'étonne et que je Vous soumetts, en toute confiance, c'est la conduite d'Orloff et comment est-ce qu'il a fait pour tirer son épingle du jeu et rester sans mise au jugement. La Русская Правда de Pestel est une véritable bouffonade, si la chose ne serait pas si sérieuse; je lui croyais plus de bon sens et d'esprit et il ne dénote qu'un fou et un brouhaha d'idées mal conçues et mal digérées, — c'est à hausser les épaules! Que le bon Dieu Vous assiste, cher frère, dans ces moments de sévérité, si nécessaire malheureusement.

Chez nous, grâce à Dieu, tout est parfaitement tranquille jusqu'à ce moment et tout marche d'après les principes donnés et comme par le passé. J'espère de Sa toute clémence, qu'Il daignera nous maintenir dans cet état de choses au futur.

Je suis parfaitement satisfait des troupes; elles sont plus belles que jamais et manifestent un zèle, un dévouement et une bonne volonté admirables et bien rassurantes à moins, dont je doute fort, qu'elles ne couvent dans le plus grand secret quelques projets et je me permettrai même de Vous assurer que Vous pouvez compter sur elles pour tout et à toute occasion. Quant aux détails je m'en rapporte à Opotchinine, qui a passé avec nous un mois entier et qui a été témoin oculaire de tout ce qui s'est fait dans tous les sens, veuillez-le questionner sur tout; il Vous porte un rapport de ma part, par lequel je demande Vos ordres sur ce que j'ai à faire, une fois notre commission d'enquête terminée et qui tire à sa fin.

Maman me met dans le plus grand embarras par ses instances sur ma venue à Pétersbourg; elle me fixe trois époques: 1) Votre fête, 2) celle de notre chère Alexandrine et 3) la sienne; elle me dit de plus qu'elle se rend à Pétersbourg pour Votre fête et Vous me marquez que Vous partez

pour Moscou le $\frac{10}{22}$ Juillet, tirez-moi d'embarras et marquez-moi les époques au juste; je voudrai bien que le tout soit promptement terminé chez nous dans cette triste affaire, avant la fin de laquelle je ne pourrai m'absenter du rayon de mes commandements, comme Vous ne Vous êtes pas absenté des environs de Pétersbourg; à ceci se joint notre petit appendice de l'affaire des pionniers de Lithuanie qui doit être une ramification du grand ensemble et qui m'a été apportée de la 2^{de} armée des bataillons N^o 6 et 7 par Igelstrom et Weguéline; jugez - Vous même si tout moment n'est pas de conséquence.

J'ai déjà rempli Vos ordres, quant au couronnement d'ici, et j'en ai parlé à Novossiltzoff qui s'est déjà mis en campagne et sous peu je Vous soumettrai ses idées, ainsi que les miennes, le tout arrangé d'après Vos idées. J'ai fait ma réponse à ma mère, qu'Opotchinine porte, ne sachant au juste où elle est, et qu'il lui fera parvenir et j'en reste là; les pensées et les opinions sont libres; ma franchise a pu déplaire et j'en suis bien peiné, et certainement mon intention n'était pas telle; au reste, je m'abstiens de rien énoncer de plus.

Vous daignez Vous intéresser au général Kournatovsky, qui a eu le malheur de se casser la jambe gauche, en sautant d'un wurscht, dont le timon s'était cassé, et le cas Vous a été marqué dans les *pronouncements* du jour dans le rapport de la garnison que je Vous envoie journellement; il va mieux pour le moment et est en guérison.

Veillez, cher frère, m'accorder une grâce pour le général Albrecht, qui est parti d'ici mourant et qui, grâce au soins du docteur Gräffe de Berlin, est en convalescence et qui doit aller, d'après ses ordres, aux eaux, pour se rétablir totalement, en lui envoyant 1.000 ducats en or, sans quoi il ne saurait rien entreprendre; il est digne de cette faveur.

Quant au général Richter, Opotchinine Vous en parlera; c'est un bien grand intrigant, c'est tout ce que je puis en dire et j'ajoute que j'en suis bien peiné, puisqu'il a des moyens; s'il voulait laisser de côté sa manière de faire, il serait un bien excellent officier et sous ce rapport j'en ai été très content toujours.

Veillez me mettre aux pieds de notre chère et excellente Alexandrine et me ressouvenir à elle, en lui disant que je l'aime de cœur et d'âme. Mes embrassements à Vos enfants. Kourouta et Paul sont à Vos pieds et Vous remercient pour Votre souvenir et s'y recommandent; je mets le porteur de cette lettre à Vos pieds, ainsi que son fils, en Vous suppliant de me le donner dans les curiassiers, d'après Votre promesse.

Conservez-moi Votre amitié, Votre souvenir et Votre confiance et comptez toujours sur le zèle, le dévouement et l'attachement à toute épreuve de Votre vieux frère et fidèle ami

CONSTANTIN.

P. S. Ma femme me charge, cher frère, de Vous remercier pour Votre souvenir et Vous embrasser de tout mon cœur; grâce à Dieu, sa santé est meilleure, mais il faut du temps, du calme et des soins pour son entier rétablissement.

51.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Царское Село, 23-го июня 1826 года.

Ваша чѣрная лѣтъа пар Опочининъ м'ѣтъ парвену лунди матин, чер и excellent Constantin, au moment où j'allais rendre les derniers devoirs à l'Impératrice Elisabeth. Recevez tous mes bien sincères remerciements, cher Constantin, pour tout ce que Votre lettre contenait d'amical pour moi et pour tout ce dont Опочининъ était verbalement chargé; puissiez-Vous Vous persuader de tout le bonheur que me fait éprouver chaque marque d'amitié et de souvenir de Votre part.

Je Vous suis bien reconnaissant pour la promesse que Vous me donnez de m'informer sous peu de ce que Vous croirez convenable pour l'affaire du couronnement à Varsovie; je suis enchanté que Vous trouviez, comme moi, que toute cérémonie religieuse est impossible et, je le répète, le moins il y aura de *farces*, le mieux cela vaudra pour moi.

Je suis charmé de ce que nous nous soyons rencontrés d'idée pour l'affaire des sujets Russes-Polonais; il n'y a pas moyen de faire autrement, que de les faire venir ici pour les juger au 1^{er} Département du Sénat. Quant à ceux qui étaient au service du Royaume, malgré leur *originité*, il faut qu'ils soient jugés là, où ils servaient. C'est donc entendu; et Vous n'avez qu'à les faire acheminer, comme Vous l'entendrez, droit ici, à la forteresse, en m'en informant tant que je suis ici, et, moi parti, le gouverneur militaire.

Maintenant je désire infiniment savoir ce que Vous croyez faire pour le jugement des Polonais, c'est-à-dire quelle forme de tribunal organiser? Comme je ne sais, si le cas est prévu par la constitution, je désire beaucoup que Vous me fassiez le plaisir d'y songer et de m'envoyer la chose tellement *mâ-*

chée, à ce que je puisse d'après décider la forme et organiser l'exécution dans les formes légales; je crois qu'il est essentiel d'y procéder avec le plus de formalité possible, tout en s'assurant de la marche de l'affaire; c'est le seul moyen de fermer la bouche à tous les partis, sans céder à aucun.

Tout ce qu'Опочининъ a pu me dire des troupes ne me surprend pas et je m'attends à les voir plus belles que jamais; j'ai arrangé tout ce que Vous avez désiré. Je Vous suis bien reconnaissant pour Буйвидъ et Глазенапъ; j'ai mis le premier à la 3^{me} division des grenadiers et le second, je le fais venir ici pour lui confier sous Чичеринъ les détachements d'instruction de toute la cavalerie, que je fais rassembler pour égaliser tout ce qui était différent dans les mêmes armes.

J'ai cru bien faire en faisant aller au camp les cadets et les nobles etc.; cette bonne habitude était perdue et les réunissant tous il y aura moyen de leur donner de l'émulation et de les relever un peu; j'espère que Vous ne m'en voudrez pas de l'avoir fait; je compte camper avec eux quand je pourrai aller à Красное Село, en un mot, les rapprocher de moi autant que possible.

Je suis à chercher par qui remplacer Кутузовъ; si Sabanéeff n'était pas mourant, ce serait bien lui que je croirais devoir choisir; après lui je ne vois que Демидовъ; c'est un homme parfaitement sûr, connaissant bien le service, très-exact et ayant tout juste assez de connaissance pour pouvoir diriger ces établissements. Si ce choix est aussi de Votre goût, veuillez me le dire; s'il ne l'est pas, veuillez avec Votre bonté et indulgence ordinaires me le dire aussi, cher Constantin.

La lettre de ma Mère Vous aura informé qu'à force de sollicitations j'ai obtenu de ma Mère de ne pas venir ici passer quelques trois semaines pour revenir à Moscou; enfin après bien des efforts et une grande répugnance, j'ai emporté sur elle.

Aussitôt l'affaire du jugement terminée et tout fini et rentré dans le calme, je me mets en route et j'espère, avec l'aide de Dieu, être pour le 22 Juillet à Moscou; ainsi donc Vous voilà au fait, autant que moi-même, de mes projets. Je ne Vous cache pas que je serai bien heureux de Vous voir; si la chose est impossible, je me résigne, puisqu'apparemment telle sera la volonté de Dieu.

Notre jugement avance, on est à classer les coupables et l'on m'assure finir dans huit ou dix jours.

Veuillez me mettre aux pieds de ma chère sœur et la remercier, bien tendrement, pour ses bontés pour moi; il me tarde bien, je Vous assure,

*

d'être près de Vous deux et de causer avec elle, à mon aise, sur le divan du coin. Mille tendres choses à Paul et à Kourouta.

Adieu, cher et excellent Constantin; je Vous embrasse de cœur et d'âme, étant, pour la vie, Votre fidèle et dévoué frère et ami

NICOLAS.

Faisant faire un uniforme d'officier du régiment de mon garçon pour lui, je Vous prie de vouloir bien m'envoyer un schako, une giberne, des épaulettes d'officier subalterne et les boutons; pardon de l'importunité.

52.

Цесаревичъ — Императору Николаю.

Варшава, 25-го іюня 1826 года.

Recevez, cher et excellent frère, mes félicitations et mes vœux les plus sincères à l'occasion de Votre anniversaire; que le bon Dieu daigne Vous conserver, Vous guider et Vous combler de ses bienfaits. Je me flatte de l'espoir que Vous ne doutez pas de la sincérité, de l'attachement et du dévouement à toute épreuve que je Vous porte et que Vous agréerez à ces titres mes vœux et mes félicitations. Nous avons fêté Votre fête au camp par des messes en grande tenue dans chaque division et célébrées à 5 heures du matin à cause des chaleurs étouffantes qui durent déjà depuis plus de 15 jours. Depuis 28 ans je n'ai vu un été plus magnifique et plus chaud; on ne respire facilement que tout au matin, ou bien tard le soir; les nuits il ne fait guère moins de 15 degrés de chaleur et parfois même 18 à 19; le jour à l'ombre pas moins de 26 à 27.

Nos occupations militaires vont leur train et j'en suis parfaitement content; nous avons eu trois exercices au commencement de la semaine, de très remarquables par la précision, la promptitude et l'ensemble de l'exécution; tous furent sans feu, afin de ne rien cacher par la fumée de ce qui se ferait; le lundi, il y avait sous les armes 20 bataillons et 60 pièces sur le terrain, le 3^{me} des chasseurs était de garde en ville et le 3^{me} de ligne montait la garde en ville, ce qui les a empêché de s'y trouver. Le mardi, les 7 bataillons et le 3^{me} des chasseurs avec 24 pièces et le mercredi, la division de la cavalerie avec ses 16 pièces.

Le comte L a assisté aux deux premiers exercices et les officiers Piémontais en ont fait de même aux deux derniers. Ces trois exercices auraient été dignes de Votre présence. Je Vous recommande, cher frère, l'am-

bassadeur de Sardaigne qui se rend à Pétersbourg et à Moscou auprès de Vous; l'ambassadeur est très bien et les quatre officiers Piémontais sont tout-à-fait à leur avantage; le plus dégourdi, c'est le capitaine d'artillerie et le plus vif, c'est celui de la cavalerie; le premier est un élève de l'école Polytechnique de France et ayant servi, avec elle, à la bataille de Paris. Le major a fait la guerre dans le 4^{me} régiment des gardes d'honneur; en un mot, ils m'ont beaucoup plu et ce sont des gaillards qui entendent leur partie.

Tout est parfaitement tranquille dans ce pays, grâce à Dieu, jusqu'à ce moment et j'espère qu'Il daignera nous conserver dans cet état de choses. Notre comité d'enquête continue ses recherches et je présume que sous peu nous viendrons aux conclusions. Le gouvernement Prussien vient de demander de faire venir ici ses détenus de Thorn au nombre de 3, pour des confrontations, avec le juge d'instruction Kr. . . ce que j'ai de suite admis, et nous les attendons d'un moment à l'autre. Voilà toutes nos nouvelles.

Ma femme Vous écrit elle-même; elle est un peu souffrante d'un gros rhume qui la fait tousser parfois et d'une grosse fluxion à la tête; j'espère pourtant que cela n'aura pas de suite et que sous peu elle sera tout-à-fait rétablie. Veuillez-me mettre aux pieds de notre chère et excellente Alexandrine et lui faire agréer mes vœux et félicitations à l'occasion de ce jour, en la priant de me conserver ses bontés et amitiés. Mes embrassements à Vos enfants, cher frère; le mien se met à Vos pieds et Vous supplie d'agréer ses plus respectueuses félicitations; daignez les agréer avec bonté et indulgence; ne m'oubliez pas, cher frère, conservez-moi Votre amitié et Votre confiance et comptez toujours sur le dévouement et l'attachement sans bornes, ainsi que sur le zèle de Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

53.

Императоръ Николай — Цесаревичу.

Елагинъ островъ, 14-го іюля 1826 года.

Le bon Dieu a permis, cher et excellent Constantin, que nous voyons a fin du terrible procès; hier l'exécution a eu lieu; cinq des plus coupables d'après la décision du tribunal suprême ont été pendus; le reste dégradé, cassé et condamné, à vie ou à des termes plus ou moins longs, au travaux forcés et à perpétuité. Que Dieu soit mille fois beni de nous avoir sauvés et qu'Il daigne faire en sorte que ni nous, ni nos petits enfants n'ayons plus de scènes pareilles. Tout s'est passé avec le plus grand calme, ordre et indignation.

Aujourd'hui à la même place, où le 14 le pauvre Miloradowitsch est tombé, nous avons servi un Te Deum et des prières funèbres pour lui et ceux qui ont péri ce jour; la garnison était sous les armes et il n'y a pas eu un spectateur, qui n'ait été vivement ému, en commençant par Votre serviteur. Que Dieu en soit encore mille et mille fois béni. N'allez pas croire cependant que je croie que l'on puisse s'endormir à cette heure; bien au contraire, je prêche à chacun de redoubler d'attention, pour éviter des esclandres ou des contre-coups, et il faut constamment avoir l'œil au guet.

Recevez tous mes sincères remerciements pour Votre aimable et gracieuse lettre du 25; Votre amitié fait toujours ma meilleure récompense; Vous savoir satisfait de Votre pauvre diable de frère est tout ce que je désirerais toujours; quelle autre consolation puis-je avoir!

Mes enfants sont partis depuis quelques jours et avec l'aide de Dieu je compte partir avec ma femme après demain matin, pour être le 21 au soir à Moscou.

J'attends avec impatience ce que Vous me direz du résultat de la commission de Novossiltzow pour me décider sur mon voyage chez Vous. Puis-je aussi apprendre bientôt que Vous avez fini Votre enquête; quand supposez-Vous, à peu près, que le tout peut finir?

Nous avons une nouvelle affaire diplomatique sur les bras, qui, par sa nature, est très difficile, très compliquée et incalculable par les suites; c'est l'histoire du Portugal. Петръ Ивановичъ a fait là une sottise qu'il est presque impossible de réparer et, d'honneur, je ne sais, comment cela finira.

Je n'ai pas de nouvelles d'Ackerman depuis l'affaire des Janissaires; je crains bien qu'ils ne deviennent moins traitables.

Adieu, cher et excellent Constantin, conservez bonté et amitié à celui qui est pour la vie, de cœur et d'âme, Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

Mes amitiés, je Vous prie, à Paul et à Kourouta.

54.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава 21-го іюля 1826 года.

Vos deux lettres, cher et excellent Nicolas, en date du 23 Juin et 14 Juillet, me sont exactement parvenues, la première, durant ma tournée des revues et la seconde, par le feldjäger, qui porte ma réponse; veuillez recevoir tous mes remerciements pour ces deux aimables et bonnes

lettres, où Vous me témoignez tant de confiance et que certainement je m'efforcerai de mériter et Vous prouver par les faits mêmes, que je n'en suis pas indigne; avant que de répondre à ce que Vous me demandez, laissez-moi Vous remercier du fond de mon cœur pour le premier mot d'ordre que Vous avez bien voulu donner au camp et où tous les trois mots étaient: Варшава, Константинъ, дружба; persuadez-Vous, cher frère, que je sens jusqu'au fond de mon cœur Votre attention et Votre procédé aimable.

Je ne Vous parle pas dans cette lettre de l'état des troupes que j'ai inspectés; mon rapport officiel Vous en instruira suffisamment, mais je ne puis qu'ajouter ici que depuis longtemps je n'ai été plus satisfait et plus content; quant à celles d'ici, c'est toujours la même chose et la même bonne volonté.

Maintenant je viens à Votre seconde lettre et je Vous félicite d'effusion de cœur d'avoir terminé Votre triste histoire d'enquête, de jugement et d'exécution. Votre manifeste final est un chef-d'œuvre dans ce genre et de plus de pensées, de raisonnement et de précision; c'est une ligne tracée pour l'avenir; veuille le bon Dieu qu'elle soit suivie par tous les démagogues, libéraux et perturbateurs, afin de rentrer dans l'ordre et le devoir, sans quoi il n'y a pas de salut, ni de sécurité.

Vous me demandez, cher frère, quand notre enquête sera terminée? C'est une question à laquelle il est difficile de répondre; on fait ce que l'on peut, on travaille journellement; mais poussant les choses à fond, il y a des questions à faire à des êtres absents, et pas plus tard qu'hier, on a envoyé des запросы dans les gouvernements; de plus, les Prussiens nous ont envoyé avec le commissaire de régence K . . . trois de leurs détenus, entre autre le ci-devant général Uminsky. Les confrontations se font et ils commencent à avouer ce qu'ils niaient dans le principe. Quant au jugement, j'ai donné ordre à Novossiltzoff de rédiger un mémoire à ce sujet, que je Vous enverrai de suite, dès qu'il sera prêt, puisqu'il y a des formes constitutionnelles à observer.

Quant à l'article du couronnement, je Vous envoie un mémoire à ce sujet, rédigé par Novossiltzoff, et ma remarque la-dessus; c'est un article de la charte qui peut être expliqué comme bon Vous semble; l'obligation du gouvernement existe et est positive, et, de plus, dans la capitale du royaume; mais à côté de cela, il est dit „d'après ce que nous établirons“; rien n'a été établi sur ce point par *nous*, c'est-à-dire, le législateur, qui est décédé sans avoir réglé l'article; maintenant si Vous voulez être ce *nous*, il dépend de Vous de faire d'après Vos idées; voilà ce que j'en pense; si Vous tenez à le faire, faites faire un mémoire à ce sujet d'après Vos idées et si Vous

le jugez à propos, daignez nous l'envoyer et nous Vous dirons notre avis; au reste, rien ne presse et cela peut être remis à un temps indéterminé.

Vous verrez de plus, cher frère, un rapport que je Vous envoie sur le sieur Чаадаевъ, où je Vous demande, si je dois le laisser partir, vu ses relations avec tous les criminels de chez nous.

Dès que notre enquête sera finie, tous les prévenus seront expédiés à Pétersbourg pour être jugés, et je ne garderai ici que les militaires et les indigènes du pays; je les adresserai au général Koutousoff, dans Votre absence, et si Vous y êtes — au général, Dibitsch d'après ce qu'il me mande; je suis bien peiné de voir que les corps de cadets n'aient pas eu Votre approbation; depuis 12 ans je n'y suis plus et n'ai pu surveiller cette partie; de mon temps, si Vous Vous souvenez, ils n'étaient pas mal dans le fameux camp de Peterhoff. Quant à remplacer le général Koutousoff par le général Démidoff, je n'ai rien contre; tous les deux sont de dignes et braves gens et, de plus, je les crois dévoués; mais en plaçant le général Démidoff, Vous Vous privez d'un excellent chef de corps et qui, je pense et crois, sont plus difficiles à trouver; au reste, je le répète, que je n'ai rien contre et Vous remercie encore pour la bonne et aimable confiance que Vous voulez bien me témoigner.

Veillez, cher frère, me mettre aux pieds de notre chère et excellente Alexandrine, ma bonne et gracieuse protectrice, que j'aime bien sincèrement du fond du cœur. Mes tendres embrassements à Vos enfants, dont j'entends de toute part les plus grands éloges. Mon gros garçon de cuirassier se met à Vos pieds, cher frère, et Vous offre ses respectueux remerciements pour Votre gracieux souvenir; hier il a été en parade pour l'enterrement du Prince-Lieutenant; c'est une perte irréparable et difficile, plus que l'on ne pense à remplacer. Je le regrette bien sincèrement. Vous verrez par mon rapport formel ce que j'ai cru devoir faire pour honorer sa mémoire durant ses funérailles. Faites-moi dire, si c'est bien ou mal?

Ne m'oubliez pas, cher frère; comptez toujours sur le sincère et tendre attachement que je Vous porte, ainsi que sur le zèle et dévouement et la fidélité que je Vous ai vouées pour toujours et avec lesquels je ne cesserai jamais d'être Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

P S. Ma femme me charge de Vous remercier pour Votre lettre et Votre souvenir; elle y a été bien sensible et touchée jusqu'au fond de son cœur; elle Vous est bien, bien reconnaissante; sa santé est passable, elle vient derechef d'être indisposée d'un refroidissement, pourtant cela va mieux. Kourouta est à Vos pieds pour Votre gracieux souvenir.

55.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Москва, 3-го августа 1826 года.

Vos chères lettres me rendent toujours bien heureux, cher et excellent Constantin; mais, s'il est possible, ce sentiment a été encore plus fort en lisant celle du $\frac{21}{2}$ ^{Juillet} _{Août}; Votre amitié, Vos bontés pour moi font tout le prix de mon existence, toute ma récompense; Vous savoir content et approuver mes démarches est tout, tout ce que je désire; puissais-je être assez heureux pour ne jamais voir le contraire!

Je m'en vais répondre à Votre lettre: j'ai lu avec grand intérêt ce que Vous me dites de Votre inspection, je ne doutais pas que Vous n'ayez lieu d'être satisfait de ces belles troupes. Le mémoire de Novossiltzoff *m'a bien étonné*; j'ai trouvé Vos remarques parfaitement justes et ne puis m'expliquer, comment il est possible qu'un homme d'esprit puisse *me* faire la proposition de faire le Quiroyo ou le Pépé sur la plaine de Wola! C'est par trop fort. Tout ce que Vous dites sur le choix du lieu et sur le mode d'expliquer l'article de la charte est complètement conforme à l'idée que je m'en fais; voici donc ce que je Vous propose: j'ai prêté d'avance le serment exigé par la loi; je l'ai fait spontanément et de bon gré, comme le meilleur gage de la sincérité de mes intentions envers les sujets Polonais, de l'Empereur et Roi; je me tiens donc quitte vis-à-vis d'eux, pour tout ce que l'article de la charte avait *de formes obligatoires* pour moi; quant au mode du couronnement, telle cérémonie que *bon me semble* aura force de loi; ainsi, si j'ordonne une diète extraordinaire et que je réitère le serment, déjà prêté par moi, à la nation, et que je le fasse *ensuite* suivre d'un Te Deum romain en actions de grâce, en plein champ pour éviter de le faire dans la cathédrale et pour pouvoir y faire assister les troupes, en voilà bien assez je le pense; si nous y ajoutons une entrée solennelle et les fêtes de rigueur en ville, il y en aura assez pour les badauds et bien assez pour moi, votre pauvre diable de frère. Voilà franchement ma pensée pour Vous que je Vous soumets; décidez d'après, comme Vous l'entendrez; en tout cas, je fais faire, dans ce sens, un projet de cérémonial que je Vous enverrai.

Nous sommes ici depuis dix jours; j'ai remis le couronnement à la fin du carême; la santé de ma femme, excessivement ébranlée depuis tout cet hiver, exige des soins particuliers et la plus parfaite uniformité d'existence

et de genre de vie; nous sommes à cet effet établis dans la maison de la comtesse Orloff, jouissant en plein de ce superbe local et *du balcon, que Vous n'aurez pas oublié peut-être!*

Ma femme Vous embrasse bien sincèrement pour Votre aimable souvenir et Vous est bien dévouée; que Dieu me la conserve et lui rende sa santé.

Je suis très content de Moscou et de son aspect physique et moral; j'en dirai de même des troupes, la garde est superbe; les grenadiers fort bien, ainsi que l'artillerie, les 18 bataillons du 5^{me} corps sont aussi assez bien, quoiqu'ils pourraient être mieux; la 1^e division des lanciers—de toute beauté, je puis dire étonnante, vu les progrès immenses qu'elle a faits. Hier j'ai vu un exercice de toute la cavalerie, formant 33 escadrons et ses 32 pièces, et pour un premier essai j'en ai été fort satisfait. Nos étrangers crient merveille, et je les prie de ne pas tant s'extasier jusqu'à ce qu'ils n'aient vu la garnison d'été de Varsovie. Marmont compare ces troupes à l'état de l'armée française au camp de Boulogne. A la revue mon petit drôle va au trot et au galop à la droite de la division de son régiment et s'en est bien tiré, au grand plaisir du papa et des spectateurs.

Veillez me mettre aux pieds de ma belle-sœur et lui dire, combien je la remercie de ce qu'elle daigne ne pas m'oublier et me traiter avec les mêmes bontés comme par le passé. Mille tendres choses à Paul. Vous verrez pas l'office de Dibitsch, que loin de blâmer Vos dispositions pour notre pauvre Prince-Lieutenant, j'ai cru devoir y faire ajouter une marque de plus de respect; c'est une perte irréparable et qui me peine beaucoup.

Adieu, cher et excellent Constantin, que Dieu Vous conserve, et Vous ne m'oubliez pas et conservez amitié et bonté à celui qui est pour la vie Votre tout dévoué frère et ami

NICOLAS.

Mille choses, je Vous prie, à Kourouta.

56.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, 30-го августа 1826 года.

Recevez, cher et excellent frère, ma plus entière et ma plus vive reconnaissance pour toute l'amitié que Vous avez bien voulu me témoigner lors de mon dernier séjour à Moscou auprès de Vous. Soyez sûr, cher frère, que je sais l'apprécier et que j'espère, avec l'aide de Dieu, n'en être

jamais indigne. Ces huit jours, passés auprès de Vous à Moscou, ne s'effaceront jamais de ma mémoire, ainsi que Votre amitié pour moi. Que le bon Dieu daigne répandre sur Vous tous ses bienfaits et ses bénédictions; je le Lui demande de cœur et d'âme et de pensée.

Me voilà rentré chez moi et heureux de me retrouver auprès de ma femme et peiné de Vous avoir tous quittés, prenez-le au pied de la lettre et tel que je le dis.

J'ai deux demandes à Vous faire et sur lesquelles il faut Votre décision:

1) La princesse Zaionchek me demande si elle ose publier dans les papiers publics la lettre dont Vous l'avez honorée après le décès de son mari, comme cela se fait chez nous; ne sachant Vos intentions là-dessus, j'attends Vos ordres pour la réponse que je dois lui faire.

2) Je croirais bien que le général de division comte Pototzky, le seul des quatre divisionnaires polonais qui n'a pas été gratifié à l'occasion du couronnement, soit fait Votre aide de camp général; au plus, il le mérite sous tous les rapports possibles, étant tout à fait bien; veuillez ne pas me faire attendre avec Votre réponse.

Etant arrivé ici hier au soir à 11 heures et n'étant pas sorti de la journée, vu que c'est le 30 Août, je n'ai rien vu; mais demain je me remets en besogne.

Mes hommages respectueux et sincères à notre chère Alexandrine; remerciez la pour toute sa bonté pour moi, dont je conserverai éternellement le souvenir dans mon cœur. Mes embrassements à Vos enfants. Ma femme et Paul sont très reconnaissants pour Vous et pour Votre souvenir, et moi je Vous dis que je Vous aime de tout mon cœur et de toute âme, étant pour la vie Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

57.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Москва, 5-го сентября 1826 года.

C'est moi, cher Constantin, qui aurais du être le premier à Vous exprimer tout le bonheur que Votre visite chez nous et Vos bontés particulières pour moi m'ont fait éprouver, quand dans ce moment même je reçois Votre chère et excellente lettre du ^{30 Août}_{11 Septembre}; mais Vous êtes trop bon et trop juste pour ne pas me pardonner; Vous avez été témoin de mon genre de vie et ce, qui s'est passé depuis, m'a encore plus gêné dans l'emploi de mon temps; mais tout cela ne sont que de mauvaises excuses vis-à-vis de Vous, dont

mon cœur sait apprécier les bontés; Votre amitié et Votre confiance sont pour moi un bien inappréciable et qui fait la tranquillité de ma vie; deviner Vos intentions et Vos désirs est et sera toujours un besoin pour moi, sachez-le, et pour toute occasion.

Je consens aux deux demandes que Vous m'avez faites, charmé surtout, si la nomination de Pototzky peut lui faire plaisir, l'estimant bien particulièrement.

Michel a fait choix des Lithuaniens et ils vont partir sous les ordres de l'officier major qui désire passer dans le corps. Les ordres sont donnés pour la division des hussards que Vous voulez bien prendre sous Votre égide, et je Vous en remercie sincèrement d'avance.

Depuis Votre départ, je n'ai pas signe de vie d'Yermoloff, et les nouvelles que j'ai de ce côté ne me parviennent que par des lettres particulières; ceci passe la permission, j'en attends avec impatience; du reste, rien de nouveau. Nous sommes âbimés de bals, etc, je serai content d'en voir la fin.

Ma femme Vous embrasse sincèrement pour toute l'amitié que Vous avez bien voulu lui témoigner, elle continue à gagner des forces, ce dont Dieu soit béni!

Nous avons eu une revue, à laquelle ma Mère a bien voulu assister et qui a été fort belle, le temps était magique et les troupes sont sorties de mille hommes plus fortes que lors de la première revue, le nombre des malades, ayant énormément diminué depuis tout ce temps. Le camp est levé depuis ce matin et il ne reste ici que la garde et les deux brigades des carabiniers pour tenir la garnison. Voilà toutes mes nouvelles.

Veillez me mettre aux pieds de ma belle-sœur; qu'elle daigne me conserver indulgence et amitié et croire à tout mon sincère attachement.

Adieu, cher et excellent Constantin, je Vous demande bonté, amitié, indulgence, bon avis et patience pour celui qui est de cœur et d'âme, et pour la vie, Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS

J'embrasse tendrement Paul, mille choses à Kourouta.

58.

Цесаревичъ — Императору Николаю.

Варшава, 6-го сентября 1826 года.

Je réexpédie, cher et excellent frère, le feldjäger, que Vous avez bien voulu me donner à mon départ de Moscou; j'ose Vous remettre un tas de

papiers de service, tant russes que polonais; veuillez y donner un petit moment d'attention particulière et qui se rapportent au budget, dans les deux articles mis au bas. Ils sont d'urgence et le comte Grabowsky Vous en parlera. Au reste, rien de nouveau chez nous, tout est comme par le passé. Après des exercices de division, dont j'ai été fort content, le camp a été levé hier par un temps magnifique et devant un monde de curieux. La troupe a été admirable et je suis au désespoir que Vous ne l'ayez pas vue, jamais elle ne fut plus belle et dans un état pareil.

Veillez, cher frère, me mettre aux pieds de l'Impératrice et lui dire que je l'aime de coeur et d'âme. Mes embrassements à Vos enfants. Ma femme se ressouvient à Vous, cher frère, et Paul est à Vos pieds.

Quant à moi, plein des souvenirs du séjour que j'ai fait auprès de Vous à Moscou et de l'amitié que Vous m'avez témoignée, permettez-moi de Vous réitérer toute ma reconnaissance qui ne finira qu'avec moi; elle est gravée dans mon coeur.

Conservez-moi Votre souvenir et comptez toujours sur la tendre et sincère amitié que je Vous ai vouée pour la vie, étant Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

59.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Москва, 15-го сентября 1826 года.

Recevez tous mes sincères remerciements, cher et excellent Constantin, pour Votre bonne et aimable lettre du $\frac{6}{18}$, que j'ai reçue il y a trois jours; Votre bonté et l'amitié que Vous m'y témoignez me comblent de bonheur; puissais-je Vous voir satisfait de moi, c'est tout ce que je puis désirer!

J'ai prêté la plus grande attention à tous les papiers d'office que Vous m'avez envoyés; les deux points au-dessous du budget m'ont engagé à demander au préalable l'avis de Lubetsky, n'ayant aucune donnée sur les fonds que nous aurons en disponibilité; sitôt que j'en saurai quelque chose je Vous le ferai savoir.

Votre note au sujet de la forme du jugement est si importante à mes yeux, surtout vu la chose par laquelle Vous la terminez, qu'elle me donne de l'inquiétude; il n'y a pas à balancer sur le choix de la forme, sitôt qu'il y a un danger si éminent, mais je regrette et regretterai toujours de ce que les circonstances soient telles à nous forcer de choisir ce mode, que

je ne puis m'empêcher moi-même de ne pas trouver tout à fait légal; surtout ayant donné chez nous *en Russie* l'exemple d'une procédure presque représentative, qui par là a prouvé à la face de l'univers entier, combien notre cause était simple, claire, sacrée; et en Pologne, dans un pays constitutionnel, dans la première circonstance où je pouvais prouver de la *confiance* à la nation, en la faisant elle-même juge de ceux de ses citoyens qui, ingrats envers leur Bienfaiteur, ont osé devancer ses intentions, en y joignant d'autres vues criminelles subversives et, en partie, la connaissance de ce qui se tramait dans l'autre partie de ses États contre sa personne sacrée, je serai forcé de nommer une cour presque incompétente pour faire justice des criminels d'État! Sera-ce un plus sur moyen de garantir le pays de tout mouvement et de fermer la bouche à ceux qui voudraient voir de l'injustice dans les peines à infliger aux coupables! Je n'ai ni connaissance du local, ni expérience, je parle donc purement en l'air et uniquement par le devoir de confiance absolu envers mon frère, mon meilleur ami; ainsi, cher Constantin, prenez-le pour ce que cela est, comme une confession de foi, et quant au reste, persuadez Vous que je ferai ce que Vous m'indiquerez comme nécessaire et indispensable. J'attends avec impatience le rapport de la commission, comme un résumé de tout l'affaire, dont je n'ai qu'une idée confuse et générale.

J'ai reçu enfin des nouvelles d'Yermoloff; les premières n'étaient qu'une suite de récits des raisons qui l'empêchaient de prendre l'offensive et de révoltes de possessions musulmanes, ainsi que la nouvelle donnée par Меньшиковъ, qu'il était gardé à vue à Eryvan; mais hier j'ai reçu la nouvelle qu'il était arrivé à nos avant postes, que le schah lui-même marchait contre nous et qu'enfin Paskéwitch avec à peu près 10.000 hommes marchait contre Abas-Myrza, pour délivrer les 6 malheureuses compagnies du 40^{me} des chasseurs enfermé à Шыма, si déjà elles n'ont pas succombées. Cette malheureuse affaire m'est insupportable comme un pénible hors-d'oeuvre.

Je compte partir d'ici pour revenir à Pétersbourg le $\frac{28 \text{ Septembre}}{9 \text{ Octobre}}$, je crois que ma mère se propose de nous suivre le $\frac{10}{22}$ Octobre. Je fais, ces jours-ci, une course avec Michel pour visiter la manufacture de Toula.

Vous avez eu l'extrême bonté d'envoyer à mon garçon les trois jolies gravures de trois brigades d'infanterie; elles lui ont fait un grand plaisir et le Papa Vous remercie de tout coeur pour cette bonté pour Père et Fils.

Ma femme me charge aussi de Vous dire mille choses tendres pour toute Votre amitié, dont Vous lui avez donné tant de preuves lors de Votre

séjour parmi nous, puissiez-Vous être sûr du bonheur qu'il a répandu parmi nous tous, et bien sûrement nous voudrions souvent Vous réjouir. Veuillez me mettre aux pieds de ma belle-soeur et la remercier pour son bienveillant souvenir, je tremble en entendant tout ce qu'elle fait pour suivre le jubilé. Dieu veuille qu'elle n'en fasse pas plus que ses forces ne lui permettent. Mille tendres choses à Paul. Adieu, cher et excellent Constantin; ne m'oubliez pas et aimez un peu celui qui est et sera pour la vie, de tout coeur et de toute âme, Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

Mes amitiés à Kourouta.

60.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Москва, 27-го сентября 1826 года.

Je profite du départ d'Oséroff, cher Constantin, pour Vous tracer ce peu de lignes.

Depuis ma dernière lettre, j'ai reçu des nouvelles plus satisfaisantes de Géorgie; nous avons eu des succès assez prononcés et Paskéwitch était en présence d'Abas-Myrza et supposait en venir dans peu aux mains avec lui; j'attends des nouvelles de l'issue du combat. *Меньшиковъ* qui est heureusement échappé, a pu enfin nous rendre compte de sa mission, elle sert à prouver à l'évidence que nous sommes redevables de toute cette cochonnerie à une intrigue de cour entre le favori du schah, protégé par Abas-Myrza et le ministre des affaires étrangères; le premier à la veille de perdre son poste, s'est tiré d'affaire en provoquant par un derviche une émeute religieuse contre nous; le mécontentement qui d'ailleurs régnait dans nos provinces frontières par les malversations et les mesures souffertes par le général Yermoloff, a sûrement offert une chance de plus aux premiers succès des Persans; dans ce moment ces peuplades non seulement rentrent dans le devoir, mais tournent même leurs armes contre les Persans, ce qui prouve, quels êtres nous possédons dans ces sujets là!

Mes nouvelles d'Akerman sont assez satisfaisantes, et sans être sûr du succès, je ne puis ne pas remarquer un changement extrême dans le langage des Turcs, hier a expiré le plus long terme de la cloture des négociations et j'attends dans six jours la nouvelle *décisive*. Dieu donne qu'elle nous épargne cette guerre qui serait un vrai fléau.

Je Vous ai fait envoyer trois fûsils et une carabine; le premier et le

dernier modèle confirmé par feu notre ange; il me paraît non seulement lourd et *неловокъ*, mais presque impossible à manier pour les hommes de la taille des trois quarts de notre armée, il m'a paru donc qu'il serait possible de rendre l'arme et plus courte, quant au canon, et plus légère supposant même que la portée ne fut pas aussi forte que celle de l'ancien modèle, 400 à 450 pas de *fort effet* me paraissent plus que suffisants, car cela même est beaucoup pour la vue de la pluralité des soldats; ce résultat a été atteint complètement par les deux nouveaux fusils, ainsi de ce côté le but est rempli; je les désire plus légers et j'espère y parvenir, sans peine, la longueur des bayonnettes est calculée telle à servir de complément à ce que l'on a diminué de la longueur du canon, ainsi l'arme reste bonne sous ce rapport; maintenant, veuillez, cher et excellent Constantin, avec Votre bonté et complaisance ordinaires m'en dire Votre avis; prenez toujours pour base, que tout cela sont des épreuves. La carabine est celle, par laquelle je suppose faire remplacer celles qui arment nos hussards; un mot aussi là-dessus je Vous prie.

Nous allons avec l'aide de Dieu, nous mettre en chemin le $\frac{30 \text{ Septembre}}{12 \text{ Octobre}}$ et je suppose être chez moi le $\frac{6}{18}$ et rentrer le $\frac{7}{19}$ à Pétersbourg. Ma Mère part le $\frac{8}{20}$. Rien de nouveau du reste; *Опочининъ* Vous dira ce qui en est du corps des cadets d'ici, qui est susceptible de devenir magnifique; il faut seulement quelqu'un qui puisse en *second* suppléer à ce qu'il manque en *premier* à *Ушаковъ*. Je trace un projet d'organisation. *Ушаковъ* y a fait ses remarques, en partie fort justes, et le résultat, j'espère, en sera bon; il faut essentiellement des officiers et une bonne paye aux maîtres, car les états actuels sont une dérision.

J'envie sincèrement Oséroff et Opotchinine d'aller Vous joindre, et Vous avoue franchement que je suis vivement peiné de ce que les circonstances me privent du bonheur d'être chez Vous! J'attends impatiemment des nouvelles de l'enquête pour voir cette besogne terminée.

Je baise tendrement les mains à ma belle-sœur, que Dieu nous la conserve et qu'elle veuille bien me conserver ses anciennes bontés. Veuillez embrasser Paul pour moi. Adieu, cher et excellent Constantin, je Vous embrasse de cœur et d'âme, étant pour la vie de cœur et d'âme Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

Ma femme Vous embrasse tendrement tous deux; mille choses, je Vous prie, à Kourouta.

61.

Цесаревичъ — Императору Николаю.

Варшава, 12-го октября 1826 года.

Je profite du départ du colonel Kavéline pour Vous offrir, cher et excellent frère, mes plus sincères remerciements pour Vos dernières trois lettres et dont les deux premières ne sont que des réponses aux miennes; la troisième me fut remise par Oséroff. Veuillez être persuadé, cher frère, du bonheur et du contentement que j'ai éprouvés à la lecture de ces lettres dans lesquelles Votre amitié et Votre confiance se manifestent, pour ainsi dire, à chaque ligne. Vous savez, cher frère, que mon cœur sait sentir et sait reconnaître ce que l'on fait pour moi; ainsi donc persuadez-Vous que toute ma vie sera consacrée à Vous prouver que je n'ai rien à cœur que de Vous être bon à quelque chose et que plus Vous me témoignerez de confiance et d'amitié et plus je ferai mon possible pour ne pas la compromettre et en être digne. Je n'ai rien à moi que je puisse Vous offrir comme tribut d'hommage, si non mon zèle et mon dévouement à toute épreuve. Ainsi soit-il.

Je viens à Vos lettres, cher et excellent frère. Grâce à Dieu, l'enquête est presque terminée et l'on s'occupe pour le moment de la rédaction du rapport et de l'historique de chacun des prévenus; ceci est assez long à faire et sera très volumineux. Quant au jugement et à sa composition, je n'ai qu'à baisser pavillon à ce que Vous dites à ce sujet dans Votre lettre; mais je me permettrai simplement de Vous représenter, qu'une composition à la manière de ce qui a été fait chez Vous, ne peut être fait chez nous sans enfreindre toutes les idées constitutionnelles, puisque l'on ne souffre pas des tribunaux spéciaux et celui de Pétersbourg en est un, puisqu'à côté du Sénat on y a fait entrer des membres nommés pour le moment et déjà tous les pays constitutionnels renient la compétence et la justice du tribunal de Pétersbourg et l'appellent une espèce de cour prévôtale; de plus, la manière de procéder leur paraît illégale; n'ayant pu se défendre publiquement, les coupables ou bien les prévenus ont été condamnés sans être, pour ainsi dire, entendus en public, ni défendus de même; dans les pays constitutionnels il faut des tribunaux fixes et des plaidoiries publiques; ceci a eu lieu ici, quoique militairement, lors de l'histoire de Lukasinsky; au reste, je Vous fais rédiger un mémoire sur cet objet qui, j'espère, pourra Vous être utile et Vous mettre parfaitement au fait de ce que l'on pourra faire pour rester autant que possible dans la voie légale.

Quant aux fusils, que Vous avez eu la bonté de m'envoyer, je les fais éprouver et je ne manquerai pas, dès que les expériences seront terminées, de Vous annoncer leur résultat et mon avis. Quant à la carabine des hussards, je l'approuve, mais j'y ajouterai que lors du dernier séjour de feu notre immortel Empereur ici, je lui en ai parlé et Lui m'a autorisé de faire recharger d'après un modèle tout pareil à ceux qu'a pour le moment le régiment de Grodno de la garde; mais étant parti pour l'étranger dans le temps, j'avais remis pour l'hiver passé toute cette confection; les évènements qui ont eu lieu durant son cours, m'en ont empêché et je n'attends que Vos ordres pour l'effectuer dans ce moment.

Le maréchal Marmont a passé par ici et s'y étant arrêté durant trois jours je lui ai offert: 1) une évolution de ligne d'infanterie de 20 bataillons et de 48 pièces de canon et 2) une évolution de ligne de cavalerie de 20 escadrons, 16 pièces et 4 chevaux congères; il en a semblé satisfait et a été des plus polis et des plus prévenants; c'était un vrai plaisir pour moi de lui présenter la troupe, puisqu'il s'y entend et connaît les peines et les soins que l'on y met; quant à moi, je dirai que les troupes se sont surpassées par la précision et l'ensemble ainsi que le détail.

Une fois les Français partis, le prince Charles de Prusse nous est arrivé; il a de même assisté à une parade ordinaire et aux évolutions de ligne tant d'infanterie que de cavalerie et ne pouvant s'arrêter plus de 48 heures,—ces dernières ont eu lieu le même jour, l'une après l'autre, ce qui nous a tenu à cheval passé 7 heures; le tout a été de même comme devant le maréchal Marmont; au reste, le colonel Kavéline, y ayant assisté, pourra Vous rendre un compte détaillé.

Maintenant nous sommes dans les horreurs des démissions, des congés et du recrutement; le tout jusqu'à ce moment va bien et tout à fait à mon gré; j'attends avec la plus grande impatience les hommes que Vous avez daigné destiner pour nous de Moscou, et dont jusqu'à présent je n'ai signe de vie, excepté les 7 hommes de modèle qui me sont arrivés avec le feldjäger.

Je suis extrêmement satisfait du général Richter; depuis son retour de l'étranger c'est un tout autre homme; est-ce grâce à son voyage, je l'ignore, mais il est tout zèle et tout ardent pour faire non seulement bien, mais faire plaisir. Veuillez, cher frère, agréer, avec bonté, la demande du général V..., qui, sérieusement malade, demande un secours pécuniaire de 5.000 roubles, il n'a pas le sol et je n'ai que des éloges à lui donner sous tous les rapports possibles.

Veuillez présenter mes hommages respectueux à notre chère Alexan-

drine, ma protectrice, et lui dire que je l'aime de tout cœur et de toute âme. Mes embrassements à Votre cher petit hussard, grenadier, cosaque, chasseur; de grâce ne lui faites pas trop faire. Les grâces reçoivent mes hommages et dites Vous que j'aime bien tendrement toute cette pacotille d'enfants.

Kourouta et Paul sont à Vos pieds et Vous offrent leurs respectueux hommages pour Votre gracieux souvenir; ils s'y recommandent pour l'avenir. Quant à Votre fidèle et vieux Constantin, il Vous assure de son attachement à toute épreuve, ainsi que de sa fidélité, avec lesquels il ne cessera d'être Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

P. S. Mes félicitations sincères avec tous nos succès en Géorgie et la fin des histoires d'Ackerman. Veuille le bon Dieu nous rendre à la paix et à la tranquillité.

62.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, 27-го октября 1826 года.

J'ai reçu, cher Constantin, l'aimable, gracieuse et excellente lettre, que Vous avez bien voulu m'adresser par Kavéline et avant tout veuillez recevoir mes bien sincères remerciements pour tout son contenu, que je sais vivement sentir et apprécier; mériter Votre amitié, Vous le savez, a été toujours mon désir ardent, et c'est tout ce que je désirerai toujours.

Depuis mon retour ici, je n'ai qu'à me louer de tout ce qui se passe, il paraît que tout est calme, mais la vigilance est de rigueur, pour ne pas se laisser imposer. J'ai retrouvé l'infanterie avec des progrès visibles, je n'en dirai pas autant de la cavalerie, où il y a beaucoup d'inégalité, mais j'espère, qu'avec Votre aide nous pourrons parvenir à mon but, car ce n'est pas du zèle dont je me plains, mais du savoir faire; j'ai chargé Michel de Vous écrire de mon désir. Les détachements de cavalerie de toutes les divisions de la 1^{re} et 2^{de} armées sont réunis; je les ai vus et ne puis que m'étonner que dans une même armée, sous les yeux d'un seul chef, il soit possible de laisser aller les choses à ce point de négligence et d'irrégularité; excepté les cuirassiers, qui sont passables, le reste est bien mauvais.

Michel Vous envoie ces jours-ci les modèles d'uniforme des hussards. Je suis charmé que le modèle de la carabine des lanciers ait Votre appro-

*

bation et Vous prie de Vous arranger à Votre guise pour le changement de celles du régiment de Grodno. Veuillez, s'il est possible, me renvoyer celle de modèle, pour la faire approuver et de suite faire travailler à fournir pareilles. Je suis curieux de connaître le résultat des épreuves sur les fusils.

Kavéline m'a parlé, en détail, de tout ce qu'il a vu et en est enchanté. Richter, arrivé depuis quelques jours, m'en a fourni aussi, qui m'ont bien intéressé. Je suis charmé qu'il se conduise maintenant de façon à réparer le passé.

Je cours les établissements et de Votre *permission* je mets le nez dans les corps de cadets; j'ai commencé par celui des orphelins militaires; j'ai trouvé un fort beau local, bien entendu passablement propre, mais beaucoup de désordre dans les dortoirs, prouvant de la manière la plus évidente, le défaut le plus complet de surveillance indispensable dans tout établissement d'éducation publique. Je l'ai dit et fait punir les coupables, pour *avertir* les autres par cet exemple salutaire, pour ne pas être dans le cas de répéter des scènes pareilles dans le reste des établissements. J'ai vu déjà une immense différence après une visite semblable au printemps dernier, avec Michel, au corps de la marine; c'était pitoyable, c'est charmant maintenant! Il est urgent que Koutouzoff, surchargé de besogne, puisse être remplacé par quelqu'un de confiance et Vous-Vous rappellerez que je Vous ai déjà proposé pour ce poste important le général Démidoff; j'ose Vous le proposer encore, persuadé qu'il le remplira parfaitement. Un mot de réponse là-dessus.

Je Vous ai renvoyé Votre projet d'organisation pour la première division des hussards confirmé. Voici quelques observations qui me sont venues en tête que je Vous sou mets. La moitié de l'année, les régiments, étant à 13 files, s'il arrive une guerre, les régiments seront bien faibles et au bout de quelques marches seront réduits à moins de 12 files! En attendant, la réserve est à pied; comment refaire vite, sans cadre monté, une réserve capable à porter les régiments au complet de 20 files? N'est-il pas préférable de tenir les régiments à 4 escadrons à 20 files et avec une réserve capable de porter, au besoin, le régiment à 6 escadrons à 20 files, fixées par l'ordonnance?

J'attends avec impatience le mémoire dont Vous me parlez; il s'entend bien qu'une forme de tribunal pareille à celle d'ici ne peut s'appliquer à la Pologne et c'est d'autant plus inutile, que le Sénat de Pologne est composé de sénateurs, pris dans tous les genres d'état de service; aussi je n'ai jamais eu en vue autre chose que de nous en tenir strictement à la teneur

de la loi; ici, où rien de tel n'existe, il fallait aller aussi légalement que possible et par conséquent ne rien inventer, mais suivre l'exemple des antécédents.

Les nouvelles de Géorgie sont bonnes; Paskévitsch est sur l'Araxe; les Persans se refont de leur défaite à quelques marches au delà et Yermoloff marche pour purger le Schirvan des gastes qui s'y trouvent. Nous sommes fort gênés par le manque de vivres.

Ma Mère est à Gatschina, parfaitement bien disposée pour moi, ce dont je bénis Dieu; elle compte rentrer le 2 Novembre.

Veillez être mon interprète près de ma belle-sœur et lui exprimer tout le bonheur, dont sa divine lettre m'a rempli; puisse-t-elle croire au dévouement tendre et inviolable que je lui ai voué. Que Dieu nous la conserve.

Adieu, cher et excellent Constantin, que Dieu Vous bénisse et me conserve Votre amitié, je Vous embrasse de cœur et d'âme, étant pour la vie Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

Ma femme Vous remercie bien sincèrement pour Votre aimable souvenir, ainsi que mon garçon. Mille choses, je Vous prie, à Paul et à Kourouta.

63.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, 5-го ноября 1826 года.

C'est par l'estafette, arrivée hier, que j'ai eu le bonheur de recevoir Votre bonne et amicale lettre en date du 27 Octobre dernier, cher et excellent frère, pour laquelle je m'empresse de Vous offrir le tribut de toute ma plus sincère et plus cordiale reconnaissance; persuadez-Vous, cher frère, que je ne désire rien tant au monde que de Vous savoir content et satisfait et si je puis, en quoique ce soit, y contribuer, il n'y a, ni zèle, ni dévouement que je n'emploierai pour y parvenir; en un mot, Vous pouvez compter constamment et hardiment sur Votre vieux frère, который не выдасть; ainsi soit-il.

Maintenant je viens au contenu de Votre lettre; les effets d'équipement que Vous désirez avoir et dont Michel m'a fait tenir la note, dès qu'ils seront prêts, Vous seront de suite envoyés par exprès, trop heureux que, dans notre éloignement, Vous daigniez trouver quelque chose, chez nous,

qui Vous plaise. Quant à l'envoi d'un officier-major à Pétersbourg, je suis dans la cruelle et pénible urgence de ne pouvoir satisfaire à ce que Vous désirez, puisque tous les officiers-majors, sur qui je pouvais compter avec certitude, ont reçu des régiments ou ont passé généraux; ceux qui me restent sont trop jeunes, et preuve de cela, que le colonel M..., devenu général, a été remplacé par le colonel Filimonoff, du même régiment, et non par un des officiers-majors d'ici. Vous envoyer un au hasard, ne serait pas, je crois, remplir Votre but et faire ce que Vous désirez; ceux que j'ai ici, deviendront bons avec du temps et de l'expérience; ils sont sous la surveillance la plus stricte; mais pour le moment je ne puis avoir la certitude qu'en montrant à Pétersbourg ce qu'ils savent, qu'ils ne se compromettent, et moi avec, qui les aura envoyés et fait choix d'eux.

Je suis bien content de l'ordre que Vous avez retrouvé à Pétersbourg, à Votre retour de Moscou. J'espère dans le bon Dieu et dans Sa justice que tout marchera dans l'ordre et le calme, pourtant la surveillance est plus nécessaire que jamais et de toute urgence; Vous ne pouvez mieux faire, cher frère, que de voir tout par Vous-même, si le temps Vous le permet, et une sévérité, déployée dans le commencement, évite un mal qui peut se propager et est un avis, donné aux autres pour être plus vigilants. Je suis fâché que le cas se soit présenté chez les orphelins militaires, mais ils n'ont que ce qu'ils méritent. Quant au général Démidoff et mon avis là-dessus pour lui faire remplacer le général Koutouzoff, je ne puis rien statuer d'aussi loin; l'un et l'autre sont de braves, dignes et honnêtes gens et des serviteurs fidèles. Les occupations du général-gouverneur d'une capitale—résidence sont, certainement, un empêchement à ce que tout le temps du général Koutouzoff soit employé au gouvernement des instituts militaires, lorsque le général Démidoff, n'ayant rien à faire, à ce que je crois du moins, pourra plus strictement surveiller cette branche intéressante du service militaire.

Quant aux fusils et carabines, je Vous les renvoie par la présente estafette, en Vous priant de me renvoyer la carabine qui m'appartient. Toutes ces armes sont accompagnées des mémoires du général Bontems; puissent-ils Vous satisfaire! Quant à la réorganisation de la division des hussards, que Vous m'avez renvoyée, je me permets de relever les doutes que Vous voulez bien manifester. Une guerre ne Vous tombe pas sur les bras tout d'un coup, alors l'ordre d'être au complet doit être donné; d'après ce qui est chez nous, l'artillerie est dans le même cas; elle n'a que 8 pièces attelées et huit caissons, lorsqu'il lui faut 12 pièces et 24 caissons, sans compter le reste des voitures; de plus, le train des équipages est aussi à atteler,

sans lequel on ne peut bouger. Si l'un a le temps d'être fait, l'autre le sera de même; en temps de guerre la réserve à pied doit être montée et fournie deux fois par an, en demi escadron à cheval de complètement; un escadron de réserve dans un régiment, depuis du moins 26 ans, que je sers dans la cavalerie, n'a jamais rien produit d'autre qu'une запасная команда, sur laquelle on tire les ouvriers, musiciens, etc., etc. Pour avoir 13 files toujours présentes, il faut nécessairement en avoir 14, et pour en avoir 15, il faut en avoir 16; chez moi tout est monté sur ce pied en Lithuanie et en Pologne et cela va bien et tout le monde est content et ne se plaint pas.

Notre enquête est finie; le rapport va être lu et discuté et les catégories formées, après quoi j'aurai l'honneur de Vous le soumettre avec le mémoire en question. Grâce à Dieu, tout est parfaitement tranquille chez nous et j'ose espérer de Sa toute clémence que cela restera de même; le recrutement est fini et a été plus beau que par le passé; il y a déjà des individus qui sont dans les rangs; le service va bien et j'en suis content.

Ma femme, Kourouta et Paul sont tous reconnaissants pour Votre gracieux souvenir et s'y recommandent pour l'avenir. La santé de ma femme est assez bonne; elle a un rhume chronique, dont elle ne peut se débarrasser, malgré toutes les peines et soins possibles. Je me porte, grâce à Dieu, très bien. Mes hommages respectueux et tout mon dévouement à ma chère et excellente protectrice, à notre chère Alexandrine. Mes embrassements à Vos enfants et dites Vous, cher frère, que Vous n'avez d'être au monde qui Vous soit plus dévoué et plus attaché que ne l'est Votre vieux et fidèle frère Constantin. Que le bon Dieu Vous conserve et Vous maintienne dans Sa sainte et digne garde. Tout à Vous de cœur et d'âme

CONSTANTIN.

64.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, 25-го ноября 1826 года.

Il y a longtemps que j'aurai du Vous remercier, cher et excellent Constantin, pour Votre bonne et aimable lettre du $\frac{5}{17}$, mais ayant beaucoup à Vous dire et le temps me manquant, je l'ai toujours remis jusqu'à ce moment opportun, où je pouvais le faire à mon aise.

Ma Mère étant absente à Pavlovsky pour échapper pendant ces tristes jours à l'horreur du local, j'ai plus de loisir et me voilà donc à Vous

écrire. Au moment, où je Vous écris, il y a juste un an, que j'appris par le malheureux Miloradowitsch la première nouvelle du danger éminent de notre Ange, que je demandais à Dieu de me soutenir dans cette horrible épreuve, et que je passais la nuit dans l'antichambre de ma Mère, dans des angoisses, que je ne compare qu'à celles de la mort. Quelle nuit, grand Dieu! Quel lendemain et quel terrible surlendemain! Je me demande souvent, comment il est possible que nous ayons résisté à tout cela et que Dieu, dans Sa miséricorde, a daigné sauver ma Mère. A la veille des journées d'un souvenir tout aussi pénible, mais plus solennelles pour moi, je viens implorer Vos bénédictions, comme à celui qu'il m'est et me sera toujours permis de regarder, en moi-même, comme mon Maître, comme celui qui remplace, pour moi, mon adorable bienfaiteur, comme celui, auquel j'ai dévoué toute mon existence; conservez-moi indulgence avant tout, bonté, confiance, amitié, si j'en suis digne, et dites Vous bien, que ma vie entière est consacrée à justifier Votre confiance, devant Dieu, devant Vous, devant les hommes, devant moi-même— et que Dieu me soit en aide!

Maintenant que j'ai le cœur libre, je puis parler d'autres choses; avant tout voici plusieurs choses, trouvées dans le cabinet de notre Ange et que je Vous transmets:

- 1) de Vos lettres à l'Ange;
- 2) un список d'officiers du régiment Ismailovski de l'année 1799;
- 3) le cérémonial d'entrée au château Michel;
- 4) un mémoire au crayon et copié de l'Impératrice Catherine;
- 5) les mémoires, dont je Vous ai parlé et dont Курakinъ a fait tirer en partie copie;
- 6) une lettre de l'Impératrice Elisabeth, qu'il faut brûler, *ce dont je Vous charge*; le contenu est tellement extraordinaire, que j'ai cru devoir Vous le faire connaître, comme au chef de la famille; ce papier s'est trouvé pêle-mêle avec des papiers d'office etc., ce que Galitzine et moi avons appelé *terme technique: лануа*; Vous me direz ce que Vous en pensez. L'examen des papiers tire à sa fin, il n'y a plus que trois paquets, tirés de la dernière des valises énormes, déposées au grand cabinet. Quand Vous aurez assez des papiers de l'Impératrice Catherine, veuillez - me les renvoyer par *courrier*.

J'ai reçu par le conseil d'administration du Royaume un rapport de ce qui s'est passé avec le clerc au sermon et à l'école de Kalisch, et Vous suis sincèrement obligé d'avoir parlé ferme; il ne faut rien négliger de pareil, tout innocent, que l'on veuille, peut être, faire paraître l'objet; en telle matière, il n'y a, selon moi, dans notre siècle, *rien* d'innocent.

Bien obligé pour le renvoi des armes et le mémoire; Michel vous restituera la carabine, je consens volontiers à la raccourcir; mais j'avoue mieux aimer les crosses, qui me paraissent plus commodes à mettre en joue. On travaille à un nouveau modèle.

J'en viens à un objet plus important, savoir: l'état des finances; sans être aux abois, nous sommes *mal*, et Vous pouvez m'en croire; nous avons une guerre sur les bras, elle ne coûte pas beaucoup encore, mais on ne peut répondre ni de sa durée, ni des pertes qu'elle peut nous faire éprouver, tant 1) en *hommes* qu'en 2) *argent*; le second objet ne peut être rempli par de nouveaux impôts, dans un pays comme le nôtre, obéré sans cela, et éprouvant fortement des déléicits dans les perceptions. Il faut donc *épargner*, d'où? est la *question*; à force de tourner et retourner et grâce à *l'incomplet* de l'armée, elle peut être portée en tout à 8 ou 9 millions.

Le premier point, tout aisé qu'il paraît l'être, présente cependant de graves inconvénients, d'abord par la saison qui est défavorable et surtout par l'effet préjudiciable qu'il produit sur la rentrée des impôts, déjà lourde et inexacte; il faut donc se décider: 1) de remplacer le recrutement jusqu'à l'automne prochain par la réduction du 4^{me} corps, excepté la 10^{me} division, aux ordres de Michel, *en cadres*, pour compléter les 3 bataillons de la 20^{me} division et porter le 1^{er}, 2^{de} et 3^{me} corps à un effectif d'environ 900 hommes par bataillon; 2) de faire une nouvelle épargne, en réduisant le 2, 3 hussards, 1, 2, 3 et 4 dragons, 1 et 2 chasseurs à 4 escadrons à 20 files et la 3^{me} division de ces régiments à un cadre de 40 files par escadron. Ce même mode appliqué à la garde nous fait une énorme économie et remplit toutes les vacances d'officiers. N'allez pas m'accuser de précipitation; je Vous assure que nous y avons pensé de toute façon et que c'est le seul mode qui puisse conserver l'organisation actuelle des régiments, à 6 escadrons, intacte, tout en réduisant les régiments et n'abolissant que le *запасный*.

Voici une espèce de justification que de ma part tout a été fait pour hâter l'expédition du complètement de la garde chez Vous; Vous y verrez une nouvelle preuve de la lenteur et de l'inexactitude, que je combats sans pouvoir la vaincre encore.

Depuis ma dernière, j'ai visité le 1^{er} et le 2^d corps et les nobles; j'ai trouvé le 1^{er} corps assez bien, mais pas l'air de santé, ni tournure militaire que j'ai trouvées au 2^d corps. Il y a aussi beaucoup plus de monde, que la maison ne peut et ne doit en contenir, cinq lits l'un près de l'autre! Le régiment noble — assez bien, il me paraît en partie répondre à son but. Michel va s'occuper de classer les jeunes gens de façon à ne pas souf-

frir une recrue de 14 ans près d'un homme de 20 ans passés; le local Vous est connu, il n'a pas embelli depuis. Il est urgent de refaire l'état des corps de cadets et surtout de revoir l'état des corps dans leur organisation de surveillance et de service près des enfants, qui ne peuvent rester sur le pied actuel, si nous voulons obtenir un bon résultat; je m'en vais le faire tant que je puis moi-même.

J'ai été malade pendant 24 heures d'une forte fièvre; un émétique et le sommeil, comme à mon ordinaire, m'en ont débarrassé et j'ai repris mon service habituel. Mes deux aînées sont aussi à l'hôpital, mais sont mieux.

Je vois toujours avec un vrai chagrin, dans Vos lettres à ma Mère, que ma chère et excellente belle-sœur souffre de la tête et de rhumes si violents. Je prie Dieu tous les jours du fond de mon cœur qu'Il lui rende la santé et nous la conserve pour notre bonheur commun; veuillez lui baiser bien tendrement les mains et me recommander à la continuation de ses bontés. Adieu, cher et excellent Constantin; que Dieu Vous bénisse et Vous conserve; conservez-moi toujours un peu de pitié et d'amitié et croyez au dévouement inviolable de Votre fidèle frère et ami

NICOLAS.

Mille choses à Paul et à Курюта.

Si Опочинниъ est près de Vous, mes hommages au домашній *confident*, titre *nouveau*, *applicable* et *mérité*, nouvellement *trouvé* et *accordé*.

65.

Цесаревичъ — Императору Николаю.

Варшава, 6-го декабря 1826 года.

Je commence la journée et ma lettre, cher et excellent frère, par Vous offrir mes plus sincères félicitations, à l'occasion de Votre fête, ainsi que mes vœux les plus ardents pour Votre conservation, Votre bonheur, Votre prospérité, Votre gloire et Votre contentement parfait. Soyez heureux autant que mon cœur, qui Vous chérit, Vous le désire et certainement rien ne Vous manquera. Mes prières les plus ardentes sont adressées avec plénitude de cœur au bon Dieu, afin qu'Il daigne dans Sa clémence les exaucer. Je me flatte de l'espoir, cher frère, que Vous voudrez bien agréer avec amitié ces vœux qui Vous sont offerts avec la plus grande affection et qui partent du cœur.

J'ai exactement reçu par le feldjäger Zavitaeff Votre bonne et chère lettre en date du 25 du mois passé, cher et excellent frère; recevez en toute ma reconnaissance, la plus sentie et la plus sincère, et si je ne Vous aimais pas autant que je l'ai toujours fait, Votre lettre aurait produit cet effet; il n'est pas possible de la lire sans un sentiment d'émotion, depuis la première ligne jusqu'à la dernière; j'en ai béni le bon Dieu, je L'en ai remercié et je L'ai prié qu'Il m'accorde encore la possibilité de Vous servir et de Vous être utile sur mes vieux jours, dont les jeunes ont été consécutivement employés, durant 31 ans, passés au service de deux maîtres, avec fidélité, zèle et dévouement; les mêmes sentiments Vous sont offerts, cher frère, avec plénitude de coeur; puissent mes forces physiques être les mêmes que par le passé, pour y réussir complètement; de plus, comptez toujours sur moi, et, certainement, n'ayant aucune arrière-pensée, aucun désir quelconque, mon intérêt personnel, s'il pouvait entrer en ligne de compte et si je n'étais inspiré par des sentiments plus élevés, me ferait toujours agir d'après la fidélité, le devoir, l'attachement et le dévouement sincère qui m'ont constamment animés pour mes maîtres et m'animeront jusqu'à la fin de mes jours. Ainsi soit-il.

Je Vous remercie, cher et excellent frère, pour tous les papiers que Vous avez bien voulu m'envoyer; il y en a de bien intéressants, mais il faut du temps pour les lire. Je Vous renvoie ci-près les notes au crayon de feu l'Impératrice Catherine, dont j'ai gardé la copie, présumant que telle est Votre intention et n'ayant rien trouvé de ce qui peut compromettre sa mémoire; si je me suis trompé—un mot de Votre part et la copie Vous est restituée.

La lettre de l'Impératrice Elisabeth est inconcevable, je n'y entends plus rien; c'est d'un romanesque, d'un schwärmerisch tout à fait particulier; d'après Vos ordres je l'ai gardée pour la brûler; vraiment je n'y entends rien, connaissant, comme moi, leur situation réciproque et individuelle de mari à femme.

Les autres papiers de l'Impératrice Catherine Vous seront renvoyés par courrier, comme Vous le désirez.

Quant à ce qui se passe ici dans le royaume tant avec les écoles et les sermons du jubilé, il semble que cela s'est apaisé et n'a eu lieu qu'à Kalisch, et avec le clerc dans ce premier de Kalisch; l'esprit d'opposition a été toujours très prononcé contre le gouvernement et soutenu par un dizaine de familles très influentes, pourtant il s'apaise, la majeure partie voyant que les meneurs ne sont que des brouillons; cet esprit s'est propagé dans les écoles et y a germé, j'espère que quelques exemples y met-

tront de l'ordre, puisque, malheureusement, il faut en venir à ces extrémités; quant au clerc, c'est un cas fortuit, mais mauvais en soi-même, puisqu'il est la suite du rétablissement, par ordre du ministre des cultes et d'autorité privée, d'un ordre monastique, nommé *Benoits*, qui ont été renvoyés d'ici par ordre du Roi de Saxe, puisque d'après ce que l'on en sait, ils doivent être des jésuites masqués pour propager leurs dogmes. J'en ai déjà parlé à qui de droit.

J'attends le renvoi des carabines pour faire rechanger celles des husards d'ici, d'après le modèle, approuvé par Vous.

Quant à la diminution et la réforme des escadrons dans la cavalerie et des bataillons en cadres, je n'ai rien à repliquer, si la nécessité est majeure, mais je Vous supplie de me permettre de rester à mon opinion, énoncée antérieurement sur cet article. J'espère Vous prouver par la 1^{re} division des hulans, que Vous avez daigné confier à mes soins, ainsi que par celle des hulans de Lithuanie, que mes idées n'étaient pas fausses; au reste, je le répète que, si le cas est urgent, il faut venir à cette extrémité; mon opinion est toujours subordonnée à la volonté de celui à qui j'obéis et j'agirai certes, comme si je n'en avais aucune et si elle eut été la mienne; quant en moi-même, je ne la changerai pas, c'est la seule liberté que je m'accorde.

Je suis bien sensible à ce que Vous voulez bien me dire au sujet du corps des cadets et j'espère que l'œil du maître et la surveillance de Michel rectifieront les erreurs qui s'y sont introduites; pour ma justification je dirai que je suis réellement absent depuis 1812.

J'ai lu avec la plus vive peine que Vous avez été souffrant et que Vous avez eu recours à l'émétique; le remède est violent, il fut jadis de mon goût, comme très expéditif, et certes je m'en suis toujours bien trouvé; pourtant un conseil d'ami que je me permets de Vous donner, c'est de ne pas en user souvent et cela à tout propos; j'espère que, pour le moment, tout est passé et en ordre, ainsi que la santé des petites, que Vous me mandez être incommodées. Que le bon Dieu Vous conserve tous, tant que Vous êtes. Mes hommages très humbles à notre chère Alexandrine et dites lui que je suis bien heureux d'apprendre que les gants lui ont fait plaisir. Ma femme Vous écrit elle-même; grâce à Dieu, elle est assez bien, excepté toujours ses maux de tête qui la font terriblement souffrir et cela pas plus tard qu'hier au soir.

Kourouta, Opotchimine et Paul se mettent très humblement à Vos pieds et me chargent de Vous remercier pour Votre gracieux souvenir, en Vous félicitant à l'occasion de Votre fête. Opotchimine devait déjà partir il y a

de cela 10 jours; mais sa femme ayant été malade, il a dû remettre son voyage jusqu'à son entier rétablissement; il compte l'entreprendre dans deux jours.

Mes embrassements à Vos enfants, cher frère, et soyez sûr que personne dans le monde ne Vous chérit plus que moi. Je Vous réitère à la fin de cette lettre, cher frère, toute ma reconnaissance pour la Vôtre et pour ce que Vous m'y dites, ainsi que les assurances de la plus tendre, de la plus sincère et de la plus inviolable amitié, avec laquelle je ne cesserai d'être Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

66.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, 31-го декабря 1826 года.

Veillez me permettre, cher et excellent frère, de Vous offrir mes vœux les plus ardents et les plus sincères, ainsi que mes félicitations, à l'occasion du renouvellement de l'année. Puissiez-Vous être aussi heureux que je Vous le désire, et certainement rien au monde ne Vous manquera sous tous les rapports et sous tous les points de vue possibles. Je me flatte de l'espoir qu'entre tous les vœux qui Vous seront offerts de toute part à cette occasion, Vous daignerez ne pas rebuter les miens, puisqu'ils sont aussi vrais que sincères et surtout tout à fait désintéressés. Que le bon Dieu daigne Vous conserver en parfaite santé, ainsi que notre chère et excellente Alexandrine et Vos enfants; qu'Il daigne aussi Vous prêter son appui, dans tout ce qui Vous dirige, toujours dans et pour le bien. Conservez-moi Votre amitié et Votre confiance, que je m'efforcerais de mériter toujours par le zèle et le dévouement à Votre service et à Votre personne. Mes anciens services à feu mes deux Empereurs Vous sont garantie de moi pour l'avenir, puissent-ils Vous être agréable et sincères; dites-le moi sans façon et Vous serez débarrassé de ma personne de suite et sans me le faire répéter. N'oubliez pas parfois un frère qui Vous chérit de cœur et d'âme et est tout à jamais Votre fidèle et sincère ami

CONSTANTIN.

67.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, 8-го января 1827 года.

Veillez recevoir tous mes vœux bien sincères, cher et excellent Constantin, pour le renouvellement de l'année; puisse-t-elle nous conserver tous ceux qui nous sont chers; puissai-je mériter toujours Votre bonté, Votre indulgence et me rendre digne de Votre confiance; tel a été toujours et tel sera toute ma vie mon vœu le plus cher.

En terminant l'année 1826, permettez-moi que je dépose devant Vous l'expression de mon éternelle reconnaissance pour toutes les preuves multipliées que Vous m'avez données de Votre bonté et de Votre indulgence; Votre lettre du 6^e Décembre m'en a été une preuve récente encore. Cette chère lettre m'a ému plus que jamais, je ne saurai Vous l'exprimer; peut-on être aussi bon, aussi indulgent que Vous l'êtes pour moi! Dieu m'est à témoin que mon unique vœu est de pouvoir Vous prouver combien je désire mériter cette confiance.

Si Vous pouvez peut-être Vous rappeler la lettre que Vous m'écrivîtes à la même époque l'année passée, Vous Vous souviendrez des directions que Vous me donnâtes et que j'ai tâché de suivre scrupuleusement.

L'année révolue a été des plus pénibles et Dieu nous a bénis de manière à voir tout conservé comme notre ange nous l'avait légué. Tout marche et, peut-être, pourrai-je dire, avec plus de vigueur qu'au commencement. Nos affaires à l'extérieur vont bien, malgré la difficulté du moment; heureusement nous sommes placés de façon à pouvoir être indépendants de fait et d'opinion; j'ai tâché en cela de tenir le milieu entre une marche silencieuse et celle, où, sans nous compromettre, notre opinion dite fermement peut être utile. Dieu nous a évidemment bénis jusqu'ici, comptons sur lui avec confiance et fermeté.

Votre lettre du 31 m'est parvenue hier soir. Recevez en tous mes remerciements, cher Constantin; je ne Vous cacherais cependant pas que j'y ai trouvé des expressions qui m'ont fait peine. Peut-il être question entre Vous et moi de mécontentement? Vous qui me traitez avec cette bonté constante qui me confond et que je ne sais par quoi mériter! Ai-je donc fait quelque chose qui ait pu me rendre assez malheureux de pouvoir Vous faire croire à quelque chose de pareil? Si ce n'est, comme j'ose l'espérer, qu'une expression que Vous aura échappée par trop *d'intention d'ami-*

tié, sachez qu'elle m'a rendu bien malheureux et qu'elle détruit cette illusion, qui, seule, me rend mon rôle supportable, illusion dans laquelle je me figure que Vous et moi nous servons tous deux encore *notre ange*; qu'il en soit devant les autres comme Vous le voulez, — entre nous cela ne peut et ne doit être autre chose. Ainsi, au nom de Dieu, épargnez moi une autre fois, et, si j'ai le malheur de faire quelque chose, [sûrement innocemment, mais qui soit mal interprété par Vous, de grâce, dites le moi tout franchement; j'y répondrai aussi franchement que je suis habitué de le faire toujours vis-à-vis de Vous.

Il se passe, depuis quelque temps, tant de choses qu'il m'est impossible de toucher tous les sujets qui mériteraient de l'être et je me borne à Vous prier de me dire, si notre manière de faire vis-à-vis de l'Angleterre, tant à l'égard du Portugal que de l'histoire des Grecs, a Votre approbation? Il me paraît que c'est là la seule chose que nous ayons à faire.

D'après mes dernières nouvelles de Vienne, il paraît qu'il y court des idées de congrès, chose que je voudrai bien éviter sous tous les rapports. Depuis l'infâme et plus que fou discours de Canning, il paraît que des craintes nouvelles viennent troubler Metternich et l'on veut combiner des mesures nouvelles pour conjurer l'orage que l'on croit voir s'élever en Europe; c'est dire que l'on croit les traités existants de nulle valeur, ou tombés en désuétude. Je crois, au contraire, que, si le malheur arriverait, ceux qui jusqu'ici ont décrié la Sainte Alliance viendraient se rallier à elle, comme à la pierre de salut. Or, renouveler un traité solennel *pareil* serait le *décrier*, parce qu'il n'est solennel que parceque chacun de nous doit le regarder comme éternel et sacré.

Tout va bien ici; point de bruits, ni de sottises débitées; je suis très content des troupes, à quelques nuances près. Michel fait parfaitement bien et parviendra sans nul doute à de bons résultats. Le civil marche, j'en suis plus content; la besogne allant plus rondement et plus vite, les améliorations viendront après, quand nous saurons *que faire*. L'essentiel est que voilà un an de passé et *quel an!* et rien n'a été changé, pas même les figures; la seule qui n'y est plus est celle d'un homme qui a abusé de la confiance de notre ange jusqu'à faire imprimer ses lettres *autographes* pour les distribuer à ses amis! Un exemplaire Vous sera remis par la plus prochaine occasion.

Les changements aux colonies on fait déjà du bien et nul doute que nous ne puissions en faire encore beaucoup, quand je saurai *ce qu'il y a*.

Je Vous envoie ci-joint le dernier paquet des papiers de l'Impératrice Catherine; Vous y trouverez *du tout*. Quand Vous m'aurez renvoyé tout cela, je Vous enverrai les mémoires manuscrits du roi de Pologne en *huit volumes*, grand in *quarto*. Le portrait, fait par Orłowsky, Vous sera envoyé par Volkhonsky; il se trouvait parmi les tableaux du grand garde-meuble et c'est pourquoi personne ne savait où le trouver. Les dessins dont Vous m'avez fait parler par Опошнинъ, sifôt trouvés, Vous seront envoyés.

Ma pauvre femme, depuis trois jours, est extrêmement souffrante d'un rhumatisme à la tête, qui ne lui laisse de repos ni le jour, ni la nuit; elle me charge de mille, mille tendres choses pour Vous et surtout de Vous remercier pour Votre aimable lettre. Nous sommes au château d'hiver depuis quelques jours, bien tristes d'avoir quitté notre bonne, chère et excellente vieille maison, où dix années de bonheur se sont écoulées pour nous. C'est un sentiment pénible que de voir détruit tout, jusqu'à l'illusion du bonheur! Je me porte bien, il n'y a que ma vue qui souffre beaucoup du travail à la lumière.

Mille tendres choses, je Vous prie, à Paul et à Kourouta. Adieu, cher et excellent Constantin; amitié, confiance et indulgence, voilà ce que Vous demande celui qui est pour la vie et de cœur et d'âme Votre fidèle et dévoué frère et ami

NICOLAS.

68.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{14}{26}$ -го января 1827 года.

C'est le Baron de Mohrenheim que je charge de Vous remettre cette lettre, cher frère, ainsi que d'être le porteur du rapport du comité d'enquête, établi ici d'après Vos ordres et qui cesse ses travaux. Tous les actes y sont joints en originaux et forment, pour ainsi dire, une bibliothèque. Si l'enquête d'ici a duré plus longtemps que celle de Pétersbourg, la faute en est non au zèle et au dévouement, que tous les membres du comité ont constamment déployés pour la recherche des événements et des individus, mais au fait même de la cause, puisqu'ici il n'y a pas eu de flagrant délit qui ait pu faire démasquer les individus, en partie ou en total, mais ce n'est que sur des dires et des pourquoi que l'on a com-

mencé les recherches. Loin de moi d'atténuer les faits et de les excuser, mais je puis le dire hardiment, qu'il y a loin des projets des Russes, déjà mis en partie en exécution et de ceux des Polonais, qui, tout coupables et criminels qu'ils sont, peut-être, trouveront toujours une excuse dans leur position aux yeux et dans l'opinion des gens réfléchissants de tous les siècles.

Veillez accorder audience au Baron de Mohrenheim et l'écouter sur ce qu'il aura l'honneur de Vous soumettre:

- 1) quant à l'enquête elle même;
- 2) quant au mode du jugement et de la procédure;
- 3) quant à la cérémonie du couronnement.

Maintenant je me permets d'ajouter une fois pour toutes:

1) que je ne me suis pas mêlé de l'enquête; ayant une fois établi le comité, je n'y ai pas reparu, puisqu'il est contraire à toute équité, à tout principe et à tout homme d'honneur d'être juge et partie dans sa propre cause, vu que toutes les machinations des prévenus partaient directement, à ce que l'on disait, contre la famille Impériale et moi en particulier,—ce qui n'a pas pu être prouvé;

2) que je n'ai fait que suivre les propositions du comité pour la libération, l'élargissement ou le renvoi des prévenus, comme de même de leur arrestation et leur classement.

Voilà l'exposé de ma conduite; en résumé, lorsqu'elle sera suivie et jugée par l'impartialité, j'espère que l'on y reconnaîtra ma loyauté et ma franchise.

Ne voulant pas prendre que le temps nécessaire de Vous faire ce rapport sur Vos occupations plus sérieuses, je finis ma lettre en Vous priant de croire au dévouement inaltérable et au zèle qui m'animent pour Votre service et Votre personne et avec lesquels je ne cesserai d'être Votre tout fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

69.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{22\text{-го января}}{3\text{-го февраля}}$ 1827 года.

Cher et excellent frère, tous mes remerciements Vous sont offerts avec plénitude et effusion de coeur pour Votre bonne et excellente lettre

en date du $\frac{8}{20}$ de ce mois et qui m'a fait le plus grand plaisir et, je dirai plus, qui m'a rendu heureux, puisque j'y ai vu la continuation de Votre amitié et Votre confiance en moi. Je Vous le repète, cher et excellent frère, que Vous pouvez toujours et constamment compter sur moi et que Vous n'avez sur la terre d'être qui Vous soit plus sincèrement et plus fidèlement attaché et dévoué que je ne le suis. Votre lettre me restera un document plus que précieux et Vous savez du reste si Vous pouvez Vous fixer sur ce que je dis. Encore une fois, recevez en toute l'étendue de ma plus vive reconnaissance du fond de mon cœur qui Vous est dévoué et Vous chérit de toutes ses facultés.

Je Vous fais mes plus sincères compliments sur les affaires de l'intérieur; puissent-elles toujours marcher à Votre satisfaction, je le désire bien ardemment; que ne donnerai-je au monde d'y contribuer dans la partie que Vous avez bien voulu me confier. Je ne me fais pas d'illusion et je dis avec la franchise que Vous me connaissez, qu'il faut encore bien du temps pour que dans les gouvernements que j'ai sous mes ordres, tout y soit dans l'ordre désirable et que tout y marche d'après; le mal y est invétéré depuis longtemps, il y règne une espèce de cahos plus que difficile à débrouiller — en un mot c'est un véritable dédale. Veuillez le bon Dieu me prêter son assistance pour y remettre le tout comme cela doit être.

Si ma lettre du 31 du mois dernier a pu Vous faire de la peine, cher et excellent frère, certainement, cela n'a pas été mon intention et je Vous demande pardon du fond de mon cœur. Veuillez croire à la pureté de mes principes et à la loyauté de mon caractère que jamais l'idée seulement n'en pouvait me venir en tête; peut-être une délicatesse poussée trop loin m'a fait coucher sur papier quoique ce soit qui put être autrement interprété, que certainement l'intention n'y était pas.

Quant aux évènements publics, je ne les connais pour le moment que d'après les on dit et les papiers publics, n'ayant depuis longtemps eu de communications officielles sur leur marche de la part du Comte Nesselrode, et je craindrai de me prononcer dessus d'après les faibles notions que j'en ai. Quant au discours du Ministre Canning, rapporté dans tous les papiers publics, il est, à mon avis, d'une telle insolence, d'un tel machiavélisme, qu'il surpasse tout en ce genre de ce qui a été dit jusqu'à ce jour; il mériterait une bonne leçon, mais comment la lui donner? La position physique de l'Angleterre s'y oppose, et je trouve de plus qu'il y a de l'arrogance et bassesse en même temps, puisque si cette puissance eut été continentale, son affaire n'eut pas été si longue et l'on aurait pu

lui apprendre à vivre, mais l'Albion moderne est à l'abri de toute atteinte. Quant aux projets du Prince Metternich au sujet d'un nouveau congrès, je le crois pour le moment hors de saison et je suis parfaitement de Votre avis au sujet de l'alliance européenne ou, comme on l'appelle, la sainte alliance dans le monde, qu'il ne faut pas en démordre. Je crains bien que toutes les puissances ne se ressentent, tôt ou tard, de la politique de l'Angleterre qui n'est et ne sera jamais autre chose qu'un calcul de chiffres, auquel ils soumettront tout pour leur avantage. Point de loyauté, point de franchise; chez eux tout n'est que calcul d'intérêt; j'avoue franchement que je n'y compterai jamais sur cette politique d'agents de change et de commerce; je me suis constamment étonné qu'il y ait eu des gens et des politiques qui puissent compter dessus et j'ai toujours craint que l'intérêt personnel n'y ait donné lieu. Quant aux embarras du Prince de Metternich pour le moment, ils proviennent de la duplicité de ses actions; il a voulu jouer au fin et a été la dupe de ses actions. La seule justice que je lui rendrai toujours, c'est qu'il est ennemi juré de toute révolution et de toute démagogie et qu'il poursuivra jusqu'à son dernier repaire, si on le laisse faire; quant aux moyens qu'il emploiera,— c'est son affaire.

Je suis bien heureux d'apprendre que Vous êtes content du militaire et de la façon de faire et de se prendre de mon frère Michel. Il est temps que l'esprit d'ordre reprenne et celui de fronderie cesse.

J'avoue que c'est avec la plus vive peine que j'ai appris toutes les balourdises qu'a faites le comte Arakschéew et sa rage d'imprimer. Je ne consois pas ni son but, ni l'utilité du fait en soi-même. C'est à Vous, cher frère, de mettre la dernière main à l'oeuvre favorite de feu notre immortel Empereur au sujet des colonies militaires, qui n'ont été, pour ainsi dire, qu'ébauchées par lui.

Agréez mes remerciements pour l'envoi des manuscrits de feu l'Impératrice Catherine et de ses papiers; ils sont pour moi du plus haut intérêt; j'y ai lu deux lettres, l'une au sujet de nos bataillons de Pavlowsky dont le cher Nicolai Iwanowitsch a su si bien éluder l'effet, qu'à l'avènement de feu mon père cela lui a valu le grade de feldmaréchal, et l'autre qui me concerne et où j'ai été la victime de la jalousie du Baron Grégoire Strogonow, qui, tout marié qu'il était avec une sœur, n'en était pas moins l'amant de l'autre, la Comtesse Samoïlow, et qui a su tellement monter la tête de son mari, qu'il a daigné dans sa justice et sa clémence, me faire un paquet dont j'ai été la victime momentanée, jusqu'à ce que l'Impératrice Catherine n'ait voulu me permettre de lui exposer

*

tous les faits et qui m'ont entièrement disculpé. J'avoue que je ne me suis jamais douté avoir été un sans culotte *d'opinion*, quoique je le soie assez souvent, lorsque je suis en robe de chambre chez moi, *de fait*.

J'attends avec la plus vive impatience les oeuvres du Roi de Pologne que Vous voulez bien me promettre.

Agréez mes remercimets pour la promesse de l'envoi de mon portrait et autres objets. Si j'ai retenu Votre courrier jusqu'aujourd'hui, c'est à cause que j'attendais l'arrivée des hommes que Vous avez destinés pour la garde d'ici et chosis par Michel, et pour Vous en faire rapport. Ils viennent d'arriver et je les ai vus hier; ils sont magnifiques et faits pour réparer la brèche, que nous avons essayée par la libération des hommes d'après le manifeste du 22 Aout; veuillez en agréer toute ma plus sincère gratitude. Michel ne m'a pas oublié et les deux régiments des gardes, ses ancicus favoris; aussi toute ma gratitude lui est elle dûe en entier.

J'ai été bien peiné d'apprendre par Votre lettre, que notre chère, bonne et excellente Alexandrine ait été souffrante et cela sérieusement; Maman a la bonté de me dire dans sa dernière lettre qu'elle est déjà mieux; veuille le bon Dieu lui rendre sa santé et nous la conserver à tous tant que nous sommes. Veuillez lui baiser les mains de ma part et l'assurer de mon fidèle attachement et de mon dévouement sans bornes. Mes embrassements au cher petit quatuor. Kourouta et Paul, dont Vous daignez Vous ressouvenir, se mettent à Vos pieds et osent, tout en Vous remerciant, se recommander à la continuation de Vos bonnes grâces. Ma femme me charge de Vous offrir ses hommages et les sentiments de la plus tendre amitié qu'elle vous porte ainsi qu'à Alexandrine.

Tout est parfaitement tranquille dans ce pays et j'ose me flatter de l'espoir que cela continuera à rester de même, grâce aux bontés de Dieu. Nos prévenus partent journellement pour Petersbourg et le tout s'effectue sans bruit et sans qu'on le sache en ville jusqu'à ce moment. Notre militaire va bien et fait des progrès; le zèle et la bonne volonté sont visibles. Que le bon Dieu daigne Vous conserver, cher et excellent frère,—ce sont les voeux que je lui adresse journellement, — en bonne et parfaite santé. Conservez moi amitié, souvenir, bonté et confiance et comptez toujours sur l'attachement, le dévouement, le zèle et la fidélité que je Vous porterai à tout jamais et avec lesquels je ne cesserai d'être Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

70.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, $\frac{26\text{-го января}}{7\text{-го февраля}}$ 1827 года.

C'est avant-hier matin, que Mohrenheim m'a remis Votre lettre, cher Constantin, et toutes les pièces dont Vous avez bien voulu le charger pour moi. Avant tout, veuillez recevoir tous mes remerciements pour la manière dont Vous daignez me faire connaître Votre manière d'envisager toute l'affaire de l'enquête et que je partage complètement. Conduite, ainsi que Vous l'avez faite, quand on saura tes précautions et les soins que l'on a mis à éclaircir les moindres doutes ou soupçons, tout ce qui est impartial n'y pourra qu'y rendre parfaite justice. Je suis persuadé que notre cher ange eut été satisfait de Votre manière délicate de procéder dans cette affaire. Avant-hier et hier j'ai eu le temps d'achever la lecture de l'enquête seule; demain je continuerai celle des autres pièces, je ne puis aller plus vite vû le reste de ma besogne. Mohrenheim vous parlera du peu que j'ai eu à observer et qu'il m'a éclairci. Les personnages commencent à arriver; je suppose que quelques uns seront indispensable pour la procédure des Polonais et j'ai chargé Mohrenheim de marquer ceux qu'il croit être nécessaires pour les confrontations et qu'il faudra, pour le temps, renvoyer.

J'ai été heureux d'apprendre par lui qu'il a quitté ma belle sœur mieux portante; j'espère que cet état se soutiendra. Quant à ma femme, elle est mieux, mais souffrante de tous les délassement d'un commencement de grossesse; que Dieu la soutienne. Mettez moi, je Vous prie, aux pieds de ma belle sœur et recommandez moi à Ses bontés. Je ne puis Vous en dire davantage ce soir; adieu, cher Constantin, continuez moi bonté et amitié et croyez au dévouement et attachement inaltérables de Votre fidèle frère et ami

NICOLAS.

71.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, $\frac{19\text{-го февраля}}{3\text{-го марта}}$ 1827 года.

Je ne veux pas laisser partir Koutousow, cher Constantin, sans Vous tracer quelques lignes pour Vous exprimer toute ma vive et sincère recon-

naissance pour l'amitié et la confiance que Vous m'avez témoignées durant Votre séjour parmi nous et qui, certes, ne tombent pas sur un ingrat; Vous savez si j'y tiens et Vous jugerez si pareils procédés me touchent! Puissais-je toujours et en tout mériter Votre bonté.

Depuis Votre départ, nous avons soigné l'exécution de tout ce qui regarde les préparatifs pour la mise en jugement des prévenus; c'est Bloudow que j'ai chargé avec Mohrenheim de toute l'affaire; il espère l'achever bientôt.

Le lendemain de Votre départ, j'ai reçu les deux lettres que voici dont le contenu peut fournir à maintes réflexions! Je n'en ferai aucune et me bornerai à ajouter qu'après pareille déclaration, j'ai procédé *officiellement* à réclamer les exemplaires et qu'à cette occasion *l'individu*, chargé par le comte de la traduction en français des deux fameuses lettres de Taganrog, est venu restituer les deux brouillons de la traduction avec les ratures dessus! Je Vous prie instamment de me renvoyer les lettres, ainsi que le livre, vu l'importance de l'inscription *autographe*; il m'est indispensable pour l'avenir. L'on a enterré 12 exemplaires sous chacune des colonnes d'un magnifique clocher élevé à Groufino, pour que la chose passe à la postérité la plus reculée!

Rien de nouveau de la Perse, sinon les mêmes chansons de tous côtés.

Adieu, cher et excellent Constantin; mettez moi aux pieds de ma belle sœur et pensez tous deux quelquefois à celui qui est pour la vie et de cœur et d'âme Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

J'embrasse tendrement Paul et dis mille choses à Kourouta.

72.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{23\text{-го февраля}}{7\text{-го марта}}$ 1827 года.

Dès mon retour à Varsovie, je me suis empressé d'exécuter tous Vos ordres, cher et excellent frère, et tout est en train pour le faire, en me flattant de l'espoir que sous peu de temps je pourrai porter à Votre connaissance les résultats de ce qui aura été fait.

Je suis rentré dans mes foyers après un voyage de quatre jours et demi par des chemins de toutes les façons et du temps de toutes les

saisons. De longtemps je n'ai fait une traversée plus fatigante; aussi m'en suis-je ressenti n'ayant pu à cause du tremblement de mes mains, Vous annoncer mon retour ici le lendemain même, comme j'aurai du le faire; à peine pouvais-je signer mon nom. Au reste je me porte parfaitement bien et mon voyage a été des plus heureux. J'ai retrouvé tout ici comme je l'avais quitté et tout y est parfaitement tranquille jusqu'à ce moment. J'espère que le bon Dieu daignera nous conserver cet état de choses. La débâcle de la Vistule a commencé depuis hier et nous a amené une crue d'eau des plus rapides qui est de quatre archines jusqu'à ce moment; le pont vient d'être enlevé. Depuis mon retour le temps a été constamment beau et le thermomètre monte de 7 à 11 degrés de chaud; il y a déjà des rues et des allées où il y a de la poussière.

Ce soir je viens de recevoir une pétition du palatinat de Kalisch au sujet du sieur Niemoevski, à laquelle est jointe la copie de celle qu'ils Vous ont envoyée et par laquelle ils Vous demandent la libération de sous-surveillance du dit Niemoevski. Le baron de Mohrenheim est parfaitement à même de Vous rendre compte de toute cette affaire. J'ai répondu par l'autorité civile que je ne pouvais me mêler dans cette affaire et être l'appui de leur pétition auprès de Vous:

- 1) Comme n'étant pas dans mes attributions,
- 2) Comme persistant toujours dans l'esprit d'opposition pour laquelle tout ce département a été accusé par feu l'Empereur et privé de ses droits civils.

Lisez la pétition, cher frère, et Vous verrez sous l'esprit de la plus grande soumission un esprit de désobéissance, d'opiniâtreté et d'opposition des plus marqués. Хотятъ на своемъ поставитъ. Feu l'Empereur m'avait ordonné de ne pas entendre rien d'eux, que lorsqu'ils s'avouèrent coupables et fautifs. J'ose Vous supplier d'être sourd à leur demande et de leur faire faire une réponse sèche, sévère et nette dans ce genre. Daignez en parler au baron de Mohrenheim pour la rédaction et ce qui en est. Dans le duché de Posen le roi de Prusse vient de priver pour cause semblable le district de Krotchin de ses droits, tout nouvellement. Kalisch et Posen sont détestables et se tiennent par la main. Mes papiers d'office à ce sujet ne pouvant être prêts pour cette estafette extraordinaire, parviendront au baron de Mohrenheim par l'ordinaire de cette semaine. Je ne sais si le General Grabowski osera Vous présenter la pétition sus-dite vu les articles qui y sont énoncés et qui ont failli, lors de la dernière diète de 1825, faire finir l'existence du royaume, grâce à tous les messieurs de cette trempe.

Permettez-moi de finir ce griffonnage, cher frère, pour Vous re-

mercier du fond de mon cœur pour toutes les marques d'affection et d'amitié, que Vous m'avez témoignées durant mon séjour à Pétersbourg et dont je conserverai constamment le souvenir le plus reconnaissant, ainsi que pour les bontés de notre plus que chère Alexandrine, aux pieds de laquelle daignez me mettre. Mes embrassements à Vos enfants. Conservez moi amitié, souvenir et confiance et comptez toujours sur le zèle, le dévouement et l'attachement à toute épreuve de Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

P. S. Ma femme et mon garçon me chargent de Vous assurer de tout leur dévouement et de toute leur reconnaissance pour Votre souvenir et bonté. Ma lettre se ressent encore du tremblement de mes mains; veuillez me le pardonner.

73.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{2-го}{14-го}$ марта 1827 года.

C'est par mon aide de camp Koutousow que j'ai eu l'extrême bonheur de recevoir Votre bonne et excellente lettre en date du $\frac{19 \text{ Février}}{3 \text{ Mars}}$, cher et excellent frère, et pour laquelle je Vous offre toute la plénitude de ma plus vive reconnaissance, puisqu'elle me prouve Votre amitié et confiance que je n'ambitionne que de mériter et Vous prouver constamment que je n'en suis pas indigne. Que le bon Dieu Vous rende en plein le bonheur que Votre lettre m'a fait éprouver. Maintenant je viens au fait de bien des choses et pour ne pas les embrouiller je m'en vais les coucher par écrit et les consigner dans cette lettre.

1.

Je Vous restitue les papiers de feu l'Impératrice et du général Beningsen; c'est un gros paquet en toile cirée.

2.

Le petit paquet de même en toile cirée contient les lettres d'Arakchéew et son livre. Les mains m'en tombent et je n'ai rien à ajouter à l'indignation que j'en ressens tant envers lui, qu'envers le misérable Kleinmichel qui, comblé comme il l'a été de ses bontés, a eu la bassesse de

rendre son exemplaire avec la souscription autographe, moi, à sa place, je l'aurais fait disparaître, en gardant toute-fois l'exemplaire, si je n'aurais pu l'annuler. Un homme qui manque de reconnaissance envers son bienfaiteur, tel qu'il puisse être, est un homme vil et bas, méprisable et indigne, à mon avis, de rester dans la société et surtout auprès du souverain, dans une place quelconque. C'est mon avis. Quant au livre en soi-même, il ne contient rien autre qu'une aveugle confiance d'une part d'un homme, qui jugeait les autres d'après son cœur angélique et de l'autre, — une sottise vanité, un amour propre déhonté et une envie de se faire valoir au détriment même de celui qu'il appelait son père et son bienfaiteur; en un mot c'est déplorable. Si Vous pouvez, cher frère, me procurer un des exemplaires, veuillez me l'envoyer, Vous m'obligeriez par là extrêmement.

3.

Le conseil d'administration de ce pays va s'occuper de la rédaction du projet que Vous lui avez envoyé au sujet de la haute cour; la rédaction en est confiée au prince Lubecki; je lui en ai parlé deux fois et il me semble qu'il est dans le bon sens et que le tout Vous sera présenté sous les formes les plus avantageuses.

4.

Je n'ai pas laissé ignorer ici mes deux conversations avec le secrétaire d'état Grabowski, lors de mon séjour à Pétersbourg. J'ai cru devoir le faire, puisque j'étais persuadé que lui, de son côté, le ferait et y mettrait du sien, afin de prouver entre ses pareils ce qu'ils appellent dans leur patois—patriotisme. Il me semble que j'ai bien fait, puisque plusieurs ont été stupefaits des bêtises qu'il m'a dites.

5.

Il m'a fallu tirer au clair un doute que j'avais conçu et qui se rapportait à l'article de la mise en jugement des prévenus et du désir que tous ces messieurs avaient de commencer par ici et puis passer à Pétersbourg, contre mon avis, qui a été de faire marcher les deux affaires séparément, quitte à arrêter la publication de l'arrêt du jugement qui aurait plutôt fait jusqu'à ce que l'autre n'ait été achevé. Pour y parvenir j'ai fait présenter toute la correspondance de Grabowski avec le monde d'ici, arrivée par la dernière estafette ordinaire et vice-versa les réponses. Elle m'a mis au fait de mes doutes et je Vous l'envoie ci-jointe, afin que

Vous sachiez vis-à-vis qui Vous Vous trouvez. Malheureusement, Mohrenheim y figure et devenait aussi l'instrument d'un coup fourré, sans qu'il s'en douta, mais par ses liaisons. Le reste ne m'étonne guère et c'est pour cela que je reste à mon avis; ils n'ont à faire dans leur pays que ce qu'ils veulent pour le perdre, tant pis pour eux. Il est de mon opinion qu'il est de toute urgence de commencer le jugement à Pétersbourg au Sénat, dans le département et dans la section auxquels l'on appartient. Kiew, Wilna ou autre lieu serait d'une maladresse dont les suites seraient incalculables. Celui qui a pu suggérer un avis semblable, à moins d'être un étourdi ou une bête, ne peut être qu'un malveillant ou un instrument idiot d'une véritable trahison. Je joins de plus l'avis que j'ai demandé au C. d'État Wyczechowski et à monsieur Novossiltzow d'après Vos ordres; il Vous mettra au fait de ce qui en est.

6.

Avec l'estafette prochaine je procéderai de la même manière et je Vous enverrai, cher frère, le résultat de mes découvertes

7.

Toute la ville, haute société, femmes et hommes, ont eu la bêtise de croire que j'avais été à Pétersbourg pour implorer la grâce des prévenus et que je la rapporterai; se voyant déchu dans leur attente, ils comptent sur Mohrenheim et surtout sur Ojarowski qui est homme à se faire valoir. Si ce dernier continue à marcher dans la voie qu'il semble avoir prise, d'après les lettres que je Vous envoie, et dont j'aurai recueilli les preuves, je Vous supplierai de m'en débarrasser, en le plaçant dans la 1^{re} armée au 1^{er} corps, à la place de Rosen que je Vous demanderai à sa place. Mais à tout événement, dès qu'Ojarowski sera arrivé, je lui ferai sa leçon et s'il n'en profite, tant pis pour lui, je le suspendrai de ses fonctions et je Vous en ferai mon rapport.

8.

Quant à ce que dit une des lettres au sujet de Grzybow, il faut que je Vous en donne les détails, puisque cela devient dans ce pays une espèce de puissance.

Sobolewski, le président, frère de M^{me} Gulakowska, la vieille, est marié à une Grabowska; celle-ci est la sœur du ministre des cultes marié à une Falewska, dont la sœur est mariée à Ignace Sobolewski, ministre

de la justice. Grabowski, le secrétaire d'Etat, est cousin germain à tout ce monde. A ceci se joint Zabiello, l'écuyer, sa femme, Gutakowski, le ci-devant aide de camp, un certain Kwilecki, marié à la fille du précédent, et le tout lié d'amitié à la vieille Ojarowska de Pétersbourg, à son fils et à sa femme. Jugez Vous-même du paquet que cela fait. En voilà assez pour aujourd'hui.

Veillez me mettre aux pieds de notre chère Alexandrine, cher frère, et l'assurer de tous mes sentiments les plus affectueux et les plus sincères. Mes embrassements à Vos chers enfants. Paul est pénétré de reconnaissance pour Votre gracieux souvenir; il se met très humblement à Vos pieds et ose s'y recommander. Continuez moi, cher et excellent frère, Votre amitié et confiance et persuadez Vous que Vous n'avez d'ami plus sincère, plus dévoué et plus fidèle que n'est votre vieux frère

CONSTANTIN.

P. S. C'est le général Gendre qui Vous porte tous ces paquets. J'ose le recommander à Votre gracieuse bienveillance, en Vous suppliant de l'aider dans ses affaires domestiques pour lesquelles il va à Pétersbourg. Tout est parfaitement tranquille chez nous ici, et je me flatte de l'espoir que le bon Dieu daignera nous conserver cet état de choses. Gendre est au fait de tout ce qui concerne notre militaire et peut Vous satisfaire sur ce sujet.

P. S. Ma femme me charge de la ressouvenir à Vos bontés; grâce à Dieu, sa santé semble s'être améliorée.

74.

Императоръ Николай — Цесаревичу.

С.-Петербургъ, $\frac{14}{26}$ -го марта 1827 года.

J'ai reçu exactement par le général Gendre, cher et excellent Constantin, Votre chère lettre du $\frac{2}{14}$; Vous Vous direz le bonheur que j'ai éprouvé en recevant une preuve pareille de Votre amitié et de Votre confiance; j'en ai été *heureux*; que ce mot Vous exprime *tout* ce que je voudrai, mais ne puis assez Vous exprimer.

J'en viens au contenu de Votre lettre plus qu'intéressante.

1) Le paquet avec les papiers de l'Impératrice et de Beningsen m'a été exactement remis.

2) Celui avec les lettres et le livre d'Аракчеевъ m'a été remis pareil-

lement. Je partagerais *complètement* Votre opinion sur Клейнмихель, si le fait était exact; mais comme le livre lui a été redemandé subitement et à sa surprise, cela diminue de sa culpabilité; mais, malheureusement, on n'est que trop souvent forcé d'employer des individus que l'on n'estime pas, quand ils peuvent être de quelque utilité,—et c'est bien le cas du personnage.

3) Je suis bien charmé que Votre choix soit tombé sur Lubecki; je crois que cet homme est sûr, et cette marque de confiance envers un individu, dont Vous aviez eu raison de ne pas être tout à fait satisfait, pardonnez moi d'aller Vous le dire, Vous honore, Vous ressemble et m'a touché profondément. Que Dieu bénisse d'aussi bonnes intentions!

4) J'ai eu de mon côté une conversation avec Grabowski; il est venu à son premier travail, après Votre départ, fort triste et embarrassé; je n'ai fait semblant de rien et l'ai forcé de dégoiser lui-même, car je voyais qu'il voulait que je lui épargne la peine du début en question; il a pleuré; je lui ai laissé tout dire et avec le plus grand sang - froid. J'ai repris point par point *tout* ce qu'il m'a débité et lui ai répété mot pour mot tout ce que Vous lui aviez dit sur la sottise d'un marche tortueuse et autre que celle qu'honnêtes gens doivent suivre, en appuyant surtout sur les *suites immanquables* que cela devait amener pour leur patrie. Il a convenu, enfin, que c'était vrai; qu'il était malheureux de ne pouvoir ni s'être fait comprendre, ni se faire comprendre encore. Je lui ai demandé s'il *me* comprenait et que c'était *là* l'essentiel; il m'assura que *oui*, et là-dessus je brisais. Mohrenheim ne m'a pas paru être influencé, quoique tâchant, cependant, de disculper Grabowski, en assurant qu'il n'avait pas su s'exprimer.

5) Les lettres que Vous me communiquez sont la preuve évidente d'un travail lourd en faveur de ce qu'ils veulent, mais, cher Constantin, avec toute franchise, je dois Vous dire que je ne suis pas convaincu par la note de Wyczechowski et celle de Novossiltzow que la marche à suivre pour le jugement soit préférable en commençant *par ici*. D'abord il y a contradiction entre les deux, car le passage marqué *) l'est complètement. La raison alléguée par Novossiltzow, selon moi, n'en est pas une, car des

*) Место это въ мѣнѣнн Вычеховскаго было слѣдующее:

„Il serait à désirer que ce fut dans le Royaume, où l'enquête de tous les prévenus a eu lieu à la fois, que l'affaire fut jugée avant de l'être à Pétersbourg“, а въ мѣнѣнн Новосильцева было сказано: „Monsieur Wyczechowski manifeste en même temps, le vœu que l'affaire soit jugée dans le Royaume avant de l'être en Russie, mais je ne vois aucun motif plausible à ce qu'un pareil voeu soit accompli. Rien de tout ce qui précède ne vient à l'appui d'une semblable demande“.

lettres de quelques individus, dont l'opinion est égarée, ne sont pas variables devant le danger de faire commencer une marche d'affaire, où, devant *la loi* en Pologne nous risquons de voir élever des difficultés. Il faut, s'ils sont assez faux pour cela, les mettre dans leur tort, mais *légalement*, et les forcer de juger juste par l'impossibilité de faire autrement, en leur ôtant le dernier prétexte pour élever des difficultés. Vous savez, qu'ici leur affaire sera bientôt faite, car d'après l'ordre établi au Sénat, l'affaire va droit à *Уголовный департаментъ*, et puis au Conseil d'Etat, et tout cela *безъ очереди*. Ainsi, tout considéré, dans une affaire aussi importante j'ai préféré Vous en écrire encore, et pour plus de sûreté je le fais par courrier. Une réponse immédiate de Votre part décidera la question. La traduction est faite, mais mon pauvre *Блудовъ* est sans connaissance depuis deux jours par une fièvre bilieuse et l'érysipèle à la tête. Ma responsabilité est si grande que *десять разъ помръ, разъ обръжь* vaut mieux que de se presser.

6) et 7) Tout ce qui regarde les intrigues d'Ojarowski et ce que j'ai reçu en-sus ce matin de Votre part ne m'étonne guère, suivant la marche de cet homme; depuis les onze ans que nous étions ensemble près de notre cher ange, j'en avais vu assez pour le connaître et l'apprécier; je ne crois pas Vous avoir jamais caché mon opinion à son sujet et je ne Vous l'aurais pas proposé pour ce poste, si je n'avais sù *de Vous* que notre ange l'y avait destiné. Maintenant que la fourberie est démasquée devant Vous, il cesse d'être dangereux; le renvoyer serait, selon moi, se compromettre et faire une maladresse, vu les moyens pris pour le démasquer. Attendez la première occasion et alors agissez avec toute l'autorité et la justice, dont Vous êtes en droit d'user. Sa nomination a fait beaucoup crier vu le lieu de son emploi et son extraction; Vous savez que je ne m'en soucie guère, mais ma conviction intime me reste que de continuer à *nourrir* et *soutenir* des idées, prouvées impossibles à réaliser par des inconvénients d'une importance et d'une conséquence majeure, serait manquer à tous nos devoirs de Russes. Vous l'avez dit à Grabowski Vous même: „Soyez Polonais, quant à moi je suis et resteraï Russe“, et moi je dis: „Soyez Polonais et moi je serai *l'un et l'autre*“; or je devrais cesser d'être Russe à mes propres yeux si je voulais croire qu'il fut *possible* de séparer la Lithuanie de la Russie proprement dite. Ainsi, laissons les choses sur le pied actuel; n'allons pas au-delà, tenons tête à ceux qui veulent aller au-delà et laissons du moins dans la troupe l'esprit que Vous avez si bien maintenu jusqu'ici, qu'ils sont *russes*. Me voilà bien loin dans une discussion fort importante et puisque m'y voilà sans m'en

douter, entraîné par le cœur qui s'ouvre toujours quand il s'adresse à Vous, j'ajouterai, que je suppose fort utile de croiser dans la troupe tant que possible des Russes parmi les officiers avec les Lithuaniens. Les corps des cadets sont là pour cet objet. N'allez pas croire que j'écrive à *la dictée* de quelqu'influence; c'est tellement pûr que ce n'est qu'avec Опочининъ que j'en ai jamais parlé.

8) Toute cette société du Grzybow et la sotte manière de faire des Ojarowski dans cette coterie est plaisante. Ce qui l'est beaucoup moins c'est l'affaire de la nomination de Linowski; j'attends de Vous, si Vous croyez qu'il serait bon, peut-être, de le mettre hors d'ici; jusqu'à Votre réponse je n'en parlerai pas à Grabowski. Maintenant que nous tenons le fil de toutes ces intrigues il sera bien intéressant de les suivre.

Je Vous renvoie Ojarowski demain; il Vous portera quelques mots de moi, pour ne pas lui faire soupçonner la raison de son renvoi.

9) Voici les projets pour les drapeaux du corps de Lithuanie; je ne sais si j'ai saisi Votre idée; je ne trouve pas la bande cramoisie jolie et comme les armes sont lithuaniennes, au lieu du St.-Georges, il me paraît que l'on peut se passer des bandes. Veuillez me les renvoyer avec Votre confirmation pour les faire faire.

10) Finalement j'ai reçu la supplique de Kalisch pour Némoiewski; je la trouve des plus déplacées. J'y fait répondre par le conseil d'administration, sec et de manière à leur ôter l'envie de recommencer. Il s'y trouve surtout un passage ayant pour but d'excuser la dernière apparition de Némoiewski à la barrière, après déjà s'être engagé de ne plus paraître devant l'Empereur; il est plus qu'insolent. Grabowski l'avait laissé passer sans s'en apercevoir; je le lui ai fait sentir et il a dû convenir que c'était par trop fort. Il est sûr qu'en voulant servir Némoiewski, ils lui ont rendu le service contraire; fussent-ils restés tranquilles, peut-être moi-même, aurai-je plaidé près de Vous sa cause; maintenant voilà la chose impossible.

D'Auvray est ici; je l'ai trouvé fort calme, mais dans la crainte d'avoir perdu Vos bontés; je l'ai tranquilisé là-dessus, sans entrer dans les détails, en lui disant tout le bien que Vous m'en aviez dit et sur la manière dont Vous aviez assuré son sort futur. Tout est tranquille ici; la troupe va bien et fait vraiment des progrès; je ne puis que me louer du zèle de tous. Je ne puis encore Vous transmettre les notions sur la marine que Vous désirez, car c'est la confusion des langues; mais bientôt j'espère pouvoir le faire.

Veuillez, cher et excellent Constantin, me mettre aux pieds de ma

belle-sœur pour son gracieux souvenir et me recommander à son indulgence. Mille tendres choses à Paul, je Vous prie. Adieu, cher Constantin, que Dieu Vous assiste et me conserve le droit de prétendre à Votre constante bonté, amitié et confiance; croyez au dévouement et l'attachement inviolable de Votre tout dévoué frère et ami

NICOLAS.

Bien des choses, je Vous prie, à Kourouta.

75.

Императоръ Николай — Цесаревичу.

С.-Петербургъ, $\frac{15-го}{27-го}$ марта 1827 года.

Je Vous ai écrit hier longuement, cher et excellent Constantin; celle-ci est pour ne pas laisser partir Ojarowski les mains vides. Ce matin m'est revenu Чернышевъ de Groucino, où je l'avais envoyé s'expliquer verbalement avec Аракчеевъ. J'avais fait choix de lui pour plus de sûreté et parce qu'il avait été dans les bonnes grâces du comte. Eh bien, que croyez Vous! Il m'a rapporté 18 exemplaires et un aveu de ce qu'il avait eu tort; mais que comme on lui avait demandé s'il n'avait pas connaissance de livres pareils qui couraient le monde et non s'il les avait fait imprimer *pour lui*, il n'avait pas cru *mentir* en disant qu'il n'en avait pas entendu parler. Il a pleuré, protesté que c'était de *l'aveu* de l'Empereur qu'il les avait fait imprimer et que même l'Empereur lui avait souvent demandé de combien l'édition avait augmentée. Qu'il n'en a fait cadeau qu'à deux personnes, mais qu'il est possible qu'on lui en a volés; qu'au reste il les avait fait voir à plusieurs. Quant aux fameuses dernières, il était vrai qu'il les avait montrées, traduites, copiées et distribuées, et qu'en cela il s'avouait coupable devant moi de ne m'en avoir pas demandé permission. Voici un exemplaire que Vous m'avez demandé.

Je n'ai encore rien de décisif de Georgie, mais les nouvelles de Dibitsch confirment, malheureusement, tout le mal que nous en savions déjà.

J'en reste là pour aujourd'hui, en Vous embrassant de cœur et d'âme et étant à tout jamais, cher Constantin, Votre tout dévoué frère et ami

NICOLAS.

Mettez moi aux pieds de ma belle sœur; mille choses à Paul. Чичеринъ qui est assis dans ce moment chez moi, me demande de le mettre à Vos pieds, en Vous disant qu'il s'est mal conduit hier, car il a de nouveau vomî.

76.

Императоръ Николай — Цесаревичу.

С.-Петербургъ, ^{21-го марта}_{2-го апрѣля} 1827 года.

Je ne puis laisser notre excellent Чичеринъ partir sans qu'il Vous porte quelque mots de Votre каторжныйй du palais d'hiver. C'est hier matin, cher Constantin, que l'estafette m'a apporté les deux jolies lettres de Grabowski. Me voilà dans une douce position, ne sachant plus qui croire; cet état peut-il durer? et qui est-ce qui peut m'en tirer si ce n'est Vous? Vous savez que hors quelques militaires, je ne connais âme qui vive à Varsovie; sur qui voulez-Vous que mon choix puisse tomber si Vous ne daignez m'aider à trouver un remplaçant pour Grabowski; Vous sentez bien que je ne puis le garder longtemps près de moi, ayant des preuves aussi convaincantes de sa fausseté. Jugez Vous même si, en pareils moments, ma position est douce n'ayant personne sur qui me reposer ici pour toutes les affaires et dans des circonstances aussi difficiles. Je suis curieux de savoir le résultat de Votre première conversation avec Ojarsowski.

Michel m'a montré aujourd'hui les projets pour les drapeaux qui sont fort jolis; je l'ai chargé de demander Votre avis sur quelques petites remarques. J'acquiesce parfaitement à la proposition pour les schakos des chasseurs à cheval; il est particulier que Michel me proposait la même chose pour ici, ces jours-ci...

J'ai appris avec une peine extrême par ma mère que notre excellente sœur était derechef si souffrante; d'après la description que Vous en faites, je vois que son mal est celui qui me tint 13 jours au lit l'année et à l'époque de la dernière diète. C'est la plus abominable sensation que j'aie éprouvée; la différence est que le sein est plus sensible encore que pour nous les c...., j'en ai presque perdu l'une depuis et j'en garde une grande sensibilité; on dit qu'il n'y a que le chaud qui en guérisse promptement. Veuillez me mettre à ses pieds, qu'elle daigne me conserver ses bontés.

J'espère que Paul est tout à fait remis; mes amitiés bien tendres pour lui.

Daignez nous renvoyer Чичеринъ le plutôt possible; sa présence est indispensable ici, surtout vers l'époque qui vient.

Adieu, cher et excellent Constantin, conservez un peu de bonté pour

celui qui est pour la vie et de cœur et d'âme Votre tout dévoué frère
et ami

NICOLAS.

Ma femme m'a fait une fière peur ces jours-ci; la voilà pour neuf
jours couchée; elle me charge de mille tendres choses pour Vous *deux*.

77.

Цесаревичъ — Императору Николаю.

Варшава, ^{30-го марта} 11-го апрѣля 1827 года.

Vos lettres, cher et excellent frère, en date du 14 et 15 de ce
mois, me sont exactement parvenues, la première par un feldjäger, la se-
conde par le comte Ojarowski. Veuillez en agréer tous mes plus sincères
remerciements ainsi que pour la confiance que Vous voulez bien m'y té-
moigner, et plus elle est grande, plus elle m'impose le devoir d'y répondre
avec ce zèle et ce dévouement que j'ai constamment manifesté pour le
service de mes maîtres durant un cours de 32 années que j'ai consacrées
à leur service. Votre amitié, cher frère, l'attachement que je Vous porte
seront mes guides pour ne rien compromettre d'après mon entendement.
Ainsi soit-il.

J'ai été obligé de retarder le renvoi du feldjäger durant près de 12
jours à cause que le conseil d'administration n'avait pas achevé le travail
que Vous lui aviez confié pour l'organisation de la haute cour, et dont les
causes ont été les discussions en sens divers et la présomption, poussée
au dernier point, du prince Lubecki, qui, en toute chose, croit en savoir plus
que les autres et qui est tellement prolix en paroles qu'il y emploie des
heures entières, que l'on aurait pu employer bien plus utilement. Je ne
suis pas son détracteur; tout au contraire, je suis le premier à lui rendre
justice sous le rapport des intentions ainsi que celui des moyens et de
l'esprit; mais il y a une borne à tout. Enfin voilà le projet fait ainsi que
celui du prince Lubecki que je Vous envoie, cher frère, directement sous le
pli du comte Grabowski, afin qu'il soit obligé de le décacheter devant
Vous; j'y joins de même la copie qui m'a été communiquée par le conseil
et les deux procès verbaux que j'ai, pour ainsi dire, motivés, vu les in-
cohérences qui m'ont semblé être dans la première rédaction; une fois
que Vous n'en aurez plus besoin, daignez me les renvoyer. Le projet du
prince Lubecki ne m'a pas été communiqué et je n'en ai pas demandé la

communication par discrétion; au reste M-r Novossiltzow l'a lu et m'en a parlé. Je suis pour le projet du conseil et qui me semble être tout ce qu'il faut pour les cas semblables. Voilà donc la chose faite et tout dépend de Vous.

Tout ce que Vous voulez bien me dire de Votre entretien avec le comte Grabowski m'a vivement intéressé et je Vous y ai bien reconnu; j'espère qu'à l'avenir il sera plus sage. Quant à la mise en jugement à Pétersbourg et ici à la fois, mon opinion reste toujours la même, que les deux affaires peuvent marcher de front, pourvu que les sentences ne soient pas rendues publiques chez Vous, au Sénat de Pétersbourg, jusqu'à la fin de l'affaire d'ici; du reste, si Vous le jugez pour le mieux de commencer par ici et y finir de même, pour leur ôter toute possibilité de blaguer, j'y consens, mais je Vous préviens qu'il y aura bien des lenteurs.

Le comte Ojarowski est arrivé ici animé, à ce qu'il semble, du zèle le plus ardent pour bien faire et jusqu'à ce moment il va bien. Je lui ai articulé tous mes griefs contre le comte Grabowski au sujet de ce qu'il m'a dit à Pétersbourg et sur sa manière tortueuse de marcher dans les affaires; il m'a répété à plusieurs reprises que ce n'était pas son intention et que ce n'était que faute de savoir s'exprimer, et que la première algarade qu'il a essuyée de moi l'avait empêché de me montrer une note de 22 articles qu'il avait dans la main et sur laquelle il voulait prendre mon avis. Ceci est positivement vrai, puisqu'il l'avait mise en poche dès que je lui ai fait la réponse que Vous connaissez. Au reste, ma conversation avec le comte Grabowski je l'ai raconté ici à qui seulement a voulu et même pas voulu l'entendre, et bien des gens ne m'ont pas donné le tort.

Quant à ce qui regarde le gentilhomme de la chambre Linowski, j'en ai parlé de même au comte Ojarowski comme d'un grief contre le comte Grabowski et je lui ai chanté toute ma chanson là-dessus, ne faisant pas même semblant que je me doutais de ce qui en était; il s'est tû et n'a rien répliqué. Vous me demandez, cher frère, si je crois qu'il doit être mis hors de Pétersbourg; il n'en vaut pas la peine, puisqu'il se croirait plus qu'il n'est, mais je Vous supplierai d'en dire un mot des plus sévères au comte Grabowski, afin qu'il soit plus circonspect à l'avenir, et de commencer par ces mots, qu'il m'est revenu que le sieur Linowski jouit d'une réputation équivoque et qu'il avait déjà été repris pour sa conduite à Varsovie etc. etc; de plus, faire avertir par qui de droit, comme par le général Koutousow, le jeune homme d'être circonspect, afin qu'il ne lui arrive des désagréments comme il en avait eu à Varsovie; rien de tel pour des êtres de cette trempe que de se voir démasqués.

Quant à l'article de la Lithuanie, c'est une autre thèse qui est trop longue pour une lettre et surtout griffonnée et redigée par moi. Veuillez me permettre de consigner mes idées dans un mémoire que je Vous enverrai dès qu'il sera fait; mais ce que je me permettrai de dire ici, c'est que j'étais, suis et serai Russe, tant que je vivrai, de cœur et d'âme, mais pas un de ces Russes aveugles et imbéciles qui ont pour principe qu'il leur est tout permis et aux autres rien. Матушка наша Россія береть добровольно, наступя на горло—c'est un proverbe très usité entre les nôtres qui m'a fait toujours horreur. La seule science positive de ce bas monde, ce sont les mathématiques et elles prouvent que lorsque les données sont fausses—les résultats le deviennent, une cause injuste ne deviendra jamais juste, ce ne seraient que des palliatifs plus nuisibles qu'autre chose.

Veuillez agréer mes remerciements pour le livre du comte Araktchéw; je ne puis rien concevoir à toute sa conduite,—elle me passe.

Quant à l'histoire du sieur Niémoievski, je suis très heureux que Vous l'eussiez terminée pour le cas présent de la sorte. Je Vous envoie par ce même courrier la relation de ce qui s'est passé chez lui à sa fête et je croirai assez bon de lui faire sentir, une fois pour toutes, que de semblables scandales ne seront plus tolérés et qu'ils n'auraient qu'à finir d'eux mêmes avant qu'on ne les fasse finir. Jusqu'à ce moment tout est, grâce à Dieu, tranquille chez nous et j'espère de Sa toute clémence que cela restera de même.

Ma femme a été souffrante tout ce temps, pour le moment elle va mieux. Mon garçon a tous les soirs une petite fièvre qui lui fait passer quelques heures au lit, après quoi il n'y paraît plus; pourtant il se plaint de mal aux genoux et aux jambes et même ce soir son pied gauche était enflé; j'espère que sous peu le bon Dieu voudra lui rendre sa santé. Ma femme et Paul Vous remercient pour Votre gracieux souvenir et osent s'y recommander, et ce garçon m'a chargé nommément de le mettre à Vos pieds. Le bon vieux et excellent Kourouta en fait de même et Vous offre toute sa gratitude pour Votre souvenir bienveillant. Veuillez me mettre aux pieds de notre chère et excellente Alexandrine et la supplier de me continuer ses bontés. Veuillez de même embrasser Vos quatre petits anges de ma part et agréer pour Vous les assurances de mon zèle, de mon dévouement sans bornes et de l'amitié la plus sincère avec laquelle je ne cesserai jamais d'être Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

*

78.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, $\frac{9}{21}$ -го апрѣля 1827 года.

C'est lundi passé que le courrier m'a apporté Votre chère lettre, cher et excellent Constantin, avec l'envoi qui l'accompagnait; recevez pour l'un et pour l'autre toute ma bien sincère reconnaissance. Votre lettre m'a bien touché par l'indulgence avec laquelle Vous avez accueilli tout ce que je Vous disais dans ma dernière lettre; Votre bonté et Votre confiance me rendent fort heureux et tout ce que je désire est de pouvoir toujours Vous prouver, combien il me tient d'être compris par Vous et approuvé aussi souvent que possible.

J'ai passé la soirée de ce jour à lire les papiers que Vous m'avez envoyés et que je Vous restitue; après quoi le lendemain matin, j'ai fait venir Mohrenheim et je lui ai fait voir ce que j'avais reçu relativement au procès et les légers changements que je voulais faire, et je convins avec lui qu'il reviendrait mercredi matin pour assister à mon entrevue avec Grabowski. Il vint en effet, je le fis entrer seul d'abord, pour convenir sur les changements qu'il avait faits à mon indication, et puis Grabowski auquel je remis les paquets qu'il ouvrit devant moi; nous lûmes de suite tout ce que le président Sobolewski lui envoyait et qui n'était que la répétition des papiers dont il Vous avait transmis les copies, et je gardais le projet de Lubecki, pour le lire seul. Là-dessus, j'ordonnais que dès le lendemain il revint avec les réponses préparées ainsi que je les voulais et jeudi matin le tout a été signé. Je trouve le projet très bien fait et surtout donnant toute liberté aux consciences des juges et par conséquent, ôtant tout prétexte à des plaintes.

Maintenant veuillez porter toute Votre attention à ce que la réunion de la cour ait lieu dans le plus court délai possible. J'ai fait intimer à Zamoiski à ce qu'il ne quitte pas Varsovie, ni aucun des autres sénateurs qui, pour cause de parenté, ne peuvent siéger, car il me paraîtrait indécemment à ce que des personnages de ce rang et surtout lui, vu son nom, quittent le pays pour se donner l'air de fuir le moment du dénouement; je crois, au contraire, que c'est le moment ou jamais pour ces messieurs d'être prêts à être là, où leur devoir les appelle.

J'ai parlé fortement à Grabowski au sujet de l'affaire Linowski; il m'a assuré n'en avoir pas entendu parler, et dès le lendemain il est venu

me rendre tout ce qu'il avait pu apprendre du jeune homme; je lui ai fait sentir que toute fois il avait du moins tort de n'avoir pas été assez sur ses gardes sur le choix des individus à placer chez lui et encore moins à recommander pour être placés à la cour;—il l'a senti.

Ce $\frac{10}{22}$.

J'apprends à l'instant même, cher Constantin, par Votre lettre à ma Mère les cruelles inquiétudes, dans lesquelles Vous étiez au départ de l'estafette, j'espère que le bon Dieu entendra nos prières et rétablira bientôt Votre cher Paul. Je sens vivement ce que Votre cœur a dû éprouver et le partage du fond de mon âme. Je suis heureux de voir que du moins ma belle-sœur ait eu un mieux décidé, tout ce qu'elle a pu faire le jour de Pâques le prouve et le mal de tête du soir paraît plutôt prouver que ce sont les nerfs qui sont la partie souffrante.

Je reviens au sujet de l'expédition d'aujourd'hui. J'oubliais de Vous dire, que j'ai cru qu'il était essentiel que Zamoiski ne dut pas présider la haute cour, ayant présidé l'enquête, ainsi tout en conservant dans le règlement l'article qui fixe la présidence au président du Sénat, j'ai cru que l'occasion était bonne pour prouver notre délicatesse en dispensant pour le cas présent Zamoiski des fonctions qui lui revenaient.

On m'assure que Bielinski est un homme comme il faut et pour Krassinski je le crois parfaitement dans la bonne voie. En terminant cet article, veuillez me permettre, cher et bon Constantin, de déposer à Vos pieds toute ma vive et sincère gratitude *de frère à frère* pour la bonté et la patience avec laquelle Vous avez daigné conduire toute cette triste et pénible affaire. Que de fois j'ai senti et je sens encore tout ce qu'elle a eu de pénible pour Vous! Mais c'est *Lui* que Vous serviez et c'est pour *Lui* qu'il faut la terminer, ainsi que notre honneur et notre devoir, notre dignité l'exigent. Il est osé à *moi* de Vous offrir mes remerciements, mais je Vous les offre avec la confiance à laquelle Votre amitié m'a habitué; acceptez les donc à ce titre avec Votre indulgence habituelle. C'est en *Son nom* que je Vous les offre.

L'ordre du jour Vous aura appris le changement d'Jermolow par Paskévitch. D'après le tableau exact de ce que Dibitch m'a décrit, les choses tout en n'étant pas aussi *outrées* mauvaises qu'on les décrivait, se trouvaient l'être assez pour prouver, blanc sur noir, que Dibitch et Paskévitch partis, tout rentrerait dans le chaos, le désordre qui avaient précédé et étaient habituels dans ce pays, vu les principes en usage chez Jermolow. Vous m'avouerez qu'à la veille d'une guerre, c'étaient de

tristes garanties pour le succès. Paskévitch était irréprochable; je ne pouvais donc balancer et j'ai franchi le grand pas. On a été tout abasourdi ici pendant deux à trois jours et les качели on fait oublier et Jermolow et la Georgie. Ce matin j'ai reçu de Dibitch le rapport que le changement a eu lieu et tout s'est passé en ordre; Jermolow a reçu la chose humblement et sans plaintes. J'ai fortement intimé à Dibitch à user de tout son pouvoir et de mon nom pour empêcher et prévenir tout transport ni exclamation ni pour, ni contre, mais que tout se passe sévèrement dans le strict ordre de service; il paraît que je réussirai donc à voir la chose finie non ainsi qu'une chute de personnage de cour, disgrâce ou etc., mais comme une сдача doit avoir lieu.

Les opérations doivent être commencées et le ¹⁰/₂₂, c'est à dire aujourd'hui l'on supposait que l'avant-garde pourrait atteindre Erivan. Que Dieu nous accorde des succès et *surtout* une prompte et heureuse issue.

Tout va bien ici; je suis toujours fort satisfait de la troupe, la semaine qui vient commencent les exercices. Dans les tous premiers jours de Mai je vais partir pour Wiasna, passer la revue du 2^m corps d'armée et de la 1^{re} division des lanciers, ce qui durera à peu près huit jours; après je compte revenir pour ne plus bouger, excepté les environs.

Les correspondances que Vous avez la bonté de me communiquer sont vraiment comiques, surtout les lettres de Lubecki, où l'amour propre étouffe le petit homme; c'est dommage, mais chacun son défaut; mais il a du bon et peut être fort utile. Je suis curieux de savoir si Vous continuez à être satisfait d'Ojarowski.

Ma femme me charge de ses tendres amitiés pour Vous; elle est bien pour le moment, mais il lui faut bien se ménager. Veuillez me rappeler aux bontés de ma belle-sœur, à laquelle je baise les mains. Mille tendres choses à Votre cher malade, que Dieu lui accorde un prompt rétablissement. Adieu, cher et excellent Constantin, conservez Vos bontés et Votre amitié à celui qui est pour la vie de cœur et d'âme Votre fidèle frère et ami

NICOLAS.

Bien des amitiés, je Vous prie, à Kourouta.

79.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, ^{23-го апрѣля}/_{3-го мая} 1827 года.

Cher et excellent frère, j'ai exactement reçu les deux lettres que Vous avez bien voulu m'écrire dans le temps par les généraux Tchitché-

rine et Gendre et me fais un devoir de Vous en remercier du fond de mon cœur ainsi que pour l'amitié et la confiance que Vous voulez me témoigner; soyez persuadé d'avance que je n'en mésuserai jamais et que je me ferai un devoir sacré et inviolable de Vous prouver toujours que je n'en suis et n'en serai pas indigne.

Tous Vos ordres sont remplis et tout ce que Vous m'avez confié est en train; je Vous en envoie mon rapport formel.

Par le général Tchitchérine qui va partir incessamment, je compte Vous répondre point par point à Vos lettres; il me manque encore un papier du gouvernement d'ici pour pouvoir le faire par cette estafette.

Veillez agréer mes bien sincères félicitations à l'occasion de la fête de notre chère et excellente Alexandrine, de l'anniversaire de Votre fils et de la fête de la petite de Vos trois grâces; mes vœux les plus ardents les accompagnent; puissent-ils être heureux autant que mon cœur le leur désire et, certainement, rien au monde pour l'être ne leur manquera.

L'intérêt que Vous avez bien voulu me témoigner à l'occasion de la maladie de mon fils m'est une preuve de Votre amitié pour moi que je sais apprécier et pour laquelle je Vous offre ma gratitude la plus sentie. Paul se met à Vos pieds et ose Vous offrir de même toute sa reconnaissance. Grâce à Dieu, il est en pleine convalescence, mais il revient, d'assez loin, ayant fait une fièvre chaude nerveuse.

Ma femme me charge de Vous la ressouvenir, elle est assez bien pour le moment, grâce à Dieu. Conservez moi amitié et indulgence, cher frère, et persuadez - Vous que Vous n'avez au monde d'ami plus fidèle et plus sincère et plus vrai que ne l'est Votre vieux frère et dévoué ami

CONSTANTIN.

80.

Императоръ Николай — Цесаревичу.

С.-Петербургъ, $\frac{27\text{-го апрѣля}}{9\text{-го мая}}$ 1827 года.

Veillez recevoir, cher et excellent Constantin, mes vœux et mes plus sincères félicitations pour le jour anniversaire de Votre naissance, puisse le ciel Vous conserver et tous ceux qui Vous sont chers et Vous combler de toutes ses bénédictions. Conservez moi Votre bonté et Votre amitié et croyez que je ferai toujours tout pour m'en rendre digne. C'est avec un vrai sentiment de bonheur que j'ai appris que ma belle-sœur a paru à cheval, c'est donc preuve qu'elle se sent mieux. Que Dieu exhausse nos prières! J'espère que Paul à l'heure qu'il est en fait de même.

Vous êtes dans les exercices à ce que je crois; c'en est de même chez nous, je n'ai vu que de l'infanterie jusqu'à présent et j'en ai été fort satisfait. Lundi $\frac{2}{14}$ nous aurons revue et samedi prochain je compte partir pour Wiasma.

J'ai reçu ce soir des nouvelles de Géorgie; notre avant-garde a passé la frontière par un temps épouvantable et une neige qui a rendu les premières marches fort pénibles. Il n'y a pas eu d'affaire encore. Tout était parfaitement tranquille, et les affaires même à en juger par les rapports, ont pris un air d'ordre qui me fait espérer pouvoir bien augurer de l'avenir.

Tout va assez bien ici et j'espère que le bon Dieu nous fera avancer vers le mieux. Quant au dehors il n'y rien de nouveau, sinon la *grossesse* de la Régente de Portugal de la fasa du trop fameux docteur Ab-rantès.

J'espère que Жандръ est près de Vous et je m'attends à en avoir la nouvelle un de ces jours. Adieu, cher et excellent Constantin, que Dieu Vous conserve tous deux; conservez bonté et amitié à celui qui est de tout cœur et pour la vie, cher Constantin, Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

J'embrasse tendrement Paul; mille choses à Kourouta.

81.

Императоръ Николай — Цесаревичу.

С.-Петербургъ, $\frac{7-го}{19-го}$ мая 1827 года.

J'ai retenu Mohrenheim jusqu'à mon départ, cher Constantin, espérant voir arriver Tchitchérine et pouvoir Vous répondre par Mohrenheim. J'ai eu le plaisir de recevoir Votre bonne lettre du 23 Avril, pour laquelle je Vous offre mes bien sincères remerciements; les vœux que Vous voulez bien faire ne peuvent que faire du bien à nos chers *miens* qui Vous en sont bien reconnaissants.

Je m'en vais partir ce soir pour être le $\frac{10}{22}$ à Wiasma, passant par Staraya Roussa et Ostachkow. J'espère être de retour le 20 ou 21; Michel est parti hier pour me précéder.

Je n'ai rien de nouveau à Vous dire d'ici; j'ai reçu avant-hier la nouvelle du premier succès de notre avant-garde; il y a eu une très

belle affaire de cavalerie, où les cosaques pour la *première fois* n'ont pas tourné le dos devant les curdes, dont ils avaient une terreur panique; la veille encore, ils furent chassés par une poignée de ces messieurs sans qu'il fut possible de les faire tenir; l'exemple des chefs et surtout la fermeté des mesures contre eux ont fait tourner la médaille et ils ont fait merveille. Le chef curde, brave reconnu par ses brigandages, a été pris. J'attends des nouvelles ultérieures de ce qui se passera près d'Erivan.

J'envoie Оночининъ au roi Antoine de Saxe; je le fais passer par Varsovie, croyant qu'il Vous sera agréable de le voir et le charger de Vos commissions pour cette famille qu'à juste titre Vous estimez.

Adieu donc, cher et excellent Constantin, que Dieu Vous conserve et Vous assiste tous deux. Mes hommages à ma chère sœur et mille tendres choses à Paul. Mon garçon est à Vos pieds et me charge de Vous remercier pour Vos lignes pour lui si pleines de bonté; le Papa s'y joint aussi.

Conservez moi bonté et amitié et croyez à tout jamais à l'attachement et dévouement inviolables de Votre tout dévoué frère et ami

NICOLAS.

82.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{7-10}{19-10}$ мая 1827 года.

C'est par l'estafette ordinaire, arrivée hier, que j'ai eu le bonheur de recevoir Votre bonne et excellente lettre en date du 27 Avril dernier et je m'empresse de Vous en exprimer, cher et excellent frère, toute ma plus sincère reconnaissance, ainsi que pour les vœux et les félicitations que Vous voulez bien me faire à l'occasion du jour de mon anniversaire. Je suis certain, cher et excellent frère, que Vos vœux me porteront bonheur et je les reçois comme une preuve nouvelle de Votre amitié et de Vos sentiments pour moi et qui me sont bien chers. Vous pouvez compter sur moi, cher frère, à la vie et à la mort et je puis Vous assurer que Vous n'avez d'ami, ni de serviteur plus zélé et plus dévoué que je ne le suis; puisse l'Être suprême me donner la force nécessaire pour Vous le prouver partout, puissent mes services Vous agréer et mériter Votre suffrage comme ils avaient celui de notre immortel Empereur; puissai-je avoir Votre con-

fiance dont certainement je ne mésuserai jamais,—c'est tout ce que je désire. Ainsi soit-il à tout jamais.

Recevez de même tous mes remerciements, cher et excellent frère, pour le souvenir que Vous témoignez à ma femme et à mon fils, ils me chargent tous deux de Vous en offrir toute leur reconnaissance. Grâce à Dieu leur santé se raffermir. Ma femme, pour le moment, profite du magnifique temps dont nous jouissons et il me semble qu'il lui fait du bien. Quant à mon fils, il est presque entièrement rétabli et j'espère que sous peu tout rentrera dans l'ordre habituel.

Nos exercices vont leur train accoutumé et j'en ai été très satisfait jusqu'à ce moment. J'ai été voir les réserves de cavalerie qui vont tenir garnison à Zamose et je laisse à ce sujet Tchitchérine Vous en faire son rapport ainsi que sur tout l'état des troupes. Je suis heureux de n'avoir qu'à louer le zèle et la bonne volonté générales.

Je présume que Vous lirez avec quelque intérêt la note officielle que je Vous envoie par la présente estafette au sujet d'une présentation de Mostowski; j'en ai envoyé une semblable au comité d'administration.

Je félicite la Princesse-régente de s'être fait faire un enfant par le docteur Abrantès; il faut espérer qu'il sera produit dans toutes les règles de l'art et que la faculté n'y aura pas été méconnue.

Chez nous tout est absolument tranquille; le jugement devra commencer le $\frac{3}{15}$ Juin et j'espère que le tout se passera avec décence, bien et tranquillement.

Continuez moi, cher frère, Votre amitié et Vos bontés et comptez toujours sur le zèle, le dévouement et l'attachement de Votre fidèle, vieux frère et ami

CONSTANTIN.

83.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Елагинъ Островъ, $\frac{21-го\ мая}{2-го\ июня}$ 1827 года.

Recevez, cher et excellent Constantin, mes félicitations et tous mes vœux bien sincères pour le jour anniversaire de Votre nom; je ne puis que Vous répéter aujourd'hui les vœux que je forme pour Vous tous les jours et que je demande à Dieu avec ferveur d'exaucer. Puissiez-Vous être aussi heureux que je le désire!

C'est en route pour revenir ici que Votre dernière lettre m'est par-

venue; je ne suis ici que depuis avant-hier soir et abîmé de besogne. Mon voyage à Wiasma m'a procuré une vraie satisfaction; j'ai trouvé le 2^{me} corps dans le meilleur ordre; l'infanterie est bien, à peu de différence près, surtout la 6^{me} et 5^{me} divisions; la 2^{me} des hussards est superbe et malgré toutes les difficultés qu'elle a eu à vaincre, n'ayant cessé de marcher depuis le mois de Décembre; tous les détails sont parfaitement soignés. L'artillerie est parfaite. Mais c'est surtout la 1^{re} division des lanciers, dont je suis le plus satisfait; elle est réelement magnifique, d'une égalité admirable et parfaite et pour les détails et pour l'ensemble, en un mot, elle a acquis tout ce qui lui manquait encore à Moscou. J'ai trouvé zèle, envie de faire plaisir et de deviner ce qui pouvait m'être agréable, enfin le meilleur esprit possible. Ajoutez à cela qu'il n'y a eu *ni bals, ni diners* et *un temps magnifique*—c'est tout ce que je pouvais désirer.

Me voici de retour, à talonner la flotte; mais là il n'y a que vols et infâmies de tous genres, que je découvre tous les jours; il faudra des travaux d'Hercule pour mettre cette partie sur un bon pied.

Je n'ai pas le temps de Vous en dire davantage. Adieu, cher et excellent Constantin, ne m'oubliez pas et continuez quelques bontés à Votre fidèle frère et ami

NICOLAS.

Mettez moi aux pieds de ma belle-sœur et embrassez Paul pour moi.

84.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, ^{26-го мая}_{7-го июня} 1827 года.

Je profite du départ du général Tchitchérine pour Vous tracer ces lignes, cher et excellent frère, et pour Vous remercier de la gracieuse permission que Vous avez daigné lui accorder de passer quelque temps auprès de moi. Si ce temps a été prolongé plus, que Vous n'eussiez pu le désirer, la faute n'en est pas à moi et ne dérive que de l'envie que j'avais qu'il fut à même de Vous rendre un compte exact de ce qu'il avait vu par lui-même, de l'esprit public qui règne ici, de la bonne volonté générale qui se fait apercevoir partout, en un mot comme en mille, de l'état des choses tel qu'il est, et non tel que l'on se plaît à le dépeindre à Pétersbourg et ailleurs, où l'on n'envisage ce pays que comme en état de fermentation et dirai-je même de révolution. Je ne sais ce

qui en adviendra pour le futur, mais je garantis que pour le moment il n'existe pas l'ombre de fermentation et si l'on saura s'y prendre, il ne pourra rien arriver de semblable pour l'avenir. Tchitchérine à tout vu par lui-même, tout entendu, tout observé et je me fie à sa loyauté pour Vous en faire un rapport exact et circonstancié. Quant à l'état des troupes, ce n'est pas à moi de les prôner ni à les louer, mais il m'appartient d'être le garant auprès de Vous de leur zèle, de leur bonne volonté et de leur progrès. Elles sont jalouses d'être vues et, par conséquent, ce n'est encore pas à moi à les prôner, mais à attendre patiemment que l'on daigne les voir, que l'on les juge avec équité, que l'on y reconnaisse le travail, sa promptitude et sa rectitude et puis que l'on en porte son jugement—je me soumetts au plus sévère et au plus partial avec prévention même. Quant à des fous qui crient, qui ont crié et qui crieront jusqu'à extinction de chaleur humaine,—ils sont connus, surveillés et suivis de près; tout leur siège est dans le palatinat de Kalisch et réside dans les Niémoievski et leurs adhérents; ils sont incorrigibles, ayant été frustrés dans leur ambition, et cela avec raison, à cause de leur démoralisation. S'il y en a d'autres, ils sont en très petit nombre. Je certifie encore que pour le moment tout est tranquille parmi nous. Je me flatte de l'espoir que le jugement qui va commencer le $\frac{3}{15}$ Juin, prouvera durant son cours l'esprit public tel qu'il doit être et qui, peut-être, est méconnu exprès ou à plaisir et cela sans bassesse, j'en ai le ferme espoir en Dieu.

Voilà qui est pour ce pays, cette lettre n'en est qu'une... ¹⁾ et j'ose espérer que les faits viendront l'appuyer pour prouver la vérité de ce que j'avance.

Maintenant, je viens à des faits plus sérieux; il s'agit de l'Autriche qui, depuis quelque temps, fait tout son possible pour gagner l'esprit des Galliciens et des Polonais. Il n'y a sorte d'avances qu'elle ne fasse envers eux et surtout depuis que l'on est persuadé dans tous ces pays que les intentions bienveillantes de feu l'Empereur d'immortelle mémoire ne seront pas suivies; à ceci se joint notre position envers les Turcs et les Grecs, la guerre avec la Perse et puis des souvenirs peut-être mal éteints pour Napoléon dont le fils est entre les mains des Autrichiens et qui, déjà âgé de 16 ans, promet d'être distingué. Ce sont des mobiles difficiles à combattre dans ce siècle et dans lequel toute la tendance des esprits se porte à l'émancipation des peuples et à la nationalité.

Je joins ci près:

¹⁾ Здѣсь въ подлинникѣ пропущено, очевидно, одно слово.

1) Une note sur les bruits publics de la Gallicie et sur des faits qui y ont eu lieu.

2) Un portrait lithographié du prince Lobkowitz, gouverneur de la province en costume polonais et avec le titre de woewoda ou palatin, comme appui de toutes mes assertions.

Gare le passage sur le territoire des Turcs, que quelques farces n'arrivent sur nos derrières; il n'y aura pas de traité qui y tienne, ni de politique de Canning avec des promesses plus ou moins brillantes. Dans le siècle présent, il faut être maître de la politique et non la suivre; ce qui était bon il y a de cela 50, 25, 20 ans en arrière, n'est plus de saison; l'élan est trop général, des mesures tardives ou des compositions seront méprisées et l'on n'en voudra pas. Je Vous parle ici en frère, en sujet fidèle qui ne veut, qui ne souhaite que Votre bien et Votre gloire; ne le prenez pas autrement et encore moins comme si je m'avisais de Vous donner des conseils sans y être autorisé. Vous ne ferez pas l'injustice, cher frère, de le croire.

En Gallicie, ont dit de plus que les Hongrois sont toujours Hongrois; ils ont prouvé leur fidélité à la monarchie autrichienne, mais gare si l'on touche à leur nationalité, cela serait fini de suite et il ne faut pas croire qu'ils aient été toujours soumis. On se prévaut de plus en Gallicie, qu'il ne s'est pas trouvé un seul individu des indigènes qui ait trempé dans les sociétés secrètes, patriotiques etc. etc. et que c'est le seul pays des quatre du partage de la Pologne, où il n'y ait pas d'enquêtes, ni de jugements. Cela leur plait à dire et je suis persuadé que dans d'autres circonstances les trois dénoncés par Jablonowski auraient été interrogés, réinterrogés, jugés et rejugés, mais la politique a prévalu et tous ont été absouts comme innocents et il le font sonner bien haut. Voilà qui est assez sur ces nouvelles; de mon côté, j'ai fait prendre toutes les mesures et j'ai envoyé des agents sûrs pour savoir de près ce qui se passe en Gallicie; il y en a déjà de partis deux de mon sù. Dès que j'aurai la moindre nouvelle, Vous pouvez être sûr, cher frère, que je ne manquerai pas de Vous la transmettre de suite.

Ma femme me charge de Vous offrir ses plus tendres compliments et Vous prie de lui continuer Votre souvenir. Grâce à Dieu, sa santé est meilleure, pourtant les médecins lui ont conseillé les eaux. Si tout est tranquille ici et que le jugement marche bien, peut-être que je l'y enverrai au mois de Juillet; ceci n'est qu'en perspective, et alors je Vous demanderai de l'accompagner pour quelques mois, ce qui me dérangerait très fort.

Paul est à Vos pieds; il ne peut pas se défaire de ses vilains rhu-

matismes arthristiques avec enflure et rougeur des jambes, pourtant il est mieux et est sur jambes.

Mes hommages à notre chère et excellente Alexandrine. Que Dieu daigne la conserver ainsi que Vous, cher frère, et Vous faire jouir longtemps du bonheur le plus pur sur cette terre. Mes embrassements à Vos enfants. Ne m'oubliez pas, cher frère, conservez moi bonté et amitié et comptez toujours sur le zèle, le dévouement et l'attachement à toute épreuve de Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

P. S. Si Vous venez dans ce pays-ci, cher frère, daignez permettre que Tchitchérine Vous y accompagne et, en outre, si en automne, vers la fin d'Août, ou en Septembre, il pouvait revenir ici, cela me rendrait bien heureux; c'est une perte pour moi que son départ et je le regrette bien vivement, du moins Vous le retrouverez tout-à-fait bien portant, nous étant arrivé encore malade.

85.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, ^{27-го мая}_{8-го июня} 1827 года.

Je viens de recevoir exactement Votre lettre en date du 21 de ce mois, cher et excellent frère, à l'occasion de ma fête et je m'empresse de Vous témoigner toute l'étendue de ma plus sincère et de ma plus vive reconnaissance pour cette preuve nouvelle de Vos attentions et de Votre amitié pour moi. Vous n'avez pas affaire à un ingrat, cher et excellent frère, et j'ose Vous assurer que tous mes efforts tendront constamment à Vous prouver de plus en plus tout mon zèle, tout mon dévouement et tout l'attachement inviolable que je Vous ai voués pour la vie. J'ose espérer que Vous n'en doutez pas et que Vous voudrez bien compter sur moi dans toutes les circonstances comme sur un de Vos plus fidèles et un des plus dévoués (je ne dis pas sujets et serviteurs, puisque Vous ne l'aimez pas, et c'est pour cela que je le mets en parenthèse). Votre amitié et Votre confiance, cher frère, sont tout ce que je puis seulement désirer, je n'en mésuserai certainement pas et si, par hasard, parfois, une idée ou mes opinions ne s'accorderaient pas avec les Vôtres, ainsi qu'avec Vos vues, ne Vous en souciez pas, je Vous en conjure, et persuadez Vous que j'agirai toujours dans Votre sens, comme si je n'avais aucune opinion et que Vos volontés et ordres seront mes guides во вѣки вѣковъ, аминь.

Maintenant, permettez-moi de Vous soumettre mes idées sur un objet essentiel, d'après ce que je crois; il s'agit toujours de ce malheureux jugement et des interrogatoires et des confrontations qui doivent avoir lieu. Les messieurs d'ici ne manqueront pas, je pense, de demander à faire venir de Pétersbourg les détenus que j'y ai renvoyés et cela, non seulement pour établir les faits, mais aussi pour interroger, pour ainsi dire, des compatriotes et cela à leur façon. Je croirais donc très utile et très opportun, tout en déférant à leur demande, de faire accompagner les individus par une délégation de notre Sénat, au nombre de trois ou quatre sénateurs, qui seraient présents aux interrogatoires qui leur seront faits, en enjoignant aux nôtres de ne pas souffrir que rien ne se passe sans eux. Cela se pratique dans nos tribunaux et dans ceux d'ici dans les cas ordinaires, par exemple, si un militaire se trouve compromis dans une affaire civile ou criminelle, il est toujours accompagné par un plus élevé en grade qui est présent à tout ce qui se fait avec le prévenu et vice-versa. C'est dans ce sens que le comité d'enquête qui a eu lieu ici, avait été institué des sujets des deux nations. Ce que je propose peut avoir encore un autre but qui est celui que lorsque le jugement commencera à Pétersbourg, les sénateurs ayant été ici, certifieront sur les dépositions et que l'on n'aura plus besoin de faire de nouveaux interrogatoires à Pétersbourg. L'année dernière les Prussiens nous ayant envoyé leurs prévenus les ont fait accompagner par le conseiller de régence prussienne Kr Veuillez m'apprendre au préalable si Vous goûteriez ma proposition et, si c'est le cas, je prendrai mes mesures en conséquence. Il y aurait encore un autre but, qui serait celui que les messieurs d'ici seront plus circonspects et ne traiteront pas les choses à la légère.

Ma femme, grâce à Dieu, est assez bien et me charge de Vous la ressouvenir en Vous remerciant pour ce que Vous voulez bien lui témoigner. Paul est aussi presque rétabli. Nous jouissons d'un temps d'Italie.

Dans trois jours notre camp commence et toutes les troupes se concentrent. Rien de nouveau ici, depuis le départ de Tchitchérine, que la confirmation des nouvelles de la Gallicie; toutes mes mesures sont prises pour savoir positivement les faits.

Conservez moi Votre souvenir, cher frère, ainsi que Votre amitié, et comptez toujours sur la fidélité, l'amitié et le dévouement de Votre vieux frère et ami

CONSTANTIN.

86.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Царское Село. $\frac{11}{23-го}$ июня 1827 года.

Recevez, cher et excellent Constantin, tous mes bien sincères remerciements pour Vos deux chères lettres, la première par Tchitchérine, la seconde par l'estafette; leur contenu à toutes deux m'a rendu infiniment heureux; car j'y ai retrouvé les preuves douces pour moi de Vos anciennes bontés et indulgence pour moi. Tout ce que Tchitchérine m'a conté de Vous et de Votre part sous le même rapport m'a encore plus confirmé dans mon bonheur; puissais-je toujours et toujours être assez heureux de savoir mériter Votre affection et Votre confiance par l'acquit de mes devoirs, c'est ce que je demande sincèrement à la Providence de m'accorder.

Les nouvelles sur la Gallicie que Vous m'avez communiquées, cher Constantin, ont d'autant plus droit de m'étonner, que je n'en ai jusqu'à ce moment aucune nouvelle de Vienne de Tatistchew. Je ne puis le comprendre, ni me l'expliquer. Cette mesure paraît préciser des intentions qu'il est aisé pour nous de commenter, elle est digne de la source d'où elle part. La similitude que Vous y trouvez avec l'âge d'un individu dont le nom seul fait battre le cœur à plus d'un fidèle serviteur de son père, ainsi qu'avec d'autres circonstances sont d'autant des suppositions que j'admets très fort comme possibles. C'est à nous à redoubler de soins et de vigilance, et Vous venez de me donner la preuve que nous n'avons rien à craindre sous ce rapport. Cela n'excuse nullement à mes yeux le silence de Tatistchew et je vais lui en demander raison. Mes intentions sont pures, j'ai la conscience pure vis-à-vis de ce gouvernement, j'agis avec la plus entière droiture et confiance à leur égard; si l'on nous paye de fausseté, cela ne sera pas du nouveau pour nous, mais c'est aussi la devise et l'enseigne de la faiblesse. Il est au-dessous de nous, contre ma conscience et contre les principes de feu notre Ange, qui me servent de catéchisme, d'agréer autrement ou de payer autrement de pareils procédés que par le plus parfait mépris, et c'est ce que je ferai, tout en veillant à notre propre sûreté.

J'ai été bien heureux de Vous voir proposer une mesure qu'il était *de mon intention* de Vous soumettre, j'entends: l'envoi des sénateurs avec les prévenus, sujets de l'Empire; c'est une excellente mesure et qui prévient beaucoup d'inconvénients; mais je ne Vous cache pas, cher Con-

stantin, que le choix des individus est une chose des plus embarrassantes, car imaginez que sur tous les membres du 1^{er} département, il n'y en a pas un que l'on puisse non pas envoyer avec utilité, mais produire *sans honte*. Je m'en vais chercher un prétexte pour choisir trois têtes raisonnables dans les autres départements.

J'ai pompé Чичеринъ au sujet de tout ce qui regarde le militaire, et ce qu'il m'en a dit m'a réjoui le cœur; puissiez-Vous en être toujours aussi satisfait et recompensé ainsi de Vos soins infatigables; il me tarde bien, je Vous assure, de venir les admirer!

Quant à ici je viens de finir les revues par brigades; j'ai été satisfait de l'infanterie, de l'artillerie et de trois brigades de cavalerie, avec des nuances fort légères; avant-hier, je l'ai été moins de la 1^{re} brigade de la division légère et surtout des uhlands, dont les officiers sont au-dessous de la permission, peu sûrs de leur fait.

Je suis revenu cette nuit de l'escadre que j'ai accompagnée jusqu'aux Березовые острова; l'escadre est très belle et peut se produire avec honneur. Mardi prochain commencent les manœuvres pour entrer au camp le 16; les troupes y resteront jusqu'au 22 Juillet. Après ce terme je dois faire une course aux colonies pour y voir les troupes.

Je me suis bien réjoui de Vous savoir plus satisfait de la santé de ma chère et excellente sœur, ainsi que de celle de Paul; puissent-ils être entièrement bien; les bains ne peuvent que lui être très salutaires et je crois que Vous faites très bien de Vous y préparer.

Ce ¹³/₂₅.

Je n'ai pu l'autre jour fermer ma lettre, cher Constantin, et le ferai aujourd'hui; j'ai reçu samedi par l'estafette les copies des lettres que Vous m'avez envoyées, voilà donc le tribunal ouvert, que la bonté Divine veuille sur eux et leur inspire sagesse, justice et raison. Il me paraît que le choix des délégués pour instruire l'affaire est bon, voyons maintenant ce qu'ils feront.

Nous n'apprendrons plus grande chose par les lettres, car d'après la teneur de la dernière, ils paraissent s'en douter, je m'en remets donc à Vous pour me tenir au courant de ce qu'il m'importe à savoir. J'ai reçu avant-hier un courrier de Tatistchew, mais pas une syllabe sur l'affaire de la Gallicie, je n'y comprends rien.

Tout va bien ici, du moins je n'apprends rien de mauvais, les affaires marchent, et marchent au conseil mieux surtout depuis que le comte Кочубей

a remis la marche de l'audition des affaires du conseil sur le pied prescrit par le règlement. Avec cet ordre et la promptitude que j'exige des chancelleries, j'espère que sous peu il y aura un mieux sensible, mais indispensable. Ce qui nous manque ici le plus, ce sont les hommes; or, Vous conviendrez que l'on ne peut les fabriquer ni vite, ni aisément, surtout quand soi-même on est *novice* et *très-novice*; je m'en remets à la miséricorde Divine; dès le commencement, c'est à elle que je me suis voué et je m'en suis toujours trouvé très bien, peut-être que sous ce rapport aussi: *тутше ыдешь, дальше будешь*.

J'allais oublier de Vous dire que nous avons eu la semaine passée une revue de tous les établissements d'éducation militaire; je puis dire en toute conscience que j'y ai trouvé depuis l'année dernière un changement des plus notoires. Je les mets sous le rapport de la tenue dans l'ordre suivant: 1) le bataillon des volontaires qui est superbe; 2) le second corps des cadets et la compagnie des grenadiers du 1^{er} corps et 3) le reste du 1^{er} corps et le *военный сиротский*. Je suis surtout content de l'air de gaieté et de bonne volonté des jeunes gens; ils sont sous ce rapport méconnaissables. Je désire maintenant que ces messieurs soutiennent cet esprit parmi eux, qu'ils conviennent maintenant s'être perdu depuis qu'ils Vous ont perdu et qui se remonte maintenant visiblement; je les fais partir ces jours-ci pour le camp, je les ferai passer par ici, pour les régaler et les faire promener comme un rendu pour le plaisir qu'ils m'ont fait.

Me voici au bout de mes nouvelles. Adieu, cher, bon et excellent Constantin, que Dieu Vous conserve, pensez quelquefois à moi et soyez toujours aussi bon et indulgent que par le passé; ce sera rendre heureux celui qui est pour la vie, et de cœur et d'âme, cher Constantin, Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

Veillez me mettre aux pieds de ma chère et excellente sœur, remerciez la pour moi de son gracieux souvenir, qu'elle veuille bien être toujours la même pour moi. Mille tendres choses à Paul et mes amitiés à Kourouta.

87.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{25\text{-го июня}}{7\text{-го июля}}$ 1827 года.

Toutes mes félicitations et tous mes vœux les plus sincères et les plus ardents Vous sont offerts avec plénitude et du fond de mon cœur,

cher et excellent frère, à l'occasion de Votre jour anniversaire. Que le bon Dieu veuille dans sa toute clémence exhausser mes vœux, cher frère, et certainement rien ne manquera à Votre bonheur, Votre prospérité, Votre contentement et Votre gloire; veuille en même temps le bon Dieu Vous conserver tout ce qui peut Vous être cher, en commençant par notre excellente Alexandrine. Conservez en même temps une place dans Votre souvenir à Votre vieux et dévoué frère dont le seul but dans ce monde est de Vous contenter et de continuer à Vous servir avec le même zèle et la même fidélité qu'il a servi feu notre bienfaiteur commun qui daignait dans sa bonté être content de lui.

J'ai eu le bonheur de recevoir Votre lettre en date du 11 et 13 Juin et je Vous en remercie bien, bien sincèrement, tant pour son contenu, que pour la confiance que Vous voulez bien m'y témoigner; Vous me connaissez, cher frère, assez pour être persuadé de toute ma reconnaissance. Je suis bien heureux que mes nouvelles ont pu Vous intéresser et je ne manquerai certainement pas, quant à l'avenir, de Vous tenir au courant des notions que je pourrai recueillir dans les attributions de mon service; depuis ce temps je n'en ai pas eu d'intéressantes, hormis la confirmation de celles que je Vous ai données, et cela de différents lieux.

Tout est ici, grâce à Dieu, dans l'ordre accoutumé et marche d'après ce qui est établi; les poursuites judiciaires se poursuivent avec l'activité possible des formes lentes de la jurisprudence de ce pays et je n'entends pas des récriminations contre. J'ose me flatter de l'espoir que la fin de ce triste procès aura l'issue, telle qu'elle doit être.

Quant au militaire, je ne saurai en dire assez de bien sous tous les rapports possibles; tous les exercices que nous avons eus jusqu'à ce moment m'ont pleinement satisfait; les progrès sont visibles et, d'honneur, ce serait leur manquer, si je pouvais seulement donner la préférence à l'un devant l'autre.

Je compte me mettre en route le 30 de ce mois pour ma tournée en Lithuanie et Volhynie et l'effectuer en 12 ou 14 jours.

Vous aurez déjà reçu, cher frère, mes rapports sur l'incendie de Zamosz et les dégâts qu'il y a faits; cette estafette Vous en porte de plus amples et ma demande la plus pressée de nous accorder un secours, sans lequel il sera impossible durant l'hiver d'y tenir garnison et y surveiller plus de 800 forçats, tant militaires que civiles, l'élite de cette sorte de gens. Veuillez ne pas le refuser et me donner Votre réponse, s'il est possible par courrier, pour en accélérer l'arrivée.

Permettez-moi, cher frère, de Vous parler ici à cœur ouvert sur un

*

objet qui me peine et que je ne sais à quoi attribuer; voilà de quoi il s'agit: toutes mes présentations au sujet des troupes que je commande ont l'air d'être mises au rebut par les réponses et les décisions, par exemple: 8 avancements dans les юнкера de la 1^{re} division des hussards sortant de l'école de podchoruzi d'ici ont passé de suite avec tout l'avancement de la division et huit jours plus tôt que celui du corps de Lithuanie; ces mêmes юнкера n'étaient pas de première classe et ont passé de suite, lorsque les miens, présentés le même jour, valant mieux qu'eux, restent юнкеръ. Les Polonais ont passé d'après mes ordres. Ceci n'est pas juste et contraire à l'ordre établi et existant par feu l'Empereur. De plus, le page de la chambre Goguel, fils du feu lieutenant-général de ce nom, ma main droite, reste page de la chambre, servant ici depuis 5 mois avec distinction et présenté pour être officier depuis près de 3 mois, lorsque le fils du général Tchitchérine a passé de suite comme officier de simple page qu'il était. Si, de cette sorte, on veut me chagriner et me faire de la peine, en se vengeant sur moi, sur mes sous ordres, je ne présume pas que le moyen soit du moins bien trouvé. Je Vous demande donc, cher frère, justice et protection; puissent mes 32 années de service non interrompu et marchant toujours droit devant moi avoir quelque regard auprès de Vous. Exempt d'intrigues, je ne les connais et ne les connaîtrai jamais. Peut-être ma franchise m'a valu tous ces désagréments, mais alors il faut que je n'en sois que la seule victime et non les innocents qui en pâtissent. J'en appelle au général Tchitchérine pour qu'il Vous dise si mes юнкера sont fermes et connaissent le service; il a assisté aux deux examens qui ont eu lieu, il n'a qu'à le dire; quant à moi je dirai que des дивизионные и бригадные начальники pourraient venir à l'école chez eux et j'en ferai peu d'exceptions. Je demande et reclame justice contre l'injustice. Voilà ces hussards et le petit Tchitchérine plus anciens officiers que les autres et qui en savent plus, c'est d'une injustice criante. Ce sont de ces chicanes de chancellerie qui révoltent.

Ma femme Vous écrit elle-même, mais j'ajoute que sa santé n'est pas des meilleures et est accompagnée d'une toux qui, quoique diminuée de beaucoup, existe toujours. Veuille le bon Dieu me la conserver pour le bonheur de chacun qui l'approche et la connaît.

Paul joint ses félicitations et ses vœux aux miens, cher frère, ainsi que ses remerciements pour Votre souvenir; grâce à Dieu, il se porte bien pour le moment.

Veillez me mettre aux pieds de notre chère Alexandrine et me recommander à la continuation de ses bontés. Tous mes tendres embrassements

à Vos délicieux et chers enfants. Conservez-moi Votre souvenir et amitié, cher frère, et comptez toujours sur la fidélité, le zèle, le dévouement et l'attachement inviolables de Votre vieux frère et ami

CONSTANTIN.

88.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Царское Село. $\frac{6}{18}$ ¹⁰/₁₀ июля 1827 года.

Recevez, cher et excellent Constantin, mes bien sincères remerciements pour Votre chère lettre du 25 Juin et pour les vœux que dans Votre amitié Vous voulez bien faire pour moi; puissais-je toujours en être digne et mériter Votre contentement. Les vœux que Vous voulez bien faire pour mon excellente femme lui porteront bonheur, je l'espère. En attendant le $\frac{1}{13}$ de ce mois, il y a eu *10 ans* de notre mariage! Et je puis bien dire que c'est 10 années de bonheur que le bon Dieu dans sa miséricorde a daigné nous accorder,—qu'il daigne nous en faire jouir encore longtemps! Vous êtes à même d'apprécier ce bonheur, le plus grand sur la terre.

Il paraît que nous avons tout lieu d'être satisfaits de la marche du procès et de Vous applaudir d'y procéder avec cette scrupuleuse rigidité de formes. Je ne doute pas que ces messieurs ne terminent la chose d'une manière digne d'eux et du pays qu'ils représentent; ce sera prouver à la face de l'univers qu'ils sont dignes des institutions que notre bienfaiteur leur a accordées.

Votre contentement des troupes me fait un plaisir extrême; c'est bien la plus douce récompense pour Vous des peines de tout genre que Vous Vous êtes données depuis 13 années que Vous Vous en occupez! Et je puis dire en conscience qu'il me revient de tous côtés la même chose et sur leur beauté et sur leur attachement pour Vous. Je serai bien heureux, je Vous assure, quand je pourrai les revoir.

J'ai été vivement peiné de Vous savoir mécontent de la manière dont Votre présentation au sujet des porte-enseignes a été exécutée; après avoir pris plus ample connaissance de toutes les pièces je crois pouvoir Vous expliquer la chose et d'une manière moins coupable. Votre présentation *de ceux de la garde* est datée du 14 Mai, celle de la 1^{re} division des husards du 18 Mai; dans cette dernière sont compris les porte-étendards de la division même, par conséquent, le tout a passé au *prikas* à la fois;

celle des porte-enseignes de la garde avec ceux d'entr'eux à passer comme officiers dans le corps de Lithuanie, *mais aucun dans la 1^{re} division des hussards*, a été retenue par l'usage établi de réserver les présentations за отличие ou сверхъ комплекта pour des jours de fête et c'est ainsi que tous l'ont été pour le 25. Si la présentation de ceux des hussards eut été jointe à celle de ceux de la garde et non confondue dans l'avancement même de la division, elle eut été retenue de même jusqu'à la fête. Il en est tout de même de Goguel; lui et tous ses camarades sont avancés съ старшинствомъ du jour qu'ils furent mis au front. Quant à Чичеринъ, il n'y a que moi seul de fautif et voici comment: c'est à Wiasma que j'ai reçu à son sujet Votre записка въ собственныя руки, tandis que le reste de Vos présentations по командѣ était resté à la chancellerie de l'état-major à Pétersbourg dans l'attente de notre retour, et, alors, dans la même intention qui m'a fait signer les patentes pour les étendards, j'ai fait avancer Чичеринъ le jour de Votre fête. Voici le simple et exact narré de ce qui s'est passé, jugez Vous - même s'il peut y avoir de mauvaises intentions! Et je Vous demande de la part de qui pourraient-elles venir et serait-ce adroit?

Vous verrez par les papiers d'office de Grabowski que j'ai devancé Votre demande pour secourir le pauvre Zamosz; j'espère que le conseil se sera entendu avec Vous déjà pour arranger tout selon Vos désirs; c'est un bien grand malheur.

Je suis fort satisfait des troupes cet été; elles ont gagné positivement beaucoup pour leur dextérité dans les mouvements et Michel s'en tire à merveille; tout va comme un papier de musique.

Les cadets vont aussi incomparablement mieux que l'année dernière. Leur tenue, leur manière d'être gagnent infiniment; ils ont passé deux jours chez moi et j'ai fait marcher avec les voltigeurs de Votre compagnie au 1^{er} corps monsieur mon fils; il était le dernier по ранжиру au second rang et, le sac sur le dos, il a fait la marche de Кузьмино, où il eut le bonheur de défiler avec son bataillon devant ma Mère. Vous jugerez de son bonheur!

Dans les manœuvres d'avant-hier j'ai vu pour la première fois appliquer par Чичеринъ les ordres de bataille à la cavalerie d'ici et, à mon grand bonheur, j'ai eu lieu de me convaincre combien cette excellente méthode, que nous Vous devons, facilite tous les mouvements! Je ne puis assez Vous remercier de ce que Vous ayez daigné permettre à Чичеринъ d'en profiter; j'ose Vous supplier d'étendre la même faveur sur nous tous et nous permettre de l'adopter dans toute la cavalerie; si Vous daignez

ne pas nous refuser, cher Constantin, veuillez-nous envoyer quelques exemplaires pour les réimprimer et distribuer ici. Grâce à cette méthode, nous avons la cavalerie tout aussi en main que l'infanterie l'était devenue par le même moyen, aussi cela va ici comme un papier de musique.

Je Vous demande encore la faveur de Vous envoyer le général Slatvinsky des chasseurs à cheval, pour pouvoir suivre et apprendre l'exercice de cette arme chez Vous. Quoique nous suivions le même règlement, cependant la chose se fait mal n'ayant pas vu de modèle. C'est un excellent officier qui saura mériter Vos bontés et son régiment est, sans contredire, un des plus beaux et des mieux instruits, parce qu'il *a de vieux officiers*.

$\frac{7-го}{19-го}$ июля 1827 года.

Le $\frac{7}{19}$.

Je n'ai pas fini ma lettre hier et Vous demande sincèrement pardon si ma lettre est un peu à batons rompus, mais étant souvent interrompu, je Vous écris à mesure que les idées me viennent.

Nous devons faire cette année un recrutement; il dépendra de Vous de décider le mode à suivre pour le complètement du corps de Lithuanie et Dibitsch attendra Votre réponse. J'ose à cette occasion instamment Vous prier de me donner Votre réponse au sujet du recrutement des Juifs; cela m'est nécessaire pour pouvoir régler à temps ce qui les regarde. Il est à désirer que cette engence contribue à l'égal des autres sujets de l'Empire à sa défense ou du moins à ses charges, et je crois toujours qu'il est possible de les utiliser, ne fut-ce que dans les военно-работя роты et autres soi-disant troupes pareilles; mais je sais qu'ils font ce qu'ils peuvent à Pétersbourg pour intriguer contre ce projet.

En fait de politique, je n'ai pas grand' chose à Vous dire, car j'attends des nouvelles, un peu de partout. Le plus intéressant pour le moment est le départ de *Capodistrius* comme *congédié*. Nesselrode Vous communiquera toutes les pièces à son sujet, Vous jugerez s'il est honnête homme; je puis dire que je l'estime encore plus, depuis que j'ai eu lieu, dans mes rapports directs, de me convaincre de la loyauté des sentiments de cet homme.

Nous sommes à la veille de grands événements; j'espère que la Providence nous en tirera comme elle a daigné le faire jusqu'ici, c'est en elle seule, que je place toujours toute ma confiance et mon espoir. Je ne doute pas que l'on nous tende des pièges de tous côtés, je ne me pique pas de grande pénétration, mais il faudrait être fou et n'avoir aucune idée

ni du présent, ni surtout du passé, pour se laisser entièrement blouser; aussi tous mes efforts du moment tendent-ils à prouver que mes intentions sont pures, qu'elles sont arrêtées, qu'elles ne sont pas ambitieuses et qu'elles ne varient jamais.

10-го
22-го июля 1827 года.

Ce ¹⁰/₂₂.

Voici trois jours de passés, sans qu'il m'eût été possible de prendre la plume en main pour terminer ma longue épître; il faut compter beaucoup sur Votre patience et sur Votre indulgence surtout, pour oser espérer que Vous me lirez.

Опочининъ m'est revenu depuis trois jours et je l'ai *rompé* comme Vous le pensez bien. Je Vous sais, par lui, parti pour Votre tournée et je Vous suppose le ¹²/₂₄ de retour. Hier nous avons reçu enfin de Vienne les deux dépêches dont copies ci-jointes; il paraît, à croire Tatistchew, que le gouvernement, loin d'autoriser, blâme fortement le prince Lobkowicz de ses mascarades; reste à savoir si Tatistchew dit vrai. Quant au camp en Hongrie, il paraît qu'il n'y aura pas de grandes réunions comme il en fut question, il sera, cependant, toujours intéressant de savoir à peu-près ce qu'ils font et l'air que cela aura. Zichy qui s'est présenté hier chez moi, m'a dit de la part de l'Empereur que, malgré son âge et ses infirmités, il voulait absolument saisir la première occasion pour se rencontrer avec moi; je suppose donc qu'une fois que je serai à Varsovie, nous l'y verrons arriver ou bien que l'on me fera quelques offres de venir, je ne sais où, chez eux. Vous sentez bien, que ce ne sera pas là ce que je préférerai.

Des nouvelles récentes de nos officiers attachés à l'ambassade de Constantinople font un pompeux éloge des progrès presque incroyables que fait la nouvelle organisation des troupes régulières. Le jour de la réception de Ribeaupierre, ils ont vu le régiment des gardes à pied et deux escadrons de la garde à cheval qu'ils disent être déjà pour la tenue de bonnes troupes; voici quelques dessins, à les voir on ne dirait pas que cela puisse être outrément beau.

Опочининъ m'a dit que Vous avez été content des étendards qui Vous étaient déjà parvenus; j'espère qu'il en sera de même des autres; ils me paraissent bien faits. Quand les faites Vous consacrer?

Mes enfants se portent bien, mes deux demoiselles ont tiré du canon aujourd'hui à ma très grande surprise! Le garçon a été passer deux jours au camp avec ses camarades, je lui ai fait monter la garde avec sa compagnie et je l'ai eu avec un *сфрейторъ* en sentinelle près de ma tente,

au grand bonheur *du Papa*, des spectateurs et du petit bonhomme; il est tellement ferme dans tout cela qu'il a corrigé ses camarades; je suis fort content de lui.

Je suis heureux de Vous voir plus satisfait de la santé de ma belle-sœur et de Paul; que Dieu Vous les conserve tous deux pour Votre bonheur commun. Si la saison le permet encore, Vous auriez bien raison, je crois, de faire prendre les eaux à ma belle-sœur, ce serait consolider ce qui s'améliore heureusement.

Adieu, cher et excellent Constantin, conservez-moi amitié, bonté et indulgence et croyez au tendre et sincère attachement de celui qui est et sera pour la vie Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

J'embrasse Paul et mille choses à Kourouta.

89.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{22\text{-го июля}}{3\text{-го августа}}$ 1827 года.

C'est à mon retour de la tournée d'inspection que j'ai faite des troupes que Vous avez daigné laisser à mon commandement, que j'ai eu le bonheur de recevoir par un feldjäger Votre chère et bonne lettre en date du $\frac{6}{18}$ et $\frac{10}{22}$ de ce mois et pour laquelle je Vous prie d'agréer mes bien sincères remerciements, ainsi que pour toute l'amitié et la confiance que Vous voulez bien m'y témoigner, cher et excellent frère. Soyez persuadé que j'en sens tout le prix et que je m'efforcerai par tous mes moyens de Vous prouver toujours que je n'en suis pas indigne.

Ma tournée n'a pas été des plus heureuses sous le rapport de ma santé et j'ai été bien souffrant dès le début, ayant gagné un refroidissement du bas-ventre qui m'a provoqué les hémorrhoides les plus fortes que j'aie eues de ma vie et qui cette fois se sont déclarées fluides; à ceci c'est jointe une diarrhée qui a tourné en dysenterie et qui ne m'a pas quitté tout le cours de mon voyage. De retour ici, depuis trois jours, je suis à garder la chambre et à me soigner, et hier j'ai eu deux très forts vomissements bilieux avec ¹⁾ . . . qui m'ont fort soulagé. Maintenant je suis bien, mais très faible et il me faut encore quelques jours pour me remettre entièrement.

¹⁾ Въ подлинномъ пропущено какое то слово.

Je ne Vous parlerai pas dans cette lettre de l'état des troupes que j'ai vues malgré ma maladie et j'ose m'en rapporter à mon rapport d'office, qui en est l'exacte vérité. Les maladies règnent dans la 25^{me} division, mais jusqu'à ce moment ne sont pas mortelles, c'est la suite des chaleurs excessives qu'il fait et d'un manque de pluie absolu; je ne me souviens pas d'une saison plus accablante. Les dyssenteries sont presque générales; pourtant, je ne puis m'empêcher de Vous annoncer que j'ai été parfaitement satisfait de ce que j'ai vu et j'ose recommander à Vos bontés tous les corps de réserve et de Lithuanie, qui vraiment en sont dignes par leur zèle et leur dévouement.

Vous recevrez en même temps mon rapport sur les incartades du parti Niemoiewski à Kalisch qui de jour en jour devient plus insolent, plus impertinent et plus impudent. Il faut une repression sévère et des mesures fortes pour prévenir de pareils excès; au reste c'est à Vous à en décider.

De plus je Vous envoie mon rapport par lequel je Vous demande un recrutement de 6,200 hommes pour remplacer les hommes ayant fini leur terme de service. L'armée ayant été formée en 1816 et en 1817, les dix ans de service finiront cette année et c'est la cause que le recrutement de cette année est plus fort que les autres, malgré un grand nombre de soldats restés dans les rangs. Veuillez ne pas retenir Votre sanction, puisque le nombre des recrues étant plus fort, il faut nécessairement plus de temps pour les former.

J'ose Vous remercier pour les étendards qui sont magnifiques et qui ont surpassé toute mon attente. Je suis bien heureux que mes ordres de bataille de cavalerie aient obtenu Votre suffrage et j'en envoie les exemplaires.

J'ai de même reçu aujourd'hui de la part du comte de Nesselrode tout ce qui a rapport au comte Capodistrias et je suis bien heureux de ses déterminations qui lui font grand honneur; veuille le bon Dieu le maintenir dans cette marche, mais je crains bien qu'il n'y puisse réussir. Agréez mes remerciements pour l'envoi des dessins de l'armée turque; je les trouve assez baroques, mais ce qui ne l'est pas, c'est ce que Vous m'en dites, que cette nouvelle bande fait des progrès très prononcés dans sa nouvelle organisation, au dire des témoins oculaires.

Tout est tranquille chez nous; le jugement marche son train; l'on n'en parle pas dans le public. Depuis mon retour, gardant ma chambre je n'ai vu personne, non plus la troupe, mais rien ne m'est revenu de contraire à l'ordre.

Veillez me mettre aux pieds de notre chère Alexandrine et embrasser Vos enfants de ma part. Continuez Votre souvenir à Votre frère, cher frère, qui Vous chérit et Vous aime de tout son cœur et dont le dévouement, le zèle et la fidélité Vous sont voués pour la vie. Tout à Vous de cœur et d'âme

CONSTANTIN.

P. S. Ma femme, grâce à Dieu, se porte assez bien et je l'ai retrouvée mieux que je ne l'ai laissée à mon départ. Paul se met à Vos pieds, cher frère, et me charge de Vous offrir ses remerciements et ses hommages respectueux pour Votre souvenir; grâce à Dieu, il se porte tout à fait bien et se donne beaucoup de mouvement à cheval.

Mes félicitations avec le jour d'aujourd'hui; c'est une fête de famille, maman en tête, ma sœur et puis 6 nièces; que Dieu les conserve longtemps et longtemps; tous mes vœux sont offert à celui dont tout émane pour leur bonheur et leur prospérité parfaite.

P. S. J'ajoute encore mes félicitations à l'occasion de la fête du roi de Prusse, ainsi que mes vœux les plus sincères.

J'étais tellement bête hier soir en Vous écrivant, cher frère, que j'ai eu la maladresse de ne pas répondre à une des parties essentielles de Votre lettre et ce n'est qu'après l'avoir relue que j'ai aperçu mon inadvertance et ma bêtise; veuillez me le pardonner gracieusement et ne l'attribuer qu'à mon état de faiblesse qui m'empêche même de sortir aujourd'hui pour aller à la messe, ne pouvant longtemps rester debout.

Vous me parlez, cher frère, du recrutement qui doit avoir lieu et Vous me demandez si je désire que le corps de Lithuanie soit recomplété d'après l'ancien usage des provinces polonaises? Vous connaissez mon aveugle obéissance aux volontés de feu l'Empereur et je croirais y manquer si je pouvais y désirer autre chose qui fut non comme de son temps. Ainsi donc, veuillez laisser cet article comme par le passé. Quant aux juifs, daignez m'en dispenser et si telle est Votre volonté que de les prendre au service, il faudrait les éloigner autant que possible de leur pays natal et des frontières, mais je Vous préviens d'avance, cher frère, que cette mesure, quoique, peut-être, salutaire, fera terrible sensation entre tout ce peuple qui ne se croit que de passage là, où il est, attendant en réunion un p. ¹). . . Je ne suis pas du tout contraire qu'on les utilise d'une façon ou d'une autre, puisque d'après les vexations de tous genres dont ils sont embêtés, je ne conçois pas comment ils peuvent encore exis-

¹) Въ подлинномъ не разобранное слово.

ter et je ne conçois pas de même comment la plupart ne meurt pas de misère, de maladie et de détresse.

Quant au désir que Vous voulez bien me témoigner d'envoyer ici le général Slatvinsky pour voir par lui même ce qui se fait ici, je suis trop heureux d'être à même de remplir Vos ordres et j'attends avec impatience le général. Soyez sûr qu'il verra tout et que rien ne lui sera caché, mais je Vous préviens, cher frère, qu'il ne reste que 6 semaines au plus des concentrations des troupes, après quoi tout le monde retourne dans ses garnisons et le licenciement se fait des hommes ayant fini leur terme de service, ce qui toujours est une brèche pour le bel état de la chose.

Daignez en même temps agréer tous mes plus sincères remerciements pour l'avancement de tous mes Jounkéri; j'aime à me persuader qu'ils sauront par leur service mériter cette faveur de Votre part.

Aujourd'hui, je vais mieux, quoiqu' encore faible et bête, mais j'espère sous peu Vous annoncer la nouvelle que je suis redevenu ce que j'étais par le passé, ingambe, allant et plein de force et de vigueur.

Pardonnez-moi le décousu de ma lettre et daignez ne l'attribuer qu'à l'état *hopitalique*, où je me trouve. Tous mes vœux Vous accompagnent, cher frère, et conservez Votre amitié et Votre souvenir à Votre vieux frère et fidèle ami

CONSTANTIN.

90.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Елагинъ Островъ, ^{1-го}/_{13-го} августа 1827 года.

Votre chère lettre, cher Constantin, m'est parvenue pendant ma tournée aux colonies et c'est avec une vraie peine et inquiétude que j'y ai vu que Vous n'étiez pas encore quitté de votre vilain mal; puisse le bon Dieu Vous remettre au plutôt et vous rétablir de façon qu'il n'en fut plus question. Mais aussi, cher et excellent Constantin, comment est-il possible que le zèle que Vous voulez bien mettre à tout dont Vous Vous chargez Vous fasse cependant oublier le plus essentiel — le soin de Votre conservation! Peut-on ainsi jouer de son existence, sans aucune raison majeure pour l'excuser! Pardonnez moi cette très humble représentation; elle part du cœur tout autant que du devoir du frère dévoué. La satisfaction que Vous avez éprouvée de Vos inspections est une preuve de plus que l'état de Vos troupes n'est pas tel à exiger de Vous de pareils sacrifices et d'efforts qui ne peuvent

que miner Votre santé. Vous avez trop donné de preuves de Votre zèle et de Votre inépuisable sollicitude pour ce qui Vous est confié pour que que ce soit puisse trouver à redire, si Vous Vous ménagez un peu et quant à moi, j'ose, à Vos pieds, Vous supplier de penser à Vous même et que c'est *dans ce soin* que je verrai à quel point je puis compter sur Votre amitié pour moi.

Je suis heureux du moins de voir qu'à Votre retour Vous ayez eu la consolation de trouver ma belle-sœur bien, ainsi que Paul. J'espère que les grandes chaleurs étant passées, Vous Vous en sentirez tous mieux. Il faut que les chaleurs aient fait du mal dans tout notre midi, car de partout je reçois les mêmes rapports. Il est d'autant plus honorable pour Vos belles troupes d'être aussi belles, malgré toutes les difficultés qu'elles ont eu à vaincre.

Puisque nous en sommes à l'article des difficultés à vaincre, je Vous dirai que ce soir j'ai eu le bonheur de recevoir la nouvelle que par une journée de 48 degrés de chaud—Réaumur, au soleil, Paskéwitch a battu Monseigneur Abbas-Mirza qui, à la tête de 16.000 de cavalerie, avait voulu débloquer la forteresse d'Abbas-Abad sur l'Arax; cette victoire nous a valu deux drapeaux pris par les dragons de Nijni, ainsi que le fusil d'Abbas-Mirza, dont les deux pages ont été pris à ses côtés, mais ce qui est bien plus important,—la place s'est rendue avec 3.000 hommes de troupes régulières, 2 drapeaux et 18 pièces. Cela nous donne un poste très important sur l'Arax; la place est très bien construite avec un tracé et profil complètement réguliers et très forts. Espérons que le bon Dieu nous accordera bientôt la fin de cette guerre de hors-d'œuvres.

Vous avez bien raison de juger ce qui se passe à Kalisch sous ce point de vue sérieux. Je ne tarderai pas à Vous instruire de ce que je suppose devoir être résolu à cet égard selon Vos désirs. Il paraît que l'affaire du procès va bien d'après ce que m'a dit Novossiltzow.

J'ai été très satisfait des 59 bataillons que j'ai vus aux colonies quant à elle-mêmes les changements opérés depuis peu paraissent avoir apporté quelque soulagement à l'état gêné, pour ne pas dire plus, des colonies de la 1-re division des grenadiers; dans celles de la seconde division, où la méthode a pu être introduite d'emblée, j'ai eu la satisfaction de voir les heureux effets par leur prospérité remarquable. L'esprit y est en général, partout, fort bon et le zèle et la bonne volonté visibles.

Prince Chahovskoy fait très bien et j'ai lieu de me louer de ce choix. Veuillez, cher Constantin, accueillir avec bonté le général Slatvinsky

que j'envoie d'après votre permission; j'espère qu'il saura être digne de Vos bonnes grâces.

Nous sommes rentrés depuis hier avec ma femme qui devient très lourde. Jusqu'ici, grâce au bon Dieu, tout est bien allé; je Lui demande avec ferveur qu'Il amène tout à bonne et heureuse fin. Ma femme me charge de ses tendres amitiés pour Vous deux.

Adieu, cher et excellent Constantin, je Vous embrasse bien tendrement, étant pour la vie et de cœur et d'âme Votre tout dévoué frère et ami

NICOLAS.

Veuillez me mettre aux pieds de ma chère et excellente sœur et de lui recommander ma pauvre figure à la continuation de ses bontés. J'embrasse mille fois le cher Paul.

91.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава. ^{12-го}_{24-го} августа 1827 года.

Votre lettre, cher et excellent frère, en date du $\frac{1}{13}$ de ce mois, m'a été exactement remise par le général Slatvinski à son arrivée parmi nous ici. Je profite de la première estafette pour Vous en offrir toute ma reconnaissance, ainsi que pour le tendre et aimable intérêt que Vous avez bien voulu prendre à l'état de ma santé; grâce à Dieu, je me porte bien et pour Vous en donner une preuve des plus efficaces je Vous écris au retour d'un exercice de la division de la garde-cavalerie et qui a surpassé toute mon attente sous tous les rapports possibles. J'ai été bien souffrant depuis mon retour d'inspection et je ne me souviens pas de l'avoir été autant et aussi longtemps; je ne me ressens présentement que d'une très forte faiblesse qui, j'espère, se passera sous peu.

Votre chère et bonne lettre m'a touché jusqu'au fond du cœur par tout ce que vous m'y dites et par les sentiments d'affection et d'amitié que Vous m'y témoignez. Vous me connaissez assez pour ne pas me connaître pour un ingrat, ainsi donc toute ma gratitude Vous est vouée avec plénitude de cœur et d'âme; persuadez-Vous en outre, cher frère, que Vous n'avez de serviteur et d'ami plus fidèle que je ne le suis et que toute mon existence est vouée pour Vous le prouver de plus en plus.

Veuillez agréer mes sincères félicitations à l'occasion du succès remporté par le général Paskévitch; que le bon Dieu daigne en accorder encore

pous nous amener à la paix en faisant finir une guerre de hors d'œuvres, comme Vous l'appellez fort judicieusement.

Quant aux affaires de Kalisch et les individus, qui y ont été plus ou moins impliqués, je suis heureux d'avoir rencontré Votre opinion en ne les traitant pas en bagatelles. Je Vous avoue que tous ces êtres devenaient de plus en plus non seulement impertinents, mais insolents et impudents; ils ont eu le talent d'en imposer tellement aux habitants paisibles et dévoués au gouvernement que ceux-ci, pour ne pas se faire de mauvaises histoires et rester tranquilles, se sont éloignés de toute participation et ont laissé par là un champ libre aux perturbateurs qui, profitant de leur avantage, faisaient tout ce qu'ils voulaient. Depuis que les circonstances m'ont forcé de mettre la main sur les plus turbulents et que je les retiens ici, Kalisch est tout tranquille et il ne me parvient de rien de contraire à l'ordre.

Les étendarts que Vous nous avez envoyés pour la cavalerie ont fait un grand effet sur les soldats et dans le seul régiment de l'Héritier chasseur à cheval, après leur bénédiction, il s'est présenté 34 individus qui devaient être licenciés, déclarant vouloir continuer le service; en général, aux revues, il y a en près de 2.400 hommes qui ont demandé à continuer à servir, et le licenciement ne dépassera pas 5.400 hommes—je ne croyais pas à un résultat semblable, je l'avoue franchement.

Je Vous envoie une note au sujet d'un certain Walewski fils bâtard de Bonaparte qui a eu le talent de s'évader d'ici et de se rendre à Pétersbourg, d'où il est parti pour l'Angleterre sur le vaisseau à vapeur, le Georges IV. La facilité des passeports est extrême à Pétersbourg et on ne se soucie pas de demander aux individus s'ils ont des permissions de leur gouvernement respectif; de cette sorte, tout malfaiteur, tout homme poursuivi pour dettes ou délit quelconque trouve la plus grande facilité de se soustraire à toute poursuite. Veuillez fixer Votre attention sur ce point essentiel et qui, vu les circonstances, est plus que majeur d'après mon opinion et ma façon de voir.

Quant aux nouvelles de Gallicie, elles continuent à être toujours dans le même sens et malgré ce qu'en dit le bailli Tatistchew sur la semonce qu'a dû avoir le prince Lobkowitz pour avoir revêtu le costume polonais, il est de notoriété publique que ce dernier engage les Polonais à le revêtir et leur en montre l'exemple.

De plus le Pape ayant été mécontent des Jésuites et les ayant admonestés très fermement pour avoir outrepassé ses ordres en France, Espagne et Portugal et les ayant mécontentés par là, le prince de Met-

ternich s'en est emparé de suite et a fait établir trois nouveaux établissements de leur ordre en Gallicie. Les Autrichiens, en outre font circuler la nouvelle dans ce pays qu'ils ne se soucient plus de la Gallicie comme étant trop voisine de la Russie et que si la Pologne pouvait redevenir indépendante, ils céderaient volontiers cette province. Voilà les dernières nouvelles que j'ai et qui font, à ce que l'on dit, quelques dâpes dans les indigènes. Le prince Lobkowitz est aux petits soins et cajole de toutes les façons les Polonais et tout dernièrement encore, ayant fait une tournée dans le pays et étant venu à Podgorz vis-à-vis Cracovie, il s'est rendu de suite dans cette ville pour faire une visite au Président du Sénat et a eu avec lui une conférence de deux heures.

Chez nous tout est tranquille; les enquêtes juridiques se poursuivent et l'on nous assure que sous peu le jugement aura lieu. En attendant je compte partir d'ici le 14 pour 5 ou 6 jours pour Kowno, afin d'y passer la revue de la 1-re Division des Hussards si, toutefois, ma santé me le permet.

Ma femme est bien sensible à Votre souvenir, cher frère, et m'a expressément dit de Vous écrire qu'elle Vous aurait embrassé de tout cœur pour tout ce que Vous me dites dans Votre lettre ainsi qu'à elle. Paul est à Vos pieds et grâce à Dieu tous deux se portent assez et tout à fait bien. Mes hommages respectueux et tendres à notre chère et excellente Alexandrine; toutes mes prières et mes vœux sont tournés vers elle, à l'occasion de ses couches; que Dieu les lui accorde heureuses,—je le dis de tout cœur. Mes embrassements à toute la petite famille; puisse-t-elle vous rendre et être toujours heureuse.

Conservez moi souvenir et amitié, cher et excellent frère, et comptez toujours sur le zèle, le dévouement et l'attachement à toute épreuve de Votre fidèle et vieux frère et ami

CONSTANTIN.

92.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ. ^{11-го}/_{23-го} августа 1827 года.

Je ne veux pas laisser partir le courrier qui précède la commission, sans Vous dire deux mots, cher Constantin. J'ai reçu Vos intéressants papiers au sujet des nouveaux détails de l'affaire de Kalisch; Vous aurez reçu déjà mes réponses officielles et j'espère que Vous en serez satisfait. J'ai

vu avec frayeur qu'il y a eu un soupçon de tentative contre Vous. Dieu soit béni que l'on ait mis la main sur ces individus, mais comment se fait-il que Vous ne m'en disiez rien? Je suis très content que le conseil ait fait son devoir en cette occasion et attends avec impatience le résultat de l'enquête.

Tout est bien ici; nous attendons avec anxiété la délivrance d'Hélène qui doit avoir lieu ces jours-ci; que Dieu fasse tout bien aller. J'avoue que j'attends avec terreur ce moment pour ma femme et fonde tout mon espoir dans la miséricorde Divine.

Mettez moi aux pieds de ma chère sœur, je vous prie, j'espère qu'elle continue à se mieux porter.

Adieu, cher et excellent Constantin, je Vous embrasse étant pour la vie et de tout cœur Votre dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

Mille tendres choses, je Vous prie, au cher Paul.

93.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава. $\frac{20\text{-го августа}}{1\text{-го сентября}}$ 1827 года.

Cher et excellent frère, Votre lettre en date du $\frac{11}{23}$ de ce mois m'a été exactement remise par un feldjäger, qui m'a trouvé à Mariampol à mon retour de Kowno. Je m'empresse de Vous en offrir toute ma gratitude pour celle-ci et par estafette ordinaire, ayant retenu Votre courrier pour le laisser reposer pendant quelques jours. Tous Vos ordres seront exactement exécutés au sujet de la délégation de notre Sénat et je le guiderai autant qu'il le dépendra de moi et de mes faibles lumières; mais je Vous préviens d'avance que j'y suis une recrue et je demande pardon de même sur toutes les balourdises et gaucheries que je pourrai faire quoique très involontairement.

Je suis revenu de Kowno hier soir après une absence de six jours. Avant que de Vous parler en détail de la 1-re division des Hussards, que Vous avez bien voulu me confier, permettez moi de Vous offrir toute ma plus vive gratitude de m'avoir mis à la tête de cette superbe et magnifique troupe; c'est une bonté de Votre part que je saurai, j'espère, mériter par mon zèle et mon dévouement à Votre service. J'en viens à la division:

elle a surpassé toute mon attente et tout ce que je pouvais seulement et humainement prétendre; rarement j'ai passé une matinée plus agréable que celle de cette revue. Tout est beau dans cette division et le sera bien davantage pour l'avenir. Si durant l'exercice—manoeuvre il y a eu quelques petites fautes, elles étaient tellement insignifiantes qu'il fallait avoir un oeil bien observateur pour les appercevoir; aucun faux mouvement, une tranquillité parfaite, un aplomb, une précision inimaginables; tous rivalisent de zèle et de bonne volonté; des chevaux superbes et les hommes à cheval en perfection, les officiers sachant bien leur affaire et les commandants commandant très bien, à commencer par le vieux général Bésobrasow, que j'ose mettre spécialement à Vos pieds et qui mérite le plus grand égard. J'ai trouvé cette division avec un manque de 73 officiers et pour le moment il leur en manque seulement 12. A peine pouvait-elle sortir à 11 et 12 files; elle se trouvait sur le terrain à 15 et à 12 et 14 sous-officiers par escadron. L'argent de remonte est plus fort et les régiments achètent de meilleurs chevaux et surtout vu leur éloignement des haras, et cela ne Vous coute pas un sou de plus. J'ose espérer que j'ai tenu ma parole envers Vous, cher frère, avec le projet de mon organisation pour cette division et que Vous avez daigné sanctionner; elle est à 15 files durant 7 mois de l'année et à 13 et non à 12 le reste. Je ne puis qu'être émerveillé de l'habillement qui est tout neuf et parfaitement bien fait; la chose qui manque, ce sont les pompons aux schakos qui perdent sans en avoir.

L'artillerie à cheval est superbe et surtout la 2^{de} compagnie du capitaine Tchaguine.

Je range les régiments comme il suit: celui de Loubny en tête et qui est réellement parfait, ainsi que le lieutenant-colonel Klott qui le commande,—ce sont les chevaux noirs; puis les Soumski—chevaux bais, et les Olviopols—chevaux gris,—à la même hauteur, et à la queue le Kliasticki, chevaux alezans; cela provient de ce que ce régiment au troc des chevaux n'a eu que quatre escadrons alezans et comme il se trouvait dans la division huit gris il en a eu deux en partage, et comme il devait être reformé c'est le rebut des huit; déjà le colonel s'est procuré des chevaux pour un demi escadron et dans quelque temps tout sera en règle. Les alezans sont superbes.

Recevez, cher frère, encore tous mes remerciements pour Votre bonté de m'avoir confié cette superbe et magnifique division; persuadez Vous que j'en sens tout le prix et que je saurai le mériter.

Quant à l'affaire du soi disant attentat à ma personne et que le con-

seil d'administration porte à Votre connaissance et dont je ne Vous ai pas dit le mot, le cas est tel:

1^{ent}, que je n'en ai rien sù de positif et que, depuis que je suis dans ce pays, si toutes les bêtises de ce genre devaient être rapportées, cela n'en finirait pas.

2^{ent}, que je n'ai pas été d'habitude de parler et d'annoncer chose pareille à feu notre immortel Empereur et que je les ai toujours méprisées, ergo—Vous êtes son successeur—j'ai agi de même envers Vous;

3^{ent}, quant à l'affaire présente, c'est une dénonciation d'un domestique au confessionnal devant le jubilé passé, sur son ancien maître nommé Szmaglowski et un autre dont j'oublie le nom qui devaient attenter à ma vie et celle du Vice-Président Lubowicki ou maître de police d'ici, pour avoir été chassé d'ici à deux reprises et par mon ordre pour escroquerie et jeu d'hazard et tricherie.

Ayant reçu dans le temps cette dénonciation de Cracovie, où ils avaient été transportés, j'ai laissé tomber la chose comme bien d'autres quant à moi, mais en attendant cette même dénonciation fut faite au préfet de Radom qui la porta au su du conseil, qui fit faire des enquêtes ont j'ignore absolument les résultats. Tellement j'ignorais tout ces faits que j'ai fait chercher ce matin M. Novossiltzow qui me remet sur la voie et que je chargeais de Vous donner tous ces détails. Voilà tout ce que j'en sais.

Maintenant, cher frère, j'ose Vous faire la prière, s'il y a des coupables, de leur faire grâce, si non de la leur commuer et surtout de ne pas faire juger chose semblable par la haute cour nationale comme la cause d'un Louvel après l'assassinat du Duc de Berri. Veuillez mépriser la chose, je Vous en supplie et surtout épargnez à un vieux serviteur de 32 ans et demi le désagrément de voir son nom prononcé devant des tribunaux. Puisse ma prière avoir quelqu'influence sur Vous; si, tout au contraire, Vous poursuivez ces êtres devant les tribunaux, sans égard à ma prière, tout mon service sera fini et taré et annulé par le fait même.

Ma femme et mon fils Vous offrent une respectueuse reconnaissance pour Votre gracieux souvenir et s'y recommandent et j'ose mettre à Vos pieds mon garçon. Mes hommages les plus sincères à notre chère et excellente Alexandrine et mes vœux les plus ardents pour son heureuse et prompte délivrance. Mes embrassements à Vos enfants.

Continuez Votre souvenir et Votre amitié à un frère dont le zèle, le dévouement et l'attachement inviolable et à toute épreuve Vous sont voués pour la vie. Tout à Vous de cœur et d'âme.

CONSTANTIN.

*

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Елагинъ Островъ. ^{17-го}_{29-го} августа 1827 года.

Troubetskoy qui part ce soir pour Varsovie m'offre l'occasion de Vous dire encore quelques mots, cher et excellent Constantin, et je désire qu'il puisse Vous rendre *tout* ce qui s'est passé dans mon cœur pour Vous par les souvenirs du ¹⁴₂₆ de ce mois de l'année passée. Vous êtes venu rendre le calme à Votre famille et verser la force et la résignation dans l'âme de l'exécuteur de Vos volontés,—pardonnez moi cette expression, mais elle est involontaire. Dieu Vous en récompensera dans l'autre monde et notre reconnaissance à tous Vous est vouée pour la vie.

Hier Hélène a été heureusement délivrée d'une fille; les promesses ne nous manqueront pas du moins dans la famille, tout va très bien et la petite est charmante. Dans un mois, j'attends avec l'aide de Dieu la délivrance de ma femme; jusqu'ici grâce à la miséricorde divine, je n'ai qu'à me féliciter de la manière dont elle supporte son état, espérons de sa toute-bonté que tout finira bien!

Je ne Vous cache pas que je voudrais, cher Constantin, Vous savoir mieux et délivré finalement de Votre vilain mal; au nom de Dieu ne Vous négligez pas et donnez un peu de soin à Votre conservation, ne fut-ce que pour *l'amour de nous!*

Michel va Vous rejoindre bientôt et quant à moi je suis frustré de son bonheur, à moins que dans Votre bonté et indulgence pour moi Vous ne me permettiez de Vous faire la proposition, ne fut-ce que d'une courte entrevue, au mois d'Octobre. Je compte faire une tournée par Pskow, Dunabourg, Riga et Réval, si tout va bien ici s'entend; dans ce cas, je voudrais être vers le 20 à Dunabourg pour y passer trois ou quatre jours; c'est là que nous pourrions nous voir, à moins que Vous ne me fixiez autre part. Voilà peut-être un souhait hardi, mais je m'en remets à Votre indulgence habituelle pour moi.

Toute la bande des prévenus part ces jours-ci; je serai heureux quand cette odieuse affaire sera terminée, mais aussi je ne puis pas ne pas me réjouir de ce que l'on y va avec cette scrupuleuse attention à ne rien choquer et à tout ménager.

Mettez moi aux pieds de ma chère et excellente sœur, que Dieu Vous protège tous deux et nous la conserve pour le bonheur de tous, si je Vous

dis que je l'aime, c'est mentir, car le sentiment que j'éprouve est plus que cela; sachez et croyez du moins tous deux que je suis Votre dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

Mille tendres choses à Paul.

95.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава. $\frac{28\text{-го августа}}{9\text{-го сентября}}$ 1827 года.

Le Prince Troubetskoy m'a exactement remis, à son arrivée ici, la lettre dont Vous avez bien voulu le charger pour moi, cher et excellent frère, ainsi qu'une autre pour notre cousin Eugène que j'ai fait partir de suite. Je profite d'un courrier que je Vous réexpédie pour Vous offrir par ces lignes les expressions de ma plus vive et de ma plus sentie gratitude pour la lettre que Vous avez bien voulu m'écrire en date du $\frac{17}{19}$ de ce mois et dont Troubetskoy était porteur.

Si Vous voulez bien conserver un souvenir de mon arrivée à Moscou l'année dernière, je n'en conserve pas un moindre, puisque j'ai eu le bonheur de Vous serrer dans mes bras, après tous les événements qui se sont passés depuis que nous ne nous sommes vus, et que j'ai eu le bonheur de revoir Maman et tous les nôtres. Dieu, qui lit dans mon cœur et qui daigne y voir la pureté de mon âme, de ma conscience et de mes intentions, a pu juger du bonheur que j'ai éprouvé alors et dont le souvenir ne s'effacera jamais de mon cœur, ni de ma mémoire. Ma venue à Moscou était toute simple, on y a vu je ne sais quoi de beau, toute modestie mise à part, qu'est ce qui était plus naturel que d'arriver à la solennité de ce temps là, pour réitérer à la face de la Russie et du monde entier les serments que tout le monde vous prêtait. J'étais heureux de ces hommages j'étais heureux d'être avec les miens, avec ma famille, avec mes semblables. J'y serais resté plus longtemps, si je ne sais par quelle sottise étoile, l'on n'ait voulu faire de mon effectif individu quelque chose de merveilleux et surprenant; il fallait faire finir cet état de choses et je suis parti pour rentrer dans la coquille qui me fut assignée par feu notre immortel et plus que cher Empereur, en voilà assez en tout cela.

Maintenant je ne puis qu'adresser mes vœux les plus ardents au bon Dieu pour l'heureuse délivrance de notre chère Alexandrine que j'aime

fondièrement de cœur et d'âme Vous n'en doutez pas j'espère, chère frère. Vous avez raison de dire que des promesses ne manquent pas dans notre famille et il y en a juste une demi-douzaine. Je me flatte de l'espoir que Vous Vous efforcerez, ainsi que le cher Michel, à faire de Votre mieux pour compléter le sexe masculin, si toute fois les choses en sont au point où je les ai laissées et le gout que Vous manifestiez tous deux pour peupler.

Messieurs les Pères-conscrits Russes viennent d'arriver; hormis Soumarokow que l'on attend pour le 30 ou 31, ainsi que les autres personnages des chancelleries. Leurs travaux vont commencer, à ce que je présume, le $\frac{1}{13}$ Septembre. L'arrivée de ces messieurs a donné l'éveil au travail d'ici et l'on ne s'attendait nullement qu'il eût été si prochain; j'espère maintenant que tout ira bien et activement.

Vous me parlez, cher frère, du désir que Vous avez de me voir à Dunaubourg pour le 20 Octobre; je ferai tout mon possible pour y satisfaire si les évènements d'ici, c. à d. le jugement, ne me retiennent, puisque, d'après ce que j'entends, il ne peut commencer avant le mois d'Octobre et je croirai, si tel est le cas, ma présence assez nécessaire ici, en place; au reste, il y a deux mois, et nous pourrons juger plus juste vers cette époque. Je me fais un bonheur de l'arrivée de Michel parmi nous; que n'est-il ici pour le moment; il aurait assisté à deux manoeuvres qui ont en lieu corps entre corps et qui ont réussi au delà de toute mon attente; demain nous en aurons une troisième. Avant hier soir, nous avons eu grand exercice d'artillerie vraiment magnifique et pour la vue et pour le tir, les congrèves se sont surpassées; je laisse à Slatvinsky, à son retour, de Vous tout raconter; je l'ai retenu ici jusqu'au $\frac{8}{20}$ Septembre, afin qu'il voie la levée du camp, quelques parades sur la place de Saxe et deux exercices de cavalerie de deux divisions, parce que j'ai fait venir les chasseurs à cheval ici à cet effet.

Vous recevrez par ce courrier le budget de l'armée Polonoise, qui, malheureusement, surpasse cette année les précédents, vu la rareté et le prix des fourrages occasionnée par la terrible sécheresse de l'été; c'est le cas de toute la Pologne, tant russe, que polonoise. Daignez ne pas le retenir et me l'approuver.

Ma femme est bien sensible à ce que Vous voulez bien lui dire de bon et d'amical; elle Vous aime bien et vous et bien sincèrement attachée, ainsi qu'à Alexandrine. Mettez moi aux pieds de cette dernière et dites lui que j'espère que l'auguste enfant viendra au monde avec la plus grande facilité. Que le bon Dieu daigne Vous conserver tous deux et Vos enfants que je Vous prie d'embrasser de ma part. Paul se met à Vos pieds et Vous offre

toute sa reconnaissance pour le souvenir dont Vous daignez l'honorer et s'y recommande.— Veuillez demander à Opotchinine l'accident qui est arrivé à Paul à la dernière manoeuvre; il est trop long pour cette lettre.

Amitié, fidélité, zèle, dévouement et attachement à toute épreuve et à jamais inviolables Vous sont voués pour la vie par Votre vieux et fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

96.

Цесаревичъ— Императору Николаю.

Варшава. $\frac{6-го}{18-го}$ сентября 1827 года.

Cher et excellent frère, je profite du départ du général Slatvinsky pour Vous tracer ces lignes et pour me recommander à Votre bon souvenir. D'après Vos ordres, j'ai montré et fait montrer au dit général tout ce qui pouvait l'intéresser dans le service et j'ose me flatter de l'espoir qu'il aura su profiter de son séjour parmi nous pour s'instruire dans sa partie. Il a été témoin oculaire de tout notre travail dans le détail et dans l'ensemble et j'espère qu'il Vous en rendra un compte favorable. J'ai été fort content de lui et j'ai été bien aise d'avoir fait sa connaissance particulière sous tous les rapports possibles.

Nos troupes d'ici ont été admirables durant cette année sous le point de vue de leur progrès, et il me peine infiniment de n'avoir pas pu Vous les présenter, cher frère.

Notre délégation du Sénat a commencé ses travaux et, vu l'esprit dont elle est animée, je suis certain qu'elle saura remplir avec honneur la tâche qu'il Vous a plu de lui imposer.

Hier nous avons eu un grand exercice de cavalerie de neuf régiments avec trois compagnies d'artillerie à cheval et qui a réussi au delà de ce que je pouvais m'attendre; j'y ai adopté les ordres de bataille qui Vous sont connus et les deux divisions les ont exécuté sans hésitation aucune, le sachant en perfection, si purement, et en les exécutant les deux divisions réunies pour la première fois.

Mettez moi, cher frère, aux pieds de notre chère et excellente Alexandrine que j'aime de tout cœur et qui fut ma protection dans la situation la plus délicate de ma vie et qui me conserve ses bontés depuis, dont le souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire. Que le bon Dieu

daigne nous la conserver à tous et lui fasse passer heureusement le temps de ses couches. Mes embrassements à tous Vos petits anges, ainsi qu'au futur.

Ma femme se ressouvient à Vous, cher frère, grâce à Dieu elle se porte assez bien. Paul se met à Vos pieds et se porte bien.

Je suis absolument remis de mes sales souffrances.

Rien de nouveau chez nous, tout y est tranquille jusqu'à ce moment et j'espère en Dieu pour son maintien dans l'avenir. Conservez souvenir et amitié, à un frère qui Vous est dévoué de cœur et d'âme et dont le plus grand bonheur consiste à Vous servir et à Vous prouver de plus en plus son zèle et son dévouement inviolables à jamais.

CONSTANTIN.

97.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ. $\frac{9-го}{21-го}$ сентября 1827 года.

Le ciel m'accorde la faveur, cher et excellent Constantin, de Vous présenter *un fils* auquel j'ai osé donner le nom de *Constantin*, persuadé que Vous ne repousserez pas cette offrande. Que ce nom soit pour ce cher enfant le gage de Vos bontés, dont moi et tous les miens ont été toujours comblés par Vous et *croyez moi* quand je Vous dis que je suis heureux au delà de toute expression, de ce que le ciel m'ait accordé le bonheur d'avoir *un fils*, dont le nom me rappellera constamment *celui*, auquel toute ma vie est consacrée. Veuillez être le parrain de ce cher enfant.

Tout s'est passé le plus heureusement possible; hier soir, ma femme était si bien encore qu'elle eut du monde chez elle jusqu'à passé onze heures; à une heure, elle sentit quelques douleurs et à trois heures et quart elle était accouchée. Elle et le petit drôle se portent fort bien, lui est gros et gras et paraît devoir devenir un *хвѣтъ*; sa voix paraît promettre celle d'un bon chef de bataillon. Je ne Vous parle pas de notre joie, elle est trop forte pour l'exprimer, mais elle est toute en Dieu de miséricorde, qui m'accorde une faveur inexprimable et que je ne sais par quoi avoir mérité.

Je charge Orlow de Vous porter ces lignes; il était de service cette nuit, et j'ai cru que Vous ne le trouverez pas mauvais.

J'ai fait inscrire le petit Constantin au régiment d'Ismailovsky; le père y ayant commencé son service, je tiens à ce que le fils y soit aussi;

j'ose Vous demander la faveur de le faire compter aussi dans les rangs de l'armée polonaise, à laquelle je suis heureux d'avoir pu fournir une recrue en espérance.

Que Dieu daigne m'accorder le bonheur de voir ce cher enfant devenir digne du nom qu'il porte,—digne de Vous appartenir!

Ma femme me charge de mille tendres amitiés pour Vous et de Vous dire qu'elle est heureuse au delà de toute expression; elle espère que Vous serez content de la manière dont elle s'est acquittée de ses fonctions.

Soyez mon interprète près de ma chère sœur, dites lui que je suis sûr *qu'elle* partagera notre bonheur et qu'elle aura des bontés pour *notre* petit Constantin.

Très prochainement je Vous répondrai à Vos dernières lettres; pour aujourd'hui je finis en Vous embrassant avec tout le dévouement et la tendresse dont est capable, cher Constantin, Votre dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

J'embrasse Paul le *молодец*; voilà de ces traits qui prouvent ce qu'il sera un jour

98.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ. $\frac{15-го}{27-го}$ сентября 1827 года.

La hâte et la joie dans lesquelles je Vous écrivais l'autre jour, cher et excellent Constantin, m'ont empêché de pouvoir Vous répondre à Vos dernières lettres; depuis Slatvinsky m'en a apporté encore une; veuillez pour toutes recevoir mes humbles et sincères remerciements; je suis heureux de Vos bontés pour moi, dont Vos lettres sont pleines et je puis Vous assurer que toute ma vie, mon seul désir est d'être constamment digne de Vous; s'il m'arrive quelquefois d'être dans le cas d'émettre une opinion qui diffère de la Votre, croyez toujours que j'agis d'après ma conscience, le sentiment de l'énorme *responsabilité* dont je suis accablé et la conviction que toute autre manière de m'acquitter de mes devoirs serait blâmable et ne mériterait pas Votre estime, chose à laquelle je tiens plus qu'à toute chose!

Dieu soit mille fois béni, ma femme et Votre petit filleul vont parfaitement bien; le second et le troisième jours ma pauvre femme a eu une

forte fièvre de lait, accompagnée d'un mal de tête nerveux des plus violents et qui l'a beaucoup tourmentée; nous voici au huitième jour et tout est passé, elle est fort bien; le petit est très gentil et j'espère que quand je serai assez heureux pour Vous le présenter, Vous en serez satisfait.

Slatvinsky est revenu tout heureux et pénétré de Vos bontés pour lui et enchanté de tout ce que Vous avez daigné lui faire voir; je l'ai pompé à force et je me flatte que son séjour sera de grande utilité pour ici; recevez, cher Constantin, tous mes remerciements pour cette marque d'amitié nouvelle.

Je vois à mon grand regret que Vous n'êtes pas satisfait de la marche du procès, je le déplore avec Vous, mais j'éprouve en même temps le sentiment consolateur de m'être acquitté vis-à-vis d'eux de tout ce que mon devoir me dictait. Maintenant, que l'évidence leur prouvera à quel point ces formes sont vicieuses pour des cas pareils, aussi rares qu'ils soient, comme il faut l'espérer avec l'assistance divine, peut-être seront-ils les premiers à en faire sentir les défauts. Quant à de grandes sottises, j'ai peine à croire qu'ils puissent être assez aveugles et assez mal connaître leurs intérêts pour en commettre; au reste, je saurai me tirer d'affaires s'ils me mettent là, et Vous, cher Constantin, et la commission que Vous daignez guider, leur feront honte par le contraste frappant des résultats que Vous obtiendrez, tout aussi légalement d'après *nos* formes.

Il faut s'en remettre à Dieu qui nous a tirés de circonstances bien plus graves et qui nous protège d'une manière trop évidente pour que nous ne nous remettions avec parfaite confiance et abandon à lui, souveraine source de miséricorde et de protection pour les justes.

Pour achever toutes ces tristes choses, j'espère que Vous serez satisfait de mon *obéissance* pour l'affaire de tentative d'assassinat, mais c'est de mon devoir de ne pas souffrir à ce que des individus capables de pareilles trames puissent jouir de leur liberté et à cette fin *j'exige* qu'ils soient détenus, où bon il Vous semblera; en cela encore remerciez Dieu du fond de notre âme de nous avoir donné une preuve manifeste de sa protection.

J'avais chargé Benkendorf de Vous informer de la sotte et infâme farce, car cela en est une, découverte à Moscou; elle vient à l'appui de Votre opinion sur l'urgente nécessité de redoubler de soin et de surveillance sur cette jeunesse pervertie qui se trouve en ce moment au service, je ne fais que le répéter et le prescrire de la manière la plus sévère. Cette farce ne paraît avoir aucune espèce de liaison avec ici, mais je compare ceci et d'autres essais pareils au prélude d'une éruption de volcan; ce sont des

avant-goûts, des essais; mais j'espère toujours, avec l'aide de Dieu, prévenir et détourner tout retour à des extrémités, semblables à celles de 1825.

Des notions venues d'Odessa, me confirment presque en tous points Vos nouvelles de Gallicie; je ne puis comprendre quel est le but de l'Autriche en cela; est-ce pour débaucher la Pologne, est-ce pour nous narquer ou provoquer quelques démarches de ma part explicatives? — en ce cas, ils attendraient longtemps; nos institutions *du Royaume* valent bien les leurs de Gallicie, ainsi est-ce à croire que par l'attrait *de l'habit* seul ils puissent inspirer plus de nationalité sous leur aigle à deux têtes que sous notre aigle blanc? — въ прочемъ на нихъ и *трясись*, proverbe un peu rude à l'oreille, mais que je ne puis me refuser d'adresser à M. Metternich *pro...*

Je suis fort satisfait de la troupe et en général de l'esprit public qui paraît gagner; point de sots bruits, ni de fronde contre le gouvernement.

J'ai à Vous remercier, cher Constantin, pour la charmante collection de troupes de Darmstadt que je tiens de Vos bontés et qui m'a fait grand plaisir. Michel va Vous arriver un de ces jours; je le lui envie bien!

Ma femme me charge de Vous remercier tendrement pour tout ce que Vous lui dites d'amical et attend avec impatience si Vous serez content d'elle.

Veuillez me mettre aux pieds de ma chère soeur et la remercier de son gracieux souvenir pour moi; je suis sûr, que dans ses bontés constantes pour nous, elle aura vivement partagé notre bonheur.

Adieu, cher et excellent Constantin, que Dieu Vous conserve; continuez moi Votre amitié, Vos bontés et croyez à l'invincible et tendre attachement de Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

Mille tendres choses, je Vous prie, à Paul.

J'allais oublier de Vous dire combien j'ai été heureux de Vous savoir satisfait des hussards, je suis sûr et *je sais* qu'ils ont été bien heureux de Vous savoir content d'eux.

99.

Цесаревичъ — Императору Николаю.

Варшава. $\frac{16-го}{28-го}$ сентября 1827 года.

Cher et excellent frère, c'est hier soir à 10 heures qu'Orlow m'a apporté Votre lettre en date du $\frac{9}{21}$ de ce mois et par laquelle Vous voulez

bien m'annoncer la naissance de Votre fils. Vous exprimer le bonheur, la satisfaction et la joie que j'en ai éprouvées m'est impossible; j'en ai béni le bon Dieu et L'en ai remercié du fond de mon cœur et avec ce cœur chaud que Vous me connaissez; que le bon Dieu daigne Vous conserver tous longtemps et longtemps. Je suis plus qu'heureux d'apprendre que Votre angélique femme ait supporté son état aussi bien. Vous connaissez du reste tout l'attachement sincère que je lui porte et Vous ne devez pas douter du bonheur que j'ai ressenti en la sachant aussi bien.

Comment saurai-je jamais reconnaître, cher frère, toutes les attentions et toutes les bontés dont Vous m'honorez:

- 1) Votre souvenir de moi dans un moment aussi grave,
- 2) donner le nom à Votre fils en mémoire de moi,
- 3) m'annoncer cette plus qu'heureuse nouvelle par un de Vos aides de camp généraux et
- 4) me nommer son parrain.

Je Vous énumère toutes Vos bontés, afin que Vous soyez sûr que je sais les sentir et y être plus que reconnaissant. Maman daigne me dire dans sa lettre que je serai remplacé à la cérémonie du baptême par le petit Alexandre; puisse mon filleul trouver auprès de mon remplaçant la même protection et les mêmes bontés dont j'ai joui jadis auprès de celui dont il porte le nom sacré, — c'est mon premier voeu pour mon tome second et pour son bonheur.

Je Vous avoue franchement que de longtemps je n'ai été heureux et content comme je le suis après avoir reçu cette bonne nouvelle; que le bon Dieu daigne Vous conserver tous съ чады и домочадцы.

Vous me demandez, cher frère, de faire compter notre nouveau né dans les rangs polonais, je ne sais si j'ai bien compris Vos intentions et, à tout hasard, je Vous envoie et pour Votre signature les papiers nécessaires. C'est encore une faveur de Votre part que je sais apprécier, — que ce souvenir de l'armée de ce pays-ci et croyez moi que Vous n'avez pas affaire à un ingrat, aussi Vous pouvez être sûr, cher frère, que je m'efforcerai par tous mes moyens, tout mon zèle et tout mon dévouement de Vous prouver de plus en plus toute l'étendue de ma reconnaissance et des sentiments sincères de fidélité que je Vous ai voués à tout jamais.

Mon intention a été de Vous expédier un courrier dans la journée avec ma lettre et celle de ma femme; mais elle a été extrêmement souffrante toute la journée et obligée de rester couchée et même au lit, à la suite d'un mal de tête migraineux des plus violents; je l'ai engagée à remettre son écriture à demain, vu l'impossibilité de le faire aujourd'hui.

Paul se joint à moi pour Vous offrir ses félicitations et Vous remercie pour Votre gracieux souvenir ainsi que pour le titre de молодецъ que Vous lui avez daigné donner en apprenant ses prouesses de manoeuvre. Mes tendres embrassements à Vos enfants et à mon тѣчка.

Conservez amitié et souvenir à Votre vieux et fidèle frère et ami, qui Vous chérit de cœur et d'âme et est tout à Vous et à tout jamais.

CONSTANTIN.

P. S. Au moment que j'allais fermer ma lettre ma femme m'envoie ses lettres qu'elle a écrites au premier moment de mieux qu'elle a senti. Il est 11 $\frac{1}{2}$ du soir.

100.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ. $\frac{21\text{-го сентября}}{2\text{-го октября}}$ 1827 года.

C'est ce matin, cher et excellent Constantin, que j'ai été mis en possession de Votre bonne et excellente lettre de $\frac{16}{28}$; la manière pleine de bonté et d'amitié dont Vous avez daigné accueillir la nouvelle de notre bonheur a encore doublé mon contentement et j'en remercie Dieu du fond de mon âme. J'espère que le bon Dieu m'accordera le bonheur de voir croître et prospérer Votre filleul et de devenir en toute digne de porter Votre nom chéri. Soyez pour lui ce que Vous avez été et êtes toujours pour moi. Quant aux deux frères, j'ai dit à Cama ce que Vous en dites et j'espère qu'ils seront l'un pour l'autre ce que Vous fûtes, et *Lui* priera Dieu pour eux, lui qui aimait tant celui qui porte son nom et qui désirait tant voir un second devenir pour lui ce que Vous fûtes pour *Lui*.

Je mets à Vos pieds ma sincère gratitude pour la manière si aimable dont Vous avez daigné agréer mon désir de placer le nom de mon petit Constantin sur les listes de l'armée polonaise. En signant le papier j'ai osé y mettre la date du jour de sa naissance, désirant prouver à l'armée polonaise qu'il est consacré dès sa naissance à lui appartenir et qu'il est né serviteur polonais aussi bien que russe; ne m'en voulez pas, ne fut ce que pour l'intention.

Grâce à Dieu ma femme va fort bien, ces jours-ci elle a beaucoup souffert des maux de tête nerveux, mais qui n'ont au reste aucune influence sur son état; elle Vous écrit elle-même tant bien que mal.

Je Vous ai écrit longuement par courrier, celle-ci n'est uniquement que pour Vous dire le plutôt possible combien Vous nous avez rendus heureux, — et cette excellente et chère sœur, quelle lettre m'a-t-elle écrite, que Dieu le lui rende! — Que ne puis-je Vous embrasser tous deux avec cette effusion d'un cœur qui est à Vous deux pour toute la vie.

Adieu, cher et excellent Constantin, conservez amitié et bonté à celui qui est de toute son âme et pour la vie Votre tout dévoué frère et ami

NICOLAS.

Si Michel est chez Vous, dites lui mille choses et que tout va bien. Mille tendres choses à Paul.

101.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава. $\frac{23\text{-го сентября}}{5\text{-го октября}}$ 1827 года.

Cher et excellent frère, j'ai exactement reçu Votre lettre en date du $\frac{15}{27}$ de ce mois par le feldjäger que vous avez bien voulu m'envoyer et que je suis dans la dure nécessité de Vous réexpédier avec des nouvelles bien peu satisfaisantes. Avant que de Vous en faire un détail plus circonstancié, permettez-moi de Vous offrir les expressions de ma plus vive gratitude pour Votre lettre et pour la grâce que Vous avez daigné avoir de condescendre à ma prière au sujet de l'affaire des Szmagłowski. Tous Vos ordres vont être exécutés et avec la plus stricte ponctualité.

Maintenant il faut que je Vous entretienne de ce qui se fait ici, un peu en détail, ayant consigné dans mon rapport officiel les faits principaux; d'après eux Vous verrez la conduite indécente, pour ne pas dire séditionnaire, de la délégation du Sénat d'ici et du Président de la Haute Cour nationale; je Vous ai déjà fait mon rapport antérieurement de ce que la dite délégation trouvait inutile l'envoi de la délégation de notre Sénat et de nos prisonniers d'état pour les confrontations, prétendant que l'on pouvait s'en passer. Dès que la dite délégation est arrivée ici, la délégation de ce pays-ci s'est sentie, comme de raison, contrôlée par la notre et, la voyant entrer tout de suite en besogne activement et avec énergie, a cherché tous les moyens pour ralentir sa marche et trainer l'enquête au long, d'après ce qu'elle fait depuis 4 mois; les documents leur ayant été repris et rendus à la notre, celle-ci a poussé son travail de telle sorte qu'elle est à la veille d'achever. Il fallait des

confrontations; le prince Troubetskoy requit de moi le lieutenant colonel Kryjanowski; je fais un papier à son sujet au Président de la Haute Cour et en l'invitant de nommer un sénateur pour l'assister et être témoin des interrogations qu'on lui ferait subir.

Au lieu de cela le Président me répond d'une manière très peu respectueuse et me dit entr'autres qu'ayant prêté serment, il ne pouvait l'enfreindre sans être coupable, comme si moi je pouvais chercher à le lui faire faire, et, plus bas, il s'exprime avec un ton de mépris sur le compte de notre délégation qui eut été de même inconvenant envers le plus mince tribunal. Lui ayant fait faire par le général Kourouta, à trois reprises, des remontrances des plus sérieuses, cette vieille ganache, n'a pas démordu de son opiniâtreté, même lorsque je l'ai averti qu'il pense aux suites et que j'en ferai mon rapport.

En attendant j'ai dit au prince Troubetskoy de passer outre et de faire comparaître Kryjanowski; ce qui fut fait. Ce méchant drôle répondit qu'il ne répondrait pas, ne se reconnaissant pas être justiciable par un autre tribunal que la Haute Cour de ce pays et surtout n'étant pas accompagné par un sénateur. Aujourd'hui, je l'ai fait interroger par le général Kourouta, il a donné la même réponse et le Président a donné une semblable au dit général.

Il en résulte que les sénateurs ne veulent pas venir et que le prévenu ne veut pas répondre sans le sénateur.

Notre délégation est ici d'ordre et poursuit sa marche d'après Vos instructions; le Sénat d'ici ne la reconnaît pas et commence par Vous manquer et n'obéit pas à Vos volontés; de plus manque d'égard à un Sénat Impérial d'un pays, auquel celui d'ici est joint et, en un mot, désobéit et montre l'exemple d'un état de choses qu'il ne faut pas laisser impuni ou méprisé; de plus, la vieille ganache de Président m'a manqué d'égard d'une façon trop évidente.

La délégation du Sénat d'ici travaille seule et interroge les accusés à huis-clos et sans même que le procureur s'y trouve et l'on voit par les faits que ces messieurs sont de connivence, puisque les réponses des sénateurs et des accusés sont les mêmes. Veuillez Vous ressouvenir de ce que je Vous ai dit à mon départ de Pétersbourg et de ce qui arriverait, les faits Vous le prouvent maintenant que trop évidemment; c'est un parti pris chez eux et puis, le sot patriotisme, la popularité et l'opinion publique, d'après leur entente, font le reste.

Michel Radziwil, le président de la délégation, est le beau fils de K . . . *); Tichkevitch est plus ou moins parent avec tout le gouverne-

ment de Grodno et propriétaire de Swislocz, où il y a un gymnase, dont les élèves ont eu plusieurs des sociétés secrètes entr'eux. Ces deux sont de nos provinces et d'un très mauvais esprit; les trois autres membres je ne les connais pas même de vue, dont l'un, Rembilinski, passe pour un drôle. Il faut un exemple et un des plus sévères; je Vous en offre un projet dans mon rapport d'office et je Vous assure que la radiation de Kryjanowski de l'armée polonaise ainsi que de Maiewski ne serait que trop salutaire, puis qu'étant des gouvernements des Kiew et de Volhynie ils ne seraient plus justiciables par la Haute Cour de ce pays, mais par notre Sénat. Je Vous en conjure de donner ces ordres. De plus si la mercuriale que je Vous propose de faire donner au Sénat par mon organe serait agréée par Vous, je leur ressouviendrai que c'est eux qui sont joints à nous et non nous à eux; de jour en jour les insolences deviennent plus fortes et il faut y mettre le holà. J'attends Vos ordres sur tous ces points, daignez ne pas me les faire attendre.

A cette sottie histoire est venue se joindre une autre des plus ridicules et à laquelle j'ai mis le holà à ma façon toute franche. Le gouvernement d'ici m'a fait demander s'il lui serait permis de faire chanter un Te Deum à l'occasion de la naissance de Votre fils et de faire faire des illuminations et des spectacles gratis, et que, d'après le désir des autorités et du Sénat, si je ne voudrais pas les recevoir dimanche pour agréer leurs félicitations. Je leur ai fait répondre que chez nous il était d'usage d'attendre pour chose pareille l'oukase du Synode et que jusqu'à ce moment il ne nous était pas arrivé et que d'après la règle eux devaient recevoir les notifications par le secrétaire d'Etat et comme jusqu'ici il ne l'avait pas fait, ils devaient l'attendre. A ceci il me fut répondu que le général Orlow étant arrivé, il leur paraissait que cela suffisait. Je leur ai répondu qu'ils se trompaient fort s'ils croyaient que le général Orlow était arrivé autrement qu'expédié par bonté et bienveillance à moi et non à eux. La chose en reste là.—Quant aux félicitations et autres démonstrations je les en tenais quitte, puisque les voyant marcher dans une route tout à fait divergente de celle dans laquelle ils devaient marcher, ce n'est pas par des révérences et des visites qu'ils pouvaient me prouver leur dévouement à leur souverain et au gouvernement établi par leur régénérateur, et que je les assurai d'avance que mon frère Michel, ainsi que moi nous ne serions pas leur dupe. En voilà assez de toutes ces tribulations qui devront Vous indigner et ennuyer de plus belle.

Michel vient de nous arriver avant hier soir et se porte à merveille je ne Vous parle pas du bonheur que j'ai eu à le revoir. Je lui laisse à Vous

faire tous les détails de ce qu'il voit et verra ici. Mes hommages respectueux à notre chère Alexandrine et mes vœux pour son prompt et heureux rétablissement. Mes embrassements à tous Vos enfants et à mon petit fil-eul. Conservez souvenir et amitié à Votre vieux frère qui Vous chérit et Vous aime avec toute la tendresse de son cœur et est pour la vie Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

PS. Paul se met à Vos pieds, cher frère, et Vous remercie très humblement pour Votre gracieux souvenir et s'y recommande.

102.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ. $\frac{28\text{-го септѣбря}}{9\text{-го октября}}$ 1827 года.

Ваше курьеръporteur de Votre chère lettre du $\frac{23 \text{ Septembre}}{5 \text{ Octobre}}$, m'est arrivé ce matin, cher Constantin, et le plaisir que j'ai toujours de recevoir de votre chère écriture cette fois a été bien empoisonné par le motif de cet envoi. J'ai été plus indigné que surpris de ce que Vous me dites, quoique la surprise est permise, et quand on voit jusqu'où la sottise et la sottise vanité peuvent entraîner et *aveugler!* - Vous avez parfaitement agi, pardonnez moi l'expression, et la conduite de Bielinski n'a pas de nom. J'acquiesce en plein à Votre proposition de faire venir le Sénat pour lui témoigner toute ma surprise et mon indignation; je ne Vous en donne pas d'ordre officiel, car je veux que ces messieurs sachent que, quand Vous leur communiquez même un ordre verbal de ma part, cela doit leur suffire pour que vous soyez obéi; mais j'ai fait écrire au Président du Conseil à ce qu'il déclare au Président de la Haute Cour que si sottise pareille arrive encore, c'est *lui* et *eux* que je rends responsables des suites *immanquables* que cela entrainera pour eux.

Je ne demanderai pas mieux que de faire rayer *Крыжановскій* et *Маевскій* des listes de l'armée, mais d'après ce que je sais, c'est tout ce qu'ils désirent dans leur sottise vanité pour diminuer tant que possible le nombre de *ceux* qu'ils ne peuvent pas justifier et qui doivent en tout cas être justiciables de la Haute Cour. Ainsi avant que de Vous décider à faire cette radiation si aisée, pensez à deux fois si elle est plus utile que nuisible pour forcer ces fous à faire leur devoir.

Quant à l'affaire même, loin de regretter de lui avoir donné la marche légale, je m'en applaudis chaque jour davantage; elle ouvrira les yeux à tout être bien pensant, bon Polonais; elle lui prouvera que ce qui peut être sublime en théorie est souvent pitoyable en pratique, et qu'il est à décider qui de nous est meilleur Polonais—de nous ou bien d'eux, les grands phraseurs et crieurs! — Nous verrons jusqu'où leur sottise peut les mener; il sera toujours temps de mettre le holà à ce qui serait trop scandaleux et je n'en ai aucune inquiétude. S'il y a des fous et des misérables, j'aime à croire et je les estime trop pour n'être persuadé qu'il y a aussi des honnêtes gens en quantité suffisante pour tenir tête aux autres, et s'il fallait les chercher autre part que parmi cette engeance on les a, et vous les avez sous la main dans Votre belle et excellente Polonoise. Vous pouvez le leur dire de ma part même, si vous le voulez. Et, en résumé total, cher Constantin, j'en reviens toujours là, nous en avons agi dans cette affaire avec toute la pureté d'intention possible et ce qui vient de donner lieu même à cette sottise prouve le fait; quant au reste, confiance en Dieu avec toute faveur possible, le reste se fera comme il l'est de Son impénétrable volonté.

Votre réponse au sujet d'Orlow est parfaite; cela ne sera pas par des farces pareilles qu'ils mériteront ni notre confiance, ni notre estime. Quoique, d'après tout cela, je vois bien qu'il faudra malheureusement renoncer à l'espoir d'une entrevue avec Vous; je ne veux cependant pas Vous laisser ignorer que c'est le 19 au soir et non le 14 d'octobre que je compte partir, ma femme ne sortant de couches que ce jour là.

Tout va bien ici, ma femme se remet, Votre petit filleul prospère et devient fort joli. Ma femme Vous est si reconnaissante pour Votre gracieux et constant souvenir et paye bien de retour l'amitié que Vous voulez bien lui témoigner.—Je suis charmé de savoir Michel près de Vous; il est bien heureux!—Veuillez lui faire part du changement dans la date de mon départ et l'embrasser de ma part.

Daignez me mettre aux pieds de ma chère et excellente sœur et lui dire que je relis souvent ses chères lettres à moi et à ma femme avec un nouveau bonheur. Mille tendres choses à Paul.

Adieu, cher et excellent Constantin, que Dieu Vous bénisse, Vous garde et Vous inspire; conservez moi bonté, amitié et indulgence et croyez à l'inviolable attachement de Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

103.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава. $\frac{29\text{-го сентября}}{11\text{-го октября}}$ 1827 года.

Cher et excellent frère, je profite du départ de l'aide de camp général comte Orlow, que Vous avez bien voulu m'envoyer, pour Vous tracer ces lignes, afin de Vous remercier du fond de mon coeur pour la bonne et aimable lettre que Vous avez bien voulu m'écrire en date du 21 de ce mois et qui m'est exactement parvenue hier par l'estafette ordinaire. Je ne Vous dirai par ceci que faiblement le bonheur que j'ai éprouvé à la réception de Votre lettre en y lisant Votre contentement; ce sont de ces choses qui peuvent se sentir et non s'exprimer. Que le bon Dieu daigne Vous conserver et Vous rendre content et heureux—ce sont les voeux les plus ardents et les plus sincères de mon coeur. J'espère que Vous n'en doutez pas comme du dévouement et de la fidélité à toute épreuve que je Vous porte à tout jamais.

Le comte Orlow ayant passé avec nous 15 jours et ayant assisté à toutes les parades, exercices et partage de recrues, est parfaitement au fait de Vous donner tous les détails que Vous pouvez seulement désirer.

Quant à l'affaire du Sénat et dont je Vous ai fait le rapport, il n'en sait rien, ne lui en ayant pas parlé et je présume qu'il ne s'en doute même pas.

Nous avons eu aujourd'hui un magnifique exercice de cavalerie et un d'infanterie, et puis toutes les parades journalières. Hier, en sus, il a été avec nous à Blonia voir le bataillon d'instruction du corps de Lithuanie et il a pu juger de l'instruction des régiments de ce corps, vu que le bataillon n'est réuni que depuis huit jours. Grâce à Dieu tout est tranquille jusqu'à ce moment ici et je me flatte de l'espoir que rien ne la troublera. Paul se met très humblement à Vos pieds, cher frère, et ose Vous remercier pour Votre gracieux souvenir et s'y recommander pour l'avenir. Zèle, dévouement et attachement à toute épreuve Vous sont voués à jamais par Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

P. S. Mes tendres embrassements à Vos enfants et à mon sosie.

*

104.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава. $\frac{11\text{-го}}{23\text{-го}}$ октября 1827 года.

Je commence ma lettre, cher et excellent frère, par Vous offrir tous mes plus sincères remerciements pour Votre bonne et aimable lettre en date de $\frac{28\text{ septembre}}{9\text{ octobre}}$ et qui me fut exactement remise par le feldjäger que je Vous réexpédie avec la présente. Vos ordres ont été exécutés avec la plus scrupuleuse exactitude et grâce à la bonté de Dieu tout est rentré dans l'ordre voulu. Mon rapport officiel Vous en donnera tous les détails; les formalités un peu trop longues de la marche de toutes les affaires de ce pays sont la cause que je n'ai pas pu Vous envoyer plus tôt tous les papiers. Dès demain matin, la délégation de notre Sénat sera informée de tout ce qu'elle a à faire par rapport au Sénat d'ici. Je suis en même temps heureux de Vous annoncer que le vieux Palatin Bielinski est sincèrement et franchement repentant de la faute qu'il a commise; il mérite sa grâce et j'ose intercéder pour lui; les papiers n'ayant pu être prêts plus tôt, je n'ai pas pu vous les envoyer par l'aide de camp Démidow qui vient de nous quitter ce matin et c'est pour cela qu'il est larti les mains vides de ma part. Je m'en rapporte entièrement à son dire sur l'état des troupes d'ici et sur les six exercices auxquels il a assisté, dont trois d'infanterie et trois de cavalerie, de plus, un d'artillerie et un du bataillon d'instruction du corps de Lithuanie sans compter les parades journalières et le recrutement. J'aime à croire qu'il en a été satisfait ainsi que de l'ordre, de la tranquillité et de l'esprit qui règnent généralement; je fonde mon espoir en Dieu que cet état de choses aussi satisfaisant sous tous les rapports, nous sera conservé par Sa clémence et qu'aucun évènement majeur ne viendra le troubler.

Quant au recrutement, il a été des plus beaux cette année et depuis que je suis dans ce pays je n'en ai pas vu de semblable; la plupart des recrues sont déjà dans les rangs et font des progrès rapides; dans deux ou trois mois ils seront à la hauteur de ce qu'ils doivent être.

Veillez, cher frère, me mettre aux pieds de notre chère et excellente Alexandrine et lui offrir mes hommages les plus empressés et les plus sincères. Veillez embrasser de ma part Vos enfants et mon тѣчка filleul; que le bon Dieu Vous les conserve tous ces êtres chéris,—c'est le voeu le plus sincère de mon cœur qui vous est tout dévoué. Ma femme se ressouvient à

Vos bontés, ainsi que mon garçon et tous deux Vous offrent leur entière reconnaissance pour Votre bon et gracieux souvenir.

Michel passe tout son temps avec nous et semble être satisfait de son séjour; il fait mon bonheur, ainsi que celui de ma femme; il observe tout avec la plus grande attention et je me flatte de l'espoir qu'il voudra bien nous accorder un témoignage favorable.

Conservez amitié et souvenir à un frère dont le dévouement, l'attachement à toute épreuve, ainsi que le zèle Vous sont voués pour la vie et avec lesquels il ne cessera d'être votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

105.

Цесаревичъ--Императору Николаю.

Варшава. $\frac{15-го}{27-го}$ октября 1827 года.

Je charge de cette lettre, cher et excellent frère, mon frère Michel, qui nous quitte demain dans la journée; je le vois partir avec le plus vif regret, mais avant tout il faut que chacun soit rendu à ses devoirs.— Ayant été témoin oculaire et auriculaire de tout se qui se fait ici, je m'en rapporte entièrement au compte qu'il Vous en rendra. Il est resté parmi nous trois semaines et demie qui se sont écoulées comme toutes les bonnes choses, c'est à dire, avec la célérité de l'éclair. Vous pouvez le questionner sur tout, puisque j'ai taché de le mettre au fait de l'état des choses dans les plus moindres détails. Malgré mon plus vif désir de me rendre auprès de vous à Dunabourg, je ne puis le faire, cher et excellent frère. Vous avez très-bien jugé sur cet article dans la dernière lettre que Vous avez bien voulu m'écrire; toutes les longueurs, tous les incidents, toute la marche de notre triste et interminable procès y mettent les plus grandes entraves. Malgré qu'il semble que tous les obstacles aient été levés pour le moment, je ne puis répondre qu'il ne s'en présente de nouveaux. Vos pleins-pouvoirs que Vous me donnez dans Votre dernière lettre me fixent à mon poste jusqu'à l'issue des enquêtes. Je me faisais une fête de Vous revoir, cher frère, et je me flatte de l'espoir que ce qui est retardé n'est point perdu.

Mon frère Michel Vous parlera au long de deux épisodes assez désagréables que j'ai eues avec deux de mes sous ordres: les généraux Isidore Krassinski et le comte Ojarowski. J'ai remis le premier à la raison et le second vient de demander son congé. Mes rapports officiels Vous mettront

au fait de ce qui s'est passé. Ma femme passant par Bielostock y verra probablement le comte Ojarowski et je lui ai donné carte blanche pour agir et le remener, si non il faudra le remplacer; ce commandement est trop important pour que le choix du chef me fut indifférent; j'ose donc, en tout cas, Vous proposer le général Rosen, dont le corps est, pour ainsi dire, partagé entre lui, mon frère et moi. Nos relations politiques avec l'Autriche font pencher mon opinion sur le général Rosen, — au reste ce n'est qu'une proposition que j'abandonne totalement à Votre sagesse.

Mon épisode avec le comte Ojarowski vous le dépeindra bien; c'est une rage qu'il a de se mêler de tout ce qui ne le regarde pas, en outre, c'est une curiosité dont rien n'approche et qui a eu les suites les plus facheuses pour lui du vivant de feu l'Empereur et qui ont poussé sa patience à bout, en l'éloignant petit à petit de sa personne. Daignez, cher frère, écouter sur tout cela mon frère Michel et prononcer en dernier résultat.

Au reste rien de nouveau chez nous, tout y est jusqu'à ce moment, grâce à Dieu, tranquille et j'espère que cela restera de même.

Notre recrutement est fini et a été très beau; quant au militaire, mon frère Michel Vous en rendra un compte exact et j'espère satisfaisant.

Mettez moi, je vous prie, aux pieds de notre chère Alexandrine et baisez lui les mains de ma part. Mes embrassements à tous Vos enfants et à mon petit тѣчка. Ma femme se ressouvient à Vous, cher frère, et Paul se met à Vos pieds, et quant à moi, je Vous réitère les assurances du dévouement sans bornes, de l'attachement à toute épreuve et de la fidélité que je Vous porte à tout jamais et avec lesquels je ne cesserai d'être Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

106.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Динабургъ. $\frac{24\text{-го октября}}{5\text{-го ноября}}$ 1827 года.

J'ai à Vous remercier, cher et excellent Constantin, pour trois de Vos chères lettres, auxquelles il m'a été impossible jusqu'ici de répondre. La dernière m'a été remise avant hier par Michel à mon arrivée; recevez pour toutes ma plus vive reconnaissance, ainsi que pour tout ce que Vous voulez bien m'y dire d'amical pour moi et ma bonne femme. Je conçois parfaitement les raisons qui me privent du bonheur de Vous avoir vu ici; j'espère

que le bon Dieu permettra que nulle difficulté ne s'élevra plus lors du cours de notre malheureux procès; grâce à Votre prudence et à la manière ferme et positive dont Vous avez agi, l'on sait à quoi s'en tenir. Je suis réellement convaincu que dans l'insigne bêtise de Bielinski il n'y avait aucune mauvaise intention; tant mieux et tant mieux et je ne désire rien tant que de pouvoir pardonner et oublier des sottises, quand on les sent comme lui et qu'on s'en répent.

Votre affaire Krasinski est désagréable, c'est une bêtise digne de son auteur; mais, tant que je le connais, je suis convaincu qu'il n'y avait aucune farce de sa part, aucune mauvaise intention, et qu'il a été le jouet de ses entours; il mérite une forte punition et elle a été bonne, car dans un grade et un poste pareils une sottise de ce genre cesse d'être indifférente, mais voilà douze ans qu'il Vous sert avec zèle et avec contentement presque perpétuel; il est vieux, c'est un bon soldat, — Vous êtes bon et indulgent et moi audacieux et fluet comme un solliciteur, je vous présente ma pétition en sa faveur: faites de lui ce que Vous voulez, mais ne le chassez pas.

L'affaire Ojarowski est bien autre chose, il y a désobéissance, mauvaise volonté et manifeste tentative d'outré-passer ses pouvoirs et de se mêler d'affaires qui ne le regardent en rien, en sus, mauvaise humeur et demande de congé; on l'accorderait à moins, aussi est-il déjà à l'ordre du jour. Quant à son remplaçant, je trouve comme Vous que, vu les circonstances actuelles, Rosen est le meilleur choix à faire et je vais le voir et lui en parler, il n'y a que son remplacement qui m'embarasse n'ayant personne en vue.

Michel m'a remis de Votre part les charmants dessins que Vous avez bien voulu me faire tenir par lui; ils m'ont fait grand plaisir et je Vous en offre tous mes remerciements.

Vous devez déjà avoir reçu les étendarts du régiment de Grodno, car j'ai signé la patente le jour même de mon départ; ceux pour la division de Lithuanie ne sont pas encore prêts.

Quant au manque des кантонисты pour les régiments de la garde, je Vous propose d'y suppléer sur le champ en Vous envoyant 300 garçons de 14 à 15 ans des bataillons les plus rapprochés, ce qui vaudra mieux que de Vous donner des tambours ou musiciens mal instruits du régiment des carabiniers № 1, dont l'école ne fait que commencer et ne suffit même qu'avec peine pour le régiment. Un mot de réponse, s'il Vous plait, et la chose se fera de suite.

A cette occasion, ma conscience m'oblige, cher Constantin, à revenir à un article trop important pour ma responsabilité et pour l'avenir, pour que je ne prenne la résolution de Vous en parler encore, au risque de Vous

trouver d'une opinion contraire. Tant que je suis au poste, où Vous et feu notre ange m'avez placé, je ne puis, ni ne dois rien faire d'inconséquent, or, j'en commettrais une des plus impardonnables en ne veillant point à ce que mes démarches soient conformes à ma pensée dans un point des plus graves de mes fonctions. Je ne puis admettre aucune possibilité, tant que j'existe, à ce que des idées de réunion de la Lithuanie à la Pologne puissent être encouragées, car, dans ma conviction, c'est une chose infaisable et qui ne pourrait qu'entraîner les suites les plus funestes pour l'Empire. Cela ne m'empêche pas d'être tout aussi bon Polonais que je suis bon Russe; je l'ai prouvé et je le prouverai en toute occasion par la stricte et fidèle observation et garantie des privilèges que feu notre Ange a accordés au Royaume, mais toute tentative au delà, au détriment de l'Empire proprement dit, tant que j'existe, je ne puis la souffrir; en conséquence je ne puis nourrir aucun espoir pareil, encore moins l'encourager.

Le moment actuel devient d'autant plus essentiel et important qu'une partie du noyau Russe, qui compose les régiments du corps de Lithuaniens, les quitte; en recomplétant le corps uniquement de Lithuanie, c'est dire à chacun que je persiste dans ce point dans les vues *probables* de notre Ange. Ce serait mentir que de me les supposer ou que je les fasse subsister; il est de rigueur donc qu'une partie de votre complètement soit prise parmi les provinces Russes et, qu'en échange, une partie de celui des provinces Lithuanienues passe dans les autres corps de l'armée. Les vieux officiers Russes de Votre corps disparaissent malheureusement et la plupart des jeunes sont Polonais; dans dix ans les régiments ne seraient Russes que de nom et Polonais dans le fait; il est donc temps d'y obvier. Je vous propose donc de garder par exemple les recrues de Grodno, Volhynie, Bialostock et Minsk et de céder ceux de Wilna et de Podolie au reste de l'armée; je vous proposerai en échange ceux de Pskow et Twer etc. ou bien d'autres à Votre choix. Une autre fois nous changerons de gouvernements, pour que les races se croisent.

Il m'est pénible de toucher cette corde, mais c'est mon devoir devant Dieu et devant Vous, car jamais je ne pourrai Vous tromper au risque de Vous déplaire momentanément; veuillez me donner Votre réponse le plus tôt possible et par courrier, car le temps presse.

J'ai trouvé tout ici, grâce aux soins infatigables de l'excellent Michel, bien mieux que je ne l'avais quitté; les ouvrages avancent rapidement et les progrès sont visibles; les troupes sont bien et le seront davantage avec la méthode que l'on y suit.

Je pars cet après diner pour Riga et de là pour Rével; je suppose

être de retour le $\frac{1}{13}$ ou le $\frac{2}{14}$ Novembre. Je suis arrivé ici depuis Pskow par un temps horrible, en traîneau et aujourd'hui plus de trace d'hiver.

Nous avons eu le temps ces deux jours de beaucoup causer avec Michel et je l'ai pompé au point de me faire venir, comme on dit, l'eau à la bouche.—Quand pourrai-je donc être des vôtres!—Veuillez me mettre aux pieds de ma chère et excellente soeur, je crains vraiment qu'elle ne m'oublie tout à fait, privé comme je suis depuis si longtemps du bonheur de l'approcher; cependant je ne mérite pas de l'être, car je lui suis sincèrement dévoué, et ce n'est pas d'hier.

Adieu, cher et excellent Constantin que Dieu Vous bénisse et Vous conserve; plaignez-moi quelques fois et surtout conservez moi indulgence et bonté, car j'en ai besoin pour me tirer d'affaire dans la position très peu enviable où je me trouve placé.

Croyez au sincère et inviolable dévouement de Votre fidèle et tout dévoué frère et ami

NICOLAS.

Mille tendres amitiés, je vous prie, à Paul.

107.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава. $\frac{27\text{-го октября}}{8\text{-го ноября}}$ 1827 года.

C'est ce matin à 9 heures que j'ai eu le bonheur de recevoir Votre lettre en date de Dunabourg du 24 du courant, cher et excellent frère, et j'y répons par la présente à 11 heures, en exécution à vos ordres. Je commence par vous offrir mes bien sincères remerciements pour tout ce que Vous voulez bien me dire de bon, d'obligeant et d'amical dans Votre lettre et pour la confiance que Vous m'y témoignez; soyez persuadé, cher frère, que Vous n'avez pas affaire à un ingrat et que je m'efforcerai, ma vie durant, de Vous prouver, de plus en plus et à toutes les circonstances et occasions, que je ne suis pas indigne de Votre attente; tout mon zèle et tout mon dévouement Vous sont voués avec plénitude de cœur et ne se démentiront jamais.

Maintenant je vais tâcher de répondre, autant qu'il l'est dans mon pouvoir, à tous les points de Votre lettre:

1) je me suis acquitté de la réception de Vos ordres de ce qui avait rapport au vieux Bielinski; l'ayant fait chercher chez moi, je lui ai dé-

claré que Vous vouliez vouer à l'oubli tout ce qui s'était passé et que j'étais appelé par Vous à le lui déclarer. Il a reçu tout ce que je lui ai dit avec le sentiment de la plus vive reconnaissance et m'a prié d'agréer l'assurance positive de tout son zèle, tout son dévouement et de sa fidélité à toute épreuve, ainsi que de son entier repentir.

2^{ent}) Quant au général Krasinski Isidore et la gracieuse intercession que Vous daignez lui accorder, petit à petit je le ferai rentrer dans son commandement; mais pas avant qu'il ne se persuade que l'on peut se passer de lui, et pas avant qu'il m'ait donné des garanties suffisantes et positives que scènes pareilles ne se renouvelleront pas et qu'il ne marchera que d'après mes ordres et mes intentions, sans rien énoncer et en se tenant là.

3^{ent}) Quant au comte Ojarowski, j'ai mille et mille actions de grâce à Vous rendre, cher frère, de m'en avoir débarrassé, puisque, d'honneur, il poussait les choses trop loin, en voulant se mêler dans tout ce qui ne le regardait pas. Il me semble, qu'il n'avait pas compris la position dans laquelle il devait se trouver ou bien qu'il ne voulait la comprendre et voulait se donner un rôle d'importance auquel il n'était pas appelé. En tout cas, j'ose vous réitérer mes actions de grâce, encore une fois d'en être quitte.

4^{ent}) Quant à la nomination du général Rosen à sa place, j'ose instamment Vous en renouveler la demande la plus fervente, il est de toute urgence dans le corps de Lithuanie d'avoir un chef de corps distingué et surtout vu sa dislocation et ses relations de frontière.

5^{ent}) Quant à l'envoi de 300 enfants de troupe, je ne puis que Vous réitérer mes remerciements les plus sentis de cette insigne faveur, à laquelle je ne pouvais pas seulement m'attendre. Veuillez me permettre, en même temps, de Vous supplier, tout en ordonnant cet envoi, de recommander à celui qui en fera le choix de veiller à ce qu'il fut tel qu'il réponde à leur destination et que ce ne soit pas un rebut, puisque tous ceux qui nous ont été envoyés jusqu'à ce jour des provinces étaient des demi-invalides et tout à fait impropres au service; de plus, que cette jeunesse fut soignée en route et qu'elle ne nous arrive pas bien tard, puisque le plus tôt serait le mieux.

6^{ent}) Quant au recrutement, Vous êtes le maître de faire ce que Vous voulez, cher frère, mais qu'il me soit encore une fois permis de Vous supplier de laisser pour cette fois les choses sur l'ancien pied, puisque le corps de Lithuanie ne perd pas grand'chose cette année et qu'une année de plus ne ferait pas grand'chose, mais si, malgré mes instances, elles me seraient refusées, j'oserai Vous supplier de ne pas nous priver des gouvernements

de Podolie et de Volhynie, dont les recrues font l'ornement du corps, lorsque ceux de Wilna et de Grodno sont moins beaux. Ceux du gouvernement de Pskow sont, d'ordinaire, très médiocres, ainsi que ceux de Twer, du moins à en juger par ce que j'ai vu jadis. Daignez ne pas me refuser pour cette fois, cher frère, j'ose Vous en supplier.

7^{ent}) Quant aux vues politiques de feu l'Empereur et les Vôtres sur les Polonais, ce n'est pas à moi à en préjuger, mais à obéir à Vos ordres.

Cette lettre vous sera portée par courrier d'après ce que Vous désirez et je Vous supplie de ne pas me retarder son renvoi, afin que je sache à quoi m'en tenir au sujet du corps que j'ai l'honneur de commander.

Ma femme et mon fils me chargent de les mettre à Vos pieds afin de Vous remercier pour Votre gracieux souvenir, et s'y recommandent pour l'avenir.

Veillez me ressouvenir, en offrant mes hommages les plus respectueux, à notre chère Alexandrine que mes vœux accompagnent et en lui baisant les mains de ma part. Mes embrassements à tous Vos enfants et mes vœux pour leur prospérité parfaite. Ne m'oubliez pas, cher frère, et continuez— moi Votre souvenir et Votre amitié, en comptant toujours sur le sincère et tendre attachement que je Vous ai voué à tout jamais et avec lequel je ne cesserai d'être Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

108.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Рига. 27-го октября 1827 года.

Un courrier est venu me porter l'heureuse nouvelle de la prise d'Eri-van et je m'empresse, cher Constantin, de Vous en faire part, persuadé du plaisir que Vous causera cet heureux évènement. Grâce à la bonté Divine, six jours de tranchée ouverte ont suffi pour faire tomber cette place importante et, quand à cela se joint le bonheur de n'avoir perdu que 52 tués et blessés,—il y a de quoi remercier Dieu de plénitude d'âme.

Nos troupes, après être entrées de force dans la ville par la brèche *non* défendue et par une porte *mal* défendue, se sont conduites admirablement; il n'y a pas eu le moindre excès de commis. On y a pris le fameux Has-

san-Kan, plus de 20 officiers supérieurs et passé 3000 hommes de leur troupe réglée, 4 drapeaux, 40 à 50 pièces etc. Dieu veuille que la paix en soit la suite. Voilà pour toujours nos possessions de ce côté assurées et libres de toute tentative ennemie.

J'ai parlé à Rosen qui est fort heureux du choix que Vous avez fait de lui et il est à l'ordre du jour; je ne sais encore par qui je le remplacerai.

Mes nouvelles de ce matin de Pétersbourg me donnent de vives inquiétudes pour Hélène; elle a pris une fièvre bilieuse gastrique avec des maux de nerfs; elle était mieux, mais d'une faiblesse extrême. Dieu nous préserve d'un malheur; quelle triste arrivée pour Michel.

Veillez me mettre aux pieds de ma chère sœur et croyez tous deux au sincère et inaltérable dévouement de Votre fidèle et dévoué frère et ami

NICOLAS.

J'embrasse tendrement Paul.

109.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава. $\frac{31\text{-го октября}}{12\text{-го ноября}}$ 1827 года.

Je m'empresse cher et excellent frère de Vous offrir toute l'étendue de ma plus sincère et de ma plus entière reconnaissance pour Votre bonne et excellente lettre en date du 27 de ce mois de Riga, ainsi que mes félicitations de cœur à l'occasion de la prise d'Erivan et que Vous m'annoncez avec tant de bonté et tant d'amabilité, que grâces en soient rendues à Dieu qui m'entend et qui voit dans mon cœur l'attachement sincère et le dévouement que je Vous porte. Vous avez bien jugé de moi en étant persuadé du bonheur que j'en ressentirai, aussi l'ai-je manifesté publiquement par le mot d'ordre à la garnison qui est: Ериванъ, et la prompte insertion dans les feuilles publiques. Tout ce qui peut augmenter Votre gloire, tout ce qui peut y contribuer sera toujours pour moi bonheur et bien-être; je Vous le dis sans flatterie aucune et de plénitude de cœur. Si, un jour, je pouvais y contribuer d'une façon ou d'une autre, Vous ne devez pas douter que je ne le fasse avec tout l'enthousiasme et tout le zèle dont je puis être seulement susceptible. Encore une fois agréez en toute ma reconnaissance et surtout pour la manière dont vous l'avez fait qui restera gravée dans ma mémoire à tout jamais.

La gratitude que je Vous porte de m'avoir donné le général Rosen augmente, s'il se peut, à tous mes sentiments et surtout par l'empressement que Vous avez mis à le faire et à m'en informer; puissions-nous un jour l'un et l'autre mériter Votre suffrage et Votre contentement à la tête du corps de Lithuanie qui, jadis, l'avait en plein de feu notre immortel Empereur.

Maintenant, cher et excellent frère, veuillez me permettre de Vous présenter le mémoire ci-joint et que ma fidélité à mes maîtres durant 32 ans passés m'a suggéré. Une expérience longue, des observations continues durant tout le cours de mes services, aucune vue personnelle,—en un mot, rien autre que ma franchise et ma loyauté y sont énoncées avec autant de clarté que j'ai pu seulement y mettre; lisez le avec attention, avec bonté, bienveillance et indulgence. Feu l'Empereur m'avait accoutumé de Lui en adresser de temps à autre et en était content. La vérité y est telle que je la vois; je ne la soumets pas à une petite et retrécie politique, mais j'y expose des vues grandes, magnanimes, nobles et pures et qui Vous montreront à la vue du monde ce que doit être le souverain d'un grand Empire. Au reste, si je m'étais trompé, si ma démarche vous paraissait osée ou déplacée, veuillez me le pardonner et n'y reconnaître qu'un zèle et un dévouement pour Votre auguste personne; cela me servira d'avis pour l'avenir de ne pas user d'un droit acquis sous feu notre Empereur et qu'il m'avait recommandé et ordonné d'avoir; maintes fois il m'avait grondé d'en avoir usé avec trop de discrétion et, pas plus tard qu'à l'infâme affaire Sémenowski, où il était peiné de n'avoir pas agi d'après mes conseils. N'allez pas me croire un présomptueux d'oser Vous en donner,—bien loin de moi une idée semblable, mais exposer à un frère les sentiments d'un coeur dévoué ne sont pas des conseils, mais un tribut que l'on rend à l'attachement inviolable qu'on lui porte. En résumé, lisez le mémoire et faites en ce qui bon Vous semble, et j'aurai rempli les devoirs de ma conscience pure et nette devant Dieu, Vous et les hommes.

Je suis bien peiné d'apprendre par Votre lettre, cher frère, que la Grande Duchesse Hélène soit sérieusement malade et je fais les voeux les plus ardents pour son prompt et entier rétablissement.

Ma femme me charge de Vous offrir ses tendres remerciements pour le souvenir dont Vous l'honorez, y est bien sincèrement sensible et ose s'y recommander pour l'avenir. Elle me charge, en outre, de ses félicitations à l'occasion de la prise d'Erivan.

Paul se met à vos pieds, cher frère, et vous offre sa plus respectueuse reconnaissance pour Votre gracieux souvenir, daignez le lui conti-

nuer et j'ose me flatter de l'espoir qu'il saura un jour en être digne et le mériter.

Daignez me mettre aux pieds de notre chère et excellente Alexandrine et l'assurer de mon tendre et sincère attachement. Bien des embrassements à Vos 5 petits anges et conservez Votre souvenir à un frère qui Vous est dévoué de cœur et d'âme et qui ne cessera de l'être jamais, étant Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

PS. Votre lettre m'est parvenue ce matin à 9 heures et ma réponse part à 2 heures de l'après midi.

110.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ. $\frac{2-10}{14-10}$ ноября 1827 года.

C'est dans la nuit d'avant hier, en route pour revenir ici, que Votre courrier m'a joint, cher et excellent Constantin, et m'a remis Votre chère lettre, pour chaque ligne de laquelle je voudrais être à Votre cou, pour Vous exprimer tout le bonheur que Votre amitié et Votre confiance m'ont fait éprouver. Je voudrais que Vous puissiez lire dans mon cœur et Vous trouveriez le désir ardent que chaque geste, chaque mot, enfin tout ce que je fais puisse me mériter Vos bontés, votre satisfaction—c'est là le but de mon existence; que ne m'est-il toujours possible de vous en donner des preuves; c'est du moins là tout ce que je désire.

Les ordres sont donnés pour le choix et l'envoi de 300 enfants de troupe pour les régiments de la garde; j'ai désigné les bataillons de Pskow—comme celui que je viens de voir moi-même,—et de Vitebsk, tous deux comme les plus rapprochés; si le nombre ayant l'âge de 14 à 15 ans ne pouvait s'y trouver ce sera celui de Kiew qui Vous les fournira. J'espère qu'ils seront tels à répondre à mon désir de Vous fournir de jolis et de bons sujets. Cette partie gagne étonnamment depuis la dernière organisation commencée par le comte Аракчеевъ.

Je suis fort heureux de ce que Vous ayez accordé amnistie au pauvre *Сидоричъ*; vous n'avez qu'à le tenir quelque temps въ черномъ тѣлѣ et il redeviendra fort employable encore.

Quant au recrutement il m'importe pour le principe de la chose, que dès le premier qui a lieu de mon temps, il soit fait de la façon dont je le

propose c. à d. mélangé; en conséquence, je consens avec plaisir à ce que ceux de Wilna et Grodno soient cette fois pour la 1^{re} armée et Vous offre en échange *Ярославъ* et *Пенза*, comme réputés les meilleurs de tout l'Empire. Le nombre sera intact, sans aucun choix pour la garde d'ici, et j'ose, en retour vous prier de ne pas prendre d'hommes choisis pour la garde de ceux de Vilna et Grodno, pour les laisser en échange à ceux que la garde perd sur ceux de *Ярославъ* et *Пенза*, qui lui étaient réservés. — Voilà donc qui est fait.

Je suis revenu ici très satisfait de mon séjour à Rével et de la garnison de là-bas. J'ai trouvé femme et enfants parfaitement bien, Hélène mieux et Michel content des siens. Je me hâte de finir, car la besogne ne me manque pas depuis hier soir. Je suis aux pieds de ma chère et bonne sœur. Que Dieu la conserve pour notre bonheur commun.

Adieu, cher et excellent Constantin, conservez bonté et amitié à celui qui est pour la vie et de cœur et d'âme Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

J'embrasse tendrement le cher Paul.

Un vaisseau à nous, revenu d'une expédition autour du monde, m'a apporté un cadeau du gouverneur des Philippines—des *cigares* que je mets à Vos pieds.

111.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава. $\frac{5-го}{17-го}$ ноября 1827 года.

Je profite du départ de Votre aide de camp général prince Troubetskoy pour Vous tracer ces lignes, cher et excellent frère, que je commence par mettre à Vos pieds le porteur, qui a pleinement justifié le choix que Vous avez daigné faire de lui comme président de la commission déléguée du Senat de l'Empire dans l'affaire des criminels d'Etat. Nos formes judiciaires étant incomparablement plus courtes que celles du Royaume, il vient de terminer sa besogne. Je ne sais si celles de ce pays-ci seront terminées sous les 6 semaines que le Prince Troubetskoy se propose d'être absent; dans tous les cas, il me semble que notre délégation ne peut quitter Varsovie avant que tout le jugement définitif ne soit terminé ici et pour éviter tout retard ultérieur; dans ce cas la présence du prince est nécessaire et j'ose Vous supplier

de le lui insinuer. Je comprends parfaitement que le temps parait long à nos messieurs du Sénat, mais il n'y a pas à y obvier.

Il est de mon devoir de rendre devant Vous, cher et excellent frère, un témoignage des plus mérités sur le compte de tous ces messieurs qui ont rivalisé de zèle et de dévouement dans tout ce qui leur a été confié, et surtout au prince Troubetskoy sur sa manière de faire et son esprit conciliant, ferme en même temps et extrêmement loyal.

Je viens de recevoir par l'estafette d'hier les étendarts pour le régiment des Hussards de la garde de Grodno et pour lesquels je dépose à Vos pieds l'hommage de ma plus parfaite reconnaissance; il sont superbes et ont surpassé mon attente et mes désirs. Lorsque le temps nous permettra, ils seront de suite bénis.

Pour le moment, nous sommes dans la boue et des pluies continues.

Grâce à Dieu tout est parfaitement tranquille dans ce pays et je me flatte de l'espoir qu'il daignera nous conserver cet état de choses.

Daignez me mettre aux pieds de notre chère Alexandrine que j'aime de coeur et d'âme. Mes tendres embrassements à Vos enfants.

Ma femme me charge de Vous la ressouvenir et j'ose mettre Paul à Vos pieds.

Conservez souvenir et amitié à Votre fidèle frère et ami qui vous chérit de toutes les facultés de son coeur et est à Vous à tout jamais

CONSTANTIN.

112.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ. $\frac{12-го}{24-го}$ ноября 1827 года.

Cette semaine a été si fertile en évènements importants et inattendus qu'il m'a été physiquement impossible de répondre plus tôt, cher et excellent Constantin, à Votre lettre du 31 Octobre. Cela ne m'a pas empêché d'être bien sincèrement heureux et reconnaissant pour Votre aimable et chère lettre. Si je pouvais Vous faire comprendre, cher Constantin, combien toute marque de bonté de Votre part m'est précieuse, je puis dire sacrée!—Je n'ai pas le don de la parole, je le sais, mais je n'en sens pas moins vivement. Vous avez accueilli avec tant de plaisir la nouvelle de la prise d'Erivan que je ne doute pas que celle de notre entrée à Tauris, Vous en aura fait autant, car

nécessairement elle nous amènera à la paix, but de tous nos vœux du premier jour de cette *oiseuse guerre*. A cette occasion encore, nos excellentes et braves troupes se sont montrées dignes d'elles-mêmes et méritent tous les éloges par l'admirable discipline qu'elles ont observée, nous en cueillons les fruits maintenant, car on nous reçoit non comme des amis seulement, mais comme de vrais libérateurs!—Que Dieu soit béni de m'avoir amené à résultats pareils.

Pour Vous donner maintenant une idée de la besogne que j'ai eue, figurez vous que cette nouvelle est venue me surprendre le soir même du jour que le courrier, porteur de la nouvelle de la bataille de Navarin, m'était arrivé! — Voilà bien d'une autre affaire! — Je ne me suis pas étonné de la chose, car, selon moi, elle était la conséquence très naturelle des clauses du traité, qui mettaient nos escadres dans le cas, selon moi, immanquable d'en venir à extrémité pareille, *sitôt* que les Turcs persistaient à céder aux insinuations autrichiennes, *que tout ce que nous faisons sous le nom d'alliance n'était qu'une mauvaise farce et que, faisant les obstinés dans leurs idées d'extermination, ils nous mettraient dans le cas de faire crouler tout notre traité d'alliance par crainte d'en venir à des extrémités*. Hé bien!—le cas prévu est arrivé; des parlementaires ont été tués, la destruction de la flotte s'en est suivie et a prouvé à l'Europe étonnée combien nos résolutions d'en finir étaient sérieuses, sincères et combien sincère et franche était l'union de nos trois cours dans cette délicate affaire. Chose unique dans l'histoire, les trois pavillons les plus *hétéroclites* réunis et combattant comme des frères d'une même nation!—Je m'attends toujours, d'après le même principe que nous devons suivre fidèlement, à quelque coup semblable contre les Grecs, si eux de leur côté, ne finissent l'infâme métier qu'ils font; les ordres les plus sévères sous ce rapport ont déjà été donnés et j'engage instamment mes alliés à les répéter encore le plus solennellement possible, pour prouver que nous ne sommes dans cette affaire ni Grecs, ni Turcs, mais que nous persistons à user de tous nos moyens pour faire finir cette infâme lutte de part et d'autre et que nous ne désirons qu'ordre et tranquillité. Avant que ce but, tant et si longuement désiré, ne fut atteint, il est très possible, toujours par les mêmes causes, qu'une guerre s'en suive; déjà je sais que l'Empereur d'Autriche, dans le premier moment de peine à la réception de cette nouvelle a dit: „si je ne suivais que mon sentiment je ferais marcher 100.000 hommes pour soumettre la Morée, mais je sens que je ne puis le faire!“— Cela joint à d'autres notions nous commande la plus grande circonspection.

Le major général Vous communique officiellement les mesures que je crois nécessitées par la gravité du moment. Elles ne sont que de pure précaution, aucune publicité ne doit leur être donnée et ce n'est que pour nous orienter pour nos propres besoins le cas échéant. J'espère en Dieu qu'il nous préservera de ce nouveau malheur et que nous n'aurons eu besoin d'agir ainsi que d'après le proverbe qui dit: „на Бога надѣйся, а самъ не плошай“, mais c'est justement pour cela qu'il faut que chacun soit prêt et sache ce qu'il a à faire. J'attends donc Vos idées pour tout ce qui s'en suit de Votre armée, cher Constantin, relativement aux garnisons à Varsovie, Modlin et Zamosz, emplacement de réserves etc. En attendant, depuis Mardi, je n'ai pas de nouvelles de Constantinople, et celles d'Odessa et de la frontière sont trop contradictoires pour y ajouter foi; sitôt quelque chose de grave, Vous le saurez de suite par courrier.

J'en viens à des *reproches* vis-à-vis de Vous cher, bon et excellent Constantin, pourquoi m'injuriez-vous en mettant des doutes à ce que je puisse jamais recevoir des avis de Votre part autrement que comme des marques palpables d'intérêt et de cette amitié, à laquelle je tiens tant et qui fait réellement mon bonheur! Si je suis quelquefois d'un avis différent du Votre, faut-il en déduire que les Votres puissent jamais cesser de m'être chers et souvent précieux parce qu'ils m'éclairent? Ainsi, j'espère voilà qui est dit pour l'avenir.

Je jugerais à-peu-près comme Vous, cher Constantin, l'objet de Votre mémoire, si nous ne partions de points de raisonnement différents. La Prusse, ni l'Autriche n'ont point de Pologne, excepté leurs possessions de Posen et de Gallicie; ces deux provinces sont fondues dans les deux états auxquels elles appartiennent, et du moins en Prusse, outre le nom, aucune différence n'est perceptible entre cette province et les autres du Royaume et, je crois, qu'en Gallicie c'était de même jusqu'à ce moment. La Lithuanie etc. est province *Russe*, elle ne peut retourner à la Pologne parce que ce serait attenter à l'entégrité du territoire de l'Empire,—exemple qui a été tenté pour le g. de Wibourg et qui entraîne déjà de graves inconvénients, au point qu'il est possible qu'il retourne à l'Empire proprement dit. Partant de ce principe, je vois qu'en Autriche et en Prusse le même uniforme subsiste partout et je ne vois pas de particulier pour les troupes de ces provinces qui font partie du reste de l'armée. Chez nous, un uniforme particulier existe pour ce corps; tant que ce sont des *Russes* qui le portent, il n'est d'aucune conséquence, car telle couleur qu'on leur fasse porter, ils resteront Russes; il en est autrement des Polonais, aux yeux desquels cette couleur acquiert une signification qui tend à soutenir en eux l'espoir, désormais

impossible, de retourner au Royaume, en se détachant de l'Empire. Il est donc de mon devoir comme honnête homme d'atténuer cet espoir tant que je puis, et au moins de ne pas l'encourager évidemment, en persistant à la première occasion *ostensible* dans un système que je ne puis partager.

Voilà, cher Constantin, ma confession franche et loyale, telle que je la ferais devant Dieu.

La fidélité du corps de Lithuanie a été exemplaire et c'est un nouveau titre pour vous à la reconnaissance de la patrie; mais, cher Constantin, j'aime mieux savoir qui sont les mécontents tout de suite que de les créer en les trompant toujours par le non-accomplissement d'espoir imprudemment soutenu et encouragé. Des Polonais répandus dans la troupe Russe seront aussi bons soldats qu'ils furent toujours, les nobles iront de préférence servir, peut-être, dans le Royaume, ou bien ne serviront pas; eh bien, dans vingt ans, avec l'aide de Dieu, cet état de choses s'atténuera, car les impressions seront moins vives, moins rudes. Si je me trompais, je le repète, j'aime mieux savoir d'avance sur qui je puis compter, et l'honnête homme parmi eux-mêmes me rendra justice en disant: „je le hais parce qu'il n'accomplit pas nos vœux, mais je l'estime, parce qu'il ne nous trompe pas“.

Tout va bien ici et l'on est très occupé de ce qui se passe en Orient.

J'ai repris Pahlen au service et je lui confie le 1^{er} corps; je le connais peu, mais sa réputation est excellente. J'ai ordonné à Rosen de partir d'abord, supposant qu'il faut qu'il soit sur place. Pour le 6 Vous aurez 4 généraux dans Votre corps, Engelman et Briseman, Moflodowsky et Varpachowsky. Veuillez me dire où Vous désirez placer les deux derniers?

Ma femme me charge de Vous remercier tendrement pour Votre bon souvenir; elle se porte bien et reprend beaucoup.—Veuillez me mettre aux pieds de ma chère sœur et lui dire combien j'ai été heureux et reconnaissant de ce qu'elle a bien voulu penser à moi à la nouvelle d'Erivan; je la prie de prier Dieu d'éloigner l'orage qui se prépare; ses prières seront efficaces, car elles seront sincères!

Je m'aperçois que voilà une longue épître, mais que faire, l'objet en valait la peine et Vous me pardonnerez de vous ennuyer si longuement; j'avais *besoin* de Vous parler à cœur ouvert. Maintenant adieu, cher et excellent Constantin, que Dieu Vous bénisse tous deux et Vous conserve; conservez bonté et amitié à Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

Mille tendres choses à Paul et à Kourouta.

*

113.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{20\text{-го ноября}}{1\text{-го декабря}}$ 1827 года.

Il y a trois jours, cher et excellent frère, que j'ai eu le bonheur de recevoir Votre bonne et chère lettre, en date du $\frac{12}{24}$ de ce mois, par feld-jäger, et pour laquelle je Vous prie d'agréer mes plus sincères remerciements, ainsi que pour la confiance de tout genre que Vous voulez bien m'y témoigner. Comptez toujours, cher frère, sur ma fidélité et sur mon dévouement inaltérables que je Vous ai voués à tout jamais. Dès la réception de Vos ordres reçus par la voie du major-général, je me suis empressé de coucher par écrit toutes mes idées et qu'il reçoit par cette même occasion; je Vous prie, en outre, de ne pas arrêter Vos décisions et de vouloir bien me les faire transmettre au plus tôt, afin que je puisse profiter de l'hiver pour les mettre à exécution. Ma position ici m'oblige à Vous le demander instamment, étant, pour ainsi dire, à la barbe des Athéniens et étant de plus Votre avant-garde. Comptez sur mes efforts, sur mon zèle et sur mon dévouement, quant aux talents, je n'en parle pas, ne m'en reconnaissant aucun toute modestie mise à part, et ne m'en ayant jamais reconnu; la bonne volonté est tout ce que je puis Vous offrir de positif. L'aide du général Rosen que Vous avez daigné me donner, suppléera à mon ignorance. Agréez, en outre, mes félicitations les plus sincères sur nos succès en Perse qui m'ont fait un plaisir extrême. Comme tribut de reconnaissance à nos braves troupes, j'ai de suite donné le mot d'ordre à la garnison celui de Tauris, afin de faire partager aux troupes sous mes ordres le résultat des lauriers acquis par leurs frères d'armes.

Quant à la victoire de Navarin, tout en reconnaissant la valeur et le courage de notre marine et en leur faisant mes félicitations du fond de mon coeur, je ne puis que déplorer et les motifs et les résultats et les suites incalculables de cette victoire navale: l'Anglais en vrai Machiavel a su profiter de la situation du Russe et du Français qui, dans tous les cas, étant mis au pied du mur ne pouvaient qu'accepter la proposition du combat sans être taxés de timidité ou de poltronnerie. Le Russe y est pour sa bonne foi, le Français pour sa bêtise et l'Anglais, seul, pour son avantage en détruisant une flotte n'importe quelle, qui put lui faire un peu ombrage, ayant pour principe de ne mépriser aucune nacelle sur eau. Pardon, cher frère, de Vous exposer ces idées; elles ne tirent à aucune con-

séquence Vous venant d'un homme dont la nullité est le partage, mais je le devais à ma loyauté et ma franchise et comme un tribut de franchise que je Vous dois et ne pouvant et ne devant rien Vous cacher; c'était ma marche envers feu notre immortel Empereur et le sera toujours la même envers Vous, jusqu'à ce que Vous n'en ordonniez autrement.

Si Maman Vous communique ma lettre du $\frac{18}{30}$ de ce mois, j'y expose mes idées plus au long ce que je crains de faire dans cette lettre pour ne pas Vous distraire de Vos sérieuses occupations du moment, où Vous avez à faire bien autre chose que d'écouter ma politique.

Vous aurez déjà reçu mon rapport formel sur la mobilisation du 5^{me} corps prussien de Posen; cette nouvelle se confirme de toute part; toutes mes mesures sont prises afin d'en savoir le but et les motifs. Nous venons d'apprendre dans ce moment par la voie de Berlin la nouvelle du départ de nos ambassadeurs de Constantinople et de l'appel fait par le Sultan à tous les Mahométans de se réunir autour du drapeau de Mahomet qui flotte sur le sérail, ayant été arboré à cette occasion; en outre, par la même voie, on nous apprend que des troubles sérieux ont éclaté à Paris et à Lyon, contre lesquels on a été obligé de faire agir la force armée et il y a eu, dit-on, des tués et des blessés de part et d'autre. C'est un moment de commotion générale dans toute l'Europe et de grande crise; je prie Dieu du fond de mon coeur de nous la faire passer avec calme et que le bon droit et la bonne cause triomphent,—tout cela est triste et bien triste.

Je ne Vous parle plus ici des Polonais et de Vos vues,—ce n'en est pas le temps,—je me flatte de l'espoir qu'ils sauront mériter au champ d'honneur Votre estime et Votre approbation et j'en ai la conviction intérieure et que ceux qui veulent et aiment à les faire passer pour ce qu'ils ne sont pas leur rendront justice. L'idée de feu l'Empereur était d'en faire ses Hongrois et j'aime à me persuader qu'ils sauront justifier cette attente.

Daignez agréer mes remerciements pour la bonté que Vous avez eue de Vous enquérir auprès de moi sur la destination ultérieure de mes colonels qui vont passer officiers-généraux; je joins ici la note ainsi que par qui je crois pouvoir les remplacer, je Vous la sou mets en toute confiance, espérant que Vous daignerez ne pas la retenir.

Ma femme est bien sincèrement reconnaissante pour le souvenir dont Vous l'honorez et me charge, en outre, de Vous dire que jamais Vous n'avez pu lui donner une preuve de Votre amitié qu'en la chargeant de prier le bon Dieu pour la conservation de la paix, ce qu'elle fait avec toute la

ferveur de son coeur. Elle Vous prie d'agréer ses félicitations à l'occasion de nos succès militaires. Paul est tout heureux du souvenir dont Vous daignez l'honorer; il se met très humblement à Vos pieds et ose s'y recommander.

Veillez me mettre aux pieds de notre chère et excellente Alexandrine, que Dieu Vous la conserve, je dirai me la conserve, dites lui que je l'aime de coeur et d'âme. Mes embrassements en premier lieu aux trois petites grâces et puis au hetman et au cher petit тѣчка.

Conservez, cher et excellent frère, amitié et confiance à Votre vieux frère, qui rajeunit lorsqu'il s'agit de Vous servir, malgré ses 32 années d'activité. Zèle, dévouement et attachement à toute épreuve Vous sont voués pour la vie par Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

114.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{20\text{-го ноября}}{2\text{-го декабря}}$ 1827 года.

Je viens de faire une sottе étourderie, cher et excellent frère, en omettant de répondre à un passage de Votre lettre en date du $\frac{12}{24}$ de ce mois et qui se rapporte au remplacement du général Rosen au commandement du 1^r corps d'armée par le général comte Pierre Pahlen que Vous avez repris à Votre service; jamais Vous n'auriez pu faire un meilleur choix: c'est un officier parfait tant en guerre qu'en paix, en outre, il peut être employé la plume à la main et peut avoir toute Votre confiance sous tous ses rapports. Je le connais beaucoup et depuis bien longtemps et jamais il n'a démenti l'opinion que je m'en étais formé; en dernier lieu, en 1825, le l'ai vu tous les jours à Carlsbad,—c'est un ami intime au général Potapow et j'espère aussi qu'il me veut un peu de bien.

Je profite de ces lignes, cher frère, pour Vous offrir toute ma gratitude pour les cigares que Vous avez bien voulu m'envoyer, *elles* ou *ils* sont excellents et je leur donne un Navarin continuel, sans partage avec qui que se soit, voulant m'en conserver à moi tout seul la gloire.

Tout à Vous de coeur et d'âme, cher frère, et à tout jamais

CONSTANTIN.

115.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, $\frac{23\text{-го ноября}}{5\text{-го декабря}}$ 1827 года.

J'ai à Vous remercier, cher et excellent Constantin, pour Votre chère lettre par Troubetskoy; j'eus du Vous répondre plus tôt pour Vous dire tout le plaisir qu'elle m'a fait éprouver; mais, malgré tout mon désir, ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai la première soirée libre; tous ces jours-ci la besogne ne m'a pas manqué. Je suis bien heureux de ce que Troubetskoy se soit conduit de manière à mériter Vos suffrages, je le lui ai dit et il en est bien heureux et reconnaissant. Sa femme doit accoucher bientôt, et sitôt après, je l'engagerai à retourner. J'ai achevé la lecture de la première partie de l'acte d'accusation, l'autre ne m'est pas encore parvenue. Quoique la première ne me l'ait pas été officiellement, cependant, je suppose que l'on me l'aura communiqué pour savoir à peu près mon avis là-dessus. Je ne cache donc pas à Grabowski que cette lecture ne m'a entièrement satisfait, car je ne comprend pas la manière, dont on peut qualifier de *tentative éloignée* la connaissance d'un complot (par quelques-uns des prévenus) dont le but avoué, permanent, était l'assassinat de leur Roi et de sa famille. Il y a d'autres expressions aussi que je ne trouve pas bien choisies. J'attends avec impatience ce que j'apprendrai de Vous sur l'effet que cette lecture aura produit sur Vous.

Je suis bien heureux de ce que les étendards pour le régiment de Grodno Vous aient plus; je craignais, je l'avoue, que les aigles ne Vous parussent un peu mesquins près des Polonais qui sont plus grands et font plus d'effet. Ceux pour ici, étant brodés sur un écusson en drap d'or entouré de lauriers, sont plus proportionnés et n'ont pas besoin d'être plus grands, tandis que d'après le modèle que nous avons suivi pour les Vôtres, ils ont du être brodés sur le fond même de l'étendard,—au reste, чѣмъ богатъ, тѣмъ и радъ.

Nesselrode Vous communique par ce courrier les nouvelles que j'ai reçues ce matin par courrier de Vienne; elles sont de nature à justifier tout ce qui Vous était parvenu là-dessus par Vos intelligences. Quoique je n'y ajoute pas une foi entière, il est bon de savoir, cependant, à quoi s'en tenir. Tout jusqu'à ce moment est tranquille sur la frontière turque, et ce ne sera pas moi qui commencerai, à moins que je n'y sois forcé par les circonstances prévues par le Traité. Les dernières nouvelles de

Ribeaupierre que j'ai reçues samedi étaient de nature à ne plus pouvoir douter d'une rupture prochaine.

Je suis sans nouvelles de Paskéwitch, depuis l'arrivée du courrier de Tauris. Des nouvelles indirectes disent que l'on traite de la paix. — Fasse le ciel!

Votre pauvre petit filleul nous à fait passer deux tristes journées ayant été sérieusement souffrant de glaires et de vents provenant, dit-on, du lait de la nourrice qui ne lui convenait pas; depuis ce soir il est mieux. Que Dieu nous conserve ce cher petit ange.

Permettez, cher Constantin, qu'à titre de Papa je Vous exprime un voeu que Vous, comme père aussi, ne me refuserez pas et me pardonnerez, peut-être, mon indiscretion importune. Je fais ce que je puis pour donner à mon aîné l'habitude des langues, qui lui sont nécessaires; c'est ainsi qu'outre le russe, il sait le français et l'allemand au point de pouvoir les parler et apprend le polonais et l'anglais, il faut que le polonais surtout lui soit aussi familier, s'il se peut, que le russe, il ne peut acquérir cette facilité que par la nécessité et l'habitude constantes de devoir le parler. Pour parvenir à ce but, j'ose Vous supplier de faire le choix *d'un vieux soldat*, sûr, sachant bien son affaire comme soldat de front et ne sachant que le polonais. Je désirerai que ce vétéran fut près de mon garçon à titre de *дядька*, comme il en a un déjà de son régiment d'ici qui, tout en surveillant pendant ses jeux, l'exerce et lui fait faire les choses comme il le faut. Ayant donc pour le même but un polonais près de lui, il acquerra l'habitude de parler le polonais, sans qu'il s'en doute. Pardonnez-moi de Vous adresser une demande pareille et n'y voyez que la confiance entière que je mets dans Votre amitié et dans Vos bontés pour moi et nos bambins.

Ma femme me charge de mille amitiés pour Vous; sa santé est for bonne et ses forces reviennent de jour en jour. Veuillez me mettre aux pieds de ma chère et excellente soeur et la remercier pour son gracieux souvenir. Je vois avec grand plaisir par Vos dernières lettres que sa santé paraît meilleure qu'elle ne l'a été de longtemps, fasse le ciel que cela reste ainsi.

Adieu, cher et excellent Constantin, je Vous embrasse tendrement et Vous prie de conserver bonté et amitié à celui qui est pour la vie et de coeur et d'âme Votre tout dévoué fidèle frère et ami

NICOLAS.

Mille tendres choses à Paul.

116.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{24\text{-го ноября}}{6\text{-го декабря}}$ 1827 года.

Je m'empresse, cher et excellent frère, de Vous offrir l'hommage de ma plus sincère reconnaissance pour l'envoi que Vous avez bien voulu me faire de l'organisation de la flotte de la mer Baltique. Le prince Menchikow, de son côté, m'informe d'après Vos ordres, que celle de la mer Noire me sera de même communiquée dès qu'elle sera prête. J'y reconnais une nouvelle preuve de Votre souvenir et pour lequel je Vous prie d'agréer toute ma gratitude. En lisant la liste des vaisseaux tant effectifs, qu'en construction, j'ai vu entre ces derniers une frégate sous le nom de ma femme,—c'est une déférence de Votre part, à laquelle tous deux nous étions bien loin de nous attendre. Veuillez être persuadé que nous y avons été bien sensibles et bien reconnaissants, comme pour toute marque de Votre gracieux souvenir. Puisse cette frégate et sous son nom contribuer à la gloire de nos armes.

Daignez me mettre aux pieds de notre chère Alexandrine et embrasser Vos enfants de ma part en agréant les assurances du dévouement sans bornes et de la fidélité inviolable que je Vous ai voués et avec lesquels je ne cesserai d'être à tout jamais Votre sincère frère et ami

CONSTANTIN.

117.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, $\frac{29\text{-го ноября}}{11\text{-го декабря}}$ 1827 года.

Votre chère lettre m'est parvenue, cher Constantin, vendredi passé; veuillez en recevoir tous mes bien sincères et tendres remerciements; pouvais-je Vous prouver en toute occasion de ma vie combien je suis heureux de mériter Votre confiance et Vos bontés et que la plus grande preuve que je puisse en recevoir de Vous est de Vous entendre parler avec la plus grande franchise et sévérité sur tout ce qui se passe ou puisse me regarder personnellement, loin de m'en affliger, daignez être persuadé que je le considérerai toujours comme la continuation de Votre

bienveillance pour moi,—et Vous savez si j'y tiens et si elle m'est précieuse. J'y répondrai toujours et constamment avec le même abandon de confiance. Personne ne sent plus que moi le besoin d'être jugé avec indulgence, mais aussi que la justice de ceux qui me jugent prenne en considération la manière extraordinaire dont je me suis trouvé porté du poste d'un très récent général de division à celui que j'occupe à cette heure, à qui j'ai succédé et dans quelles circonstances, et l'on conviendra qu'à moins d'une protection manifeste de la Divine Providence et de celui que je considérais de son vivant comme mon bienfaiteur et que j'aime à regarder comme mon ange-gardien, il me serait impossible, non seulement de bien faire, mais même de suffire à ce que l'ordinaire de mes devoirs actuels exige de moi, mais j'ai la ferme conviction que cette protection Divine qui s'exerce sur moi d'une manière trop palpable pour que je ne veuille l'apercevoir dans tout ce qui m'arrive, et voilà ma force, ma consolation, voilà mon guide en tout!

Avant que d'aller au delà, laissez-moi Vous embrasser du fond de mon cœur heureux et reconnaissant pour ce peu de mots de Votre dernière lettre qui disent plus que des pages: «Votre vieux frère qui rajeunit lorsqu'il s'agit de Vous servir, malgré ses 32 années d'activité». Ah, cher Constantin, puissiez-Vous lire dans mon âme.

Oui, nous servirons notre chère patrie, tant qu'il restera un souffle de vie ou une goutte de sang dans nos veines, tel a été mon serment et tel sera celui que j'inculquerai dans le cœur de mes deux remplaçants.

Le même soir que je reçus Votre lettre, m'étaient arrivés deux courriers, l'un de Tauris, l'autre de Constantinople. Le premier était porteur des conditions de paix que Paskévitch avait proposées et qu'Abbas-Mirsa avait acceptées au préalable; elles sont des plus avantageuses et des plus honorables pour nous. Dans quelques jours Abbas-Mirsa devait arriver sous l'escorte de nos dragons au lieu, choisi pour les conférences; une garde d'honneur l'y attendait! En attendant, tout le pays, bien au-delà du rayon auquel nos troupes étaient parvenues, s'était soumis et Paskévitch était embarrassé de se tirer d'affaire, ne sachant comment faire pour que le pays ne se démette tout à fait de la puissance persane pour demander à passer sous la nôtre, telle est l'horreur de ce malheureux pays pour ses dominateurs. Il demande (Abbas-Mirsa) de venir ici faire amende honorable, et si toutes les conditions de notre traité sont acceptées, je ne m'y refuserai pas, il sera plaisant de le voir aller à *la parade*. Nos troupes sont admirables dans leur conduite dans ce pays et comme Constantin Benskendorf l'écrivait à son frère, fort justement, c'est là le plus beau des

lauriers que notre immortel Ange ait acquis dans la campagne de 14, car c'est bien de ce moment que notre excellente armée a senti le prix d'une conduite pareille; Jermolow a failli nous faire perdre cette belle qualité. A propos de lui, n'est-il pas extraordinaire que ce même vendredi matin, j'ai reçu sa demande de démission du service et le soir le courrier avec les préliminaires de la paix de ce même Tauris où il prétendait que nous ne pouvions arriver que l'automne 1828?

Le courrier de Constantinople n'est pas aussi satisfaisant et je n'ai aucun espoir pour la conservation de la paix. Depuis je n'ai rien reçu et dans ce moment la poste d'Odessa ne dit rien, car aucun vaisseau n'était arrivé. Il en sera ce que Dieu voudra. En attendant, Vous aurez par ce même courrier mes réponses pour les mesures à prendre chez Vous; sitôt qu'un courrier me sera parvenu Vous le saurez, et nous pourrons alors décider s'il faut commencer nos mesures.

Les nouvelles de Prusse sont fort intéressantes, je ne puis croire qu'il y court de mauvaises intentions contre nous, les lettres particulières et récentes du Roi sont remplies d'assurances positives du contraire et je le connais trop pour le supposer capable de fausseté; mais vu le singulier état des esprits à Posen, il se peut que le Roi ait jugé utile de tenir les troupes en disponibilité; peut-être aussi que les nouvelles qu'il a de tous côtés sur les aimables intentions de notre ami Metternich lui font-elles juger prudent d'être prêt à se joindre à nous.

Les nouvelles de Paris, quoique moins mauvaises que les précédentes, ne font rien présager de rassurant; comme Vous dites, c'est un moment de commotion générale; heureusement nous sommes placés de façon que nous sommes libres d'agir d'après le bon droit et l'intérêt de notre pays; nous ne sommes engagés en rien de préjudiciable pour nous.

L'affaire de Navarin toute désastreuse qu'elle ait été pour les Turcs, n'est qu'une conséquence naturelle et légale du traité qui a été, longtemps d'avance, déclaré à la Porte et déclaré parce que c'était le seul moyen de faire cesser un ordre de choses incompatible avec un ordre légal dans cette partie du monde. Cinq années ont prouvé que la Turquie ne pouvait terminer elle-même une lutte infâme de part et d'autre. L'Angleterre l'aurait terminée à elle seule et comme *il lui* convenait; je ne pouvais le souffrir, car c'eût été lui céder de bon gré le droit d'y faire ce que bon lui semble dans le sens exclusif non du bien de la chose en général, mais bien pour ses intérêts exclusifs. Il fallait la forcer donc à s'engager à la face de l'Europe de renoncer à toute vue d'avantages exclusifs dans ces contrées—voilà la raison du traité du 6 Juillet. La France par défiance y

est entrée, et tant mieux; les voilà liées; nous y sommes comme contre-poids ou antidote; les conséquences en seront non une république ou des républiques, mais la cessation de la part des Turcs et des Grecs, que nous allons à leur tour mettre à la raison, de toute hostilité, et rétablissement de la liberté de commerce dans ces parages, -- point trop important pour tout notre midi pour que je puisse en confier le soin ni aux Anglais, ni même à l'ami Metternich. Maintenant, si la guerre doit avoir lieu, c'est une conséquence fort malheureuse et fort probable même de la déraison des Turcs, et voilà où il m'est impossible de rien préciser d'avance.

Benkendorf Vous dira quelle singulière coïncidence il y a eu dans les dernières notions que Vous m'avez envoyées sur le certain Gotesman; il n'y avait pas quatre minutes que Votre note m'était parvenue, que Benkendorf vient me porter sa note sur l'individu. Il y a tout lieu de supposer que c'est un agent autrichien, il se faufile partout ici; son écriture a une forte ressemblance avec celle de la lettre que Vous avez transmise 1825 à l'Empereur et qui paraissait de la part d'un espion autrichien. On le suit de près et sitôt que nous serons sûrs de lui, nous l'arrêterons.

Tout est en ordre ici et paraît marcher bien, et Dieu veuille que cela soit toujours ainsi.

Je Vous supplie de me mettre aux pieds de ma chère et excellente sœur; que Dieu la conserve et qu'elle daigne me continuer ses bontés et son indulgence. Ma femme Vous embrasse tendrement et Vous est bien sincèrement reconnaissante pour le nom que Vous lui donnez, je puis bien dire en conscience qu'elle est bien à *Vous*.

Adieu, cher et excellent Constantin; amitié, dévouement sans bornes et reconnaissance Vous sont voués à tout jamais et de cœur et d'âme par Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

J'embrasse tendrement Paul.

118.

Цесаревичъ — Императору Николаю.

Варшава, $\frac{30\text{-го ноября}}{12\text{-го декабря}}$ 1827 года.

Je viens de recevoir par le feldjäger que Vous avez bien voulu m'envoyer, cher frère, Votre lettre en date du 23 de ce mois vieux style et pour laquelle je m'empresse de Vous offrir mes bien sincères remerciements, ainsi que pour la confiance que Vous m'y témoignez. Soyez persuadé,

cher et excellent frère, que tout en sentant profondément tout ce qu'elle m'impose, je m'efforcerai par tous mes moyens et par tout mon zèle et mon entier dévouement d'y répondre de mon mieux; je me flatte de l'espoir que Vous n'en doutez pas et j'ose Vous réitérer par ces lignes que Vous pouvez compter toujours sur moi avec assurance; puissent mes faibles moyens ainsi que mes faibles talents répondre avec plénitude à Votre juste attente.

Je vais répondre à Votre lettre, cher et excellent frère, point par point, afin d'être plus compréhensible:

1) Au sujet de la première partie de l'acte d'accusation rédigé par le procureur général dans l'affaire des prévenus de crime d'état et dont Vous n'êtes pas content, sur lequel Vous me demandez mon avis.

J'ai lu l'acte et je n'en ai pas été mécontent, quoique je l'ai trouvé faiblement rédigé; il est vrai que la lecture que j'en ai faite n'en était que la traduction en français, peut être l'original polonais est-il mieux fait et je ne puis en juger n'étant pas assez versé dans la langue du pays.

Quant à ce que Vous me dites de ce que Vous ne pouvez comprendre comment est-ce que l'on peut qualifier de *tentative éloignée* la connaissance d'un complot qui avait pour but l'assassinat du Roi et de sa famille,— ceci peut paraître au premier aperçu; mais le crime de ceux qui le savaient, d'après les lois existantes ne peut être qualifié que de non-révélation, chose tout à fait distincte et prévue par le code. Quant à l'assassinat même et que les russes provoquaient, il est prouvé par les dépositions des prévenus tant russes que polonais que ces derniers s'y sont constamment refusés et n'ont pas voulu seulement entendre parler, mettant en avant qu'aucun régicide n'a entaché la nation polonaise. Le crime donc consiste purement dans la non-révélation de ce fait. La *tentative éloignée* dont il est fait mention se rapporte donc purement et simplement au désir du renversement du gouvernement actuel en profitant pour l'exécuter sur les changements qui auraient pu arriver en Russie et, comme l'époque n'en était pas fixée, il ne peut donc être autrement dénommé comme il l'a été par le procureur général, surtout vu les dépositions mêmes des russes qui le remettaient d'année en année.

Au reste, il n'y a pas de polonais, de quel parti qu'il ne soit, qui ne fut persuadé de la vérité que leur pays a été spolié et non conquis par l'Impératrice Catherine durant les trois partages qui ont eu lieu et qui l'a fait durant la paix et sans déclaration de guerre et en y ayant employé tous les moyens les plus honteux, et dont chaque âme honnête aurait répugné. Le seul Royaume de Pologne est de bonne prise et sanctionné par

des traités après une guerre et à la suite de la paix; ceci est senti par tout le monde et par l'univers entier, la conquête est le fruit de la victoire, lorsque la spoliation est un larcin honteux et qui tôt ou tard rejailit sur le spoliateur.

2) Les papiers que le comte de Nesselrode me communique par Vos ordres ont fixé toute mon attention entière et j'ose Vous en offrir, cher et excellent frère, ma reconnaissance la plus sentie. Ils viennent à l'appui de tous mes rapports que j'ai eu l'honneur de Vous faire dès le mois de mai dernier; d'après ce que je sais, ils sont conformes à la vérité; de plus je ferai tout mon possible pour m'éclairer davantage sur tout ce qui peut déjà être crû ou pourra arriver à la suite. J'en fais mon office au comte de Nesselrode par cette même occasion, qu'il aura l'honneur de Vous soumettre, je n'en doute pas. A cette occasion, veuillez me permettre de porter plainte contre nos deux ambassades de Vienne et de Berlin pour l'ignorance absolue, où elles me laissent des événements du jour. Bien loin de moi l'idée ou la présomption de vouloir m'immiscer dans les combinaisons de la haute politique, mais je ne puis être indifférent à la sécurité et à la tranquillité du pays, où la bonté de feu notre immortel Empereur a daigné m'appeler à commander et que Vous voulez bien me continuer. Tatistchew dit en toutes lettres que les rapports en cour qu'il a fait antérieurement appelaient l'attention de Votre ministère sur les menées autrichiennes en Pologne et en Gallicie, pourquoi donc me les faire ignorer? Dans ces cas tout retard est pernicieux et chaque moment n'est pas à négliger. Je viens donc de recevoir par Pétersbourg des notions de Vienne dans 16 jours, lorsque j'aurais pu les avoir directement dans 4, et les 12 jours auraient pu être employés à agir. Il en est de même de Berlin, et toutes les notions que j'en demande ont l'air d'être extorquées. La position géographique, où je me trouve, me rapproche plus des voisins dont je suis entouré de trois côtés et c'est pour fructifier cette position que j'ose, en toute soumission, Vous supplier de fixer Votre attention sur la demande que j'ose Vous faire pour le bien de Votre service.

3) Quant aux affaires des Turcs, je crains bien que nous n'en venions à une rupture définitive, veuille le bon Dieu d'en finir au plus tôt. J'en dis de même pour la Perse. Les papiers publics nous mandent aujourd'hui un envoi de troupes anglaises de Lisbonne aux îles Ioniennes; d'elles en Morée il n'y a pas loin. Ce serait une occupation qui pourrait devenir colonie avec le temps et dont on ne pourrait facilement les faire déloger et alors la bataille de Navarin aurait eu pour eux un but réel et auquel

nous aurions prêté les mains, ainsi que les Français, en détruisant, à frais communs, la flotte turque-égyptienne et dont eux seuls profiteraient.

4) Quant à l'envoi et au choix du soldat polonais comme дядька pour notre cher petit Alexandre, j'ai déjà donné mes ordres pour en chercher un. J'ose Vous supplier de me donner un peu de temps, afin que le choix corresponde parfaitement à Votre attente sous tous les points de vue possibles.

Le général Rosen vient d'arriver aujourd'hui ici pour s'annoncer auprès de moi et j'ose Vous réitérer encore une fois mes remerciements les plus sentis de me l'avoir donné comme aide; j'espère que nous nous entendrons parfaitement ensemble, il me sera de la plus grande utilité, surtout dans les circonstances présentes et si le corps d'observation devrait avoir lieu.

J'ai été bien sensiblement affecté de l'indisposition de mon petit fil-eul, veuille le bon Dieu nous le conserver à nous tous en parfaite et bonne santé, ce sont mes vœux les plus ardents. Daignez me mettre aux pieds de notre chère et excellente Alexandrine et me rappeler à ses bontés. Mes tendres embrassements à Vos enfants. Ma femme est bien sensible à Votre souvenir et me charge de Vous en témoigner sa gratitude. Paul est tout reconnaissant pour les bontés dont Vous daignez l'honorer et ose se mettre à Vos pieds pour Vous le témoigner.

Quant à moi, cher et excellent frère, permettez-moi de Vous réitérer à la fin de cette lettre les assurances de mon zèle, de mon dévouement et de mon attachement à toute épreuve et avec lesquels je ne cesserai d'être Votre sincère frère et ami

CONSTANTIN.

119.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{5-го}{17-го}$ декабря 1827 года.

Je profite du départ d'une estafette que je Vous expédie pour affaire de service, cher et excellent frère, pour Vous offrir mes félicitations les plus sincères, ainsi que mes vœux les plus ardents à l'occasion de Votre fête. J'ose me flatter de l'espoir que vous voudrez bien les agréer avec amitié et avec les mêmes sentiments qui me les ont dictés. Soyez heureux autant que mon cœur Vous le désire et certainement rien ne manquera pour que Vous le soyez en plein. Je joins à ces vœux ceux que je forme

pour Votre gloire, Votre prospérité parfaite et Votre conservation avec tout ce qui Vous est cher dans ce monde. De mon côté, j'en adresse les prières les plus ferventes à Dieu et avec plénitude d'âme qui y voit la pureté de mes sentiments d'attachement et de dévouement à toute épreuve que je Vous porte à tout jamais.

Votre lettre en date du 29 du mois passé m'est exactement parvenue hier par le feldjäger qui en était porteur, au moment même que je descendais du cheval après la bénédiction des étendards que Vous avez daigné conférer au régiment des hussards de Grodno de la garde et je m'empresse de Vous offrir mes plus sincères remerciements, ainsi que pour la confiance que Vous voulez bien m'y témoigner. Cette lettre que je Vous écris n'étant que pour Vous offrir mes vœux et mes félicitations à l'occasion de Votre fête, je me réserve de répondre à la Vôtre, cher frère, dès que mes réponses officielles au général Dibitch seront prêtes et dont je chargerai le feldjäger que Vous m'avez envoyé.

Daignez en même temps agréer avec bonté et bienveillance les félicitations respectueuses de mon fils qui ose Vous les offrir avec la pureté de ses sentiments.

Mettez moi aux pieds de notre chère, bonne et excellente Alexandrine, cher et excellent frère, et faites lui agréer l'hommage de mon plus sincère dévouement. J'embrasse de coeur et d'âme tous Vos enfants, en Vous priant d'être persuadé à tout jamais du zèle, du dévouement et de l'attachement inviolables de Votre vieux frère et ami

CONSTANTIN.

120.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, $\frac{17-го}{29-го}$ февраля 1828 года.

Vous nous avez quitté, cher Constantin, et le temps que nous avons passé ensemble me laissera toujours un souvenir de douce satisfaction. Je Vous ai vu pour moi tel que je le pouvais désirer: confiant, vrai et rempli de bonté; pouvais-je Vous persuader combien de tels procédés me touchent et sont faits pour me donner des forces pour supporter avec courage la tâche qui m'est infligée!—Puisse ma franchise ne Vous avoir pas déplu, ni fait changer d'opinion sur moi.

Le lendemain de Votre départ, nous avons reçu le fameux manifeste ou déclaration turque, voilà qui décide donc de l'avenir et nous fait voir clair sur ce qui reste à faire. Mes résolutions sont prises; elles sont irrévocables et en cela les Turcs nous ont rendu un vrai service. Je ne sais pas encore ce que l'Angleterre fera; j'ai tout lieu d'espérer que la France restera fidèle à ses engagements; j'espère donc, avec l'aide de Dieu, que la seule occupation des Principautés nous suffira. Nos mesures vont être prises en conséquence, tout en nous préparant à pousser à fond, si la nécessité l'exige. L'Empereur d'Autriche s'est exprimé envers Tatistchew de manière à me faire supposer que nous n'avons rien à craindre de ce côté les armes à la main.

Je passe à autre chose. Voici une singulière lettre du général Stavitsky, qui par son caractère, en tout cas, mérite sérieuse attention. J'aime à croire que c'est faux, alors pourquoi ce mensonge? et dans quelle bouche? Si malheureusement c'est une réalité, il faut tirer les choses au clair et sans perte de temps, chose dont je Vous prie de Vous charger avec tout plein pouvoir.

Nesselrode Vous transmet la note de Metternich au sujet de l'enquête à faire sur l'auteur des bruits sur le jeune Reichstadt, qui paraissent lui être revenus par son consul. Or, cette tactique a été employée par lui en d'autres cas; il est donc bon de le satisfaire là-dessus pour lui prouver que ce n'est pas de chez nous que la chose est partie, mais bien de la Galicie. Cette affaire, jointe à certaines notions que je Vous fais transmettre par Benkendorf sur des soupçons que l'on a à Vienne sur Kitzky, que je suppose être Votre ancien aide de camp, me font croire qu'il y a quelque faux frère parmi nos agents, ou bien que l'on veut donner cette tournure à l'affaire en général. En tous cas, il est bon que Vous soyez averti pour pouvoir prendre Vos mesures d'après.

Mes nouvelles de Perse vont jusqu'au 19 janvier; celles de ce soir disent que l'argent arrive, mais comme il n'a pas été remis à terme et qu'il paraissait que les Turcs travaillaient l'esprit du Schah, le général Paskévitch a marché en avant. Les froids et la neige sont terribles; dans une nuit Paskévitch a eu deux *пикарь* de son état major *gelés en route!!*

Hélène nous a donné des inquiétudes depuis quelques jours par des crachements de sang subits; on suppose qu'un coup que la petite aînée lui a donné à la poitrine y a pu contribuer, mais toujours la chose est fort triste et inquiétante.

Rien de nouveau du reste; tout paraît tranquille. Je suis impatient

de Vous savoir arrivé et entendre Votre jugement sur la marche et l'issue probable de notre malheureux procès.

Veillez, cher et excellent Constantin, me mettre aux pieds de ma chère sœur et me recommander à ses bontés. Adieu, cher et excellent Constantin, je Vous embrasse de cœur et d'âme, étant pour la vie Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

J'embrasse tendrement Paul; mille choses à Kourouta.

Ma femme me charge de ses tendres amitiés pour Vous et moi je Vous remercie pour Vos bontés envers elle.

121.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{28\text{-го февраля}}{11\text{-го марта}}$ 1828 года.

J'ai exactement reçu, cher et excellent frère, Votre lettre du $\frac{17}{29}$ Février par voie de courrier et je commence ma réponse pour Vous en offrir mes bien sincères remerciements, ainsi que pour la confiance que Vous voulez bien m'y témoigner. Soyez persuadé que j'en ne mésuserai jamais et que tous mes efforts tendront constamment à prouver de plus en plus la sincérité, la franchise et la loyauté de mon caractère, qui ne se démentira jamais.

Je viens à Votre lettre, cher frère, qui contient bien des objets différents et auxquels je tâcherai de répondre point par point et avec toute la clarté que je pourrai y mettre.

1) Quant à l'imputation du prince Metternich sur les bruits qui ont circulé sur le compte du duc de Reichstadt, il est impossible d'en établir une enquête, puisqu'il faudrait interroger la population entière de la Pologne, de la Galicie, de Posen et de la Lithuanie, Volhynie etc., en un mot, de tout ce qui est polonais. Pourtant, le fait est patent qu'il s'est accrédité non d'ici, mais de la Galicie. Il me semble que le prince Metternich a voulu donner le change à notre surveillance, en la détournant de la Galicie et en la fixant sur nos provinces, et en donnant des inquiétudes, tactique dont il s'est servi durant sa toute-puissance et qui ne lui a pas mal réussi. Au reste, j'en ai fait mon rapport officiel au comte de Nesselrode, qui sûrement, ne manquera pas de Vous le soumettre.

2) Quant aux affaires de l'Orient, et puisque Vous m'en parlez, je crois de mon honneur et de mon devoir de ne pas Vous cacher en rien mon opinion, qui est celle d'éviter toute rupture formelle avec les Turcs et ne le faire qu'à la dernière extrémité et sans précipitation. Le mal ne viendra pas de ce côté, mais, s'il vient, il viendra de l'Occident, c'est pour cela qu'il fait tout son possible pour nous occuper tant en Perse, contre les Turcs et pour les Grecs. L'Occident craignait notre force physique, prête à fondre sur lui s'il bougeait; maintenant que ces forces sont nécessairement divisées, elles imposent moins et nos ennemis d'Occident pourront agir à leur aise. Par cet état de choses, il s'est soustrait, pour ainsi dire, de notre surveillance. Je parle de ceci généralement, puisque tout bouleversement, n'importe quel, est une atteinte portée à Votre dignité et à Votre puissance. L'Occident a voulu nous donner de la tablature en Orient et y a réussi parfaitement. Nous y sommes par nos moyens, nos intérêts et notre bonne foi et risques, lorsque l'Occident se soucie fort peu de nous et ayant réussi à détourner notre surveillance de dessus lui, pourra se réunir dans le sens tel qu'il voudra.

Mais en tout état de choses, du calme, pas de précipitation et pas de légèreté et permettez-moi de Vous répéter les paroles du maréchal Souvorow qui disait: *глазъ впередъ, глазъ назадъ, глазъ направо, глазъ налево* et ajoutait à ceci, malgré son horreur des retraites, en prétendant qu'il ne devait pas y en avoir, qu'avant de faire un pas en avant, il fallait regarder en arrière pour voir si on pouvait en faire deux et même quatre.

3) Quant à la lettre du sénateur Stavitsky sur le compte de Kaisarow, Vous recevez, ci-joint, ma note responsive. Tout est un tissu de bassesse, de vilainie et de mensonge de la part de Stavitsky, qui est l'être le plus noir et le plus vil, sous les dehors d'un *Правдинъ*. Si Votre lettre eut été officielle et non particulière, je Vous aurais demandé de suite la mise en jugement de Stavitsky, vu qu'il m'a manqué ne s'étant pas adressé à moi et s'étant servi de voie batarde, lorsqu'il avait des déclarations à faire; mais il me connaissait trop bien, sachant que je l'aurais remis à l'ordre très vertement. Il fait ici la risée de tout le monde par sa manière d'être avec son collègue Soumarocow, avec lequel il est en continuelles disputes, qui, de son côté, ne le ménage guère et lui applique des épithètes les plus grossières. Pourtant, malgré cet état de choses, et comme les nôtres ont déjà fini leur besogne, je pense qu'il faut les laisser tous en place, ici, jusqu'à l'issue du procès polonais, afin de ne pas faire d'esclandre en renvoyant l'un ou l'autre. Il est honteux à des Russes de don-

*

ner un scandale semblable et en mettant leur soi-disant honneur à se dénoncer mutuellement, et cela par pure bassesse, pour se rendre nécessaire. Lisez simplement la lettre en question à l'article, où il prie de lui en accuser la réception pour sa tranquillité et puis le passage de sénateur à sénateur: que n'écrivait-il à un autre sénateur? pourquoi recommandait-il le secret, puisqu'il savait que le tout serait porté à Votre connaissance et qu'il espérait pouvoir nuire? — A mon avis c'est indigne et au-dessous du mépris.

Grâce à Dieu, tout est tranquille chez nous; un temps détestable nous entrave dans nos occupations de la saison. Le procès de la Haute Cour est remis à après Pâques, vu les répliques du procureur général et dont je Vous ai fait une petite notice dans un paquet en mains propres, parti par la dernière estafette.

Ma femme Vous est bien reconnaissante pour Votre gracieux souvenir et me charge de Vous en offrir les expressions. Paul ose se mettre à Vos pieds pour Vous témoigner la sienne. Veuillez me mettre aux pieds de notre chère Alexandrine et l'assurer du sincère et tendre attachement que je lui porte. Toute la chère petite famille reçoit mes embrassements; elle fait mes délices en réalité comme les portraits que Vous avez donné à ma femme le font dans l'absence, pourtant, il en manque *un* à l'appel et j'ose espérer qu'il viendra compléter et prendre sa place.

Continuez, cher frère, Votre souvenir et Votre amitié à un vieux frère dont le dévouement et l'attachement sans bornes Vous sont voués pour la vie et avec lesquels il ne cessera d'être Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

122.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, $\frac{8-10}{20-10}$ марта 1828 года.

Je profite du retour de Fenchau, pour Vous répondre, cher et excellent Constantin, à Votre bonne et aimable lettre du 11 Mars. Avant tout recevez mes sincères remerciements pour la bonté et la confiance avec laquelle Vous voulez bien me parler; je la sens vivement et croyez que je la mets à profit de mon mieux; quelquefois les apparences feraient croire le contraire, quand *au fond* je suis bien réellement les principes que Vous me tracez.

L'affaire Metternich ou du petit Napoléon est une farce qu'il a voulu que nous prenions pour bon argent, pour détourner notre attention, tactique que nous lui connaissons et que je crois Vous avoir indiquée, mais, néanmoins, il serait précieux de pouvoir découvrir la source de ce bruit et lui faire voir toute la sottise de sa soi-disant politique; faites là-dessus ce que Vous jugerez possible. Les indications que je Vous ai fait donner sur Kitzky proviennent de la même source, c'est à dire que Metternich veut à toute force faire croire que tout est inondé de nos agents et que nous sommes fort maladroits; il est possible, au reste, d'après ce qui nous est revenu de la conduite de l'individu, qu'il se soit fait passer pour tel, pour se donner un air d'importance, ou de protection de chez Vous; il est bon là-dessus que Vous Vous en assuriez. Quant à M. Provost, c'est un drôle dont je me défie; je ne répondrai non plus que Schmit fut très sûr et sincère. Rappelez-Vous que c'est lui qui Vous parla du petit Napoléon,— de qui tenait-il cette nouvelle?—et ne serait-ce pas une farce qu'il aurait jouée par instigation de Vienne. Tout ce que je Vous dis, je Vous le rends à mesure que les idées me viennent.

Quant à la politique, je partage parfaitement Votre idée que l'Occident *a fait, fait et fera* ce qu'il peut pour nous occuper et paralyser nos forces; mais c'est là, justement, cher Constantin, la raison qui avait engagé notre Ange à en finir avec cette éternelle source de discorde, besogne qu'il m'est dévolu de terminer vite et bien, pour nous retrouver le plus tôt possible frais et prêts à tenir en respect qui de droit; voilà toute la chose en deux mots. Quant à ce qui est de penser à ses derrières et à ses côtés, comme Souworow le dictait, c'est ce que nous faisons et voilà pourquoi je ne veux rien hâter, mais les mesures que je prends sont telles à faire voir à l'Europe et au camarade Mahmoud que nos résolutions sont positives. Voilà pourquoi je fais marcher une partie de la garde; il lui faut quatre mois de marche, ainsi elle se trouvera pour le moment important à portée de renforcer *tel point* qu'il sera nécessaire, et dussions-nous voir les Anglais désertir notre cause et débarquer ou bon leur semble et tous les *Metternichs* fondre sur nous, nous sommes prêts à les recevoir partout où il leur plaira de se présenter. Mais à Dieu ne plaise que malheur pareil puisse arriver; je crois, au contraire, que plus on nous verra *fermes dans notre droit*, mais rien au-delà, tout ira au mieux. Je crois même parfois que les Turcs céderont, car déjà bien des mesures l'indiquent et pourquoi et à quel titre les autres se leveraient-ils contre nous, tant que nous ne nous permettons rien qui ne fut fondé sur nos droits?

Ce $\frac{10}{22}$.

Le retard apporté dans l'affaire du procès est une circonstance fort désagréable pour moi, mais j'en approuve parfaitement le motif, car c'est suivre fidèlement le principe adopté de ne rien négliger qui puisse éclairer l'affaire et rassurer la conscience des juges. Je ne sais trop jusqu'où cela fera trainer l'affaire, ce qui me gêne beaucoup pour mes dispositions de voyage; j'attends là-dessus avec impatience les informations qui me viendront de Vous.

Je juge l'affaire Stavitsky absolument comme Vous; le trait est infâme, mais il est temps que l'on sache qu'on ne calomnie pas impunément et, plus le coupable est haut, plus l'exemple doit être sévère; peut-on souffrir dans un poste pareil de tels misérables?

Je désire donc que Vous fassiez venir chez Vous monsieur Stavitsky et que Vous lui demandiez raison pourquoi il ne Vous a pas fait son rapport des soupçons qu'il avait formés contre Каїсаровъ? Pourquoi s'est-il adressé préférentiellement à Benkendorf qu'il devait savoir ne point pouvoir me cacher pareille affaire, ni par le poste qu'il occupe, ni par l'importance même de la dénonciation et, enfin, sur quoi il a basé tout ce cancan, car, dans son rang, il est assez naturel de croire qu'il ne peut ignorer que l'on n'avance pas chose pareille sans preuves. Si, contre toute attente, il fournit autre chose que de vaines paroles, il faut de suite confrontation; si non, veuillez le faire revenir ici et, comme faux dénonciateur, je le ferai juger comme tel. C'est une infamie.

Опочининъ Vous aura écrit que Michel en a fait choix pour suivre sa femme à l'étranger; je n'ai pu qu'approuver un choix pareil, persuadé que Vous ne Vous y opposerez pas. La Grande Duchesse partant d'ici seule et ne conservant près d'elle *personne* des siens, il fallait quelqu'un de sûr pour tranquilliser Michel et pour être *un organe en son nom*. La santé de la Grande Duchesse n'est nullement bonne et l'état de ses nerfs exige des soins et, je dirai même, une autorité de surveillance que, j'espère, Опочининъ saura se ménager. J'insiste beaucoup, cependant, que Michel lui dise d'avance ce qu'il veut, car on ne peut abandonner la chose au hazard.

Ma femme Vous remercie tendrement pour Votre bon souvenir. Veuillez remercier ma chère sœur pour sa lettre pleine de bonté et qui m'a rendu bien heureux. Puisque Vous le permettez mon cinquième petit personnage va bientôt rejoindre Vos quatre autres petits protégés.

Adieu, cher et excellent Constantin, je Vous embrasse de cœur et d'âme étant pour la vie Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

J'embrasse tendrement Paul.

123.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, $\frac{15}{27}$ -го марта 1828 года.

Cette lettre, cher et excellent Constantin, n'est que pour Vous faire part de la bonne nouvelle que le bon Dieu a comblé nos vœux en nous accordant la paix avec la Perse; c'est hier que le courrier, porteur de la nouvelle, m'est arrivé. Cette paix est complètement *ce* et *plus* que nous ne pouvions souhaiter; nous avons acquis une excellente frontière avec une belle et riche province, bien couverte, et *quatre vingt millions* de contribution dont la moitié est déjà payée; voilà de quoi remercier cette Divine Providence qui a mené toute cette affaire d'une manière si visible et si extraordinaire.

J'espère que cette nouvelle influera sur les Turcs et les rendra, peut être, plus prudents à ne pas laisser éclater la guerre; jusqu'ici, cependant, je n'en ai aucun indice. L'évènement dont je Vous fait part est trop important pour ne pas lui donner tout l'éclat qu'il mérite. Je désire que Vous voulussiez bien Vous entendre avec le président du conseil pour faire chanter des Te-Deum solennels dans le royaume; les ordres lui sont donnés à cet égard pour qu'il attende Vos directions. Il est bon qu'en Europe l'on sache l'importance que nous y attachons et qu'il ne fait pas bon—se frotter à nous injustement.

Ce soir nous avons eu l'heureuse nouvelle de la délivrance de Marie de Weimar, ce qui nous comble de joie.

Une assez drole de circonstance est celle que nous avons vu ce matin reparaître pour la première fois depuis le mois d'*Août* Zichy qui a fait la marmotte tout ce temps.

Mes hommages les plus tendres à mon excellente sœur; ma femme Vous embrasse tous deux. Adieu, cher et bon Constantin, à Vous de cœur et d'âme et pour la vie Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

Mille tendres embrassements à Paul.

124.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{24\text{-го марта}}{5\text{-го апреля}}$ 1828 года.

J'ai exactement reçu, cher et excellent frère, Vos deux lettres du $\frac{8}{20}$ et $\frac{15}{27}$ Mars. La première par le général Fenchau et la seconde par le feldjäger que je charge de Vous porter la présente. Veuillez en agréer mes remerciements les plus sentis et les plus sincères, ainsi que pour la confiance que Vous voulez bien m'y témoigner. J'espère Vous prouver constamment que j'en suis digne et que je n'en mésuserai jamais. Persuadez Vous, cher frère, que je n'ai et n'aurai dans aucun temps quelque intérêt personnel, toute mon existence passée comme à avenir ne se rattache qu'au service de mes maîtres et mes vœux les plus ardents sont que l'utilité s'en suive. Je ne me permettrai jamais de Vous tracer des principes que Vous devez suivre, cher frère, comme Vous le dites dans Votre lettre, et si la vérité, que je crois être telle d'après ma conscience, Vous est parfois exprimée par moi, avec toute la franchise qui me caractérise, ce n'est que l'habitude que j'ai contractée de le faire auprès de feu notre immortel Empereur qui m'y engage et la parole sacrée que je lui ai donnée d'en user de même envers Vous, une fois qu'il n'existerait plus et ce qu'il a exigé de moi sous serment.

Maintenant, je viens au contenu de Vos lettres et auxquelles pour être clair, je vais Vous répondre point par point:

1) Quant à Metternich et au petit Napoléon, il est impossible d'avoir des données matérielles plus positives que celles que je Vous ai déjà données et si le temps m'en procurerait, certainement je Vous les ferai parvenir de suite. Je le répète que le tout vient de Galicie et que ce n'est que pour détourner Votre attention qu'il a imaginé cette nouvelle épisode, croyant par là Vous donner des inquiétudes. Quant à mon ancien aide de camp Kitzky, il est incapable de jouer le rôle que Vous lui supposez et, au reste, il n'y a pas grand honneur de se faire passer pour un agent secret, à quoi cela mènera-t-il et qu'est ce qu'il y gagnera?—Il faut toujours juger la position des gens par les avantages qu'ils peuvent en retirer et ici je n'en vois aucun. De plus c'est un garçon d'honneur tout étourdi qu'il peut être et a été beau frère de Matuscévicz et fort lié avec lui. Quant à monsieur Prevost, il jouit d'une bonne réputation et va quitter son poste à la suite des désagréments dans son service. Je sais qu'il est fort embarrassé du rôle que

la politique autrichienne lui faisait jouer. Quant à Schmit, je le crois incapable de jouer un faux rôle et je lui dois la justice de l'avoir cru dans le vrai et bon chemin du devoir.

2) Quant à Votre politique et à Vos mesures envers les Turcs, il ne me reste qu'à former les vœux les plus sincères pour que tout finisse à Votre gloire et pour le bien être de notre pays; mais je me permettrai d'observer que la cause de Turcs est une et celle des Grecs une autre chose. Je ne conçois pas comment est-ce que l'on peut exiger des premiers la clause de devoir gouverner les seconds de telle ou telle manière; si c'était le cas, on pourrait à juste titre exiger de nous de gouverner tel peuple de notre dépendance, de la même façon, d'après les intérêts des voisins. Peut-être je ne sais ce que je dis, mais je Vous dois ma franchise de Vous exposer mes idées telles qu'elles me viennent, puisqu'à mes yeux la justice est partout justice et elle est immuable; le vieux proverbe dit: «ne faites pas à autrui ce que Vous ne voulez pas que l'on Vous fasse».

3) Quant à notre procès, il va reprendre son cours dès la semaine prochaine et toutes les lenteurs interminables ne prouvent que plus la loyauté de la marche du gouvernement.

4) Quant à l'affaire du sénateur Stavitsky, je Vous en fait mon rapport officiel et auquel je m'en rapporte et ne Vous en parle pas dans cette lettre en long, mais je me permets d'ajouter que c'est une vilénie qui n'a pas de nom; au plus, je ne saurai dire positivement si c'est l'effet de la vengeance, si c'est celui de la persuasion, ou bien l'envie de nuire, ou de se rendre nécessaire, ou bien un mouvement de bile, ou toute autre chose semblable, mais dans tous les cas, c'est une détestable horreur.

5) Quant à Opotchinine, je le crois parfaitement fait pour accompagner la Grande Duchesse et, si mon adhésion peut-être nécessaire dans ce cas, Vous l'avez en plein. C'est un homme sûr et sur lequel on peut se reposer dans toutes les circonstances.

6) Votre seconde lettre, cher frère, m'est une preuve de Votre souvenir, puisque Vous avez daigné songer à moi au moment même où le bon Dieu a voulu Vous donner une preuve de sa protection en Vous accordant la paix avec la Perse. Recevez en mes félicitations et mes remerciements les plus sincères; veuille l'Être suprême bénir en tout toutes Vos actions. Tous Vos ordres seront exécutés quant au Te-Deum et nous le chanterons le lundi de Pâques. Je me permets de Vous faire mes félicitations plus que sincères sur une autre victoire que Vous avez remportée et qui à mon faible avis, n'est pas sans conséquence, c'est celle que le tout

s'est passé sans le général Iermolow, qui a été l'idole de l'opinion publique et réputé comme le seul capable dans notre pays. Ceci, à mon avis, est une victoire non moins essentielle et qui fera rentrer bien des gens à leur place avec leur idées du siècle et subversives de tout ordre légal, où le génie doit toujours remplacer ce qui est établi. Vous avez prouvé que l'on a pu se passer de lui et j'en bénis le ciel de tout cœur, c'est une bonne leçon donnée à l'univers entier.

7) Quant à Zichy qui a reparu au Te-Deum, cela ne m'étonne guère; je crois, en général, que son cabinet se rangera à l'ordre et que lui dans tout ceci n'a été que le souffre-douleur et qu'il s'est tenu caché pour ne pas se trouver dans une fausse position; au reste, je ne le connais pas.

Ma femme et mon fils me chargent de Vous offrir leurs remerciements respectueux pour Votre gracieux souvenir et s'y recommandent et j'ose mettre mon fils à Vos pieds; il vient de terminer aujourd'hui ses 20 ans et va commencer son service actif, tout en continuant ses études. Daignez me mettre aux pieds de notre chère et excellente Alexandrine et me recommander à la continuation de ses bontés auxquelles je tiens infiniment. Mes tendres embrassements à tous Vos enfants. Mes félicitations avec les couches de notre nièce. Je termine ma lettre en Vous embrassant de cœur et d'âme et en Vous souhaitant les bonnes fêtes d'après notre usage et je Vous dis Христосъ воскресъ!—Continuez souvenir et amitié à Votre vieux frère et ami

CONSTANTIN.

125.

Цесаревичъ— Императору Николаю.

Варшава, $\frac{14-го}{26-го}$ апрѣля 1828 года.

Veillez, cher et excellent frère, me pardonner si au milieu des circonstances aussi graves et aussi sérieuses dans lesquelles Vous Vous trouvez pour le moment j'ose venir Vous importuner avec une chose qui m'est personnelle et dans laquelle je me crois lésé par les ordres qui m'ont été communiqués en Votre nom. Par la note que j'ai mise en marges sur les lettres particulières que je Vous ai envoyées la semaine dernière Vous aurez daigné voir tout ce qui a eu rapport au sujet du général Fredro et par conséquent je n'y reviens plus. Par l'estafette présente, j'ai reçu de la part du comte Grabowski l'office ci-annexé qui accompagne les decrets

et nomination du comte Fredro avec injonction de les remettre de mes mains. N'ayant accueilli la demande du comte Fredro pour son placement au civil que par déférence à ses sollicitations, j'avais cru avoir terminé avec lui; mais l'injonction que je reçois du comte Grabowski de lui remettre sa nomination de mes mains me semble être comme si je lui devais une réparation d'un tort que j'avais envers lui, ce que je ne crois pas être le cas. C'est pour cela que j'ai arrêté chez moi sa nomination et j'ose prendre Vos ordres, cher frère, sur ce que je dois faire. Si c'est là Votre volonté, j'y obéirai sans réplique et avec toute soumission possible, si c'est une erreur d'expression, veuillez ordonner qu'elle soit rectifiée. Je connais les êtres avec lesquels j'ai à faire; une remise semblable de mes mains les ferait gloser entre eux et me mettrait dans la fausse position comme si c'était une espèce de réparation que j'avais eu ordre de lui faire après les vérités que je lui ai dites il y a de cela un an.

Veuillez me pardonner ma franchise et mon importunité, cher frère, et n'y voir qu'une délicatesse qui m'est personnelle et le scrupule que je mets de remplir ponctuellement et à la lettre les ordres que je reçois de Vous.

Veuillez me mettre aux pieds de notre chère et excellente Alexandrine et embrasser Vos enfants de ma part. Ma femme et mon fils se mettent très humblement à Vos pieds. Zèle, obéissance et soumission Vous sont voués pour la vie par Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

P. S. Daignez me restituer l'annexe telle qu'elle est, ou bien rectifiée.

126.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, $\frac{19\text{-го апрѣля}}{1\text{-го мая}}$ 1828 года.

Il s'est passé bien des choses, cher Constantin, depuis que je ne Vous ai écrit et remettant d'un jour à l'autre à le faire dans l'espoir de Vous parler de quelque chose de positif sur l'avenir, j'en suis arrivé au moment où il ne me reste qu'à Vous annoncer mon départ pour l'armée. Tout espoir d'éviter la guerre étant complètement déchu, il ne reste que ce parti à prendre et que j'ai pris avec cet espoir dans la protection Divine que j'ai toujours eu dans les moments critiques de ma vie bien courte, mais riche en évènements extraordinaires.

Les antécédents Vous sont connus, d'autres évènements plus improbables viennent de se passer; Nesselrode Vous met au fait de tout ce qui s'est passé depuis un mois à peu près; je fixe Votre attention sur deux choses également curieuses, la 1^{ère}: la proposition de l'Autriche avec la menace à faire à la Turquie de reconnaître *l'indépendance* de la Grèce, la 2^{de}: la manière dont cette proposition, pour le moins extraordinaire dans la bouche de Metternich, a été accueillie à Londres et l'aveu qu'elle leur a arraché.

J'ai fait joindre à cet envoi le résumé très fidèle d'une conversation fort remarquable que j'ai eue avec Zichy et qui est rendue très fidèlement, quoique j'ai dû la dicter à Nesselrode. Ce que j'y trouve de fort remarquable surtout, c'est l'assurance positive qu'il m'a donnée qu'en cas, ce dont Dieu nous préserve, la Turquie venait à disparaître de telle ou d'autre façon, l'Autriche s'unissait à nous dans la parfaite intention de ne s'emparer de rien; c'est une énorme sécurité, les autres étant liés par le même serment que nous. Les communications de la Prusse sont excellentes, celles de Suède le sont de même. Je Vous prie aussi de remarquer ce que j'ai dit à Zichy de la fidélité de nos engagements envers nos alliés et de la manière dont nous étions prêts à appuyer de fait ce que mes assurances ne faisaient qu'indiquer.

Mon intention est de partir d'ici le 25 soir pour me rendre directement par Witebsk, Mohilew, Tchernigow à Elisabethgrad, où je verrai le 3^{me} corps de cavalerie de réserve; de là je me rendrai par Wosnessensk à Ismail; j'y arriverai pour le passage du Danube qui peut avoir lieu, à ce que je suppose, vers le 9 Mai. Michel part d'ici Dimanche et joindra le 7^{me} corps à Reny pour diriger le siège de Brailow. Voilà pour le moment mes intentions; le reste est entre les mains de Dieu; quelquefois, j'espère encore que les Turcs se voyant menacés sérieusement d'une guerre, penseront à céder; en tout cas, le sort en est jeté.

Votre bonne et aimable lettre du 24 mars m'a fait un vrai bonheur; combien j'apprécie Vos paroles pleines de bonté! C'est bien la Divine Providence qui a daigné diriger toute cette affaire de Perse et les hommes, hors la patience et le courage, y ont fait peu de choses. Ce que Vous voulez bien me dire au sujet d'Ierm low est bien certainement vrai et je considère *celui* comme une victoire plus importante que le reste; au reste, c'était mon devoir et ma conscience qui le dictaient ainsi.

Au moment où celle-ci Vous parviendra, Marie sera des Vôtres; à mon très grand regret, il m'est tout à fait impossible de la voir et j'espère que Vous voudrez bien lui faire comprendre que c'eût été pour elle un dé-

tour énorme que de venir croiser ma route quelque part, même si le temps le permettait, et quant à moi, cela m'est de toute impossibilité d'en faire, ne pouvant gagner un seul jour sur des époques fixes et où ma présence est indispensable. C'est un vrai crève-cœur, mais que faire! le devoir avant tout.

Ma femme va me suivre le 27 pour aller à Tiraspol, d'abord à chercher à me voir encore s'il est possible et puis pour aller à Odessa attendre ce que la Providence décidera de nous. Si Dieu exhausse mes vœux et qu'il n'y ait pas *matière* à guerre, je la ferai d'abord partir pour Varsovie pour me joindre à elle; si non elle attendra jusqu'à ce qu'il soit dit ce qui en sera de cette campagne et pour l'hiver je désire la faire retourner ici. En attendant, mon aînée y prendra des bains de mer qui lui sont urgents.

Pendant mon absence hors d'ici et du pays, je laisse la même marche pour les affaires; celles qui ne peuvent être retardées, ou bien qui ne sont de nulle importance, seront décidées en mon nom par une commission privée, formée du comte Кочубей, prince A. Galitzine et du comte P. Tolstoy; ce sont trois hommes sûrs; le dernier, en outre, portera en mon absence le nom de Главнокомандующий въ С.-Петербурѣ, pour réunir le militaire et la police dans le même pouvoir, c'est aussi lui qui remplace pour la haute police Benkendorf.

Permettez, cher Constantin, que je Vous offre ici mes vœux d'avance pour Votre fête qui approche; puisse la Divine Providence Vous combler en tout de toutes ses bénédictions; puissiez Vous être toujours le même pour moi et dans cet instant solennel, où il peut être écrit là haut que je dois trouver ma fin dans cette campagne, croyez que je Vous ai servi avec le même dévouement et que je rendrai mon dernier souffle avec le même sentiment de tendresse et de reconnaissance pour Vous qui m'a constamment guidé dans tous les instants de ma vie. Si telle, en effet, était la volonté Divine, je quitterai la vie avec le sentiment d'avoir fait mon devoir en honnête homme et avec le regret de n'avoir pu être plus utile à ma chère patrie. Pensez alors à ma pauvre femme, à cet être angélique, auquel je dois depuis onze ans tous les instants heureux de mon existence; veuillez lui tenir lieu de père et d'ami; continuez Vos bontés à mes chers enfants et, surtout, au pauvre malheureux qui devra me remplacer! Enfin, sachez alors qu'il Vous restera un être dévoué de moins dans le monde. Donnez-moi Vos bénédictions et accordez-moi le pardon pour mes fautes, certainement involontaires, vis-à-vis de Vous. Je les demande aussi à ma chère et excellente, bonne sœur, qu'elle daigne me les donner et prier pour nous.

J'embrasse tendrement Paul, qu'il ne m'oublie non plus. Adieu, cher et excellent Constantin, que Dieu nous accorde au plutôt le bonheur de nous revoir; je Vous embrasse tendrement et suis pour la vie de cœur et d'âme Votre tout dévoué, fidèle frère et ami

NICOLAS.

Mille choses, je Vous prie, à Kourouta.

J'allais oublier de Vous demander si Vous ne trouviez pas très convenable de m'envoyer pour la campagne quelques officiers Polonais, pour être près de moi la première fois que depuis la réunion nous avons guerre; si c'est faisable, je l'aimerai bien.

127.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

23-го апрѣля (5-го мая) 1828 года.

J'ai reçu hier matin, cher Constantin, votre lettre du $\frac{14}{26}$ avril et m'empresse d'y répondre le plus tôt possible pour Vous mettre au fait de l'affaire dont Votre lettre fait mention. Je n'ai rien su des préalables et antécédents de ce qui s'est passé entre Fredro et Vous et je ne savais même rien du personnage, quand Grabowsky me porta, à un de ses travaux, sa lettre pour demander à rentrer au service civil, accompagnée d'un office de Mohrenheim qui autorisait de Votre part l'acceptation de sa pétition; ne voyant, par conséquent, aucun obstacle quelconque à sa rentrée, j'ai cru qu'il serait mieux de lui affecter une charge de cour que de le placer à un poste actif, où je ne le suppose d'aucune utilité, et comme je le savais gêné dans ses affaires, j'ai consenti à la présentation de Grabowsky de lui donner des gages, tout en Vous faisant passer le tout au cas que Vous trouviez encore quelque chose à redire et bien m'en fut comme je vois. Voici toute l'affaire; Vous en ferez ce que Vous voudrez; accordez ou refusez, car toute l'affaire tombe d'elle même, puisqu'il n'en sait rien officiellement. Vos notes ne me sont arrivées, comme de raison que le samedi d'ensuite et toute l'affaire étant déjà partie le mercredi, je n'avais rien à y changer qu'à attendre ce que je m'attendais aisément à voir arriver, quand j'eus appris après-coup Votre opinion. Je ne le connais que fort peu; quant à sa femme, je partage en plein Votre opinion sur son compte.

Dans les notes d'hier, j'ai vu ce qui s'est passé au conseil au sujet des propositions de Lubecki; ce sont celles dont je Vous ai parlé ici lors de Votre séjour. Je suis mauvais juge en ces matières, mais il y a une chose que je me permettrai d'observer, c'est celle que je ne puis que m'étonner, si les membres du conseil pouvaient fausser leur conscience, en donnant leur adhésion à une opinion qui leur paraîtrait contraire à la charte; chacun est libre de son vote; il y a plus, il est appelé à agir selon sa conviction; quel risque y a-t-il donc, si le zèle de Lubecki l'entraînant trop loin, il pouvait proposer quelque chose d'inacceptable? Peut-il donc faire la loi au conseil?

Je suis charmé de voir que le scandale à la Haute Cour se soit bien terminé; espérons que tout finira décentement et convenablement.

Diebitch étant parti, je Vous réponds par note particulière aux demandes que Vous voulez bien lui adresser pour le campement de Vos deux corps. Je ne prévois aucun inconvénient à faire laisser le tout à peu près dans l'ordre habituel. Deux choses, peut-être, méritent de légères modifications; il serait peut-être prudent de laisser à Zamosc un peu d'infanterie pour le mettre à l'abri d'un coup de main, chose au reste complètement improbable d'après toutes les données. La seconde serait de réunir, s'il est possible la 24-me division et la division des lanciers non à Skidel et Nesvig, mais à Brest, s'il est possible bien entendu. De cette manière, Vous seriez au besoin par un mouvement à gauche prêt à recevoir les Autrichiens et ayant toute l'armée polonaise réunie sous la main et une bonne partie du corps de réserve, Vous serez à même de leur en imposer suffisamment, tout en ne changeant rien à l'extérieur de ce que l'on est habitué à voir chaque été. Si les évènements politiques nous appelaient, selon la teneur des traités, de venir appuyer l'Autriche ou la Prusse, chose aussi assez improbable, Vous seriez prêt à marcher de même, enfin, c'est dans tous les cas, une excellente position centrale. Le 2nd corps va arriver bientôt remplacer en bataille le 3^{me} corps dans les cantonnements respectifs, de façon que Vous serez bien soutenu au besoin.

Michel est parti hier soir pour Ismail; je compte toujours avec l'aide de Dieu le suivre mercredi 25, au soir; voici ma carte de route, veuillez m'adresser Vos lettres d'après. J'implore encore une fois Vos bénédictions; que Dieu nous assiste, nous couvre de son égide et fasse tout finir pour le mieux et le plus tôt possible.

Je suis aux pieds de ma chère sœur, je lui baise tendrement les mains; que Dieu Vous conserve tous deux et nous réunisse tous quatre le plus tôt possible.

Adieu, cher et excellent Constantin, à Vous de cœur et d'âme et pour la vie Votre tout dévoué, fidèle frère et ami

NICOLAS.

J'embrasse tendrement Paul. Mille choses à Kourouta.

128.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{5-го}{17-го}$ мая 1828 года.

Cher et excellent frère, c'est à Blonia, où j'ai été à la rencontre de ma sœur Marie que j'ai eu le bonheur de recevoir Votre lettre en date du $\frac{19 \text{ avril}}{1 \text{ mai}}$ par le feldjäger que Vous avez eu la bonté de m'envoyer. Si j'ai tardé 10 jours pour y répondre, je n'en sens pas moins toute la reconnaissance que je Vous dois, tant pour Votre souvenir à cause de mon anniversaire et les vœux que Vous voulez bien faire pour moi à cette occasion, tant aussi que pour la confiance que Vous voulez bien me témoigner. Persuadez Vous, cher frère, que Vous n'avez pas affaire à un ingrat et que ma vie durante je ferai tout mon possible de justifier la bienveillance dont Vous me donnez tant et tant de preuves.

Le retard que j'ai mis à Vous répondre ne provient que du séjour de ma sœur parmi nous qui, devant être de 5 jours, s'est prolongé jusqu'à 10. J'ai voulu Vous renvoyer le feldjäger au moment du départ de ma sœur pour Pétersbourg et afin qu'il Vous porte de nos nouvelles, ainsi que de son séjour ici. Je lui ai remis la lettre dont Vous l'avez honorée et elle Vous y répondra en chargeant un officier Weimarien qui part avec le feldjäger et qui désire être employé à l'armée, ce qui ferait bien grand plaisir à ma sœur, et qui m'a prié d'appuyer auprès de Vous la faveur qu'il sollicite; je n'ai pas cru pouvoir m'y refuser, d'autant plus que le jeune homme me paraît tout à fait bien.

Ma belle-sœur Hélène nous est aussi arrivée ici et malgré que sa mine paraît être assez bonne, je lui ai entendu de temps à autre une toux qui ne me rassure guère, je la crois très nerveuse, son état physique infiniment détraqué et, de plus, son moral très affecté d'un chagrin. . . .¹⁾ de cœur que le temps pourra, peut-être, remettre, si un changement de position pouvait survenir; au reste, ce n'est certainement pas à moi de

¹⁾ Не разобрано.

porter un jugement sur le passé, présent et futur, mais je me permets simplement de dire que c'est une femme perdue, si la fausse position où elle se trouve, ne cesse d'une façon ou d'une autre. Nous avons passé trois jours ensemble tous réunis et nous les avons passés au sein de l'amitié et de la confiance.

Ma sœur est partie hier soir et Hélène nous quitte le 8 (20) de ce mois, c'est-à-dire mardi prochain.

J'ai lu Votre lettre, cher frère, avec la plus grande attention, ainsi que tous les papiers que le comte de Nesselrode m'a communiqués d'après Vos ordres. Je Vous en offre mes actions de grâces les plus sentis et il ne me reste qu'à faire les vœux les plus ardents et les plus sincères pour la réussite de Vos projets. Les nouvelles de Vienne m'ont paru mériter la plus grande attention; j'avoue que je ne saurais encore me livrer au sentiment de confiance qu'elles cherchent à inspirer et je crois qu'il y a là-dessous un dessous de cartes qui doit s'éclaircir sous peu. En tout état de cause, veuille le bon Dieu terminer au plus tôt la lutte qui commence et qui a des ramifications et des intérêts si étendus et si divergents.

Quant à la fin de Votre lettre, cher frère, je ne saurai Vous dépeindre l'impression profonde et pénible qu'elle m'a fait éprouver. Que le bon Dieu veuille Vous faire éprouver tous les biens de cette terre, cher frère, en Vous évitant tout mal, et je ne saurai m'arrêter à cette triste idée. J'ose espérer de Sa clémence que Ses bénédictions Vous accompagneront toujours ainsi que notre chère Alexandrine et tous Vos enfants, et en Vous réunissant tous dans la paix et la tranquillité la plus parfaite. Vous êtes si bon mari et père, qu'il est de toute justice de Vous faire goûter longtemps du bonheur domestique dont Vous jouissez à si juste titre. Si mes bénédictions Vous sont toutefois nécessaires, cher frère, Vous les avez en plein et je n'hésite pas, certainement à Vous les donner, sans me croire autorisé à le faire, mais simplement par dévouement de cœur et réel attachement.

Ma femme et mon fils dont Vous daignez Vous ressouvenir, ainsi que mon vieil ami Kourouta, se mettent très humblement à Vos pieds et me chargent de leurs respectueux remerciements et osent s'y recommander pour le futur.

Je suis très embarrassé d'exécuter les ordres que Vous me donnez de Vous envoyer des officiers polonais à l'armée pour y servir par les raisons suivantes:

1) il faudrait faire un choix, ce choix serait blessant pour ceux sur qui il ne tomberait pas et ralentirait leur zèle; on y verra une protection ce que j'ai évité de faire depuis 14 ans passés que je les commande et où je les ai tenus tous au même niveau;

2) à leur retour les jalousies se manifesteront et de là les disputes,

tracasseries etc. rien de plus dangereux que chose semblable et qui ne fait que trop crier, et à très juste raison, dans notre armée russe. Si les circonstances nous appelleront tous à servir, le sort sera commun; si non, nous serons tous privés de cet honneur et la chose sera dans tous les cas commune. Voilà ma profession de foi et qui m'a toujours guidé; ces exceptions de famille, ces protections spéciales sont la ruine de la subordination ne contentent pas les uns et mécontentent les autres.

Malgré ce que j'en dis veuillez ordonner et j'obéirai, en me faisant connaître toutefois les choix que je devrai faire; alors toute responsabilité à moi cesse pour les conséquences.

Ayant ainsi répondu à Votre lettre, cher frère, en date du $\frac{19 \text{ Avril}}{1 \text{ Mai}}$, je continue la mienne en Vous offrant toute ma gratitude pour celle que Vous avez bien voulu m'écrire en date du $\frac{23 \text{ Avril}}{5 \text{ Mai}}$ et qui me fut également remise par un feldjäger. Toute l'affaire de Frédro sera terminée et je lui ferai remettre sa notification comme de coutume, en Vous offrant toute ma reconnaissance de ce que je ne l'ai pas dû faire de mains en mains; au reste, je n'ai rien contre lui. Grabowski est arrivé hier et nous en avons parlé au long. Quant à la réunion des troupes au camp, je ne Vous en écris pas les détails ici, Vous les ayant donné dans mon rapport; dans tous les cas, Vos ordres seront scrupuleusement exécutés. Notre trop fameux long et triste procès tire à sa fin et les audiences publiques seront terminées le lundi, après demain, après quoi l'on procédera au jugement. Tout est, grâce à Dieu, tranquille dans le pays.

Je Vous ai annoncé par rapport formel de ce que les Prussiens ont commencé à bâtir une forteresse à Posen, ce qui inquiète beaucoup les habitants, tant d'ici que de là bas, et fait beaucoup jaser de même. D'une façon ou d'une autre, c'est un événement assez singulier.

Le duc de Mortemart a passé par ici pour se rendre à Votre quartier impérial et avec trois officiers et muni d'un passe-port du comte Alopéus qui le lui permettait, sans quoi je ne l'aurais pas laissé aller plus loin et j'aurais pris au préalable Vos ordres. En outre le comte Alopéus m'a prié de lui donner un feldjäger, ce que j'ai aussi fait.

La fin de Votre lettre, cher frère, étant la même que celle de la précédente, je ne puis que me référer à ce que j'ai dit plus haut sur le même objet et j'ajoute seulement que mes vœux et, puisque Vous le voulez ainsi—mes bénédictions Vous accompagnent toujours, en Vous priant de compter toujours sur le zèle, le dévouement et l'attachement à toute épreuve avec lequel je ne cesserai d'être Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

129.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{10\text{-го}}{22\text{-го}}$ мая 1828 года.

Cher et excellent frère, notre belle-sœur Hélène vient de nous quitter avant-hier matin, après un séjour de 10 jours entre nous ici; elle compte être rendue à Dresde Dimanche de la Pentecôte. Sa santé a été assez bonne, mais parfois je lui ai entendu une toux qui ne me rassurait guère; le jour de son départ, elle a ressenti de rechef une douleur assez prononcée à la hanche et au pied gauche, en général, je la voudrais déjà être en place et avoir commencé sa cure. Veuille le ciel lui rendre la santé physique et surtout la morale qui est bien affectée. Ma femme et moi nous avons fait tout notre possible pour la lui remonter et j'aime à espérer que nous avons eu un commencement de succès. A son arrivée ici, elle était tellement à bas que cela approchait du désespoir. Sa fille s'est bien portée tout le temps de son séjour ici et est partie de même. Ma sœur Marie, dont j'ai des nouvelles de Kovno, y est heureusement arrivée et repartie le lendemain en très bonne santé, ainsi que son mari et sa fille.

Maintenant, il faut que je Vous entretienne de ce qui se passe à notre triste et infinissable procès; toutes les plaidoiries, répliques, pourparlers etc. etc. ayant été terminés, le jugement ou bien les délibérations ont commencé à huis clos. Dès l'ouverture de la séance le castellan Bienkowski ayant obtenu la parole a commencé une lecture de son opinion sur l'ensemble du procès et qui a duré 5 heures; elle fut continuée le lendemain durant 3 heures et, en résumé, il a prouvé ou tâché de prouver que tous les accusés étaient non seulement innocents, mais de véritables victimes, et que le comité d'enquête, ainsi que le procureur général, étaient les coupables; en un mot, c'était une véritable accusation contre le gouvernement, à cette opinion se sont joints les sénateurs Kohanovski, B. . . ski, Potocki Michel, P. . . , en partie le prince Czartoryski et d'autres. Le général Krassinski fut le seul qui s'y opposa et dit entre autres des choses tellement fortes contre ces messieurs et surtout contre Bienkowski, que cela étonna tout l'auditoire; entre autres choses, il dit qu'il faut être complice pour pouvoir prendre le parti des accusés et que si, du temps de Napoléon, telle chose fut arrivée, tous ces messieurs se seraient empressés non seulement de les absoudre, mais certainement d'en augmenter le

*

nombre. Je l'ai vu chez moi ce matin, désolé, désespéré, furieux et indigné contre tous.

Durant la séance d'aujourd'hui, le premier pas a été fait et l'innocence de la société patriotique prononcée à la pluralité de 39 voix contre une, qui fut celle du général Krassinski.

Je joins ci-près le billet qu'il m'a écrit au sortir de la séance pour m'en prévenir; si cela va de même, tout le procès aura le même résultat.

Veillez me donner Vos ordres sur ce que je dois faire; à mon départ de Pétersbourg ceux que Vous m'avez donnés étaient de renvoyer tous les accusés polonais à Pétersbourg en forme de contre-visite des russes qui se trouvaient ici, qui y seront renvoyés de même, ainsi que la délégation de notre Sénat. En tout état de cause, il faut un exemple frappant et terrible sur cet indigne Sénat qui a abusé de la sorte de la confiance souveraine que Vous avez daigné mettre en lui. Dès que le procès sera fini, je n'attendrai pas Vos ordres pour renvoyer tous les prisonniers tant russes que polonais. Je crois bien faire de joindre ci-près la liste de ceux d'ici et d'où ils sont natifs pour Votre sù, cher frère. C'est une indignité, je m'y attendais et Vous daignerez Vous ressouvenir que je Vous en ai parlé tant à Moscou qu'à Pétersbourg. En attendant, je prendrai sur moi de faire rester et d'après Vos ordres le Sénat réuni sans se séparer, afin que la confirmation de la sentence put lui être notifiée, puisque c'est d'après l'organisation de la Haute Cour, où il est dit que rien ne s'exécute que d'après Votre sanction; ce leur sera très salutaire, puisque tous ces messieurs s'empresseront de se rendre pour les contracts de la Saint-Jean pour vaquer à leurs affaires, et ceci les gênera, dont il n'y a pas de mal. En un mot il faut un exemple sur ces messieurs et je serai même d'avis qu'il ne soit pas doux; tout être bien pensant en est révolté. Au reste, j'attends Vos ordres que je supplie de ne pas me retarder.

Lorsque Vous recevrez cette lettre, je suppose que le tout sera terminé ici. En tout état de cause, le 1^{er} article de la charte de ce pays dit que ce pays est joint à la Russie, donc ses premiers devoirs sont envers elle; ces messieurs l'ont entièrement oublié et il le leur faut ressouvenir de sorte qu'ils ne l'oublient pas. Absoudre des criminels, entcher une commission d'enquête, établie par Vos ordres, de lâcheté, lorsqu'elle a été formée par ce qu'il y a de plus notable—c'est se rendre criminel; au reste, c'est à Vous à en juger. Il faut des coërcitifs et il en faut de bien prononcés. En attendant d'un autre côté, le gouvernement prussien nous fait des vexations des plus nuisantes pour notre commerce; j'en ai porté plainte

à monsieur d'Alopéus, mais tout traîne en longueur à tel point, que je me suis cru obligé d'en faire un rapport au comte de Nesselrode. Daignez, cher frère, faire lever, et cela au plus tôt, tous ces obstacles. Je ne manquerai pas de Vous tenir au courant de ce qui se passera ici. Zèle et dévouement à toute épreuve Vous seront voués pour la vie par Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

P. S. Ma femme et mon fils osent très humblement se recommander à Vous, cher frère.

130.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Одесса, $\frac{16\text{-го}}{28\text{-го}}$ мая 1828 года.

C'est au moment de quitter notre camp sous Brailow que j'ai eu l'extrême plaisir de recevoir Votre chère lettre, cher et excellent Constantin, en date du $\frac{5}{17}$ et avant-hier soir à Bender m'est parvenue celle du $\frac{10}{22}$; recevez, je Vous prie, pour toutes deux mes bien sincères remerciements. Veuillez être persuadé que c'est avec un vrai bonheur que j'ai reçu Vos bénédictions et que Vos expressions de bonté m'ont touché profondément; puissais-je avec l'aide de Dieu de miséricorde pouvoir accomplir ce que Vous attendez de moi!

Je commencerai par Vous mettre au fait à peu-près de mes faits et gestes depuis mon départ de Pétersbourg; je ne fis qu'une halte de quelques heures à Mohilew et arrivais à Elisabethgrad, où je vis le 3^{ème} corps de cavalerie réuni avec son artillerie et ses escadrons de réserve. La division des lanciers est superbe, celle des cuirassiers est belle et sera encore mieux sous peu; l'artillerie, deux batteries très bonnes, l'une passable et l'une pitoyable. L'équitation et tout l'extérieur du corps, excepté l'artillerie, est très égal et vraiment fort beau, mais les officiers par manque d'usage du front régulier sont très faibles. Les réserves à pied et à cheval sont fort bien. De là je suis parti pour Vosnessensk, où j'ai vu les escadrons de réserve à pied de la division du Boug fort beaux et 3 compagnies de réserve à pied fort bonnes. De là à Tiraspol et Bender; quatre bataillons de réserve de la 17^{me} division très beaux contre mon attente. Depuis ce point j'ai dépassé les parcs de vivres nouvellement formés, qui marchent dans l'ordre le plus désirable, et j'ai joint le quartier général du

maréchal sous Brailow; là, nous-nous sommes logés ensemble avec Michel et dès le lendemain j'ai eu l'occasion de voir partir la 18^{me} et la 19^{me} divisions, ainsi que leur artillerie et la division du Boug, fort en ordre. Nous avons fait la tournée de la place qui a un circuit immense, près de 7 versets de remparts.

Je ne me sentais pas bien depuis la veille et, revenu chez moi, j'ai eu un fort accès de fièvre, qui m'a tout à fait mis à bas pendant 36 heures. Le lendemain, j'ai dû rester en chambre; enfin le troisième jour, j'en ai été quitte par une forte diarrhée qui m'a remis tout à fait; j'ai perdu mon ventre et mon derrière factice, de façon que je ne suis plus du tout *p . . .*¹⁾.

On avait eu beaucoup de difficulté à amasser les matériaux nécessaires pour le siège et ce n'est enfin que la nuit du 12 au 13 que tout fut prêt pour ouvrir la tranchée; en attendant on avait réussi de distraire l'attention des Turcs du côté opposé de la place, de façon que cette nuit là on réussit à achever et armer une batterie de 24 pièces, dont moitié de siège pour battre le vrai point d'attaque ce qui se fit dès la pointe du jour. Les Turcs furent surpris de ce feu inattendu, mais ripostèrent bientôt et la canonnade fut très vive de part et d'autre et toute la matinée; grâce à la bonté Divine, nous n'avons eu cette matinée qu'un tué et deux blessés!

Je partis dans la matinée; mais j'ai eu des nouvelles du 14 qui disent que la seconde parallèle a été faite sans grande perte; mais le clair de lune a empêché de dérober la construction d'une batterie de mortiers et elle n'a pu être achevée. Nous avons perdu à cette occasion un fort bon officier de cosaques, le colonel Ур . . . некиѣ, tué d'un boulet.

On hâte tant que l'on peut les préparatifs du passage du Danube près d'Ismail, mais le débordement excessif du Danube rend l'opération difficile et longue; nous sommes à chercher un point près de Туптыкаѣ pour y passer en cas qu'il fut plus aisé de l'y faire.

J'ai trouvé tout à l'armée dans l'ordre le plus désirable; les troupes son fort bonnes, même pour la discipline envers les habitants. L'on ne sait à peu près rien de l'armée turque. Michel est tout feu et tout zèle dans ses doubles fonctions; que Dieu lui accorde des succès.

J'ai trouvé ma femme qui m'attendait à Bender en parfaite santé, et de là je l'ai amenée ici, où elle est parfaitement établie dans une bien belle maison du conte Woronzow, au bord même de la mer, avec une vue ravissante.

¹⁾ Не разобрано.

Je repars demain pour Ismail et de là passer la revue du 3^me corps à Bolgrad; si le passage est encore impossible je reviendrai à Brailow, où je compte alors rester jusqu'à la fin du siège, si d'autres opérations ne m'en éloignent.

J'en viens à Votre lettre; j'ai joui en la lisant du bonheur que Vous avez dû éprouver de posséder l'excellente Marie chez Vous et je me figure son bonheur à elle, se voyant traitée par Vous deux comme Vous savez recevoir ceux qui ont le bonheur d'être Vos gastés!—Ce que Vous voulez bien me dire à l'égard de la pauvre Hélène m'afflige beaucoup, quoique je Vous l'avoue je m'y attendais d'avance, mais encore, n'allez pas me prendre pour un oiseau de mauvais augure; j'y ajouterai que je ne prévois pas de mieux *possible*, car les causes subsistantes devant subsister par la nature du caractère des individus, je ne puis prévoir de fin quelconque! C'est fort triste!

Enfin j'ai éprouvé une peine réelle en apprenant l'issue inouïe de notre infâme procès; est-il possible de pousser l'impudence ou l'aveuglement plus loin!—Que veulent-ils?—que croient-ils donc obtenir par une logique pareille? Plus nous les avons laissé faire et prouver à la face de l'univers leur ineptie, plus, il me paraît, nous avons acquis de droit de terminer l'affaire de façon à répondre à la dignité du pays outragé par d'aussi indignes représentants!—Mais l'affaire n'est pas finie, attendons la fin.

En attendant je Vous autorise de faire partir toute la compagnie des accusés pour Pétersbourg, ainsi que notre délégation du Sénat, et sitôt qu'ils seront arrivés, je ferai entamer le procès au 5 département du Sénat, comme nous en étions convenus.

Tout en comprenant parfaitement les raisons qui Vous font trouver des difficultés de m'envoyer quelques officiers polonais pour rester avec nous durant cette guerre, je trouve la chose trop importante sous le rapport politique et pour croiser et fraterniser les uniformes la première fois que l'occasion s'en présente, pour ne pas Vous supplier de m'envoyer ne fut-ce que quatre officiers de tels grades que Vous voudrez et pour que cela fasse le moins de jaloux possible, veuillez les faire choisir parmi les officiers du quartier-maître général ou du génie. Dans l'avancement qui vient d'avoir eu lieu parmi les colonels russes, j'ai cru deviner, peut-être, Vos intentions en conservant Марковъ dans Votre régiment, si non—*виноватъ*. J'attendrai pour les deux régiments vacants, hussard et lancier, qui Vous désirez nommer comme commandants.

Me voici au bout de mon latin, mais je n'y suis pas encore, s'il s'agit de Vous dire combien je Vous suis reconnaissant pour l'amitié et la

confiance que Vous me témoignez et sur cela je Vous dis *радъ стараться, покуда силы есть.*

Mes hommages les plus tendres à ma chère sœur et je la remercie sincèrement qu'elle pense un peu à moi. Mille tendres choses aussi à Paul et Kourouta. Adieu, cher et excellent Constantin, à Vous de cœur et d'âme à la vie et à la mort.

NICOLAS.

J'oubliais de Vous dire que l'Empereur François vient de me faire demander si *je ne désirais* pas avoir près de moi pour le temps de la guerre un général autrichien? — J'ai demandé le prince Philippe de Homboarg.

131.

Императоръ Николай — Цесаревичу.

Болградъ, 20-го мая 1828 года.

Je ne puis laisser passer la journée de demain, sans Vous offrir, cher et excellent Constantin, tous les vœux d'un cœur reconnaissant et pénétré de Vos bontés et de Votre amitié; puisse la divine Providence Vous conserver longtemps pour le bonheur de la consolation de la famille; puissiez-Vous n'avoir en tout que sujet et contentement. Restez toujours bon et indulgent pour moi; je sens tous les jours plus, combien cela m'est nécessaire, mais en cela comme en toute chose mon espoir est là-haut.

Je suis ici depuis hier et ce matin j'ai passé la revue de quatre brigades de la 7^{me}, de toute la 8^{me} et 10^{me} divisions, de la 3^{me} hussards, ses deux batteries, et des 7^{me}, 8^{me}, 9^{me} et 10^{me} brigades d'artillerie; je suis content de tout, mais il leur manque immensément d'officiers au point de n'en avoir que trois par escadron avec les chefs d'escadron; il est urgent d'en fournir de suite. L'artillerie est bien, mais j'en ai vue de meilleure. Mes nouvelles de Brailow d'hier sont excellents; le feu des batteries avait éteint presque en entier celui du point d'attaque et notre flotille devait occuper ce matin le bras qui mène à Мачинъ. Nos pertes sont fort légères. Je hâte tant que je puis le passage du Danube, mais les hautes eaux nous présentent les plus grandes difficultés.

Si Guillaume Vous aurait déjà quitté, veuillez, cher Constantin, lui envoyer le porteur de cette lettre que je lui laisserai quelque temps pour nous rapporter de ses nouvelles par voie sûre.

Adieu, cher et excellent Constantin, veuillez me mettre aux pieds de ma chère sœur et croire tous deux au tendre et inviolable attachement de Votre dévoué frère et ami

NICOLAS.

J'embrasse Paul et mille choses à Kourouta. Michel se porte bien.

132.

Цесаревичъ — Императору Николаю.

Варшава, $\frac{21\text{-го мая}}{2\text{-го июня}}$ 1828 года.

C'est hier, vers les midi que j'ai eu le bonheur de recevoir Votre chère et bonne lettre en date du $\frac{16}{28}$ mai et qui me fut remise par le feldjäger que Vous avez bien voulu m'envoyer. Je profite de son renvoi pour Vous offrir toutes mes actions de grâce pour ces lignes, ainsi que pour tout ce que Vous me dites d'affable, de bienveillant, de confiant et d'amical dans Votre lettre. Persuadez-Vous, cher frère, que Vous n'avez d'être plus dévoué sur la terre que je ne le suis, et que tous mes efforts tendront constamment pour Vous le prouver de plus en plus et que zèle et dévouement ne seront jamais épargnés lorsqu'il s'agira de Votre service.

J'ai lu Votre lettre avec la plus grande attention et tous les détails que Vous voulez bien me donner sur Votre voyage, sur la revue des troupes que Vous avez passée, sur la marche des évènements militaires et sur Vos relations politiques m'ont vivement intéressé. Veuille de bon Dieu couronner d'un plein succès Vos entreprises; je le Lui demande de tout cœur et de toute âme. J'ai partagé Votre contentement sur l'état des troupes et je me flatte de l'espoir qu'elles sauront justifier sous tous les rapports Votre attente.

J'ai été bien peiné de Vous avoir su malade et je bénis de tout cœur l'Être Suprême de Votre prompt rétablissement. Les fièvres et les diarrhées ne sont pas à mépriser et surtout dans un climat auquel Vous n'êtes pas fait. J'ai souffert en 1813 de la fièvre durant toute la première moitié de la campagne et je sais ce qu'en vaut l'aune; c'est un détestable compagnon et duquel l'on ne se défait pas si aisément et qui revient après chaque fatigue et la plus légère imprudence; grâce à Dieu que Vous en êtes quitte. Il faut être bon et excellent mari comme Vous l'êtes, cher

frère, pour avoir su donner Votre temps à Vos devoirs publics et à Votre excellente femme; je suis heureux de la savoir arrivée à Odessa et établie à son gré; tous mes vœux Vous accompagnent tous deux ainsi que tous Vos enfants. Quant à ma sœur Marie, j'ai eu de ses nouvelles de Mitau qu'elle a bien voulu me donner et qui m'apprennent qu'elle se porte bien, ainsi que mari et fille et qu'elle continue sa route à sa satisfaction.

Sous huit à 10 jours le beau-frère d'Orange doit nous arriver à son retour de Pétersbourg, ce qui me fait bien grand plaisir; je compte le faire loger à Lazenki.

Tout ce que Vous me dites de ma manière de recevoir mes hôtes n'est qu'un effet de Votre indulgence; au reste, lorsque le cœur parle, il est si aisé de faire bien et d'être de même content de ce que l'on tâche de faire, c'est une réciprocité qui fait le charme de la vie.

Quant à Hélène, je vois que Vous partagez mon avis. Veuillez Vous ressouvenir de B en 1823 et des conseils que j'ai cru devoir donner dans le temps; s'ils eussent été suivis, l'on ne se serait pas trouvé dans l'état déplorable où l'on se trouve de chaque côté. Toute femme, n'importe quelle, qui doit remplacer un objet chéri par le fait même doit devenir insupportable, c'est dans la nature des choses. Veuillez le bon Dieu faire cesser cet état des choses et rendre au bonheur deux êtres qui ont tout en eux pour être heureux.

. Son état est honteux et qui blesse son amour propre et cette délicatesse que les femmes, en général, ont au plus haut degré; m'étant trouvé dans des circonstances pareilles, je puis le dire hardiment que je me suis toujours retenu d'agir de la façon de mon frère, et étant bien plus jeune que lui.

Quant à ce qui se passe ici, à la Haute Cour du Sénat, c'est d'une telle horreur que cela n'a pas de nom. Je Vous envoie à ce sujet une note officielle et qui contient le tout en substance et qui fait la suite de celle que j'ai eu l'honneur de Vous envoyer en date du 16 (28) de ce mois. Dans la présente, Vous verrez tout ce que j'ai cru devoir faire en Votre nom et d'après les pouvoirs dont je suis revêtu par Votre confiance et celle de feu notre immortel Empereur. Une fois la chose terminée, je Vous enverrai le général Fenschau avec tous les papiers y relatifs et qui sera parfaitement au fait de Vous apprendre toute la marche de ce triste procès.

Nos prévenus Polonais-Russes ont déjà commencé à être évacués vers Pétersbourg et sous huit jours ils le seront tous; il seront suivis par notre

délégation du Sénat. Veuillez me permettre de Vous ressouvenir à cette occasion Votre promesse au sujet du prince Yablonowski qui, d'honneur, mérite Votre pardon plein et entier à cause de sa franchise et qui a été le premier mobile de toutes les découvertes que notre commission d'enquête a pu seulement faire.

Quant au Sénat d'ici, il est à mon avis (à quelques exceptions près) tout aussi coupable que les prévenus qu'il a tâché de libérer, puisque, ne reconnaissant pas leur culpabilité, il s'est agrégé à leur crime. La conduite est indigne et mérite un exemple terrible et qui dégoûte à l'avenir de procéder de la sorte. Je ne conçois pas comment ils ont eu le front de se conduire de la sorte envers la commission d'enquête établie par Vos ordres et en la taxant d'illégale, et d'avoir procédé contre toute justice, lorsqu'eux dans leur délégation du Sénat, étant avec les prévenus à huis clos, ils ont pu tout arranger à leur guise, ce qui le prouve d'autant plus que toutes les retractations des prévenus coïncidaient mot pour mot entre elles.

Quant à l'envoi des officiers polonais, j'ai ordonné d'en faire un choix et sous peu ils paraîtront à l'armée et j'espère que Vous en serez content.

Veuillez, cher frère, ne pas retenir plusieurs présentations que j'ai osé Vous faire au sujet de l'armée polonaise. Quant à Marcow de mes hulans, j'ose déposer devant Vous toute ma reconnaissance pour me l'avoir conservé; Vous avez prévenu mes désirs et preuve en est que je Vous avais fait la demande de me le donner comme полковой командиръ; ne sachant pas quels sont les autres avancements, n'ayant pas reçu les приказъ, je ne puis rien décider au remplacement, mais en tous les cas, je présume qu'il s'agit du c. Karpow du régiment de Soum hussard; si Vous aviez l'extrême grâce de le laisser auprès du divisionnaire à la place de Béklémichew, qui vient d'être transféré d'une autre division, je le regarderai comme une extrême bonté; de plus, j'ose Vous supplier d'une grâce, cher frère, qui est celle que lorsque feu l'Empereur était absent de Pétersbourg, il avait ordonné de me communiquer les приказъ directement par Menchicow ou bien Volkonsky, ce qui s'est fait de Paris, Laibach et de Vérone et alors je les exécutais, sans attendre la formalité de Pétersbourg, cela m'arrangerait fort pour la prompte exécution du service.

Ma femme et mon fils, ainsi que mon vieil ami Kourouta me chargent de les mettre à Vos pieds et de Vous remercier pour Votre gracieux souvenir, en Vous suppliant de le leur conserver. Quoique à la fin de cette lettre, je me permets de Vous offrir mes plus tendres félicitations à l'occasion de la fête de mon petit тѣчка filleul, que le bon Dieu veuille le protéger.

Vous verrez par le dernier rapport que je Vous ai envoyé, cher frère, que mes notions sont assez sûres sur la Galicie, puisque j'y parle du prochain départ du prince Philippe de Hesse pour Odessa et qui s'accorde avec la nouvelle positive que Vous m'en donnez.

Encore une fois, tous mes remerciements les plus sincères, cher et excellent frère, pour Votre lettre et Votre confiance; que le bon Dieu Vous le rende. Conservez amitié et souvenir à un frère, dont le zèle, le dévouement et l'attachement à toute épreuve Vous sont voués pour la vie et avec lesquels il ne cessera d'être Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

133.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{1^{10}}{13^{10}}$ июня 1828 года.

Le feldjäger Brawy m'a exactement remis, cher et excellent frère, la lettre que Vous avez bien voulu m'écrire en date du 20 mai et j'ose Vous supplier d'en agréer toute ma plus sincère reconnaissance, ainsi que pour le souvenir que Vous avez voulu avoir du jour de ma fête, malgré les graves occupations qui absorbent pour le moment toute Votre sollicitude. C'est une attention de Votre part, cher frère, que je sais reconnaître en plein, puissais-je un jour la reconnaître par des faits et non, par des paroles, comme je le fais par la présente. Vos vœux ne peuvent que me porter bonheur et si j'ose Vous supplier d'une grâce, c'est de croire que Vous n'avez de sujet, de serviteur et de frère qui Vous soit plus dévoué et plus fidèle que je ne le suis et le serai autant que le bon Dieu daignera me conserver sur cette terre. J'ose me flatter de l'espoir que Vous n'en doutez pas.

Toutes les nouvelles que Vous voulez bien me donner sur Vos occupations militaires, m'ont vivement intéressé et je suis bien heureux d'apprendre que Vous êtes content de toute la marche des affaires du moment, ainsi que du zèle et de l'état des troupes. Tous mes vœux Vous accompagnent, cher et excellent frère, et j'adresse journellement mes prières à Dieu pour Votre conservation, Votre gloire et la réussite de Vos entreprises.

J'ai gardé la lettre incluse à celle que Vous avez bien voulu m'écrire à l'adresse de mon beau-frère d'Orange jusqu'à son arrivée ici et elle lui

fut exactement remise; ci-joint sa réponse. Il nous est arrivé Lundi matin et il a passé avec nous quatre jours; hier à minuit, il se remit en route. Tout notre temps s'est passé ensemble au sein de l'amitié et avec la rapidité de l'éclair comme toutes les bonnes choses. J'ai été bien heureux de le revoir et de le posséder ce peu de jours. Le temps n'a pas favorisé son séjour et je n'ai pu lui offrir qu'une grande parade de la garnison et qui a réussi au-delà de toute mon attente, vu le tas de recrues qui étaient dans les rangs, les régiments en ayant de 460 à 470 chacun. La cavalerie a été resplendissante, malgré aussi un nombre très marquant de recrues. Les autres jours il n'y eut que parades ordinaires et il y eut une parade de contremandée à cause de la pluie. Voilà mes insipides nouvelles et qui doivent Vous paraître bien sèches et dénuées de tout intérêt.

Ce matin, j'ai reçu une estafette du général Benkendorf et qui m'apprend l'heureux succès qui a couronné Votre entrée en campagne au passage du Danube; permettez-moi de Vous en féliciter du fond de mon cœur et croyez que je partage bien vivement et de tout cœur la gloire que Vous Vous y êtes acquise. Que Dieu veuille Vous continuer toutes ses bénédictions,—je le lui demande d'effusion d'âme. De même, je Vous offre toutes mes félicitations à l'occasion de Vos succès du côté d'Anapa. Voici donc toute la besogne en train et sous d'heureux auspices.

J'ai reçu hier de la part du comte de Nesselrode et par estafette, les nouvelles qu'il me communique d'après Vos ordres sur Vos relations avec la Cour de Vienne. Veuille le bon Dieu qu'elles soient franches, dénuées d'artifice et d'arrière-pensée. J'ose Vous en offrir toute ma gratitude, ainsi que pour la confiance que Vous voulez bien me témoigner dans cette circonstance. Les officiers que Vous me demandez de l'armée polonaise sont déjà réunis ici et vont partir sous peu de jours. Vous verrez par mon rapport formel que je Vous adresse et leur noms et ce qui a motivé leur choix. Ils sont bien heureux de Vous offrir leur service et sont vivement enviés par les autres; ce n'est certainement pas à moi à préjuger Vos intentions ultérieures, mais je me permettrai de Vous faire une observation que mon zèle pour Votre service me suggère.

Notre position envers l'Autriche ayant cessé à ce qu'il semble pour le moment et, par conséquent toute espérance de guerre, la tendance et le zèle, qui a été déployé pour la formation des recrues et de tout préparatif guerrier, sont restés en vain; je croirais que ce passage au calme parfait ne devrait pas avoir lieu. Ainsi donc, veuillez trouver un prétexte, n'importe quel, de faire bouger quoique ce soit de nous autres. Par exemple, le corps de réserve et la moitié de l'armée polonaise, tant infanterie que

cavalerie et artillerie, de le rapprocher de nos frontières, afin qu'il ait l'air d'un échelon de troupes destinées à renforcer, en cas de besoin, l'armée agissante contre les Turcs, un cantonnement le long du Boug depuis Brjesc et Ustilug ou quoique ce soit de semblable, afin que les Polonais voient qu'en cas de besoin on les ferait agir; je crois ceci très nécessaire. Le reste des Polonais et le corps de Lithuanie resteraient en place et suffiraient pour le premier moment en cas de besoin et dans ce cas même, ces troupes marchant d'après ma proposition n'en seraient pas plus concentrées. Au reste, ne prenez cette proposition que comme une idée en l'air et surtout ne la prenez pas, en grâce comme me voulant m'immiscer dans des choses qui ne me regardent pas. Au plus, tout le mal que nous aurions, à moins de marcher pour nous réunir à Vous et partager Vos dangers et Vous servir, ne consisterait que de faire une 60^{ne} de milles, aller et revenir dans nos quartiers; en tout état de cause prenez tout ce que je dis comme un non-venu.

Notre sot et imbécile Sénat travaille à son décret qu'il tâche de motiver; je l'attends, à ce que je présume, entre Samedi et Lundi, et alors le général Fenschau Vous le portera. L'esprit public est bon et se prononce contre le Sénat, il n'y a que des femmelettes et quelques jeunes polissons qui font les patriotes; la partie saine et surtout la bourgeoisie de la capitale est animée du meilleur esprit, en blâmant hautement tout ce qui a été fait. Vous verrez par une lettre perlustrée la coquinerie du Sénat et celle de son président que je Vous envoie. Au reste, tout est tranquille chez nous, toutes les surveillances sont augmentées et toutes les mesures que nous avons seulement pu prévoir sont prises pour prévenir et obvier au mal qui pourrait arriver.

Ma femme est bien sensible au souvenir dont Vous l'honorez, cher frère, et me charge de toute sa reconnaissance. Mon vieil ami Kourouta et mon fils se mettent très humblement à Vos pieds et Vous offrent leur respectueuse reconnaissance pour Votre gracieuse bienveillance, en Vous suppliant de la leur continuer à tous trois. Zèle, dévouement et attachement à toute épreuve Vous sont voués pour la vie par Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

P. S. Daignerez Vous, cher frère, me rappeler au souvenir de notre chère et excellente Alexandrine, aux pieds de laquelle j'ose me mettre de cœur et d'âme.

134.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Лагерь близь Троянова вала.

9-го іюня 1828 года.

Comment Vous exprimerai-je, cher Constantin, tout le bonheur que m'a fait éprouver Votre chère lettre du $\frac{1}{13}$; comment Vous rendrai—je le bonheur que j'éprouve de Vous savoir content de nous et ma reconnaissance pour tout ce que Vous daignez me dire d'aimable et, j'ose dire, *de tendre*. Ce n'est pas d'aujourd'hui, j'espère, que Vous savez que Votre contentement et Votre estime sont nécessaires *à mon existence*; jugez d'après cela ce qui se passe dans mon cœur en lisant et relisant cette excellente lettre!—Mais avant que de venir aux détails de son contenu, je veux Vous faire partager mon bonheur des succès de notre cher Michel: Brailow s'est rendu enfin. En cette occasion la bonté Divine s'est prononcée d'une manière visible sur nous par une circonstance frappante. Avant-hier, soir, revenant par Kistenji, j'ai reçu par Dolgorouki, aide de camp de Michel, la facheuse nouvelle que l'assaut donné à la brèche a manqué avec une perte très considérable et par suite de dispositions très bien faites, mais fort mal exécutées, par trop de zèle, de bravoure et de précipitation, l'on a escaladé sans échelles là où il n'y avait pas de brèche, tandis qu'elle existait à côté et que personne n'a su la distinguer dans la fumée et la poussière. Cette triste affaire nous a coûté près de 900 tués, dont l'excellent général Wolf de la 18^{me} division, et Timrot, et plus de 1600 blessés et 80 officiers tués et blessés; Vous pouvez Vous figurer la douleur du pauvre Michel et mon chagrin de voir que tant de braves gens avaient été perdus pour rien. Cependant comme la troupe avait fait l'impossible et que tout a été c dans l'attaque, malgré six sorties furieuses et consécutives et toutes repoussées par le brave régiment de Casan, j'ai cru bien faire de récompenser le courage partout, où il se trouve. Et hier, juste 24 heures après cette triste nouvelle, Bibicow m'est arrivé porteur de la première clef de la ville! Et, comme si une faveur du ciel n'était pas suffisante, un moment après, mon aide de camp Souvorow m'a porté les clefs de Мачинъ avec 4 drapeaux. On a trouvé dans ce fort 87 canons, force munitions et vivres, plus de 5.000 poudes de poudre et 8 chaloupes canonnières armées de 29 pièces!—Je regarde tout cela comme une faveur particulière de la Divine Providence qui nous a frappés et nous a de suite envoyé ample consolation! Comment ne pas le reconnaître jusque

dans les moindres circonstances! Puisseons-nous toujours le reconnaître et ne pas nous aveugler surtout, en croyant que c'est *nous* qui remportons des victoires et pas *Lui* qui nous les accorde quand Il l'a décidé dans ses impénétrables décrets. C'est là ma confession.

J'en viens à l'article que je considère le plus important de Votre lettre et pour lequel je ne puis assez Vous témoigner ma vive reconnaissance, c'est celui qui regarde le mouvement des troupes sous Vos ordres. Tant qu'il y avait apparence d'un danger *pressant* pour le Royaume, j'ai cru qu'il était de mon devoir de ne rien détourner de ses troupes et du sol de la patrie pour pouvoir repousser de suite toute agression contre el sol natal. Je me suis borné à Vous demander instamment quelques officiers pour que, du moins, l'armée polonaise fut représentée près de moi par quelques individus. Vous avez daigné y satisfaire et je ne puis assez Vous en remercier. Depuis, les circonstances ont éprouvé des changements notables, le premier celui des dispositions *apparentes*, peut être même momentanées de l'Autriche, mais qui néanmoins éloignent les appréhensions du moment présent; la seconde est plus directe,—c'est la nécessité absolue de renforts pour ici, nécessité dont je me persuade tous les jours par la perte sensible près de Brailow qui diminue le 7^e corps de plus de 5000 hommes, et surtout par le système de défense que les Turcs ont adopté, celui de fuir jusqu'ici campagne et défendre toutes les bicoques; déjà j'ai été obligé de consacrer 2 brigades de la 7^{me} division à l'ennuyeux métier de bloquer ou de prendre des places, qui même, si elles n'exigent point une attaque, nous font laisser du monde pour les bloquer et, dans ce moment, j'ai 2 brigades de la 10^{me} pour bloquer Kistenji et protéger le débarquement et le convoi de nos vivres venant par mer. De cette manière je dois rabattre de près de 10.000 hommes l'effectif des troupes disponibles, dont les réserves ne peuvent se former et nous joindre que le 25 du même mois, nous sommes donc beaucoup trop faibles pour pousser la campagne vigoureusement, tandis qu'il nous reste Silistrie, Roustchouk, Giurgia et Varna à bloquer ou assiéger dans cet été; il est urgent de faire approcher de suite ce que nous avons de disponible; j'ai du déjà ordonner au 2^e corps, *sur pied de paix* de ne pas s'arrêter dans ses quartiers, mais de marcher de suite pour remplacer en Moldavie et, peut-être, en Valachie le 6^{me} corps, pour du moins au mois d'août avoir 6 divisions ensemble au gros de l'armée; mais tout cela est fort tard. Maintenant c'est à Vous à décider, cher Constantin, si Vous croyez pouvoir nous envoyer une division d'infanterie et une de cavalerie polonaise pour former de suite notre réserve de campagne; elles seront les bienvenues, je Vous en réponds, et de cœur et d'âme; en ce cas, désignez Vous même qui

doit les commander et donnez de suite Vos ordres pour tout ce qui regarde leur marche et les arrangements à prendre à cet effet avec Lübecki. Mais, si je n'ai pas deviné Votre intention, si délicatement exprimée dans Votre chère lettre, et que Vous supposiez qu'il suffit d'un changement de quartiers, ou bien qu'il ne fut pas de Votre intention de détacher ces divisions vers nous, j'y consens encore, quoique l'autre proposition m'agréerait mieux. Dans ce cas là, veuillez procéder d'abord à cette mesure, mais je Vous supplie pour ménager les dépenses de l'Empire, qui sont *très fortes*, de faire bouger les troupes sur le pied de paix. Les quartiers que Vous proposez sont parfaitement convenables pour toutes les circonstances, même au cas peu probable, où je me verrai forcé de Vous appeler avec toute Votre armée pour nous soutenir dans ce pays; elle est excellente, surtout si les Autrichiens voulaient nous tromper, et encore seriez Vous assez massé pour marcher à l'étranger si, ce que je ne prévois cependant pas, il fallait que Vous nous représentiez au milieu de l'Europe comme membre de la sainte Alliance. D'Auvray qui est ici depuis hier m'a transmis Vos commissions pour lesquelles je Vous répète mes sincères remerciements, mais comme il a été chez Vous à la Pentecôte, nos dernières nouvelles sont plus fraîches.

Le général Nostiz qui vient d'arriver a passé *exprès* par la Gallicie et n'a trouvé aucun mouvement de troupes, mais ce qui m'est bien plus important, il a été chargé par le Roi de me dire que si jamais les Autrichiens s'avisent de tomber sur nous, c'était pour lui le signal de marcher *de suite contre eux*. En voilà assez pour notre droite et pour nos derrières.

Je continue à être parfaitement satisfait des troupes que j'ai sous mes yeux; nos bataillons du 3^{ème} corps grossissent au lieu de diminuer, la cavalerie est encore à 19 files; nous trouvons des pâturages magnifiques au point que souvent l'herbe me vient à *cheval* à l'épaule. La gaité, la bonne volonté sont à l'ordre du jour et par-dessus sur le tout le . . . corps nous n'avons que 50 malades. Nous restons ici pour faire arriver les troupes détachées, nous concentrer et attendre le 7^{me} corps venant de Brailow; l'artillerie de réserve formée de la 11^e brigade et de 4 bat. à cheval, est déjà chez nous; la division des chasseurs à cheval arrive dans deux jours. Michel me promet d'arriver dans quatre ou cinq jours et je ne serai pas fâché que nous restions ensemble.

Veuillez me mettre aux pieds de ma chère sœur pour son gracieux souvenir; ses prières nous portent bonheur, ainsi que Votre bénédiction; continuez les nous et croyez au dévouement inviolable de Votre fidèle frère et ami

NICOLAS.

Mille tendres choses à Paul.

135.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава. $\frac{15-го}{27-го}$ июня 1828 года.

C'est hier, dans l'après midi, que j'ai eu le bonheur de recevoir Votre lettre en date du 9 de ce mois, cher et excellent frère, et qui me fut exactement remise par le feldjäger que Vous avez bien voulu m'envoyer. Veuillez en agréer ma reconnaissance la plus vive et la plus sentie, ainsi que pour le souvenir que Vous voulez bien me conserver, malgré Vos sérieuses et graves occupations. Vous me permettrez, cher et excellent frère, de Vous offrir mes bien sincères félicitations à l'occasion des prises de Brailow et de Matchine qui sont, d'après ma faible opinion, de la plus haute importance. Grâce soient rendues à Dieu de nous avoir conservé mon frère Michel sain et sauf. Malgré la gloire que nos armes s'y sont acquise, l'on ne peut s'empêcher d'un sentiment de douleur profonde, en songeant à l'immense perte d'hommes que nous y avons faite, et très inutilement d'après ce que je crois; avec un peu de patience, la forteresse eut été à nous. J'avoue que je ne suis nullement partisan des assauts qui sont d'ordinaire la source de tous les désordres dont les suites peuvent devenir très préjudiciables. Cette perte énorme de braves ne se remplace pas aisément et devient difficile. Au reste, cela ne me regarde nullement pas, mais si j'avais jamais un avis à donner sur objet semblable, je défendrais tous les assauts.

Maintenant, veuillez me permettre de Vous répondre à la seconde partie de Votre lettre et qui fait réponse à la mienne du 1^{er} juin. Veuillez jeter seulement les yeux sur la carte et calculer les distances. Les gardes venant de Pétersbourg commencent à arriver à Jitomir le 20 de ce mois et, d'après ce que Vous avez la bonté de me dire, elles n'arriveront à Vous que vers le 25 août. Le 2^d corps de la 1^{re} armée y sera rendu vers la même époque; si je dois faire un détachement d'ici, il me faudra au moins 4 semaines pour me préparer pour l'achat des chevaux etc. etc. vu que le train n'est pas attelé et puis, il me faudra au moins trois mois de marche ce qui nous amenera vers la fin de septembre ou au commencement d'octobre. D'un autre côté, que Vous restera-t-il sur la frontière occidentale de la Russie?—Le 1^r corps, 3^{me} division, le 5^{me} sous mes ordres,—total 8 d'infanterie. La 11^{me} division reçoit à elle seule 8640 hommes de recrues et la 12^{me}, 13^{me}, 14^{me} et 15^{me} sont en cadres.

Ma proposition pour le changement de quartier se faisait uniquement pour l'occupation des troupes, et si le cas eut été arrivé de nous mettre sur le pied de guerre, nous aurions pu nous y préparer tout aussi bien qu'ici, mais de se mettre en marche sans être préparés est de toute impossibilité; de plus, si je le faisais pour le moment, en partant d'ici après l'assaut, l'opinion européenne serait que nos pertes ont été tellement énormes que l'on cherche des troupes de partout pour se renforcer. D'un autre côté, je pense que toutes les considérations politiques nous obligent à penser à ne pas dégarnir nos derrières. Voilà que la 2^{de} armée nous absorbe déjà 11 divisions d'infanterie et 2 des gardes—total 13. Voyez Vous même, cher frère, s'il est prudent de tout attirer à Vous. Quant à moi, je ne bouge d'ici sans un ordre spécial de Vous, même je ne change pas de quartiers pour me rapprocher de Brjesc et d'Ustilug, pour éviter les dépenses. Dans tous les cas, je ne puis bouger en guerre avant 4 semaines à 6.

Permettez-moi maintenant de Vous parler de moi ce qui me coute toujours de faire, mais je ne le puis autrement et c'est toujours en réponse à Votre lettre, cher frère. Si je devais faire un détachement de Polonais en garde sous mes ordres et que je ne marche pas avec, qu'est ce qu'ils penseront de moi? quelle serait leur opinion sur mon compte après être resté avec eux durant 13 ans à 14 et après les avoir, pour ainsi dire, créés et exercés. Voyez la fausse position où je me trouverais. J'ai pu les tourmenter en temps de paix et, lorsqu'il y a du danger, je reste en arrière et les laisse partir seul sans moi et sans appui. Vous sentirez, cher frère, l'humiliant de ma situation et que je n'espère pas avoir mérité dans le poste que j'occupe de la volonté de feu l'Empereur et sans l'avoir ambitionné, ni rêvé seulement. Ma proposition était toute simple et de pure précaution, comme ma réponse est de même toute naive, vraie et simple. Au reste, il en sera comme Vous le voudrez; mais dans tous les cas, nous ne pourrons joindre l'armée avant la fin de septembre. Veuillez ne pas prendre ma réponse en mauvaise part; elle est dictée par la franchise et le dévouement sincère et respectueux que je Vous porte à tout jamais. Vous daignerez Vous ressouvenir, cher frère, que dans l'une des dépêches de monsieur de Tatistchew et qui me fut communiquée dans le temps, il y était parlé d'un soi-disant emprunt que l'Autriche cherchait à faire en silence, dont le bruit s'était répandu. L'ambassadeur démentait ce bruit et le trouvait un mensonge; maintenant, les banquiers d'ici ont reçu, et cela depuis seulement quelques jours, la nouvelle officielle de l'emprunt en question et qui se monte à 18.000.000 de florins d'Allemagne. Sans le cer-

*

tifier, la nouvelle leur est parvenue et je crois de mon devoir de Vous en avertir, cher frère, pour Vos combinaisons.

Notre sot et triste procès est terminé, mais la rédaction du décret se travaille dans la sagesse du président, qui promet de l'achever pour mardi prochain, afin de Vous être soumis. Il faut convenir qu'ils ont eu assez de temps pour cette production d'iniquité.

Au reste, tout est tranquille dans le pays; nos occupations sont toujours les mêmes, mais extrêmement retardées par le tas de recrues que nous avons dans les rangs.

Ma femme est extrêmement sensible au souvenir dont Vous l'honorez et me charge de Vous remercier et s'y recommande pour l'avenir. Mes remerciements sur l'avis que Vous me donnez sur la coïncidence de mes notions avec celles du général Benkendorf au sujet du nommé Gostesman; je suis heureux que ce fait Vous ait prouvé le zèle que l'on met de Vous servir.

Quant au général Yermolow, il doit crever dans sa peau, comme on le dit, et, si jamais Figaro a eu raison, c'est bien le cas de dire, comme il le dit, que les gens d'esprit sont bêtes. Je suis bien peiné de ce qu'il ait tourné de la sorte puisqu'on ne peut lui contester ni des talents, ni du mérite; je vois par l'ordre du jour qu'il vient d'obtenir son congé.

Daignez me mettre aux pieds de notre chère et excellente Alexandrine et lui offrir mes hommages respectueux. Mes plus tendres embrassements à Vos enfants. Ma femme me charge de tous ses remerciements pour Votre bon souvenir. Mon fils est, on ne peut plus, sensible aux bontés et à la bienveillance que Vous daignez lui témoigner et ose s'y recommander.

Conservez souvenir et amitié à un frère qui Vous a voué pour toujours la fidélité et le dévouement sans bornes avec lequel il ne cessera d'être Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

136.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{25\text{-го июня}}{7\text{-го июля}}$ 1828 года.

Permettez-moi, cher et excellent frère, de Vous offrir mes bien sincères et respectueuses félicitations avec le jour de Votre anniversaire, ainsi que mes vœux les plus ardents pour Votre conservation, Votre bonheur,

Votre prospérité parfaite et Votre gloire; puissent-ils être exhaussés par l'Être Suprême d'après nos désirs, et certainement, Vous serez l'homme le plus heureux sur cette terre. J'ose me flatter de l'espoir que Vous daignerez les agréer avec bonté et indulgence, puisqu'ils partent du fond d'un cœur pur et qui Vous est dévoué à tout jamais. Souffrez en même temps, que je saisisse cette occasion pour Vous recommander ce que j'ai de plus cher au monde: 1^{ent}, ma femme, 2^{ent}, mon fils et 3^{ent}, tous ceux que la bonté, la bienveillance et la confiance de feu notre immortel Empereur a daigné soumettre à mon commandement et que Vous avez bien voulu me conserver; ayant cette certitude que Vous ne les rebuterez pas, mon âme restera tranquille et je continuerai à Vous servir avec le même zèle et le même dévouement, autant que mes forces me le permettront, que je l'ai fait depuis 33 ans que j'ai servi tous Vos prédécesseurs.

Sous quelques jours j'aurai l'honneur de Vous expédier le général Fenschau avec tous les papiers et rapports concernant notre triste procès. Je sais que Vous avez bien autre chose à faire que de lire des fatras de papiers aussi volumineux; mais malgré ma meilleure volonté, je n'ai pas pu les réduire à un moindre volume.

Comme cette lettre n'a d'autre but, cher frère, que de Vous assurer de mon dévouement et des vœux que je forme pour Votre bonheur, je ne veux pas Vous importuner d'autre chose et j'ai la satisfaction de Vous assurer que tout est tranquille chez nous et que tout y est comme par le passé.

Permettez-moi d'anticiper de 5 jours pour Vous offrir de même mes vœux et mes félicitations avec l'anniversaire de notre chère et excellente Alexandrine; que le bon Dieu nous la conserve à tous pour Votre et notre bonheur commun.

Mon fils ose très respectueusement se mettre à Vos pieds, en Vous suppliant d'agréer ses vœux avec Votre bienveillance accoutumée. Je sens que c'est être osé que de Vous parler de lui au milieu de Vos grandes et sérieuses occupations, mais Vos bontés pour lui et pour moi me semblent l'autoriser. Voilà ce qui est pourtant que d'avoir gâté son monde.

Conservez souvenir et bonté à un frère qui n'est animé que du zèle et du dévouement pour Votre service et dont l'attachement ne finira qu'avec ses jours, étant tout à Vous de cœur et d'âme. Votre sincère et fidèle ami

CONSTANTIN.

137.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Лагерь близъ Базарджика.

30-го июня 1828 года.

C'est peu avant d'avoir quitté Kapacy que j'ai eu le bonheur de recevoir Votre chère lettre, cher et excellent Constantin; avant tout, laissez-moi Vous remercier de toute la sincérité de mon âme pour tout son contenu et surtout pour la bonté et la franchise avec laquelle Vous daignez me parler; c'est le seul langage que j'aime, que je comprends et qui soit conforme à tous les souhaits que je puis former pour nos rapports mutuels; recevez en encore mes bien sincères remerciements. Les raisons que Vous m'alléguez sur ce qui Vous fait opiner pour ne pas faire marcher une partie de l'armée polonaise sont si valables, que je n'ai rien à y répondre. Ce qui Vous regarde en personne est tellement conforme à mes *propres* sentiments à cet égard, que *jamais* je n'eusse pu me résoudre à Vous proposer *de moi-même* chose pareille, et je ne l'ai fait qu'en croyant l'avoir saisi dans le sens de Votre lettre, que c'était Votre désir, mais que dans Votre délicatesse habituelle, Vous me laissiez deviner. Je ne Vous dis pas le plaisir que j'eusse eu, je puis dire le bonheur véritable de Vous voir arriver à la tête des Vôtres pour nous joindre, mais je n'ai jamais cru la chose possible ni, heureusement, *matériellement nécessaire*. Voilà donc qui est dit.

Hier matin nous ont joint les derniers officiers que Vous avez bien voulu m'envoyer. J'ai eu grand plaisir à revoir cet uniforme et faire connaissance avec ces messieurs qui tous ont l'air de gens distingués. Je garde Haucke près de moi, Malchewski reste près de Michel, les autres sont attachés à l'état major et au génie; nous ferons notre possible pour qu'ils se trouvent bien parmi nous et j'ose en répondre d'avance. L'armée ne pouvant fraterniser, il est bon du moins que *ses députés* (аминь, аминь, разсыпсья) puissent voir nos figures et que l'on s'accoutume à ne se compter qu'une nation et une armée.

Nous sommes ici depuis trois jours; notre avant-garde a eu une petite affaire assez vive qui nous a coûtée fort peu, les Turcs n'ayant point d'artillerie avec eux, et qui finit par les faire fuir d'abord vers Козлуджи, où hier on devait les attaquer, mais qu'ils quittèrent aussitôt qu'ils virent approcher notre infanterie; dans ce moment, c'est là le point qu'occupe l'avant-garde et les postes sont sur la route de Schoumla et de Проводы, à plus de la mi-chemin. Varna doit être bloquée, de ce côté-ci, ce matin, et

Greig que j'attends à chaque instant, complétera le blocus par mer et débarquera sa brigade au-dessus, pour couper la route de Constantinople. Nous en resterons là jusqu'à ce que nous sachions s'il sera nécessaire de faire un siège en forme.

Hier soir nous avons été joints par le 7^{me} corps; je l'ai trouvé dans le plus grand ordre, malgré ses pertes et ses fatigues,—les derniers jours ont été très fatiguants: pas d'eau et 44 degrés au soleil! — cependant je trouve que positivement les chaleurs d'ici ne produisent pas cet effet accablant que font les nôtres en juin et juillet. Dans quelques jours, nous marchons pour Schoumla.

Le 2^d.

2-го іюля 1828 года.

Je n'ai pu finir l'autre jour, cher Constantin, ne m'en voulez donc pas, si ma lettre sera de deux dates différentes. Il ne s'est rien passé depuis qui méritât Votre attention; il y a eu avant-hier une affaire très vive de cavalerie à l'avant-garde sur la route d'Enibazar et parfaitement superflue, car elle n'a amené à rien qu'à perdre du monde et s'est engagée sans que l'on sût ni comment, ni pourquoi. Cependant, depuis, les Turcs ont quitté ce poste pour se rapprocher davantage de Schoumla. Demain nous marchons par échelons, car la route est fort étroite et difficile; les bois sont infestés par des habitants armés qui tirent et attaquent où ils peuvent impunément et sous ce rapport nous gênent beaucoup.

Notre intention est de nous présenter devant Schoumla avec le 3^{me} et 7^{me} corps et la 1^{re} division des chasseurs à cheval et les 8 batteries d'artillerie de réserve; cela pourra se faire le 6 ou 7. On ne sait rien de positif sur leur force, mais il est sûr que c'est toute leur cavalerie de là-bas qui fait l'arrière-garde et elle peut être forte de 8.000 chevaux. Nous ne voulons rien précipiter, mais user de tous les moyens pour parvenir à un bon résultat sans rien compromettre.

Hier, il y a eu 11 ans que je suis marié, et c'est la première fois que nous avons passé ce jour éloignés les uns des autres! Je Vous laisse, comme à un cœur qui sait apprécier le bonheur domestique, à penser tout ce que nous avons éprouvé de pénible. Mais que la volonté de Dieu soit faite!

Mettez-moi, je Vous supplie, aux pieds de ma bonne sœur, à laquelle je baise tendrement les mains. Mille tendres choses à Paul. Adieu, cher et excellent Constantin, que Dieu Vous bénisse, Vous conserve et me continue Vos bontés, Votre confiance et Votre amitié; à Vous pour la vie de cœur et d'âme

NICOLAS.

138.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{12-го}{21-го}$ июля 1828 года.

A la fin des fins, je puis, cher et excellent frère, être à même de Vous envoyer le décret et le résultat de notre triste procès, ainsi que le rapport du président Bielinski qui l'accompagne. A sa lecture Vous y verrez régner l'iniquité d'un bout à l'autre et Vous y apercevrez l'esprit et le sens qui ont guidé ces juges suprêmes, ces soi-disant sénateurs qui, oubliant tout ce qu'ils se doivent, n'ont fait que suivre un soi-disant patriotisme tout fondé sur la révolte et une popularité qui, Dieu soit loué, n'est pas partagée par tous les Polonais. J'ai assez détaillé mon opinion dans mon rapport que je Vous fais. Veuillez, cher frère, prendre sur Vous la peine de les lire avec attention, malgré l'ennui qu'ils Vous causeront et l'indignation que Vous en éprouverez, j'en suis certain. Ce qui me peine le plus,—c'est que tout ce fatras de lecture Vous arrivera dans un moment, où Vous avez bien autre chose à faire que de Vous occuper de chose semblable. Si j'ai tardé près d'un mois entier de Vous envoyer tous ces papiers, la cause en est que le président Bielinski a eu l'aimable attention de m'envoyer les votes des sénateurs en original et cachetés, afin que je ne les vis pas préalablement m'ayant envoyé le reste sous cachet volant. D'après Votre ordre et autorisation, j'ai ouvert ce paquet et j'ai fait traduire pour Vous en français les votes de ces messieurs, afin qu'un autre ne le fit pas d'après Vos ordres et qui aurait pu y donner un autre sens, ou pallier l'esprit de révolte ouverte, qui y règne généralement; et surtout d'après ce que j'ai entendu de mes propres oreilles à Pétersbourg, j'ai cru la chose, faite de cette façon, être plus sûre; si je me suis trompé, je Vous en demande instamment pardon en Vous suppliant d'envisager ma faute que provenant d'un excès de zèle pour Votre service. La traduction a duré près de trois semaines. Voilà tout ce que je puis Vous dire sur ce procès unique de particulier et je ne veux pas donner dans cette lettre un plus ample développement à mon opinion, pour ne pas absorber Vos moments au milieu de Vos sérieuses et graves occupations. Au reste, tout est consigné dans mon rapport et dans ma réfutation de celui du président Bielinski. C'est le général Fenschau que je charge d'être le porteur de cette lettre et de tous les papiers du Sénat; il est au fait de plusieurs particularités et est à même de Vous donner toutes les explications que Vous pouvez désirer avoir.

En tout état de cause, sans préjuger sur Vos décisions, je crois d mon devoir de fixer Votre attention sur les prévenus, jugés dans ce pays et nés sujets russes, qu'il est de toute urgence de les faire rayer des contrôles du service de ce pays. Je croirais cette mesure très nécessaire et comme les Autrichiens qui ont pendu l'année dernière un ci-devant maréchal de noblesse à nous à Vienne, il faudrait prendre le même principe en renvoyant chez nous tous les étrangers polonais, ceux qui ne sont pas sujets du royaume; au plus, il est de toute urgence que ce pays soit considéré non comme indépendant, mais inhérent à la Russie et régi tout simplement par d'autres institutions que le souverain se plait à lui accorder, jusqu'à ce qu'il n'en abuse pas.

Maintenant il faut que je Vous parle de nos sénateurs russes qui ont été ici durant 10 mois; il est de mon devoir de Vous les recommander particulièrement à Vos bontés et surveillance, ce sont de braves gens et des hommes dévoués; chacun d'eux a ses défauts, comme chacun d'eux a son bon côté, mais ils sont dignes d'être distingués. J'ai suivi de près le général Stavitsky, après sa mésaventure et sa sottise lettre au général Bendorff; je puis certifier dans mon âme, qu'elle ne provenait pas d'une envie de nuire, mais d'une croyance de faire son devoir; au plus, la soumission que m'a témoignée le général Stavitsky, lorsque je lui ai lavé la tête d'après Vos ordres et les choses dures que la circonstance m'a forcé de lui dire, afin de lui représenter sa fausse démarche, est digne du plus grand éloge et, j'avoue, lui a valu mon estime.— Permettez-moi de le réhabiliter dans Votre opinion. Je le crois en outre un homme sûr et d'une probité à toute épreuve.— Le reste de la chancellerie, à commencer par Kaissarow, ont fait leur devoir avec zèle et persévérance, et je crois qu'ils sont dignes de Votre auguste bienveillance.

Veillez me permettre de saisir cette occasion, cher frère, pour Vous offrir mes plus respectueux et sincères remerciements pour Votre gracieux souvenir et le don de 6 pièces de canons que Vous daignez me faire. J'avoue que j'étais bien loin de m'attendre à une faveur semblable et au billet qui l'accompagne et où Vos bontés et Votre amitié me seront tracées d'une manière si aimable et si bonne. Puissai-je, un jour, mériter à Votre service cette marque d'attention dont Vous honorez Votre vieux frère et ami, et puissent les circonstances m'amener à Vous prouver tout mon dévouement.

Ma soeur Marie a passé ici trois jours entiers, sans compter le jour d'arrivée et de départ, en parfaite santé et fort satisfaite de son séjour ici, ainsi que sa fille. J'ai déjà de ses nouvelles de passé la frontière. Elle a logé au château de Lazenki et en est dans l'enchantement.

Au reste, rien de nouveau dans le pays; notre camp est superbe et les troupes font des progrès réels, malgré le tas de recrues que nous avons dans les rangs. Sous quelques jours je compte partir pour faire ma tournée annuelle des troupes que Votre confiance a soumises à mon commandement; mon départ a été retardé jusqu'à l'expédition du général Fenschau.

Ma femme me charge de la mettre à Vos pieds et j'ose y déposer mon fils, en Vous priant d'agréer leurs vœux, ainsi que les miens, pour Votre conservation, Vos succès, Votre gloire et la prompte fin de la guerre, qui Vous occupe pour le moment; daignez de même agréer mes respectueux remerciements pour l'avancement de mon vieil et fidèle ami de 42 ans Kou-routa; c'est une faveur que je sais apprécier et sentir, ainsi que l'attention qui Vous a guidé, cher frère. Zèle, dévouement, attachement à toute épreuve et fidélité Vous sont voués à tout jamais par Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

139.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Изъ лагеря противъ Шумлы.

18-го іюля 1828 года.

Recevez, cher et excellent Constantin, tous mes sincères remerciements pour Votre excellente lettre que Vous avez bien voulu m'adresser pour le jour de ma naissance; Vous êtes trop bon pour moi; Vos vœux me porteront bonheur sans doute, et j'y compte dans la plénitude de mon âme. Mais Vous me satisferiez bien plus si Vous ne me parliez que de Votre amitié, au lieu d'y mêler des expressions qui ne peuvent qu'être dans ma bouche et dans mon coeur *pour Vous*, et non de Votre côté pour moi. Vos connaissez dès longtemps ma manière d'envisager et ma position, et les choses en général; il ne me reste qu'à désirer que le bon Dieu me donne les forces morales et physiques, pour m'acquitter du devoir bien au-dessus de mes moyens et dont je suis responsable devant Vous et devant mon pays. C'est là ce que j'éprouve et à Vous je Vous ouvre toujours mon coeur.

Ma femme me dit tout ce que Vous avez daigné lui dire d'obligeant sur mon compte et pour elle-même; elle en a été touchée bien vivement et moi, cela m'a ému plus que je ne puis Vous le rendre. Vous êtes trop bon pour moi, je Vous le répète encore, et quant à cette excellente et brave femme, elle est digne de Vos bontés, car c'est bien par elle que j'existe depuis onze ans!

Nous sommes ici depuis 9 jours; le jour de notre arrivée nous avons eu une fort belle affaire contre près de 10.000 chevaux. C'était une vraie belle manoeuvre, et pour la disposition et pour l'exécution. Nous sommes venus nous mettre ici en position, n'ayant perdu que 16 tués, mon pauvre Réad de ce nombre, et une 50^{ne} de blessés. Huit jours se sont passés sans un coup de canon, dans un calme incroyable, mais que nous avons bien mis à profit et en garde de troubler, en resserrant de plus en plus et progressivement la ville et le camp par un système de redoutes auxquelles le terrain se prête admirablement. Depuis avant-hier nous nous canonnons de rechef. Les Turcs ont établi une redoute devant notre centre et on a dû empêcher l'ouvrage en les canonnant, et pour profiter de l'occasion l'on a poussé deux brigades de la 8^{me} division pour occuper une hauteur sur notre extrême droite qui complète notre position, nous avons réussi, quoique sous leur nez d'ouvrir notre feu avant qu'ils ne se doutassent de rien, et la hauteur fut prise et fortement occupée; alors seulement parurent 7 à 8 mille chevaux qui tournèrent la position et voulurent se jeter sur l'infanterie qui garnissait la hauteur; le 15^{me} et le 16^{me} chasseurs tinrent admirablement quoiqu'entourés par les Turcs, enfin on les chassa et ils fuirent en désordre, abimés par le feu de notre artillerie à cheval qui tira supérieurement bien.

Dans la nuit, on éleva trois redoutes et, comme l'on pouvait s'y attendre, hier matin une forte canonnade s'engagea de part et d'autre dans le but de nous déloger de ce point important, qui leur ferme le débouché sur la plaine sur notre droite, mais ils ne purent rien faire que de nous tuer une 15^{ne} d'hommes. Le soir, leur cavalerie vint gratuitement se faire abîmer sous nos batteries; le matin tout est tranquille; nos redoutes s'achèvent et une nouvelle a encore été élevée sur notre centre.

Nous avons envoyé un détachement couper la route directe de Constantinople et déjà ce matin la poste d'Andrinople a été prise. Un déserteur important, l'intendant du Séraskier, nous a dit qu'ils ont eu avant-hier 400 tués et 500 blessés, qu'ils délivrent journellement 19.000 rations pour des chevaux et 21.000 pour des hommes, qu'ils n'ont de vivres que pour 20 jours et manquent de fourrage.

Je ne puis assez me louer des officiers que Vous avez bien voulu m'envoyer; ils se distinguent partout où l'on les emploie et plusieurs méritent déjà des récompenses. J'espère qu'ils sont contents de leurs camarades qui sont vraiment comme frères avec eux.

Pardonnez, cher Constantin, si je termine ici, mais je puis Vous dire réellement *хлопотъ много*. Que Dieu Vous conserve; continuez-moi bontés et indulgence et croyez à l'amitié inviolable et au zèle de celui qui

est pour la vie et de coeur et d'âme Votre tout dévoué et fidèle frère
et ami

NICOLAS.

Mille tendres choses à Paul et au генералъ-отъ-инфантерии графъ
Курута.

J'oubliais de Vous dire que Paskévitch a pris Kars avec 158 canons,
33 drapeaux et 1.500 prisonniers,—c'est superbe!

140.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Одесса, $\frac{11-го}{23-го}$ августа 1828 года.

Vous ne Vous fâchez pas, cher Constantin, de ce que j'ai si long-
temps tardé à Vous répondre à la lettre que Fenschau m'a portée à son
retour de Basardjik, où il était presque parvenu quand mon courrier chargé
de faire revenir ceux qui me cherchaient à l'armée, l'y a trouvé. L'objet
principal de Votre lettre regardant le rapport et tout ce qui regarde le
malheureux procès, j'ai dû me donner le temps de tout lire et me con-
vaincre jusqu'où la bêtise et la malveillance peuvent mener les hommes!—
Enfin, je suis *plein* et à même de Vous émettre l'impression que tout
cela a produit sur moi et de Vous exposer la manière dont j'envisage
la chose.

Je partage la chose en deux:

- 1) la sentence avec tout ce qui l'a précédée;
- 2) le rapport du président.

Parti d'un faux principe, d'un faux point de vue, le résultat ne pou-
vait être autre et, avec plus ou moins de sottises, devait terminer par un
résumé et des conclusions pareilles; voilà qui est pour la sentence.

Le rapport du Président est tout autre chose,—c'est l'apologie des
sottises, de la Haute Cour, apologie où l'on a réuni:

- 1^{ent}, des offenses envers la mémoire du bienfaiteur du pays;
- 2^{ent}, des indices d'intentions coupables de changer *une fois l'état*
politique du pays par des empiètements sur ce qui appartient aux alliés
du souverain et sur ce qui est propriété de l'Empire;
- 3^{ent}, enfin, offense personnelle contre le souverain, en faisant croire
qu'il pouvait désirer plus de sévérité ou plus d'indulgence, en un mot *in-*
fluencer la libre opinion des juges!—et pour couronner le tout, une espèce

d'avertissement que ce n'était que l'observation de la charte qui était le gage ou le lien de fidélité entre les Polonais et leur Roi.

J'en conclus que le président par ce rapport a manqué à ses devoirs envers son Roi, envers sa patrie, et qu'il doit être accusé de *crime d'état*. Mais comment le juger?—comme il est statué par la charte, c. à. d. par la Haute Cour nationale elle-même; mais, me dira-t-on: la chambre a entendu la lecture de ce rapport et l'a approuvé,—comment pourra-t-elle se juger elle-même? et c'est justement le point qui, selon moi, nous importe; c'est le moyen de faire sentir à la Haute Cour que la marche qu'elle a suivie dans cette affaire, *quoique strictement dans les formes de la loi*, est une infamie; mais comme d'après la loi, je n'ai qu'à confirmer ou à grâcier et que je ne puis casser la sentence puisqu'elle est dans les formes, il faut savoir gré à Bielinski d'avoir renchéri de sottises et d'avoir fourni l'occasion et la possibilité de faire entendre non seulement à la Haute Cour, mais à tous le public la manière dont le gouvernement envisage toute cette matière et l'importance qu'il met à ce que de fausses doctrines ne soient pas impunément énoncées, ni tolérées, ni encouragées; en cela Bielinski rend un service signalé et au pays et à nous tous. J'attends Votre opinion à ce sujet. Si la Haute Cour, en recevant l'ordre de le juger, se refuse de le faire, alors elle est en rébellion ouverte et se met hors de la loi; si elle a de l'esprit, elle sentira qu'elle doit partager la honte de Bielinski et devra faire d'abord amende honorable et puis commencer à le juger.

Quant à la sentence, *je ne la confirme point*; tout peut rester in statu quo; l'affaire à Pétersbourg va son train et quand il en sera temps, nous y ferons traduire les autres, mais il me faut une épreuve, c'est celle du conseil d'administration. Il est curieux de savoir quelle sera son opinion sur toute l'affaire et je vais lui renvoyer tout sans aucune observation; ils n'ont qu'à dire ce qu'ils veulent; après qu'ils auront répondu, nous passerons aux déterminations.

Grâce à cet incroyable rapport de Bielinski, l'affaire devient toute simple, selon moi, et peut tourner à bien, mettant fin à jamais aux fausses interprétations, aux fausses espérances et au faux patriotisme. Maintenant, j'attends avec impatience de connaître Votre opinion, cher Constantin.

Vous savez déjà depuis longtemps mon arrivée ici; les motifs en sont fort simples; durant ces trois semaines il n'y avait rien à faire à l'armée qu'à continuer le blocus de Schoumla et le siège de Varna; il m'importait de voir ce point moi-même, car je le regarde comme la clef de la campagne, bien plus que Schoumla, notre véritable base d'opérations étant sur la mer et le long de la côte; là j'ai tout vu et inspecté la belle et brave flotte; je suis venu

ici avec Michel qui est reparti depuis trois jours pour rejoindre la garde et moi j'inspecte et fais partir les bataillons de réserve et vais retourner à Varna vers le 23 de ce mois.

Depuis que je suis parti, rien de fort important n'a été fait; le blocus de Schoumla s'achève et le siège de Varna avance, la flotte a remporté plusieurs avantages brillants et enlevé 19 bâtiments de tout genre.

Le $\frac{13}{25}$.

13-го августа 1828 года.

Avant-hier soir j'ai reçu l'heureuse nouvelle que Paskévitch a réussi d'emporter la place d'Ahalkalaky d'assaut, mais sans résistance, la terreur panique ayant gagné la garnison et bientôt après celle de Gertwis abandonnée sitôt que nos troupes parurent. Il marche à l'heure qu'il est sur Ahalzych; ce beau prélude de campagne joint à la prise de Poty et de Kars me fait espérer que bientôt le but sera atteint là-bas.

A Schoumla nous avons eu une fort jolie affaire que le général Ridiguer, par son imprudence, a fini par gêner; il avait été envoyé reconnaître une des gorges qui descendent de Schoumla; il avait surpris les Turcs, enlevé une redoute, un canon, deux drapeaux, 170 prisonniers et tout allait parfaitement, mais l'envie de faire mieux encore le fit inconsidérément engager un canon dans cette gorge. En attendant le but étant rempli, il fallait qu'il se retire, mais, trop engagé, il ne put sortir du défilé avant que les Turcs ne se présentassent en force à son débouché, une affaire très chaude s'engagea; il en sortit victorieux emmenant ce qu'il avait pris, mais une de nos pièces dont les chevaux furent mis hors de combat versa dans un ravin et fut perdue, malgré les efforts de nos chasseurs, dont malheureusement beaucoup restèrent victime de leur zèle à retirer la pièce.

Le siège de Varna avance, nos renforts arrivent et Michel doit être à Varna avec la garde pour le 27 ou 28 où il me joindra. Quelle sera notre direction ultérieure, m'est encore indécis, je suppose, cependant, que ce devra être vers Schoumla, pour ne pas laisser une *verrue* pareille à notre dos.

Hier nous avons eu directement de Constantinople des nouvelles assez curieuses; il y a eu une espèce d'émeute parmi les Janissaires, à la suite de laquelle trois cents ont été étranglés de nuit et jetés à la mer. Le sultan s'est logé avec sa garde nouvelle dans une caserne qu'il fait fortement retrancher. Le Grand-Visir n'avait pu partir encore à cause de ce mouvement et l'on craignait pis. Fasse le ciel que tout cela, ainsi que l'arrivée des Français en Morée sur des vaisseaux anglais et celle de notre escadre

pour bloquer les Dardanelles, que tout cela, dis-je, accélère la fin de cette guerre odieuse. Je compte partir d'ici le 22 ou le 23 pour Varna, où je resterai à bord de la flotte jusqu'à l'arrivée des gardes.

Embrassez Paul pour moi, cher Constantin, et dites lui bien de ma part, pour le consoler, qu'il ne perd rien pour son instruction à ne pas faire cette campagne. Conservez amitié et bonté à Votre fidèle frère et ami

NICOLAS.

Je garde encore Fenschau pour ne Vous le renvoyer qu'avec quelque chose de décisif.

141.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Одесса, 20-го августа 1828 года.

Ce n'est que par le retour d'un courrier de l'armée que j'ai appris par Votre office à Dibitch que Votre désir était, cher Constantin, que Fenschau retourne d'abord près de Vous; si je l'eusse su plus tôt, il y a longtemps que je l'aurais fait partir, mais comme Vous ne m'en avez rien dit Vous même, mon intention était de le prendre à l'armée et de ne Vous le renvoyer que quand toutes les décisions relatives au procès eussent été prises.

Je pars cette nuit pour Varna. Vous saurez déjà le triste accident au prince Меньшиковъ qui m'a privé de ses services pour longtemps. C'est un cruel contre-temps pour moi et qui a bien retardé le progrès du siège de Varna dont la prise est si importante. A Schoumla tout reste dans le même état et ne pourra faire de progrès jusqu'à l'arrivée des gardes, alors il faudra agir vigoureusement pour en finir. Tout est dans le vague pour moi quant à l'issue de cette campagne et je ne puis absolument rien préciser sur notre avenir. Hier, des nouvelles, venues en six jours de Constantinople, disent comme si le sultan avait accepté les conditions du traité de Londres, c'est fort bel et bon, mais n'avance en rien nos affaires; il se peut même que ce soit l'affaire d'un calcul fort simple par lequel en satisfaisant l'Angleterre et la France sur leurs prétentions, on leur délie les bras pour *nous* contre-carrer dans nos affaires particulières avec la Turquie. C'est un calcul qui n'est pas bête et qui est digne de Metternich et de Wellington, mais j'espère que le bon Dieu nous aidera à nous en tirer, comme Il nous a aidé en des occasions bien plus difficiles.

Adieu, cher et excellent Constantin, ne m'oubliez pas tous deux et croyez à l'amitié sincère et inviolable de Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

Mes tendres et respectueux hommages à ma belle-soeur et mille amitiés à Paul.

142.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{24\text{-го августа}}{5\text{-го сентября}}$ 1828 года.

J'ai exactement reçu, cher et excellent frère, Votre lettre en date du $\frac{13}{25}$ de ce mois par le courrier qui Vous porte ma réponse. Veuillez en agréer tous mes remerciements, ainsi que pour la confiance que Vous m'y témoignez et dont certainement je sens tout le prix et dont je ne mésuserai jamais.

Je n'ai pas pu répondre plus tôt à Votre lettre, cher frère, puisque j'ai dû m'éclairer sur bien des objets avant que de le faire et sur la lenteur de la marche de tout ce qui se fait dans ce pays; les derniers renseignements ne me sont parvenus que ce matin. J'ai cru devoir suivre cette route, afin que Vous puissiez être à même d'agir avec connaissance de cause et sans hésitation et surtout dans une affaire aussi sérieuse, et sur laquelle tout le public a les yeux tournés et qui attend Votre décision supérieure. Je Vous les transmets avec une note de ma part, avec mon opinion d'après ce que Vous me dites de faire, et avec toutes mes objections. Je suis sûr qu'en lisant les explications du président Bielinski Vous tomberez de Votre haut et Vous y verrez sa bêtise pleine et entière; nonobstant je ne crois pas que l'on puisse juger ce triste individu par la Haute Cour nationale, puisqu'elle a partagé son opinion et qu'il ne fut que le sot organe ou bien l'instrument de tous ses membres afin d'amener au but qu'elle a eu en vue. Si, malgré ce que j'avance dans cette lettre, Vous n'en persistez pas moins de faire juger ce vieillard imbécile par la Haute Cour, et que celle-ci se refuse de le faire en déclarant partager ses opinions, que ferez-Vous alors? Tout en reconnaissant la Haute Cour en état de rébellion et même hors de la loi, il faudra toujours la mettre en jugement et par devant qui?—à moins de le faire par le seul général Krassinski, qui fut seul de la véritable opinion,—ce qui est impossible et contraire à toute justice; en

un mot je crois la chose infaisable. Le parti que je me permets de Vous proposer semble concilier tous les intérêts; je le définis au long dans ma note, ici, je le consigne en résumé:

1) Donner ordre au conseil d'administration de convoquer le Sénat en Haute Cour dans la salle du château en séance publique.

2) Une fois réuni, faire appeler nominativement les sénateurs qui ont fait partie de la délégation d'enquête et leur faire une mercuriale, au pied du trône, sur leur marche fautive, sans ménager les termes.

3) Ensuite, en faire tout autant avec tout le Sénat réuni, bien entendu en exceptant ceux qui ont bien voté et bien vu les choses.

4) Finir par une mercuriale des plus virulentes au président Bielinski d'avoir si mal conduit toute l'affaire.

5) Le déclarer criminel d'Etat d'avoir osé Vous faire un rapport semblable comme celui qu'il Vous a adressé en y adjoignant les sénateurs qu'il nomme avoir été les rédacteurs et en appuyant surtout sur les mensonges et d'avoir osé dire qu'il parlait au nom du Sénat lorsqu'il est notoire, par son propre oui-dire et les explications, qu'il y a eu des sénateurs qui sont restés en pleine ignorance du rapport.

6) Déclarer que le Sénat a perdu Votre confiance et Votre estime.

Toute cette scène devrait être publique.—Voilà mon opinion.

Si Vous voudriez faire l'essai d'envoyer au conseil d'administration ou des ministres pour requérir son opinion sur le procès, je Vous garantis d'avance que la sienne est conforme à la nôtre, que le Sénat en Haute Cour a mal agi et ce ne serait que du temps perdu.

J'insiste, cher frère, sur la nécessité de faire rayer des contrôles les sujets russes qui sont au service dans ce pays et qui ont été jugés par la Haute Cour et de les renvoyer en jugement à notre Sénat, ainsi que ceux qui ne sont plus au service comme Grijimala. Tout ceci doit aller de front; une fois les mercuriales faites, on peut renvoyer les Sénateurs chez eux. Je croirais qu'il ne serait pas de trop de publier pour le su de tout le monde Votre profession de foi politique sur les errements politiques du Sénat et concours.

En voilà qui est assez sur cette longue et ennuyeuse histoire.

J'ai été bien heureux d'apprendre Votre arrivée à Odessa et Votre réunion à notre chère Alexandrine; que le bon Dieu Vous conserve tous deux et Vos enfants, je le Lui demande tous les jours du fond de mon cœur. Cette lettre Vous trouvera probablement déjà à l'armée, cher et excellent frère, mes vœux Vous accompagnent toujours et partout; que le bon Dieu Vous guide et fasse finir au plus tôt cette guerre odieuse pour me servir de Votre propre terme,—et en Vous préservant de tout mal.

Nous venons ici de faire une perte irréparable dans la personne du brave et excellent général Albrecht, décédé à la suite d'une carie à l'articulation de la hanche droite et après des souffrances incroyables et que son courage seul pouvait supposer. Il a eu deux fois le moksa et quatre fois il a été brûlé le long de la cuisse avec un fer ardent. Il est généralement regretté de tout le monde.

Ma femme et mon fils sont pénétrés de reconnaissance pour le souvenir dont Vous les honorez, malgré Vos graves occupations. Ma femme Vous accompagne de ses prières et mon fils a reçu avec le plus vif sentiment de gratitude ce que Vous avez daigné lui faire dire sur la guerre actuelle, où il n'y avait rien à apprendre. Votre vieux frère, cher et excellent frère, finit cette lettre en Vous réitérant les assurances de son zèle, de son dévouement et de sa fidélité à toute épreuve et avec laquelle il ne cessera d'être Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

P. S. Pardon si j'écris sur le côté, mais une chose vient de m'échapper: c'est celle que, d'après mon opinion, Vous ne devez pas confirmer sous aucun point de vue possible la sentence de la Haute Cour, qui n'a qu'à rester in statu quo autant que Vous le voudrez. De plus, l'organisation de la Haute Cour doit être nécessairement réformée, afin que chose pareille ne se renouvelle.

P. S. Grâce à Dieu, tout est parfaitement tranquille jusqu'à ce moment dans ce pays et je me flatte de l'espoir que rien ne la troublera.

143.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Съ корабля „Парижъ“, $\frac{1-го}{13-го}$ октября 1828 года.

Je suis heureux, cher et bon Constantin, de pouvoir enfin Vous annoncer que Varna est occupée par nos troupes. L'effet de la dernière attaque a tellement frappé par son hardiesse la garnison, que dès le soir même ils ont demandé à capituler et cela s'est passé de la manière la plus extraordinaire possible. L'un des commandants, Joussof-Pacha, est venu lui-même au nom du Capitaine-Pacha traiter dans notre camp, les hostilités durant, ce qui expressement avait été stipulé; il se rendit prisonnier de guerre avec tous les siens et fit communiquer la chose au Capitaine-Pacha, qui fit des difficultés et désavoua son camarade; celui-ci indigné de se voir traité ainsi

refusa de rentrer dans la place et vint la nuit même s'établir chez nous et envoya l'ordre à ses troupes de sortir immédiatement de la place; elles obéirent avec empressement et furent suivies de presque la totalité des autres troupes. Le Capitaine-Pacha fut attaqué, en attendant par les sollicitations des habitants qui ne voulaient plus ni se défendre, ni voir la défense finie par leur entière destruction; alors il s'enferma dans la citadelle avec ce qui lui restait de son propre monde. Le matin quand j'arrivais au camp, je vis la scène la plus extraordinaire possible: Joussof-Pacha avec un tas des siens établis dans notre quartier général, le plus amicalement du monde; puis, plus loin, un corps de près de 3,000 Turcs armés à pied et à cheval, approchant tranquillement, escortés par des husards de la garde et quelques pelotons d'infanterie, s'arrêtèrent devant la 1^{ère} brigade de la garde, sous les armes; puis un des officiers de Joussof-Pacha, assis sur une caisse de tambour à nous, faisant approcher un à un tout ce monde et rendre les armes à un bas-officier Préobrajensky et cela avec le plus grand calme et l'ordre le plus parfait.

Pendant ce temps, les 13^{me} et 14^{me} chasseurs garnissaient les brèches et le front d'attaque, et les régiments Simbirsk et Nisofsky avec les sapeurs de la garde et le régiment Ismailow entraient par les autres ouvertures et portes! Enfin, après quelques pourparlers, le Capitaine-Pacha se rendit prisonnier de guerre avec tout ce qui lui restait.

C'est ainsi que le bon Dieu nous a mis en possession de cette place importante bien plus forte et plus grande que nous ne le supposions et qui nous eut coûté un monde prodigieux si même nous eussions pu réussir à un assaut réel, ce qui presque eut été impossible. Nous avons 160 pièces et une 60^{me} de drapeaux; je fais hommage à Varsovie de 12 pièces comme souvenir historique remarquable, car il est particulier que ce fut une armée russe avec un Roi de Pologne qui fut venue venger la mort d'un autre Roi de Pologne; j'ai cru la chose convenable et pouvant faire plaisir au public. Si Vous en jugez autrement, je Vous demande pardon d'avance.

Hier nous avons chanté le Te Deum devant le camp turc; il y en a près de 5,000 dans ce moment et ils sont tranquilles et amicaux avec nous. Ils m'ont dit avoir été 22,000 et ils ont perdu 16,000 tués, morts et blessés!—Mais aussi l'on ne peut se faire une idée de l'état de la ville et de cette grande population, cela fait horreur et pitié et l'on ne peut pas les admirer, car la défense a été superbe. J'y ai été à l'église cathédrale et avec un sentiment difficile à décrire!—Il y a sept églises grecques.

Nos travaux de siège sont remarquables par leur hardiesse. Haucke

*

pourra Vous en donner une explication détaillée; j'ai été particulièrement content de lui et j'ai osé le prendre comme aide de camp près de moi, espérant que Vous ne le trouverez pas mauvais. Tous les autres officiers se conduisent comme l'on ne peut pas mieux et méritent tous les plus grands éloges.

Notre voisin Omer-Vrione, voisin qui nous a assez inquiétés, est parti hier dans la nuit et a repassé le Kamtschik. Notre campagne paraît finir, du moins nous ne pouvons plus rien entreprendre qu'à finir le siège de Silistrie, remettre en état de défense Varna et établir les troupes en quartier d'hiver, ce qui exige des soins dans un pays qui manque de tout. Je pars demain pour tâcher d'arriver à Pétersbourg pour la fête de ma Mère; Michel reconduit la garde jusqu'au Danube, d'où il va nous arriver.

Je Vous renvoie Рудукинъ avec un tambour des troupes régulières du Capitaine-Pacha; il Vous amusera un moment.

Je ne Vous parle pas de notre éternel procès, car j'attends pour Vous répondre ce que le conseil m'en dira; pour le reste, je suis tout à fait d'accord avec Vous.

Veillez me jeter aux pieds de ma chère sœur. Le bon Dieu a entendu Vos prières à tous deux; puisse-t-il nous dispenser d'une seconde campagne! Mille tendres choses à Paul; que je me réjouis de pouvoir bientôt revoir mes enfants! — C'est ce que Votre cœur comprendra.

Adieu, cher et excellent Constantin, conservez bonté, amitié et indulgence à celui qui est pour la vie de cœur et d'âme Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

144.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{15-го}{27-го}$ октября 1828 года.

C'est avant-hier soir que Votre aide de camp colonel Haucke est arrivé ici et m'a exactement remis Votre lettre, cher et excellent frère, pour laquelle je Vous prie d'agréer mes plus sincères remerciements, ainsi que pour l'amitié que Vous m'y témoignez. Veillez en même temps agréer mes félicitations au sujet de la reddition de la place de Varna et sur la retraite obligée et précipitée d'Omer-Pacha, qui voulait en faire lever le siège. Je suis bien charmé que ce voisin par trop incommode ait eu la

bonté de s'éloigner et fais des vœux bien ardents qu'il n'y reparaisse plus. Tous les détails que Vous avez eu la bonté de me donner des scènes qui se sont passées sous Vos yeux, au moment de la reddition m'ont vivement intéressé et je me représente parfaitement l'originalité de ce spectacle tout à fait neuf dans son genre.

D'après Vos ordres, j'ai communiqué à l'armée par un ordre du jour, et au conseil d'administration, par un office, le don de 12 pièces de canons, trophée que Vous daignez faire à ce pays en mémoire de la prise de Varna et des mânes vengées du Roi Vladislas de Pologne. Je ne doute nullement que cette marque d'attention de Votre part ne fut appréciée à sa juste valeur, ce qui prouve qu'au milieu de Vos sérieuses occupations du moment, Votre souvenir se rapportait nonobstant sur Vos nouveaux sujets.

Par mes rapports officiels Vous verrez la place que je destine à ces 12 pièces et que j'ai cru la plus convenable d'après mon faible entendement. Veuillez m'instruire, cher et excellent frère, si ma proposition est conforme à Vos intentions pour la mettre à exécution.

Je suis bien heureux d'apprendre par Votre lettre que messieurs les officiers polonais aient justifié par leur conduite mon attente et mon choix et je ne doute nullement qu'il en serait de même de toute l'armée si un jour elle aurait à combattre pour son souverain; c'est une justice facile qu'il m'est doux de lui rendre, que certainement ce n'est pas de leur côté que vient l'éloignement que je me suis efforcé de faire disparaître et qui existait entre les deux nations, mais bien du nôtre. Je suis bien charmé que le colonel Haucke ait pu fixer Votre attention, cher et excellent frère; j'en ai été constamment très content ayant été la plupart du temps employé auprès du général D'Auvray à toutes les démarcations. C'est un honneur de plus accordé à l'armée de ce pays que sa nomination à la place de Votre aide de camp, puisqu'elle avait dans son sein un officier que Vous avez jugé digne de l'être.

Je me fais une véritable fête de revoir chez moi mon frère Michel et je Vous offre mes plus sensibles remerciements pour la permission que Vous avez daigné lui accorder; j'y reconnais un procédé de Votre part que mon cœur reconnaissant sait certainement apprécier.

Je presse, tant que je puis, les conclusions du conseil d'administration au sujet de notre éternel et infinissable procès et j'espère que sous peu, et même sous quelques jours, je pourrai Vous l'envoyer, à moins que ces messieurs ne traînent jusqu'à l'arrivée du comte Grabowski dont l'arrivée nous est annoncée sous 10 à 12 jours. Je crains bien qu'il n'y ait

quelques arrangements entr'eux, puisque je le sais très notoirement, que le colonel Haucke a apporté une lettre de sa part au général Kossecki, secrétaire d'Etat, dans laquelle il lui dit de ne pas se presser; moi de mon côté, j'ai fait notifier au conseil d'administration que par la dernière lettre, venue par le même Haucke, je voyais Votre étonnement que cela durait aussi longtemps et je l'ai dit moi-même au général Kossecki, ce qui le dérouta complètement, voyant une divergence aussi marquée entre mes notions positives et celles du comte Grabowski négatives.

Au reste, il faut que je Vous informe que tous les retards proviennent de la part du prince Lubecki, qui, par sa jactance, sa présomption de vouloir prouver qu'il en sait plus long que les autres et qu'il est au fait de Vos plus secrètes pensées en a tellement imposé que tous ses collègues se taisent lorsqu'il péroré, ce qui dure des éternités; pourvu que quiconque dise blanc, lui dit noir et si, le lendemain, on se range de son avis, lui se range de l'autre; je le répète qu'il a fait entendre ici à tout le monde qu'il est le seul qui sache Vos désirs et tous les jours il devient plus impertinent et même insolent. Maintenant les malveillants tâchent de le gagner par de basses adulations et flatteries et l'on fait la cour tant à lui qu'à sa femme; celle-ci est recherchée et cajolée de plus en plus, ce qui lui convient très fort et n'ayant pas même été remarquée autrefois, au point que je ne la connais même pas de vue. Quant à lui, il est haï et détesté par toute la bourgeoisie qu'il vexé par ses douanes et ses régies et il est tout à fait dépopularisé; il le sent que trop bien et, maintenant, par ses condescendances dans cette cause, cherche à se répopulariser dans l'opinion, sachant qu'à la première diète tout son manège financier serait mis à découvert. Pour cet effet, il veut faire tomber toute la faute sur le gouvernement et tout en trouvant le Sénat fautif d'avoir mal jugé, n'en attribuer la faute qu'au gouvernement; en général, c'est un petit être très retors et qui, sous l'apparence d'une bonne foi et d'une franchise très crue, n'est qu'un rusé personnage.

Tout en exposant ici ses défauts, il faut convenir que c'est un bon et excellent travailleur et ayant infiniment de capacité, mais qu'il faut tenir très court et ne pas lui lâcher la bride comme l'on dit en russe «въ черномъ тѣлѣ», sans cela «посади с . . . за столъ, то и ноги на столъ» *). C'est en un mot, un ambitieux, présomptueux, insolent, impertinent, ayant infiniment de jactance, mais auquel l'on ne peut contester du mérite qui se noie dans tous ses défauts. En voilà assez sur son compte.

*) Эти точки поставлены самимъ Цесаревичемъ.

Je Vous envoie par cette même estafette les rapports du général Trembicki et des autres officiers que j'avais envoyés à Vienne, d'après Vos ordres, pour y assister aux revues. J'ose me flatter de l'espoir que leur lecture Vous intéressera et Vous mettra au fait de l'état de l'armée. Ils ont été parfaitement accueillis par l'Empereur et les Archiducs, surtout par l'Archiduc Charles, ainsi que par le prince Metternich et Hohenzollern. Le général Trembicki aux dîners était placé auprès du Duc de Reichstadt dont il dit du bien sous le rapport de la politesse et de sa figure, sans lui avoir reconnu rien de bien saillant; aucune corde politique n'a été touchée avec lui, sinon que plusieurs acolytes des grands seigneurs et des entourages lui ont demandé s'il était au service de Russie, et à sa réponse qu'il était à celui de Pologne et comme le souverain était le même cela revenait au même, on lui dit un tas de flatterie sur le compte des Polonais. Le prince Metternich ayant pris en main le schako du colonel S. . . . *) et l'ayant retourné et examiné de tous les côtés, lui demanda si la cocarde russe a été changée; il lui dit que non, et pourquoi l'avez-Vous donc blanche?—C'est, lui répondit-il,—que je suis au service de Pologne; le prince se tût, lui rendit le schako et se mit à rire. Il en fut de même de l'aigle avec un colonel Kawanak, employé auprès du ministre de la guerre. En général, le comte S. . . . fut plus en but aux questions et surtout à celles du susdit Kawanak, au point qu'il le fit très poliment taire en le remettant tout à fait à sa place; après quoi on les laissa tranquilles. L'Impératrice fut d'une très grande politesse envers tous ces messieurs, les ayant invités tous à ses soirées. Il n'y eut que l'Impératrice Marie-Louise, veuve de Napoléon, qui fit semblant de ne pas les apercevoir et ne leur dit pas un mot. Du reste, ces messieurs se louent infiniment de l'accueil que l'on leur fit.

Ma femme me charge de Vous offrir ses remerciements, cher et excellent frère, pour Votre bon souvenir et Vous offre ses félicitations les plus empressées avec la reddition de Varna. Grâce à Dieu, sa santé est assez bonne sans être toute fois bien affermie. Paul se met très humblement à Vos pieds, cher et excellent frère, et est très sensible à la bonté que Vous daignez avoir de penser à lui. Veuillez lui continuer Votre bienveillance, cher frère.

Permettez-moi de Vous prier de me prosterner aux pieds de notre chère et plus que chère Alexandrine et de la féliciter sur Votre et son retour. Mes embrassements à tous Vos enfants, je me représente facilement

*) Не разобрано.

Votre bonheur en les revoyant et le leur. Le 5^{me} portrait me manque, j'ose Vous en ressouvenir.

Conservez bonté, amitié et bienveillance à un frère qui Vous chérit de tout son cœur et qui est pour la vie Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

145.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, $\frac{21\text{-го октября}}{2\text{-го ноября}}$ 1828 года.

Je suis heureux, cher et excellent Constantin, de pouvoir commencer ma correspondance avec Vous d'ici par Vous annoncer que, grâce au bon Dieu, la santé de ma Mère, depuis deux jours, marche à grands pas vers son entier rétablissement; l'appétit est fort bon, le sommeil aussi et même les forces reviennent, mais pas aussi promptement que ma Mère le voudrait; étant obligée de rester, par prudence, au lit toute la matinée et ne pouvant se lacer, elle est hors de ses habitudes, ce qui lui fait supposer être plus faible qu'elle ne l'est fort heureusement. Rhul est parfaitement satisfait de son état et n'a aucun doute sur son prompt rétablissement. Vous pouvez aisément Vous figurer ma frayeur et mon saisissement, quand, après 6 jours et 7 heures de voyage depuis Odessa, ayant réussi d'arriver pour l'heure où je supposais ma Mère à la messe, le jour de sa fête; confirmé dans cette idée approchant du château, en voyant la place couverte d'équipages—et d'apprendre, en montant l'escalier, que ma Mère est malade et, effectivement, quoique sur pieds ce jour là, elle avait de la fièvre; deux jours après, elle l'eut plus forte et, heureusement, elle fut suivie d'une énorme transpiration qui fut la crise du mal. Les douleurs au côté et au bas-ventre passèrent et la fièvre se dissipa, il ne reste qu'un peu de faiblesse. J'ai trouvé ma Mère fort abattue et se croyant très malade; la mort de la vieille Reine de Würtemberg, dont la nouvelle lui était venue la veille, l'avait frappée. Maintenant elle est plus sereine, mais l'idée fixe est qu'elle a besoin des eaux de Carlsbad et d'Ems et elle fait des projets de voyage; nous sommes loin de la contredire en cela, mais Rhul dit, que non seulement ces eaux sous le rapport de *la santé* ne lui sont pas nécessaires, mais même qu'elles lui seraient nuisibles. Au reste, comme cela peut n'être qu'un prétexte qu'elle cherche pour se donner la satisfaction d'un voyage, où elle passerait par Varsovie pour aller voir mes sœurs, il

faut lui laisser ses plans à sa guise, car dans six mois il sera possible de lui faire voir les choses sous leur vrai point de vue. Mais, avant tout, prions Dieu du fond de notre âme que le bien dans la santé de ma Mère se consolide et qu'elle reprenne toutes ses forces comme par le passé.

Avec quel plaisir j'ai vu par la lettre que Vous avez bien voulu adresser à Benkendorf la part que l'on a prise à Varsovie à l'heureuse reddition de Varna; puissent Polonais et Russes s'identifier les uns aux autres de plus en plus, c'est là le but de tous mes vœux et de tous les efforts de mon entendement. Peut-être que le cadeau des pièces de canons pourra-t-il leur prouver ce que je Vous exprime ici par ces mots.

Grâce au bon Dieu, j'ai retrouvé ici tout en parfait ordre; les troupes sont en état parfait; les cadets ont fait de nouveaux pas vers l'état dans lequel Vous aimez à les voir et je puis dire que j'en ai été enchanté,—enfin tout va bien; il me paraît que l'esprit est bon, du moins l'on m'en assure et Vous savez que l'on aime à croire ce que l'on désire; toutefois je ne me hâterai pas d'arrêter mon opinion là-dessus avant quelque temps.

J'ai retrouvé ma femme fort bien, à un gros rhume près, mes enfants, grâce au bon Dieu et aux soins bienveillants de ma Mère, ont beaucoup prospéré, l'aîné a grandi et s'est développé beaucoup; les petites sont gentilles et Votre filleul devient fort drôle et marche un peu. Enfin, quant à moi-même, je me porte bien à 6 *verschoks* de culotte et d'habit de *moins* qu'à mon départ d'ici; j'étais plaisant à voir en arrivant dans les habits que j'avais laissés ici.

Nous avons eu en mer la nuit du 3 au 4 et jusqu'à celle du 5 une tempête horrible qui a failli nous faire faire le voyage de Constantinople au lieu d'ici; Vous m'avouerez que l'erreur eut été un peu forte; enfin, grâce au bon Dieu, c'est passé et n'y pensons plus.

J'ai trouvé, à mon arrivée ici, une nouvelle marque de Vos bontés et de Votre souvenir; deux charmants tableaux de mon régiment de chasseurs; veuillez en recevoir tous mes sincères remerciements. Wolkonsky Vous fait parvenir la suite de notre armée de porcelaine, c'est passablement fait.

Veillez, cher Constantin, me mettre aux pieds de ma chère sœur et la supplier pour moi de me continuer comme par le passé ses bontés; Vous savez si je les chéris!—Et Vous-même conservez-moi indulgence, bonté et amitié et n'oubliez pas celui qui est pour la vie Votre tout dévoué, fidèle frère et ami

NICOLAS.

J'embrasse tendrement Paul.

146.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ. $\frac{22\text{-го октября}}{3\text{-го ноября}}$ 1828 года.

Въ двѣнадцать часовъ ночи.

Dans ma lettre d'hier, j'ai été assez heureux, cher Constantin, pour pouvoir Vous donner de bonnes nouvelles du rétablissement de ma Mère; depuis ce matin, il est survenu des incidents en son état qui renouvellent nos alarmes, et je me croirais coupable envers Vous, si je ne Vous en instruisais le plus tôt possible. Une légère fièvre s'est montrée hier à son coucher; la nuit fut passable. Ce matin quand je pus la voir, je la trouvai au lit, assez forte et satisfaite de son état; avant son dîner, je la trouvais assise sur son canapé, mais le teint échauffé et fort abattue; je fis ce que j'ai pu pour la distraire; elle ne me parlait que par mots entrecoupés et même je crois a . . . qu'elle prononçait avec une légère difficulté. Rhul me confirma dans ses craintes et crut nécessaire, si cela durait, d'appeler d'autres médecins pour consulter; le soir, cet état dura et, d'un commun accord, il fut trouvé indispensable de saigner. Rhul et moi parvinmes, sans peine, à l'y décider. Creighton la saigna en effet et il paraît que la chose était indispensable: le sang était fort épais; depuis la saignée, surtout le moment après, elle parut plus ranimée, mais la langue n'est pas tout à fait libre encore, et même, est-ce fatigue ou faiblesse, mais il y a des moments où la tête ne paraît pas libre. *Voilà l'exacte vérité*; je ne Vous cache rien. Si la nuit cet état ne passe et ne diminue pas, ils vont mettre des sangsues à la nuque et un vésicatoire, trouvant essentiel de distraire le sang de la tête. Rhul craint une affection nerveuse et c'est là tout ce qu'ils tâchent de prévenir et d'éloigner. Enfin, que tout notre espoir repose en Dieu; c'est Lui seul qui peut nous sauver du plus affreux malheur, si même il était proche; mais grâce à Sa miséricorde, tout n'est pas encore sans remède et les médecins me l'assurent. Vous pouvez concevoir mes angoisses pour celles que, malheureusement, ces lignes vont produire sur Vous!—Mais résignation et confiance entière en Dieu; prions Le plus que jamais qu'Il nous conserve la meilleure et la plus tendre des Mères.

Je Vous écris comme je puis; ne m'en voulez pas et aimez un peu tous deux Votre tendre et tout dévoué, fidèle frère et ami

NICOLAS.

147.

Императоръ Николай — Цесаревичу.

С.-Петербургъ. 24-го октября 1828 года.

Prions Dieu pour celle qui fut *tout* pour nous sur cette terre! Que Sa volonté soit faite et qu'Il nous accorde des forces pour supporter le plus affreux des malheurs! Tout est fini depuis ce matin à deux heures et demie. Le mal a empiré avec une promptitude telle qu'aucun remède n'a pu l'arrêter; le sang portant à la tête on l'avait saignée avant-hier soir; cela parut faire du bien. La nuit fut passable; le matin, la tête n'étant pas libre, on fit l'essai de la purge; l'effet fut tel à prouver cette nécessité, mais les forces diminuaient après chaque effet, la langue servait mal et il y avait difficulté d'avaler; les médecins craignèrent de suite une paralysie de poumons; une cantharide au dos ne produisit aucun effet et les forces et la présence d'esprit décroissaient. Il fallut lui faire sentir son état et l'engager à remplir ses devoirs religieux! — Ah, cher Constantin, figurez-Vous mon état en m'acquittant de ce terrible devoir. Je lui fis comprendre qu'il était temps d'y penser; comme elle m'avait souvent fait la question: «suis-je donc en danger?»—elle me dit: «Ah, je suis donc en grand danger?»—je lui répondis: «j'espère que non, mais je connais Vos sentiments et il est bon de puiser de la force dans ce qui nous en donne toujours». Elle me répondit: «je le ferai demain, je veux me préparer aujourd'hui»,—je lui dis: «pourquoi remettre, Vous êtes prête toujours»,—elle me dit: «appelez Vilamow». Il entra, mais il ne put rien comprendre, la langue allant déjà avec peine; alors un instant d'agitation suivit: elle voulut absolument passer dans son lit, puis s'asseoir, et le tout sans se comprendre elle-même. Enfin, dans quelques instants, je parvins à lui faire entrevoir le confesseur, alors, elle redevint calme et confessa et communia avec toute sa tête, priant avec ferveur. Quel moment édifiant et affreux pour nous! Je priais *seul* près d'elle et toute la famille avec ma pauvre, mon excellente femme; je priais pour Vous tous et Dieu aura entendu nos prières pour nous donner des forces et pour celle qui réunissait en elle toutes mes affections!—Cela fait, elle nous appela près d'elle et, sans pouvoir parler, elle nous prit par les mains avec force encore; je nommais tous les noms de la famille; elle leva les yeux et dit quelques paroles dont nous ne pûmes comprendre que «Aly»; je fis venir tous les petits, elle embrassa avec force ma petite Adine et les deux petites de Michel et sourit même.

Les autres, elle ne put que leur mettre la main. Elle ne souffrait pas; les extrémités devenaient froides et la respiration accélérée, mais sans râle ni effort; enfin, à deux heures et demie, sans aucune souffrance ni crampe, elle finit doucement de respirer par quelques soupirs!

Nous voilà orphelins!—Il ne nous reste que *Vous*, Vous—l'aîné et le chef de notre pauvre famille. C'est à Vous que passent nos affections, ne les repoussez pas, cher Constantin, et remplacez pour nous tant que Vous le pouvez celle qui fut tout pour nous tant que Dieu la conserva.

Je remercie Dieu du fond de mon âme de m'avoir accordé la triste consolation d'avoir pu être près d'elle à cet affreux instant; j'en avais comme le besoin ou le pressentiment; quelque chose d'irrésistible me poussait vers ici.—J'étais loin de prévoir pourquoi!—Je n'en puis plus, ma pauvre femme est abîmée; Dieu veuille la soutenir. Que sera-ce de Vous? de ma bonne sœur, c'est elle cependant sur qui je me fonde pour Vous soutenir, qui mieux qu'elle saurait le faire. Croyant qu'il est peut-être de Votre intention de venir ici lui rendre Vos derniers devoirs, je puis Vous dire que Vous en avez tout le temps, les préparatifs durant au moins dix jours. Vous dire que ce serait *un bonheur* dans ces cruels moments d'être *ensemble*, ne peut Vous étonner! Que Dieu de miséricorde nous soutienne.

Je Vous embrasse de cœur et d'âme et Vous demande à Vous la bénédiction comme je la demandais à Elle pour moi, ma femme et mes bons, chers enfants.

NICOLAS.

Je ne Vous partage ni dans l'idée ni dans le cœur, ce que je Vous dis, je le dis à mon excellente sœur.

J'ai reçu Votre lettre hier; souffrez que je n'y réponde pas encore.

148.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{26\text{-го октября}}{7\text{-го ноября}}$ 1828 года.

Je ne saurais, cher et excellent frère, Vous exprimer le bonheur que j'ai éprouvé en recevant Votre lettre du $\frac{21\text{ Octobre}}{2\text{ Novembre}}$ et qui me parvint aujourd'hui à 5 heures de l'après midi par Votre feldjäger, lorsque celle du $\frac{22\text{ Octobre}}{3\text{ Novembre}}$ apportée par un autre feldjäger et arrivée à 10 heures du soir, vint absolument troubler. Si je n'en consultais que l'impulsion du moment, j'aurais déjà été en route pour Pétersbourg, mais toute reflexion faite,

je me suis arrêté, afin d'attendre de nouveaux renseignements que je suis certain que Vous me donnerez. Arrivant inopinément et dans une époque où l'on n'est pas accoutumé de me voir à Pétersbourg, Maman pourrait s'effrayer et l'émotion qu'elle en éprouverait pourrait devenir préjudiciable à sa prompte convalescence. Voilà la seule cause qui m'arrête. D'après ce que Vous me dites, cher et excellent frère, je crois deviner Votre opinion dans l'état de Maman, que je présume être un coup de sang. Veuillez le bon Dieu faire disparaître tout danger et toute crainte au plus tôt et rendre à la santé et à nos vœux cette chère, excellente et vénérable Mère. J'avoue que mes inquiétudes sont grandes et surtout à la distance où je suis, les communications les plus promptes ne pouvant s'effectuer qu'en 10 jours et cela avec l'activité d'un feldjäger.

Recevez, cher frère, mes sincères remerciements pour Vos deux lettres et pour l'obligeance que Vous avez eue de songer à moi, malgré Vos inquiétudes et Vos soucis. Je suis heureux d'apprendre que Votre santé soit bonne et ait pu résister à toutes les fatigues que Vous avez essuyées. Je conçois parfaitement Votre bonheur en Vous retrouvant réuni à Votre femme et à Vos enfants et ce bonheur-là même aurait dû Vous engager à ne pas Vous exposer inutilement à des dangers comme ceux que Vous avez gratuitement affrontés dans Votre traversée de Varna à Odessa; c'est là l'avis d'un vieux frère, qui ose Vous le donner avec certitude d'avoir raison et au risque même de Vous déplaire.

Je n'ai rien d'intéressant à Vous apprendre d'ici, sinon que le conseil d'administration sous quelques jours aura terminé son rapport pour Vous exposer son avis d'après Vos ordres sur le jugement et la conduite du Sénat. En résumé Vous n'en serez pas content et il n'y a que Novosiltzow, Haucke et Grabowski qui abordent la question franchement; les autres se sont mis à tâche de disculper le Sénat en faisant tomber la faute sur l'organisation du tribunal et des lois. Le prince Lubecki pousse l'insolence au point de vouloir prouver par des sophismes que tout ce qui n'a pas été fait par lui est mauvais et toutes les conséquences s'en suivent; lui, seul, ne peut se tromper, tous les autres ne font que des fautes; mais le fond de l'affaire est que s'étant extrêmement embrouillé dans toutes ses opérations de finances, fabriques etc. etc. et ayant un cri unanime contre lui, il veut par la popularité regagner l'opinion publique, ce qui commence déjà à lui réussir. Sa femme est cajolée et très recherchée par tout ce qui tient à la clique, en un mot, je le répète, il faut un exemple et je ne démords pas de l'avis que je Vous ai soumis par ma dernière lettre.

Ma femme est fort sensible à Votre gracieux souvenir et me charge de Vous en offrir toute sa gratitude. Paul est à Vos pieds pour la bonté que Vous avez de penser à lui, il est en pleine activité de service et s'en acquitte assez bien pour un commençant. Daignez me mettre aux pieds de notre chère et excellente Alexandrine, et l'assurer de tous les sentiments sincères d'affection de cœur que je lui porte. Mes tendres embrassements à Vos enfants; je me représente leur bonheur en Vous revoyant. Dévouement, attachement et fidélité à toute épreuve Vous sont voués par Votre vieux frère et ami

CONSTANTIN.

149.

Цесаревичъ — Императору Николаю.

Варшава, ^{28-го октября}_{9-го ноября} 1828 года.

C'est aujourd'hui, à midi, que j'ai reçu Votre lettre, cher et excellent frère, et par laquelle Vous voulez bien m'informer du coup terrible et inattendu dont Dieu, dans Sa volonté suprême, a voulu nous atteindre en nous privant d'une Mère vénérée et chérie hélas! regrettée à jamais et sans retour. J'étais loin de m'attendre à un résultat semblable et je fondais tout mon espoir sur la journée d'hier, durant laquelle aucun courrier ne m'était arrivé de Votre part et présumant, par conséquent, que tout allait pour le mieux. Je ne Vous parle pas de moi, cher frère; Vous devez juger par Vous même de l'état où je suis, ma seule consolation est dans les vertus éminentes de Maman qui rapporte à Dieu son talent non seulement doublé mais centuplé et qui recevront leur récompense de Celui dont tout émane. Que Dieu daigne nous protéger dans ce bas et triste monde! Je me représente Vos prières, Vos angoisses, Votre seule position dans ces tristes et augustes moments! Dieu saura Vous en récompenser, cher frère, certainement, dans Votre femme et Vos enfants. Songez, que Vous êtes père et chef de Votre famille; ménagez-Vous pour eux, c'est Votre devoir et qui Vous est imposé par Dieu même.

Ma femme me charge de Vous remercier pour Votre souvenir dans un si cruel moment. Sa douleur est grande et profonde et les pleurs coulent en abondance; elle était loin à s'attendre à cet irréparable malheur; je crains bien qu'elle ne s'en ressente et toutes mes prières sont adressées à Dieu pour sa conservation. Notre consolation repose sur les bénédictions réitérées de

Maman et qui, même huit jours avant son décès, a daigné nous honorer d'une lettre par laquelle elle nous apprend son indisposition et Votre retour auprès d'elle, cher frère. Cette dernière lettre m'est parvenue que le 25, le lendemain du jour qu'elle n'existait plus.

Je Vous avoue que j'ai été tellement atterré de cette malheureuse nouvelle, qu'il m'a été impossible de prendre un parti sur ce que je devais faire et ayant gagné un mal de tête fou qui m'empêchait de réfléchir. Avant-hier, j'ai attrapé un mal de gorge assez fort que j'ai fait passer par un bain de pieds et me gargarisant. Hier, je n'ai pas quitté la chambre et aujourd'hui j'ai été tout à fait bien et j'ai été à la messe et à la parade sans m'attendre au cruel évènement qui m'attendait à mon retour. L'émotion, le chagrin, la douleur, tout en un mot m'a rendu des maux de tête fous et je compte, en finissant ma lettre, prendre un second bain de pieds. J'emploierai la journée de demain pour mettre ordre à mes affaires et, si le bon Dieu le permet et que ma santé ne s'y oppose, je compte me mettre en route mardi, matin, 30 du courant; il me faudra 5 à 6 jours pour arriver, toutefois si les rivières n'y mettent obstacle, ainsi que les routes que l'on dit épouvantables. J'ose Vous supplier d'une grâce que j'espère Vous ne me refuserez pas, c'est celle de me laisser paisiblement arriver et m'établir chez moi. Je Vous avoue qu'après un voyage aussi rude et violent et avec toutes les émotions qui m'attendent pour le lendemain, je demande au préalable quelques heures de repos.

Je ne saurai assez Vous remercier, cher frère, de la bonté que Vous avez eu de me tenir au courant de ce triste évènement et de me le faire apprendre par le vieil ami Kourouta d'une manière aussi délicate. Tout ceci Vous ressemble bien. Que le bon Dieu Vous conserve, cher frère, et Vous donne la force pour supporter notre malheur, je le Lui demande du fond de mon cœur. Dévouement, attachement et fidélité à toute épreuve Vous sont voués à tout jamais par Votre vieux frère et ami

CONSTANTIN.

150.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ. $\frac{1-\text{го}}{13-\text{го}}$ ноября 1828 года.

C'est ce soir, que le courrier, porteur de Votre chère lettre du $\frac{26 \text{ Octobre}}{9 \text{ Novembre}}$ m'est arrivé, cher Constantin, et j'ai commencé par remercier Dieu de ce

que Vous ayez reçu le coup en chrétien, ainsi que l'ange que le ciel Vous a associé. J'étais sûr d'avance que Vous Vous soutiendrez mutuellement; que Dieu soutienne *ses* forces et nous *la* conserve. Je doute que quiconque puisse l'aimer plus que nous deux. Je me flatte que Votre incommodité ne Vous aura pas empêché d'exécuter Votre projet, qui, je Vous l'avoue, m'a donné le premier moment instant de satisfaction depuis ces tristes neuf jours!—Je remplirai scrupuleusement Vos ordres pour Votre arrivée ici; je ne conçois que trop Vos motifs.

Je crois devoir Vous prévenir que c'est dimanche soir que doit se faire la terrible cérémonie de la déposition du corps au cercueil et le transport à la salle funèbre, la salle n'ayant pu être prête plus tôt.

Quelques heures avant que je n'aie reçu Votre lettre, j'en ai reçu une du 26 de Michel, de Kichénew par le courrier que je lui avais envoyé avec des nouvelles rassurantes; il m'écrit s'être cependant décidé à venir droit ici, ne pouvant supporter l'idée de savoir ma Mère indisposée et de ne pas se rendre près d'elle. Pauvre Michel!—Je tremble que l'affreuse nouvelle ne lui soit parvenue par hasard, où par la voix publique, car, persuadé qu'il était déjà près de Vous, c'est par le même courrier que je lui ai écrit et à peine la lettre aura-t-elle pu lui parvenir ainsi avant les nouvelles directes d'ici.

Je me flatte de l'espoir que cette lettre Vous trouvera en route et que Vous n'en aurez pas été empêché par Votre indisposition, dont il me tarde de Vous savoir débarrassé. En tout cas, mettez moi aux pieds de ma chère sœur, que Dieu lui donne des forces et de la santé et pour Vous et pour nous tous.

Adieu, cher et excellent Constantin, que Dieu Vous amène heureusement et Vous soutienne. Aimez un peu celui qui est de cœur et d'âme et pour la vie Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

Mes tendres amitiés à Paul et à Kourouta.

151.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Торма, $\frac{2-10}{14-10}$ ноября 1828 года.

C'est à mon arrivée à Torma, dans cet instant, que j'ai eu le bonheur de recevoir Votre lettre, cher et excellent frère, en date du $\frac{1}{13}$ de ce

mois et m'empresse de Vous en offrir mes plus sincères remerciements. Parti le mardi à 1 heure du matin, me voilà à Torma et je compte, s'il plait à Dieu, être pour demain soir rendu à Pétersbourg. Grâce à Dieu, je me porte parfaitement bien et la route ne m'a nullement fatigué; quant au reste, Vous n'avez qu'à juger par Vous-même de ce qui doit se passer en moi. J'ai de suite dirigé le feldjäger que Vous m'avez expédié avec la douloureuse nouvelle vers mon frère Michel, en le dirigeant par Doubno et Jitomir, et il était déjà au rapport du soir comme parti et comme ils sont c. . . . à 6 heures, je présume qu'il a quitté, la ville à 5 heures. Vous êtes trop gracieux, cher frère, de Vous ressouvenir de ma femme, je l'ai laissée fort triste; sa santé, n'étant jamais excellente, a du s'en ressentir comme de raison. Veuillez le bon Dieu la conserver bien portante et la préserver de tout mal.—Dévouement, attachement et fidélité à toute épreuve Vous sont voués à jamais par Votre vieux frère et ami

CONSTANTIN.

152.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ. 11-го ноября 1828 года.

Je suis bien vivement peiné de voir qu'un homme d'esprit et *j'espère encore* un homme de bien fasse des sottises pareilles. Je crois toujours que c'est l'amour propre et la morgue qui l'aveuglent; c'est toujours une triste expérience de plus qui fait décompter de la bonne opinion que nous avions de lui.

Tout à Vous et pour la vie de cœur et d'âme

NICOLAS.

153.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, 17-го ноября 1828 года.

Deux mots, cher et excellent Constantin, pour Vous souhaiter un bon voyage et Vous exprimer encore toute ma vive et profonde gratitude pour toutes les marques d'amitié et de bonté dont Vous m'avez comblé durant Votre séjour parmi nous; puissais-je en être toujours digne et Vous le prouver.

Mettez-moi aux pieds de ma belle-sœur et que le bon Dieu nous réunisse le plus tôt possible.

Je n'ai pas de nouvelles de l'armée; des vaisseaux arrivés de Constantinople confirment la nouvelle de la destitution du Vizir, de son remplacement par le Capitan-Pacha, et parlent de la rentrée du Sultan avec l'étendart dans Constantinople.

Tout à Vous de cœur et d'âme et pour la vie Votre fidèle frère et ami

NICOLAS.

Ma femme Vous embrasse tendrement.

154.

Цесаревичъ — Императору Николаю.

Стрѣльна. ^{17-го}/_{29-го} ноября 1828 года.

Въ 5 часовъ утра.

C'est ce matin à mon reveil que j'ai eu le bonheur de recevoir Votre lettre d'hier, cher et excellent frère, veuillez en agréer toute ma plus sincère et vive reconnaissance et être persuadé que ma vie entière est consacrée à Votre service et que Vous n'avez d'être au monde qui Vous porte un plus tendre et fidèle attachement que moi.

Le comte de Nesselrode m'a communiqué, par Votre ordre, les dernières dépêches de Paris et je les ai lues avec le plus haut intérêt. La réponse que j'ai faite au vice-chancelier, et que je suis certain qu'il Vous soumettra, Vous mettra au fait de ce que j'en pense; c'est pour ne pas Vous ennuyer que je ne le fais pas dans cette lettre.

Persuadez Vous, cher et excellent frère, que mes vœux les plus ardens et les plus sincères Vous accompagnent toujours et partout; puisse le bon Dieu Vous rendre heureux autant que mon cœur Vous le désire. Veuillez en même temps agréer le tribut de ma gratitude pour toutes les marques de bonté et de bienveillance que Vous avez bien voulu me témoigner durant mon dernier séjour à St.-Pétersbourg, et dont je conserverai le souvenir toujours présent à ma mémoire, comme aussi de l'intérêt que notre chère Alexandrine a daigné me témoigner.

Veuillez me mettre à ses pieds, cher et excellent frère, et embrasser Vos enfants de ma part en agréant l'hommage de mon zèle, de mon dévouement et de mon inviolable fidélité avec laquelle je ne cesserai d'être Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

155.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Ковно, ^{21-го ноября}_{3-го декабря} 1828 года.

Cher et excellent frère, veuillez m'excuser si je me sers d'une aussi méchante feuille de papier pour Vous écrire, mais la faute n'en est pas à moi, tous mes bagages étant restés de l'autre côté de la Vilia et se débattant contre les glaces. Je ne suis ici que de ma personne. Sous Mitau, j'ai été obligé de passer la nuit en bivouac dans une méchante auberge, ne pouvant, comme ici, passer l'eau. En attendant, j'ai reçu une lettre de ma femme à Votre adresse dont j'ai eu l'inadvertance de salir l'enveloppe; veuillez me le pardonner et ne pas trouver mauvais que je la mette sous mon pli. Il semble que toutes les mésaventures d'arlequin me poursuivent. Quant au chemin, je ne Vous en parle pas, au pied de la lettre il y a des endroits impraticables. Dès que j'aurai ramassé mon monde, je continuerai ma route. Veuillez me mettre aux pieds de notre chère Alexandrine et embrassez Vos enfants de ma part. En Vous offrant, cher et excellent frère, tous mes plus sincères et respectueux remerciements pour l'amitié que Vous m'avez témoignée à mon dernier séjour à Pétersbourg veuillez agréer les hommages de mon zèle, dévouement et fidélité à toute épreuve, avec laquelle je ne cesserai d'être Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

156.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, 21-го ноября 1828 года.

Je me dis avec plaisir, cher Constantin, qu'au moment où je Vous écris, Vous êtes déjà bien près du terme de Votre voyage et je me flatte de l'espoir que le bon Dieu Vous aura rendu complètement Votre bonne santé.

J'ai eu des nouvelles avant-hier de l'armée; elles sont très satisfaisantes; tout avait heureusement repassé le Danube sans perte aucune, pas même des équipages de particuliers. Boudberg avec sa colonne était arrivé intact à Hirsowa et Souchtelen avec la sienne avait quitté sans aucun obstacle ses positions de devant Silistrie et se trouvait déjà à Rossévata;

*

les Turcs ne l'avaient suivi qu'en petit nombre et n'étaient plus en vue. Plus de 800 familles bulgares étaient venues se placer sous sa protection et se trouvaient ainsi sauvées.

Rott rapporte de Varna du 24 Octobre v. s. que tout était parfaitement tranquille; les ouvrages y allaient bien ainsi qu'à Basardjik; ceux de Provody, Guébedji et Devno étaient terminés; les troupes étaient en quartiers.

Point de nouvelles des Turcs; les déserteurs confirment les changements et parlent de leur dénuement et des maladies qui y règnent. Des lettres de Constantinople disent toujours que le Sultan veut pousser la guerre l'hiver et que le nouveau Vizir doit reprendre Varna.

Quant à ici *semper idem*, tout est tranquille; nous avons beaucoup pensé à Vous comme Vous le croirez aisément et Vous avons plaint par le vent et les chasse-neiges qu'il fait depuis quelques jours.

Veillez me mettre aux pieds de ma chère et excellente sœur. Conservez un peu de bonté et d'amitié pour celui qui est pour la vie de cœur et d'âme Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

Ma femme Vous embrasse tendrement. Mille choses, je Vous prie, à Paul et à Kourouta.

157.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, $\frac{28\text{-го ноября}}{10\text{-го декабря}}$ 1828 года.

J'ai été bien agréablement surpris, cher Constantin, par la réception de Votre chère lettre du 21 Novembre de Kowno avec l'incluse dont ma chère sœur a bien voulu m'honorer. Je suis bien fâché de toute la fatigue que Vous avez dû éprouver par l'affreux état des routes et je me flatte de l'espoir que Votre santé n'en aura pas souffert.

Rien de nouveau à Vous annoncer d'ici; j'ai reçu ce matin des nouvelles de l'armée, tout est heureusement rentré dans ses quartiers, ou presque parvenu aux points désignés. Le vieux maréchal reste et Dibitsch partait à la première possibilité. Les malades commençaient un peu à diminuer de ce côté du Danube et la peste, depuis huit jours, n'avait plus enlevé personne. Tout commence à se refaire et les pertes en chevaux sont presque moins fortes que l'on ne l'avait supposé. Rott a des nou-

velles qu'on veut l'attaquer et s'apprête de les recevoir de son mieux, mais il est plus probable, selon moi, que ce sera Basardjik qui peut l'être que Varna.

Ici tout est tranquille; je suis fort peiné de la demande que Koutousow m'a faite de le délivrer de son poste que la santé, dit-il, ne lui permet plus d'occuper. Je ne sais en vérité par qui pouvoir le remplacer, certes, ce n'est pas aisé et notre magasin—plus qu'à sec. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour l'en dissuader, mais tout a été inutile.

Veillez, cher Constantin, embrasser Paul pour moi et daignez croire au tendre et inaltérable attachement de celui qui est pour la vie de cœur et d'âme et la plus sincère reconnaissance pour toutes Vos bontés Votre dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

158.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{3-го}{15-го}$ декабря 1828 года.

J'ai exactement reçu, cher et excellent frère, par l'estafette ordinaire Votre lettre en date du $\frac{21\text{ Novembre}}{3\text{ Décembre}}$ et je m'empresse de Vous en offrir ma reconnaissance la plus sentie et la plus affectueuse, ainsi que pour l'intérêt que Vous voulez bien m'y témoigner. Soyez persuadé, cher frère, que Votre amitié m'est plus que précieuse et que je m'efforcerai de Vous prouver toujours et par tous mes moyens le dévouement que je Vous porte sous tous les rapports et sous tous les points de vue possibles. Grâce à Dieu et malgré un voyage des plus fatigants par un chemin affreux et un temps semblable, je suis arrivé à bon port et fort bien portant à mon domicile, où j'ai retrouvé ma femme bien portante. Depuis si longtemps que je voyage je n'ai supporté route pareille, le passage des rivières, et dont il y en a bon nombre, a été des plus difficiles et des plus risquants. Une fois mis pied à terre, tout s'oublie et l'on ne songe qu'au bonheur d'être chez soi et auprès de ce que l'on a de plus cher au monde.

Tout ce que Vous me dites des nouvelles de l'armée m'a bien vivement intéressé et je Vous fais mes compliments sincères sur le repassé heureux du Danube; en même temps, je ne puis voir indifféremment la position aventurière de Varna, Pravody, Devno et Basardjik. Veuillez le bon Dieu nous préserver de tout malheur, c'est une pointe qui ne me donne aucune sécurité. En attendant l'hiver avance et le temps marche avec une

rapidité extrême; le printemps reviendra et la campagne devra recommencer. Je fais les vœux les plus sincères pour la paix, pour un accommodement, un rapprochement de tous les partis et de tous les intérêts, sans en excepter même l'Autriche qu'à mon avis il ne faut pas brusquer; l'école que nous avons faite nous apprend assez la légèreté que l'on a mise à nous engager dans une guerre que nos soi-disant amis ont provoquée. Au reste, je ne reviens pas sur le passé, ce qui est malheureusement fait, est fait et il faut le supporter comme une leçon donnée, pourvu qu'elle serve à bien pour le futur et qu'elle nous apprenne à être sages et plus circonspects dans nos actions et que des brouillons ne nous *) pas dorénavant. Pardonnez ma franchise; je ne saurai mieux reconnaître la confiance que Vous voulez bien avoir dans mes faibles lumières et dans mon expérience qu'en Vous exprimant ma pensée telle qu'elle est.

Quant à notre interminable procès et l'opinion du conseil d'administration, je ne crois pas qu'il réponde à ce que Vous en attendiez; sous peu je Vous l'enverrai par le général Fenschau; on est à copier mon rapport. En attendant, j'ai dit au général Kossecki qu'il semble qu'ils se mettent tous à tâche de Vous mécontenter et de faire du mal à leur pays, — ce qui est mon opinion. Lorsqu'il s'agira de décider, veuillez relire la lettre que je Vous ai écrite dans le temps; je ne puis que l'appuyer encore par la présente. Le prince Lubecki fait ici toujours des siennes et continue à être cajolé et flatté par tout ce qui est récalcitrant, ce qui est parfait pour son amour propre et sa vanité qui ne connaît pas de bornes, se croyant être le seul homme d'état et dont l'opinion et les lumières sont telles qu'il ne peut se tromper.

Veillez me mettre aux pieds de notre chère Alexandrine et la remercier de son gracieux souvenir. Mes tendres embrassements à Vos enfants. Ma femme me charge d'être l'interprète de sa gratitude pour le souvenir dont Vous daignez l'honorer. Mon vieux Kourouta et mon fils se mettent très respectueusement à Vos pieds pour ce que Vous voulez bien leur dire et osent tous deux se recommander à la continuation de Votre gracieuse bienveillance. Dévouement, attachement et fidélité à toute épreuve Vous sont voués, cher et excellent frère, par Votre vieux frère et ami

CONSTANTIN.

*) Не разобрано.

159.

Цесаревичъ — Императору Николаю.

Варшава, $\frac{6-10}{18-10}$ декабря 1828 года.

Je saisis avec empressement l'occasion de Votre jour de fête, cher et excellent frère, pour Vous offrir mes félicitations qui Vous sont offertes d'âme, de cœur, de dévouement et d'attachement inviolable. Tous mes vœux les plus ardents les accompagnent pour Votre conservation, Votre bonheur, Votre prospérité parfaite et Votre gloire. Puisse le bon Dieu les exhausser et, certainement, rien ne Vous manquera pour être heureux sur cette terre. Ce que je Vous dis ici, cher et excellent frère, s'adresse de même à Votre excellente femme et à laquelle je porte un attachement inviolable et une reconnaissance qui ne finira qu'avec mon existence. Je me flatte que Vous ne doutez pas des vérités que je consigne dans cette lettre et que Vous les agréerez avec Votre bonté et Votre bienveillance accoutumée; en un mot mes prières à Dieu pour Vous et les Vôtres sont adressées avec ferveur et instance.

Je compte faire partir le général Fenschau après demain et j'attends encore pour le faire le résultat d'une délibération au conseil des ministres et dans lequel le prince Lubecki doit apporter une réponse aux explications que M. Novossiltzow a demandées. Je ne doute pas un seul instant que le prince n'y répète tous ses sophismes, toute sa jactance, toute sa virulence et sa bile contre M. de Novossiltzow; en un mot l'arrogance qu'il met en avant n'a pas de bornes et il faut que Vous y mettiez impérieusement une borne, en lui faisant sentir l'inconvenance de la conduite qu'il tient. Si Vous me croyez assez capable d'être chargé d'une commission pareille, veuillez m'en charger et je m'en acquitterai avec toute la discrétion dont je me verrai investi; c'est à Vous à décider si cela devra se faire en particulier ou bien devant ses collègues les ministres; dans tous les cas, veuillez me munir d'un ordre formel que je pourrai lui exhiber.

En attendant, cher frère, j'ai une demande à Vous faire que je remets entièrement à Votre bienveillance; il s'agit du baron Mohrenheim. Deux de ses camarades lui ont passé sur le corps dans le dernier avancement qui a eu lieu l'été dernier, ce sont le comte Léon Potocki et le prince Gagarine de Rome; le dernier sert, mais le premier ne fait rien et se trouve en expectative. Au reste, si Vous trouvez ma présentation intempestive, daignez la regarder comme non avenue.

Maintenant je Vous fais une demande d'une autre conséquence. Il s'agit d'augmenter ma collection de vieilleries et de garde-robe par des effets qui ont servi à feué maman, si toutefois elle n'en a pas disposé. Je joins ci près la note des objets que je désirerais avoir. Si la chose est faisable, ne me la refusez pas, j'ose Vous en supplier instamment.

Tout est ici comme par le passé et le *semper idem* continue grâce à Dieu. A Cracovie l'on fait circuler, ainsi qu'en Galicie, les bruits et les nouvelles les plus absurdes sur notre compte et on les entend répéter chez nous et surtout dans les cercles des récalcitrants et des soi-disant patriotes. Ils tomberont d'eux mêmes lorsque les faits prouveront le contraire.

Daignez me mettre aux pieds de notre chère Alexandrine et embrasser Vos enfants de ma part. Paul ose se mettre à Vos pieds pour Vous offrir ses félicitations et ses vœux, daignez les agréer avec bonté et indulgence. Il relève aujourd'hui du service de l'escadron. Dévouement et attachement à toute épreuve, ainsi que zèle et fidélité Vous sont voués à jamais par Votre vieux frère et ami

CONSTANTIN.

160.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{8-10}{20-10}$ декабря 1828 года.

A la fin des fins, je puis Vous expédier, cher et excellent frère, le général Fenschau avec le résultat des délibérations du conseil d'administration, sorte de seconde iniquité du jugement de la Haute Cour nationale, mais à un moindre degré toutefois. Je ne présume pas que Vous en serez content, mais, à tout prendre, il faut prendre les gens tels qu'ils sont et non tels qu'ils devraient être. Je Vous en ai tant et tant parlé à reprises différentes que je ne crois plus devoir le faire par cette lettre, en me référant toutefois à ce que je Vous en ai écrit auparavant. Veuillez lire mon rapport que Vous avez reçu à Odessa, ainsi que ma lettre et le rapport que le général Fenschau Vous porte. Toutes mes pensées et mes conclusions y sont exposées avec la clarté que j'ai pu seulement y mettre. C'est maintenant à Vous, cher et excellent frère, à y apposer Votre sanction suprême.

J'ai reçu hier par l'estafette ordinaire Votre lettre du $\frac{28 \text{ Novembre}}{10 \text{ Décembre}}$ et je m'empresse de Vous en offrir ma plus vive gratitude tant pour son con-

tenu, que pour la confiance dont Vous voulez bien m'honorer et dont, certes, je ne mesurerai jamais et que je ferai tout mon possible de mériter de plus en plus par mon zèle et mon dévouement sans bornes pour Votre service.

Je suis bien heureux des nouvelles que Vous me donnez sur l'armée et Vous félicite de cœur et d'âme sur l'avis que Vous avez reçu que nos pertes sont moindres que l'on ne se l'était imaginé dès le commencement. Quant aux demandes réitérées du général Koutouzow de quitter le poste qu'il occupe, je ne m'en étonne guère, l'ayant toujours connu d'un caractère très inquiet quoiqu'au fond brave homme. Je suis certain que la cause vraie de sa demande est l'envie et l'humeur de voir décoré du cordon bleu le comte Diebitch et qu'il s'attendait à l'avoir à Votre retour. Au reste на всѣхъ не угодншь.

Le porteur de cette lettre le général Fenschau m'a prié de Vous faire la demande en son nom d'accepter le titre de parrain d'un fils dont sa femme vient d'accoucher; il désire que ma femme en soit la marraine. Veuillez, cher frère, acquiescer à sa demande; je ne saurais me refuser à la prière du général, étant parfaitement satisfait de lui. En outre il profite de la mission que je lui donne pour terminer ses affaires particulières et j'ose Vous supplier de le lui faciliter. En même temps, je Vous prie, cher frère, de ne pas le retenir longtemps auprès de Vous. Vos décisions sur le jugement peuvent nous être apportées par un feldjäger.

Je Vous ai parlé lors de mon séjour à Pétersbourg d'un capitaine anglais qui nous est arrivé ici au printemps passé comme voyageur et qui ne voulait rester ici que huit jours, mais s'étant plu entre nous, il y est resté jusqu'à présent. Il a voyagé avec moi durant mes tournées d'inspections, a assisté à toutes les manœuvres et exercices et semble être fort content de ce qu'il a vu. J'avais en idée de le prendre avec moi à Pétersbourg, si nous n'eussions pas eu le malheur de perdre ma mère. Maintenant, je l'envoie voir la capitale avec le général Fenschau, espérant que Vous ne le trouverez pas mauvais; j'ose Vous le recommander particulièrement, c'est un bon officier qui voit bien et est un excellent homme. Son nom est *Manu*. Si j'ai commis une indiscretion en le laissant aller à Pétersbourg, veuillez me le pardonner, mais je n'y ai pas vu de mal.

J'ai été un peu souffrant depuis mon retour, à la suite d'une indigestion que je me suis donnée en mangeant des huîtres, mais c'est tout à fait passé et ma première sortie fut le jour de Votre fête en allant à la messe.

Grâce à Dieu tout est ici tranquille et je me flatte de l'espoir que

cela restera de même. Notre temps est affreux et depuis 48 heures nous avons un véritable ouragan; aujourd'hui il semble vouloir cesser.

Je Vous ennuie avec mes demandes de vieilleries, mais voilà ce que c'est que d'être bon comme Vous l'êtes, cela engage à l'indiscrétion; au reste je profite de la permission que Vous m'avez donnée de Vous demander choses pareilles. Veuillez prendre des informations qu'est devenue la toilette avec tout son attirail dont se servait l'Impératrice Catherine habituellement. Je pense qu'il existe encore de vieux serviteurs qui s'en souviennent et qui peuvent en donner des renseignements. Celle que le prince Volkonsky m'a fait voir n'est pas celle que je désire avoir, l'autre était plus simple et tout à fait portative, puisqu'elle voyageait avec elle à Tsarskoé Sélo, Péterhoff et la Tauride. Pardon, mille fois pardons de mon importunité, cher frère, je le répète qu'il faut être bon comme Vous l'êtes et importun comme je le suis, pour oser Vous parler de babiole semblable au milieu de Vos graves occupations.

Je baise les mains à notre chère Alexandrine et la remercie pour son souvenir. Mes embrassements à Vos chers et bons enfants. Paul est à Vos pieds et est tout reconnaissant pour Votre souvenir. Dévouement, fidélité et attachement à toute épreuve Vous sont voués pour la vie par Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

161.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, $\frac{12-го}{24-го}$ декабря 1828 года.

Je viens Vous remercier, cher Constantin, pour Votre chère lettre du 3 (15) que l'estafette m'a portée. Recevez aussi tous mes bien sincères remerciements pour toute l'amitié que Vous m'y témoignez de nouveau et qui, par sa franchise, Vous assure à jamais ma profonde reconnaissance. Je suis heureux de Vous savoir heureusement établi dans Vos pénates, et surtout de ce que Vous soyez satisfait de la santé de ma chère sœur. Dieu veuille Vous couvrir tous deux de son égide, tel est mon vœu de tous les instants.

Grâce au bon Dieu, je n'ai que de bonnes nouvelles à Vous donner de l'armée; tout est tranquille, se repose, se refait et j'espère, avec l'aide de Dieu, sera en état de reparaitre en bon ordre. Mes nouvelles de Varna sont du 24 Novembre v. s.; tout y était terminé ainsi qu'aux environs.

Les Turcs, d'après les dernières nouvelles des avant-postes, étaient entrés en cantonnement et le froid était très vif.

Ici, tout est parfaitement tranquille et en ordre. Hier matin sont revenus les deux bataillons de la garde qui viennent de Perse; leur complètement de là bas est superbe. Ce matin, j'ai enfin pu aller à Cronstadt, où j'ai eu grand plaisir à voir les travaux en tous genres et qui deviennent réellement superbes; cet endroit prospère visiblement.

Michel Vous rendra compte, comme exécuteur testamentaire, des principales volontés de notre adorable mère; heureusement nous n'avons en rien enfreint ses désirs, qui peuvent être ponctuellement exécutés. Cette lecture est telle qu'il n'est pas possible de la faire sans la plus profonde et la plus pénible émotion! Mais elle-même nous commande de la résignation; elle promet de prier l'Être Suprême pour nous en donner; il faut obéir de notre mieux.

Veillez me mettre aux pieds de ma chère et excellente sœur et me recommander à la continuation de ses bontés. Adieu, cher et excellent Constantin, que Dieu Vous bénisse et Vous conserve; pensez quelquefois à celui qui de cœur et d'âme et pour la vie est Votre tout dévoué frère et ami

NICOLAS.

Mille tendres choses à Paul et à Kourouta. Bien des grâces pour le projet de Brest, permettez-moi de le garder encore quelque temps.

Засимъ слѣдуютъ строки, написанныя Императрицею Александрю Феодоровною:

«J'entre dans ce moment chez Nicolas et trouvant encore une petite place au bas de sa lettre, je veux la remplir d'un baiser pour Vous et pour Jeannette».

162.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, $\frac{20\text{-го декабря } 1828 \text{ года.}}{1\text{-го января } 1829 \text{ года.}}$

Recevez tous mes bien sincères remerciements, cher et excellent Constantin, pour Vos deux chères lettres, la première que Vous avez eu la bonté de m'adresser pour ma fête et l'autre reçue par Fenschau. Le contenu de toutes les deux est fait pour me rendre heureux par les sentiments que Vous voulez bien m'y témoigner, puissais-je Vous prouver en tout, com-

bien je le sens vivement et combien j'ai à cœur de les justifier par l'acquit de mes devoirs.

J'ai fait lecture du rapport du conseil et de l'opinion de M. de Novossiltzow et, ensuite j'ai lu la Vôtre pour avoir l'ensemble avant que d'émettre mon opinion; je ne puis Vous en dire rien de positif encore, car pour une chose aussi grave une lecture ne suffit pas. Ce dont, cependant, je reste convaincu, c'est que la question n'a pas été abordée au conseil sous le point, sous lequel elle aurait *d'abord* dû l'être et je ne puis qu'approuver en cela M. Novossiltzow. Quant à ce qui est de ce qui doit s'y être passé entre lui et Lubecki, si la chose est vraie, elle est tellement contraire à l'ordre et au bon sens, que je ne puis accuser que le président du conseil de l'avoir tolérée en sa présence.

Pour tâcher de prévenir à l'avenir des scènes semblables, je Vous autorise de faire venir chez Vous le prince Lubecki et de lui dire de ma part que je ne comprends rien à ce qu'il fait ou prétend faire; que je ne l'y reconnais en rien pour ce que je l'avais connu être, et que ce qui m'en revenait par Vous est de nature à me mécontenter au plus haut degré; que je Vous chargeais de le lui dire, en le suppliant de me dispenser à l'avenir de la désagréable obligation de devoir le blâmer d'une manière aussi méritée, tandis que, pour sa propre part, je n'avais que des éloges à lui donner. Mais je Vous supplie de le faire de façon à ce que nous ne perdions pas cet homme que nous ne saurons jamais remplacer.

J'ai reçu ce matin d'excellentes nouvelles de l'armée; tout y va bien. Varna est achevée et les Turcs sont parfaitement tranquilles vis-à-vis. Diebitch doit être ici le 25 de ce mois.

Je Vous ai fait envoyer par ce courrier le projet d'une nouvelle dislocation pour le corps de Lithuanie et le 1^{er} corps, pour être plus à portée à tout évènement, et attends Votre opinion pour les mesures à prendre, vu que le temps presse pour profiter de l'hiver pour les transports. Tout est tranquille ici. Fenschau va repartir ces jours-ci et Vous portera le testament. Vous voudrez bien indiquer à Michel qui Vous nommez Votre fondé de pouvoir ici.

Les tableaux de Tsarskoe-Sélo sont enfin terminés et partent. Je ferai chercher la toilette de l'Impératrice Catherine et j'espère que nous la trouverons.

Mille tendres choses, je Vous prie, à Paul et à Kourouta. Adieu, cher et excellent Constantin, conservez bonté, amitié et indulgence à celui qui est pour la vie et de cœur et d'âme Votre tout dévoué frère et ami

NICOLAS.

163.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, ^{23-го декабря 1828 года.}
_{4-го января 1829 года.}

J'ai exactement reçu, cher et excellent frère, Votre lettre en date du 12 (24) de ce mois et qui me fut apportée par l'estafette ordinaire et retardée de 48 heures à cause des routes et des rivières. Veuillez en agréer tous mes plus sincères remerciements tant pour son contenu, que pour l'amitié que Vous voulez bien m'y témoigner.

Je suis bien heureux d'apprendre que Vous êtes satisfait des nouvelles de l'armée et que tout y est tranquille et se refait après la campagne dernière. Mes vœux les plus ardents sont adressés au bon Dieu pour la prompte fin de cette guerre, journallement espérant de Sa miséricorde qu'ils seront exhaussés le plus promptement possible. Je suis de même fort heureux de ce que tout est parfaitement tranquille chez Vous, veuille le bon Dieu maintenir cet état de choses toujours. Ici il en est de même; il n'y a que la tête des brouillons qui cherchent à voir plaie et bosse partout. Notre froid est très vif et malgré que la rivière charrie beaucoup, elle n'est pas encore prise ce qui rend la communication très difficile et presque impossible, surtout de ce côté-ci à l'autre. Dans quelques jours, je serai obligé à mon grand regret, de Vous faire un rapport d'office avec plainte contre le prince Lubecki dont l'insolence n'a plus de bornes, l'ayant poussé au point de Vous faire un rapport sur mon compte où il me désigne comme une espèce d'imbécile et qui ne voit les choses et qui n'agit que par l'influence de M. de Novossiltzow, malgré que je l'ai assuré du contraire. Le prince se sert d'expressions tellement déplacées en parlant de moi, malgré l'apparence du respect, que je ne saurai le tolérer davantage sans le porter à Votre connaissance; de plus, il base son opinion sur la coïncidence du dire de M. Novossiltzow et le mien pour prouver que je ne suis que son instrument aveugle, oubliant que tous deux nous sommes russes et que 40 millions de Vos sujets . . . *) pouvons en avoir d'autre sans manquer à nos devoirs et à notre fidélité. Ces lignes ne sont que l'avant-garde de mon rapport, afin qu'en recevant probablement celui du prince Lubecki par l'estafette présente, Vous ne soyez pas étonné de mon silence, le mien ne pouvant être terminé à temps et qui

*) Не разобрано.

Vous fera voir sous le vrai jour tout ce que le prince Lubecki veut pallier dans le sien, en flattant Votre vanité et Votre amour propre.

Veuillez agréer mes plus sensibles remerciements pour l'avancement du baron de Mohrenheim; Vous avez daigné prévenir, par Vous même, la demande que j'ai osé Vous faire pour lui. La décoration que Vous avez accordée à mon vieil ami et docteur Lindeström ne peut qu'augmenter à tous les sentiments de reconnaissance que je Vous porte déjà, cher et excellent frère, à tant et tant de titres; veuillez en agréer l'assurance du fond de mon cœur qui Vous est voué à tout jamais.

Daignez me mettre aux pieds de notre chère Alexandrine et de l'assurer de ma part de toute ma gratitude pour les lignes qu'elle a tracées au bas de Votre lettre et du souvenir dont elle m'honore ainsi que ma femme. Celle-ci se porte, grâce à Dieu, bien et me charge de Vous assurer de toute sa plus tendre affection, en Vous remerciant pour Votre souvenir. Kourouta et Paul se mettent à Vos pieds en Vous remerciant de celui dont Vous les honorez. Daignez agréer, cher et excellent frère, les expressions réitérées de tout mon zèle, de tout mon dévouement et de l'attachement sans bornes que je Vous ai voués pour la vie et avec lesquels je ne cesserai d'être Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

Voici les lettres en copie dont le général Fenschau était porteur de la part du général Kossecki et du comte Sobolewski au général comte Grabowski. Vous verrez d'après leur contenu de quoi il s'agit. Quant aux impertinences que le général Kossecki prétend que se sont dites M. de Novossiltzow et le prince Lubecki, — c'est de toute fausseté; il n'y a que ce dernier qui en a dites, lorsque le premier y a opposé un sang-froid remarquable. En un mot, tous ces messieurs veulent jeter une défaveur sur ce que fait M. de Novossiltzow pour s'en débarrasser, puisque c'est le seul qui déjoue les projets de tout ce monde. Quant aux sénateurs, ayez la grâce de ne pas Vous soucier de ce qu'ils végètent ici; il leur faut une leçon qui les dégoûte du procédé inique dont ils se sont servi. En un mot, on met la constitution en avant, puisque l'on craint Votre juste courroux. Je le répète que leçon leur est plus que nécessaire et que l'iniquité reçoive sa juste récompense.

164.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, ^{26 го декабря 1828 года.}
_{7-го января 1829 года.}

J'ai exactement reçu, cher et excellent frère, Votre lettre en date du 20 de ce mois et qui me fut remise par le feldjäger, qui en était porteur, dans la soirée d'hier. Veuillez en agréer tous mes plus sincères remerciements ainsi que pour la confiance et l'amitié que Vous voulez bien m'y témoigner. Soyez persuadé que j'emploierai constamment tous mes moyens pour tâcher d'être digne d'elles et je n'en épargnerai aucun.

Maintenant permettez-moi d'entrer en matière sur les deux points de Votre lettre et d'y répondre avec toute la franchise qui me caractérise:

1) Quant à la mercuriale à donner au prince Lubecki, je m'en suis abstenu vu les derniers démêlés que nous eûmes ensemble et dont je Vous ai parlé dans mes lettres et notes précédentes et dont je Vous ai adressé, par ce même courrier, mon rapport officiel et circonstancié. Vous y verrez l'historique de tout et Vous comprendrez parfaitement ce qui m'a empêché de remplir la mission que Vous me donniez.—J'avoue que l'insolence, la jactance et l'arrogance du prince surpassent, d'après mon opinion, toute mesure et que de la vie je n'en ai rencontré de semblable. Au reste, ce que j'en dis, peut-être, ne le paraîtra pas à d'autres qui admirent tout ce qui est acerbe et le font passer pour du caractère. Quant à moi, il ne m'est réservé que de Vous en informer, sans me permettre de préjuger de Vos conclusions, ni de Vos déterminations, et j'attends patiemment pour savoir à quoi m'en tenir. Quant à la scène, qui a eu lieu au plein conseil et à laquelle le président, d'après Votre opinion, aurait dû mettre un terme, elle n'est que la suite de l'état naturel des choses qui est, que le président, homme faible et médiocre, n'a aucun poids en rien et est sa nulle influence quelconque. De plus le prince Lubecki les a tous tellement subjugués dans le conseil par son arrogance, son insolence et son ton acerbe, que personne, au pied de la lettre, n'ose lui répondre, ni tenir tête et que chacun cède plutôt que de s'attirer une histoire avec lui; en outre, tout le conseil était persuadé qu'il est Votre organe et que tout ce qu'il fait n'est que d'après Vos ordres suprêmes; le prince le fait sentir et sous-entendre partout, et la suite est que tous les membres sont muets lorsqu'il honore qui que ce soit de sont parler; c'est un temps à défalquer de son existence.

M. de Novossiltzow est le seul, qui lui tienne tête et de là sa haine invétérée contre lui qu'il énonce d'une façon des plus déplacées et dont le rapport qu'il Vous adresse et dont je Vous envoie copie fait preuve. Jusqu'à ce que tout ne rentre dans l'ordre, permettez-moi de ne pas en dire plus et d'en rester là; il m'a trop offensé pour que je puisse rester de sang-froid.

2) Quant au changement des quartiers du corps de Lithuanie et dont Vous me demandez mon opinion dans l'office que m'adresse à ce sujet, d'après Vos ordres, le comte Czernichew, toute ma réponse lui est faite, qu'il ne manquera pas de Vous soumettre et ce n'est que pour ne pas Vous ennuyer que je ne la répète dans cette lettre; mais je me permets simplement d'ajouter que je crois le mouvement absolument inutile, intempestif et, surtout, fort impolitique, vu les circonstances où nous-nous trouvons et dans lesquelles il me semble que nous devons tâcher de ne pas donner d'inutiles inquiétudes à nos voisins, à moins que l'on ne veuille agir de suite, ce qui serait le comble, d'après moi, d'imprévoyance et fort maladroit. En outre, on est habitué depuis 12 ans à nous voir dans ces quartiers; dans le monde un simple mouvement donnerait un éveil sur nos vues. De plus, le mouvement se faisant sur la gauche n'est pas militaire au lieu de quoi il eut dû être fait sur la droite en cas de rupture. Le 1^{er} corps vient, pour ainsi dire, s'engrener entre le corps polonais et lithuanien, ce qui donne un décousu à l'ensemble de la machine, au lieu de quoi, porté à notre gauche, tous les commandements restent dans l'ordre naturel du placement des commandements respectifs. Je ne présume pas que c'est Votre intention et j'éloigne, tant que je puis, cette idée de ma pensée que la Vôtre fut de m'ôter un commandement que j'ai eu de la confiance de feu l'Empereur et que je n'ai pas, à ce qu'il semble, compromis jusqu'à ce moment, puisqu'un corps étranger au mien et placé au milieu du mien me séparerait de l'ensemble du mien. Si, malgré de ce que j'en augure, telle est Votre intention, veuillez, cher frère, me le dire ouvertement et je puis Vous assurer que j'obéirai aveuglement et que je céderai ma place à qui Vous voudrez, sans murmure et heureux de remplir Vos ordres; mais, dans tous les cas, usez avec franchise, mais pas avec politique pour me faire sentir Vos ordres. De plus, toutes les difficultés locales, économiques et administratives sont énoncées dans mon office au comte Czernichew. Feu l'Empereur nous comptait comme armée, pour ainsi dire, et non comme corps d'armée et d'après ses ordres nos établissements sont faits pour permanence et sans que d'autres viennent y prendre place. Il ajoutait en outre qu'il nous considérerait tout à fait isolés dans notre coin et de plus,

notre bureau à l'état major général de Pétersbourg avait l'honneur de se trouver réuni à celui de la garde dans la même chambre, lorsque les deux armées et autres corps étaient dans une autre. Veuillez écouter ma prière et y donner un moment d'attention, j'ose Vous en supplier avec instance: le déplacement du corps serait un bouleversement général de toutes nos peines de 12 ans, si ce n'est que pour rester en place; s'il faut entrer en campagne, c'est autre chose et alors il faut se mettre en mesure et ramasser tous ces moyens qui resteront pour le moment, pour ainsi dire, à la merci du premier venu.

Veillez me mettre aux pieds de notre chère Alexandrine et embrasser Vos enfants de ma part. Ma femme me charge de ses hommages respectueux pour Vous, cher frère. Mon vieil ami Kourouta et mon garçon se mettent très humblement à Vos pieds pour Vous remercier du gracieux souvenir dont Vous daignez les honorer et quant à moi, c'est avec le cœur tout dévoué, mais gros de peine, que je Vous réitère, cher frère, les assurances de mon attachement sans bornes et de la fidélité à toute épreuve que je Vous ai voués pour la vie et avec laquelle je ne cesserai d'être Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

165.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, $\frac{2-го}{14-го}$ января 1829 года.

L'estafette de samedi m'a porté Votre chère lettre, cher et excellent Constantin, qui me prévenait de celle que le retour du courrier m'a portée hier, vers l'heure du dîner. Avant tout, veuillez recevoir pour toutes deux mes humbles remerciements, ainsi que pour la franchise de l'expression de Vos sentiments. Vous savez si je tiens à connaître Votre opinion et si je Vous cache jamais la mienne; il ne Vous sera donc pas difficile de Vous dire l'impression que Votre lettre a faite sur moi. J'y répondrai dans l'ordre inverse de celui que Vous avez suivi dans la Vôtre par la gravité même du sujet. Je ne puis comprendre ce qui a pu motiver en Vous l'idée que je projetais de Vous enlever le corps de Lithuanie et, encore plus, ce qui a pu Vous faire supposer que j'usais de politique, *comme Vous l'appellez*, vis-à-vis de Vous; je n'en ai jamais usé vis-à-vis de personne et envers Vous moins qu'envers un autre, Vous le savez d'expérience; par conséquent, je Vous répète que jamais de la vie cette idée ne m'est venue en tête.

Le changement momentané de dislocation que je proposais avait un double motif: celui de la sécurité pour le cas où nos appréhensions contre l'Autriche devaient se réaliser, et de l'autre côté nous mettais en mesure, en cas d'échec contre les Turcs, d'avoir d'abord en ligne un corps disponible. Le Vôtre ne faisait que se resserrer sur la gauche, d'où, en peu de marches, il prenait la gauche de l'armée polonaise et les bataillons nécessaires pour Zamosz se trouvaient tout juste vis-à-vis. Le mouvement que Vous proposez pour le 1^{er} corps l'éloignerait considérablement de ses quartiers permanents pour pouvoir être fait, sans mettre le corps sur le pied de guerre. Puisque Vous y trouvez d'aussi graves inconvénients, il ne me reste que de me taire et attendre ce que le bon Dieu dans Sa miséricorde nous enverra.—L'autre objet est bien plus grave: il s'agit de griefs fondés et personnels que Vous avez élevés contre un fonctionnaire public qui, non content de s'oublier d'une manière inouïe dans une séance du conseil d'administration, présidé par le représentant du Souverain, s'attribue le droit de censurer et d'incriminer un délégué du Souverain et qui, plus est, Vous manque d'une manière impardonnable dans le rapport qu'il m'adresse. Qu'en résulte-t-il?—que Vous, mon frère, êtes dans le cas d'en porter plainte à moi. Que me reste-t-il à faire?—de sévir,—et ce ne peut être qu'en déstituant le ministre des finances coupable. L'acte va être transmis pour être exécuté.

Mais, remontons aux sources d'une aussi triste et facheuse circonstance, qui produira, nécessairement, un éclat pénible et privera le pays d'un serviteur, qui jouissait de toute la confiance de notre adorable Empereur et qui a sauvé *l'existence* à sa patrie, au moment où celui qui l'avait réédifiée avait prévu la nécessité de détruire son ouvrage. Je la cherche d'abord dans le caractère de l'individu, dont l'amour-propre le plus ridicule et le plus désordonné fait le fond; ensuite, dans la conduite fort peu convenable de monsieur Novossiltzow qui, à plus d'une reprise, a tâché de jeter le blâme sur les opérations du ministre des finances, sans prouver aucune, tandis que les antécédents ne prêchaient pas en sa faveur à lui-même. Ensuite, dans la faiblesse outre toute mesure du président du conseil qui, à ce que Vous m'assurez, s'est laissé étourdir par les ridicules assertions du prince Lubecki, au lieu de penser qu'il n'avait d'ordre à recevoir que *de moi*, et par là a toléré en plein conseil des propos de cabaret; les conséquences [∞] étaient aisées à prévoir.

Veillez me permettre, cependant, de Vous rappeler que j'avais osé Vous prier en cas pareil de faire venir chez Vous le prince Lubecki, de le tancer vertement et de le remettre à l'ordre, chose que Vous aviez tou-

jours le droit de faire *Vous-même*, mais qui, faite par Roznietsky et même par Kourouta, ne pouvait non seulement produire la moitié de l'effet, mais mettre Lubecki *en droit* de ne regarder que comme un avertissement particulier et privé, tandis qu'il était urgent qu'il sût d'une manière officielle et très-positive qu'il faisait des sottises. Ce moyen offrait un autre avantage majeur, celui de Vous le faire entendre directement et, peut-être, d'éclaircir par là des points qui, passant par la bouche d'un tiers, perdaient leur vrai sens, *car le ton souvent fait la musique*.

Voilà donc Lubecki de côté; daignez aviser à le remplacer, je ne connais personne qui puisse le faire, connaissant à peine deux personnes à Varsovie, excepté les militaires. C'est Vous donc que je prie instamment de Vous en charger et le plus tôt possible; le choix sera peu aisé, je crois. Il sera en outre indispensable pour l'acquit de ma conscience, que je tire au clair les incriminations de monsieur Novossiltzow contre Lubecki sur la régie des finances, et cela ne peut se faire qu'en les entendant tous deux à la fois et moi-même; il faudra donc que tous deux viennent ici, car, s'il en est ainsi que monsieur Novossiltzow le prétend, Lubecki doit être jugé. Dans la note que je Vous adresse en réponse à la Vôtre, je Vous offre ce même moyen pour remplacer le renvoi de Lubecki, pour le cas où Vous supposiez pouvoir le guérir encore de sa folie et où Vous Vous convainquiez que son renvoi dans ce moment pourrait compromettre l'administration de la partie qui lui a été confiée, et qu'il serait bon, peut-être, de lui faire abdiquer alors seulement qu'il aura terminé ses deux opérations, celle de l'emprunt, indispensable pour que le royaume ne soit pas pris au dépourvu en cas de guerre, et qui s'est bien arrangée; l'autre celle du sel, qui de même a parfaitement réussi, mais qui toutes deux doivent être terminées de la même manière qu'elles ont été commencées.

Le $\frac{6}{18}$.

Fenschau ayant désiré ne partir qu'aujourd'hui, je reprends ma lettre pour Vous dire que j'espère que Vous serez satisfait de la semonce adressée au président du Conseil et qui était indispensable, j'espère qu'ils y verront clair maintenant et sauront à quoi s'en tenir pour l'avenir; toutefois, il est bien malheureux d'avoir été forcé de recourir à une mesure pareille.

L'examen des pièces du procès, ainsi que du rapport du conseil d'administration conjointement avec le rapport du 5^{ème} département du Sénat pour nos prévenus, se fait par un comité que j'ai désigné, composé du comte Kotschoubey, Tolstoy, Galitzine, Wassiltchikow, Spéransky, Nessel-

*

rode et Dibitsch. Je les ai chargés de porter le plus de rapprochement possible dans l'assimilation des peines à prononcer contre les Polonais et les nôtres, et, pour leur faciliter ce qui ne leur serait pas intelligible, j'ai fait assister Grabowski. Ce comité me présentera de même un projet de semonce à la Haute Cour nationale pour la manière au moins irrégulière dont elle en a agi. J'espère, que sous peu tout sera fini et cette éternelle et odieuse affaire terminée. J'espère alors que je pourrai enfin me rendre chez Vous et voir de mes yeux ce qu'il est bien temps que je puisse voir et entendre, pour ne pas rester éternellement étranger à un pays où je ne puis être responsable de rien, ne le connaissant qu'à peine et encore moins les individus qui y agissent en mon nom et, certes, ce n'est pas l'envie qui m'a manqué pour le faire.

Voici une première caisse des papiers de feu Maman qui m'a été portée, mais qui, d'après les adresses sur les paquets, Vous appartient; le reste Vous sera transmis le plus tôt possible à mesure que ces messieurs me les feront tenir. Point de toilette encore et personne ne sait où elle a disparu, car il n'y en a pas trace nulle part, ni à la cour, ni au cabinet.

Votre capitaine anglais m'a l'air d'un bien brave homme; il a tout vu ici et retourne fidèle à la parole qu'il Vous a donnée et fort reconnaissant pour Vos bontés.

Je n'ai rien de nouveau à Vous annoncer de l'armée; grâce au bon Dieu, les malades diminuent et commencent à guérir. Tout se répare et sera prêt pour le printemps. La cérémonie d'aujourd'hui a été fort brillante, quoique par un froid de 15 degrés et un vent horrible. Les pelotons des cadets au château étaient superbes et ont frappé tout le monde par leur charmante tenue. J'ai pris la liberté de Vous envoyer la suite des assiettes avec le régiment de Podolie, le reste incessamment. Les dessins de la garde polonaise et même ceux des régiments de Lithuanie et Volhynie ne seraient pas de trop; pour les faire exacts, s'il Vous est possible d'en faire faire au moins des croquis; pardon de la proposition. Veuillez embrasser pour moi Paul; le mien a été aujourd'hui avec le peloton du drapeau de son régiment avec un sérieux parfait et s'en est fort bien acquitté. Ma femme Vous fait embrasser et Vous remercie sincèrement pour Votre bon souvenir. Adieu, cher et excellent Constantin, que Dieu Vous conserve; n'oubliez pas Votre vieux et fidèle frère qui Vous aime de toute son âme étant pour la vie et de cœur et d'âme Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

Mille choses, je Vous prie, à Kourouta.

166.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{1-\text{го}}{13-\text{го}}$ января 1829 года.

Veuillez me permettre, cher et excellent frère, de Vous offrir mes félicitations les plus sincères à l'occasion du renouvellement de l'année, ainsi que mes vœux les plus ardents pour Votre bonheur constant, Votre prospérité parfaite, Votre gloire et Votre conservation avec tout ce qui peut Vous être cher dans ce monde dont je mets en tête Votre excellente femme et Vos enfants. Puissent mes vœux être exhaussés par Celui dont tout émane et, certainement, Vous jouirez d'un bien-être sans nuages. Je me flatte de l'espoir que Vous daignerez agréer les expressions de mon cœur avec bonté et indulgence, Vous étant offertes avec effusion et avec la cordialité et la franchise qui sont son apanage. Permettez - moi, en même temps, de saisir cette occasion pour oser Vous recommander ma femme, mon fils, tous les miens et qui sont tous presque d'anciens et fidèles serviteurs et qui m'ont donné des preuves d'un attachement, d'un dévouement et d'une fidélité à toute épreuve. Veuillez ne pas les abandonner une fois que le bon Dieu m'aura retiré de dessus de cette terre, et qu'ils trouvent en Vous un protecteur et un appui. Cette certitude me sera une consolation et mettra mon âme en paix. Daignez de même prendre sous Votre égide les troupes que la confiance du meilleur et du plus chéri des Maîtres avait daigné mettre sous mon commandement et que la Vôtre, cher et excellent frère, m'a conservé. Le zèle et la bonne volonté qui les caractérisent sont dignes, j'ose le dire, de mériter Votre bienveillance et je ne doute pas un seul instant qu'elles ne justifient dans tous les cas la recommandation que je mets à Vos pieds. Notre année a commencé bien froidement avec 10 à 12 degrés de gelée et un vent très vif. Mon fils ose déposer à Vos pieds ses plus respectueuses félicitations et ses vœux à la même occasion. Veuillez embrasser Vos enfants de ma part et agréer les expressions réitérées de mon dévouement et de mon attachement inviolable et sans bornes, ainsi que ceux de mon zèle et de la fidélité avec laquelle je ne cesserai d'être Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

167.

Цесаревичъ -- Императору Николаю.

Варшава. ^{18-го}_{30-го} января 1829 года.

J'ai exactement reçu, cher et excellent frère, Votre lettre, dont Vous avez eu la bonté de charger le général Fenschau et qu'il m'a remise à son arrivée ici, ainsi que les autres papiers. Veuillez me permettre de Vous en offrir toute ma plus respectueuse reconnaissance pour cette nouvelle preuve de Votre déférence pour moi et dont je sens tout le prix. Maintenant, je crois de mon devoir de Vous rendre un compte exact et fidèle de ce que j'ai cru faire pour accomplir Vos ordres et je me compterai pleinement heureux si Vous daignez en être content, du moins mon intention a été de me diriger d'après le sens que je croyais y reconnaître. Dès la réception de Vos ordres et après leur lecture, j'ai fait inviter le comte Sobolewski et le prince Lubecki chez moi pour le lendemain, pour les 11 heures du matin. J'ai reçu en premier lieu le comte et, en présence du comte Kourouta, je lui ai fait part de Votre mécontentement au sujet de sa faiblesse dans la présidence du Conseil des Ministres, et je lui ai remis le paquet du secrétaire d'Etat comte Grabowski, qui m'était transmis par lui à cet effet, en le priant d'en prendre lecture; ce qu'ayant fait tacitement et voyant qu'il avait les larmes aux yeux et qu'il était profondément ému, je lui dis que j'en connaissais le contenu, m'ayant été communiqué d'après Vos ordres, et que je croyais de mon devoir de lui communiquer l'extrait de la réponse que Vous daignez me faire au sujet de mon dernier rapport et qui se rattache à la même circonstance et je le lui donnais par écrit collationné. L'extrait sus-dit ne comprend que le préambule jusqu'à l'article où il est fait mention de la démission du prince Lubecki. Ce bon vieillard me pria d'être son organe auprès de Vous, cher frère, sur la peine réelle de Vous avoir mécontenté et de Vous avoir déçu, en Vous suppliant de croire qu'il s'efforcera à l'avenir de réparer sa faute et à regagner Votre bienveillance. J'avoue, qu'il m'a fait tellement peine à voir et que ses larmes m'ont si vivement touché, que j'ai cru devoir prendre sur moi de lui dire que je l'invitais de garder cet ordre pour lui seul et ne pas le lire dans le conseil d'après ce qui y était dit, mais sous condition de se bien pénétrer de son rôle à venir; si toutefois il le croyait trop pénible pour lui, que je Vous en ferai mon rapport et que je prenais sur ma responsabilité ce qui en adviendrait. Le comte m'en remercia avec

les démonstrations d'une sincère gratitude. Puis, je le congédiais. Si j'ai contrevenu à Vos ordres dans cette circonstance, j'ai cru devoir agir d'après l'autorisation que m'avait donnée feu l'Empereur en pareil cas et d'après les pouvoirs qu'il m'avait désignés; veuillez donc ne pas me l'imputer en faute et me le pardonner, cher frère. J'espère que la leçon suffira et que l'on sera plus prudent pour l'avenir. Après, je fis introduire le prince Lubbecki, de même par le général Kourouta; je lui dis qu'ayant reçu de Votre part une note responsive au rapport que j'ai été obligé de faire sur mes griefs contre lui, je croyais de mon devoir de lui lire l'extrait de cette note; ce que je fis et lui en donnais une copie légalisée, telle qu'au comte Sobolewski; après, je lui ai lu tous les passages de Vos deux lettres qui se rapportent au même sujet et en les adoucissant autant que je le pus. Cette lecture terminée, je lui dis que m'ayant demandé une audience dans le temps, j'étais prêt à l'écouter, n'ayant pu le faire plus tôt, ne sachant si ma conduite serait accusée ou approuvée par Vous et que, maintenant, ayant eu Votre approbation, j'étais à ses ordres pour l'écouter. Alors, commença un discours plein de sophismes et de raisonnements au moins très astucieux sur le jugement du Sénat et la révision qui en a été faite dans le conseil d'administration, et qui dura fort longtemps et qui ne me dissuada guère sur le compte de la popularité. Après cela, il a voulu justifier son rapport qu'il Vous a fait sur mon compte et voulut me prouver qu'il n'était nullement injurieux ou offensant. Je lui repliquais qu'il pouvait en dire ce qu'il en voudrait et que je n'étais pas intentionné d'y revenir et que j'étais plus que content et satisfait de la justice que Vous aviez eu la bonté de me rendre et que le reste m'importait bien peu. Il parut frappé de ce que je lui disais et eut les larmes aux yeux; je lui dis dans ce moment décisif que je croyais de ma loyauté de lui lire les passages du rapport que je Vous ai fait dans le temps sur son compte, ce que je fis; ce sont ceux sur ma manière d'envisager la fidélité polonaise et sur ses opérations financières et j'ajoutais: que vous voyez bien, mon prince, que lorsque vous m'accusiez de voir dans chaque Polonais un revolté, je tâchais qu'il n'y ait pas de victime et que la masse ne fut pas égarée par quelques perturbateurs et qu'elle ne devienne, comme disait Napoléon, de la chair à mitraille, comme, malheureusement, la nôtre en Russie le devint au 14 Décembre, et je finis par lui dire: pouvez-vous me l'imputer à mal?—Il ne sut que me répondre et se tut, alors, je lui dis que je croyais que notre conversation authentique était terminée et que nous n'avions plus rien à nous dire; il se tut et eut l'air d'attendre ma révérence de congé; alors je changeais subitement de ton et de conversation et je

lui dis que, grâce à Dieu, notre différend étant terminé, je me faisais un plaisir de le revoir chez moi et lui tendais le bras pour lui serrer la main; ceci le mit hors de lui: il se mit à pleurer et sa machoire d'en bas fut en mouvement; je lui dis: уймись, князь, кто старое помянетъ, тому глазъ вонъ; il repliqua: il faut sentir ce que je sens; je ne suis pas fautif et si je le suis,—que l'on me punisse. Je lui dis: personne moins que moi ne pense seulement à vous punir et tout ce que vous me direz ou ne me direz pas m'importe bien peu,—suffit pour moi la sanction de l'Empereur qui vous trouve dans votre tort. Alors, il me dit: ce n'est pas moi qui a tort, puisque je n'ai pas cru ni pu Vous manquer, mais c'est le papier. Alors Kourouta et moi nous partîmes d'un éclat de rire et lui dîmes tous deux: est-ce donc que le papier s'écrit de lui-même?—il nous dit: il peut être mal rédigé et il faut s'en prendre à lui et il ajouta: бумага глупа. — Eh bien donc vous convenez vous-même que le papier est mal écrit?—Статья можетъ, я согласенъ, глупа.—Eh bien donc, vous voilà donc d'accord?—Oui, mais mon intention n'était pas de le faire.—Encore mieux,—dis-je,—et je suis content; mais en grâce, cher prince, ménagez vos termes et souvenez-vous de l'interprétation que l'on y attache; au reste, votre papier est une imitation et presque une copie textuelle des chansons de Béranger. Oui, dit-il—глупа бумага. Après cela, il se répandit en souvenirs sur les recommandations que j'en avais faites à feu l'Empereur, à feu ma mère et à Vous, cher frère, et qu'il tâchait de les justifier; je l'assurais que personne ne lui rendait plus de justice que moi sur ses talents et ses capacités; alors il se mit à me parler sur ses affaires financières et voulut me convaincre sur la validité et la solidité de ses démarches et actions. Je lui dis que cela ne me regardait nullement pas, mais qu'il était de mon devoir de l'avertir sur le mécontentement général que ses mesures financières font naître partout et que je savais, de source certaine, qu'à la première diète elles seront vivement attaquées sur leur inconstitutionnalité. Il me dit qu'il avait réponse à tout; je l'en félicitai s'il était sûr de son fait; puis, je terminai la visite et lui dis qu'ayant passé 25 ans au service de feu l'Empereur, j'aurais cru n'y avoir rien appris, si je n'abondais dans son sens à Lui, qui a rendu le bien pour le mal aux Polonais et que j'en agissais de même en lui disant: кто старое помянетъ, тому глазъ вонъ, et nous-nous séparâmes fort contents l'un de l'autre. Ainsi se termina sans cela cette triste épisode et, j'ose me flatter, à Votre contentement, cher frère. J'ose Vous renvoyer la démission du prince Lubecki dont il n'a pas seulement l'idée, et Vous conservez à Votre service un serviteur qui peut Vous être utile et agréable, si toutefois il

met de côté son amour-propre et sa vanité, son orgueil démesuré, une fierté poussée au ridicule, une jactance, une arrogance et un ton acerbe et ironique, fait pour révolter tout être tant soit peu sensé. Le lendemain, vers l'heure de la parade, le général Kourouta reçut du prince Lubecki une lettre par laquelle il me demandait une audience et je m'empressai de le recevoir le soir même à 7 heures. Il entra chez moi et commença par me remercier du pardon que je lui avais accordé et qu'il ne saurait jamais assez reconnaître. Je brisai la conversation et lui dis: je ne suis pas rancuneux, mais je mets une condition, c'est que Vous ne m'en parliez plus. Alors, il entra en matière et me dit qu'ayant lu à plusieurs reprises la copie que je lui avais donnée la veille, il se trouverait souvent dans le cas d'être accusé pour le manque d'égard envers le commissaire Impérial, puisque le détestant et lui ayant voué une haine implacable, il s'était mis pour règle de dire toujours non, lorsqu'il disait oui, et oui, lorsqu'il disait non, et que de plus le ton ironique qu'on lui reproche était son habitude et qu'il ne saurait le changer. Voyant que le prince voulait derechef entamer une discussion fort désagréable, sinon déplacée, je lui dis: mon cher prince, cela ne vous ressemble pas, ce n'est pas d'un homme d'esprit; vous vous laissez emporter par votre humeur et par votre bile.—Cela se peut, mais j'ai pour principe de ne jamais écouter ce que dit monsieur Novossiltzow, puisque tout ce qu'il dit est mauvais sans exception. Après cela, il me dit que voyant que j'étais contraire à ses mesures de finances, les choses ne pouvaient marcher. Très étonné de cette algarade et, du plus grand sang-froid, je lui dis que je ne pouvais être ni pour ni contre, n'y entendant rien aussi bien que dans les miennes propres, mais que je me restreignais à mon rôle, ayant la police en mains, de l'avertir sur le mécontentement qu'elles opèrent et que je croyais devoir avertir chaque homme qui, marchant et ne voyant pas un puits sous ses pas, de ne pas y tomber, ce qui, certainement, vaut mieux que de l'en retirer une fois qu'il y serait tombé.— Ah ça, cela est différent et je vais vous convaincre.—Je lui dis: vous en direz ce que vous voudrez, cela ne me regarde pas du tout et je serai le premier à vous féliciter si vous réussissez.—Mais il me faut votre appui et votre coopération pour le faire, puisque sans cela je n'y parviendrai pas, *puisque les cordes sont trop tendues*.— Vous convenez donc, cher prince, qu'elles le sont?—*oui*, mais j'avais un autre appui moral ayant *extorqué* (c'est sa propre expression) à feu l'Empereur un ordre au feu lieutenant de devoir être toujours de mon avis, et même s'il ne l'était pas, il pouvait en référer à l'Empereur sans toutefois pour cela arrêter en Conseil ce que je voulais, mais aussi, alors, je laissais discuter les autres minis-

tres autant que cela *m'amusait* et, puis, je décidais; n'ayant pas *de lieutenant*, chacun fait ce qu'il veut, *il en faut* un не замаñ хоть палку (ses propres termes). Je lui dis c'est-à-dire un mannequin. Eh bien, prince, si les autres ministres, chacun de son côté, s'extorquaient un ordre suprême semblable,—qu'est-ce qu'il en adviendrait?—Les autres ministres sont des sous-ordres et qu'est ce que cela fait s'il y a un sermon de plus ou de moins un dimanche ou un service.—Alors donc, mon cher prince, vous voulez une dictature. *Le militaire et les finances appartiennent au Souverain en propre, les autres sont à l'état.*—Et le Souverain donc à qui est-il?—A l'état, j'espère. Alors donc, mon prince, ne dénigrez personne, chaque branche est nécessaire et utile.—Imaginez-Vous ce que me fait Mostowski: il ose se plaindre de moi au Conseil de ce que les intérêts des sommes d'hôpitaux et autres ayant été placées d'ordre à la banque, ne produisent que $\frac{4}{100}$, lorsqu'autre part ils auraient pu produire $\frac{5}{100}$ et même $\frac{6}{100}$. Je lui dis'il a raison et cette plainte est la même des sources de qui avait produit plus et vous ayant obtenu l'ordre de les placer, sous vos ordres, n'en donne que $\frac{4}{100}$. S'il vous faut mon appui pour chose pareille, je ne crois pas que vous l'obteniez et votre système des finances, basé sur l'arbitraire et soutenu par le pouvoir, tôt ou tard s'en ressentira. De plus, il me parla sur les dotations, la banque, les domaines nationaux et mis en vente; en un mot, sur mille choses, le budget constituonnel; et moi, du plus grand sang-froid, je lui disais: vous savez, mon prince, que je ne tiens pas à la constitution et que l'ordre suprême est tout pour moi, mais jusqu'à ce que tel ou tel ordre de choses est établi, il faut s'y tenir et ne pas compromettre le Souverain par des ordres extorqués. Puis, il finit par me dire qu'il était le seul homme en Pologne qui travaillait et qui y entendait quelque chose et que les autres n'y entendaient rien. En sortant, il me remercia encore de mes bontés et je l'assurai de mon côté que j'étais toujours prêt à l'entendre; mais qu'en tout état de cause, je le priais de se calmer. Voilà en 12 pages deux conversations de 4 heures. Je Vous en fais mon rapport d'office et, s'il a retardé, la cause en est—la rédaction. Veuillez ne pas retenir le feldjäger que je Vous expédie. J'ose me mettre très-humblement aux pieds de notre chère Alexandrine, daignez me ressouvenir à ses bontés. Mes tendres embrassements à Vos enfants. Mes humbles remerciements, cher et excellent frère, pour les dessins que Vous avez daigné m'envoyer. Toutes mes lettres au sujet du testament de ma mère ont été envoyées au prince Volkonsky. Ayant terminé, j'ose me flatter, toute cette triste affaire du prince Lubecki de mon mieux, je crois plus prudent de ne déplacer personne et chacun n'a qu'à terminer sa besogne comme il croit le faire pour le mieux. C'est mon avis que j'ose Vous sou-

mettre en toute soumission. Chez nous, tout est au reste fort tranquille. Daignez agréer les assurances de mon dévouement et attachement inviolable et à toute épreuve, cher et excellent frère, en agréant de même les sentiments de fidélité et d'amitié que je Vous porte à tout jamais et avec lesquels je suis Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

168.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{19-го}{31-го}$ января 1829 года.

Souffrez, cher et excellent frère, que je remplisse un devoir plus que cher à mon cœur, en Vous demandant instamment pardon de la peine que je Vous ai faite et cela bien involontairement, en Vous parlant du corps de Lithuanie que je croyais être de Votre intention de me retirer de sous mon commandement. Certainement, je n'ai pas voulu Vous indisposer sous aucun point de vue possible et veuillez m'accorder mon pardon; toute excuse n'est pas admissible et je ne me permettrai de rien ajouter pour ma justification. Vous l'avez trouvé mauvais,—il me suffit, et je dépose à Vos pieds mon pardon et ma soumission, n'ayant jamais été accoutumé à rien d'autre que de recevoir avec respect tout ce qui vient d'en haut. Pardon, pardon et oubli du passé avec promesse que je n'y reviendrai plus. J'ai autant à cœur d'avouer mes fautes que j'ai en horreur de les excuser, c'est mon principe. Ma femme sachant que je Vous écris me charge de ses remerciements pour Votre gracieux souvenir et mon fils ose se mettre à Vos pieds, ainsi que mon vieil ami Kourouta pour Vous témoigner toute leur gratitude pour la bienveillance dont Vous daignez les honorer. Zèle, obéissance et dévouement à toute épreuve Vous sont voués à jamais par Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

169.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Царское Село, $\frac{14-го}{26-го}$ января 1829 года.

Recevez, cher et excellent Constantin, tous mes humbles et bien sincères remerciements pour Votre si excellente lettre du $\frac{1}{13}$ que j'ai reçue il y a trois jours; veuillez-Vous persuader une fois pour toutes de tout le

bonheur que Votre amitié me fait éprouver et que de la mériter par ma conduite est le but constant de mes efforts; en cela Vos vœux comme en tout doivent me porter bonheur. Puisse donc cette année, qui a commencée, être plus heureuse pour nous que ne l'a été celle qui vient de finir; puis-sions-nous voir conservés tous ceux qui nous sont chers, par qui nous con-naissons encore le bonheur—puissé-je, enfin, être parmi Vous avec l'âme tranquille.

Je joins, ci-près, des papiers trouvés sous mou adresse pour Vous, et que je Vous remets tels quels, au lieu de Vous en écrire au préalable comme l'inscription de l'un des paquets l'indique. La volonté de ma mère a été de faire brûler une grande quantité de ses papiers; entre autres, j'ai dû, par ses ordres, brûler moi-même une caisse entière remplie d'une suite de volumes, année par année, d'une espèce de mémoires ou de journal de sa main, remontant aux années 70 et finissant vers 1800. J'avoue que cela m'a fait beaucoup de peine. Il est incompréhensible où ma mère trou-vait le temps pour écrire tout ce qu'elle a tracé de sa propre main.

J'espère sous peu Vous transmettre l'issue des deux procès et voir ainsi terminée cette éternelle, pénible affaire. Je suppose, qu'à l'heure qu'il est, Vous avez déjà fini avec Lubecki ou du moins que Vous l'aurez remis à la raison de façon à ne le plus voir recommencer son train et que chacun saura à quoi s'en tenir pour le futur. Quant à l'affaire de l'emprunt, c'est moi qui l'ai autorisé à le faire à l'instar du nôtre et il était indispensable de le faire pour avoir un fond de réserve pour le cas d'une guerre et en cela le secret est une chose de rigueur, puisque l'objet ne peut regarder que le Souverain et le ministre des finances comme partout et non le con-seil d'administration. Mais cela ne diminue nullement de la responsabilité de Lubecki sur *le mode* d'y procéder, c. à d. le choix des commission-naires etc. Ce même fond peut devenir de la plus grande utilité pour d'au-tres emplois également utiles et nécessaires.

Rien de nouveau de l'armée, tout allait bien et heureusement, les malades diminuaient. J'ai dû faire passer Pahlen au commandement du 2^d corps, au lieu de Scherbatow dangereusement malade; le 1^{er} corps reste vacant pour le moment. Une tentative de rapprochement avec les Turcs par l'intermédiaire du ministre de Danemark à Constantinople a échoué à mon grand regret, en nous donnant la preuve qu'ils ne veulent pas de la paix. L'accident arrivé à La Ferronnays est un évènement bien déplorable tant pour l'homme que pour la chose, et je crains bien que les affaires ne s'en ressentent d'une manière défavorable.

Le 16. St.-Petersbourg.

Ne m'en voulez pas, cher et excellent Constantin, que je ne Vous écrive pas tout d'une date, mais je puis rarement y parvenir, étant le plus souvent interrompu tandis que j'écris. Je viens Vous entretenir d'un autre objet très important à prévoir d'avance. Probablement, notre procès va être fini sous peu et, avec l'aide de Dieu, je pourrai me rendre à Varsovie avec ma femme et mon garçon, ainsi que je le projetais; mais les quatre années permises par la loi sont écoulées et une Diète doit être appelée; déjà l'on demande les ordres préalables et Mostowski, comme Vous l'aurez vu, en a écrit à Grabowski; je suppose donc qu'il faut y penser à temps et prendre les mesures en conséquence. Vous Vous rappellerez, en outre, que quand il s'agissait d'un couronnement, il avait été convenu que la Diète ne serait convoquée que pour y assister; or, s'il s'agissait encore d'un couronnement ou de son simulacre, il serait à décider comment établir la différence entre la Diète appelée pour y assister et de celle qui devrait se réunir, le terme fixé pour sa *réunion délibérative* étant révolu, chose qu'il serait essentiel de distinguer. Il me paraît que ce simulacre de couronnement est une chose dont peut-être l'on pourrait se passer ou, s'il est indispensable, le rendre aussi simple que possible, en se servant de prétexte que la couronne *n'existe pas* ou bien, comme je Vous l'ai déjà proposé, en cas qu'il en faille une, faire porter celle d'ici que l'on recevrait à la frontière par une députation et traiterai tout le temps de son séjour là-bas comme couronne du Royaume. Enfin, c'est autant d'idées que je Vous jette en avant, revenant à la nécessité qui me paraît exister de rigueur de parfaitement séparer la Diète *simple-ment assistante* de celle, qui devrait se réunir vu le terme écoulé. Je ne crois pas non plus qu'il fasse bon de faire précéder la Diète délibérative au couronnement, car s'ils faisaient ou disaient des sottises, il serait fâcheux de les rappeler une seconde fois pour y assister.—Passons à un autre objet d'une nature plus agréable. J'ai été hier pour *la première fois* voir le lycée de Tsarskoé-Sélo et la pension qui en dépend; autant j'ai été charmé de voir l'état prospère et distingué sous tous les rapports des élèves du lycée, ainsi que de la tenue de cette maison, autant je l'ai été peu de celle des élèves de la pension qui sont au-dessous de toute critique: tenue, extérieur, manière de parler, tout est pitoyable, tandis que le local est d'un luxe et d'une beauté ridicules. Il me paraît que le but de ces deux établissements commence à se perdre de vue. Originellement, ils étaient destinés l'un à préparer des élèves à l'autre,—l'autre à fournir des jeunes

gens pour le service civil, chose si essentielle et dont nous manquons tant; depuis, ce qui était *toléré* est devenu la carrière favorite et la plupart des jeunes gens préfère, ce qui est naturel, le militaire. La pension, au lieu de fournir uniquement des élèves préparés pour le lycée, a plus que six fois le nombre nécessaire et est devenu un pitoyable *duplîcata* du lycée, en ayant les défauts et aucun des avantages. En attendant, nos corps de cadets regorgent; cette année nous ne pourrons rien recevoir au second corps et il serait également criminel de tolérer d'en recevoir plus au premier, où ils sont au plus mal, vu le même manque de place. Au corps de marine, il y a plus de 90 à 100 enfants candidats que l'on ne peut recevoir. Dans le projet de réforme des corps il est en vue de recevoir dans tous les corps une certaine quantité de pauvres enfants en bas âge, dont les parents ou physiquement, ou moralement n'existent plus, à l'instar du 1^{er} corps, mais où les placer?—c'est infaisable dans le local actuel. Je propose donc de réduire la pension du lycée à ce qu'elle doit être, c. à d. aux 50 élèves préparatoires pour le lycée, en y laissant de préférence ceux qui se destinent par goût au civil, et de rendre le reste aux parents ou de leur donner le choix de passer dans les autres corps, ce qui, reporté sur tous, ne serait sensible pour aucun. Alors, dans ce magnifique et immense local placer les petits cadets soignés par les femmes, en leur donnant toutefois un peu de régime militaire, comme nous par compagnie tambours pour le service et la police etc. On peut y réunir commodément 500 petits enfants; on ferait d'abord passer ceux du 1^{er} corps, en en faisant le fond et augmentant successivement pour les trois autres: le 2^d, le воен. сироте. et celui de la marine. De cette manière, il y aurait asile pour ces petits malheureux; le 1^{er} corps gagnerait immensément de place tout d'abord, et la santé et la prospérité des enfants dans les petits gagneraient infiniment par la salubrité reconnue de Tsarskoé-Sélo et le local magnifique où ils seraient réunis. Si Vous n'avez rien contre cette idée, je tiendrai beaucoup à la mettre à exécution et je me chargerai volontiers de la surveiller moi-même, aimant de prédilection ce charmant établissement. J'en ai parlé à Demidow et il me paraît pénétré de son utilité. Goldhoyer est parfait pour le lycée et il est étonnant quelle métamorphose il lui a fait subir.

Mon garçon m'a donné des inquiétudes ces jours-ci; il paraissait devoir prendre la rougeole; la fièvre est passée, mais il a toujours un oeil poché. Je Vous demandais, lors de notre séjour à Varsovie, de placer près de lui quelqu'un de Polonais et qui ne sût guère que le polonais ou l'allemand, pour le forcer à prendre l'habitude de la langue; il le comprend,

le lit et l'écrit bien, mais il n'a avec qui parler; je fais maintenant dîner Haucke avec lui, pour y suppléer le plus possible.

Adieu, cher et excellent Constantin, pardonnez-moi cette longue épître, mais c'est qu'une fois que je commence à jaser avec Vous, je ne sais pas trop finir. Conservez un peu d'amitié à celui qui Vous chérit de toute son âme étant pour la vie et de cœur et d'âme, cher Constantin, Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

Mille tendres choses à Paul et à Kourouta.

170.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, ^{24-го января}_{5-го февраля} 1829 года.

C'est au moment où nous nous sommes levés de table chez Michel que Jevtouschenko est venu me remettre Votre chère lettre, cher et excellent Constantin.

Tout ce qui est l'effet d'un cœur noble et généreux ne m'étonnera jamais de Votre part et ce dont Vous voulez bien me rendre compte n'en est qu'une preuve de plus, un nouvel exemple et un nouveau service que Vous avez rendu au pays et à celui qui est destiné à le servir dans ma triste personne. J'ai à peine le temps de toucher ce soir les points principaux de l'affaire, désirant que Michel Vous porte ma réponse; le courrier Vous portera une réponse plus détaillée. J'approuve et Vous suis bien reconnaissant de la manière dont Vous avez agi envers le président; je suis convaincu qu'à l'avenir il usera mieux de ses pouvoirs et Vous daignerez le faire venir chez Vous pour l'assurer de ma part de l'oubli du passé et de l'espoir que tout marchera mieux à l'avenir. Quant à Lubecki, tout ce qu'il a dit et fait en cette occasion est bien le cachet de l'homme; il Vous est sincèrement dévoué et reconnaissant, mais comme tout homme rempli d'amour propre, il reste persuadé de son infailibilité et fera plutôt *tout* que de convenir qu'il a eu tort; mais c'est un homme utile, rempli de zèle pour le service et, certes (sans qu'il faille le lui dire), le plus entendu de ses collègues. Il faut le soutenir tout en le calmant et, surtout, comme Vous daignez le dire, en le rendant attentif aux pièges où il peut tomber; or, ce service ce n'est que *Vous* qui pouvez le lui rendre, ainsi qu'au pays et à Votre très humble serviteur. Je me joins donc à lui pour Vous

supplier de le faire venir chez Vous toute fois qu'il fera ou sera disposé à faire une sottise; cela a mille avantages et le plus grand de tous celui de lui faire croire que Vous le protégez comme par le passé; il sera plus circonspect ou du moins forcé d'entendre la vérité de quelqu'un qu'il respecte par devoir et qu'il aime par inclination et reconnaissance. Enfin, je Vous baise les mains pour l'heureuse et excellente fin que, grâce à Votre bon cœur, Vous avez su donner à toute cette vilaine affaire. Quant à l'annexe à Votre lettre, c'est en Vous serrant contre mon cœur, si j'étais près de Vous, que je Vous aurais donné ma réponse. Nous servons le même pays dans des rapports qui sont le résultat de Votre volonté; puis-je donc avoir d'autres vues, d'autres intentions que de le servir selon mon entendement jusqu'à mon dernier soupir?— Adieu pour aujourd'hui,—au premier jour par le courrier je Vous écrirai plus au long.—Mettez-moi aux pieds de ma chère sœur pour son cher et gracieux souvenir. A Vous, cher Constantin, de cœur et d'âme et pour la vie Votre tout dévoué fidèle frère et ami

NICOLAS.

Veillez embrasser Paul pour moi et dire mille choses à Kourouta.

171.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{24\text{-го января}}{5\text{-го февраля}}$ 1829 года.

J'ai exactement reçu, cher et excellent frère, Votre lettre en date du $\frac{4}{26}$ de ce mois et je Vous prie d'en agréer tous mes plus sincères remerciements ainsi que pour la confiance que Vous voulez bien m'y témoigner. Veuillez être persuadé que j'en sens tout le prix et que, certainement, je n'en mésuserai pas. J'ai retenu le feldjäger, qui en était porteur, jusqu'à l'arrivée de l'estafette ordinaire, afin de Vous le renvoyer muni de toutes mes réponses, si celle-ci m'eût apporté quelques ordres de Votre part. Je m'en vais tâcher de répondre à Votre lettre, cher frère, point par point et d'après l'ordre suivi dans la lettre: 1^{ent}) J'ose Vous remercier très humblement pour les lettres et papiers que Vous avez eu la bonté de me renvoyer et trouvés entre ceux de ma mère. J'ai été bien heureux d'y retrouver tout ce qui a eu rapport à une fausse dénonciation faite contre moi dans le temps par le comte Samoïlow à l'Impératrice Catherine et qui m'a valu un tas de désagréments de tous genres et qui m'ont laissé une impression qu'un laps de 33 années n'a jamais pu détruire; c'est un tissu d'absurdités et de calomnies qui n'a pu être admis

par l'Impératrice que pour me punir, peut-être, de ce que je n'abondais pas dans son sens alors; comme j'en remercie le bon Dieu du fond de mon cœur tous les jours de ne l'avoir jamais fait depuis! Je conçois parfaitement la peine que Vous avez dû éprouver en brûlant, d'ordre de ma Mère, son journal depuis 1770 jusqu'à 1800; il aurait été fort curieux de lire, mais puisque telle fut sa volonté, il fallait l'exécuter ponctuellement. J'ai reçu de même dans les papiers qui m'ont été renvoyés dans la cassette une injonction semblable de brûler sans décacheter un paquet contenant, d'après la suscription, une lettre de l'Impératrice Catherine et une de mon Père au sujet du congé du service de l'un de nos oncles maternels. L'ordre a été exécuté et nous en avons fait notre rapport à la commission testamentaire, ma femme et moi. 2^{ent}) Quant à l'affaire de la Haute Cour et du jugement inique qu'elle a rendu dans le procès des criminels d'état, j'attends avec le plus grand sang-froid ce que Vous en déciderez; mais je ne saurais Vous cacher que ces messieurs du Sénat triomphent par anticipation de leurs hauts-faits et qu'ils se mettent à tâche de le témoigner par des réunions, bals et fêtes tout au moins bien déplacées dans les circonstances présentes; en un mot l'insolence est synonyme ou bien confondue par eux avec le caractère. 3^{ent}) Quant au prince Lubecki, grâce à Dieu, je ne l'ai pas même revu depuis notre dernière conversation et dont je Vous ai rendu compte.—J'avoue franchement que j'espérais en être plus satisfait; il persiste à ne plus paraître aux séances du conseil d'administration et s'y fait remplacer par le comte Plater. Sans entrer dans de plus amples dissertations sur toute sa conduite, je trouve qu'il s'arroge un droit qu'il n'a pas, puisque, si chaque ministre en eut fait autant, qu'est-ce que cela deviendrait?—La méchanceté et l'insolence de son caractère l'emportent sur ses devoirs et si je m'en serais cru le pouvoir, je l'aurais tancé vertement sur ce nouveau cas. En général, c'est un être auquel il ne faut laisser rien passer et le remettre de suite, sans cela il n'y a plus de bornes. C'est la pure et simple vérité et dans tout son jour. 4^{ent}) Quant à l'affaire de l'emprunt, malgré ce que Vous en dites, cher frère, je ne saurais être de Votre avis, puisque dans les pays régis sous des formes constitutionnelles chose semblable ne peut se faire sans l'assentiment des chambres; preuves en sont la France et l'Angleterre; dans un ordre de choses semblable les comptes sont publics et comme un emprunt doit avoir des garanties, il ne peut avoir lieu que par l'assentiment des contribuables qui tôt ou tard doivent le rembourser. Au reste, je Vous expose mes idées pures et simples et Vous n'avez pas besoin d'y faire la moindre attention. L'emprunt en France pour la guerre d'Espagne et l'expédition de la Grèce font foi à mon assertion et ont été proposés et votés par les chambres,

c'est une garantie pour les citoyens que le Souverain ne commencera pas de guerre d'après son simple caprice, puisque pour la déclarer cela dépend de lui, mais sans argent il ne pourra la soutenir. En Angleterre, il en est de même et les discussions du parlement en font foi. De plus, toute dépense doit avoir sa légalisation, puisque le trésor n'est pas au Souverain comme chez nous, mais appartient à l'état et aux citoyens qui le mettent simplement au dépôt pour être dépensé d'après le budget. 5^{ent}) Je suis bien heureux de ce que Vous soyez satisfait des nouvelles reçues de l'armée et j'avoue que je désire bien ardemment que l'hiver dure encore deux mois pour gagner du temps. Vous n'avez pas pu faire un meilleur choix pour commander le 2^d corps d'armée qu'en le confiant au comte Pahlen, sans contredit, nous n'en avons pas de meilleur entre nos officiers—généraux, mais comment fera-t-il pour s'arranger avec le maréchal auquel il ne pardonne pas sa mésaventure de Provins en 1814? Au reste, j'aime à croire qu'en homme d'esprit il saura faire taire en lui la rancune qu'il lui porte. 6^{ent}) Je suis bien, bien peiné de ce que la tentative de rapprochement négocié par le Danemark ait échoué et je fais les vœux les plus ardents pour que la guerre se termine le plus promptement possible et, s'il se peut, même en nous évitant une seconde campagne. 7^{ent}) Je partage bien vivement Votre chagrin, cher frère, au sujet du comte de La-Ferronnays et je crois que tout remplacement serait difficile; en tout état de cause, le nouveau ministre sera difficilement stylé comme l'a été le comte, malgré que, vers le dernier temps, je le croyais un peu trop subjugué par le nouvel ordre des choses pour ne pas en dire davantage. 8^{ent}) De règle, il faut que les Diètes de ce pays aient lieu de deux ans en deux ans et ne peuvent être remises à plus de quatre années; l'époque va s'écouler durant celle-ci, au reste, elle peut avoir lieu au printemps comme en automne et c'est tout-à-fait à Votre volonté; mais je crois que le moins de lois qu'on lui proposera ou bien d'autres propositions qu'on lui fera sera pour le moment le mieux et toujours en maintenant les délibérations closes, d'après ce qui a été fait par ordre de feu l'Empereur en 1825. De cette sorte la Diète a lieu et personne n'a pas le droit de crier, c'est au reste un héritage que Vous avez reçu et que Vous maintenez. Le moins de propositions est aussi une tactique utile que je crois fort bien de suivre. Quant au couronnement, l'époque, à mon avis, peut être remise tant que Vous voudrez, mais la Diète ne doit pas être remise pour cela sous aucun prétexte possible. L'invitation à faire aux députés n'est que de pure politesse et pas obligatoire; il en fut de même pour le service funèbre de feu l'Empereur.— 9^{ent}) Quant à Votre intention de réduire le pensionnat du lycée de Tsarskoé-

Sélo et de le remplacer par les enfants cadets et entre les mains des femmes, je ne pourrai dire ni rien pour, ni rien contre, étant par ma position éloigné depuis près de 16 ans de ces établissements. Je n'ai été qu'une seule fois au lycée proprement dit, et cela au jour de son inauguration; au pensionnat je n'ai jamais été, malgré que la maison m'eut jadis appartenu en moitié et que je n'ai rendue à feu l'Empereur qu'à mon grand regret et à mon corps défendant, ce dont le prince Galitzine peut faire foi. Au reste, il en sera comme Vous le voudrez; mais je fais des vœux ardents pour que nous n'ayons pas à déplorer avec le temps des éducations du lycée comme celle de Pouchkine, Gouriew, Küchelbeker etc. Je suis bien peiné de ce que notre petit Alexandre a été malade et souhaite de tout cœur son prompt rétablissement. Je tâcherai de trouver quelqu'un entre de vieux militaires pour le placer auprès de lui pour la langue polonaise et dont la conduite et les principes soient sûrs. Veuillez, cher frère, me mettre aux pieds de Votre excellente femme et l'assurer de mon respect et dévouement; mes tendres embrassements à Vos enfants. Ma femme me charge de Vous offrir les assurances de son respectueux attachement. Mon vieil ami Kourouta, ainsi que mon fils se mettent très respectueusement à Vos pieds et Vous supplient d'agréer toute leur gratitude pour le souvenir dont Vous voulez bien les honorer.—Notre hiver est très froid et nous avons de la neige plus que je n'en ai jamais vu dans ce pays. Tout est tranquille dans le pays et je me flatte de l'espoir que le bon Dieu daignera nous conserver cet état de choses.

Zèle, obéissance, dévouement et attachement à toute épreuve Vous sont voués par Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

172.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

$\frac{2-го}{14-го}$ февраля 1829 года.

Mon frère Michel m'a exactement rendu la lettre dont Vous avez daigné le charger pour moi, cher et excellent frère, à son arrivée ici, et je m'empresse de Vous en offrir toute ma plus respectueuse reconnaissance. Je suis très heureux d'y lire Votre approbation sur la tournure et la fin que j'ai mise à l'affaire du président du conseil et du ministre des finances. Votre suffrage, cher frère, m'est bien précieux et, certes, ce n'est qu'à lui que j'aspire autant que mes forces et mon entendement pourront m'y conduire. J'ai

*

fait mon devoir comme j'espère le faire toujours d'après ma conscience; cette dernière est mon guide et elle ne me reproche rien; mais il est des cas, où sans vouloir faire du tort à personne et revenir sur le passé, l'on ne peut s'empêcher de relever des faits qui prouvent que l'on a agi généreusement envers des êtres qui ne le méritent pas. J'entre en matière et le fais en Vous suppliant de jeter simplement les yeux sur toutes les lettres perlustrées que j'ai eu l'honneur de Vous envoyer et dans lesquelles Vous daignerez voir que le ministre des finances, loin de suivre mes conseils et s'y conformer, persiste dans sa conduite et ne paraît pas au conseil. De plus, il est convaincu de m'avoir persuadé sur ses mesures, lorsque je ne lui ai manifesté que des doutes. J'avoue, qu'il me sera difficile, si non impossible, de me trouver en contact avec lui, à moins de devenir l'instrument passif de ses hauts faits ou bien de disputer pour rien avec lui, lui qui n'admet aucune contradiction, sans taxer celui qui la fait naître comme un homme dangereux et nuisible au gouvernement. A quoi bon m'attirer des désagréments qui ne meneraient à rien? Vous le croyez tellement nécessaire à Votre service, cher frère, et il en est si persuadé lui-même que toute discussion avec moi devient superflue et peut m'attirer des désagréments et me mettre tout-à-fait dans une fausse position. J'attendrai encore pour me décider l'issue de l'audience qu'il dit vouloir me demander, après laquelle je Vous supplierai de me dispenser de me trouver en contact avec un homme qui ne connaît de règles pour sa conduite que l'arrogance, l'insolence, un amour-propre démesuré et une astuce dont rien n'approche. Quant au mérite que Vous lui reconnaissez, je ne le conteste pas, mais je me permettrai de Vous représenter que ses collègues n'en ont pas moins que lui, mais, plus modestes et plus réservés et, surtout, n'ayant pas l'audace d'avoir à chaque mot Votre nom à la bouche et n'ayant point Votre appui comme le prince Lubecki se vante de l'avoir, ils ne peuvent agir comme lui. Quant à sa reconnaissance et son dévouement à ma personne, je les considère comme nuls et de nulle valeur; ce ne sont que de vains mots qu'il met en avant et si, aujourd'hui même, il aurait pu avoir la certitude de la perte de Vos bontés, de Votre bienveillance et de Votre confiance pour moi, je suis certain, dis-je, qu'il me dénoncerait à Vous-même comme un homme dangereux et plus que nuisible; c'est mon opinion basée sur l'expérience de cet homme que j'ai appris à connaître et que j'apprends à connaître tous les jours davantage. Au reste, je l'éviterai et, certainement, je ne me laisserai pas prendre à ce ton d'hypocrisie et de douceur feinte qu'il met en avant au commencement de chaque discussion et qui séduit ceux qui ne s'y attendent pas. Voilà l'exposé fidèle et

exact de mon entendement. Je suis persuadé d'avance de l'impression défavorable que Vous en éprouverez contre moi, cher frère, mais ma franchise m'impose le devoir de ne Vous rien cacher de ce qui se passe dans mon cœur. Veuillez me mettre aux pieds de notre chère Alexandrine et de la remercier de l'envoi du portrait de mon petit filleul qui est charmant. Ma femme est toute reconnaissante du souvenir dont Vous l'honorez, ainsi que mon vieil ami Kourouta et mon fils qui se mettent à Vos pieds. Veuillez embrasser Vos enfants de ma part et agréer les assurances du dévouement et du zèle à toute épreuve que je Vous porte et avec lesquels je ne cesserai d'être Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

173.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, $\frac{28\text{-го января}}{7\text{-го февраля}}$ 1829 года.

J'ai lu et relu avec attention Vos deux notes, cher et excellent Constantin, ainsi que Vos remarques sur les lettres perlustrées et je n'ai pu que me confirmer davantage dans l'opinion que je Vous ai tracée à la hâte dans ma lettre par Michel. Nous ne guérirons pas Lubecki ni de son amour-propre, ni de sa disposition de vouloir prédominer, c'est dans la nature de l'individu; mais sa présomption a reçu une dure leçon et fort méritée et c'est en prévenant à ce qu'à l'avenir scandale pareil n'arrive, que nous aurons rempli ce qui dépend de nous et surtout *de moi* dans mon éloignement.

Pour achever donc ce qui me regarde dans l'affaire, j'ai cru indispensable de lui faire officiellement connaître ma désapprobation pour le passé et ma volonté en *matière pareille* pour l'avenir; et à cette fin je lui ai fait écrire par Grabowski la pièce que voici ci-jointe, en copie; elle est positive. Je n'y ai pas fait mention de ce qu'il s'était permis d'écrire dans son rapport à moi, car il ne m'appartenait plus de le faire, *vous* ayant bien voulu le pardonner, mais il était indispensable qu'il sut que je ne tolérerai pas les personnalités *officielles* contre Novossiltzow, libre à lui, en cas urgent, de référer à qui de droit et, au plus pressé, d'accourir à Vous que je prie d'avoir l'insigne patience de l'écouter et de lui en dire un *дуракъ* quand il le mérite; ce qu'il recevra de Vous avec reconnaissance et humilité, et de le soutenir quand Vous croirez qu'il aura raison. A côté de cela, je trouve juste et indispensable que Vous ayez la bonté

de faire entendre à monsieur Novossiltzow que c'est mal reconnaître le sens de ses fonctions que de provoquer par ses observations, pour le moins équivoques, des discussions déplacées, oiseuses et inutiles; quand on avance, il s'agit de prouver et non de discuter sans fin ni sans but. Si le président eut fait lecture de l'office que je lui ai fait adresser, monsieur Novossiltzow y eut trouvé sa part; Vous avez jugé préférable de ne pas lui donner de publicité; je respecte Vos raisons, mais je désire que monsieur Novossiltzow sache mon opinion et je Vous prie de Vous en charger.

J'ai reçu avant-hier l'agréable nouvelle que d'après des dispositions faites par Geismar, Malinovsky a enlevé d'assaut la tête de pont de Nicolopol; on y a pris 32 pièces de canons, 5 drapeaux, 400 prisonniers et Ismail-Pacha à deux queues, celui qui vient de défendre si bravement Silistrie contre nous et qui, pour prix de sa fidélité, a été destitué. Notre perte est de 400 tués et blessés. Le poste est fort important, car il coupe communication entre l'autre rive et la place de Soumo dont les faubourgs ont été enlevés en même temps, et intercepte la navigation du Danube entre Widdin et Jourgea. Tout va bien et mes nouvelles de Varna du $\frac{12}{24}$ Janvier disent que tout est parfaitement tranquille. J'ai reçu aujourd'hui Votre opinion sur le nom à conserver à la maison des orphelins militaires d'ici et je crois peut-être rencontrer Votre intention que je partage, en Vous proposant de lier au nom de l'établissement le souvenir de son fondateur; en l'appelant *Павловскій кадетскій корпусъ*, le but me paraît parfaitement rempli et l'institut des demoiselles prendrait le nom de *Павловскій Институтъ*.

Avant de finir, je Vous offre mes félicitations pour notre fête commune du jour; que Dieu bénisse et conserve notre excellent Michel; je doute qu'il ait pu arriver aujourd'hui près de Vous.

Veillez, cher Constantin, me mettre aux pieds de ma chère sœur et me recommander à la continuation de ses bontés précieuses pour moi. Ma femme me charge de Vous offrir tous ses humbles remerciements pour Votre bon souvenir. Adieu, cher et excellent Constantin, conservez nous à tous deux Vos gracieuses bontés et Votre amitié, et croyez au dévouement inviolable et au tendre attachement de Votre fidèle et dévoué frère et ami

NICOLAS.

J'embrasse Paul et dis mille choses à Kourouta.

174.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, $\frac{5\text{-го}}{17\text{-го}}$ февраля 1829 года.

Recevez, cher et excellent Constantin, mes humbles remerciements pour Votre chère lettre du $\frac{24\text{ Jan.}}{5\text{ Févr.}}$, à laquelle je n'ai pu répondre plus tôt. Je Vous remercie de même du fond de mon cœur pour Votre franchise si précieuse à mon égard et que je tâcherai de mettre à profit de mon mieux.

Je commencerai par le plus important, par la Diète. Vous me paraissez convaincu que la Diète doit avoir lieu, puisque tel le veut la charte, et Vous désapprouvez les subterfuges ridicules des membres du conseil que je trouve ridicules et déplacés comme Vous. Cependant, dans les notes en marges des lettres que Vous m'avez communiquées et que, par parenthèse, Grabowski ne m'a pas montrées ce matin, jour de son travail, Vous émettez l'opinion: qu'il est à mettre en question s'il est prudent, vu l'irritation des esprits par différents motifs, mais surtout par les mesures arbitraires de Lubecki, de donner lieu à des discussions qui peuvent devenir scandaleuses et gênantes?—Je crois comme Vous qu'il est à craindre, vu cette disposition des esprits, que des discussions s'établiront, mais comme il est possible d'appuyer par des faits la nécessité de ce qui a été fait et de démontrer l'utilité des mesures adoptées, je crois que le danger de voir naître des discussions pareilles ne peut entrer en comparaison avec celui bien plus grand de violer la Charte en ne réunissant pas la Diète au terme fixé. C'est donc l'époque qu'il s'agit de fixer; je préfère le printemps, car je crois pouvoir mieux être maître de mon temps maintenant qu'en automne. Je désirerai donc en fixer l'époque vers le $\frac{1}{13}$ de Mai. Les sottises de Lubecki me désolent; si la tape bien méritée que je lui ai envoyée ne le ramène pas à l'ordre, je n'y vois vraiment pas de remède. Grabowski s'est bien gardé de me parler de ce que lui écrivent ceux des collègues de Lubecki qui s'en plaignent et le dépeignent tel que nous le connaissons; voulant l'y amener je lui ai nommément fait la question s'il n'avait rien reçu sur Lubecki et sa manière de faire depuis la leçon qu'il a eue. Il m'a tout nié, ce qui Vous prouve combien peu je puis être sûr d'être bien informé de ce qui se passe, sans les nouvelles que Vous voulez bien me communiquer et qui m'offrent une espèce de contrôle de notre travail avec lui. Mais ce sont là de tristes moyens pour connaître la vérité et qui n'aug-

mentent ni la confiance, ni surtout l'estime. Il est essentiel que je fasse connaissance avec tout ce monde, pour du moins connaître leurs figures.

Michel Vous aura dit que quelques jours avant sont départ, j'ai eu la certitude que le maréchal ne pourrait pas conduire les opérations de la campagne prochaine, ses forces ayant réellement baissé et au moral et au physique, et qu'il fallait le remplacer; cependant, j'ai attendu encore pour le décider que je le sus d'une manière plus positive; en attendant, j'ai dû préparer un choix, l'autre maréchal étant tout aussi âgé et plus cassé encore que Witgenstein, j'ai dû chercher parmi les autres aspirants ou candidats et, ne pouvant me passer près de moi de Tolstoy, je me suis décidé à donner le commandement à Dibitsch, non comme major-général, mais comme un véritable Главнокомандующий, en lui donnant pour chef d'Etat-Major Toll. Ce choix m'a paru être le meilleur et, je l'avoue, presque le seul à faire. Il n'y a que la similitude des défauts des deux individus qui m'a fait craindre qu'ils ne s'arrangeraient pas et, pour être sûr de ne pas compromettre à la légère des intérêts aussi graves, j'ai résolu de faire expliquer les individus entr'eux d'abord et d'une manière privée, avant que d'en parler officiellement à Toll; celui-ci s'est montré en galant homme, en promettant à l'autre obéissance et zèle pour le seconder de son mieux et a promis de se maîtriser pour ne pas mériter le reproche que l'on fait souvent à son caractère. L'ayant alors appelé chez moi, je l'ai engagé de me dire franchement s'il croyait pouvoir me promettre de se charger du poste que je lui donnais, en sentant la difficulté de la position vis-à-vis de son chef, vu leurs caractères respectifs; il m'a donné sa parole et, le sachant honnête homme, je crois qu'il ne m'a pas donné en vain sa parole. Depuis lors, une lettre du maréchal nous a démontré qu'il ne pouvait décidément rester et j'ai décidé le changement. Dibitsch part ce soir. Il me reste à demander à Dieu de bénir cette détermination importante et à espérer qu'Il daignera bénir mes bonnes intentions!

Le $\frac{7}{19}$.

Ficquelmont ne m'a rien apporté de nouveau de la part de l'Empereur, mais force assurances d'amitié, de désir de voir renaître des relations plus intimes entre nous, ainsi que de nous voir le plus tôt possible. Il m'a l'air d'un galant homme; ses formes sont fort aimables. Il n'y a que sa parenté avec Елизавета Михайловна *) que Vous connaissez mieux que moi, qui peut reproduire les désagréments de la position de Lebzeltern **);

*) Хитрова, мать жены Австрийского посла графа Фикельмона.

***) Прежний Австрийский посолъ, который былъ женатъ на графинѣ Лаваль.

du reste, il me revient fort. Strogonow Vous aura mis au fait de tout ce qui s'est passé de son temps à Vienne, ce que je ne sais encore que superficiellement.

J'espère qu'avec l'aide de Dieu et l'excellente surveillance qu'exercent Démidow et Holdhoyer, des élèves semblables à ceux sortis de la façon d'Engelhardt ne paraîtront plus du lycée et je n'ai rien entendu, ni vu qui puisse le faire appréhender. En général, notre jeunesse se conduit fort bien ici. Je Vous suis fort reconnaissant pour la promesse d'un officier polonais pour Cama. J'ai assisté à ses examens; celui de géométrie s'est fait en polonais et ce que j'ai pu comprendre était qu'il le parle avec facilité et coulamment, sauf la prononciation qui me paraît dure. Son séjour à Varsovie lui fera du bien sous ce rapport.

Veillez, cher Constantin, me mettre aux pieds de ma chère et bonne sœur et la remercier pour son gracieux souvenir; il me tarde de lui baiser moi-même les mains et de jouir de nouveau du bonheur de l'approcher et de l'entendre. Ma femme Vous remercie pour Votre souvenir et Vous embrasse tendrement; j'en fais de même pour Paul. Adieu, cher et excellent Constantin, que Dieu Vous bénisse et Vous conserve; conservez bonté et amitié à Votre fidèle et dévoué frère et ami

NICOLAS.

Mille choses à Kourouta.

175.

Цесаревичъ — Императору Николаю.

Варшава, $\frac{9-го}{21-го}$ февраля 1829 года.

J'ai exactement reçu, par le retour du feldjäger Jevtouchenko, Votre gracieuse lettre, cher et excellent frère, en date du 28 Janvier dernier et pour laquelle je Vous prie d'agréer mes plus sincères remerciements. Votre approbation, cher frère, quant à ma conduite envers le prince Lubecki m'a été des plus flatteuses et je sais y reconnaître Vos bontés et Votre bienveillance dont, certainement, je n'abuserai jamais. J'ai été plus qu'heureux d'avoir pu remplir Vos ordres et Vos intentions ayant même la réception de Votre dernière lettre, en faisant part à monsieur de Novossiltzow du contenu de Votre ordre au Président du conseil pour qu'il y voie ce qui le concerne, ainsi donc tout est fait d'après Vos intentions. Le lendemain du départ de ma dernière lettre que je Vous ai adressée par l'estafette ordinaire, et dans laquelle je Vous marquais que le prince Lubecki

était dans l'intention de me demander une audience, il me la fit réellement demander et je l'assignais pour mardi à midi; en attendant, le lundi, m'est arrivé le feldjäger Jevtouchenko avec Votre dernière lettre et l'ordre réprimandé au prince Lubecki. L'ayant fait introduire chez moi, en présence du comte Kourouta, je lui demandais ce qu'il avait à me dire. Il me tira de dessous son bras un gros cahier dont il voulut que je prisse connaissance avant que de le porter au conseil. Je lui dis que son volume étant très considérable, il me fallait du temps pour le lire et je lui demandais de me le laisser et il y consentit, en ajoutant qu'il s'y agissait de l'arrangement des églises de notre rite dans ce pays et auquel on avait travaillé depuis un an et plus, sans rien faire de bon ni de valable et que, craignant de s'attirer derechef des désagréments durant la discussion, il voulait me le soumettre et prendre mon avis. Je le remerciais fort poliment de son attention et je lui dis que fort peu versé dans les règles canoniques de notre église, je serai fort peu capable de lui donner un avis, qu'au reste, je ferai tout mon possible pour satisfaire à son attente. Puis, l'ayant interpellé s'il y avait quelque chose de plus à ses ordres, il me dit que c'était tout; alors, ayant fait sortir le général Kourouta, je lui remis le paquet à son adresse contenant la réprimande et je lui lus la copie qui m'était communiquée, ainsi que le passage de Votre lettre qui le concerne, et je lui dis qu'il devait voir dans ce que je faisais la délicatesse de mes procédés, n'ayant pas voulu qu'il y ait un tiers parmi nous dans un moment qui devait lui être pénible. Il ne me répondit rien, ne décacheta pas la lettre et me dit qu'il ne saurait le faire que devant la commission de son département, puisqu'il y avait un № dessus. Je lui répondis que je croyais qu'il pourrait le faire pour lui seul et garder la lettre de même. Là-dessus finit cette épisode, après laquelle il recommença à me parler de ses opérations de finances, de son emprunt de la banque, de la vente des biens nationaux, de la consommation et autres objets semblables, et finit par me dire que voyant qu'il n'était pas appuyé et que l'on scrutait sa conduite et ses actions, il ne lui restait rien de mieux à faire que de se retirer. Je lui représentais qu'il avait tort d'y penser et que ses services pouvaient être utiles. Là-dessus, nous en vinmes à la Diète et à la possibilité de sa mise en jugement à la demande des chambres et qu'il valait mieux le faire juger d'avance; je lui dis que cette manière de faire et de voir était fautive puisque personne ne l'accuse et que je ne voyais nulle nécessité d'agir de cette sorte; il eut l'air de se calmer et me demanda mon avis sur ce qu'il avait à faire?—Je saisis cette occasion pour lui dire que mes conseils seraient inutiles puisqu'il ne les suivait pas.—Comment cela?—me

demanda-t-il,—je lui dis que lui ayant conseillé d'aller au conseil, il s'opiniâtrait de ne pas y paraître depuis près de trois semaines; il me répondit qu'il n'en avait pas le temps et qu'il était trop occupé; qu'au reste, son intention avait été d'y aller ce jour, mais que je l'avais fait chercher et que c'était la cause. Je lui répondis: quant à aujourd'hui—*чередъ мой сегодня* et j'accepte toute la responsabilité de la journée. De plus,—me dit-il, j'ai travaillé à me calmer et je crois y avoir réussi. Tant mieux, mon prince, et je vous en remercie de tout mon cœur, tout en vous en félicitant. Il me dit, si j'étais assez heureux pour Vous persuader sur mes affaires de finances, je serais bien heureux. Allons, lui dis-je, finissons là-dessus, puisque nous n'en finirons pas. Vos opérations peuvent être admirables, mais sont illégales; légalisez les d'après les règles et je serai le premier à vous en faire mon compliment, mais pas d'arbitraire comme dans l'affaire des investitures militaires, où vous avez agi au détriment des contribuables et contre la foi donnée et dont j'ai porté plainte à l'Empereur. Là-dessus, une nouvelle discussion, en prétendant que la solde et les appointements des officiers ne leur appartenaient pas et étaient à la couronne, et autres absurdités pareilles. Je finis cette longue et insipide visite dans des termes très-amicaux et nous nous séparâmes avec la plus grande politesse. En sortant, il dit à Kourouta qu'il n'a pas pu me convaincre et qu'il s'en allait comme il était venu. Mon frère Michel a été dans la chambre voisine à mon invitation, afin qu'il me servit de témoin auprès de Vous, cher frère, et afin qu'il m'entendit dans mes discours et où il n'y a pas eu rien de blessant pour le prince, en employant la plus grande douceur. Veuillez agréer mes félicitations à l'occasion du succès obtenu sur les Turcs par le général Malinowsky et dont Vous daignez me faire part. Quant à la nomination du corps des cadets des soi-disant orphelins militaires en celui de Pavlovsky, je ne saurais qu'applaudir à cette heureuse idée et qui Vous fait, à mon faible avis, le plus grand honneur. J'ai répondu dans ce sens au général Tschichérine. Tout est tranquille chez nous et tout y marche d'après l'ordre établi. Ma femme me charge de toute sa reconnaissance pour Votre gracieux souvenir et s'y recommande, cher frère; Kourouta et mon fils osent se mettre très humblement à Vos pieds pour Vous offrir leur respectueuse gratitude pour la bienveillance dont Vous daignez les honorer. Veuillez me rappeler aux bontés de notre chère Alexandrine et embrasser Vos enfants de ma part et agréer pour Vous les assurances de l'attachement et dévouement à toute épreuve que je Vous porte et avec lequel je ne cesserai d'être Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

176.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{16\text{-го}}{28\text{-го}}$ февраля 1829 года.

J'ai exactement reçu, cher et excellent frère, par l'estafette ordinaire Votre lettre en date du $\frac{5}{17}$ Février de ce mois, et je m'empresse de Vous en offrir ma plus sincère reconnaissance, ainsi que pour la confiance que Vous voulez bien m'y témoigner. Veuillez être persuadé que je n'en abuserai jamais et que je ne saurai mieux y répondre qu'en Vous parlant franchement d'après ma conviction et ma conscience. Permettez-moi maintenant de Vous répondre, article par article, aux questions que Vous voulez bien me faire dans Votre lettre: 1^{ent}) *Quant à la Diète* et à l'époque de sa tenue?—D'après mon avis, elle doit avoir lieu dans le courant de cette année 1829; toutefois, pas avant le prononcé du jugement de notre interminable procès et de l'effet qu'il aura produit sur les esprits et le public et surtout en observant de près de quelle façon le sénat d'ici recevra la sanction royale et la soumission qu'il montrera a y obtempérer. Ainsi donc, il est de toute impossibilité, d'après mon avis, que la Diète pût avoir lieu au printemps, et il est de toute urgence de la remettre à l'automne; en attendant, les esprits pourront se calmer d'une façon ou d'une autre. Ceci est, à ce que je crois, plus prudent. D'un autre côté, je conçois fort bien qu'il y a des avantages à l'avoir avant l'ouverture de la campagne qu'après, dont l'issue est toujours plus ou moins incertaine; pourtant une Diète mauvaise avant la campagne peut aussi avoir des inconvénients majeurs, en suscitant sur les derrières des inquiétudes et en dirigeant l'esprit de l'armée à faux, si elle était appelée à y prendre part. En tout état de cause et le tout bien balancé, je penche pour sa tenue en automne. En outre, je crois fort nécessaire de ne proposer à la Diète aucune loi d'importance et de ne l'occuper que de choses indifférentes et en lui laissant le plaisir de refuser les lois proposées. En tout état de choses, la durée de la Diète ne doit outrepasser les 30 jours de rigueur et sous aucun prétexte la proroger. Si Vous ne pouvez pas rester tout le temps de sa durée entre nous, il faut que Vous avisiez aux moyens de sanctionner les lois, ce qui doit se faire nécessairement avant la cloture. Quant au couronnement, d'après mon avis, il peut être remis indéfiniment et jamais le faire coïncider avec une Diète, sous aucun prétexte que ce soit. Vous voyez, cher frère, que je partage sous ce rapport, ou sous ce point de vue, l'état

des choses avec tous les ministres appelés à donner leur avis et que Vous verrez clairement énoncés dans les copies de leurs lettres au comte Grabowski. Veuillez m'apprendre en outre, si dans le cas que la Diète doit avoir lieu, quels seront Vos ordres au sujet du fameux Bonaventura Niemoievski, et qui est sous surveillance de la haute police et consigné dans ses terres; étant nonce de Séradz, doit-il paraître à la Diète ou doit-il rester chez lui, comme il a été procédé en 1825 envers son frère Vincent? Quant à Votre arrivée dans ce pays-ci, cher frère, je ne pourrai qu'être d'une extrême partialité, Vous y désirant depuis bien longtemps et je partage parfaitement de même l'avis des ministres à ce sujet: Votre arrivée, ne pouvant être, en tout état de cause, qu'après la fin du procès, viendrait mettre une espèce de calme dans les esprits et ferait, pour ainsi dire, une diversion aux dire et aux on dit. A ceci se joindront les toilettes des dames, les dîners et réunions etc. etc. et que sais-je encore. Voici quant à la Diète. 2^{ent}) Quant à la nomination de Dibitsch et Toll et la retraite du maréchal, je ne puis rien en dire qu'à faire des vœux pour l'accomplissement de Vos volontés, mais puisque Vous daignez m'en parler je ne crois pas devoir passer sous silence le mécontentement général qui règne contre le général Dibitsch et surtout à l'armée dont il va prendre le commandement, où il a su indisposer tout le monde à peu d'exception près. Le général Toll n'est pas non plus des plus aimés, mais il réunit plus de formes et plus de suffrages. Je le dis avec franchise à Vous, cher frère, ne sachant Vous nier la vérité et bien fâché de dire du mal de deux individus avec lesquels je suis au mieux et que j'estime personnellement. La manière de faire du général Dibitsch a trop blessé d'amours-propres et de personnalités pour pouvoir être oubliée de sitôt, et il aura une double campagne à faire: l'une contre les Turcs et l'autre pour regagner la bonne opinion, l'estime et la confiance de son armée. 3^{ent}) Quant au général Ficquelmont et ses liaisons de parenté, lui je ne le connais nullement pas, ne sachant pas l'avoir rencontré, à moins que ce ne fut dans la foule. Quant à sa belle-mère, je ne crois pas qu'elle fut capable de tremper les mains dans quelques intrigues politiques et sous ce rapport je crois que l'on peut être tranquille. Quant aux bavardages et caquets de salons, ce n'est que du vent, s'il y en a, et ils ne peuvent être d'aucune conséquence. J'avoue, que je ne serai pas fâché si les circonstances Vous amenaient à une entrevue avec l'Empereur d'Autriche, et je présume que bien des difficultés s'applaniraient. Vous verrez par mes notes en marges aux lettres des ministres la tenacité du prince Lubecki dans ses opinions et jugez par Vous-même, cher frère, d'après cela, si je puis être utile en lui donnant des avis ou

en ayant à faire avec lui; j'en ai assez de sa façon de faire pour me faire de nouveaux désagrémens. Mon frère Michel est parti d'ici mardi et, à ce qu'il m'a semblé, fort satisfait de son séjour, du moins il me l'a dit être. Je l'ai reconduit jusqu'à son premier dîner. Tout est tranquille chez nous, grâce à Dieu, et j'espère que cela continuera de même à rester pour la suite. Notre hiver a repris de son intensité. Veuillez me mettre aux pieds de notre chère Alexandrine et l'assurer du dévouement sincère que je lui porte. Mes amitiés à tous Vos enfants. Ma femme me charge d'être l'interprète de sa gratitude pour le souvenir dont Vous daignez l'honorer et mon fils en fait de même tout en se mettant à Vos pieds. Zèle, dévouement et attachement à toute épreuve Vous sont voués à jamais par Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

177.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, $\frac{20\text{-го\ февраля}}{4\text{-го\ марта}}$ 1829 года.

J'ai toujours remis à Vous répondre, cher Constantin, à Votre bonne lettre du $\frac{9}{21}$ Février, espérant le faire plus tôt par le courrier qui Vous porte la fin du procès. J'espère demain terminer tout et ferai de suite partir le courrier; n'en connaissant pas encore entièrement le résultat, je remets à demain pour Vous en parler en détail; pour aujourd'hui, je me bornerai à Vous parler du procès des nôtres. Le sénat sans distinction aucune avait condamné tous les prévenus aux travaux forcés; quelques-uns des sénateurs ont accusé les prévenus de choses qui même n'existaient pas dans les pièces du procès. Il a fallu donc réparer la chose au conseil, ce qui s'y est fait et j'ai pris pour comparaison la culpabilité des prévenus du grand procès avec les peines auxquelles ils furent condamnés. C'est ainsi que peu seulement méritent la dégradation avec exil et pas un les travaux forcés. Jablonowski, par un oukase à part, va être pardonné et je compte pour le premier moment le faire aller demeurer à Saratow.

A demain le reste.

Avant-hier, j'ai reçu l'excellente nouvelle qu'après la prise de Tourno, Malinovsky a trouvé moyen de faire passer quelques volontaires des régiments de Schlüsselbourg et du 9^{me} chasseurs de l'autre côté du Danube, sous les ordres du major Stepanow, et que ces braves ont brûlé, sauf un seul bâtiment, toute la flotille turque de Nikopoli, c. à d. 29 bâtiments. Ce fait

éclatant, outre l'honneur qu'il fait à la troupe, est de la plus grande importance, car il prive les Turcs de tout moyen de nous inquiéter sur ce point.

Ce $\frac{21}{5}$.

Enfin, tout est fini et j'espère dans deux jours faire partir le courrier. Je suppose que Vous serez satisfait de la mercuriale à la Haute Cour; il me paraît que tout y est compris, ce qui méritait de l'être. Quant à ici, j'ai terminé également; Jablonowski sera pardonné comme nous en étions convenus préalablement; les autres sont condamnés à l'égal de ce qui a été fait pour les nôtres, coupables au même degré, ce qui a été assez difficile à arranger.

Je ne puis plus rien Vous articuler sur la conduite de Lubecki et remets pour me décider à son sujet jusqu'à ce que je puisse voir moi-même ce qui se passe; il est fou ou il fait le fou, ce qui est encore pire, mais tout cela est fâcheux. Quant aux discussions à la Diète, il faudra donner aussi peu que possible de sujets de discussion et j'y porterai tous mes soins.

Ce $\frac{23}{7}$.

C'est ce soir même que j'ai eu le plaisir de recevoir, cher et excellent Constantin, Votre bonne et excellente lettre par l'estafette en date du $\frac{16}{28}$. Veuillez en recevoir tous mes bien sincères remerciements de même que pour l'amitié et la confiance que j'y ai retrouvées d'un bout à l'autre; Vous savez que la mériter est tout ce que je désire, puissé-je y parvenir au gré de mes souhaits. Votre lettre m'est parvenue un quart d'heure avant que de signer tous les papiers du procès qu'enfin, grâce au bon Dieu, voilà terminé, il me paraît, le moins mal possible. J'ai cru bien faire de Vous adresser l'invitation d'exclure Krijanowski et Maiewski des rôles de l'armée, ne voulant pas la souiller par un arrêt porté contre deux de ses membres et en conséquence je l'ai daté d'aujourd'hui, pour qu'ils ne fassent plus partie de l'armée au moment de la sanction de l'arrêt; dès lors, ils ne sont plus que russes et je les garde ici comme sujets russes et la sentence contre eux sera exécutée ici par une communication au ministre de la justice. Je me flatte que tout se passera dûment à la Haute Cour lors de la lecture de la mercuriale et j'oserai pour plus de sûreté Vous proposer de faire venir chez Vous le vieux Bielinski, de lui faire lire la copie de la pièce et de lui faire bien comprendre le sens de la chose et le but dans lequel il ne doit accorder la parole à personne après la lecture et

faire de suite dissoudre l'assemblée. J'espère toujours que la plupart des membres ne pourront que se convaincre de leurs torts et par conséquent qu'ils ne pourront tenter de répliques. Veuillez de même faire élargir de suite tous les petits coupables, pour prouver que nous sommes les premiers désireux d'en voir le moins possible. Quant à la Diète, voici mon opinion que je Vous prie de bien peser: je n'ai pu depuis trois ans et demie aller à Varsovie par une raison majeure, évidente, qui y rendait ma présence impossible; cette raison n'existe plus, il est donc clair que je dois profiter du premier instant *possible* pour m'y rendre, pour ne pas donner prise à des bruits et des soupçons que l'on n'est que trop disposé de faire courir sur mon compte. De plus, le temps de la Diète est venu; il est donc à décider puis-je venir à Varsovie *sans réunir une Diète*, ou puis-je, *sans certitude de pouvoir être en automne à Varsovie*, remettre la Diète à cette époque, *au risque d'outrepasser le terme voulu par la loi*, par suite de quelque nouvel obstacle à mon arrivée?—Tout bien considéré, je suis donc porté pour en rester à ma proposition de venir maintenant et de réunir la Diète, bien entendu sans discussions inutiles et, certes, sans aller au delà des 30 jours indispensables.

Pour Niémowski, je ne sais trop que Vous en répondez, ne connaissant pas trop les antécédents. Existe-t-il contre lui les mêmes préventions et antécédents que contre son frère et y a-t-il quelque engagement de sa part de donné à ne pas paraître sans autorisation?—sur tout cela, ou bien agissez comme Vous croirez pour le mieux, ou donnez-moi les moyens d'y voir plus clair; s'il y a moyen de le faire sortir du pays, sans qu'il puisse y rentrer, ce serait sûrement le mieux. Encore un mot sur la Diète: il est bien entendu, que la condition *sine qua non* pour qu'il y en ait une, c'est que tout soit tranquille à l'issue du procès. Dans le cas contraire, ce dont Dieu nous garde, il n'en serait pas question. Quant à la belle et excellente armée, je n'ai aucune crainte qu'elle puisse jamais changer de caractère; elle a donné de trop grandes preuves de fidélité pour que je puisse jamais croire à ce qu'elle hésitât à faire son devoir en toutes occasions; cette opinion là est la mienne et que je conserverai toujours, tant qu'elle Vous aura pour chef et tant que je ne verrai le contraire arrivé.

Votre opinion sur Dibitsch et Toll est bien juste; j'espère que le premier saura faire oublier le passé *que je lui ai vivement placé sous les yeux*; il sent trop la responsabilité qui pèse sur lui et *s'aime trop lui-même* pour ne pas tout faire pour s'acquitter de sa charge au contentement de tout le monde. Je n'ai pas encore de ses nouvelles.

Ce $\frac{24}{8}$.

Hier, quand je Vous écrivais, je n'avais pas encore reçu les lettres des ministres avec Votre note; elles sont unanimes contre la Diète au printemps et tous paraissent craindre le mauvais esprit qui s'est *infiltré* — comme dit l'un d'eux; c'est fâcheux et sûrement mérite toute attention, mais comme le procès est fini, il importe, avant que de se décider, de voir l'effet que son issue produira, l'esprit dans lequel on se séparera et l'aspect général que tout va prendre. Quant aux autres raisons alléguées, je ne puis en accepter aucune; il ne s'agit pas de faire discuter la Diète exprès, par conséquent le moins que l'on lui proposera—le mieux ce sera et quant à la crainte de ne pas voir paraître tous les membres du Sénat par suite de leur long séjour à Varsovie, je ne saurai non plus y voir grand inconvénient. L'essentiel est de prononcer sur la question pure et simple, placée ainsi: je dois aller à Varsovie, parce que je ne puis m'en dispenser; le temps de réunir la Diète est venu,—puis-je ne pas la réunir maintenant, au risque de ne pas la réunir du tout, si je ne puis réunir plus tard et par conséquent violer la charte?—Si je viens à Varsovie, qu'y ferai-je *une première fois* sans couronnement, ni Diète, pour amuser ou représenter?—ne sera ce pas provoquer des soupçons ou exciter des murmures?—Pesez tout cela et dites-moi ce que Vous en pensez.

Je serai charmé de pouvoir voir une fois l'Empereur d'Autriche pour le convaincre, si je le puis, que je ne suis ni Tschenhiskan, ni Bonaparte, ni autres aimables épithètes dont quelques-uns m'honorent. Mais je doute que cela puisse porter la moindre différence dans leur système à notre égard, l'individu à la tête des affaires chez eux y est trop tenace.

Je ne sais encore rien de Michel depuis son départ, ni de son arrivée à Toultschine. Ici tout est tranquille et le carnaval, à ce qu'il paraît, a été aussi brillant que de coutume et a fait oublier la politique. Je suis bien heureux et reconnaissant à ma chère sœur pour son gracieux souvenir; il me tarde beaucoup de lui baiser les mains moi-même. Ma femme Vous embrasse tous deux. Veuillez en faire de même pour Paul. Adieu, cher et excellent Constantin, conservez bonté et amitié à celui qui est pour la vie et de cœur et d'âme Votre tout dévoué frère et ami

NICOLAS.

J'allais oublier de Vous remercier pour le gracieux accueil que Vous avez daigné faire à Serge Strogonow, qui en est revenu tout pénétré. C'est Haucke que je charge de cette expédition.

177.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{9-го}{21-го}$ марта 1829 года.

C'est par Votre aide-de-camp le colonel Haucke que j'ai eu le bonheur de recevoir Votre lettre datée de plusieurs jours et en définitive du $\frac{24\text{ Février}}{8\text{ Mars}}$ et pour laquelle je Vous prie, cher frère, d'agréer toutes mes actions de grâces. Veuillez être persuadé, cher et excellent frère, que je sens Vos bontés et que le pardon accordé au P. Jablonowski m'a pénétré de la plus profonde reconnaissance et surtout à cause de sa femme qui est un modèle de vertu et de conduite sous tous les rapports possibles. Tous Vos ordres ont été scrupuleusement exécutés et à la lettre. Le soir même de l'arrivée du colonel Haucke, je me suis rendu chez le président du conseil d'administration, afin de lui faire part de Vos ordres et j'y ai fait inviter le général Kossecki et le vieux président de la Haute Cour le général comte Krassinski, à qui revenait la présidence, vu le décès du Palatin Bielinski. C'était samedi soir. Après avoir lu tous Vos ordres, nous sommes arrangés que le conseil se réunirait pour le lendemain, dimanche, afin de concerter les moyens de la mise à exécution pour le lundi suivant.—Le général Krassinski ainsi que le procureur-général, y furent invités et le tout fut mis en programme. J'ai ajouté à Vos ordres que le gouvernement fut tenu de délivrer à chacun des sénateurs une copie imprimée et légalisée de Votre mercuriale, afin que ces messieurs ne puissent pas dire, ni débiter de fausses interprétations et s'excuser de l'avoir mal entendue ou comprise. Mon avis ayant été goûté par tout le conseil, le tout fut prononcé devant le public n'excédant pas 150 personnes; après quoi, la séance devint close et une députation de deux sénateurs envoyée pour introduire le conseil. Le général Krassinski choisit à cet effet les deux plus mauvais et récalcitrants sénateurs Bienkowski et Leviseski, partant du principe que comme c'était à eux que l'on devait la mercuriale que l'on s'était attirée, il était juste qu'ils allassent la chercher. Le conseil introduit, et le sénat debout et dans un morne silence, le président du conseil lut la mercuriale, après quoi, les exemplaires distribués, la séance fut levée et le procès verbal signé. Le soir même, la sentence ayant été notifiée aux prévenus, les comtes Soltyk et Zalouski furent mis en liberté, ainsi que ceux qui n'avaient été détenus que provisoirement, tels que le colonel Prondzinski, un nommé

Cichocki et un autre dont le nom m'échappe*). La mercuriale a été reçue avec respect et soumission, mais pas avec persuasion d'après tous les rapports qui me parviennent de différentes parts; au reste, à quoi peut-on s'attendre d'êtres semblables et à un ramassis comme le sont les sénateurs dans la majorité de ce pays-ci; pourtant, il faut être juste qu'il y en a entre eux qui sentent le faux pas qu'ils ont fait et sont repentants. Au lieu de sentir la délicatesse de Votre procédé envers eux, en leur faisant faire des reproches à huis-clos, il y en a qui l'attribuent à ce que l'on n'a pas osé le faire publiquement et, qu'au reste, ils ont emporté la prise en délivrant des patriotes qui faisaient tout pour la patrie. C'est l'interprétation qui court entre la jeunesse oiseuse et, surtout, entre les étudiants; ils deviennent de jour en jour plus insolents et plus audacieux et surtout depuis l'enterrement du Palatin Bielinski. J'en ai déjà prévenu le gouvernement et de la grande urgence qu'il y a de remettre toute cette jeunesse turbulente à l'ordre; tous les êtres bien pensants le sentent et sont de mon avis; mais, je ne sais à quoi cela tient, les mesures que l'on croit devoir prendre ne répondent pas à l'urgence du cas. Il est à remarquer que la jeunesse studieuse a pris une tendance très remarquable pour le mal depuis peu et je serai assez porté à le croire qu'elle est guidée du dehors et nommément du duché de Posen et de la France; au reste, tout le monde dirigeant est averti et l'on fait tout son possible pour prévenir et réprimer le mal s'il venait à se manifester d'une manière plus hostile. L'opinion que Vous daignez avoir de l'armée de ce pays, cher et excellent frère, m'est trop flatteuse pour que je ne cherche de toutes mes forces à la justifier dans toutes les occasions, et j'aime à espérer qu'elle saura la mériter par son dévouement à Votre Auguste personne, partout et toujours. J'ai fait lever la surveillance de haute police de dessus le nommé Bonaventura Niemoiewski, et il est remis en pleine et entière liberté, quitte à lui de crier à la première Diète de son mieux et à se plaindre du gouvernement à tort et à travers. Quant au prince Lubecki, — c'est toujours la même chose et il est persuadé qu'il est le seul qui sache les choses et que tout ce monde doit lui obéir; il est le seul sans faute, lorsqu'il est le véritable bronillon qui gâte les rouages des autres, sans permettre que l'on s'avise seulement de lui faire une représentation. Au plus, j'en ai assez de lui et je l'évite autant que faire se peut, persuadé comme je le suis que s'il osait seulement croire qu'il peut me dénoncer devant Vous impunément, il le ferait de suite et avec plaisir, ne pouvant oublier d'avoir encouru une réprimande de Votre part à ma plainte, de laquelle il vou-

*) Wilkoszewski.

drait se venger en me conservant rancune à tout jamais. Aussi, ne laissez-vous pas échapper une occasion de tirer à boulet rouge contre moi. Voilà tout ce que j'en puis dire et je répète que j'étudie de mon mieux de ne me trouver en contact avec cet homme astucieux, faux, haineux, insolent et vindicatif, qui sait parfaitement prendre l'aspect d'un homme dévoué et fidèle, lorsqu'il n'est qu'un flatteur et un véritable renard. Grâce à Dieu, que depuis près de trois semaines j'en ai été quitte. Quant à la Diète, je n'ai rien à ajouter à ce que je Vous ai dit, cher frère, dans ma lettre précédente; au reste, il en sera comme Vous le désirez. Si Vous voulez la risquer, veuillez être sur Vos gardes en ne lui proposant presque rien ou des choses très-insignifiantes qu'elle pourra rejeter sans aucun inconvénient. Je ne me fais pas à l'idée que l'on dût nécessairement proposer des lois à la Diète; à mon avis, si le gouvernement qui a l'initiative des propositions, n'en voudrait pas user elle ne peut pas lui demander pourquoi est-ce qu'il ne le fait pas, puisque la réponse serait toute simple: le gouvernement n'en voit pas le besoin. Quant à l'esprit public en général, le temps est trop court pour que je puisse savoir des parties éloignées du royaume l'effet que produira la fin du procès, mais à en juger par celui d'ici il n'est pas des meilleurs parmi la jeunesse, les petits employés civils, les femmes et les étudiants; quant à la bourgeoisie et aux habitants, c'est de l'or en barre, j'y joins les gentilshommes campagnards s'occupant de leurs économies. Les plus récalcitrants sont ceux qui tiennent au duché de Posen et à la France, en un mot, les confrères de Kalisch et de Cracovie avec la Silésie. Mais, en tout état de cause, je Vous supplie, cher et excellent frère, de Vous ressouvenir de proposer le moins du monde à la Diète, si elle doit avoir lieu, et en faire simplement une affaire de proforma. Je m'occupe du choix des officiers du génie et des quartiers-maîtres pour les envoyer à l'armée active, et dès qu'il sera fait j'aurai l'honneur de Vous le soumettre et je les y expédierai. Au reste, rien de nouveau chez nous; tout y est tranquille; l'hiver dure et semble ne vouloir nous quitter; il a gelé cette nuit passé 5 degrés. Le militaire travaille et se débat entre la neige et la boue, pour être digne de Vous être présenté, si Vous daignez nous honorer de Votre présence. J'ai à Vous remercier, cher et excellent frère, pour l'assiette représentant le grenadier du palais et pour les deux dames dans le fond; elle est charmante. Ma femme me charge de toute sa gratitude pour le souvenir dont Vous voulez bien l'honorer et mon fils en fait de même, en se mettant à Vos pieds. Veuillez me mettre à ceux de notre chère et excellente Alexandrine et embrasser Vos enfants de ma part. J'allais oublier de Vous annoncer que

d'après Vos ordres, donnés dans le temps, d'informer le Roi de Prusse de la fin du procès, j'en ai fait part au consul-général Schmidt, en lui donnant copie, de main à la main, de la mercuriale donnée au Sénat, afin qu'il la fasse parvenir au Roi; de cette façon tout reste à huis clos, pour ainsi dire. Continuez-moi, cher frère, bonté et bienveillance et comptez toujours sur le dévouement et l'attachement sans bornes, ainsi que sur le zèle de Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

178.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, $\frac{18-го}{30-го}$ марта 1829 года.

Haucke m'a exactement remis Votre chère lettre, cher et excellent Constantin, et après avoir remercié Dieu que tout fut heureusement fini, souffrez que je m'adresse à Vous pour Vous exprimer toute ma vive et sincère gratitude pour toutes Vos peines et Vos soins si pénibles, si désagréables pendant toute cette triste et odieuse affaire; prions Dieu que jamais besoin pareil ne se reproduise plus.

Toutes Vos dernières lettres, ainsi que les notes en marges et le contenu des lettres qu'elles regardaient, tout cela m'a fait faire de mûres réflexions, et comme, avant tout, la prudence est de rigueur et que le reste doit y être subordonné, je croirais y manquer en persistant sur la réunion de la Diète au *printemps*. Comme, cependant, je regarde sous tous les rapports ma présence indispensable, que Vous-même Vous daignez partager cet avis, j'y suis décidé et compte partir d'ici le $\frac{23 \text{ Avril}}{5 \text{ Mai}}$ avec ma femme et mon aîné. Mais, ne réunissant pas de Diète et désirant, cependant, faire quelque chose qui prouve à la nation quelque sorte de déférence à ce qui peut la flatter et par-là ramener, *peut-être*, les mauvais à plus d'ordre et de soumission, malgré toute ma répugnance et mon éloignement pour tout ce qui est représentation, je crois le couronnement fort opportun, en le rendant toutefois fort simple et le bornant à deux journées sans aucune fête ni bals autres, que le diner de rigueur et le bal de polonaises. Je vais faire dresser un projet de cérémonial que je Vous enverrai, en Vous priant d'y faire les changements que Vous jugerez utiles. Je crois réellement que ce sacrifice, qui en est un pénible, je Vous l'avoue, peut être fort utile en ce moment et je serai scrupuleusement quitte envers le pays de tout ce que la Charte exige. Les chambres n'y

assisteraient que comme par invitation et non comme Diète et par conséquent point de discours, ni rien de pareil; tout doit avoir un caractère sacré et non mondain. En peu de mots: je crois faire réunir tous les corps de l'état dans la salle du Sénat; le clergé s'y rendrait processionnellement de la cathédrale, un autel pourrait être dressé dans la salle; quand tous y seraient nous-nous y rendrions; je revêtirai la couronne, après quoi, je passerai au col de ma femme la chaîne de l'aigle blanc, et puis l'archevêque lirait la prière d'usage chez nous au couronnement, avec les changements nécessaires, le public étant à genoux. Ensuite, je lirai à genoux celle que le souverain lit à la même occasion; après quoi *Te Deum* d'actions de grâces d'après le rite catholique, et tout serait dit. Puis, grand diner, et le lendemain le bal de polonaises. Voilà, à peu-près, le cadre que je suppose devoir tracer. Ayant déjà inséré dans le manifeste de l'avènement la formule du serment, je crois qu'il est inutile et inconvenable de le répéter une seconde fois, d'autant plus que la prière est superbe et que c'est une espèce de serment que le Souverain prête à Dieu et non *aux hommes*. Comme il n'existait pas de chaîne pour l'aigle blanc, j'en fais faire une dans laquelle l'aigle de l'Empire est inséré avec l'aigle blanc, alternant avec la croix et la devise de l'ordre comme la chaîne de St.-André. En voilà assez sur cet objet pour le moment.

J'ai été justement surpris de la singulière manière de procéder du conseil d'administration dans l'affaire concernant notre église. Le ministre de la justice a eu raison de protester, s'il a cru devoir le faire pour prévenir quelque violation des lois du pays ou autre inconvénient pareil, et je ne puis que l'approuver en cela; mais le conseil d'administration a eu parfaitement tort de s'arroger le droit de nommer une commission ad hoc pour revoir ce qui avait été fait par une commission créée d'après mon ordre, sans au préalable m'avoir fait son rapport et m'en avoir demandé le droit. Si c'est à Lubecki qu'ils doivent d'avoir fait une sottise, c'est tout aussi *plat* que tout ce qu'ils lui attribuent de pouvoirs discrétionnaires et secrets et autres bêtises pareilles. Quant à Lubecki lui-même, je trouve que l'on fait tout pour le rendre fou en pliant devant lui et se lamentant partout ailleurs que devant lui, au lieu d'user du droit que chacun de ses collègues possède de soutenir ferme sa propre opinion. Le président est doublement blâmable des autres, car mes volontés et ordres très clairs là-dessus sont assez récents, tout cela me prouve seulement que je ne puis plus espérer que dans ce que le bon Dieu m'inspirera de leur dire de bouche pour les remettre tous à la raison et Lubecki à l'ordre, ou de côté. Ce que Vous me dites de l'esprit des étudiants me peine beaucoup, et je

viens de faire intimer l'ordre au ministre d'y porter la plus sévère attention. Je crois que Vous avez bien fait de relâcher Niemojewski, libre à lui de crier et de se démener tant qu'il veut, nous verrons qui seront ses dupes et ses partisans, et il sera temps d'y mettre le holà, quand il passera la mesure.

Depuis ma dernière lettre, nous avons eu un affreux évènement en Perse; toute notre mission a été massacrée dans une émeute, à laquelle la propre imprudence de Griboïédow paraît avoir donné le prétexte, mais qui, dit-on, se trâmait par les trois fils du Schach, ennemis d'Abbas Mirsa et de notre cause. Je suis dans l'attente des détails de cette atrocité et ne suis pas sans inquiétude pour nos rapports avec ce pays, ce qui serait un cruel contre-temps et un grand embarras de plus. Mes nouvelles de Turquie d'Europe sont fort bonnes; la prise de Sizipoli est fort importante et nous donne un pied ferme au delà des Balkans et un beau port. D'après toutes nos nouvelles, les Turcs ne paraissent pas s'être attendus à un coup pareil et leurs forces, au dire même du Pacha, ne sont pas considérables près de ces points. Par contre, c'est contre Paskévitsch que de très grandes forces se sont réunies; déjà près de 30 mille hommes ont paru devant Ahalzyk et ont tenté un assaut qui a été repoussé. Près de 100 mille hommes doivent être réunis près d'Erzerum et Paskévitsch demande des renforts, surtout pour le cas où les Persans violeraient la paix, ce qui ne laisse pas que d'être gênant. Jusqu'à ce moment, il paraît que la meilleure harmonie règne à notre nouvel état-major de la 2^{de} armée.

Puisse le bon Dieu la faire durer toujours et mener tout à bien. Je Vous suis bien reconnaissant pour la promesse d'envoyer des officiers du génie et de l'état-général à la 2^{de} armée; ils y seront fort utiles.

Ce $\frac{20 \text{ Mars}}{1 \text{ Avril}}$.

Marie m'avait beaucoup engagé à la prévenir aussitôt que notre voyage à Varsovie serait décidé, dans l'espoir qu'elle pourrait venir nous y voir, ce qui me ferait grand plaisir. Depuis, le mariage de Guillaume et d'Auguste ayant été fixé vers la même époque, je ne sais plus comment elle pourra arriver; toutefois, je l'en préviendrai.

Le Roi de Prusse m'a témoigné le désir de revoir ma femme pour quelque temps chez lui; ce désir est bien naturel depuis quatre ans qu'ils ne se sont pas vus; en même temps, il m'a fait prévenir qu'il viendrait à la frontière pour m'y voir, si c'est possible; je ne sais encore, où il le désirera et en tout cas ce ne pourra être que pour un ou deux jours. Je suppose que cette course partagera mon séjour en deux et me servira

en même temps à voir une partie du pays que je devrai traverser. En quittant Varsovie après un mois de séjour ou à-peu-près, je désire me rendre à Toultschin voir les gardes et peut-être quelqu'autre partie de l'armée; s'il pouvait être de Votre intention de me faire voir le corps de Lithuanie ou une de ses parties, je suis prêt à faire ce que Vous désirerez, cher Constantin, et Vous pouvez de suite prendre les arrangements que Vous voudrez.

En terminant cette lettre, permettez que je Vous expose le vœu sincère et ardent de Vous trouver à Varsovie le même pour moi comme par le passé: *excellent frère et parfait ami*; soyez indulgent pour moi et sentez toute la difficulté de ma position, unique dans le monde et plus difficile là, près de Vous, dans le lieu de Votre séjour habituel, qu'elle ne l'est déjà partout ailleurs! Que Votre indulgente amitié soit mon guide et mon soutien, que j'y puise le courage et que j'y trouve l'encouragement dont j'ai souvent besoin, quand mon moral fléchit sous le poids de mes peines. J'espère en Dieu, Il connaît mes bonnes intentions; elles sont pures, car elles sont celles d'un frère qui Vous a dévoué son existence; Il Vous inspirera aussi!

Ma femme me charge de Vous la recommander d'avance et Vous embrasse. Les vœux que je Vous adresse, je les reporte en partie aussi sur ma chère sœur; elle fut toujours la même pour moi et maintenant j'aurai plus besoin de son amitié que jamais, mais j'y compte avec parfaite confiance. Je lui recommande mon garçon, je serai heureux de le mettre à ses pieds. Mille choses à Paul que je me réjouis de revoir.

Adieu, cher et excellent Constantin, à Vous pour la vie et de cœur et d'âme Votre dévoué frère et ami

NICOLAS.

Mille choses, je Vous prie, à Kourouta.

179.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, ^{30-го марта}_{11-го апреля} 1829 года.

J'ai exactement reçu, par le feldjäger Vorobiew, Votre bonne et gracieuse lettre, cher et excellent frère, et je trace ces lignes pour Vous en témoigner ma plus sincère et ma plus profonde reconnaissance tant pour son contenu en général que pour la confiance que Vous voulez bien m'y témoigner et dont certes je sens tout le prix. Veuillez Vous persuader, cher

et excellent frère, que tous mes efforts constants seront dirigés comme ils l'ont toujours été à Vous prouver que je n'en suis pas indigne et que je n'en mésuserai jamais. Votre service et tout ce qui s'y rapporte sera comme il l'a été le seul but de toutes mes actions; j'ose Vous en donner l'assurance la plus positive. En même temps, daignez agréer avec Votre bonté accoutumée mes actions de grâces pour le rescrit flatteur dont Vous m'avez honoré et qui me sera d'autant plus précieux que, dans toute cette triste affaire qui vient de se terminer aussi heureusement, je n'ai été mu que par le dévouement sans bornes aux volontés de notre immortel défunt et les Vôtres. Dieu a daigné dans Sa clémence seconder mes efforts; aussi Lui ai-je adressé ma reconnaissance dans mes prières ferventes. J'aurai désiré Vous répondre de suite, mais j'ai dû remettre pour le faire: 1^{ent}) que le pauvre feldjäger était dans un état qui faisait peine à voir à cause des routes et qu'il a fallu le faire reposer; 2^{ent}) j'ai voulu attendre l'arrivée de l'estafette ordinaire qui devait être ici le lendemain au soir d'après l'usage, mais qui ne l'est pas encore jusqu'à aujourd'hui, étant en retard de trois jours, ainsi que toutes les postes venant de Kovno; 3^{ent}) que j'ai voulu profiter de ce laps de temps pour faire une course de 48 heures à Kalisch pour y inspecter le corps des cadets. Maintenant, je viens à l'objet dont nous sommes occupés, c'est-à-dire Votre couronnement. Je suis heureux que Vous Vous y soyez déterminé à la place de la Diète, qui, je pense, aurait été sinon tout-à-fait mauvaise, mais eût présenté une couleur toujours fort déplacée pour Votre première visite dans ce pays-ci; plus tard, en Octobre, Novembre ou Décembre, les esprits auront le temps de se calmer, de se remettre et de savoir à quoi s'en tenir avec Vous. Quant au cérémonial, je l'attends pour faire mes observations d'après ce que Vous daignez me permettre et exiger de moi. Mais, au préalable, je pense qu'aucun acte religieux ne peut avoir lieu dans la salle du Sénat, sans porter préjudice à la religion elle même, n'importe le rite, puisque l'on est que trop enclin à éliminer tout culte chrétien et ne l'envisager que comme une vaine cérémonie, et cette manière de faire n'encouragerait que trop les esprits à un ordre ou bien désordre semblable. A mon avis, tout en invitant processionnellement le clergé à se rendre au sein du Sénat et Votre serment prêté, Vous devrez Vous rendre pour le Te Deum dans la cathédrale, ce qui prouverait tolérance et protection de tous les cultes; de là Vous rendre dans la chapelle à nous du château, pour un Te Deum de notre rite et le tout serait en règle. Dieu Vous a appelé à régner sur un peuple d'un autre rite que le Vôtre, c'est à Vous à le protéger, à le respecter et à le maintenir, et à ne pas le frapper pour ainsi dire de

Votre index. Il ne Vous est pas donné comme à qui que ce soit de Vous immiscer dans des controverses; laissez les croyances aux hommes, ils ne Vous en seront pas moins fidèles et reconnaissants; au plus, assister à un Te Deum n'est pas un sacrement, Vous y serez comme assistant et vice-versa, le public assistera au nôtre.—Voilà mon opinion et je ne puis la changer. Nos troupes russes assistent dans les grandes solennités aux messes catholiques-romaines au camp et font ce que font les troupes polonaises; tel est l'ordre établi par feu notre immortel Empereur et personne n'a rien à y redire; Vous l'avez vu Vous-même lors de Votre premier séjour ici à la St. Alexandre; Votre femme y a aussi assisté. Suivez mon conseil et Vous Vous en trouverez bien, j'en ai la conviction. Quant aux fêtes après le couronnement, d'après mon avis, elles ne peuvent se réduire à deux jours et il en faut nécessairement même au château, ainsi que des bals et spectacles. Je suis fort de Votre avis qu'il faut qu'à Votre arrivée ici Vous appreniez à chacun son rôle et que Vous déssilliez les yeux aux faibles, mais avec de bonnes intentions, et que Vous réprimiez l'audace, l'impudence, l'arrogance, les sophismes et les paradoxes du prince Lubecki; il faut nécessairement le faire répondre à la bride, en lui faisant sentir les jarrets et même les éperons,—c'est comme un cheval *das soll am Zügel antworten und in Hände kommen und bleiben zwischen die Schenkels*,—veuillez me pardonner cet allemand, mais je crois la comparaison juste; au reste, je le rapporte à mon vieux métier. Quant à l'émeute et à l'assassinat de notre légation en Perse, c'est un évènement des plus fâcheux et des plus conséquents d'après mon faible avis; nous avons déjà assez de cette guerre des Turcs pour avoir besoin d'autres incidents. Je crains une complication dont il sera très difficile de sortir, mais mon espoir est en Dieu, persuadé comme je le suis qu'Il sera toujours contre les agresseurs. De même je suis fort peiné du retour des ambassadeurs d'Angleterre et de France à Constantinople qui nécessairement donnera une force morale au Sultan et aux Turcs dans l'univers entier, en avouant en outre que ces messieurs y apporteront de bien sottes figures n'ayant rien terminé pour les Grecs et leur destination de territoire n'étant que fictive.—C'est un triomphe gratuit que l'on donne au Sultan d'après mon avis. La position de Paskévitch est fort embarrassante et je présume que de l'offensive il doit se restreindre à la défensive, ce qui est toujours fort désagréable, si non préjudiciable. Les Persans ont été toujours réputés faux et versatiles et il ne faut pas s'y fier ni les laisser à dos. Ma sœur Marie désire savoir aussi à quelle époque nous devons Vous attendre ici pour s'y rendre; je lui ai promis une réponse, et que je ne saurai lui faire sans le

savoir positivement; je ne vois pas quel empêchement elle peut rencontrer de se trouver ici à Votre séjour, puisque je ne présume pas qu'elle voulut assister au mariage d'Auguste, ne l'ayant pas fait à celui de Marie à Berlin. Ce sera une distraction pour elle que le voyage pour ici. En tout état de cause, Vous ne pouvez pas partir de Pétersbourg, cher frère, comme Vous me le marquez, le $\frac{23}{5}$ Avril, puisque le $\frac{24}{6}$ c'est la demi-année de la mort de Maman et qu'il est d'usage qu'il y ait un service funèbre ce jour là; ce ne sera donc que le $\frac{25}{7}$ que Vous pouvez le faire. Les 6 mois après le décès de feu l'Impératrice Catherine sont tombés au milieu des fêtes du couronnement de feu l'Empereur Paul et ont été scrupuleusement observés. Je Vous en avertis d'avance pour que Vous preniez Vos mesures. Quant au corps de Lithuanie, il sera toujours temps de lui donner les ordres nécessaires à Votre arrivée parmi nous. Vous me parlez, cher et excellent frère, sur Votre arrivée et ce qui s'y rapporte dans des termes qui ne peuvent que m'aller droit au cœur. Aussi toute ma reconnaissance Vous est offerte de plénitude d'âme. Veuillez Vous fier à mon zèle et à mon dévouement et j'ose me flatter de l'espoir que le bon Dieu, qui lit dans ce qui se passe dans mon cœur, me secondera dans mes intentions pures devant Lui comme devant les hommes, comme elles l'ont toujours été devant Vous, cher et excellent frère, Votre femme et mon Alexandrine et Votre fils. Ainsi soit-il à jamais. Ma femme me charge de tous ses sentiments affectueux pour Vous et Vous est fort obligée pour Votre aimable souvenir. Kourouta et Paul sont à Vos pieds et heureux du souvenir dont Vous daignez les honorer. Veuillez me mettre aux pieds de *mon* Alexandrine et Lui dire que je me fais une fête de la posséder ici ainsi que Vous. Mes embrassements à Vos enfants. Zèle, obéissance, dévouement et attachement à toute épreuve Vous sont voués pour la vie par Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

P. S. Tout est tranquille dans le pays; les ordres sont donnés pour mettre un frein plus solide à la surveillance des écoliers de toutes les écoles, basses et hautes, mais il faut de l'énergie et cela presse fortement, malgré les meilleures intentions et volontés. Les eaux ont dégradé en plusieurs endroits les routes entre Lomza et Kowno nouvellement confectionnées et on se met à les réparer à force; depuis des 10^{nes} d'années, il n'y a pas eu de neige comme l'hiver dernier. Le militaire va bien, mais la saison tardive y met des obstacles à cause des boues. Les officiers pour la 2^{de} armée sont déjà partis.

180.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, $\frac{7-го}{19-го}$ апрѣля 1829 года.

C'est depuis trois jours que je suis en possession de Votre bonne lettre du $\frac{30\text{ Mars}}{11\text{ Avril}}$, cher Constantin, pour laquelle je ne puis assez Vous remercier, ainsi que pour toute l'amitié que Vous m'y témoignez; puissé-je en être digne et Vous prouver combien je la sens profondément. L'estafette avait tardé de Samedi à Mercredi et, ne sachant que Vous dire, j'ai dû Vous envoyer le cérémonial avant d'avoir Votre réponse. Je vois d'après ce que Vous voulez bien me dire que Vous approuvez ma résolution et c'est me donner *des forces* pour ce qui m'y attend. Il me paraît que nous sommes aussi d'accord quant aux formes à observer. Quant au Te Deum, il m'est parfaitement indifférent de le faire chanter à la cathédrale, ou, —ce qui me paraîtrait, peut-être, encore mieux, —le lendemain en plein air et devant les troupes comme lors de la St. Alexandre, ou le jour de la restauration du royaume. Il faudrait en tout cas éviter, je suppose, de faire coïncider ces deux cérémonies, pour ne pas donner l'idée que le couronnement a été fait à l'église catholique, quoique de fait le clergé par sa présence le sanctifie même dans la salle. Le Te Deum russe me paraît en tout cas inutile; le couronnement pour *les Russes* du Roi de Pologne s'est fait à Moscou et ne se répète à Varsovie que pour les Polonais. Au reste, il en sera comme Vous le voudrez. Veuillez me renvoyer le tout au plus tôt et par Vilna à Dünabourg.

Ma pauvre femme Vous est si sensible pour Vos expressions bienveillantes qu'elle se disposait à Vous en remercier elle-même, mais, malheureusement, la voilà malade depuis 10 jours et ce soir elle a, par dessus le refroidissement, une rage de dents qui l'a mise à bas. Michel m'est tombé des nues hier, matin, après que je le croyais chez Vous d'après le désir qu'il m'en avait témoigné. Il se porte fort bien, malgré les chemins horribles. Rien de nouveau. Je suis aux pieds de ma bonne, chère sœur pour son gracieux et aimable souvenir. Mille tendres choses à Paul et Kourouta. Nous comptons partir d'après Votre conseil le 25, ainsi arriver deux jours plus tard.

Excusez la hâte de cette lettre, mais les approches du départ se font

sentir. Adieu, cher et excellent Constantin, que Dieu Vous conserve et nous réunisse au plus tôt.—A Vous pour la vie et de cœur et d'âme

NICOLAS.

Les nouvelles de Londres sont moins mauvaises qu'elles ne le paraissaient.

181.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{16}{28}$ апрѣля 1829 года.

J'ai exactement reçu, cher et excellent frère, Votre bonne et aimable lettre en date du $\frac{7}{19}$ de ce mois, le jour de Pâques à trois heures de l'après-midi, et j'y répons par la présente Mardi, au matin, ayant jugé nécessaire de faire reposer durant 36 heures le feldjäger qui en était le porteur. Veuillez me permettre, avant que d'entrer en matière de réponse, de Vous offrir mes félicitations les plus sincères ainsi que mes vœux les plus ardents pour Votre conservation et Votre prospérité parfaite à l'occasion des fêtes de Pâques, en me permettant de dire suivant l'usage Христосъ Воскресъ!--Veuillez être mon interprète au même sujet auprès de notre chère Alexandrine que je ne sépare jamais dans ma pensée d'avec Vous, ainsi que Vos chers et délicieux enfants. Vous devez déjà être en possession pour le moment de ma seconde lettre qui accompagne la restitution du cérémonial et de mes observations à son sujet. Je me rends à Vos volontés en supprimant le Te Deum grec, mais j'ose insister sur le catholique dans la cathédrale plus que sur autre chose. Un semblable, chanté devant les troupes, ne répondrait pas à ce qui me semble à son objet, quitte, si Vous le voulez, de le faire chanter un autre jour devant elles. Le clergé catholique assistant dans la salle du château prouverait parfaitement que le couronnement ne s'est pas fait à l'église catholique et personne n'y aurait rien à redire. Je dirai plus, que si, comme Grand Duc de Finlande, il aurait dû y avoir un couronnement, je serai d'avis que Vous assistiez au sermon luthérien comme un hommage rendu au culte professé par le peuple sur lequel la volonté de Dieu Vous a appelé à régner et en prouvant une tolérance générale et universelle, sans Vous arroger le droit de Vous immiscer dans les affaires de conscience. Voilà mon avis, cher et excellent frère, d'après mon cœur et la pureté qui y règne devant Dieu et les hommes. J'y ajoute que tout ceci coïncidera fort

bien avec l'émancipation qui vient d'avoir lieu en Angleterre. Je suis au désespoir que notre chère Alexandrine soit souffrante et fais les vœux les plus ardents pour son prompt et entier rétablissement. Vous me connaissez assez pour savoir que je ne suis pas accoutumé d'avancer ce que je ne pense pas. Il faut que je Vous offre mes sincères remerciements pour une intention de me faire plaisir que j'ai cru observer en lisant dans la liste des personnes qui Vous accompagnent les noms des aides de camp généraux Tschitchérine et Orlow. Croyez que je sais le reconnaître et que j'en ai été sensiblement touché. Si je me suis trompé, ne me l'imputez pas à mal, de grâce. Quant à l'ami et cher Michel, faites-moi la grâce, si cela se peut, de me l'envoyer cinq à six jours avant Votre arrivée, puisque nous aurons ici à régler quelques points ensemble sur Votre arrivée. Ma femme me charge de Vous remercier pour le souvenir dont Vous daignez l'honorer; grâce à Dieu, elle est assez bien portante. Kourouta et Paul sont à Vos pieds et vont assez bien tous deux; ce dernier est reconvalescent de la fièvre dont plusieurs personnes d'entre nous sont souffrantes. Mes embrassements à Vos enfants. Conservez bonté, amitié, confiance et souvenir à un frère dont le dévouement, l'attachement, la fidélité et le zèle ne le quitteront pour Votre avenir jusqu'à son dernier souffle. Que le bon Dieu daigne Vous protéger, cher et excellent frère, tout à Vous de cœur et d'âme Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

P. S. Je dirige le feldjäger, d'après Vos ordres, sur Vilna, Düna-bourg et Pétersbourg.

182.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, $\frac{19\text{-го апрѣля}}{1\text{-го мая}}$ 1829 года.

L'estafette ordinaire n'est arrivée que Mercredi matin, cher Constantin, et le courrier que Vous avez renvoyé à Volkonsky ne l'a précédé que de la veille. Il m'a été impossible de répondre plus tôt aux différents objets qui réclament réponse et Vous ne m'en voudrez pas, car le départ prochain me donne encore plus de besogne que de coutume.

L'affaire de Sierakowski est de nature à exiger un exemple; mon premier mouvement a été de Vous inviter à le faire traduire par devant une cour militaire; telle était aussi l'opinion de Michel. Ensuite, il nous est venu, cependant, une réflexion que je dois soumettre absolument à

Votre décision personnelle. Quelle sera la position des juges? à quoi seront-ils appelés?—à prononcer sur le manque de discipline vis-à-vis de qui?—De leur chef *commun* qui me demande satisfaction de son inférieur; mettre en accusation n'est pas condamner, ainsi ce n'est pas une condamnation qu'ils seront appelés à prononcer; mais ils devront peser: avait-il le droit de faire ce qu'il a tenté de faire et quelles discussions cela peut-il provoquer!—Nous sommes donc d'avis tous deux que ce n'est que Vous qui puissiez décider s'il est prudent de le traduire devant un jugement de guerre. Toutefois, il faut le mettre aux arrêts, tant que son sort n'est pas décidé.

La note avec les perustrations et les observations de Votre main m'a fait une peine profonde par les suppositions que Vous avez faites, permettez-moi de le dire, d'une manière si peu méritée de ma part! Vous connaissez mieux que moi mes relations avec Grabowski et la manière dont toute cette correspondance se fait; combien peu je suis au fait de ce qu'ils se disent et à même de pouvoir la diriger sans compromettre le secret de la perustration; que d'ailleurs ce n'est que trois semaines après que la pièce est écrite, que j'en apprends le contenu que Vous connaissez avant moi!—Dites -moi Vous - même si j'ai mérité *jamais* l'opinion peu flatteuse de vouloir Vous tromper et d'une manière si plate. Ma réponse sur le papier même, écrite dans le même ton *d'Altesse Impériale* que celle de *Vos Majestés Impériales*, est la pure et exacte vérité. Je ne puis rien ajouter de plus et abandonne le reste à Votre propre conscience; mais la pénible sensation que tout cela m'a fait éprouver pèsera longtemps sur mon cœur qui Vous aime trop pour que de pareilles atteintes ne le blessent et puissent lui être indifférentes.

J'ai fait faire toutes les corrections au cérémonial que j'ai cru pouvoir y faire, dont la plus importante est celle du Te Deum à l'église catholique, auquel j'acquiesce dès que Vous le trouvez opportun; celui à notre église me paraît tout-à-fait inutile par la raison que tout Russe sait que le Roi de Pologne pour *eux* a été couronné à Moscou, ce n'est donc que pour les Polonais que la cérémonie se répète *en tant* que cet acte religieux peut se répéter. Il m'est de toute impossibilité de changer de persuasion au sujet de la couronne. *Le royaume de Pologne est à jamais réuni à l'Empire de Russie*; telle est la base de l'ordre actuel. Le Souverain est commun, ce qui le désigne ou est la marque de sa dignité doit être commun aussi aux deux pays; le Souverain en touchant la frontière est considéré Roi; *la couronne* en entrant dans le pays est *la couronne du Roi*; propriété de l'Empire, elle l'est du Royaume, car qui dit l'un de

ces deux objets dit l'autre. La cérémonie qui se répète à Varsovie n'est pas un sacre, mais la répétition pour les Polonais du couronnement seul. Tout ce qui est propre au royaume seul doit y être reproduit; ainsi comme les armes du royaume sont les mêmes que celles de l'empire, à l'exception de l'aigle blanc au lieu du St. Georges, tout est aux armes du royaume, l'aigle sur le sceptre et les aigles sur les manteaux, l'étendard et l'épée. Enfin, je dirai vrai, c'est comme le baptême à tout jamais de *réunion* des deux pays. Si une couronne *eut existé*, point de doute que c'est *elle* qui eut dû servir, mais elle n'existe pas et celui qui a pensé à tout dans sa sagesse a laissé ce point indécis comme exprès, en disant: *dans la capitale selon la forme que nous établirons.*

La question du serment est la plus importante, mais comme un serment ne peut être répété ni par *le maître*, ni par *les sujets*, car il l'a été par tous deux il y a trois ans et demi, il ne peut qu'en être fait mention, comme d'une chose déjà faite, *chose que j'ai fait expressément rendre encore plus claire.* La formule de la prière à lire par le primat, s'il faisait difficulté de lire la nôtre, peut être celle du sacre en France.

Potocki part ces jours-ci; j'ose le recommander à Vos bontés qu'il mérite sous tous les rapports par son zèle infatigable près de moi pendant la campagne passée; je suis charmé d'avoir appris à le connaître de plus près, car c'est un excellent et parfait galant homme.

L'état des routes me fait bien peur pour ma femme et d'après des nouvelles d'hier soir les inondations sont telles à Dünabourg et Riga que nous sommes encore indécis sur la route à prendre.

Rien de nouveau à Vous dire depuis les dernières nouvelles. Mettez-moi aux pieds de ma chère sœur et conservez tous deux un peu d'amitié à Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

Mille tendres choses à Paul et à Kourouta.

Къ сему письму приложена выписка изъ письма графа Грабовскаго къ князю Любедкому (изъ С.-Петербурга отъ 27-го марта 1829 года), въ которой сказано: «La grande affaire présentement au travail est, comme de raison, l'arrivée prochaine de Sa Majesté à Varsovie et Son séjour dans cette ville. Mon devoir est de Lui rappeler tous les objets qui pendant ces trois années ont été ajournés pour cette époque. C'est ainsi que j'ai cru devoir reproduire une chose dont il a été question pendant Votre séjour à St.-Pétersbourg; c'est de Vous occuper d'un projet de grâces générales ou remises à accorder à l'occasion de la première

arrivée du Souverain dans Son Royaume. L'Empereur me charge de Vous en occuper, sans en parler à qui que ce soit et de tenir la chose prête pour Son arrivée au 1^{er} Mai vieux style».

Противъ этихъ строкъ рукою Цесаревича написано:

«Puisque Votre Majesté l'a décidé de cette façon, il m'est bien pénible de rappeler au souvenir de Votre Majesté ce que j'ai cru de mon devoir de Lui présenter dans mes notes précédentes et à plusieurs reprises, que le prince Lubecki se voyant revêtu tacitement de pouvoirs discrétionnaires se fait passer pour un dictateur ou un lieutenant, ce dont personne n'est plus persuadé que lui-même; le public l'est de même et son arrogance ne fait qu'en augmenter. De plus, cette façon de faire ne peut qu'être préjudiciable à tout ordre établi, puisque le prince Lubecki jusqu'à ce moment n'est rien autre chose que ministre. Je n'ose rien dire davantage pour le moment, mais je le répète que cet homme astucieux, vain, acerbé et vindicatif, s'accaparant tous les pouvoirs, se mêlant à tort et à travers de tout, sophistique au dernier degré et, de plus, flatteur, où il croit de son intérêt de l'être, est plus préjudiciable qu'utile. Votre Majesté m'a ordonné de Lui dire la vérité et je remplis ce devoir d'après ma conscience et sans détours, ne me faisant pas d'illusion sur les conséquences qui peuvent en résulter pour moi et la fausse position dans laquelle me placent les lettres dont Votre Majesté m'a honoré et celle qu'adresse d'ordre de Votre Majesté, à ce qu'il dit, le comte Grabowski au prince Lubecki».

За сими слѣдуютъ строки, писанныя рукою Императора:

«Je reçois avec reconnaissance les avis que Votre Altesse Impériale a bien voulu me faire parvenir successivement sur les menées du prince Lubecki. Chaque fois que j'ai cru devoir arrêter des mesures *officielles* que je reconnaissais être *complètement déplacées*,—je l'ai fait et je suppose que Votre Altesse Impériale doit se le rappeler,—je n'ai pu faire davantage. Quant à l'objet, qui paraît ici avoir excité le mécontentement de Votre Altesse Impériale, le voici tel qu'il est: lors du premier séjour du prince Lubecki à Pétersbourg où il arriva avec de fortes recommandations de la part de Votre Altesse Impériale et comme un individu qui pouvait m'éclairer sur ce qu'il m'importait de connaître sur l'état des affaires à Varsovie—*propres expressions de la lettre que Votre Altesse Impériale daigna m'adresser dans le temps pour me prévenir de l'arrivée de la députation polonaise*; lors, dis-je, de ce premier séjour, le prince Lubecki, en me parlant de la possibilité de ma prochaine arrivée à Varsovie, m'observa qu'il croyait

de son devoir de préparer pour cette époque un projet de grâces en diminution *d'impôts* et *d'arriérés* qui, sans être d'un grand sacrifice pour le trésor, seraient d'un grand soulagement pour les classes indigentes; je ne pus qu'y applaudir et l'y autoriser. Comme le voyage n'eut pas lieu, le tout est resté sans suite. A un des derniers travaux du comte Grabowski qui précéda le courrier, porteur de l'opinion de Votre Altesse Impériale sur l'opportunité du couronnement, le comte Grabowski me demanda si je ne croyais pas que le moment était venu de rappeler au prince Lubecki ses promesses, et, comme de raison, je l'approuvais en lui observant toutefois que comme le couronnement n'était pas décidé, *il ne pouvait lui en parler qu'en lui taisant le motif*. C'est cela ce qui l'aura engagé de n'en parler à personne et ce qui a motivé le mécontentement de Votre Altesse Impériale.

Je m'abstiens de répondre à l'observation qu'Elle daigne faire, qu'Elle ne se fait pas d'illusions sur les conséquences qui peuvent en résulter pour Elle, ni sur la fausse position dans laquelle Elle dit être placée par les lettres que j'ai eu l'honneur de lui adresser et celle que, de mon ordre, le comte Grabowski écrit au prince Lubecki.

Votre Altesse Impériale sait que jamais le comte Grabowski ne me communique les lettres qu'il adresse à ses correspondants à Varsovie».

183.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Ловичъ, $\frac{25\text{-го апрѣля}}{7\text{-го мая}}$ 1829 года.

J'ai exactement reçu ce matin, cher et excellent frère, Votre lettre en date du $\frac{19}{1}$ de ce mois et je m'empresse de Vous en offrir toute ma plus sensible gratitude. Tous Vos ordres au sujet du couronnement ont été exécutés et communiqués à qui de droit; tout sera mis à l'œuvre, afin que rien ne manque, malgré le court espace de temps pour les confections qui sont très difficiles dans ce pays-ci, dénué des objets nécessaires pour cet objet; au moins, l'on fera ce que l'on pourra, la bonne volonté ne manquant pas. Je réexpédié le feldjäger par la route de Bialostok, Vilna et Dünabourg, afin qu'il vienne à Votre rencontre d'après Votre itinéraire. Quant à l'objet du colonel Sierakowski, je l'ai fait préalablement mettre aux arrêts d'après Vos ordres, où il peut, ce me semble, hardiment rester jusqu'à Votre arrivée. Sa mise en jugement est fort possible et le conseil de guerre ne pourra autrement établir le fait que faute contre la discipline et être puni de quelques mois

d'arrêt. Au reste, il me semble de même que la punition qu'il va subir par les arrêts suffit, quitte à lui à être plus sage pour l'avenir dont je doute fort. Quant à la note que Vous avez bien voulu me renvoyer avec les remarques écrites de Votre main sur son contenu, veuillez me permettre de commencer ma réponse par Vous assurer, cher frère, de la peine sincère que j'ai éprouvée de Vous en avoir fait bien involontairement, ce qui certainement ne pouvait pas seulement m'entier en tête et je suis bien malheureux que Vous eussiez interprété mes idées autrement que je ne les concevais. Quant au titre de Votre Majesté que j'emploie dans mes notes, veuillez relire mes autres semblables et Vous y verrez la même chose, puisque ce sont des affaires de service et non particulières et, peut-être, il aurait pu se trouver un cas où Vous auriez communiqué mes notes à une tierce personne; voilà ce qui m'a fait suivre cette route jusqu'à présent. Quant au prince Lubecki je le répète encore ici dans cette lettre que personne ne lui conteste moins que moi ses talents et ses mérites et l'utilité de ses mérites, toutefois restant dans les bornes de ses attributions et ne devenant pas, pour ainsi dire, tacitement un Lieutenant de fait et non de droit. Une fois que je sais, que le comte Grabowski lui a écrit de par Votre ordre, je n'ai rien à y dire et je me sou mets et me tais. Toutefois, je ne puis terminer cet article sans Vous réitérer, cher frère, la peine sincère que j'éprouve de Vous en avoir causé bien involontairement, ce que certainement je ferai mon possible d'éviter pour l'avenir. J'attends avec impatience l'arrivée du comte Potocki, afin d'arranger tout d'après ses instructions. Notre vieux Maître des cérémonies est parti de suite dès la réception de l'ordre, accompagné d'un sous-officier et de trois chasseurs à cheval pour Kovno, pour y recevoir la couronne des mains du comte Potocki. Je fais les vœux les plus ardents pour la santé de notre chère Alexandrine; veuille le bon Dieu Vous amener tous ici en parfaite santé et Vous la conserver toujours telle. Ma femme me charge de Vous remercier pour Votre gracieux souvenir; elle a été souffrante durant quelques jours et obligée de garder le lit. Grâce à Dieu, elle est mieux pour le moment. Mon fils relève d'une fièvre tierce qui nous tourmente dans presque toutes les classes. Lui, ainsi que le général Kourouta sont à Vos pieds pour Votre gracieux souvenir. Zèle, dévouement et attachement à toute épreuve Vous sont voués pour la vie par Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

184.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, $\frac{21\text{-го апрѣля}}{3\text{-го мая}}$ 1829 года.

Deux mots seulement, cher et excellent Constantin, par Potocki, pour Vous recommander le porteur et Vous dire que pour le moment il n'y a rien de changé à nos projets; cependant, les nouvelles d'inondation près de Dünabourg sont telles, qu'il est possible que nous soyons obligés de prendre la route par Riga, ce qui ne changera pas le jour de notre arrivée. Toujours rien de nouveau à Vous dire; j'ai eu, hier, des nouvelles de l'armée qui est en marche pour passer le Danube; tout paraît aller bien et l'essentiel—*l'intimité entre Dibitsch et Toll se consolide*,—que Dieu les inspire!

Je me réjouis, quand je pense qu'avec l'aide de Dieu, en moins de trois semaines, nous serons réunis et que je reverrai enfin ma chère sœur après tant d'années d'épreuves de tous genres!—Conservez tous deux Vos bontés et Votre indulgence à celui qui est pour la vie et de cœur et d'âme, cher Constantin, Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

Mes amitiés à Paul et à Kourouta.

185.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Динабургъ, $\frac{28\text{-го апрѣля}}{10\text{-го мая}}$ 1829 года.

Michel Vous arrive d'après Votre désir, cher Constantin, le plus tôt que la chose a été possible; nous ne sommes ici que depuis hier soir et ce matin nous avons trotté pour le faire finir le plus tôt possible. Vous me pardonnerez de ne Vous avoir pas répondu de Pétersbourg à Votre dernière lettre, mais je ne l'ai reçue que la veille du départ.

Je suis charmé que le choix de Чичеринъ et d'Orlow Vous ait convenu; c'est réellement dans cet espoir que je l'avais fait, je serai heureux si en toute chose je pouvais également réussir à Vous plaire; mais je suis loin de pouvoir l'espérer et Vous redemande avec instance Votre patience et Votre indulgence pour toutes les bévues et maladresses dont je me rendrai coupable.

Les eaux ont été énormes ici et ont submergé partie des casemates et des cuisines des casernes; heureusement, il n'y a pas de dégâts. Michel peut se vanter de pousser les travaux avec la plus grande vigueur et admirablement bien; c'est d'une beauté remarquable.

J'attends ma femme demain au soir et nous comptons repartir après demain matin.

Veillez me mettre aux pieds de ma bonne sœur et me recommander à ses bontés. Adieu, cher et excellent Constantin, que Dieu nous réunisse bientôt, conservez bonté et indulgence à celui qui est pour la vie de cœur et d'âme Votre tout dévoué fidèle frère et ami

NICOLAS.

Mille amitiés à Paul et Kourouta.

186.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Вѣлостокъ, $\frac{2}{14}$ -го мая 1829 года.

Souffrez, cher et excellent Constantin, qu'à la veille de Vous joindre, je vienne encore une fois Vous demander toute Votre indulgence et Votre bonté pour moi, dont je sens à chaque moment avoir tant besoin. Daignez pardonner d'avance toutes les gaucheries dont je me rendrai souvent coupable, malgré les efforts que je ferai de mon mieux pour éviter de Vous faire de la peine. Ce n'est que la confiance parfaite que j'ai dans Votre bonté qui puisse me décider à entreprendre avec un peu de courage la besogne qui s'offre à moi; il dépendra de Vous de le soutenir et, une fois pour toutes, persuadez Vous que ce ne sera jamais d'intention que je pêcherai. Je me suis aperçu de mon entrée dans les provinces sous Vos ordres par l'ordre parfait que j'ai trouvé partout. J'ai assisté à la parade à Vilna du 3^{ème} bataillon du régiment de Lithuanie qui a été fort belle et j'y ai vu le 3^{ème} bataillon de Vilna de garde qui m'a paru superbe. A Lida, j'ai vu la superbe 1^{ère} compagnie de grenadiers du régiment de Lithuanie, elle est réellement de toute beauté. Ce matin, j'ai vu à Grodno d'abord la 3^{ème} carabiniers, puis, la parade du 48^{ème} chasseurs fort belle, de même le superbe hôpital et l'école des porte-enseignes — tout dans l'ordre le plus parfait. A Sokolka j'ai vu les gardes de l'artillerie et ici la 3^{ème} compagnie grenadiers du régiment de Brest—superbes. Demain, je partirai après la parade. Je n'ai pas de nouvelles de ma femme depuis Vilkomir. La journée d'hier et d'aujourd'hui ont été bien fortes pour elle et je crains qu'elle n'en soit fatiguée, car, malheu-

reusement, c'est tombé sur une époque critique. J'espère, demain, la croiser à Lomza, si non l'atteindre à Ostrolenka pour son dîner. J'ose Vous faire supplier pour le jour de l'entrée de lui faire préparer une maison près de la porte, où elle puisse s'habiller, la distance de Jablona jusqu'à la ville étant un peu forte pour la faire en toilette. Je recommande à la continuation de Vos bontés cette bonne, vieille femme qui Vous aime bien tendrement. Adieu, cher et excellent Constantin, à revoir donc bientôt, s'il plait à Dieu. A Vous pour la vie et de cœur et d'âme Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

Mes tendres amitiés à Paul et à Kourouta.

J'allais oublier de Vous remercier pour les marche-routes.

187.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{23\text{-го мая}}{4\text{-го июня}}$ 1829 года.

D'après Vos ordres, cher et excellent frère, j'ai décacheté les lettres en mains propres que Vous adresse le général Dibitsch et qui, grâce à Dieu, sont assez satisfaisantes, hormis les progrès de la maladie contagieuse. Ayant lu avec la plus grande attention la lettre autographe du général Dibitsch, j'y ai vu les observations et les idées d'un homme de bien et je ne puis que partager entièrement ses conclusions au sujet de la nation polonaise et Vous me rendrez justice, cher et excellent frère, qu'elles furent constamment les miennes. J'ose déposer à Vos pieds ma reconnaissance entière pour tous les bienfaits dont Vous avez daigné me combler durant Votre séjour parmi nous, ainsi que tous les miens. Le comte Grabowski m'a fait parvenir, hier soir, le décret de la dotation que Vous voulez bien faire, et rédigé de façon qu'elle assure un sort à ma femme et à mon fils. Que le bon Dieu Vous rende les bienfaits que je m'efforcerais de mériter par mon zèle, mon dévouement et mon service. Veuillez me mettre aux pieds de notre chère Alexandrine et embrasser notre cher petit Alexandre. Hommages et dévouement Vous sont voués pour la vie par Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

188.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Берлинъ, $\frac{26\text{-го мая}}{7\text{-го июня}}$ 1829 года.

Je Vous remercie de tout mon cœur, cher et excellent Constantin, pour Votre souvenir amical et tout ce que Vous voulez bien me dire. Vous savoir satisfait de moi et pouvoir deviner ce qui peut Vous être agréable est tout ce que je désire. Comme Vous le dites, ces nouvelles, hors la peste, sont très satisfaisantes. Je partage complètement et de conviction les idées que Vous approuvez dans la lettre de Dibitsch sur le caractère des Polonais.

Que Vous dire d'ici?—que nous avons été reçus avec cette cordialité, cette bonhomie qui caractérise tout le monde ici, que l'on ne s'est pas douté de mon arrivée et que le Roi est presque tombé à la renverse de surprise en me voyant derrière lui!—Toujours excellent, mais il souffre et selon sa manière de faire ne se ménage pas du tout. Ce soir, j'ai reçu une lettre de Marie que voici et qui va arriver ici au grand plaisir de la famille.

Ma femme Vous embrasse de cœur et d'âme et mon petit est à Vos pieds; veuillez me mettre aux pieds et, si elle daigne le permettre sur papier comme elle le fait en réalité, veuillez embrasser pour moi ma chère, mon excellente sœur. Mille choses à l'ami Michel et à Paul.

A Vous de cœur et d'âme Votre fidèle frère et ami

NICOLAS.

189.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{25\text{-го июня}}{7\text{-го июля}}$ 1829 года.

Veuillez me permettre, cher et excellent frère, de Vous offrir mes félicitations, ainsi que mes vœux les plus ardents à l'occasion de Votre anniversaire, puissent-ils être exhaussés dans toute leur plénitude et certainement rien ne pourra Vous manquer sur cette terre, tant pour Votre prospérité parfaite que pour Votre gloire et Votre bonheur privé comme public. Je me flatte de l'espoir que Vous daignerez accueillir ces expressions sincères de mon cœur avec Votre bonté et bienveillance accoutumées, Vous étant offertes avec tout le dévouement que je Vous porte à tout jamais.

Je saisis cette occasion pour Vous réitérer, cher et excellent frère, l'hommage de ma plus respectueuse et profonde reconnaissance pour toutes les marques de bonté et d'intérêt que Vous avez daigné répandre sur moi et sur ceux que les inépuisables bontés de feu l'Empereur d'immortelle mémoire avaient confiés à mon commandement et que Vous avez bien voulu me conserver. Je suis certain que Vous n'avez pas jeté les yeux sur des ingrats et que redoublant, s'il est possible, de zèle dans notre service, nous tâcherons de mériter de plus en plus les bienfaits dont nous avons été comblés. Je suis rentré à Varsovie le mercredi soir, ou plutôt la nuit. La fatigue et la chaleur m'ont entièrement épuisé et j'ai été obligé de garder la chambre durant 48 heures; il m'est resté depuis des douleurs aux cuisses et aux jambes que je ne saurai définir et qui m'empêchent presque de rester longtemps debout, aussi ai-je pris mes mesures pour faire passer cet état de fatigue de mon mieux; il est pénible de dire que les forces physiques entravent le zèle et que je commence à sentir de plus en plus que les 50 ans ont bien sonné et qu'il faut songer tôt ou tard à ne plus faire le jeune homme. Voilà 34 années de passés que cela dure, et c'est un laps de temps assez long consacré au service public. Le général Adlerberg m'a communiqué d'après Vos ordres, cher et excellent frère, les questions que Vous daignez me faire au sujet des généraux S. *) Knoring et Kischkine et je lui ai fait ma réponse d'après ma conscience; leur ancienneté oblige à notre séparation que je vois approcher avec une vive peine, c'est-à-dire du premier et du dernier, mais il ne faut pas être égoïste et il faut savoir se soumettre aux circonstances pour ne pas léser des subordonnés aussi distingués sous tous les rapports possibles. Je ne Vous fais aucune présentation préalable pour le remplacement du général Kischkine au commandement du régiment de Lithuanie de la garde, étant dans l'intention dans les premiers jours du mois prochain de faire la tournée du reste du corps de Lithuanie, où je verrai le général Cayssarow et je lui demanderai s'il se soucie d'avoir le régiment, dont je doute fort, étant brigadier et ayant 6 bataillons sous ses ordres auxquels il a donné tous ses soins. Une fois de retour et ayant fini ce que j'ai à faire ici, je songerai à profiter, s'il en est temps encore, de la gracieuse permission que Vous avez daigné me donner d'aller passer quelque temps aux eaux d'Ems dont je crois avoir bien besoin et plus encore ma femme. Le général Kourouta me remplacera comme par les fois passées dans mes commandements et sans préjudice à la marche du service. Je joins ci-près la copie des oukases de feu l'Empereur au sujet de mes

*) Strandmann.

commandements, tant sur la partie civile que militaire. Vous y verrez que le rapport qui Vous a été fait de ce que les 6 gouvernements ont été mis sur le pied de guerre est absolument faux; il n'y a que moi qui aie reçu les attributions des généraux en chef en guerre. Je sais parfaitement que ma surveillance gênait furieusement et, plus encore, mon autorité, les individus qui veulent se faire passer comme victimes des calomnies. Je n'ai pas recherché cet état de choses et j'ai supplié feu l'Empereur à Vilna, en 1822, de ne pas me le donner. Il n'a pas tenu compte de mes demandes et a ordonné le présent ordre. S'il Vous plaisait de le changer, je m'y soumetts entièrement, mais, en même temps, je Vous supplierai de me décharger de tout commandement, ce qui arrangera parfaitement ceux que ma surveillance active gêne; aussi tous les jours je me sens devenir vieux de plus en plus, mais j'emporterai avec moi l'acquit de ma conscience d'avoir servi avec honneur et d'avoir prévenu bien des menées, bien des vilénies et plus de n'avoir pas abusé de mon pouvoir. L'on veut me circonvenir, l'on veut se faire passer pour d'autres qu'on ne l'est réellement, et je ne suis pas la dupe de ces menées. Il y a bien des germes dans nos provinces polonaises qui ne sont qu'étouffés pour le moment et qui se rallumeront d'autant plus vite, si l'occasion s'en présente. Au reste, je le répète, je suis prêt à me démettre de mon commandement, lorsqu'il est de mon honneur de ne pas le conserver sous d'autres formes que sous celles que feu l'Empereur me l'a confié et qui, certes, a eu ses fruits en mettant le holà entre la jeunesse studieuse et entre toutes sortes de perturbateurs dans toutes les classes et qui pour le moment se cachent sous le masque du dévouement; ce sont des araignées qui, en tendant leurs fils, finissent par former un tissu dont l'on ne sort plus qu'avec des peines prodigieuses et peut-être pas du tout. Je connais bien mes difficultés et je ne m'en fais pas d'illusions, mais je manquerai à ce que je me dois, à la confiance dont mon immortel bienfaiteur m'avait honoré, si dans le cas présent je ne Vous exposais, cher et excellent frère, les choses telles qu'elles le sont. Je ne suis pas ambitieux, je ne désire rien pour mon avenir, mais je suis ambitieux de mes antécédents durant lesquels j'ai eu le bonheur d'avoir la confiance entière de mon bienfaiteur. Au plus, je ne puis rien dire que seulement que je ne puis pas être en contradiction avec moi-même. Daignez ne pas prendre en mauvaise part ma franchise; je Vous la dois sous tous les points de vue possibles et comme hommage de la reconnaissance que je Vous porte pour toutes Vos bontés et dont mon cœur est pénétré. Rien de nouveau ici depuis mon retour; notre temps est très variable et il pleut souvent; j'ai laissé reposer

la troupe durant 15 jours et qui vont finir bientôt. Le seul événement qui a été remarquable a eu lieu avant-hier, c'était un coup de foudre qui est tombé sur la caserne en bois du 2^d escadron des hussards, en endommageant la toiture et en passant par le tuyau de la cheminée de la cuisine dans laquelle il se trouvait 22 hommes, et est sortie par la porte en la fendant en deux, sans que tous ces hussards aient été blessés le moins du monde et sans que le feu prit au bâtiment. Ma femme est toujours souffrante de sa fluxion et continue à tousser de temps à autre; au reste, elle va mieux que durant Votre présence. Veuillez, cher frère, me continuer Vos bontés et Votre souvenir, en agréant les hommages de mon zèle et de mon dévouement à toute épreuve avec lequel je ne cesserai d'être Votre fidèle et reconnaissant frère et ami

CONSTANTIN.

P. S. Ma femme a voulu elle-même Vous écrire, mais elle est trop souffrante pour le faire. Pour le moment, on vient de lui appliquer 7 sangsues derrière l'oreille gauche, à la suite du mal rhumatismal qui ne la quitte presque pas depuis 3 mois; elle me charge d'être son interprète auprès de Vous, cher et excellent frère, pour Vous offrir ses vœux et ses félicitations à l'occasion de Votre anniversaire, daignez les agréer avec bonté et bienveillance.

J'oserai Vous supplier, cher frère, d'accorder la faveur au général Kischkine, s'il est appelé au commandement de la 24^{ème} division, de conserver l'uniforme de la garde de Lithuanie, régiment qu'il a commandé depuis 12 ans et a été ici sous mes ordres dès le principe avec le bataillon qui en a fait le fond, en le faisant compter dans le régiment.

190.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Кіевъ, $\frac{25\text{-го іюня}}{7\text{-го іюля}}$ 1829 года.

Cher et excellent Constantin, je ne veux pas me priver du plaisir de Vous annoncer en quelques mots l'heureuse nouvelle de la reddition de Silistrie au moment même que l'on allait donner l'escalade à la brèche. Les deux Pachas à trois queues commandants, 10 mille prisonniers outre les habitants, 220 pièces de canons, 80 drapeaux et toute la flotille sont les résultats de cette grande miséricorde Divine, obtenus sans effusion. L'impression produite par la défaite du Wизir a été la cause de la faci-

lité de cette capture. Nous allons chanter le Te Deum pour cette victoire; veuillez en faire de même chez Vous. Je sais que le succès Vous fera plaisir, car nous étions d'accord avec Vous sur son importance décisive pour le succès de la campagne. En peu de mots je puis Vous dire, que je n'ai que sujets de satisfaction, tant dans la garde que dans les réserves qui réellement sont surprenantes; Michel Vous le dira. Dibitsch va recevoir 42 mille de renfort d'ici de fort bonnes troupes et voici, grâce au bon Dieu, près de 22 mille à 25 mille hommes des troupes qu'avait Krassovsky qui peuvent le joindre. Ce sont de grands moyens; puissent-ils être bien employés et nous obtenir le plus tôt possible la paix.

Reconnaissance la plus sentie pour toutes Vos bontés, attachement le plus fidèle et dévouement le plus entier Vous sont voués par Votre fidèle et reconnaissant frère

NICOLAS.

Mettez ma reconnaissance et mon dévouement aux pieds de mon excellente sœur, que Dieu Vous conserve tous pour notre bonheur commun. Mille choses à mon Paul et à Kourouta.

191.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{28\text{-го июня}}{10\text{-го июля}}$ 1829 года.

C'est ce matin que j'ai eu le bonheur de recevoir Votre lettre en date du 25 de ce mois, cher et excellent frère, par laquelle Vous voulez bien Vous donner la peine Vous-même de me faire part de la prise glorieuse de Silistrie; que le bon Dieu en soit béni et loué en premier lieu, ce que je fais pour ma part du fond de mon cœur. Permettez-moi, cher et excellent frère, de Vous offrir mes félicitations sincères avec ce fait d'armes, auquel je tenais dès le principe de cette guerre comme point essentiel, d'après ma faible judiciaire. Maintenant, la base étant assurée, l'on peut voir avec sécurité l'avenir et ce qu'il y a à faire. Comment saurai-je Vous exprimer toute l'étendue de ma plus profonde reconnaissance pour la lettre que Vous avez bien voulu m'écrire. Persuadez-Vous, cher frère, que j'en sens tous le prix et que Vos bontés ne reposent pas sur un ingrat, et que je m'efforcerai de tous mes moyens et autant que mes forces physiques le permettront de tâcher de mériter de plus en plus Vos inépuisables bontés pour moi. Votre lettre en restera comme document de Votre bienveillance, tant pour moi,

que pour ma femme, Kourouta et mon fils. D'après Vos ordres, nous allons chanter le Te Deum dans toutes les églises de tous les rits. Si j'osais Vous faire une prière à cette occasion, c'est de Vous rappeler de ce que Vous avez daigné me dire lors de Votre séjour parmi nous, qu'à la première occasion Vous nous enverriez, dans Votre troisième capitale, quelques drapeaux de plus, pour orner notre chapelle grecque, il me semble que sur 80 et sur 6 queues de chevaux une fraction pourrait être faite; au reste, prenez que je ne dis rien et que mon seul but ne consiste que dans l'union des deux nations, malgré Votre absence. Je suis bien heureux d'apprendre par Votre lettre que Vous eussiez été content tant de la garde, que des autres troupes qui ont eu l'honneur d'avoir été passées en revue par Vous, cher et excellent frère. Je n'en ai nullement douté et j'étais certain qu'il en serait de la sorte. Ma pauvre femme a été bien souffrante d'une fluxion à l'oreille gauche qui l'a fait, pour ainsi dire, supporter l'impossible de près de trois mois. La journée d'avant-hier a été des plus violentes et a amené des maux de nerfs qui, grâce à Dieu, n'ont duré qu'environ un quart d'heure, puisque, si cela eut continué, la chose aurait pu devenir des plus sérieuses. Aujourd'hui, elle Vous écrit elle-même pour Vous offrir ses triples félicitations. Permettez-moi d'anticiper de deux jours pour Vous offrir les miennes à l'occasion de l'anniversaire de notre chère Alexandrine, en Vous offrant de même mes vœux pour sa conservation et Votre bonheur mutuel. Je me flatte de l'espérer que Vous daignerez les accueillir avec Votre bonté accoutumée.—Permettez-moi de terminer ma lettre en Vous suppliant d'agréer encore une fois mes actions de grâces pour Votre lettre, cher frère, qui m'est allée droit au cœur, je ne le cache pas, et en Vous réitérant les assurances de mon dévouement sans bornes et de ma fidélité à toute épreuve et avec laquelle je ne cesserai d'être jusqu'à mon dernier souffle Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

P. S. Kourouta et Paul se mettent très humblement à Vos pieds et osent très respectueusement Vous remercier du souvenir dont Vous daignez les honorer et Vous suppliant d'agréer leurs félicitations les plus sincères. Grâce à Dieu, ils se portent bien et moi je vais mieux, malgré que les jambes et cuisses sont encore dans un état de faiblesse que je ne saurai à quoi attribuer.

192.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Бобруйскъ. $\frac{30\text{-го юни}}{12\text{-го юли}}$ 1829 года.

C'est en route, cette nuit, près de Retschitz, que Votre courrier m'a joint, cher et excellent Constantin, et m'a remis Votre bonne et chère lettre du $\frac{25}{7}$; veuillez recevoir mes remerciements de cœur et les plus sentis pour tous les vœux que Vous voulez bien faire pour moi et je me sentirai déjà heureux si je Vous crois persuadé de toute la jouissance que j'ai éprouvée et de toute ma profonde reconnaissance pour toutes Vos bontés pour nous deux. Si, en récompensant ceux des services desquels Vous êtes à juste titre satisfait, j'ai pu Vous faire plaisir, croyez que c'est un bonheur pour moi, tout comme de Vous répéter toute mon admiration et ma vénération pour les peines inépuisables que Vous daignez Vous donner pour tout ce qui est sous Vos ordres. J'en sens parfaitement le motif et tout cela est gravé dans mon cœur. Souffrez que je ne réponde pas à un article de Votre lettre qui m'est trop douloureux pour que je puisse trouver qu'y répondre; si Vous avez *cru devoir le tracer*, un seul mot servira de réponse: «*ne détruisez pas Votre propre ouvrage*»!—Dieu Vous soutiendra. J'espère qu'un peu de repos après ce genre de vie si différent de Vos habitudes du Belvédère fera passer Vos douleurs dans les pieds dont la chaleur est la véritable cause; je crois aussi que du *Wasser-trinken* Vous ferait du bien. Ems Vous fera certainement le plus grand bien et surtout à mon excellente sœur; elle ne devrait pas tarder de s'y rendre pour ne pas laisser échapper la saison, et j'espère que Vous ne voudrez pas, pour une revue de division, retarder ni son départ, ni le Vôtre qui est essentiel.—Veuillez me pardonner cette confession.

Depuis Toultschin, j'ai été aussi fort content de tout ce que j'ai vu et je me flatte que Vous l'eussiez été pareillement. Je ne fais que d'arriver ici, mais le peu que j'ai pu voir est superbe et a beaucoup avancé. J'ai eu de bonnes nouvelles de Paskévitsch dont les petits corps de *Мыравьевъ* et de Bourzow ont battu le corps du Seraskir qui avec 15 mille marchait vers Ardagan, ils l'ont mis en fuite et dispersé, pris toute son artillerie, 6 pièces dont 2 ont été prises par *notre* 3^{ème} régiment Musulman, et 5 drapeaux et près de 400 prisonniers. Il faut s'attendre à des évènements importants là bas, car Paskévitsch étant à Kars n'était plus qu'à 60 verstes du Séraskir d'Erzeroum qui avait 50 mille hommes. Il voulait aller l'attaquer.

Ce $\frac{1}{13}$ Juillet.

J'en étais resté là hier soir, quand le courrier de ma femme est venu me réveiller ce matin et m'a apporté, cher Constantin, Votre bonne et excellente lettre du 25 Juin. Je suis si heureux de Vous savoir satisfait de la bonne nouvelle et de Vous voir ainsi partager notre joie, que je ne puis assez Vous l'exprimer; tout ce que Vous me dites de tendre, je Vous assure, ne tombe pas sur un ingrat.

Dès que les clefs et les drapeaux me seront arrivés, une clef et 10 drapeaux Vous seront envoyés. Je ne pense pas que les Pachas aient des queues avec eux, car, depuis quelque temps, cela n'est que le rang que le nom désigne et l'objet même ne se porte plus, c'est ainsi que nous n'en avons pas trouvé à Varna. Kischkine et Knoring sont à l'ordre du jour d'hier; je consens parfaitement à tout ce qui les regarde, mais comme je ne puis encore profiter de l'offre que Vous voulez bien me faire de S. (Strandmann) vu qu'il y a encore quelques généraux plus anciens et distingués qui commandent des divisions, je Vous propose de laisser **Кишкинъ** pour le moment **при отдѣльномъ Лѣтовскомъ корпусѣ**; dès que je pourrai donner un corps à S. (Strandmann), nous placerons **Кишкинъ** à la 24^{ème}. Veuillez excuser l'erreur au sujet du grade de Kournatowsky, trop de prudence ne fait pas de mal et n'étant pas certain, il valait mieux le demander.

Recevez encore tous mes sincères remerciements pour Vos deux lettres, pour toute la confiance et l'amitié que Vous m'y témoignez et ne méconnaissez jamais le dévouement et la reconnaissance de celui qui est heureux d'être pour la vie de cœur et d'âme Votre reconnaissant, dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

Mille tendres choses à mon Paul et à Kourouta.

Je pars après demain soir ou le 4 matin, pour coucher à Mohilew et serai le $\frac{11}{23}$ à Царское Село.

193.

Императоръ Николай — Цесаревичу.

Изъ Александрии, близъ Петергофа, отъ $\frac{26\text{-го июля}}{7\text{-го августа}}$ 1829 года.

Cher et excellent Constantin, j'ai reçu Vos compliments par Potocki, pour lesquels recevez tous mes remerciements. Je suis heureux de pouvoir Vous annoncer que ce matin même Paskéwitsch m'annonce la prise

d'Hassen-Kalé et celle d'*Erzéroum*; ce point important, capitale de l'Asie Mineure, s'est rendu après l'échange de quelques coups de canon, et le Séraskir lui-même avec quatre autres Pacha's; le reste des débris de deux armées turques et 150 pièces de canons ont été les fruits de cette belle journée, qui est venue 114 années après Poltava illustrer le même 27 de Juin! Cet énorme résultat, fruit de deux victoires mémorables remportées dans 36 heures de temps, a été obtenu le 14^{ème} jour de l'ouverture de la campagne, et ainsi Paskévitch a fait dans ces 14 journées la marche depuis Kars à Erzéroum, a détruit deux armées turques, fait prisonniers les deux généraux en chef, pris 230 canons, quantité de drapeaux, une place forte, clef de tout le pays sans coup férir et entré *церемониальнымъ маршемъ* dans la capitale de la Turquie d'Asie! — C'est tout ce que l'on peut désirer, et il a dignement pris le 1^{er} de St. Georges. J'attends avec impatience le résultat du passage de *Калечинъ* par notre armée d'Europe; le prélude était fort beau, espérons de la bonté Divine que la fin y répondra.

Tout est bien ici et je suis en totalité fort satisfait des troupes; je l'ai été pareillement de toutes celles que j'ai vues sur ma route, depuis que je ne Vous ai écrit. Les cadets sont charmants et sont en gastes à Péterhoff, ce qui me rappelle singulièrement mon enfance. Je ne sais trop où Vous chercher; j'espère que Vous aurez suivi le conseil de la prudence et n'aurez pas différé de profiter du reste de la belle saison qui, chez nous, ne mérite plus ce nom. Les dernières nouvelles d'Hélène ne sont pas des meilleures et je crains bien que les bains de mer ne servent que peu à son entier rétablissement. C'est déplorable!

Notre petite campagne est charmante et la vue en est ravissante; on ne voudrait jamais quitter ni fenêtres, ni balcons, surtout quand le soleil orne le tableau.

Mes tendres hommages à ma chère, bonne sœur. Il me tarde de la savoir profiter des eaux. Mille choses à mon Paul. Adieu, cher et excellent Constantin, à Vous pour la vie de cœur et d'âme, n'oubliez pas Votre fidèle et dévoué frère et ami

NICOLAS.

Mes amitiés à Kourouta. Veuillez faire chanter un Te Deum comme cela s'est fait pour les autres occasions.

194.

Цесаревичъ — Императору Николаю.

Варшава, $\frac{31\text{-го июля}}{12\text{-го августа}}$ 1829 года.

C'est hier soir, cher et excellent frère, que j'ai eu le bonheur de recevoir Votre lettre en date du 26 de ce mois et par laquelle Vous avez la bonté de me faire part des brillants succès de nos armées, sous les ordres du comte Paskévitch d'Erivan. Veuillez en recevoir mes plus sincères remerciements, ainsi que mes félicitations les plus empressées sur tous ces évènements que la grâce Divine vient de nous accorder. Je les ai partagés de plénitude de cœur et fais les vœux les plus ardents qu'il en soit toujours de même. D'après Vos ordres, nous allons chanter ce Te Deum en action de grâces dans tous les rites demain. J'ai de même à Vous offrir toute ma gratitude pour l'envoi des trophées de Silistrie que Vous avez eu la bonté de m'envoyer, qui seront promenés demain dans la ville et au camp d'après l'usage établi et à l'instar de ce qui s'est fait lors de Votre séjour parmi nous. J'ai reçu tous Vos ordres concernant les divers objets que j'ai cru de mon devoir de Vous soumettre et ils seront ponctuellement exécutés. D'après la réponse que j'ai reçue au sujet des livres, brochures etc. etc. pour la société des amis de lettres de Pologne et sur lesquels Vous désirez que je tienne la main, afin qu'il ne s'introduise pas sous ce prétexte des écrits illicites, j'ai cru prendre une mesure salutaire en priant qui de droit de vouloir bien me communiquer par avance les écrits et productions littéraires qu'ils désireront acquérir, afin que je puisse décider sur l'utilité de leur achat; de cette façon, rien, je crois, ne pourra s'introduire qui pût être contraire au bien de Votre service, puisque, je le répète, que connaissant les individus qui composent cette société, je suis certain que le fond de toutes leurs acquisitions ne se serait borné qu'à la politique et aux brochures plus ou moins véhémentes dont notre siècle est inondé et que la science proprement dite n'eut été qu'un prétexte. Si, par hasard, je n'aurais pas rencontré sur cet objet Vos intentions, cher et excellent frère, veuillez m'en instruire, afin que je puisse m'y conformer. Je crois en outre que trop de prudence ne saurait être hors de saison par le temps qui court. Vous aurez été informé par les journaux de Paris de la manière calomnieuse et outrageante dont j'y ai été traité. Je ne m'en plains pas, puisque c'est trop au-dessous de moi de le faire, mais il est pénible et vraiment douloureux de voir paraître des articles semblables sortis de dessous la plume des Polonais, qui ont

été comblés en tous temps, et en dernier lieu surtout, de bienveillance et de bontés de Votre part et que, certes, ils n'ont rien fait pour mériter et n'en ont pas eu même le temps. Je dis sortis de dessous la plume d'un polonais, puisque cela ne peut être autrement, vu l'exactitude des lieux et une forte connaissance des choses locales; au reste, Vous avez jugé ma conduite, Vous avez daigné me rendre justice, ainsi que feu notre Empereur d'immortelle mémoire,—c'est la récompense que j'ambitionne; la calomnie anonyme se joint à la lâcheté de l'individu qui a fabriqué cet article outrageant et je déplore le gouvernement qui, par faiblesse, souffre que l'on puisse impunément attaquer les réputations d'êtres qui ont passé leur vie entière au service de leurs souverains avec zèle, dévouement et probité. Tout est ici parfaitement tranquille. J'ai été fort satisfait de toutes les troupes sous mon commandement que j'ai vues, et je n'ai qu'à donner des éloges à l'esprit qui les anime. Celles d'ici font des progrès visuels et tous les exercices qui ont eu lieu auraient certainement mérité Votre suffrage, cher et excellent frère. Je regrette de ne pouvoir faire ma tournée chez les hussards de la 1^{ère} division, vu mon prochain départ pour Ems. Je me fais remplacer par le général Kourouta comme chef de mon état-major général que le général Rojniccki accompagne comme curieux, mais au fond pour pouvoir Vous donner un détail exact sur cette cavalerie, le général Kourouta n'étant pas très fort dans les détails de cette arme, quoique connaissant parfaitement, si je puis dire, sa manipulation. Ma femme dont Vous daignez Vous ressouvenir, cher et excellent frère, me charge de toute sa reconnaissance; la pauvre femme est toujours souffrante de sa fluxion à la tête, à l'oreille et aux dents du côté gauche, malgré qu'elle s'en ait fait tirer une depuis Votre départ. Je ne puis que rendre le plus grand tribut d'hommage à sa force de caractère de supporter les souffrances, vraiment elle est touchante et inimitable. Je compte la faire partir le $\frac{3}{15}$ Août et je la suivrai dans deux jours en la rejoignant à Dresde. Je n'ai pas pu me décider de me mettre en route plus tôt, 1^{ent}) que je voulais être en place le jour de la fête de feu Maman et le jour des 9 mois après son décès afin de lui rendre mes devoirs religieux dont j'eusse été privé en pays étranger; 2^{ent}) j'ai voulu attendre que la campagne contre les Turcs ait pris un caractère décidé, avant que je ne quitte momentanément les troupes que Votre confiance, cher et excellent frère, a soumises à mes ordres croyant déplacé de battre le pavé lorsque les autres se battent; 3^{ent}) toutes les troupes sous mes ordres étant réunies dans des camps d'instruction, j'ai voulu attendre le moment où à fur et mesure elles allaient les quitter pour reprendre leur cantonnement d'hiver. Le général Kourouta fera aller la

machine entière durant mon absence de la même façon que cela a eu lieu les fois passées, et j'ose me flatter de l'espoir que le service ne sera pas compromis tant militairement, que civilement, que politiquement; que la surveillance sera la même sur tous les objets de haute police et qu'en un mot Vous serez satisfait. Veuillez agréer, cher frère, mes actions de grâces pour l'envoi du petit cahier concernant la marine, qui Vous doit tant sous tous les rapports possibles, que je me permets de Vous dire que Vous êtes son restaurateur, sans aucune flatterie. Je suis bien heureux d'apprendre que Vous soyez satisfait des corps de cadets et qu'ils ont l'honneur d'être sous Vos yeux à Péterhoff d'après l'ancien usage de mon bon vieux temps. Vous aurez été satisfait des opérations du comte Dibitsch; il faut lui rendre la justice qu'il va rondement en besogne, mais je ne puis m'empêcher d'avoir le sentiment de la crainte qu'il n'aille trop loin en avant, ayant des défilés à dos très difficiles pour les repasser en cas d'échec, ayant presque la mer ainsi qu'une rivière et surtout Schoumla et les corps venant peut-être du Haut Danube. Au reste, à 2000 verstes, on ne peut faire que des conjectures et sur les lieux mêmes, peut-être, c'est autre chose. Le général Kourouta et mon fils se mettent très-humblement à Vos pieds, cher et excellent frère, et osent tous deux Vous offrir leur respectueuse gratitude pour le souvenir dont Vous daignez les honorer. Veuillez me mettre aux pieds de notre chère et excellente Alexandrine et lui présenter mes hommages respectueux. Veuillez de même embrasser Vos enfants de ma part et agréer les assurances sincères de mon dévouement et attachement sans bornes et avec lesquels je ne cesserai d'être Votre fidèle et reconnaissant frère et ami

CONSTANTIN.

195.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Александрія, близъ Петергофа, 31 іюля 1829 года.

Je m'empresse, cher et excellent Constantin, de Vous faire part des excellentes nouvelles qui me sont parvenues hier d'*Aydos!* Le passage du Balcan est heureusement terminé, grâce au bon Dieu, les résultats immédiats ont été les prises de Mesembria Anchiolo et Bourgas, *ce dernier par la 4^{ème} de Lanciers!* d'*Aydos* et de *Kamabat*; 64 canons et 23 drapeaux, un Pacha à deux queues, plus de 3 mille prisonniers etc. Notre perte ne porte qu'à peine 300 hommes tués et blessés. Comment ne pas rendre grâces au bon Dieu pour ses insignes bienfaits!— espérons que cela nous

amenera à la paix et que le camarade Mahmoud deviendra plus traitable; il me paraît, qu'il devrait en avoir assez! La facilité et la promptitude de toute cette opération est réellement extraordinaire. Les Turcs fuient partout, presque sans combat. Déjà Pahlen était à Karabounar et son avant-garde à Faky. Il me manque le courrier du 12 qui a précédé celui-ci de 6 jours et nous ne pouvons comprendre ce qu'il est devenu. C'est lui qui me portait l'importante nouvelle de la prise des places du golfe, exécutée en deux jours de temps! Tout cela mérite un Te Deum; nous le chantons le 6 à la nouvelle église de Préobrajensky, restaurée par ordre de feu l'Empereur après son incendie. C'est là que seront déposés les trophées qui passent les 600 №. Ne sachant pas si Vous êtes encore à Varsovie, je fais écrire pour le cas que Vous n'y fussiez plus par Чернышевъ à Kourouta pour le Te Deum. Ce soir, nous est arrivé Hosrew-Mirsa et loge à Monplaisir. Il est fâcheux qu'il ne fasse que pleuvoir, cela gâte tout. On dit que le petit jeune homme a de l'esprit et il a des succès près des dames.

J'attends de Vos nouvelles avec impatience pour connaître Vos déterminations.

Veillez me mettre aux pieds de ma bonne, chère sœur et croire tous deux au dévouement tendre et sincère de Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

J'embrasse mon Paul et dis mille choses à Kourouta.

196.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{5-го}{17-го}$ августа 1829 года.

C'est au moment de quitter Varsovie, d'après l'autorisation que Vous avez bien voulu me donner, cher et excellent frère, pour suivre ma femme aux eaux, que je prends la plume pour oser me recommander à Votre gracieux souvenir et en même temps pour Vous offrir les expressions de ma plus profonde et de ma plus sincère reconnaissance pour toutes les bontés et la bienveillance dont Vous avez daigné me combler lors de Votre séjour parmi nous ici et dont Vous perpétuez les marques à toutes les circonstances. Veillez Vous persuader, cher et excellent frère, que Vous n'avez pas affaire à un ingrat et que je m'efforcerais constamment de mériter de plus en plus tout ce que Vous voulez bien faire pour moi, ainsi

*

que pour ma femme. Celle-ci vient de partir hier, assez en forces, après avoir souffert l'impossible d'une fluxion à la tête et qui a nécessité la mise des sangsues et d'arracher une dent qui est la seconde dans moins d'un mois. Je compte la suivre demain, matin, et j'espère la rejoindre à Dresde. Je laisse ici tout sous le commandement de mon vieil et fidèle Kourouta qui saura, je n'en doute pas, maintenir le tout dans l'ordre établi et auquel il a travaillé sans relâche depuis 15 ans concurremment avec moi. Je pars donc comblé de Vos bienfaits et avec un cœur rempli de reconnaissance, et je m'en vais me rincer, laver et remettre tant mon physique que mon moral et qui a ressenti, je ne le cache pas, une rude atteinte par toutes les calomnies infâmes et la lâcheté des moyens dont on s'est servi contre moi, sans égard aucun à 34 années de service passées sans tâche, ni au zèle, ni au dévouement qui n'ont cessé de me guider. Au reste, j'en conviens que de semblables calomnies lâches ne méritent pas que l'on y fasse attention, mais l'ingratitude est insupportable. Toutes ces belles histoires que l'on se plait à mettre sur mon compte ne prouvent que trop que j'ai été toujours sur la voie pour arrêter tout état de choses subversif. Rien de nouveau chez nous, tout y est, grâce à Dieu, tranquille; le camp va être levé le $\frac{17}{29}$ de ce mois au retour du général Kourouta de Kovno, où il va passer en revue la 1^{ère} division des husards. Veuillez me mettre aux pieds de notre chère Alexandrine et me recommander à ses bontés. Je suis bien peiné de ce que les gants qu'elle a désirés avoir ne me soient pas encore parvenus; la faute n'en est pas à moi ayant écrit de suite à Paris pour les avoir; dès leur arrivée, ils seront désignés à leur destination. Mes tendres embrassements à tous Vos enfants. Daignez me conserver bonté, souvenir et amitié et croire au sincère et inaltérable attachement et dévouement, ainsi qu'au zèle avec lequel je ne cesserai d'être Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

197.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Бреславль, $\frac{8-го}{20-го}$ августа 1829 года.

C'est hier, en route à Krotoschin, que j'ai eu le bonheur de recevoir Votre lettre en date du 31 Juillet, cher et excellent frère, et par laquelle Vous voulez bien Vous donner Vous-même la peine de me faire part des succès de nos armées sous les ordres du général comte Dibitsch. Veuillez en agréer tous mes remerciements, ainsi que mes félicitations et surtout mes

vœux les plus ardents pour la prompte issue de cette guerre. Vous ne devez pas douter, cher et excellent frère, de la part vive que j'ai prise au sujet de tous ces évènements dont le comte Dibitsch lui-même a eu l'attention de m'informer en y joignant des bulletins en langue française pour nos légations de Berlin, Paris et Vienne et qui, comme de raison, y ont été expédiés de suite et par estafette. Ce même bulletin traduit en Polonais a été imprimé dans la journée dans les papiers publics de Varsovie, et j'ose me flatter de l'espoir que les hauts faits de nos armes n'ont pas éprouvé de retard pour être portés à la connaissance du public, toujours avide de nouvelles et commentaires dans tous les sens possibles. A cette occasion, il faut que je rende pleine et entière justice à celui de Varsovie, qui partage avec une joie réelle le bonheur de nos armes. Je ne parle pas du militaire, puisque celui-ci est absolument identifié au nôtre. Veuillez me permettre, cher et excellent frère, de Vous remercier du fond de mon cœur pour Votre gracieux souvenir à cette occasion et qui ne prouve que trop bien la continuation de Vos bontés et de Votre amitié. Depuis ma dernière lettre du $\frac{5}{17}$ de ce mois, me voilà en route et depuis hier à Breslau, et ce matin je continue, et comme ma femme est en avant, je voyage bien lentement, ne pouvant la dépasser à cause des chevaux. Je compte pourtant être demain soir à Dresde. Sur toute la route, depuis la frontière, je suis comblé de bontés et d'attentions de tout le monde, et, je dirai même plus, de respect et de prévenance vraiment remarquables. Il en est de même avec ma femme et chacun s'empresse de m'en donner des nouvelles. Mon fils, pénétré de reconnaissance pour le gracieux souvenir dont Vous daignez l'honorer, ose très respectueusement se mettre à Vos pieds; grâce à Dieu, il se porte bien et voyage avec moi, ainsi que le fils de Tchitchérine, qu'il faut nécessairement rincer pour lui faire passer les congestions à la tête. Son père me l'ayant confié, je le soigne comme s'il eut été mon fils et afin de reconnaître l'amitié de 30 ans qui me lie à lui. Je ne Vous parle pas des troupes prussiennes que je vois en route, puisque je n'en vois nulle part, excepté des gardes aux postes, et comme Vous les connaissez mieux que qui que ce soit au monde, tout ce que j'en dirai ne Vous apprendra rien de nouveau. Au reste, à mes yeux—un semper idem. Veuillez, cher et excellent frère, agréer encore une fois mes sincères remerciements pour Votre aimable attention pour Votre vieux frère et être persuadé de son zèle, de son dévouement sans bornes et de son attachement inviolable avec lequel il ne cessera d'être Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

198.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Эмсь, $\frac{27\text{-го августа}}{8\text{-го сентября}}$ 1829 года.

Je viens d'être informé, cher et excellent frère, par le prince Volkonsky que Vous avez daigné m'accorder dans Votre munificence la somme de 100 mille roubles pour couvrir les dépenses que mon voyage à l'étranger nécessiterait. Veuillez, cher et excellent frère, agréer mes très humbles remerciements pour cette nouvelle preuve de Vos inépuisables bontés et dont je sens tout le prix. J'avoue franchement que je ne m'attendais nullement à cette nouvelle faveur et que j'en ai été tout-à-fait surpris. Vous y avez mis, cher et excellent frère, une espèce de délicatesse qui en augmente le don; puissé-je un jour pouvoir mériter tous ces bienfaits dont Vous daignez me combler, du moins tous mes efforts constants y tendront et je ne serai vraiment heureux qu'en tachant de Vous le prouver par les faits eux-mêmes et non par des paroles. Veuillez en même temps agréer mes bien sincères félicitations à l'occasion des succès de nos armes contre les Turcs et puissent-ils amener à une paix prompte et glorieuse et qui nous laisse la faculté de tourner nos regards surveillants vers l'occident, qui me semble en avoir plus que besoin, d'après tout ce que j'entends depuis que je suis dans ce pays-ci. Mon voyage a été des plus heureux et je n'ai qu'à me louer sous tous les rapports possibles des égards, des prévenances et, je dirai même, des petits soins qu'on a daigné me témoigner le long de la route, ainsi qu'à ma femme. Grâce à Dieu, elle a parfaitement supporté le voyage et est arrivée ici bien mieux portante, qu'elle ne l'a été en partant et surtout en place durant l'été dernier. Le long de la route, je ne puis rien dire des troupes que j'ai vues, c'est toujours les mêmes et suivant les mêmes principes, tant Prussiens, Saxons et Autrichiens; il n'y a que les Hessois Electoraux qui sont d'une saleté et d'un abandon inconcevables; modelés en tout sur les Prussiens, ils ne peuvent sous aucun rapport leur être seulement comparés. J'ai vu beaucoup de soldats Hessois Grand-Ducaux qui reentraient à leurs corps et, malgré un temps affreux et une pluie battante, on voyait un principe de propreté et de tenue modelé sur les Français. Le bataillon de Francfort s/M. toujours le même, beau et bien tenu, et une régularité de service à leur façon et suivant l'ordonnance française surprenante. Je puis affirmer hardiment que c'est la seule troupe qui ait un service régulier de garnison. Les Autrichiens à

Mayence sont fort bien tenus à leur façon et le service y est observé avec régularité. J'ai été voir une nouvelle fortification exécutée par ces derniers et nommée la Kreutschauf. Elle est magnifique et travaillée de main de maître et qui leur fait le plus grand honneur. Il y en a d'autres que je n'ai pas eu le temps de voir, et j'en ai été empêché par le plus mauvais temps du monde. Coblenze est magnifique à mes yeux, c'est le paradis terrestre et les ouvrages sont resplendissants de beauté et d'exécution. J'ai visité en détail l'ancienne chartreuse et qui pour le moment porte mon nom; c'est un ouvrage magnifique et d'un luxe de cabinet. Je me propose, si j'en trouve le temps, de visiter les autres que je connais déjà des deux fois que je suis venu dans ce pays. Le 25^{ème} régiment a pris les armes pour défiler devant moi; c'est toujours la même chose et je ne trouve pas que l'on fasse des progrès. Il est commandé par le colonel Loucado qui a été chez nous. Le régiment avait 13 files dans les pelotons ayant 112 malades, 230 hommes com... et 150 de garde; pas un vieux soldat dans les rangs, très peu de sous-officiers réengagés en général, les soldats n'attendent que leur Entlassung wie Kriegs... pour s'en aller chez eux, ce qui désole chefs et officiers. En général, je trouve que l'esprit public, d'après ce que je puis en juger par des conversations que j'ai eues avec les gens du peuple, est plus porté pour les Français que pour leur gouvernement sans s'en cacher nullement; pourtant, voix unanime de respect et d'attachement au Roi personnellement et pas plus loin. Je ne manquerai pas, cher et excellent frère, de Vous soumettre à fur et mesure les observations que je serai dans le cas de faire dans le cours de mon voyage. J'ai eu hier la visite du prince Frédéric de Wurtemberg, frère de la Grande Duchesse Hélène, et qui a été chez nous; il est venu de Biberich exprès pour me voir, et je l'ai trouvé infiniment gagné à son avantage et fort joli garçon. Ma femme me charge de Vous la res-souvenir, cher et excellent frère, elle a déjà commencé sa cure, ainsi que moi et tous les miens. Paul ose se mettre très humblement à Vos pieds et moi, osant encore Vous réitérer mes actions de grâces pour Votre nouveau bienfait, j'ose Vous supplier de croire que Vous n'avez d'être au monde qui Vous soit plus sincèrement dévoué que ne l'est Votre vieux frère et dont le cœur Vous soit plus attaché que le sien. Veuillez me mettre aux pieds de notre chère Alexandrine et l'assurer de tout mon dévouement. Tous mes embrassements à tous Vos enfants. Zèle, dévouement et attachement à toute épreuve Vous sont voués pour toujours par Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

Царское Село, 17-го сентября 1829 года.

Enfin, cher et excellent Constantin, je suis heureux de pouvoir Vous annoncer que la Divine Providence, qui a si évidemment béni nos armes, a daigné nous accorder la paix tant désirée, et une paix digne de la Russie. Cet heureux évènement a eu lieu le $\frac{2}{14}$ Septembre, dix-sept ans après l'entrée des Français à Moscou!—rapprochement singulier qui ne Vous échappera point. Tout ce que nous pouvions désirer obtenir l'a été et nos garanties sont immenses; sous peu, Vous aurez le traité. Je n'ai pas voulu tarder de Vous donner cette excellente nouvelle, ni de répondre plus tard à Votre excellente lettre dont je suis en possession depuis huit jours, et à laquelle je remettais de répondre d'un moment à l'autre pour Vous y donner une nouvelle qui, je sais, Vous fera plaisir, car elle est glorieuse pour le pays que nous servons. Je Vous envoie Lamsdorf, le cadet, que je recommande à Vos bontés; c'est un garçon distingué, il sert comme aide de camp au régiment Préobrajensky et se trouvait ici en semestre. Que je Vous dise combien j'ai été heureux d'apprendre que le voyage avait déjà fait du bien à ma bonne sœur, j'étais convaincu que cela lui était indispensable et ne manquerait pas d'être efficace en bien. Vous ne me dites rien de Vous-même et je le prends pour bon signe.

Je ne m'étonne point de ce que Vous ayez été satisfait de la manière dont Vous êtes accueilli sur la route et je Vous répète qu'en Prusse l'on serait heureux de Vous posséder, et le Roi en particulier; peut-être, qu'à Votre retour cela Vous serait possible, ne fut-ce que pour quelques jours. L'envoi de Müffling a été des plus utiles et cet officier s'est acquitté de la commission avec une intelligence vraiment au-dessus de tout éloge; au reste, il lui a été assez aisé de faire *les commentaires* des progrès de nos armes à deux marches de Constantinople. Le rôle de l'ambassadeur d'Autriche a été le plus plat possible, car il n'en a pas même été fait mention. Ceux de France et d'Angleterre bon-gré mal-gré, on fait ce qu'il fallait pour faire *chorus* avec celui de Prusse. Ce qui se passe en France me donne de sérieuses inquiétudes. Il est désolant de voir le Roi détruisant pour rien tout le fruit de quinze années de paix, sans autre motif que de satisfaire un engouement incompréhensible pour un individu qui sacrifie à son ambition le salut de sa patrie et, peut-être, la vie et le sort

de son Roi. Déjà, ce qui s'est passé à Lyon rappelle les années 1792 et nous donne l'avant-goût de ce qui peut suivre. A côté de cela, quels éléments de trouble en Belgique, quel esprit, selon ce que Vous avez observé Vous-même dans les provinces Rhénanes, et quel avenir que tout cela présente! En attendant, Vous rirez quand Vous saurez que Milord Duc m'a envoyé une justification de sa conduite, que Polignac fait des professions de foi et Metternich soutient en face à qui veut l'entendre qu'il a prédit nos évènements d'Adrianople!

Je félicite l'Electeur de Cassel pour la beauté de ses troupes, et quel bel élément il avait quand je les ai vues en 1821; Vos observations sur les Prussiens sont exactement celles que je fais et, plus est, qu'ils font eux-mêmes et je ne sais comment ils en sortiront. La guerre étant finie, je vais donner congé à ceux qui ont servi 20 ans dans la garde et 22 dans la ligne, c'est de justice et sera presque remplacé sur pied de paix par le recrutement 94. Michel me dit que sa femme lui est revenue parfaitement remise et il paraît de la meilleure humeur possible. Elle va nous arriver le $\frac{2}{14}$ Octobre. Ma femme s'est bien portée tout ce temps, mais hier il lui est arrivé un accident qui nous met dans un doute fort désagréable: est-elle grosse ou non.

Veillez, cher Constantin, me mettre aux pieds de ma bonne, chère sœur et lui dire que je fais des vœux ardents pour que sa cure lui profite complètement, ainsi qu'à Vous. Conservez tous deux un peu de souvenir et d'amitié à celui qui est à Vous de cœur et d'âme et pour la vie Votre dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

Mille tendres choses à mon Paul.

200.

Цесаревичъ--Императору Николаю.

Эмсь, $\frac{3-го}{16-го}$ октября 1829 года.

C'est en route, à la poste d'Andernach, en revenant de Bruxelles, où j'avais fait une course de 10 jours pour faire visite à ma sœur, que j'ai eu le bonheur de recevoir Votre lettre, cher et excellent frère, en date du $\frac{17}{29}$ Septembre, des mains de Votre aide de camp Lamsdorf. Veuillez en agréer tous mes plus sincères remerciements, ainsi que pour l'aimable attention que Vous avez daigné avoir de m'annoncer Vous-même la conclusion de la paix par un courrier envoyé tout exprès. J'ose Vous en offrir mes félici-

tations sincères et empressées, partantes du fond de mon cœur et qui Vous est dévoué jusqu'à mon dernier souffle et a... en outre par les sentiments de la reconnaissance la plus pure sur cet heureux événement sous tous les rapports possibles. Dieu dans Sa toute-clémence a daigné mettre un terme à cette lutte après nous avoir couverts de lauriers. Vous jugerez par Vous-même de la satisfaction que j'ai dû en éprouver. Que Dieu en soit loué par tous les cœurs vraiment russes et qui sentent comme ils le doivent l'amour de leur maître, à la tête desquels Vous me permettrez de me placer, sans empiéter sur les droits de qui que ce soit. Voici, cher frère, le fruit de Vos peines récompensé. Votre voyage de Berlin au printemps passé a joint l'utile à l'agréable et l'envoi du général Müffling y a contribué, surtout étant appuyé des succès du général Dibitsch. Pardonnez-moi, cher frère, un petit amour-propre, peut-être déplacé, en Vous rappelant le conseil que je Vous avais donné de faire cette course de Berlin et que l'on croyait être inopportune, ainsi que de la lettre que j'avais écrite en quittant Strelna l'année dernière au comte de Nesselrode sur l'envoi d'un agent prussien à Constantinople pour travailler la Porte. C'est peut-être trop prendre sur moi, que d'avoir osé Vous suggérer des idées dans ce sens, mais du moins qu'il me soit permis de croire que mes idées n'ont pas été fausses et que je les supposais être utiles d'après ma conscience. Veuillez me pardonner encore une fois ce que je consigne dans cette lettre et ne pas l'attribuer à une fausse présomption toujours fort déplacée, ou bien à un amour-propre tout à fait ridicule de savoir les choses mieux qu'un autre. Je remercie Dieu du fond de mon âme de ce que mes prévisions se soient trouvées réalisées par les faits. Tout le monde que j'ai rencontré dans mon voyage, avant la conclusion de la paix, faisait des vœux pour elle et depuis s'en réjouissant réellement; au pied de la lettre, je n'ai pas entendu d'avis contraire. J'ai profité de 10 jours libres pour faire une course à Bruxelles après ma cure qui a fort bien réussi et qui m'a rendu mon ancienne gaîté et mes forces anéanties presque en totalité et surtout moralement par différents chagrins et qu'il serait superflu de récapituler dans cette lettre. J'ai donc été en Belgique et j'ai vu le plus beau pays du monde, fertile, bien cultivé, un air d'aisance partout, un bien-être général, l'opulence dans toutes les classes et un luxe dont je n'ai rien vu de semblable. Le bas peuple grossier, mais tout à fait honnête et prévenant; la classe bourgeoise extrêmement séduisante et aux petits soins pour rendre service; la classe supérieure tout à fait bien et d'une politesse de recherche, et qui le croirait avec tout cela recélant des germes de mécontentement dans tous les genres possibles; grande plainte sur les

impôts, qu'ils prétendent qui les obèsent; de même plainte contre la marche du gouvernement qui veut un jour ce qu'il ne veut pas un autre; grande louange du Roi qu'ils disent être grand travailleur et à côté de cela le contrariant presque à chaque pas. Il est vrai de dire aussi, qu'il n'a pas de suite, tantôt libéral à l'excès, et tantôt arbitraire et voulant ramasser les rênes qu'il relâche à tout bout de champ; en un mot, c'est un dédale d'idées et d'actions qui se contredisent sans en finir. Je ne suppose pas, autant que j'ai pu en juger, que la masse veuille un changement ou un bouleversement; je ne suppose pas de même que la réunion avec la France germe dans les têtes de la majorité de la nation, mais un fait positif est que les Hollandais et les Belges ne s'entendront de longtemps; le Roi aura beau faire, et à moins d'un miracle, je ne le croirai pas faisable; en outre, toutes les classes des Belges sont éminemment religieuses et catholiques-romaines de bonne foi, à côté d'une dissolution des mœurs la plus complète. Le culte romain est révééré et les églises et ce qui y tient a bonne façon et impose. J'avoue que le catholicisme a des formes en Belgique qu'il n'a pas dans d'autres pays de ce culte. Le militaire a tout à fait bonne façon. La garnison de Maestricht est fort propre et surtout l'artillerie, qui est magnifique en fait d'hommes, d'après ce que j'en ai pu en juger en passant. Il en est de même de celle de Louvain, idem de celle de Bruxelles, où l'on forme pour le moment un régiment de garde à pied dont 3 bataillons de grenadiers et 1 de flanqueurs. Les soldats aux postes sont très propres; c'est un mélange pour les principes d'Anglais et de Français. Les jeudis, il y a parade de la garnison, mais elle fut contremandée quand j'y fus, a cause du mauvais temps. J'ai vu passer ou plutôt sortir de Bruxelles 2 escadrons des hussards; cette troupe est tout à fait française et a bonne mine, mais comme ces braves gens n'avaient pas couché en ville, la sortie était tout à fait en désordre, certainement le $\frac{2}{3}$ était soûl et une 10^{me} à 15^{ane} d'hommes ivres-morts à cheval, faisant tapage dans les rangs et, au sortir des casernes, prenant congé des filles publiques aux fenêtres des maisons attenantes dont elles fourmillent. Un escadron de dragons légers ou bien chasseurs à cheval quittait la capitale pour retourner dans leurs garnisons après avoir été de service auprès du Roi. J'ai été aux casernes sans qu'ils me connussent et j'ai tout vu, grâce à un maréchal des logis chef, qui m'a tout montré; c'est une véritable francisade. Les chevaux sont assez bien tenus, mais le harnachement, paquetage etc. etc. tout à fait à la française ainsi que l'armement; hormis les sabres qui sont anglais. Chose curieuse à voir qu'un départ semblable, puisque l'on fait maison nette emportant avec soi bois de lit, fourniment de couchage, tables et chaises, on ne laisse que les grandes marmites aux cuisines dont

y a une pour un demi-escadron. On fournit cinq charrettes de paysans à deux roues et à deux chevaux pour transporter tous ces objets par demi-escadron, c'est-à-dire des charrettes du pays et qui sont bien plus grandes que celles de France; c'est une nouvelle invention, afin que les soldats couchassent mieux et chaque corps en fait de même en passant de garnison ou de caserne à une autre. Ils ont en outre des недоуздки en chaîne de fer avec des boulets au bout pour attacher leurs chevaux aux écuries et qu'il faut transporter avec soi. J'ai vu aussi quelques dragons ivres, mais à côté de cela fort polis. On voyait bien que j'étais officier en bourgeois et je n'ai eu que des prévenances et obligeances. J'ai été présenté à la cour, où le Roi, la Reine, la princesse Marianne, le prince Frédéric et sa femme m'ont comblé d'attentions, de politesse et de prévenances. Le Roi et la Reine ainsi que leur fille m'ayant vu arriver chez ma sœur, sont de suite venus chez elle pour me voir et ce ne fut que le lendemain et le surlendemain que j'ai dîné à la cour, et le troisième jour le Roi est parti pour La Haye pour y passer l'année. La Reine l'a suivi 24 heures après, de Laeken. Celle-ci est indignée de ce qui se fait chez eux et surtout de la licence de la presse qui ne garde plus de mesure, ainsi que de l'asile que l'on donne à tous les proscrits, à tous les vagabonds et à tous les aventuriers dont Bruxelles est un véritable repaire et un gouffre où personne ne s'entend sur ce que l'on veut. Nouvellement, le Roi en a renvoyé un français, et cela a fait crier tout le monde, et conserve des centaines d'Espagnols, Portugais, Piémontais, Napolitains, Anglais, Français. Grâce à Dieu, de mon temps, il ne s'en trouvait pas ni de Russes, ni de Polonais. Le Roi a beaucoup parlé sur la guerre qui vient de se terminer aussi glorieusement pour Vos armes, cher et excellent frère, et dans le meilleur sens possible. De plus, il m'a parlé de la nouvelle organisation de ses gardes communales que le Prince d'Orange commande; il m'a dit qu'il en avait de 56.000 à 60.000 hommes et qu'ils étaient appelés pour former les garnisons de places en temps de guerre et que, d'après notre calcul russe, c'était une levée de 2 sur 500 hommes. Il semble infiniment tenir à cette organisation et m'en a dit un bien infini; je me suis tu durant toute cette conversation et comme il ne m'a pas demandé mon opinion, j'ai cru de mon devoir de ne pas l'énoncer. Tout le monde à qui j'en ai parlé déplore cette institution, la trouvant plutôt nuisible et dangereuse qu'utile sous aucun rapport, et surtout vu l'esprit inquiet qui règne partout dans le pays; c'est l'avis du prince Frédéric qui, je l'avoue, m'a extrêmement plu par son sens droit et précis. Une autre chose qui les chipote infiniment, c'est le rejet du budget décennal aux états généraux de l'année dernière et qu'ils craignent tous devoir être rejeté de même par

ceux qui vont s'ouvrir lundi prochain. De cette façon, toute la machine du gouvernement s'arrêtera tout court, le budget annuel ne l'étant que pour l'année courante, ils n'auront rien à leur disposition. Pour obvier à cet état de choses, le Roi a cru devoir faire des concessions sur les prétentions du clergé et qui avait raison d'après le concordat qu'il a fait lui-même avec la cour de Rome, et que nonobstant il ne voulait pas mettre à exécution. Le clergé, ayant obtenu ce qui lui revenait de droit, paraît soumis, reconnaissant et content. Une autre concession que le Roi a jugé à propos de faire, c'est au sujet de la liberté de la presse qui était restreinte; maintenant, elle est illimitée et, au lieu de contenter, cela n'a fait qu'encourager les partis et qui ne voient que trop bien qu'en persistant dans leur opposition, ils obtiennent plus que par la soumission. Au reste, je le répète, c'est un dédale, c'est un embrouillement, un conflit de toutes les idées qui ne sont pas lacées, pas une idée fixe, point de bon, à côté des principes révolutionnaires et subversifs, proffés par les opposants; je ne m'étonnerai guère qu'il n'y ait du bruit durant la session. Bruxelles est de toute beauté; je ne l'aurais pas reconnu, les nouveaux boulevards, les embellissements de la ville dans tous les genres surpassent ce que l'on pourrait en dire; mais à côté de cela il y a peu de monde dans les grandes rues et ce ne sont que les anciennes qui sont peuplées; un luxe effréné en tout: chevaux, voitures, habillement, ameublement etc. etc. boutiques, profusion en tous les genres; dans tout le pays je n'ai vu que 4 mendiants excepté des petits enfants qui le font plutôt par délassement que par besoin. Le théâtre est très-grand, mais hideux par sa malpropreté, et le spectacle n'est rien moins que bon; en général, il y a contraste en tout et dans tout. Pour le pays, il faudrait une main ferme et vigoureuse, et il deviendrait vraiment un paradis terrestre. Je n'ai rien vu au monde et ne me suis pas fait d'idée d'un luxe et d'une beauté de maison comme celle de ma sœur, il faut la voir pour le croire; Ter-Veere est encore plus beau, s'il se peut, ainsi que la position et le parc—c'est une véritable féerie depuis le toit jusqu'au parquet dont l'on ne peut se faire d'idée; mais, à côté de cela, les habitants n'y sont pas heureux; et il semble que c'est un mal général du pays que les contrastes; mais comme cet article est plus sérieux et nous touche de plus près, je crois de mon devoir, après avoir pris haleine des huit pages que j'ai déjà barbouillées, d'entrer dans les plus petits détails, Vous suppliant, cher et excellent frère, de les garder pour Vous et Votre su, puisque les conséquences peuvent être des plus majeures. Je suis arrivé à Bruxelles vers les 5 heures du soir, et je suis descendu chez ma sœur qui savait bien que je devais lui arriver, mais ne s'attendait pas à me voir de sitôt. Sa surprise fut très grande, mais ma vue

tout à côté de l'émotion qu'elle en éprouva tourna à bien. Je la trouvais fort nerveuse et fort affectée du vol que l'on lui avait fait, non des effets de prix, mais des papiers qu'elle avait hérités de Maman et surtout de la copie du testament. Je voyais bien qu'il s'y attachait une autre cause et, malgré les demi-confidences qu'elle me fit dès le commencement et qu'elle tâcha de colorer de tout plein de raisonnements, je ne fus pas sa puce. Son mari étant absent depuis quelques jours, faisant la tournée de ses gardes communales, pendant laquelle il vint nous voir à Ems, et ce fut à cette époque que le vol a eu lieu. Il revit ma sœur durant quelques heures et continua ses inspections; je restais auprès de ma sœur quatre jours entiers, seul. Durant les conversations que nous eûmes ensemble et l'ayant fortement pressée de me dire la vérité et l'ayant, pour ainsi dire, mise au pied du mur, elle m'avoua qu'elle ne se sentait pas heureuse auprès de son mari, qu'elle en était négligée et surtout depuis son retour de Russie en 1825, et que, depuis cette époque, son mari ne vivait pas avec elle sous différents prétextes, et que, bref, il l'avait absolument délaissée, prétendant qu'il avait assez d'enfants et qu'il n'avait plus de quoi les élever, étant trop âgé pour pouvoir soigner et achever leur éducation; qu'au reste, elle n'avait pas à s'en plaindre et qu'il était pour l'ostensible aux petits soins pour elle; que cet état de choses la mettait dans tous les états, adorant, comme elle le prétend, son mari et par conséquent le soupçonnant d'infidélité. A ceci se joignaient les amitiés et les connaissances de son mari qu'elle prétend être de nature de le compromettre devant son père et l'opinion du public; qu'il ne voyait en toute confiance qu'un certain Portugais Péreyra réfugié du parti des cortès et qui doit avoir servi en France, étant né à Pétersbourg, et être fils d'une dame de ce nom et qui était dans l'un des instituts de Maman. Ce Portugais est en intimité et vit dans le même appartement avec un ex-colonel d'Espagne nommé Machiado, qui mène grand train et que l'on dit avoir volé des sommes anglaises qui devaient être transmises dans son pays. Ces deux individus sont en outre protégés par le ministre d'Espagne d'Andonado et qui a aussi volé des sommes anglaises, à telles enseignes que l'ambassadeur Lord Bagot a déclaré ne vouloir pas rester avec un collègue pareil au même poste. J'avais bien entendu parler de tout ceci, mais j'étais enchanté de l'entendre de la bouche de ma sœur; elle en ajoutait en outre, comment est-il possible que l'ami de feu mon frère Alexandre puisse être l'ami d'un Péreyra et s'en faire une société. Tous les soupçons du vol de ma sœur étant tombés sur ces individus dans l'opinion publique, et des placards ayant été affichés au parc pour les désigner comme les seuls coupables, on voulut que ma sœur fit des démarches à cet effet, mais elle

s'y refusa constamment en disant que c'est l'affaire de la justice ou bien de la police de les découvrir, me disant que sa position devenait fort délicate, ne voulant pas se compromettre envers son mari et ne voulant rien faire sans lui. Je l'engageais à persévérer dans une détermination semblable et à ne pas se compromettre envers qui que ce soit. Le jeudi, soir, revint son mari; il entra dans la chambre moi présent, les enfants, la gouvernante et le gouverneur de même. J'étais heureux de les voir réunis et le tout se passa dans les bras des uns et des autres; les tendresses extérieures furent si expansives, si ardentes, qu'elles me firent augurer que la suite naturelle en serait le fruit. Le lendemain, vendredi, étant rentré chez moi, après m'être promené dans la ville, le matin, je vis entrer son mari avec une figure toute renversée et tellement agité que je ne savais ni pouvais prévoir à quoi l'attribuer. Il ne me dit rien sur cet objet et notre conversation fut des plus amicales et comme si je ne m'apercevais de rien. Vint ensuite le prince Frédéric; un moment après, entra ma soeur dans un état difficile à dépeindre, à peine pouvait-elle parler et vraiment elle suffoquait, prétendant qu'elle souffrait infiniment. Après être restée quelques instants chez moi, après avoir passé dans une autre pièce, être revenue, elle se retira chez elle, et nous laissa à nous trois. Alors son mari me demanda ce que j'en pensais, je lui répondis que je croyais le repos fort nécessaire et que je craignais pour ma soeur une attaque de nerfs, qui se répétant que trop souvent chez elle, à la longue pouvait nuire absolument à sa santé. Puisje montais chez ma soeur et je la trouvais dans un état difficile à décrire. Dieu sait ce qu'elle ne m'a pas dit; elle me raconta que la veille, au moment que je me suis retiré, son mari lui parla du vol et qu'il lui demanda qui est-ce que l'on soupçonnait pour auteur, qu'elle lui dit les bruits publics, et, qu'au nom de Péreyra, le prince devint tout rouge et dit des choses très fortes; que le jour même au matin, ils eurent une scène des plus violentes, toujours pour cet individu, et que si ses enfants ne la retenaient pas, qu'elle ne voudrait pas rester un quart d'heure dans ce pays. J'ai fait tout mon possible pour calmer cet orage, auquel j'étais si loin de m'attendre et d'en être le témoin, et je ne quittais ma soeur que déjà apaisée, à moitié lui donnant tort et lui conseillant d'être plus calme pour le futur, et à moi-même je me disais que ma soeur, peut-être, a tort dans les formes, mais non dans le mobile qui la fait agir, et qu'elle est réellement la victime de son attachement sincère et réel pour son mari. De là, je me rendis chez son mari que je trouvais aussi fort monté et qui me parla au long sur ses amitiés avec ce Portugais et sur ses déboires avec ma soeur. Je ne lui cachais pas que cet individu était

reprouvé dans l'opinion des gens de bien et du public et qu'il était à mon avis fort déplaisant qu'à une place aussi éminente que la sienne de chercher des amitiés et des connaissances parmi des aventuriers et des gens sans aveu. Il me demanda si je le connaissais,—non, lui dis-je, et ne suis nullement curieux de le faire, mais que je me permettrai d'ajouter que toutes ses menées m'étaient connues et que ces messieurs-là ont failli rendre le prince victime de leur façon de faire il y a de cela de 10 à 12 ans; que depuis cette époque, le prince n'étant pas en place, tous ces messieurs restèrent dans l'oubli et que ce n'est que depuis l'époque où le Roi l'avait appelé à la présidence du conseil et surtout depuis le commandement des gardes communales qu'ils reparaisent sur l'horizon, non sans un but qu'ils cherchent à atteindre. Ceci parut le frapper et il me demanda d'où est-ce que je le savais? Je lui répondis qu'étant répandu dans le monde, je l'avais ouïdire. Il me dit qu'il ne pouvait pas désavouer d'avoir été et d'être en amitié avec Péreyra et de le voir de temps à autre tête-à-tête. Tant pis, lui dis-je, et les autres comme Machido, par exemple? Il m'assura ne pas le connaître. Après quoi la conversation roula sur ma soeur et je lui dis que ma position devenait fort délicate de me trouver, pour ainsi dire, entre le marteau et l'enclume et, que n'approuvant pas en tout la conduite de ma soeur, je ne saurais approuver la sienne, et que le seul tort de ma soeur était l'extrême amour qu'elle lui portait et la crainte de le voir compromis avec des êtres qui prétendent être et se font passer pour ses amis, et que sur des objets de cette nature les femmes sont des meilleurs juges que les hommes, ayant plus de délicatesse dans leur sentiments. Je lui parlais encore très au long sur tout ce que je voyais et me retirais chez moi jusqu'au dîner. Celui-ci fut très calme ainsi que la soirée et j'eus des remerciements de part et d'autre d'avoir tant soit peu calmé l'irritation réciproque; mais je me disais intérieurement que j'étais fort déplacé dans toutes ces scènes et que ma position devenait d'instant en instant plus délicate. Le lendemain, samedi, vint chez moi un Français pour avoir audience de moi; je le fis entrer et lus dans la pétition qu'il me présenta qu'il était fort connu du seigneur Machiado et qui est honoré de l'amitié toute particulière du prince d'Orange. Je renvoyais ce monsieur et muni du papier je le portais au prince et qui tomba de son haut à sa lecture. Hé bien! lui dis-je, Vous voyez ce que débitent ces messieurs-là sur le compte de Votre amitié et quel est le fond que Vous pouvez faire sur eux. Il parut anéanti et me fit les plus belles protestations sur sa conduite. Ma soeur fut malade au lit toute la journée et put à peine parler. Son docteur partage absolument mon opinion sur son état qui n'est pas rassurant et je crains qu'elle

ne devienne une seconde Nina dans la force du terme, puisque, je ne Vous le cache pas, il y a des moments d'absence desquels il faut la faire revenir. Son mari et ses enfants sont partis le même jour pour La Haye; les adieux furent tendres et je n'y ai rien trouvé à redire. Je restais seul le soir avec elle, ainsi que monsieur de Sibourg et le docteur qui vint s'enquérir de l'état de la santé; je fis mon possible pour la distraire et j'y parvenais par fois, lorsque tout à coup il lui survint un évanouissement durant lequel elle fut toute froide et qui finit par des vomissements, après lesquels elle se sentit mieux, n'ayant rendu que des glaires. Je pris congé d'elle le soir et quittais Bruxelles le dimanche, de grand matin et avant le jour. Les bruits que l'on fait courir sur cette amitié du prince avec Péreyra et les autres sont de telle nature et de telle absurdité que je me refuse de les retracer dans cette lettre, néanmoins ils J'en ai parlé au prince Frédéric qui déplore cet état de choses comme chaque être bien pensant. Au reste, le prince est aimé et estimé généralement; il n'y a que ces amitiés qui sont reprobées et à tort ou à raison, je ne saurai le juger juste par le peu de temps que j'ai été en Belgique et ne les connaissant pas par moi-même; pour moi, il fut comme toujours parfait, bon et obligeant, et m'a traité avec une entière amitié. La bonne et chère Anne, malgré ses souffrances, a fait ce qu'elle a pu pour me prouver son amitié et j'avoue que son état m'a fait une peine des plus cuisantes; elle fut tout bonheur en me revoyant, mais leur manière d'être et de vivre avec son mari n'est pas rassurante, quoique fort amicale et tendre en apparence. Leurs enfants sont charmants; le second fils me plaît mieux que l'aîné, il est plus posé et plus obéissant; la fille est délicieuse; jamais je n'ai vu un être plus aimable, plus joli et plus entraînant. En général, les enfants sont bien tenus et la gouvernante Madame Chapuis et le gouverneur Rigaud sont fort bien tous deux. Voilà la seconde partie de ma lettre terminée et j'en ai encore deux à traiter; après un moment de repos je reprendrai la plume pour continuer.

Avant que d'aller plus loin, je me permets d'ajouter que le Prince traite tout l'état de ma soeur trop légèrement quant au fond, et la voyant parfois revenir à elle, tout d'un coup il s'imagine qu'il en sera toujours de même; il est vrai d'ajouter à ceci que le docteur, qui me paraît être un homme de bien et fort attaché à tous deux, dit que l'imagination est le plus grand mal de ma soeur et que quelques gouttes d'eau l'ont rendue à elle-même; mais qu'à côté de cela les nerfs étant sujets à se tendre avec une véhémence inouïe et vraiment effrayante, les suites seraient des plus sérieuses à la longue et que toute la machine se détraquera à un tel point, que tous les soins et tous les remèdes n'y apporteront pas la

moindre amélioration. J'oubliais de dire que le samedi qu'elle resta au lit toute la journée, elle insista pour qu'on lui mit des sangsues sur le creux de l'estomac et, pour la contenter, on lui en posa cinq, qui, au dire du docteur, ne firent ni bien, ni mal, mais, à celui de ma soeur, lui en firent un merveilleux en la calmant tout d'abord. Lorsqu'elle est dans cet état de souffrance, elle ne sait parfois ce qu'elle dit et prend en haine n'importe qui des siens, auxquels elle débite des choses les plus dures; une fois l'accès passé, elle ne s'en souvient plus et comme elle est fort aimée des siens et ceux-ci la voyant souffrante n'y font pas attention quant au sérieux. Il lui faut quelqu'un en qui elle ait entière confiance et à qui elle puisse pour ainsi dire dégoïser tout ce qu'elle a sur son âme; n'en ayant pas, tous ses chagrins et toutes ses craintes la suffoquent. Elle eut un soulagement avec moi ayant pu me dire tout ce qu'elle avait sur le coeur. Avec tout ceci, elle est d'un caractère trop fier pour le faire avec un autre et préfère souffrir autant que ses forces le permettent, que de se compromettre. Je le répète encore que son amour outre mesure pour son mari et son éloignement physique d'elle sont les causes de son mal; de plus, la crainte que son mari ne se compromette dans sa conduite, j'ose le dire, par sa légèreté et sa trop grande confiance envers un chacun et sans discernement; de plus, le prince aime le monde; on le flatte, on le cajole, on lui rend justice sur sa bravoure, on l'encense de toutes les façons et on s'en sert pour le moment comme d'un écran d'incendie, derrière lequel l'on travaille et au premier moment l'on se défera de l'écran, lorsque l'on croira n'en avoir plus besoin. Je lui ai tout dit ce que je pouvais seulement et honnêtement lui dire sur cet objet et je me flatte de l'espoir que j'ai été entendu. A mon retour, j'ai passé à Ter-Veere, qui est la première poste, et je l'ai visité en détail, hormis le parc et le jardin que j'ai vus par les croisées du château. J'avoue, que de mes jours je n'ai rien vu de semblable et que c'est une véritable féerie de bon goût. La maison de ma soeur en ville l'est de même et il semblerait que tout y est fait pour être heureux, mais l'état des choses et la relation des maîtres entre eux font que l'on s'aperçoit qu'il cloche quelque chose et j'avoue que je préfère mon humble Belvédère à tout ce brillant, magnifique et magique établissement. Je le répète qu'il faut l'avoir vu pour se l'imaginer et se le représenter. Voici la seconde partie entièrement épuisée de ma lettre. Je viens à la troisième et qui a rapport à celle de Votre lettre, cher et excellent frère, et dans laquelle Vous me marquez que, vu la paix faite, Vous allez donner les congés absolus aux soldats qui ont servi les 20 ans dans les gardes et les 22 ans dans l'armée. J'ose Vous supplier de ne pas étendre cette mesure des congés sur l'armée polonaise, en renvoyant les soldats qui ont fini leur terme, la brèche serait trop grande

et monterait à près de 9.000 hommes. Veuillez maintenir l'état tel qu'il est pour le moment et n'accorder les congés définitifs qu'à l'automne de 1830 et cela par années spécialement désignées comme, par exemple, Vous dire que les soldats qui ont été fournis en 1818 recevront leur congé et de cette façon nous aurons des soldats plus faits et qui serviront 12 ans. D'un autre côté, en cas d'urgence et de guerre, l'armée s'entr'aide d'un corps à l'autre, mais la polonaise, vu son cadre, ne peut le faire et nécessiterait une entrée en campagne avec des recrues faibles et inexpérimentés et qui compromettraient la réputation de l'uniforme et son honneur. Tout ce qui se passe en France et dans le monde n'est pas rassurant et nécessite une attention et une vigilance des plus efficaces, à côté d'un état de choses effectif dans nos armées pour une entrée en campagne avant que les autres ne puissent se reconnaître. Voilà mes idées; je les sou mets à Votre haute sagesse, cher frère, espérant que Vous daignerez les prendre en considération. Quant à la France, j'ai vu et rencontré bien des Français et qui s'accordent généralement entr'eux à dire que l'état des choses n'est pas rassurant et, que pis est, qu'il n'y a pas de système et d'esprit de conduite stable, et que du jour au lendemain les hommes et les choses changent, ce qui met tout dans l'incertitude. J'ai vu et parlé avec le général de C. Bor . . qui a été envoyé par son Roi complimenter le Roi de France l'année dernière à Luneville et qui a assisté aux manoeuvres de cavalerie qui y ont eu lieu. A mon grand étonnement il en a été fort satisfait et il m'a assuré que la troupe est belle et manoeuvre fort bien. On dit aussi que l'infanterie a beaucoup gagné par l'aplomb. J'ai vu ici le colonel vicomte de St. J. . . du 18^e de ligne, ancien officier et élève de Fontainebleau et visiteur de la garde de Tilsit; il m'a parlé en détail de la troupe et dans le bon sens, en déplorant ce qui se fait chez eux et l'état d'abandon dans lequel on laisse, pour ainsi dire, croupir le militaire, pour ne s'occuper que de bureaucratie, mais ajoutant que l'artillerie travaille beaucoup à son nouveau matériel. Mon ancien aide de camp Olive est venu me voir ici et m'a donné des détails fort intéressants sur des expériences qu'il a vu faire à Metz sur les congrèves par le général Le-Pelletier. Il n'est pas rassurant, à ce qu'il dit, quant à l'esprit qui règne en France et craint infiniment une crise. L'armée était assez dévouée, mais on la travaille et les papiers publics font déjà mention d'adresses lithographiées que l'on fait circuler en elle. Les scènes scandaleuses qui ont eu lieu à Lyon, à l'occasion du passage de Lafayette, n'ont pas de nom et j'ose le dire qu'elles ont été fortement reprouvées ici comme en Belgique. Sur toutes ces données positives jugez, cher frère, si tout ne porte pas à nous avertir de ne pas s'endormir

sur nos lauriers et à être prêts à chaque instant à tout événement. Je compte quitter Ems dans huit jours pour m'acheminer vers mes foyers, en passant par Francfort S. M., Weimar et Dresde. La détestable saison que nous avons eue durant les deux mois que j'ai passés ici, le froid et les pluies continuelles qui, durant déjà près de trois mois, ont contrarié fortement la cure de ma femme et, pour ainsi dire, elle est de nul effet, ayant été obligée de discontinuer les bains et les douches à cause d'un gros rhume et d'une forte toux qu'elle a attrapée en se promenant; elle vient de reprendre les bains et dès qu'elle les aura terminés lundi prochain, nous comptons nous mettre en route le jeudi suivant. Au reste, sa santé est assez bonne et, ce qui mieux est, que sa gaiété lui est revenue, ce que moi, en vrai-croyant des eaux d'ici, j'attribue à leur efficacité. Elle me charge de la mettre à Vos pieds, cher frère, et Vous offre de tout coeur ses actions de grâces pour Votre gracieux souvenir et ses félicitations sincères avec la paix. J'ai été bien peiné de Vous savoir inquiet au sujet de l'état de notre chère et excellente Alexandrine et je fais les voeux les plus sincères pour que tout se termine à Votre et notre satisfaction commune, en augmentant la collection de Vos délicieux enfants que je Vous prie d'embrasser de ma part, en me mettant respectueusement au pieds de notre Alexandrine. J'ai eu le plaisir d'avoir revu ses deux soeurs; celle de Mecklembourg est venue ici avec son mari me faire visite; je ne la connaissais que comme enfant. Celle des Pays-Bas est à mon avis charmante et je la connaissais déjà de Coblenz, depuis quatre ans. Par parenthèse, le petit Albert va épouser une princesse charmante et qui a tout à fait bonne façon. Votre aide de camp Lamsdorf m'a dit qu'il avait des lettres à ma soeur et à son mari de Votre part et qui devaient leurs être expédiées par courrier. Je lui avais dit de revenir avec moi et que je les expédierai par feldjäger, il s'offrit lui-même à les porter si je le trouvais bon, ce que je l'autorisais de faire. Je ne ferme pas ma lettre jusqu'à son retour pour y ajouter s'il y a sujet à le faire. Je joins à la présente deux paquets de dessins d'uniformes belges; le tableau général de la cavalerie n'est pas encore fait et dès qu'il le sera, on me l'enverra pour Vous être présenté, cher frère. Toute ma reconnaissance Vous est offerte pour Votre souvenir de Paul que j'ai lavé, rincé, douché à force, ainsi que le petit Tschichérine. J'ose mettre mon fils à Vos pieds, cher et excellent frère. Vous avez deviné juste, cher et excellent frère, en étant sûr d'avance qu'à côté du sérieux de Votre lettre, je rirai des excuses d'Arthur Milord Duc de Wellington, des prophéties après-coup du prince de Metternich et des assurances du prince de Polignac. J'avoue que pour mon compte j'aimerai assez un ordre de choses

ferme et dans le sens du ministère actuel et qui fut soutenu; mais avec un changement continuel du blanc au noir et vice-versa, l'on ne sait trop à quoi se fier, puisque tous ces ministères libéraux ne sont pas mon fait comme le libéralisme lui-même, et qu'un ministère de coalition est à mon avis ni chaire, ni poisson. Mais il pourra être ce qu'il voudra, que je prétends qu'avec la liberté de la presse illimitée, comme elle l'est pour le moment, et qui peut impunément insulter qui bon lui semble, aucun ministère ne peut marcher avec un pas ferme. Au reste, cette soi-disant liberté de la presse n'est qu'une véritable lâcheté tolérée par le gouvernement envers des êtres tranquilles et qui ne peuvent se défendre et qui sont les victimes des partis. L'évangile nous dit qu'un gouvernement dirigé contre soi-même ne peut subsister, s'ils ne font pas attention à cette vérité Divine que voulez - Vous attendre d'eux. Il faut que j'ajoute encore sur le compte de Péreyra, Machado et compagnie, qu'ils passent à Bruxelles devant tous les partis comme espions français, soldés tant par le gouvernement, que par les libéraux, et que les discours et conversations qu'ils ont avec le prince d'Orange sont non seulement fidèlement rapportés, mais même amplifiés et commentés dans les sens divers auxquels ils adressent leurs lettres. En outre, on assure ce Péreyra, qui est fort avantagé par la nature pour son extérieur et son esprit, d'être adonné à un vice honteux. J'avais formé le projet d'accompagner ma sœur jusqu'à Anvers et y passer 24 heures pour visiter la ville, mais ayant vu l'état de choses domestique qui règne, je me suis décidé à ne pas le faire, pour ne pas donner nul ombrage au prince sur des conseils que j'aurais eu l'air de donner à ma sœur, s'il advenait quoiqu'en soit de sérieux. J'espère, que Vous approuverez dans ce cas ma prudence et que je devais au plus tôt me retirer de la fausse position où un cas imprévu et fortuit m'avait placé. Je dirai plus, que, si j'avais pu prévoir cet état de choses, je n'aurais pas entrepris la course de Bruxelles; mais, l'ayant ignoré en totalité, je ne suis pas fâché nullement d'avoir vu les choses par moi-même, pour en juger et pouvoir le porter à Votre connaissance. Veuillez ne pas me compromettre, cher et excellent frère, et faire en sorte que tous deux ne se doutassent pas que je Vous l'ai soumis; au reste, je crois avoir fait mon devoir en ne Vous le cachant pas et c'est à Vous, cher et excellent frère, d'y apporter les remèdes que Vous croirez utiles. Durant mon séjour à Bruxelles, j'ai été comblé de prévenances par tout le corps diplomatique qui s'est empressé de me rendre visite. Lord Bagot était absent; il n'y a eu que le seul ministre d'Autriche comte de Mirr, galicien de naissance, et que j'ai connu jadis dans les Uhlans de l'Archiduc Charles et qui a été attaché à ma personne à Léopol durant les 6 jours que j'y

ai passés en 1802, qui n'a pas demandé à me voir, au grand étonnement de Gouriew. Je ne sais à quoi l'attribuer, a-t-il craint de se compromettre vis-à-vis son gouvernement comme polonais, ou est-ce une autre raison, c'est ce que j'ignore; dans tous les cas c'est gauche et maladroit, pour ne pas dire bête. J'ai reçu ces messieurs avec toutes les démonstrations de politesse et nos conversations n'ont roulé que sur Bruxelles et ses améliorations et presque pas de politique qu'avec le Portugais chevalier de Lima, qui a été à Pétersbourg et qui a eu le 3^{ème} St. Wladimir,—et cela uniquement sur le voyage de Donna Maria da Gloria et l'Impératrice du Brésil, tout en déplorant l'anarchie à laquelle est livré le Portugal. Quant à la pétition dont j'ai parlé dans le courant de cette lettre, et qui me fut présentée par un français et que j'ai jointe, en original, à cette occasion, je me permettrai d'observer qu'il serait prudent de défendre l'entrée dans le pays de cet individu, vu ses relations et qui ne parlent pas en sa faveur. Son intention était de s'adresser aux ministres tant dans l'étranger que dans l'intérieur, pour se rendre ou bien à Pétersbourg ou à Odessa pour des spéculations de commerce de grains, en faisant un panégyrique pompeux des grands résultats qu'elles procureraient à notre pays. Il voulait en outre que je l'appuyasse par mes recommandations. Je lui ai répondu que cela ne me regardait en aucune façon et que, de plus, je ne saurais recommander quelqu'un que je voyais pour la première fois de ma vie. A sa mise, je suppose qu'il pouvait être quelque agent ou émissaire secret et que toutes les belles choses qu'il me dit sur la Russie n'étaient que pour gagner mon appui. On ne saurait que trop se prémunir d'êtres semblables qui fourmillent en Europe. Une fois que Vous n'aurez plus besoin de ce papier, veuillez me le faire restituer. Voilà, cher et excellent frère, une bien longue lettre, mais je n'ai pas su la rendre plus courte, vu les matières qu'elle renferme dans tous les sens possibles. Si elle peut fixer un instant Votre attention et Vous être utile en quoique ce soit, mon but serait atteint; dans tous les cas, veuillez me pardonner gracieusement si j'ai osé abuser de Vos moments bien autrement et bien plus utilement employés. Si Vous le jugez à propos, cher et excellent frère, veuillez communiquer cette lettre à mon frère Michel et surtout ce qui a rapport à ma sœur et à la Belgique et à son militaire; ne gardant pas de copies de mes lettres et ne me permettant pas de faire des extraits de celles que je Vous adresse, je ne saurais que recourir à Votre indulgence pour en porter le contenu à Michel, qui, ami d'enfance de ma sœur, saura du moins à quoi s'en tenir sur son compte. Mon fils ose se mettre très humblement à Vos pieds, cher et excellent frère, pour Vous remercier du gracieux souvenir dont Vous daignez

l'honorer et Vous supplie de vouloir bien le lui continuer. Le comte Lamsdorf n'est pas encore de retour et je l'attends d'un instant à l'autre, et c'est pour cela que je termine cette longue lettre en Vous suppliant de me continuer Vos bontés et Votre souvenir et de croire que Vous n'avez d'être au monde qui Vous soit plus sincèrement dévoué, attaché et reconnaissant que ne l'est Votre fidèle et sincère ami et frère

CONSTANTIN.

201.

Цесаревичъ — Императору Николаю.

Эмсь. ^{7-го}_{19-го} октября 1829 года.

Cher et excellent frère, Votre aide de camp comte de Lamsdorf revenu cet après midi de La Haye et de Bruxelles, — je me remets derechef à Vous écrire et à Vous ennuyer par mon griffonnage, mais pour cette fois je serai bref, Vous ayant tout dit dans mon épître précédente ce que j'avais à Vous dire, mais je crois de mon devoir de compléter toutes les notions en Vous transmettant ci-jointes les deux lettres que j'ai reçues de ma sœur et du prince d'Orange et que le comte Lamsdorf m'a apportées. Vous y verrez, j'espère, le résultat des conseils que j'ai cru devoir donner à tous deux. Ce n'est à moi d'en faire l'apologie, les faits sont là et j'espère de la bonté Divine que le remède a été appliqué à temps. En attendant, veuillez me permettre de joindre à la présente le relevé des études des enfants de troupe que je dois à Votre munificence pour le corps sous mes ordres; il est fait spécialement mention dans la note ci-jointe des dernièrement envoyés au nombre de 50 de Kiew. Vous verrez à quoi on les employait et combien on les a négligés. Ceux arrivés de Hersone sous tous les rapports sont mieux tenus et mieux instruits, le nombre est aussi de 50. Mais une chose à déplorer, c'est que plus de la moitié des 100 sont galeux et qu'avant de les mettre à l'étude, il faut les faire passer par l'hôpital. Nous comptons partir d'ici le $\frac{10}{22}$ du courant et nous acheminer vers nos foyers où j'espère être rendu vers le 3 ou 4 Novembre notre style. J'ai retenu Lamsdorf jusqu'à demain matin, afin qu'il passe une nuit tranquille avant la grande course qu'il a à faire. Je ne crois pas superflu de Vous donner les noms des deux plus fiers démagogues de la chambre basse des Pays-Bas, ce sont les sieurs Debroukere de Mästricht et commandant de la garde communale de la ville, et le baron de Surlot de Chokier de Gengelone, domicilié non loin de St Trond. Il m'est revenu en outre que

le Roi, auquel on parlait de l'inconvenance des liaisons du prince d'Orange avec Péreyra et société, a répondu avec une indifférence inexplicable: que tant vaut celle-ci qu'une autre. Ma femme, malgré qu'elle tousse encore, semble aller mieux et ce qui est remarquable c'est que la bonne humeur nous réjouit tous tant que nous sommes. Elle se met à Vos pieds, cher frère, ainsi que le flügel-adjutant, autrement dit mon garçon que j'ose recommander tous deux à Vos bontés. Daignez me mettre aux pieds de notre bien chère Alexandrine et embrasser Vos enfants de ma part en agréant les assurances réitérées de mon zèle, de mon dévouement et attachement sans bornes avec lesquels je ne cesserai d'être Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

202.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, $\frac{23\text{-го октября}}{4\text{-го ноября}}$ 1829 года.

Cher et excellent Constantin, Lamsdorf est revenu hier matin et m'a remis exactement Vos deux chères lettres, pour lesquelles je ne sais réellement comment pouvoir assez Vous remercier. Votre tendre amitié, Votre confiance, Votre bonté pour moi me touchent profondément et mon attachement pour Vous ne pouvant augmenter plus qu'il ne Vous appartient déjà depuis longtemps, j'en appelle à Votre propre coeur pour Vous faire comprendre ce que j'ai éprouvé d'émotions en tous genres en Vous lisant. Puissé-je toujours mériter Votre amitié, c'est mon voeu de tous les jours. Venons à Votre lettre si importante.

Dès que j'ai su Votre départ pour Bruxelles, je m'en suis sincèrement réjoui sous tous les rapports et j'avoue que Votre présence pour quelque temps près du ménage là-bas me paraissait fort utile, d'abord pour la consolation dont elle serait pour la pauvre Anne et puis pour voir de Vos propres yeux le véritable état des choses. Je reviendrai plus tard à cet article et suivrai, pour Vous répondre, l'ordre de Votre lettre. Vos observations sur le pays sont exactement celles que je fis il y a huit ans; depuis le pays n'a pu que gagner beaucoup, et il ne reste qu'à regretter que le gouvernement, par une fatalité bien extraordinaire, ait constamment fait le contraire à ce qui pouvait consolider l'état et faire rapprocher les partis. Le Roi est aussi une espèce de phénomène; laborieux à l'excès, rempli d'esprit, il paraîtrait devoir être l'homme fait pour mener à bien les affaires et, malheu-

reusement, c'est le contraire; à quoi cela tient-il?—peut-être l'aurez-Vous su mieux deviner que moi, mais je m'y perds et ne jugeant que par les effets, je le crains près d'une violente crise. Guillaume m'en avait écrit et croyait que son père était résolu à user de moyens violents et même de demander des secours à l'étranger. Triste moyen, et encore plus triste résultat de quinze années de travail! L'inconcevable idée de faire de son pays et de la capitale une espèce de *T* pour la canaille de toute l'Europe, et la présomption de supposer son pays invulnérable et à l'abri de toute contagion révolutionnaire est une espèce de *folie* que l'on ne sait comment qualifier. Il est heureux du moins, que la troupe paraît bonne, car je ne croyais pas même, vu la singulière organisation, que le Roi put se fonder dessus en cas de malheur. Je suis heureux que Frédéric Vous ait plu; il méritait d'être connu et apprécié de Vous, car c'est *un homme* des plus distingués. Je le connais beaucoup et l'aime particulièrement. Je voudrais quelques-unes de ses qualités solides et si essentielles dans la vie et dans le rang à notre excellent Guillaume, qui serait alors un être parfait.

Ce $\frac{24 \text{ octobre}}{5 \text{ novembre}}$.

Quel pénible et triste anniversaire! chaque jour nous fait éprouver d'avantage *tout* ce que nous avons perdu dans notre Mère vénérée! que du moins sa mémoire et sa volonté dernière nous fassent toujours resserrer davantage les liens qui nous unissent!— ceci constamment dans le cœur et devant les yeux, je répondrai à la partie la plus pénible de Votre lettre. Hélas, ces malheureuses liaisons de Guillaume, vu l'amitié intime qui nous lie depuis 1815, me sont connues, ont toujours excité toutes mes craintes et ont été le sujet de maintes discussions très-vives entre nous, sans que jamais j'aie la certitude de l'en voir revenir. Un moment, il a semblé, qu'il voyait clair dans ce complot véritable; ce fut lors des menées avec la France où il faillit être cruellement quoiqu'innocemment compromis. Depuis, il s'était éloigné de tout ce monde, jusqu'à la rencontre avec ce malheureux Péreyra. J'en fus instruit par Gouriew l'hiver 1827; j'en écrivis de suite à Guillaume pour lui demander franchement de m'instruire de ce qui en était et de ce que je devais en croire?—Il se borna de me répondre que j'étais *mal instruit*, qu'il était vrai qu'il connaissait quelqu'un de ce nom, mais que, loin d'être blâmable, cet individu méritait son estime. C'était me fermer la bouche d'autant plus, que je ne pouvais compromettre la source de mes notions. L'année 1828, Guillaume vint ici, peu de temps avant mon départ pour l'armée, et nous eûmes peu la possibilité de parler, de façon que, par amitié pour moi, il voulut m'accom-

pagner et le fit effectivement jusqu'à Souraje. Nous eûmes alors le temps de toucher tous les articles qui nous intéressaient tous deux. Le plus essentiel était ses rapports *criminels* de ménage. Maman nous en avait parlé avant son arrivée, à ma femme et à moi; elle en était navrée, m'avait prié de lui en écrire; jusque là, je n'en avais rien su, Anne dans ce temps étant mal disposée pour moi et lui me l'ayant caché. Je tâchais de le lui faire entendre, autant que cela peut se faire par écrit. Il me comprit et éluda toujours de me répondre. Là, je le mis au pied du mur et il me redit ce qu'il avait déjà eu le temps d'alléguer à ma Mère et ce que Vous venez d'entendre d'Anne. Je crus qu'une idée religieuse s'en mêlait, car il était singulièrement exalté et je crus même que c'était pour imiter feu notre Ange. Cependant, ne pouvant rien tirer de lui, je le forçais de m'avouer cependant *qu'il n'avait pas été toujours fidèle à sa femme*; je le lui arrachais sous le sceau du secret et *c'est Vous seul*, notre chef de famille, à qui je le confie. Ensuite, comment cela se passait-il, est-ce une liaison isolée ou dévergondage, je n'en sais absolument rien. Michel m'a dit aujourd'hui avoir ouï dire qu'il était en liaison avec madame Gouriew; mais j'ai peine à le croire. Je dis là-dessus à Guillaume que cela me paraissait impardonnable à lui d'en agir de la sorte vis-à-vis de la pauvre Anne, mais il m'alléqua alors, *qu'il n'osait plus la toucher*, craignant qu'une nouvelle grossesse lui ferait perdre raison, que cette crainte, il l'avait depuis qu'elle avait été sur le point de perdre la raison en couche de la petite. Qu'au reste, il ne savait plus lui-même ce qu'il devait faire avec elle, qu'il avait tout essayé, que tout échouait et réussissait alternativement, qu'il n'était plus sûr d'un seul quart d'heure avec elle, que chaque époque de règles était une époque d'orage et de scandale dans la maison; que dans ces moments elle ne gardait plus aucune mesure et que tout était public, que toute la maison le savait, qu'il avait peine à garder son monde à son service, car tout le monde la redoutait! Que pouvais-je répondre à tout cela? Ayant malheureusement dû lire une partie des lettres d'Anne à ma Mère, qui la désolaient et où réellement il y avait des choses tellement fortes, qu'à moins de les expliquer par de la folie, on ne pouvait les comprendre, je devais me dire que Guillaume avait en partie raison. Depuis, j'ai cru que le ménage allait, si non physiquement, du moins moralement mieux; c'est ce que nous disait la sœur de ma femme, et depuis qu'Anne avait recommencé à m'écrire, c'est-à-dire depuis la mort de Maman, j'avais cru remarquer un mieux notable dans sa manière de penser et de prendre les choses; elle paraissait juger de tout avec calme et justesse sans passion et je l'attribuais, je l'avoue, aux conseils vraiment divins que

Maman lui avait donnés et qu'elle nous avait fait lire. Même Guillaume me disait que depuis quelque temps elle était infiniment mieux et plus calme. L'autre objet que nous touchâmes à son égard fut l'article de Péreyra. C'est lui qui commença par me demander d'où j'avais tiré mes notions sur cet individu et comment j'en avais entendu parler. Je lui répondis, sans lui nommer la source, qu'il lui suffisait de savoir que je l'avais cru assez authentique pour croire devoir, par amitié, lui en parler. Il me répéta alors que c'était faux, que cet homme pouvait mériter son amitié et qu'il lui en avait donné des preuves non équivoques. Depuis, je n'en ai plus entendu parler jusqu'à mon arrivée à Berlin, où, le matin même de mon départ, le prince Frédéric me prit à part pour me demander si je n'avais pas entendu parler d'une malencontreuse liaison de Guillaume avec je l'interrompis pour dire: Péreyra?—Oui—dit-il—et voilà six jours que je cherche le moment pour Vous supplier de faire ce que Vous pouvez pour l'éloigner de cet homme qui est un gueux qui le compromet, et qu'il y a tout lieu de croire espion français. Là-dessus je lui dis ce qui s'était déjà passé à son sujet entre nous et que je lui demandais à lui-même pour y parvenir, et nous ne pûmes trouver aucun moyen qui fut plus efficace que ceux déjà inutilement mis en œuvre. Depuis lors je ne pus écrire à Guillaume jusqu'à mon retour à Pétersbourg, où j'avoue avoir oublié de lui en parler,—que le voilà de nouveau sur le tapis de la façon la moins attendue et la plus malheureuse. Guillaume m'a écrit par Lamsdorf et me parlant de l'affaire du vol voici ce qu'il me dit: „Tu sauras que la voix publique a accusé le même Péreyra dont nous avons parlé il y a un an, mais il n'y a aucun indice à cet égard, qui puisse autoriser les recherches de police et de justice et ces bruits ne sont pour le moment attribuables qu'à de la malveillance“. C'est tout ce qu'il m'en dit. Voici la lettre d'Anne; Vous la trouverez bien bonne et bien amicale, il y a de longtemps qu'elle ne m'en a écrite de pareille. Mais une circonstance frappante est celle, qu'elle prétend n'avoir appris la liaison de Guillaume avec Péreyra que de Votre bouche. Vous verrez ses résolutions, je les trouve excellentes et parfaitement raisonnables. Je Vous demande maintenant ce que Vous me conseillez de faire à l'égard de Guillaume, dois-je lui en écrire ou ne le dois-je pas?

Ce $\frac{27}{8}$.

Voici une nouvelle pièce à l'égard de la même affaire que je dois, cher Constantin, mettre sous Vos yeux. Je dois supposer que Vous avez entendu dire déjà qu'Anne était au plus mal avec Gouriew, au point de s'en plaindre et par l'entremise de Maman et même depuis directement à

moi, est-ce à un homme dont on a cru avoir à se plaindre à ce point là, que l'on peut faire des confidences de la nature de celles dont il rend compte!—je trouve que ceci plus que toute autre chose donne la mesure de son état. Maintenant que Gouriew me rend officiellement compte de toute cette malheureuse affaire, je crois qu'il ne me reste plus qu'à en écrire à Guillaume pour lui faire à la vérité des représentations bien tardives, mais du moins pour l'acquies de ma conscience. Il me paraît que le mal étant fait, il faut tout autant travailler sur l'esprit de l'un comme de l'autre et comme Anne est absolument seule, que Vous lui prêchiez le plus possible le calme qui est toujours le devoir d'une femme. L'insouciance du Roi toute incompréhensible pour d'autres me paraît pouvoir s'expliquer par l'expérience du passé, de tous les tracas qu'il a eus avec Guillaume pour des objets qui ont toujours été le fruit de ses liaisons, tracas qui heureusement ont cessé, mais avec son caractère vif et irascible sont toujours à la veille d'éclater. Le Roi est heureux de le voir avec tous les inconvénients, du moins placé à son égard d'une manière convenable, ayant un poste important et qui le place vis-à-vis le Roi dans une apparence, si non une réalité de confiance, et bien certainement qu'il serait désolant de voir disparaître tout ceci par une occasion pareille à celle du moment. Je crois donc que le Roi prend le mal en patience, espérant que la raison ou l'occasion lui délieront les yeux et par là éviter par la souffrance d'un mal un autre bien plus conséquent et pour le présent et pour l'avenir. J'avoue, que je partage assez cette conviction. Le fait est, que Guillaume ne se sent compris là-bas par personne, n'a pas une âme en qui il puisse verser ce qu'il éprouve et—passez-moi le terme—ce qui déborde en lui, et, pour comble d'infortunes, a cru avoir trouvé *un ami* dans un individu qui le trompe d'une manière infâme, en lui faisant probablement croire qu'il lui est dévoué et qu'il n'a que lui d'ami sincère et complètement dévoué. Connaisant le caractère de Guillaume, je me l'explique aisément ainsi et ne crois pas me tromper. Mais en voilà assez sur ce pénible chapitre.

Les données que Vous voulez bien me communiquer sur la France sont parfaitement conformes à tout ce qui m'en revient. Aussi, loin de nous endormir, je tâche de mon mieux de faire tout pour être prêt, si le bon Dieu nous envoyait encore ce nouveau malheur. En attendant, je dois rendre justice au Roi que l'on ne peut être ni plus aimable, ni plus fidèle à la parole en tout ce qui nous regarde. Je dois même rendre la justice à monsieur de Polignac, que jusqu'ici il a été parfaitement correct à notre égard et que ce qu'il a dit il le tient. Dieu veuille que cela dure. Quant à l'Autriche, j'ai reçu une lettre des plus sèches de la part de l'Empereur

pour nous féliciter sur la paix, et voilà tout. En Angleterre, il n'y a eu fait de récriminations et de menaces que le mot de *guerre* qui n'ait pas été prononcé en toute lettre; espérons que ces farces d'Oreste passeront à Milord Duc depuis que son Pilate à Paris est devenu plus calme; voyant les choses telles qu'elles sont, et non que l'imagination les présente à *sa grâce* *).

203.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, ^{20-го ноября} 1829 года.
_{2-го декабря}

Cher et excellent frère, je commence ma lettre par Vous annoncer mon retour de l'étranger et la reprise de mes fonctions dans ce pays-ci et que Vous avez daigné me continuer dans Votre gracieuse confiance. Veuillez me permettre de Vous remercier pour la permission que Vous m'avez donnée de passer quelque temps à l'étranger, pour y soigner la santé de mon excellente femme et qui, quoique non rétablie entièrement, est assez bien pour le moment, quoique toussant encore assez fort. Je l'ai quittée à Kalisch, où elle est restée auprès de son père et de sa sœur cadette, pour y passer quelques jours avec eux. Je suppose qu'elle a dû se mettre en route ce matin, d'après ce qui était convenu entre nous, et qu'elle reviendra ici le vendredi $\frac{22}{4}$ de ce mois avec l'aide de Dieu. Je compte aller à sa rencontre à Lowicz demain matin. Vous m'avez donné, cher et excellent frère, une véritable frayeur par Votre indisposition et je ne saurai Vous rendre l'impression pénible et douloureuse que j'en ai éprouvée, malgré les lettres de notre chère et excellente Alexandrine, de mon frère Michel et les bulletins qui y étaient annexés. Je bénis le bon Dieu du fond de mon cœur et qui Vous est dévoué et attaché de toute la force de sentiments dont il est susceptible de ce qu'il a daigné Vous conserver et Vous rendre la santé. Tous mes vœux Vous accompagnent toujours, cher frère, et si je me permets de Vous supplier dans cette occasion c'est de mieux Vous ménager et de soigner Votre santé qui nous est si précieuse à tous et de songer que Vous avez femme et enfants de Votre propre famille et puis une autre de 40.000.000 de sujets et auxquels Vous êtes plus que nécessaire, c'est un vieux et fidèle serviteur de ses Maîtres qui

*) Письмо это осталось неоконченнымъ за болѣзнію Государя, о чемъ упоминается въ слѣдующемъ письмѣ.

Vous en supplie d'âme et de coeur. Permettez-moi, cher et excellent frère, de tracer dans cette lettre un appendice à toutes les notions que j'ai osé Vous soumettre sur mon voyage dans les Pays-Bas. Ayant passé trois jours à Weimar, j'y avais mis au fait ma soeur Marie sur ce que j'avais vu à Bruxelles et sur tout ce qui a rapport à ma soeur Anne et son mari. Elle soupçonnait quelque dessous des cartes, mais ne savait sur quoi arrêter son esprit. Elle a été vivement émue de tout ce triste détail et, comme je n'ai pas l'habitude d'amplifier ni de broder mes récits, elle a pris la chose telle que je la débitais. Vous la connaissez aussi bien et peut-être mieux que moi. Sa tête a travaillé à la suite de l'impression pénible que mes récits lui ont fait éprouver et bien des projets lui ont passé par la tête, et vraiment elle ne savait à quoi s'arrêter. En un mot, son coeur parfait et chaud dans l'amitié et l'intérêt était oppressé et lui faisait faire mille projets sur l'indignation qu'elle ressentait de la réputation dont jouissait Péreyra sous ses goûts physiques et de l'amitié qui l'unissait avec le prince d'Orange. Le résumé fut qu'elle croyait nécessaire une séparation momentanée de ma soeur avec son mari. J'ai tâché de calmer toute cette agitation et lui dis entr'autres que peut-être le prince Charles de Prusse lui apporterait des nouvelles et des lettres, à son retour, qui nous apprendraient quoique ce soit de positif sur l'état des choses ou bien quelques changements. Effectivement, le prince arriva et apporta une lettre, par laquelle ma soeur lui apprenait que le prince d'Orange avait changé tout à coup sa manière d'être avec elle et qu'il lui témoignait des assiduités et des petits soins tels qu'il ne lui avait jamais témoignés et dont le résultat fut qu'il y eut entre les deux époux une chose qui n'avait eu plus lieu depuis près de 5 ans. En lisant cette lettre, je tombais de mon haut et ne pouvais croire à ce que je lisais. Ma soeur en fut tellement ravie et contente qu'elle en pleura de joie devant moi et voulut de suite Vous en écrire, afin de Vous prévenir que si ma soeur Anne devenait grosse que c'était de son mari, puisque Vous, sachant, cher frère, qu'il n'y avait plus rien de commun entre Anne et son mari depuis 5 ans, comme je l'ai dit plus haut, Vous ne puissiez pas concevoir des soupçons. Je ne sais si elle l'a fait, puisque je suis parti le lendemain matin. Le prince Charles ajoute à tous les détails que je Vous ai donnés, cher frère, antérieurement, des détails encore plus forts qu'ils ne sont dans ma lettre. Quant à ma soeur, il dit que depuis son arrivée à La Haye, il s'est opéré en elle un tel changement en bien, qu'elle est méconnaissable. Ma soeur Marie me demanda mon avis sur tout cela, n'y concevant et ne pouvant arrêter ses pensées sur rien de positif et de réel sur tout ce dédale. J'ai répondu que, quoi-

que fort satisfait de ce qui était arrivé et du bien qui se manifeste pour le moment, je ne pouvais m'empêcher d'une réflexion qui est celle que je n'aime pas les changements aussi subits ni en bien, ni en mal, et qui me faisait concevoir des doutes sur la durée du bien et si ce n'est un d'enfants pour ma soeur, puisque qu'est-ce pour un homme du monde d'avoir couché une fois de plus ou de moins avec une femme pour faire tomber des criaileries qui incommodent comme de raison et s'en faire pour ainsi dire une égide contre les mauvaises langues. J'avoue, que c'est une idée machiavélique que la mienne; malgré la bonne opinion que j'ai du prince d'Orange et l'amitié et l'estime sincère que je lui porte, mais le changement du tout au tout est trop subit et surtout pour moi, qui a malheureusement été témoin forcé de scènes fort déplaisantes; j'en demande pardon au prince, mais à moi il faut du temps pour me persuader d'un retour sincère à ce qui doit être et n'aurait jamais dû cesser d'être. Ma soeur a paru frappée des mes arguments et n'a pu s'empêcher de les partager. Ma femme en a été frappée comme moi, et nous avons eu la même opinion dès la lecture de la lettre apportée par le prince Charles et nonobstant, comme je l'ai dit plus haut, des sentiments que nous portons de coeur au prince d'Orange. Voilà des détails que je n'ai pas cru devoir Vous laisser ignorer, cher et excellent frère, et je les sou mets à Votre jugement. Ce matin, j'ai reçu une lettre du docteur de ma soeur Anne, Evrard, qui me mande par la poste presque la même chose sous mots gazés, inintelligibles à ceux qui ne savent pas le fond de l'affaire comme nous. Veuillez, cher et excellent frère, me mettre aux pieds de notre chère et excellente Alexandrine et la remercier pour son bon, gracieux et amical souvenir et dont elle m'a donné une preuve récente par la lettre qu'elle m'a écrite au sujet de Votre indisposition et durant laquelle elle avait, certes, bien à penser à autre chose qu'à moi. Veuillez de même embrasser Vos enfants de ma part et agréer pour Vous les assurances du dévouement et de l'attachement sincère que je Vous porte à tout jamais, ainsi que du zèle avec lequel je ne cesserai d'être Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

204.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{6-\text{го}}{18-\text{го}}$ декабря 1829 года.

Вeuillez agréer, cher et excellent frère, mes plus sincères félicitations à l'occasion de Votre fête, ainsi que mes voeux les plus ardents pour

Votre conservation, prospérité, bonheur, santé et gloire; que le bon Dieu veuille les exhausser et certainement rien ne Vous manquera d'après mon coeur pour jouir d'une félicité parfaite. Je ne sépare jamais les vœux que je forme pour Vous, cher frère, d'avec ceux pour Votre excellente femme, je les crois inhérents les uns aux autres, d'après ma façon de sentir. La dernière estafette m'a apporté une lettre de notre chère Alexandrine à laquelle étaient jointes celle que Vous avez commencée pour moi en réponse à la mienne d'Ems, avant Votre maladie, celles du prince d'Orange et de ma soeur et celle de monsieur de Gouriew. Je restitue ci-près les trois dernières, cher et excellent frère, en Vous suppliant d'agréer les expressions de ma plus entière reconnaissance pour cette nouvelle preuve de Votre confiance dont je sens tout le prix et dont je ne mésuserai certainement pas. Vous voyez, cher et excellent frère, que les notions que j'ai eu l'honneur de Vous donner dans le temps sur Bruxelles et sur tout ce que j'ai pu recueillir sur les bords du Rhin coïncident parfaitement avec les autres notions que l'on Vous a soumises. Je ne veux pas y revenir dans la présente, puisque les dernières notions apportées par le prince Charles de Prusse à Weimar, sans détruire les faits énoncés dans ma lettre, ne font que les confirmer, mais apportant au mal un remède auquel nous étions bien loin de nous attendre; s'il est réel, j'en félicite de bon coeur et du fond de mon âme; mais il est permis d'avoir quelques doutes sur la sincérité du fait même, à cause de ce changement à vue de décoration. Le temps seul nous apprendra à quoi nous'en tenir. Je ne saurai donner aucun avis d'après ma conscience sur la marche à suivre ultérieurement dans toute cette affaire, puisque depuis deux mois je n'en ai aucune nouvelle et, qui plus est, qu'avec des changements aussi subits et la distance où je suis, il est de toute impossibilité de savoir où en sont les choses pour donner un conseil juste et approprié aux circonstances. La seule chose qu'il serait, peut-être, utile de faire, ce serait de démontrer les conséquences par les bruits qui courent sur toute cette affaire, en exposant les faits comme bruits publics et laisser en déduire à soi-même les résultats. Je pense que c'est la manière la plus délicate d'agir. Je ne sais assez Vous remercier, cher frère, pour toutes les nouvelles politiques que Vous voulez bien me donner; je fais les vœux les plus ardents pour la tranquillité du monde; mais l'état des choses outre Rhin ne me rassure guère. Je me flatte de l'espoir que cette lettre Vous trouvera déjà entièrement rétabli, cher frère, et reprenant Vos anciennes forces et habitudes. Mes vœux Vous accompagnent, en priant le bon Dieu du fond de mon coeur pour Votre conservation, cher et excellent frère. Veuillez embrasser

Vos enfants de ma part, en les assurant de toute ma tendresse. Grâce à Dieu, tout est tranquille dans ce pays. Notre hiver est digne de Pétersbourg et depuis passé 15 jours que je suis de retour, nous n'avons eu qu'une seule parade. Au reste, c'est un *semper idem* dans sa stricte acceptation en toute chose. Veuillez continuer souvenir et bonté à un frère dont le dévouement sans bornes ainsi que le zèle et la fidélité Vous sont voués pour la vie et son amitié de même.

CONSTANTIN.

205.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, $\frac{11-го}{23-го}$ декабря 1829 года.

Enfin, cher et excellent Constantin, me voilà, grâce au bon Dieu, en état de pouvoir Vous remercier de toute l'amitié et de l'intérêt que Vous avez bien voulu me témoigner pendant ma malencontreuse maladie, ainsi que pour Vos deux aimables lettres que j'ai reçues durant ce temps. Jusqu'ici, il m'a été de toute impossibilité d'écrire; je me porte fort bien depuis près de quinze jours déjà, tandis que mes extrémités conservent une certaine faiblesse qui diminue, mais me gêne encore. Aussi veuillez pardonner à l'insipidité de cette épître et l'illisibilité de mon écriture. J'ai prié Michel de Vous dire ma réponse au sujet de la demande que Vous m'avez faite pour conserver dans les rangs ceux qui devaient être congédiés; je crois la mesure bonne et utile. Vous me pardonnerez de Vous avoir envoyé par ma femme une lettre non achevée, mais qui Vous aura prouvé du moins que je n'ai pas été inexacte à répondre à la Vôtre écrite d'Ems, par Lamsdorf; mais comme elle devenait un volume, je n'ai pu l'achever jusqu'à ce que je n'aie été chercher mon lit pour trois semaines. Au reste, ce qu'il me restait à dire au sujet de ma soeur se trouve heureusement levé par les nouvelles que Vous me donnez, ainsi que par toutes celles qui nous parviennent ici de tous côtés. Plaise à Dieu que cet heureux changement soit *solide* de part et d'autre, et quant à moi, j'aime à espérer le mieux. Les craintes de Marie sur les soupçons que je pourrai concevoir pour la vertu d'Anne, en cas de grossesse, m'ont fait rire aux larmes dans mon lit; c'est digne d'elle.

Mettez moi aux pieds de ma chère, bonne soeur; je désire apprendre par Vous que sa santé s'est remise dans la tranquillité du cher Belvédère.

Pardonnez à la brièveté de cette épître, только рука еще плохо слу-

жить. Croyez à la reconnaissance et au dévouement de Votre fidèle et dévoué frère et ami

NICOLAS.

Mille choses à Paul et Kourouta.

206.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{21\text{-го декабра } 1829}{2\text{-го января } 1830}$ года.

J'ai eu le bonheur de recevoir exactement par l'estafette ordinaire Votre lettre en date du $\frac{11}{23}$ de ce mois, cher et excellent frère, et m'empresse de Vous en témoigner toute ma reconnaissance, ainsi que pour son contenu qui m'apprend que Votre santé s'est absolument rétablie de Votre sérieuse maladie. Veuillez le bon Dieu la consolider et Vous éviter pour l'avenir de toute rechute, toujours plus dangereuse que le mal en soi-même. C'est le vœu le plus ardent de mon coeur, qui Vous chérit de toutes ses facultés et Vous est entièrement dévoué. Je suis l'on ne peut plus sensible à Votre aimable attention de m'avoir fait part Vous-même de Votre retablisement, c'est un procédé qui Vous ressemble bien et augmente, s'il se peut, la gratitude que je Vous porte à tant de titres différents. A la réception de Votre lettre, je n'ai pas pu m'empêcher d'un mouvement d'émotion, tellement j'étais heureux de revoir de Votre écriture et j'en ai béni le bon Dieu de toute mon âme. Je ne saurais assez Vous remercier de l'intérêt que Vous portez à la santé de ma femme. Son état ne s'est pas amélioré de beaucoup depuis son retour. Toutefois, il ne s'est pas empiré et je ne saurais en vérité en porter une opinion positive; il y a des jours où je crois apercevoir un mieux en reprise de forces et de l'état physique; pour cela il y en a d'autres qui ont le cachet contraire. Le plus mal git d'après moi qu'elle n'a de confiance dans personne et qu'elle se traite elle-même dont on ne peut ni la dissuader, ni l'empêcher, et toutes les remontrances échouent et sont nulles. En partant d'Ems, elle a désiré emporter une consultation du docteur Dhiel qui y réside et une règle de régime sanitaire qu'elle lui avait promis de suivre. Arrivée à Dresde, il en fut de même avec le docteur Kreisig et qui coïncidait parfaitement l'une avec l'autre. Depuis le mois que nous sommes de retour, ici, toutes ces consultations ne sont pas suivies et semblent être restées dans l'oubli. Voilà le vrai état des choses; je Vous les annonce en toute confiance, en Vous suppliant, cher et excellent frère, de les garder pour Vous seul et de faire semblant de les ignorer. Vous sen-

tirez par Vous-même l'état pénible où me placent tous ces désagrémens domestiques et auxquels je ne vois de remède que dans le temps et la patience. Au reste, rien de nouveau chez nous; tout y est tranquille. Notre hiver est des plus rudes et depuis mon retour il n'y a eu possibilité que de faire qu'une seule parade. Voilà près de deux mois que nous ne sortons des 4 degrés de froid qui a été jusqu'à 22; depuis quelques jours, il ne fait que neiger et nous en avons énormément, et cela par des 10 et 17 degrés. Toutes les postes étrangères sont en retard à cause de l'immensité des neiges, et réellement l'on n'est bien qu'au coin du feu; l'aspect même du dehors n'invite pas à sortir. La nouvelle année de ce pays-ci a commencé fort tranquillement et s'est bornée à des visites, sans qu'aucune réunion publique ne l'ait fêtée. Depuis mon retour de l'étranger, je n'ai reçu de nouvelles de mes sœurs et je suis dans une parfaite ignorance sur ce qui les concerne. Veuillez, cher et excellent frère, me mettre aux pieds de notre chère et excellente Alexandrine et l'assurer de ma part de tout mon sincère attachement et dévouement. Mes tendres embrassements à Vos enfants. Ma femme me charge d'être auprès de Vous son interprète pour Vous remercier du souvenir dont Vous l'honorez et dont elle est fort sensible. Le général comte Kourouta et mon fils sont à Vos pieds pour Votre gracieux souvenir et pour les bontés dont Vous les honorez, en Vous suppliant de les leur continuer. Quant à moi, permettez-moi, cher et excellent frère, de finir cette lettre par Vous réitérer les assurances du dévouement et de l'attachement sans bornes que je Vous porte, ainsi que du zèle avec lequel je ne cesserai d'être Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

207.

Императоръ Николай—Цесаревичу.

С.-Петербургъ, $\frac{19-го}{31-го}$ декабря 1829 года.

Cher, bon et excellent Constantin, recevez tous mes bien sincères remerciements pour Votre aimable et amicale lettre pour le jour de mon nom. Vos vœux me porteront bonheur j'espère, comme à mon excellente femme qu'avec justice Vous ne séparez pas de moi. Vous savez que je n'ai qu'un désir, celui de faire mon devoir d'après ma conscience et par là d'être digne de Votre constante bonté et de Votre indulgence pour moi. Que le bon Dieu, qui a voulu cette fois me faire encore échapper au mal qui me tenait, veuille me donner des forces pour m'acquitter de mes devoirs!

*

Je n'ai absolument rien d'intéressant à Vous dire d'ici; depuis deux jours j'ai pu reprendre le train habituel, mais comme mes pieds sont fort enflés, je vais à la parade à cheval; tout le reste de ma personne va bien. Nous sommes à terminer le budget qui nous gêne beaucoup et demande la plus scrupuleuse et exacte économie. Celui du royaume est terminé et j'ai trouvé moyen de prendre les 3 millions de roubles excédants sur le fond qui m'est réservé. A cette occasion, j'ai revu donc cet épouvantail, ce terrible homme, ce bout d'homme qui, à en croire Grabowsky, va renverser le royaume et le plonger dans le chaos! J'ai eu le singulier bonheur de le prendre dans ses propres paroles, l'ayant fait causer sur la marche des affaires au conseil d'état (réellement pitoyable); je lui ai reproché pour la centième fois son ton inconvenant avec ses collègues. Il n'en a pas convenu comme je pouvais m'y attendre et pour me le prouver il a voulu me conter une de ces scènes et sans y penser il me dit: „quand le comte Grabowsky présenta ses pièces pour l'affaire de la dotation et que je les eus lues, je lui dis: „Monsieur, Vous n'avez pas lu ce que Vous présentez!“—Je l'arrêtais là-dessus tout court et lui dis: „et moi, à la place du comte Grabowsky, je me serais adressé au président pour l'inviter à Vous rappeler à l'ordre“,—chose que le président eut dû faire lui-même. Là-dessus, je lui dis très fortement que je ne pouvais souffrir que qui que ce soit se permit un ton pareil vis-à-vis de ceux que *je jugeais à propos* de maintenir en place et que ceux là, eux-mêmes, non seulement pouvaient, *mais devaient* lui en demander raison. Cela fit impression sur lui, mais je ne Vous répons point que cela profite pour longtemps; le malheur est qu'il a gravement tort pour les formes. L'inconséquence de son collègue et la légèreté impardonnable avec laquelle il pousse la négligence en affaires à présenter des pièces *fausses* ou inexactes au point, que moi-même, à Varsovie, quelques jours avant mon départ, j'ai dû m'en convaincre et le lui dire en présence de ses collègues et de Haucke. Ajoutez-y la passion et cette espèce d'exaltation que je ne sais trop comment tituler et Vous concevrez que l'autre avec son exacte et taquine manière de traiter les affaires doit avoir beau jeu contre lui. Mais tout cela tomberait de soi-même, s'il était possible d'avoir un président, car tous les jours je vois de plus en plus que les affaires souffrent par l'absence totale du président, car s'il est au physique, il y est nul au moral. Il en faut un ferme, exact à son devoir et saisissant bien le sens et l'importance de ses fonctions; Vous voyez que c'est tout juste tout ce qui manque au réespectable *feu* Sobolewsky. Trouvez moi un président véritable et je Vous répons du reste.

Il est bien fâcheux que nous ayons perdu notre vieux primat; le choix du remplaçant est fort difficile, veuillez m'en dire Votre avis. Il faudrait un homme sage, ferme, mais raisonnable et surtout dévoué au gouvernement; c'est plus nécessaire que jamais. J'attends patiemment l'issue de l'enquête sur Smoglowsky; je respecte infiniment les raisons qui Vous ont engagé à tenir l'affaire éloignée de Vous,—celà Vous ressemble. Il me répugne de croire qu'il y ait un nouveau complot!

Un courrier de Paris m'a porté hier une lettre de Marie qui m'envoie, du désir d'Anne, deux de ses lettres, l'une, celle que Vous avez lue à Weimar portée par Charles, l'autre venue par la poste et qui paraît prouver, hélas, que Vous n'aviez que trop raison de douter de la solidité du rapprochement à *grossesse*; tout est dit derechef!—Je n'y comprends plus rien. Tout ce que je puis dire, c'est que si Anne est aussi raisonnable de fait qu'elle l'est dans ses lettres, qu'elle est bien malheureuse et lui bien coupable. Mais trêve à cela, car qu'y pouvons-nous à cette distance!

Le $\frac{23^e}{4^e}$.

L'estafette m'a porté Vos notes, cher Constantin, que je mettrai à profit; mais permettez à ma franchise et mon amitié sincère pour Vous de Vous conjurer de ne pas expliquer en mal des phrases et des plaisanteries, fort sottes quand elles sont connues d'un autre, mais qui échappent quelquefois dans la correspondance intime de deux amis. Je ne les crois pas meilleurs qu'ils ne sont, mais ces sortes de phrases ne me paraissent rien prouver que beaucoup de légereté et ne valent pas la peine que Vous y fassiez la moindre attention.

J'ai lu avec attention Votre note au sujet du rapport de Novossiltzow sur l'issue de la demande qu'il avait faite pour Pélikan; je crois connaître assez cette affaire, pour pouvoir *Vous assurer* que monsieur de Novossiltzow a demandé une chose infaisable, car elle est contraire à tous les règlements pour des biens semblables. Les deux lettres qui y étaient jointes, je les ai lues avec attention. Celle de l'employé du ministère paraît cacher quelque farce ou prouver quelque cochonnerie d'argent avec la chancellerie du ministère. Quant à l'autre, j'avoue n'y avoir rien trouvé du tout, quoiqu'écrite par un individu que je crois assez capable de prouesses d'un genre plus sérieux. Il est fortement surveillé et reste fort tranquille, faisant l'aimable et le patriote, mais ne trompant personne par l'apparente conversion de ses principes. Je ne puis donner aucune suite à l'affaire, car n'ayant aucune pièce que je puisse envoyer où de droit (comme plainte contre un ministre), je dois Vous prier ou bien de m'en faire adresser une.

par Novossiltzow, s'il persiste, ou bien de lui faire entendre quelle est mon opinion sur une affaire qui, par la gravité de l'accusation, sera un scandale et ne peut finir que par la perte, par l'un ou par l'autre, de leurs fonctions comme coupables d'avoir induit l'autorité suprême en erreur par leurs faux rapports.

Je ne veux pas finir cette lettre sans Vous dire que le ménage Michel va au mieux. Hélène est grosse, vomit à outrance et ils font plaisir à être vus ensemble. Ma femme Vous dit mille tendres choses et mes enfants sont à Vos pieds pour Votre gracieux souvenir. L'hiver incroyable que nous avons nous fait abonder en malades et continuellement quelques uns des bambins sont à l'hôpital. — Adieu, cher et excellent Constantin; conservez un peu de bonté et d'amitié à celui qui est pour la vie et de coeur et d'âme Votre tout dévoué et fidèle frère et ami

NICOLAS.

Veillez dire mille choses à Paul et à Kourouta.

208.

Цесаревичъ—Императору Николаю.

Варшава, $\frac{31\text{-го декабря 1829 года.}}{12\text{-го января 1830 года.}}$

J'ai eu le bonheur de recevoir exactement par feldjäger Votre lettre, cher et excellent frère, en dates du 19 et 23 de ce mois, et m'empresse de Vous en offrir mes plus sincères actions de grâces. Veuillez être persuadé que la confiance que Vous voulez bien me témoigner, cher et excellent frère, me pénètre de la reconnaissance la plus vive et que j'emploierai constamment tous mes moyens pour tâcher de la mériter sous tous les points de vue possibles. Je puis me tromper bien des fois et j'en conviens d'avance, mais je défie qui que ce soit au monde de me prouver que je le fasse exprès, afin de Vous induire en erreur. Mon seul but dans ce bas-monde est de Vous servir avec zèle et dévouement, et daignez en agréer l'assurance positive. Je me flatte de l'espoir que Vous n'en doutez pas, cher et excellent frère. J'ai lu Votre lettre avec la plus grande attention et je ne puis que Vous féliciter du résultat de Votre entretien avec le prince Lubecki, puisque de temps à autre il est plus qu'utile de le faire répondre à la bride. Mon expérience de passé 15 ans dans ce pays ne m'a que trop prouvé que tous ces messieurs, et de toutes les catégories, qui affectaient une espèce de russomanie, ne cachent que des intérêts personnels et que tout le beau-dire de dévouement n'en était que pour des

vues sourdes et cachées. Il y a eu bien des gens ici, qui en furent les dupes, malgré mes avertissements, puisque, les ayant suivis de près, je savais ce qui en était. Les faits ont prouvé la vérité de mes assertions. J'en dirai presque autant du prince Lubecki: russe à Pétersbourg et polonais à outrance à Varsovie. Il se met à tâche par ses discours dans ce pays de cajoler les partis des libéraux et s'en veut faire le coryphée, afin de se faire passer à la diète ses mesures de finances qu'il ne pourrait justifier constitutionnellement; aussi ne laisse-t-il pas échapper aucune occasion. Protecteur constant de tous les Lithuaniens, on les trouve autour de lui en masse et surtout ceux compromis envers notre gouvernement. Au reste, il s'est établi un ordre de choses tel dans toutes ces menées qu'on le rencontre partout. Il faut en outre dire que l'opinion générale, ainsi que la persuasion, est que le prince Lubecki est tout-puissant et peut faire tout ce qu'il veut en ayant l'autorisation suprême, et dans le fait on le rencontre partout et dans tout. Quant à la nomination d'un nouvel archevêque à la place du défunt, je ne saurai ici, sur mon honneur, ni sur mon âme et conscience, en proposer aucun des 7 restants. En général, malgré que ces messieurs dans bien des articles ont parfaitement raison quant aux dogmes et au culte duquel ils ne peuvent se départir, je les trouve tellement intéressés et, je me permettrai même d'en dire davantage, tellement rapaces quant au temporel, qu'ils ne m'inspirent aucune confiance. Ils confondent tout dans leurs têtes, pourvu d'être retribués et dotés, obéissants et désobéissants tout à la fois. Je croirai même utile de laisser quelques sièges episcopaux vacants durant quelque temps, afin de leur faire sentir que l'on peut s'en passer, s'ils sont en opposition à ce que veut le gouvernement en fait de temporel; et je croirai même utile de réduire le nombre des évêques, ce qui, proposé à la diète comme y portant un changement à la constitution, y passera sans résistance. Ici dans le pays, sur 3.500.000 âmes de toutes les croyances il y a huit évêques dont 6 retribués de 50.000 florins, 1 de 65.000 et 1 de 100.000, ce qui fait en total 465.000 florins; ceci ne suffit pas à ces messieurs et ils veulent en outre avoir des dotations. Réduits à la moitié il y en aura plus que suffisamment. Veuillez les comparer avec l'état en Russie et juger par Vous-même de ces messieurs. Dans ceci le prince Lubecki a parfaitement raison de tenir tête à cet orage de rapacité. J'ai vu bien des papiers à ce sujet, composés par ces messieurs, et chaque fois j'en ai été de plus en plus indigné et je suis trop franc pour le cacher tant devant Vous, que devant eux-mêmes. Ce qui pis est, c'est que le vulgaire, qui ne raisonne que d'après ce qu'il voit, ne peut s'empêcher de mépriser des êtres semblables

et s'éloigne de plus en plus de la religion qu'il confond avec le faire de ses ministres. Les perturbateurs et agitateurs de tous les genres en profitent et démoralisent le peuple, en l'assurant du contraire de ce qui est dit dans les règles immuables de notre religion et en le prouvant autant que faire se peut par la conduite de ceux qui devraient en être les soutiens et qui se trouvent tout-à-fait contraires à sa morale. Quant aux notes que je crois devoir Vous envoyer de temps à autre, cher et excellent frère, sur des objets qui me parviennent, je Vous les sou mets en toute confiance et la suscription le prouve toutes les fois. Vous pouvez les regarder comme non-avenues et si même Vous les trouvez superflues, veuillez m'en dire un mot et tout cesse de suite. Vous m'avez autorisé à Vous parler à cœur ouvert et je l'ai fait, ainsi qu'à Vous tenir au courant de ce que j'entends. Ainsi donc, ne m'en voulez pas, si j'ai usé du droit que Vous m'avez donné. Ayant épuisé toutes les matières auxquelles j'ai du répondre, cher et excellent frère, veuillez me permettre de Vous offrir mes bien sincères félicitations ainsi que mes vœux à l'occasion du renouvellement de l'année; puisse-t-elle être parfaitement heureuse pour Vous et correspondre à toutes Vos intentions sous tous les points de vue possibles. Daignez en même temps me continuer Vos bontés et Votre bienveillance. Mes tendres embrassements à Vos enfants, cher et excellent frère. Le général comte Kourouta et mon fils se mettent à Vos pieds et me chargent de leur respectueuse reconnaissance pour le souvenir dont Vous daignez les honorer. Tout est tranquille dans ce pays; notre hiver continue de plus belle; il y a une neige énorme partout, et il faut craindre un dégel subit et j'écris par 10 degrés de froid. Veuillez, cher et excellent frère, me continuer Votre souvenir et Votre amitié, en agréant les assurances de l'attachement et du dévouement inviolable avec lequel je ne cesserai d'être Votre fidèle frère et ami

CONSTANTIN.

УКАЗАТЕЛЬ ИМЕНЪ ЛИЧНЫХЪ.

А.

A. 35.
Abbas-Myrza, 94, 95, 157, 202, 327.
Abrantès 136.
Adine, 267.
Adlerberg, 344.
Albert, 372.
Albrecht, 39, 77, 81, 258.
Alexandre I., 366.
Alexandre (II)—10, 27, 36, 172, 173, 207, 307, 313, 342.
Alexandrine, impératrice, 21, 24, 30, 32, 34, 37, 38, 40, 46, 50, 54, 61, 65, 67, 76, 80, 81, 84, 88, 91, 98, 103, 108, 109, 116, 120, 123, 131, 135, 142, 147, 148, 155, 160, 163, 165, 166, 167, 177, 180, 182, 187, 190, 192, 198, 201, 207, 208, 212, 218, 219, 225, 238, 244, 245, 257, 263, 270, 274, 275, 278, 280, 282, 286, 289, 298, 309, 314, 318, 324, 331, 333, 334, 339, 342, 348, 354, 359, 372, 376, 381, 383, 387.
Aloréus, 226, 229.
Aly, 267.
Andonado, 366.
Андржейковичъ, 32, 34, 37.
Anne 369, 376, 378, 379, 380, 382, 383, 385, 389.
Antoine, 137.^a
Araktchéeff, 2, 9, 19, 115, 120, 123, 127, 131, 190.
Auguste, 327, 331.
D'Auvray, 19, 20, 126, 241, 261.

В.

Bagot, 366, 373.
Барановъ, 15.
Бауман, 59.

Béklémichew, 235.
Bélicoeff, 18.
Béloousoff, 40.
Beningsen, 120, 123.
Benkendorf, 8, 170, 204, 209, 214, 221, 237, 244, 249, 265.
Benkendorf, Const., 202.
Béranger, 296.
Berri, duc de, 163.
Bésobrasow, 162.
Bestoujeff, 5, 6, 25, 34.
Бестужевъ-Рюминъ, 43, 51.
Bibicow, 239.
Bielinski, 133, 177, 180, 183, 185, 248, 253, 256, 257, 319, 322, 323.
Bienkowski, 227, 322.
Blinkoff, 44.
Bloudow, 118, 125.
Blumenthal, 39, 46, 47, 49.
Bontems, 54, 69, 102.
Bor. 371.
Boudberg, 275.
Буйвидъ, 83.
Bourzow, 349.
Brawy, 236.
Briseman, 195.

С.

Canning, 111, 114, 141,
Capodistrias, 151, 154.
Catherine, Impératrice, 50, 64, 75, 104, 107, 112, 115, 205, 282, 284, 304, 305, 331.
Chahovskoy, 157.
Chanicoff, 40, 59.
Chapuis M-me, 369.
Charles, achiduc, 263, 373.
Charles de Prusse, 98, 382, 383, 389.
Charles Jean, 60.
Chenchin, 4, 5.

Шервудъ, 17.
Chlopitzky, 43.
Chodkewitscw, 37, 38, 45.
Шульгинъ, 15.
Сісцоскі, 323.
Constantin (Константи́нъ Николаевичъ,
Вел. кн.), 168, 173, 175.
Cousin, 29.
Creighton, 266.
Czartoryski, 227.

D.

Daniloff, 37, 45.
Debroukerq, 375.
Démidoff, 83, 88, 100, 102, 180, 302,
313.
Diakoff, 35.
Diebitsch, 4, 5, 9, 16, 17, 19, 22, 29, 30,
31, 34, 45, 65, 88, 90, 127, 133,
134, 151, 208, 223, 255, 276, 281,
292, 312, 317, 320, 340, 342, 343,
347, 354, 362.
Diehl, 386.
Dokouline, 77.
Dolgorouki, 239.

E.

Einsidel, 29.
Elisabeth, Impératrice, 82, 104, 107.
Engelhardt, 313.
Engelman, 195.
Eugène, 165.
Evrard, 383.
Evtouchenko, 14, 16, 22, 74, 75, 303, 313,
314.

F.

Falevska, 122.
Fensch, 41.
Fenschau, 40, 212, 216, 234, 238, 245,
248, 250, 252, 255, 278, 279,
280, 281, 283, 284, 286, 294.
Ferdinand, archiduc, 50.
Ferronaye de La, 55.
Ficquelmont, 312, 317.
Filimonoff, 102.
François, Empereur, 63, 232.
Frédéric, 4, 379.
Frédéric (des Pays Bas), 364, 367, 369,
377.
Frédéric de Württemberg, 359.
Frédro, 218, 219, 222, 226.
Friedrichs, 5.

G.

Gagarine, 279.
Galitzine, 8, 21, 104, 221, 291, 307.
Geismar, 310.
Gendre, 19, 39, 123, 135, 136.
Глазенапъ, 83.
Goguell, 23, 31, 32, 34, 37, 38, 41, 45.
Goguell (fils), 148, 150.
Горсткннъ, 5.
Gotesman (Gostesman), 204, 244.
Gouriew M-me, 378.
Gouriew, 307, 374, 377, 378, 379, 380.
Grabbe, 41.
Grabowska, 122.
Grabowski, 14, 22, 93, 119, 121, 123,
124, 125, 126, 128, 129, 130, 132,
150, 199, 218, 219, 222, 226, 261,
262, 269, 286, 292, 294, 301, 309,
311, 335, 336, 338, 339, 342, 388.
Gräffe, 81.
Greig, 247.
Griboiédow, 327.
Gridiakine, 10, 14.
Grigorieff, 39, 41, 49.
Grjimala, 257.
Guillaume, 26, 327.
Guillaume d'Orange, 33, 63, 65, 66, 232,
234, 236, 264, 368, 373, 375, 376,
377, 378, 379, 380, 382, 383.
Gutakowska, 122.
Gutakowski, 123.

H.

Hassan-Khan, 187.
Haucke 29.
Haucke (jeune), 246, 259, 260, 261, 262,
269, 303, 321, 322, 325, 388.
Hélène, princesse, 72, 74, 161, 165, 188,
189, 191, 209, 224, 225, 227, 231,
234, 351, 359, 390.
Hintz, 37, 45.
Hohenzollern, 263.
Holdhoyer, 302, 313.
Hosrew-Mirza, 355.

I.

Iesakoff, 39.
Igelstrom, 20, 81.
Ismail-Pacha, 310.

J.

Jablonowski, 29, 41, 46, 47, 48, 50, 69,
141, 235, 318, 319, 322.

Jeannette (супруга вел. кн. Константина Павловича), 3, 283.
Joussouf Pacha, 258, 259.

К.

Kaissarow, 211, 214, 249, 344.
Karpow, 235.
Kavéline, 57, 61, 97, 98, 99, 100.
Kawanak, 263.
Kischkine, 344, 346, 350.
Киселевъ, 17, 23.
Kitzky, 209, 213, 216.
Kleinmichel, 120, 124.
Klott, 162.
Kporing, 77, 344, 350.
Княжевичъ, 35, 43, 48, 51, 52.
Kohanowski, 227.
Комаровскій, 12.
Комаровъ, 15, 16, 23.
Kornilowitsch, 27.
Kosciusko, 52.
Kosen, 43.
Kosloff, 37.
Kossecki, 262, 278, 286, 322.
Кочубей, 145, 221, 291.
Куракинъ, 104.
Kournatovsky, 77, 79, 81, 350.
Kourouta, 13, 17, 22, 23, 24, 25, 26, 28, 30, 32, 33, 36, 37, 38, 42, 44, 46, 47, 48, 50, 54, 57, 61, 63, 64, 66, 67, 69, 71, 74, 79, 81, 84, 86, 88, 90, 91, 95, 96, 99, 101, 103, 106, 108, 112, 116, 118, 127, 131, 134, 136, 146, 153, 195, 210, 222, 224, 225, 232, 233, 235, 238, 250, 252, 271, 272, 276, 278, 283, 284, 286, 289, 291, 292, 294, 295, 296, 297, 299, 303, 304, 307, 309, 310, 313, 314, 315, 328, 331, 332, 334, 336, 339, 340, 341, 342, 344, 347, 348, 350, 351, 353, 354, 355, 386, 387, 390, 392.
Koutousoff, 5, 8, 9, 42, 71, 83, 88, 100, 102, 117, 120, 130, 277, 281.
Краснокутскій, 15.
Krassinski, 133, 183, 186, 227, 228, 256, 322.
Krassinsky, Isidor, 181.
Krassowsky, 347.
Kreising, 386.
Kritsoff, 37, 45.
Krijanowsky, 43, 45, 275, 276, 277, 319.
Kronn, 39.
Küchelbecker, 307.

Küchelbecker, 17, 39, 41, 46, 49.
Kwilecki, 123.

L.

Lafayette, 371.
La Ferronaye, 300, 306.
Lamsdorff, 360, 361, 372, 375, 376, 379, 385.
Laval, 6.
Lebzelttern, 312.
Le Pelletier, 371.
Lessel, 29.
Lévachof, 8.
Leviseski, 322.
Lima, de, 374.
Lindström, 286.
Linowski, 126, 130, 132.
Lobkowitz, 141, 152, 159, 160.
Lopouchin, 13.
Lounine, 13, 19, 22, 27, 68.
Louvel, 163.
Lubecki, 93, 121, 124, 129, 132, 134, 223, 241, 262, 269, 278, 279, 284, 285, 286, 287, 290, 294, 295, 296, 297, 298, 300, 303, 305, 308, 309, 311, 313, 314, 317, 319, 323, 326, 330, 336, 337, 338, 339, 390, 391.
Lubowicki, 103.
Lucado, 359.
Lukasinsky, 29, 97.

M.

Machiado, 366, 368, 373.
Mahmoud, 213, 355.
Maiewski, 176, 177, 319.
Malaféeff, 19.
Malcnewski, 246.
Malinowsky, 310, 315, 318.
Manu, 281.
Marcow, 77, 231, 235.
Maria da Gloria, 374.
Marianne, 364.
Marie, princesse, 215, 220, 224, 227, 231, 234, 249, 327, 330, 331, 343, 382, 385, 389.
Marie-Louise, 263.
Marmont, 69, 90, 98.
Matuscévicz, 216.
Menchicow, 94, 95, 201, 235, 255.
Metternich, 15, 56, 60, 111, 115, 159, 171, 203, 204, 209, 210, 213, 216, 220, 255, 263, 361, 372.

Мещерский, 16.
Michel drand duc, 1, 6, 8, 12, 15, 21, 33, 36, 42, 48, 50, 51, 53, 68, 78, 79, 91, 94, 99, 100, 101, 104, 105, 108, 111, 115, 116, 128, 136, 150, 164, 166, 171, 174, 176, 178, 181, 182, 183, 184, 185, 188, 191, 214, 220, 223, 230, 233, 239, 241, 242, 246, 254, 260, 261, 267, 272, 273, 283, 284, 303, 307, 309, 310, 312, 315, 318, 321, 332, 334, 340, 341, 343, 347, 361, 374, 378, 381, 385, 390.
Mielzynsky, 55.
Miloradowitsch, 4, 5, 6, 9, 25, 86, 104.
Minciaky, 69.
Minkvitz, 30.
Mirr, 373.
Mochinski, 29, 40, 47, 48, 62.
Moflodowsky, 195.
Mohrenheim, 39, 112, 113, 117, 118, 119, 122, 124, 132, 136, 222, 279, 286.
Moravsky, 29.
Mordwinoff, 12, 15, 20, 23.
Mortemart, 226.
Mostowski, 138, 298, 301.
Муравьевъ, 12, 349.
Муравьевъ, Серг., 43, 51.
Муравьевъ-Апостоль, 15, 23, 25, 26, 31.
Müffling, 360, 362.

N.

Napoléon 140, 159, 227, 263, 295, 321.
Nassakin, 12, 16.
Nesselrode, 44, 45, 51, 56, 58, 59, 62, 64, 71, 114, 151, 154, 199, 207, 209, 211, 220, 225, 229, 237, 274, 291, 362.
Niemoewski, Bonaventura, 119, 126, 131, 140, 154, 317, 320, 323, 327.
Niemoewski, Vincent, 317.
Николай Ивановичъ, 114.
Nipa, 369.
Nostiz, 241.
Nowossiltzoff, 21, 75, 79, 81, 86, 87, 89, 122, 124, 130, 157, 163, 269, 279, 284, 286, 288, 290, 291, 297, 309, 310, 389, 390.

O.

Оболенский, 6, 25.
Обручевъ, 19.
Ojarowska, 123.

Ojarowski, 77, 122, 123, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 134, 181, 182, 183, 186.
Olive, 371.
Omer-Pacha, 260.
Omer-Vrione, 260.
Opotchinine, 19, 33, 34, 35, 36, 42, 44, 65, 71, 72, 73, 74, 75, 77, 79, 80, 81, 82, 83, 96, 106, 108, 112, 137, 152, 167, 214, 217.
Orloff, 33, 37, 80, 168, 171, 176, 178, 179, 334, 340.
Orloff, Michel, 13, 15, 90.
Orlowsky, 112.
Oséroff, 95, 96.
Ouvaroff, 60.

P.

Pahlen, 195, 300, 306, 355.
Pahlen, Paul, 198.
Paskéwitsch, 94, 95, 101, 133, 134, 157, 158, 200, 202, 209, 252, 254, 330, 348, 349, 350, 351, 352.
Paul (Александровъ), 7, 10, 13, 17, 18, 22, 23, 24, 25, 26, 32, 33, 34, 36, 37, 38, 42, 44, 46, 47, 48, 50, 52, 54, 57, 61, 63, 64, 66, 97, 69, 71, 72, 74, 78, 79, 81, 84, 86, 90, 91, 92, 93, 95, 96, 99, 101, 103, 106, 108, 112, 116, 118, 123, 127, 131, 133, 135, 137, 139, 141, 145, 146, 148, 153, 155, 157, 158, 160, 161, 165, 166, 167, 168, 169, 171, 173, 174, 177, 178, 185, 188, 189, 191, 192, 195, 198, 200, 204, 207, 210, 212, 215, 222, 224, 232, 233, 247, 252, 255, 256, 260, 263, 265, 270, 272, 276, 277, 280, 282, 283, 284, 286, 292, 303, 304, 310, 313, 321, 328, 331, 332, 334, 336, 340, 341, 342, 343, 347, 348, 350, 351, 355, 359, 361, 372, 386, 390.
Pélikan, 389.
Pépé, 89.
Péreyra, 366, 367, 368, 369, 373, 376, 377, 379, 382.
Pestel, 13, 15, 24, 38, 41, 51, 80.
Петръ Ивановичъ, 86.
Philippe de Hessen, 236.
Philippe de Hombourg, 232.
Plater, 305.
Plessel, 29, 38.
Polignac, 361, 372, 380.
Potapow, 198.

Potocki, 91, 92, 336, 339, 340, 350.
Potocki, Léon, 279.
Potocki, Michel, 227.
Pouchkine, 307.
Правдинъ, 211.
Prévost (et Provost), 213, 216.
Prokofieff, 11.
Prondzinski, 322.

Q.

Quiroyo, 89.

R.

Radouchine, 38, 46, 47, 49.
Radziwill, Michel, 175.
Raguse, duc de, 72, 79.
Ratkovsky, 29.
Réad, 251.
Reichstadt, duc de, 209, 210, 213, 216, 263.
Rembilinski, 176.
Rhul, 264, 266.
Ribeaupierre, 56, 60, 152, 200.
Richter, 81, 98, 100.
Ridiguer, 254.
Rigo, 369.
Rochefort, 66.
Romigny et Rumigny, 55, 59.
Rosen, 122, 182, 183, 186, 188, 189, 195, 196, 207.
Rott, 31, 36, 276.
Roznietsky, 291, 353.
Рудукинъ, 260.
Рылѣвъ, 5, 6.

S.

Sabanéeff, 83.
Sabinsky, 64.
Sacken, 5, 25, 31, 36.
St. J., 371.
Samoïlow I-te, 304.
Samoïlow comtesse, 115.
Sangusko, Eustache, 38.
Schmidt, 325.
Schmitt, 213, 217.
Scholler, 35.
Sibour, 369.
Сидоричъ, 190.
Sierakowski, 334, 338.
Slatvinsky, 151, 156, 157, 158, 166, 167, 169, 170.
Smoglovski, 289.
Sobolevski, 122, 132, 286, 294, 295, 388.

Sobolevski, Ign., 122.
Soltik, 322.
Souchtefen, 275.
Soumarocow, 166, 211.
Souvoroff, 42, 211, 213, 239.
Spéransky, 291.
Stavitsky, 209, 211, 214, 217, 249.
Stepanow, 318.
Strandman, 344, 350.
Strogonow, 313.
Strogonow, Grégoire, 115.
Strogonow, Serge, 321.
Stürler, 4, 5, 6.
Surlot de Chauquiére, 375.
Szmaglowski, 163, 174.

T.

Tarnovsky, 37, 45, 48, 51, 62.
Татищевъ, 16, 27, 29, 36, 42, 144, 145, 152, 159, 206, 209, 243.
Tchaguine, 162.
Tchernischeff, 4, 13, 15, 127, 288, 355.
Tchicherine, 7, 9, 74, 77, 83, 127, 128, 134, 135, 136, 138, 139, 140, 142, 143, 144, 145, 148, 150, 315, 334, 340.
Tchicherine (fils), 148, 150, 372.
Tichkevitch, 175.
Timrot, 239.
Тизенгаузенъ, 26.
Toll, 312, 317, 320, 340.
Tolstoy, 291, 312.
Tolstoy, P., 57, 61, 221.
Tourguéniéff, 35.
Tourguéniéff Nic., 15.
Trembicki, 263.
Troubetzkoï, 6, 15, 164, 165, 175, 191, 192, 199.

U.

Uminsky, 58, 87.
Ушановъ, 96.

V.

Vadkofski, 13.
Varpachowsky, 41, 195.
Vélio, 5.
Vilamow, 267.
Vladislas, 261.
Volkonsky, 9, 19, 26, 112, 235, 265, 298, 334, 358.
Volkonsky, Serge, 13.

Von-Visin, 33.
Vorobiew, 328.
Vranguel, 77.

W.

Walewski, 159.
Wassiltschkoff, 15, 291.
Wéguélin, 20, 81.
Wéliaminoff, 19, 20, 27, 34, 41.
Wellington, 51, 55, 59, 63, 65, 66, 255,
372.
Wilkoszewski, 323.
Вишневскій, 32.
Wittgensfein, 5, 15, 17, 23, 312.
Wlodek, 41.
Wolf, 239.
Woronzow, 230.
Woronzoff-Daschkoff, 70, 73.
Woynoff, 57.
Wrede, 51.
Wyczehowski, 122, 124.

Y.

Yermoloff, 41, 92, 94, 95, 101, 133, 134,
203, 218, 220, 244.

Z.

Zabiello, 123.
Zaionchek, 91.
Zalouski, 322.
Zamoiski, 132, 133.
Zavitaeff, 107.
Zichy, 152, 215, 218, 220.

X.

Хитрова Ел. Мих., 312.
Хотневичъ, 51.

Ч.

Чаадаевъ, 88.

Щ.

Щепинъ, 25.
Щербаковъ, 26, 36, 300.

Я.

Якубовичъ, 33, 37.
Якушкинъ, 35.

СОДЕРЖАНІЕ

ВЫШЕДШИХЪ ТОМОВЪ СБОРНИКА

Императорскаго Русскаго Историческаго Общества.

Къ каждому тому приложенъ азбучный указатель именъ.

Томъ I. Уставъ Русскаго Историческаго Общества.—Рескрипты и письма имп. Екатерины II на имя графа А. Г. Орлова. Сообщены кн. Н. А. Орловымъ и изд. подъ наблюдениемъ А. Θ. Бычкова.—Бумаги изъ дѣла о самозванкѣ Таракановой. Сообщ. изъ государственнаго архива К. К. Злобинымъ.—О мемуарахъ герцога Карла Фридриха, отца имп. Петра III. Барона М. А. Корфа.—Письма имп. Екатерины II къ принцу Нассау-Зигенъ. Сообщ. княземъ П. А. Вяземскимъ.—Бумаги изъ дѣлъ о генераль-прокурорѣ Глѣбовѣ и о сибирскомъ слѣдователѣ Крыловѣ.—Письма имп. Екатерины II къ г-жѣ Жоффренъ. Сообщ. А. Θ. Гамбургеромъ.—Переписка по дѣлу объ открытіи въ Бѣлоруссіи іезуитскаго новиціата. Князя М. А. Оболенскаго, и пр. . . Цѣна 2 руб.

Томъ II. Дипломатическія сношенія между Россією и Швецією въ первые годы царствованія имп. Александра I. Статья К. К. Злобина.—Новые документы по дѣлу Новикова. Сообщены А. Н. Поповымъ.—Записка графа Поццо-ди Борго о немъ самомъ. Сообщена К. К. Злобинымъ.—Депеши графа Литты, посланника мальтійскаго ордена въ С.-Петербургѣ. Сообщены А. Θ. Бычковымъ; примѣчанія князя П. П. Вяземскаго.—Выписка о государственныхъ учрежденіяхъ, основанныхъ имп. Екатериною II съ 1762 по 1769 годъ. Сообщ. графомъ А. С. Уваровымъ.—Извлеченія изъ бумагъ графа Г. Г. Орлова. Сообщ. княземъ Н. А. Орловымъ.—Записка барона Т. Димделя о пребываніи его въ Россіи, и пр. Цѣна 2 р.

Томъ III. Записка Дмитрія Прокофьевича Трошинскаго о министерствахъ. Сообщена А. Н. Поповымъ.—Записка графа I. Каподистрія о его служебной дѣятельности. Сообщ. изъ государственнаго архива въ С.-Петербургѣ.—Отвѣтное письмо графа I. Каподистрія Петро-Бею, вождю спартанцевъ.—Инструкція, данная имп. Екатериною II-ю фонъ Ребиндеру. Сообщ. А. Х. Векомъ.—Письма имп. Александра I-го къ княгинѣ З. А. Волконской. Сообщ. княземъ А. Н. Волконскимъ.—Дипломатическіе документы, относящіеся къ исторіи Россіи въ XVIII ст. Сообщено изъ дѣлъ саксонскаго государственнаго архива въ Дрезденѣ профессоромъ Э. Германомъ. Цѣна 3 р.

Томъ IV. Историческія свѣдѣнія о Екатерининской Комиссіи для сочиненій проекта Новаго Уложенія, собранныя и приведенныя въ порядокъ Д. В. Полѣновымъ. Часть I Цѣна 2 р.

Томъ V. Письма имп. Александра I и другихъ особъ царствующаго дома къ Ф. Ц. Лагару. Сообщ. Е. И. В. Государемъ Наслѣдникомъ Цесаревичемъ.—Проектъ кн. М. Н. Волконскаго о лучшемъ учрежденіи судебныхъ мѣстъ, поданный имп. Екатериной II въ 1775 г. Сообщено А. Н. Поповымъ.—Бумаги кн. Н. В. Репнина. Сообщено изъ семейнаго архива кн. Н. В. Репнинымъ.—Государственные доходы и расходы въ царствованіе имп. Екатерины II. Сообщено А. Н. Куломзинымъ.—Дипломатическіе документы, относящіеся къ исторіи Россіи XVIII столѣтія. Сообщено изъ

дѣль саксонскаго государственнаго архива въ Дрезденѣ Э. Германомъ. Письма гр. Петра Ив. Панина къ сыну Никитѣ Петровичу. Сообщено гр. В. Н. Панинымъ. Цѣна 3 р.

Томъ VI. Письма адмирала Чичагова къ имп. Александру I. Сообщено М. И. Богдановичемъ.—Бумаги графа П. И. Панина о пугачевскомъ бунтѣ. Сообщено гр. В. Н. Панинымъ.—Государственные доходы и расходы въ царствованіе имп. Екатерины II. Сообщено А. Н. Куломзиннымъ.—Бумаги кн. Н. В. Репнина. Сообщено кн. Н. В. Репнинымъ.—Записка князя А. А. Чарторижскаго имп. Александру I, 26 июня 1807 года.—Дипломатическіе документы, относящіеся къ исторіи Россіи XVIII столѣтія. Сообщено изъ саксонскаго государственнаго архива Э. Германомъ. . . Цѣна 3 р.

Томъ VII. Бумаги Императрицы Екатерины II, хранящіяся въ государственномъ архивѣ Министерства Иностранныхъ Дѣлъ. Собраны и изданы съ Высочайшаго соизволенія, по предначертанію Е. И. В. Государя Наслѣдника Цесаревича, П. П. Пекарскимъ. 1744—1764 г. Часть I. Цѣна 3 р.

Томъ VIII. Историческія свѣдѣнія о Екатерининской комиссіи для сочиненія проекта Новаго Уложенія, собранныя и приведенныя въ порядокъ Д. В. Полъновымъ. Часть II. Цѣна 3 р.

Томъ IX. Бумаги изъ архива дворца въ г. Павловскѣ, 1782 г. Сообщено кн. П. А. Вяземскимъ. Напечатаны съ разрѣшенія Е. И. В. Великаго Князя Константина Николаевича,—Переписка относительно несостоявшаго брака Густава-Адольфа съ Великою Княжною Александрою Павловною.—Переписка гр. П. А. Румянцова съ гр. Н. И. Панинымъ въ 1765—1771 гг.—Письма кн. А. А. Чарторижскаго къ Н. Н. Новосильцеву.—Изъ бумагъ Ивана Ивановича Шувалова (Письма Апраксина, Румянцова. Бутурлина и Салтыкова къ И. И. Шувалову). Цѣна 3 р.

Томъ X. Бумаги имп. Екатерины II, хранящіяся въ государственномъ архивѣ М. И. Д. 1765—1771 г. Собраны и изданы съ Высочайшаго соизволенія. П. П. Пекарскимъ. Часть II. Цѣна 3 р.

Томъ XI. Письма, указы и замѣтки Петра I-го, доставленные кн. П. Д. Волконскимъ и Н. В. Калачевымъ и извлеченные изъ Архива Прав. Сената. Собраны и изданы академикомъ А. Ѳ. Бычковымъ Цѣна 3 р.

Томъ XII. Дипломатическая переписка англійскихъ пословъ и посланниковъ при Русскомъ дворѣ, съ 1762 по 1769 включительно. Сообщено изъ англійскаго госуд. архива и архива Министерства Иностранныхъ Дѣлъ. Часть I. Цѣна 3 р.

Томъ XIII. Бумаги имп. Екатерины II, хранящіяся въ госуд. архивѣ М. И. Д. 1771—1774 г. Изданы Я. К. Гротомъ. Часть III. Цѣна 3 р.

Томъ XIV. Историческія свѣдѣнія о Екатерининской Комиссіи для сочиненія проекта Новаго Уложенія, собранныя и изданныя Д. В. Полъновымъ. Часть III. Цѣна 3 р.

Томъ XV. Бумаги изъ архива дворца въ г. Павловскѣ. — Донесенія барона Мардефельда, прусскаго посланника при Петрѣ Великомъ. — Бумаги князя Репнина за время Константинопольскаго посольства Цѣна 3 р.

Томъ XVI. Бумаги кн. Н. В. Репнина за время управленія его Литвою, изд. Н. И. Костомаровымъ Цѣна 3 р.

Томъ XVII. Переписка имп. Екатерины II съ Фалькопетомъ Цѣна 3 р.

Томъ XVIII. Донесенія графа Мерси д'Аржанто императрицѣ Маріи Терезіи и государственному канцлеру, графу Кауницу-Ритбергу, съ 5-го января новаго стиля 1762 года по 24 іюля нов. ст. 1762 года, и переписка гр. Мерси съ русскимъ министерствомъ. Изданы Г. Ѳ. Штендманомъ. Часть I. Цѣна 3 р.

Томъ XIX. Дипломатическая переписка англійскихъ пословъ и посланниковъ при Русскомъ дворѣ, съ 1770 по 1776 г. включительно. Сообщено изъ англійск. госуд. архива и архива Министерства Иностранныхъ Дѣлъ. Часть II. Цѣна 3 р.

Томъ XX. Дипломатическіе матеріалы сборнаго содержанія, относящіеся къ царствованію Петра Великаго.—Дипломатическіе документы, относящіеся къ исторіи Россіи XVIII столѣтія.—Переписка императрицы Екатерины II съ королемъ Фридрихомъ II. Сообщено княземъ Бисмаркомъ и княземъ А. М. Горчаковымъ.—Собственно-

ручныя письма великой княгини Маріи Феодоровны (впослѣдствіи императрицы) къ барону Карлу Ивановичу Сакену, посланнику при Датскомъ дворѣ.—Письма великаго князя Павла Петровича къ барону Сакену, посланнику при Датскомъ дворѣ.—Проектъ императрицы Екатерины II объ устройствѣ свободныхъ сельскихъ обывателей.—Записка государственнаго секретаря А. Н. Оленина о засѣданіи Государственнаго Совѣта, по полученіи извѣстія о кончинѣ императора Александра I. — Отчетъ о годичномъ собраніи Императорскаго Русскаго Историческаго Общества, 17-го марта 1877 г., подъ предѣдательствомъ Его Императорскаго Высочества Государя Великаго Князя Наслѣдника Цесаревича.—Сотрудничество Екатерины II въ „Собесѣдникѣ“ княгини Дашковой. Сообщено Я. К. Гротомъ Цѣна 3 р.

Томъ XXI. Донесенія И. А. Чернышева имп. Александру I, 1810 и 1811 гг.—Донесенія А. И. Чернышева канцлеру графу Н. П. Румянцову, 1811 г.—Письма А. И. Чернышева канцлеру графу Н. П. Румянцову, 1809 г.—Донесенія имп. Александру I кн. А. Б. Куракина, 1811 и 1812 гг.—Донесенія кн. А. Б. Куракина канцлеру Н. П. Румянцову, 1811 и 1812 гг.—Письма графа П. А. Шувалова императору Александру I, 1811 г.—Донесеніе бар. Сухтелена имп. Александру I, 1812 г. Сообщ. А. Н. Поповымъ изъ дѣлъ госуд. архива въ С.-Петербургѣ.—Отчетъ о дѣлахъ 1810 г., представлен. ный императору Александру I М. М. Сперанскимъ. Сообщено А. Θ. Бычковымъ. Цѣна 3 р.

Томъ XXII. Дипломатическая переписка прусскихъ посланниковъ при Русскомъ дворѣ 1763—1766 г. Сообщено изъ берлинскаго госуд. архива. Документы изданы подъ наблюденіемъ Г. Θ. Штедмана. Часть I. Цѣна 3 р.

Томъ XXIII. Письма имп. Екатерины II барону Мельхиору Гримму. Сообщено изъ государственнаго архива Мин. Ин. Дѣлъ въ С.-Петербургѣ. Изд. Я. К. Гротомъ. Цѣна 3 р.

Томъ XXIV. Донесенія нидерландскихъ посланниковъ о ихъ посольствѣ въ Швецію и Россію въ 1615 и 1616 гг. Сообщ. изъ нидерландскаго государственнаго архива. Изданы А. Х. Векомъ Цѣна 3 р.

Томъ XXV. Переписка и бумаги гр. Бориса Петровича Шереметева, съ 1704—1718 г., и др. бумаги. Съ портр. имп. Петра Великаго. Изданы гр. С. Д. Шереметевымъ. Цѣна 3 р.

Томъ XXVI. Канцлеръ кн. Александръ Андреевичъ Безбородко въ связи съ событіями его времени. Н. И. Григоровича. Съ гравюрою и снимками почерковъ. 1746—1787 гг. Томъ I. Цѣна 3 р.

Томъ XXVII. Бумаги имп. Екатерины II, хран. въ госуд. архивѣ Мин. Иностранн. Дѣлъ, съ 1774 по 1778 г. Собраны Я. К. Гротомъ и напеч. подъ наблюденіемъ Г. Θ. Штедмана. Часть IV Цѣна 3 р.

Томъ XXVIII. Финансовыя документы царствованія импер. Екатерины II. Собраны и издавы А. Н. Куломзинымъ. Т. I. Цѣна 3 р.

Томъ XXIX. Канцлеръ князь Александръ Андреевичъ Безбородко въ связи съ событіями его времени. Н. И. Григоровича. Съ 2-мя гравюрами и планомъ 1788—1799 г. Томъ II Цѣна 3 р.

Томъ XXX. Годы ученія Его Импер. Высочества Государя Наслѣдника Цесаревича Александра Николаевича. Т. I Цѣна 4 р.

Томъ XXXI. Годы ученія Его Импер. Высочества Государя Наслѣдника Цесаревича Александра Николаевича. Т. II Цѣна 5 р.

Томъ XXXII. Историческія свѣдѣнія о Екатерининской Комиссіи для сочиненія проекта Новаго Уложенія. Собраны и напечатаны подъ наблюденіемъ В. И. Сергѣевича. Часть IV. Цѣна 3 р.

Томъ XXXIII. Письма барона Мельхиора Гримма къ импер. Екатеринѣ II, съ приложеніями.—Письма Эрнеста-Юганна Бирона посланнику гр. Герману Кейзерлингу.—Письма Дидро къ импер. Екатеринѣ II, съ примѣчаніями. Напечатаны подъ наблюденіемъ Я. К. Грота и Г. Θ. Штедмана Цѣна 3 р.

Томъ XXXIV. Допесенія французскихъ посланниковъ и повѣренныхъ въ дѣлахъ при Русскомъ дворѣ; повелѣнія правительства и отчеты о пребываніи русскихъ пословъ, посланниковъ и дипломатическихъ агентовъ, находившихся во Франціи, съ 1681 по 1718 годъ. Сообщено изъ архива Мин. Иностр. Дѣлъ въ Парижѣ. Напеч. подъ наблюд. А. А. Половцова, А. Ѳ. Бычкова и Г. Ѳ. Штедмана. Часть I . . . Цѣна 3 р.

Томъ XXXV. Памятники дипломатическихъ сношеній древней Россіи съ Польшою въ царствованіе вел. кв. Ивана Васильевича, съ 1487 года. Напеч. подъ набл. Г. Ѳ. Карпова. Томъ I Цѣна 3 р.

Томъ XXXVI. Историческія свѣдѣнія о Екатерининской Комиссіи для сочиненія проекта Новаго Уложенія. Собраны и напечатаны подъ наблюденіемъ В. И. Сергѣевича. Часть V Цѣна 2 р.

Томъ XXXVII. Дипломатическая переписка прусскаго короля Фридриха II съ гр. Сольмсомъ, посланникомъ при Русскомъ дворѣ. Сообщено изъ берлинскаго гос. архива. Напечатано подъ наблюденіемъ Г. Ѳ. Штедмана. Часть II . . . Цѣна 3 р.

Томъ XXXVIII. Памятники дипломатическихъ сношеній Московскаго государства съ Англіею. Съ 1581 по 1604 годъ. Издапы подъ наблюденіемъ К. Н. Вестужева-Рюмина. Томъ II Цѣна 3 р.

Томъ XXXIX. Дипломатическая переписка англійскихъ посланниковъ при Русскомъ дворѣ, 1704—1708 гг. Сообщено изъ англійскаго госуд. архива Министертва Иностранныхъ Дѣлъ. Часть III Цѣна 3 р.

Томъ XL. Дипломатическая переписка французскихъ посланниковъ и агентовъ при Русскомъ дворѣ, 1719—1723 г. Напечатана подъ наблюденіемъ Г. Ѳ. Штедмана. Часть II Цѣна 3 р.

Томъ XLI. Памятники дипломатическихъ сношеній Россіи съ азіатскими народами: Крымомъ, Казанью, Ногайцами и Турціею, за время великихъ князей Іоанна III и Василія Іоанновича. Напеч. подъ наблюденіемъ Г. Ѳ. Карпова. Томъ III. Цѣна 3 р.

Томъ XLII. Бумаги имп. Екатерины II, хранящіяся въ гос. архивѣ Мин. Иностр. Дѣлъ, съ 1788 по 1796 г. Собраны Я. К. Гротомъ и напечатаны подъ наблюденіемъ Г. Ѳ. Штедмана. Часть V Цѣна 3 р.

Томъ XLIII. Историческія свѣдѣнія о Екатерининской Комиссіи для сочиненія проекта Новаго Уложенія. Собраны и напечатаны подъ наблюденіемъ В. И. Сергѣевича. Часть VI Цѣна 3 р.

Томъ XLIV. Письма барона Мельхіора Гримма къ имп. Екатеринѣ II. Напеч. подъ наблюденіемъ Я. К. Грота Цѣна 3 р.

Томъ XLV. Финансовыя документы царствованія имп. Екатерины II, императоровъ Павла I и Александра I. Собраны и издапы А. Н. Куломзинимъ. Томъ II. Цѣна 3 р.

Томъ XLVI. Донесенія графа Мерси д'Аржанто императрицѣ Маріи-Терезіи и государственному канцлеру, графу Кауницу-Ритбергу. Изд. Г. Ѳ. Штедманомъ. Ч. II. Цѣна 3 р.

Томъ XLVII. Бумаги посланника Я. И. Булгакова съ 1779—1798.—Рескрипты императрицы генераламъ Коховскому и Кречетникову и донесенія ихъ императрицѣ. Томъ изданъ Н. Ѳ. Дубровинимъ Цѣна 3 р.

Томъ XLVIII. Дипломатическая переписка имп. Екатерины II за 1762—1764 г. Томъ изданъ барономъ Ѳ. А. Бюлеромъ, при содѣйствіи В. А. Уляницкаго. Часть I. Цѣна 3 р.

Томъ XLIX. Донесенія французскаго коусула въ Петербургѣ Лави и полномочнаго министра при Русскомъ дворѣ Кампредона, съ 1722 по 1724 г. Напеч. подъ наблюденіемъ Г. Ѳ. Штедмана. Часть III Цѣна 3 р.

Томъ L. Дипломатическая переписка англійскихъ посланниковъ при Русскомъ дворѣ, 1708—1712 гг. Сообщено изъ англійскаго госуд. архива Министерства Иностранныхъ Дѣлъ. Часть IV. Цѣна 3 р.

Томъ LI. Дипломатическая переписка императрицы Екатерины II, 1764—1766 гг. Часть II. Томъ изданъ барономъ Ѳ. А. Бюлеромъ, при содѣйствіи В. А. Уляницкаго. Цѣна 3 р.

Томъ LII. Донесенія французскаго посла при Русскомъ дворѣ Кампредона. 1723—1725 г. Томъ издавъ подѣ наблюденіемъ Г. Ѳ. Штендмана. Часть IV. Цѣна 3 р.

Томъ LIII. Памятники дипломатическихъ сношеній Московскаго государства съ нѣмецкимъ орденомъ въ Пруссіи. Томъ издавъ подѣ наблюденіемъ Г. Ѳ. Карпова. Цѣна 2 р.

Томъ LIV. Переписка герцога Ришелье съ императоромъ Александромъ, его министрами и частными лицами.—Бумаги извлечены изъ французскихъ и русскихъ архивовъ. Томъ издавъ подѣ наблюденіемъ председателя Общества А. А. Половцова. Цѣна 3 р.

Томъ LV. Протоколы, журналы и указы Верховнаго тайнаго совѣта 1726—1730 гг. Изданы подѣ редакцію Н. Ѳ. Дубровина. Часть I (февраль—июнь 1726 г.). Цѣна 3 р.

Томъ LVI. Протоколы, журналы и указы Верховнаго тайнаго совѣта 1726—1730 гг. Изданы подѣ редакцію Н. Ѳ. Дубровина. Часть II (июль—декабрь 1726 г.). Цѣна 3 р.

Томъ LVII. Дипломатическая переписка импер. Екатерины II, 1766—1767 гг. Часть III. Томъ издавъ барономъ Ѳ. А. Бюлеромъ, при содѣйствіи В. А. Уляницкаго. Цѣна 3 р.

Томъ LVIII. Донесенія французскаго полномочнаго министра при Русскомъ дворѣ Кампредона, за 1725 г. Томъ издавъ подѣ наблюд. Г. Ѳ. Штендмана. Ч. V. Цѣна 3 р.

Томъ LIX. Памятники дипломатическихъ сношеній Московскаго государства съ Польско-Литовскимъ, 1533—1560. Томъ издавъ подѣ наблюденіемъ Г. Ѳ. Карпова. Цѣна 3 р.

Томъ LX. Азбучный указатель именъ русскихъ дѣятелей для составленія Русскаго Біографическаго словаря. Часть I. А—Л. Цѣна 3 р.

Томъ LXI. Дипломатическая переписка англійскихъ посланниковъ при Русскомъ дворѣ, 1712—1719 г. Сообщено изъ англійскаго государственнаго архива Министерства Иностранныхъ Дѣлъ. Часть V. Цѣна 3 р.

Томъ LXII. Азбучный указатель именъ русскихъ дѣятелей для составленія Русскаго Біографическаго словаря. Часть II. М—Ѳ. Цѣна 3 р.

Томъ LXIII. Протоколы, журналы и указы Верховнаго тайнаго совѣта, съ 1 января по конецъ іюня 1727 года. Ч. III. Изданы подѣ редакцію Н. Ѳ. Дубровина. Цѣна 3 р.

Томъ LXIV. Донесенія французскаго полномочнаго министра при Русскомъ дворѣ Кампредона и повѣреннаго въ дѣлахъ Маньяна, за 1726 и 1727 г. по 7 мая. Томъ издавъ подѣ наблюденіемъ Г. Ѳ. Штендмана. Часть VI. Цѣна 3 р.

Томъ LXV. Дипломатическіе акты изъ архива князя Н. В. Репнина, относящіеся до Тешенскаго конгресса 1779 г., изданные Ф. Ф. Мартенсомъ . . . Цѣна 3 р.

Томъ LXVI. Дипломатическая переписка англійскихъ посланниковъ при Русскомъ дворѣ 1728—1733 г. Сообщено изъ англійскаго государственнаго архива Министерства Иностранныхъ Дѣлъ. Часть VI. Цѣна 3 р.

Томъ LXVII. Дипломатическая переписка императрицы Екатерины II, 1767—1768 г. Ч. IV. Томъ издавъ барономъ Ѳ. А. Бюлеромъ, при содѣйствіи В. А. Уляницкаго Цѣна 3 р.

Томъ LXVIII. Историческія свѣдѣнія о Екатерининской Комиссіи для сочиненія проекта Новаго Уложенія. Собраны и напечатаны подѣ наблюденіемъ В. И. Сергѣевича. Часть VII. Цѣна 3 р.

Томъ LXIX. Протоколы, журналы и указы Верховнаго тайнаго совѣта съ 1 іюля по конецъ декабря 1727 г. Часть IV. Изданы подѣ редакцію Н. Ѳ. Дубровина. Цѣна 3 р.

Томъ LXX. Дипломатическія сношенія Россіи съ Франціей въ эпоху Наполеона I. Часть I. 1800—1802 гг. Изданы подѣ редакціей А. С. Трачевскаго . Цѣна 3 р.

Томъ LXXI. Памятники дипломатическихъ сношеній Московскаго государства съ Польско-Литовскимъ, 1560 — 1570 гг. Изданы подь наблюденіемъ Г. Θ. Карпова. Цѣна 3 р.

Томъ LXXII. Дипломатическая переписка прусскаго короля Фридриха II съ графомъ Сольмсомъ, посланникомъ при русскомъ дворѣ. Сообщена изъ Берлинскаго государственнаго архива. Издана подь наблюденіемъ Г. Θ. Штендмана. Часть III. Цѣна 3 р.

Томъ LXXIII. Бумаги гр. Арсенія Андреевича Закревскаго. Изданы подь редакціею Н. Θ. Дубровина Цѣна 3 р.

Томъ LXXIV. Бумаги Высочайше утвержденаго, 6 декабря 1826 г., „Особаго секретнаго комитета“. Изданы подь редакціею А. А. Половцева Цѣна 3 р.

Томъ LXXV. Донесенія французскаго повѣреннаго въ дѣлахъ при русскомъ дворѣ Маньяна, за 1727—1739 гг. и предписанія французскаго министерства. Изданы подь наблюденіемъ Г. Θ. Штендмана. Ч. VII. Цѣна 3 р.

Томъ LXXVI. Дипломатическая переписка англійскихъ посланниковъ при русскомъ дворѣ, за 1733—1736 гг. Сообщено изъ англійскаго государственнаго архива министерства иностранныхъ дѣлъ. Ч. VII. Цѣна 3 р.

Томъ LXXVII. Дипломатическія сношенія Россіи съ Франціей въ эпоху Наполеона I. Часть II. 1803—1804 гг. Изданы подь редакціею А. С. Травецкаго. Цѣна 3 р.

Томъ LXXVIII. Бумаги гр. Арсенія Андреевича Закревскаго, 1812—1831 гг. Часть II. Изданы подь редакціею Н. Θ. Дубровина Цѣна 3 р.

Томъ LXXIX. Протоколы, журналы и указы Верховнаго тайнаго совѣта, съ января по конецъ іюня 1728 г. Часть V. Изданы подь редакціею Н. Θ. Дубровина. Цѣна 3 р.

Томъ LXXX. Дипломатическая переписка англійскихъ посланниковъ при русскомъ дворѣ, съ августа 1736 по конецъ 1739 г. Сообщена изъ англійскаго государственнаго архива министерства иностранныхъ дѣлъ. Часть VIII Цѣна 3 р.

Томъ LXXXI. Донесенія французскаго повѣреннаго по дѣламъ, Маньяна, и распоряженія французскаго правительства, за 1730—1733 г. Часть VIII. Изданы подь наблюденіемъ Г. Θ. Штендмана Цѣна 3 р.

Томъ LXXXII. Дипломатическія сношенія Россіи съ Франціей въ эпоху Наполеона I. Часть III. 1805—1806 гг. Изданы подь редакціею А. С. Травецкаго. Цѣна 3 р.

Томъ LXXXIII. Политическая переписка императора Наполеона I съ генераломъ Савари 1807 г. Извлечена изъ Парижскихъ архивовъ министерства иностранныхъ дѣлъ и національнаго. Напечатанъ подь наблюденіемъ А. А. Половцева. Цѣна 3 р.

Томъ LXXXIV. Протоколы, журналы и указы Верховнаго тайнаго совѣта съ іюля по конецъ 1728 г. Часть VI. Изданы подь ред. Н. Θ. Дубровина Цѣна 3 р.

Томъ LXXXV. Дипломатическая переписка англійскихъ посланниковъ при русскомъ дворѣ, съ 1740 г. по 3 марта 1741 г. Сообщено изъ англійскаго государственнаго архива министерства иностранныхъ дѣлъ. Ч. IX Цѣна 3 р.

Томъ LXXXVI. Донесенія маркиза де-ла-Шетарди французскому правительству и отвѣты министерства. 1738—1740 гг. Сообщены изъ архива министерства иностранныхъ дѣлъ въ Парижѣ. Часть IX. Изданы подь наблюденіемъ Г. Θ. Штендмана. Цѣна 3 р.

Томъ LXXXVII. Дипломатическая переписка императрицы Екатерины II, съ 1768—1769 г. Часть V. Томъ изданъ барономъ Θ. А. Бюлеромъ, при содѣйствіи В. А. Уляницкаго. Цѣна 3 р.

Томъ LXXXVIII. Дипломатическія сношенія Россіи съ Франціей въ эпоху Наполеона I. 1807—1808 гг. Часть IV. Изданы подь редакціею А. С. Травецкаго. Цѣна 3 р.

Томъ LXXXIX. Посольство графа П. А. Толстого въ Парижъ въ 1807 и 1808 г. Томъ изданъ подь редакціею П. К. Шилдера Цѣна 3 р.

Томъ XC. Журналы Высочайше утвержденаго 6 декабря 1826 года „Особаго секретнаго комитета“. Часть II. Изданы подь наблюденіемъ А. А. Половцева. Цѣна 3 р.

Томъ ХСІ. Дипломатическая переписка англійскихъ посланниковъ при русскомъ дворѣ, 1741 г. Сообщена изъ англійскаго государственнаго архива министерства иностранныхъ дѣлъ. Часть X Цѣна 3 р.

Томъ ХСІІ. Донесенія французскаго посла при русскомъ дворѣ, маркиза де-ла-Шетарди, и распоряженія французскаго правительства въ 1741 г., по июнь. Часть X. Издавы подъ редакціей Г. Ѳ. Штендмана Цѣна 3 р.

Томъ ХСІІІ. Историческія свѣдѣнія о Екатерининской Комиссіи для сочиненія проекта Новаго Уложенія. Собраны и напечатаны подъ наблюденіемъ В. И. Сергѣевича. Часть VІІІ. Цѣна 3 р.

Томъ ХСІV. Протоколы, журналы и указы Верховнаго тайнаго совѣта, январь—июнь 1729 г. Часть VІІ. Издавы подъ редакціей Н. Ѳ. Дубровина Цѣна 3 р.

Томъ ХСV. Памятники дипломатическихъ сношеній Московскаго государства съ Крымомъ, Нагаями и Турціею 1508—1521 гг. Издавы подъ редакціей Г. Ѳ. Карпова и Г. Ѳ. Штендмана. Цѣна 3 р.

Томъ ХСVІ. Донесенія французскаго посла при русскомъ дворѣ, маркиза де-ла-Шетарди, за вторую половину 1741 года. Ч. XI. Издавы подъ редакціей Г. Ѳ. Штендмана. Цѣна 3 р.

Томъ Х VІІ. Дипломатическая переписка императрицы Екатерины II за 1769—1771 г. Часть VI. Издава подъ наблюденіемъ барона Ѳ. А. Бюлера при содѣйствіи магистра В. А. Уляницкаго Цѣна 3 р.

Томъ ХСVІІІ. Матеріалы и черты къ біографіи императора Николая I и къ исторіи его царствованія. Издавы подъ редакціей Н. Ѳ. Дубровина Цѣна 3 р.

Томъ ХСІХ. Дипломатическая переписка англійскихъ посланниковъ при русскомъ дворѣ, съ іюня 1742 по апрѣль 1744 г. Сообщена изъ англійскаго государственнаго архива министерства иностранныхъ дѣлъ. Часть XI Цѣна 3 р.

Томъ С. Донесенія французскаго посла при русскомъ дворѣ, маркиза де-ла-Шетарди, и уполномоченнаго министра д'Аллиона съ 1742 по май 1743 г. Часть XII. Издавы подъ редакціей Г. Ѳ. Штендмана Цѣна 3 р.

Томъ СІ. Протоколы, журналы и указы Верховнаго тайнаго совѣта, съ іюня 1729 г. по 4 марта 1730 г. Часть VІІІ. Издавы подъ редакціей Н. Ѳ. Дубровина. Цѣна 3 р.

Томъ СІІ. Дипломатическая переписка англійскихъ посланниковъ при русскомъ дворѣ, съ 1744 по 4 января 1746 г. Сообщена изъ англійскаго государственнаго архива министерства иностранныхъ дѣлъ. Часть XII. Цѣна 3 р.

Томъ СІІІ. Дипломатическая переписка англійскихъ посланниковъ при русскомъ дворѣ съ 1746 по 1748 г. Сообщена изъ англійскаго государственнаго архива министерства иностранныхъ дѣлъ. Часть XIII Цѣна 3 р.

Томъ СІV. Бумаги Кабинета министровъ императрицы Анны Іоанновны. 1731—1740 гг. Собраны и издавы подъ редакц. А. Н. Филиппова. Т. I (1731—1732 гг.) Цѣна 3 р.

Томъ СV. Донесенія французскаго посла при русскомъ дворѣ, маркиза де-ла-Шетарди, и уполномоченнаго министра д'Аллиона съ 1743 по 1745 г. Часть XIII. Издавы подъ редакціей Г. Ѳ. Штендмана Цѣна 3 р.

Томъ СVІ. Бумаги Кабинета министровъ Императрицы Анны Іоанновны 1731—1740 гг. Собраны и издавы подъ редакціей А. Н. Филиппова. Томъ II (1733 г.) Цѣна 3 р.

Томъ СVІІ. Историческія свѣдѣнія о Екатерининской Комиссіи для сочиненія проекта Новаго Уложенія. Собраны и напечатаны подъ наблюденіемъ В. И. Сергѣевича. Часть IX Цѣна 3 р.

Томъ СVІІІ. Бумаги Кабинета министровъ императрицы Анны Іоанновны 1731—1740 гг. Собраны и издавы подъ редакціей А. Н. Филиппова. Т. III (1734 г.). Цѣна 3 р.

Томъ СІХ. Дипломатическія сношенія австрійскихъ пословъ и посланниковъ при русскомъ дворѣ. Изданы подъ наблюденіемъ Г. Ѳ. Штепмана. Часть ІІІ. Цѣна 3 р.

Томъ СХ. Дипломатическая переписка англійскихъ пословъ и посланниковъ при русскомъ дворѣ съ 1746 г. Сообщена изъ англійскаго государственнаго архива министерства иностранныхъ дѣлъ. Часть ХІІІ Цѣна 3 р.

Томъ СХІ. Бумаги Кабинета министровъ императрицы Анны Іоанновны 1731—1740 гг. Собраны и изданы подъ редакціею А. Н. Филиппова. Томъ ІV (1735 г.). Цѣна 3 р.

Томъ СХІІ. Донесенія французскихъ представителей при русскомъ дворѣ и русскихъ представителей при французскомъ дворѣ въ 1814—1816 г. Подъ редакціею А. А. Половцова Цѣна 3 р.

Томъ СХІІІ (въ двухъ книгахъ). Матеріалы для исторіи православной церкви въ царствованіе Императора Николая І. Подъ редакціею Н. Ѳ. Дубровина . Цѣна 4 р.

Томъ СХІV. Бумаги Кабинета министровъ императрицы Анны Іоанновны 1731—1740 гг. Собраны и изданы подъ редакціею А. Н. Филиппова. Т. V (1736 г.). Цѣна 3 р.

Томъ СХV. Историческія свѣдѣнія о Екатерининской Комиссіи для сочиненія проекта Новаго Уложенія. Собраны и изданы подъ наблюденіемъ В. И. Сергѣевича. Часть X Цѣна 3 р.

Томъ СХVІ. Донесенія посланниковъ Соединенныхъ Нидерландовъ при русскомъ Дворѣ. Отчетъ Альберта Бурха и Іоганна ф. Фельтдриля о посольствѣ ихъ въ Россію въ 1630 и 1631 гг. съ приложеніемъ очерка сношеній Московскаго государства съ республикою Соединенныхъ Нидерландовъ до 1631 г. Томъ изданъ подъ редакціею В. А. Кордта Цѣна 3 р.

Томъ СХVІІ. Бумаги Кабинета министровъ императрицы Анны Іоанновны 1731—1740 гг. Собраны и изданы подъ редакціею А. Н. Филиппова. Т. VI (1737 г.). Цѣна 3 р.

Томъ СХVІІІ. Дипломатическая переписка императрицы Екатерины ІІ за 1772 и 1773 гг. Часть VII. Томъ изданъ подъ наблюденіемъ барона О. Р. Остенъ-Сакена, при содѣйствіи князя Н. В. Голицына Цѣна 3 р.

Томъ СХІХ. Донесенія представителей французскихъ при русскомъ дворѣ, а также донесенія русскихъ представителей при французскомъ дворѣ за 1817—1818 гг. Подъ редакціею А. А. Половцова Цѣна 3 р.

Томъ СХХ. Бумаги Кабинета министровъ императрицы Анны Іоанновны 1731—1740 гг. Собраны и изданы подъ редакціею А. Н. Филиппова. Томъ VII (1738 г., январь—іюнь) Цѣна 3 р.

Томъ СХХІ. Архивъ кн. А. И. Чернышева. Бумаги А. И. Чернышева за царствованіе императора Александра І. 1809—1825 гг. Подъ редакціею кн. Н. В. Голицына. Цѣна 3 р.

Томъ СХХІІ. Архивъ кн. А. И. Чернышева. Жизнеописаніе, всеподданнѣшіе доклады и переписка кн. А. И. Чернышева. Подъ редакціею кн. Н. В. Голицына. Цѣна 2 р. 50 к.

Томъ СХХІІІ. Историческія свѣдѣнія о Екатерининской Комиссіи для сочиненія проекта Новаго Уложенія. Собраны и изданы подъ наблюденіемъ В. И. Сергѣевича. Часть XI Цѣна 3 р.

Томъ СХХІV. Бумаги Кабинета министровъ императрицы Анны Іоанновны 1731—1740 гг. Собраны и изданы подъ редакціею А. Н. Филиппова. Томъ VIII 1738 г. (Іюль—декабрь) Цѣна 3 р.

Томъ СХХV. Донесенія князя Лобковича и г-на Зедделера Государственному Канцлеру Князю Кауницу Графу Ритбергу. Подъ наблюденіемъ А. А. Половцова. Цѣна 3 р.

Томъ СХХVI. Бумаги Кабинета министровъ императрицы Анны Іоанновны 1731—1740 гг. Собраны и изданы подъ редакцію А. Н. Филиппова. Томъ IX. 1739 г. Юрьевъ, 1907 Цѣна 3 р.

Томъ СХХVII. Донесенія французскихъ представителей при русскомъ дворѣ и русскихъ представителей при французскомъ дворѣ. Подъ редакцію А. А. Половцова. Томъ III. 1819—1820. С.-Петербургъ, 1908 Цѣна 3 р.

Томъ СХХIII. Акты, документы и матеріалы для политической и бытовой исторіи 1812 года, собраны и изданы, по порученію Великаго Князя Михаила Александровича, подъ редакцію К. Военскаго, Томъ I. С.-Петербургъ, 1909. . . Цѣна 5 р.

Томъ СХХIX. Памятники дипломатическихъ сочиненій Московскаго Государства съ Швеціей. 1569—1586 гг. Изданы подъ редакціей В. В. Майкова. С.-Петербургъ. 1910 Цѣна 3 р.

Томъ СХХХ. Бумаги Кабинета министровъ императрицы Анны Іоанновны 1731—1740 гг. Собраны и изданы подъ редакцію А. Н. Филиппова.—Томъ X. 1739 г. Юрьевъ, 1909 Цѣна 3 р.

Томъ СХХХI. Переписка Императора Николая Павловича съ великимъ княземъ цесаревичемъ Константиномъ Павловичемъ. Томъ I. 1825—1829 гг. С.-Петербургъ. 1910 Цѣна 3 р.

Лица, желающія войти въ сношеніе съ Императорскимъ Русскимъ Историческимъ Обществомъ, могутъ обращаться къ секретарю Общества, Николаю Дмитріевичу **Чечулину**,—
С.-Петербургъ, Загородный, 70.